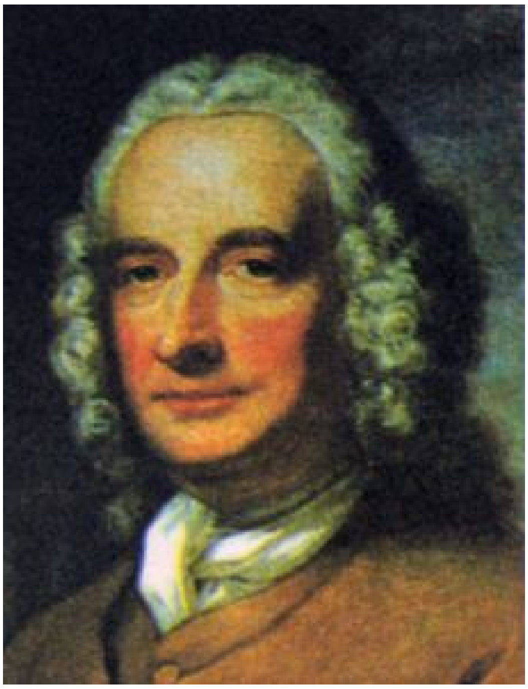

Henry Fielding

TOM JONES

OU L'HISTOIRE D'UN ENFANT TROUVÉ

Tome II

(1749)

Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »

Table des matières

LIVRE X. DANS LEQUEL L'HISTOIRE AVANCE D'ENVIRON DOUZE HEURES. 8

CHAPITRE PREMIER. *Avis important aux critiques modernes.* 9

CHAPITRE II *Arrivée d'un gentilhomme irlandais. Grandes aventures dans l'hôtellerie.* 12

CHAPITRE III. *Dialogue entre l'hôtesse et la servante Susanne, qui mérite d'être lu par tous les aubergistes et leurs domestiques. Arrivée d'une jeune et belle dame, dont les manières gracieuses peuvent apprendre aux personnes de qualité le moyen de se concilier l'affection de tout le monde.* 18

CHAPITRE IV. *Recette infaillible pour s'attirer le mépris et la haine de tout le monde.* 25

CHAPITRE V. *Où l'on voit qui étaient l'aimable dame, et sa désagréable suivante.* 30

CHAPITRE VI. *Ingénuité de Partridge, désespoir de Jones, folie de M. Fitz-Patrick.* 37

CHAPITRE VII. *Qui termine les aventures de l'hôtellerie d'Upton.* 42

CHAPITRE VIII. *L'histoire rétrograde.* 47

CHAPITRE IX. *Fuite de Sophie.* 52

LIVRE XI. CONTENANT ENVIRON TROIS JOURS. 61

CHAPITRE PREMIER. *Coup de patte aux critiques.* 62

CHAPITRE II. *Aventure de Sophie après son départ d'Upton.* 68

CHAPITRE III. *Chapitre très-court, où l'on voit pourtant un soleil, une lune, une étoile, et un ange.* 76

CHAPITRE IV. *Histoire de mistress Fitz-Patrick.* 79

CHAPITRE V. *Suite de l'histoire de mistress Fitz-Patrick.* 86

CHAPITRE VI. *Méprise de l'hôte. Frayeur de Sophie.* 92

CHAPITRE VII. *Fin de l'histoire de mistress Fitz-Patrick.* 97

CHAPITRE VIII. *Grande alarme dans l'hôtellerie. Arrivée imprévue d'un ami de mistress Fitz-Patrick.* 106

CHAPITRE IX. *Description poétique du matin. Voitures publiques. Politesse des femmes de chambre. Caractère héroïque de Sophie ; sa générosité, effet qu'elle produit. Départ du lord et des dames, leur arrivée à Londres. Quelques réflexions à l'usage des voyageurs.* 113

CHAPITRE X. *Un mot ou deux sur la vertu et sur le soupçon.* 118

LIVRE XII. CONTENANT LE MÊME ESPACE DE TEMPS QUE LE PRÉCÈDENT. 123

CHAPITRE PREMIER. *Du plagiat dans un auteur moderne, et de ce qui doit être réputé prise légitime.* 124

CHAPITRE II. *L'écuyer Western trouve, au lieu de sa fille, quelque chose qui met fin à sa poursuite.* 127

CHAPITRE III. *Départ de Jones de l'hôtellerie d'Upton. Ce qui se passe sur la route entre Partridge et lui.* 131

CHAPITRE IV. *Aventure d'un mendiant.* 138

CHAPITRE V. *Autres aventures de M. Jones et de son compagnon de voyage.* 143

CHAPITRE VI. *Les meilleures choses sont sujettes à être mal comprises et mal interprétées.* 149

CHAPITRE VII. *Une remarque ou deux de notre façon, et beaucoup d'autres faites par la bonne compagnie rassemblée dans la cuisine.* 153

CHAPITRE VIII. *La fortune se montre plus favorable à Jones que par le passé.* 160

CHAPITRE IX. *Quelques observations assez singulières, et presque rien de plus.* 165

CHAPITRE X. *Conversation entre M. Jones et M. Dowling.* 169

CHAPITRE XI. *Contre-temps qui arrive à Jones en partant pour Coventry. Sages réflexions de Partridge.* 175

CHAPITRE XII. *Jones poursuit son voyage, contre l'avis de Partridge. Ce qui lui arrive en chemin.* 179

CHAPITRE XIII. *Conversation entre Jones et Partridge.* 189

CHAPITRE XIV. *Ce qui arriva à M. Jones en allant à Saint-Albans.* 195

LIVRE XIII. CONTENANT L'ESPACE DE DOUZE JOURS. 200

CHAPITRE PREMIER. *Invocation.* 201

CHAPITRE II. *Arrivée de Jones à Londres.* 205

CHAPITRE III. *Projet de mistress Fitz-Patrick. Sa visite à lady Bellaston.* 211

CHAPITRE IV. *Qui se passe en visites.* 215

CHAPITRE V. *Aventure de Jones dans sa nouvelle demeure. Quelques détails sur un jeune homme logé au-dessous de lui, sur la maîtresse de la maison et sur ses deux filles.* 219

CHAPITRE VI. *Scène du déjeuner. Réflexions sur l'éducation des filles.* 226

CHAPITRE VII. *Amusements d'un bal masqué.* 233

CHAPITRE VIII. *Scène douloureuse qui surprendra bien des lecteurs.* 240

CHAPITRE IX. *Sujet très-différent du précédent.* 246

CHAPITRE X. *Qui, malgré sa brièveté, pourra faire couler quelques larmes.* 250

CHAPITRE XI. *Qui surprendra le lecteur.* 254

CHAPITRE XII. *Qui termine le treizième livre.* 262

LIVRE XIV. CONTENANT DEUX JOURS. 266

CHAPITRE PREMIER. *Nécessité pour un auteur de connaître un peu le sujet qu'il traite.* 267

CHAPITRE II. *Lettres et intrigues d'amour.* 272

CHAPITRE III. *Matières diverses.* 279

CHAPITRE IV. *Que les jeunes gens des deux sexes ne liront pas, nous l'espérons, sans attention.* 285

CHAPITRE V. *Histoire de mistress Miller*............................. 291

CHAPITRE VI. *Scène attendrissante.*...................................296

CHAPITRE VII. *Entrevue de Jones et de Nightingale.* 302

CHAPITRE VIII. *Entrevue de Jones et du père de Nightingale. Arrivée d'un nouveau personnage.*.................. 308

CHAPITRE IX. *Contre-temps.* 317

CHAPITRE X. *Court chapitre qui termine le livre.*............... 321

LIVRE XV. L'HISTOIRE AVANCE D'ENVIRON DEUX JOURS...323

CHAPITRE PREMIER. *Trop court pour mériter le nom de préface.*..324

CHAPITRE II. *Noir complot contre Sophie.*..........................326

CHAPITRE III. Développement du complot.........................332

CHAPITRE IV. *Une femme qui fait servir son éloquence au succès d'un mauvais dessein est un dangereux avocat*..........338

CHAPITRE V. *Contenant des faits dont quelques-uns pourront émouvoir, et d'autres surprendre le lecteur.*.......... 341

CHAPITRE VI. *Par quels moyens l'écuyer était parvenu à découvrir sa fille*..350

CHAPITRE VII. *Diverses mésaventures qui arrivent à Jones.*356

CHAPITRE VIII. *Court et agréable.* 365

CHAPITRE IX. *Lettres d'amour de différents styles.*............368

CHAPITRE X. *Faits et observations.*....................................376

CHAPITRE XI. *Contenant un fait curieux, mais non sans exemple.*...382

CHAPITRE XI. *Partridge fait une découverte.* 385

LIVRE XVI. CONTENANT L'ESPACE DE CINQ JOURS.. 389

CHAPITRE PREMIER. *Des prologues.* 390

CHAPITRE II. *Singulière aventure qui arrive à l'écuyer Western. Triste situation de Sophie.*......................................392

CHAPITRE III. *Ce qui arrive à Sophie pendant sa captivité.*401

CHAPITRE IV. *Sophie recouvre sa liberté.* 406

CHAPITRE V. *Jones reçoit une lettre de Sophie. Il va à la comédie avec mistress Miller et Partridge.*............................ 413

CHAPITRE VI. *L'histoire rétrograde.* 422

CHAPITRE VII. *M. Western, accompagné de M. Blifil, fait une visite à sa sœur.*...426

CHAPITRE VIII. *Complot de lady Bellaston et de lord Fellamar contre Jones.* 430

CHAPITRE IX. *Visite de Jones à mistress Fitz-Patrick.* 435

CHAPITRE X. *Conséquences de la visite précédente.*........... 441

LIVRE XVII. CONTENANT TROIS JOURS........................446

CHAPITRE PREMIER. *Espèce d'introduction.* 447

CHAPITRE II. *Reconnaissance et générosité de mistress Miller.* 449

CHAPITRE III. *Visite de M. Western. Réflexions sur l'autorité paternelle.*...454

CHAPITRE IV. *Scène extraordinaire entre Sophie et sa tante.*...463

CHAPITRE V. *Mistress Miller et M. Nightingale visitent Jones dans sa prison.*...470

CHAPITRE VI. *Visite de mistress Miller à Sophie.* 474

CHAPITRE VII. *Scène pathétique entre M. Allworthy et mistress Miller.* 479

CHAPITRE VIII. *Matières diverses.*......................................483

CHAPITRE IX. *Ce qui arrive à Jones dans sa prison.*.......... 491

LIVRE XVIII. CONTENANT ENVIRON SIX JOURS........ 498

CHAPITRE PREMIER. *Adieux au lecteur.* 499
CHAPITRE II. *Incident tragique.* 501
CHAPITRE III. *Visite de M. Allworthy au vieux Nightingale. Étrange découverte.*..508
CHAPITRE VI. *Contenant deux lettres de style très-différent.*514
CHAPITRE V. *Suite de l'histoire.* 519
CHAPITRE VI. *Nouveaux progrès de l'histoire.* 527
CHAPITRE VII. *Suite de l'histoire.* 532
CHAPITRE VIII. *Suite de l'histoire.*......................................539
CHAPITRE IX. *Suite de l'histoire.*...550
CHAPITRE X. *L'histoire commence à tirer vers sa fin.* 559
CHAPITRE XI. *L'histoire approche de sa fin.* 566
CHAPITRE XII. *L'histoire touche à sa fin.* 574
CHAPITRE XIII. *Fin de l'histoire.*...583
À propos de cette édition électronique................................ 590

LIVRE X.

DANS LEQUEL L'HISTOIRE AVANCE D'ENVIRON DOUZE HEURES.

CHAPITRE PREMIER.

Avis important aux critiques modernes.

Il nous est impossible, cher lecteur, de deviner quelle espèce de personnage tu es. Peut-être connais-tu le cœur humain aussi bien que Shakespeare lui-même ; peut-être égales-tu en sottise quelques-uns de ses éditeurs. Dans le doute, avant de faire avec toi un pas de plus, nous croyons devoir te donner quelques avis salutaires, pour t'empêcher de commettre, à notre égard, les grossières méprises où sont tombés les commentateurs de cet illustre poëte.

D'abord, ne te hâte point de condamner certains incidents de cette histoire, comme déplacés, ou étrangers à notre but principal, parce que tu n'en saisis pas tout de suite l'enchaînement. On peut considérer cet ouvrage comme une vaste création de notre génie ; et ce serait de la part d'un chétif critique, d'un reptile tel que toi, le comble de la présomption et de l'absurdité, d'oser en censurer les moindres détails, sans connaître l'ordonnance de toutes les parties, et avant d'être arrivé au dénoûment. Nous convenons que la métaphore dont nous venons de nous servir, est un peu ambitieuse ; mais, en vérité, il n'en existe point d'autre pour exprimer l'intervalle qui sépare un auteur du premier ordre, d'un critique du dernier.

En second lieu, ne te figure pas qu'il y ait une ressemblance trop marquée entre quelques-uns de nos personnages, par exemple entre l'hôtesse du septième livre et celle du neuvième. Tu dois savoir que presque tous les individus de la même profession, ont des traits communs et caractéristiques. Il n'appartient qu'à un auteur judicieux de conserver fidèlement

ces traits, et d'en varier l'expression. Le secret de faire ressortir les nuances délicates qui différencient deux personnes atteintes du même vice, ou de la même folie, est un autre talent aussi rare dans les écrivains, que l'heureuse faculté de l'apprécier et d'en jouir dans les lecteurs. Ainsi tout le monde peut distinguer un épais financier d'avec un sémillant petit-maître ; mais pour saisir la différence entre un élégant citadin et un brillant seigneur de la cour, il faut un jugement exquis. De vulgaires spectateurs, privés de cette finesse de tact, commettent souvent au théâtre de grandes injustices. Nous avons vu maint poëte courir le risque d'être convaincu de plagiat, sur une preuve beaucoup plus légère que n'est réputée la ressemblance des écritures, devant les tribunaux ; et l'on pourrait craindre que toutes les veuves amoureuses qui paraissent sur la scène, ne fussent condamnées, comme de serviles copies de Didon, si par bonheur la plupart de nos critiques de théâtre n'étaient pas trop ignorants pour lire Virgile.

Enfin, mon digne ami (car peut-être as-tu le cœur meilleur que la tête), garde-toi de prononcer qu'un caractère est mauvais, parce qu'il n'est pas entièrement bon. Si les caractères parfaits ont seuls le privilège de te plaire, il ne manque pas de livres propres à satisfaire ton goût ; pour nous, n'en ayant point rencontré de pareils dans le monde, nous n'avons pas voulu en présenter dans notre ouvrage. À dire vrai, nous ne croyons guère qu'un simple mortel soit jamais parvenu au dernier degré de la perfection, ni qu'il ait existé un monstre semblable à celui que peint Juvénal,

Dont aucune vertu ne rachetait les vices[1].

---

[1] … Nulla virtute redemptum

A vitiis. *Juvénal.*

À quoi sert d'ailleurs d'introduire, dans un ouvrage d'imagination, des personnages d'une angélique vertu, ou d'une perversité diabolique ? Ces peintures exagérées, loin de produire un bon effet, ne causent au lecteur que du chagrin et de la honte. D'un côté il s'afflige, en contemplant des modèles si accomplis, qu'il désespère de pouvoir les égaler ; de l'autre il rougit de voir la nature à laquelle il participe, dégradée d'une manière si odieuse.

Dans le fait, il suffit qu'un caractère ait ce degré de bonté qui inspire aux esprits bien faits un sentiment d'estime et d'affection. Si l'on y remarque quelques-uns de ces légers défauts

Échappés par mégarde à l'humaine faiblesse[2],

ils excitent moins d'éloignement que de pitié. Nous disons plus, les imperfections qu'on observe dans un caractère de cette espèce, ont sur les mœurs une influence salutaire. Elles étonnent et laissent dans l'âme une impression plus durable, que les fautes des êtres vicieux et pervers. Les faiblesses et les vices des hommes en qui dominent les bonnes qualités, reçoivent de leurs vertus un éclat qui les rend plus sensibles ; et quand nous voyons les funestes conséquences de ces vices, pour les personnages auxquels nous nous intéressons, nous apprenons, non-seulement à les éviter par intérêt pour nous-mêmes, mais encore à les haïr, à cause du mal qu'ils ont déjà fait à ceux que nous aimons.

Maintenant, cher lecteur, que nous t'avons donné cette petite instruction, nous allons, si tu le permets, reprendre le fil de notre histoire.

---

[2] Quas humana parum cavit natura. *Horace.*

CHAPITRE II

Arrivée d'un gentilhomme irlandais. Grandes aventures dans l'hôtellerie.

C'était l'heure où le lièvre peureux que la crainte de ses nombreux ennemis, et surtout de cet animal rusé, cruel, carnivore, qu'on appelle homme, a retenu tout le jour dans son gîte, se hasarde à en sortir et à se jouer dans la plaine ; où l'aigre chantre des nuits, le hibou, tapi dans le creux d'un vieux chêne, fait entendre des accents propres à charmer l'oreille de quelques modernes connaisseurs en musique ; où le rustre, à moitié ivre, traversant d'un pas mal assuré le cimetière du village, pour regagner sa demeure, s'imagine voir, dans son effroi, des spectres sanglants, se lever devant lui ; où les voleurs et les brigands sont éveillés, tandis que l'honnête *watchman* sommeille profondément : en un mot, il était minuit. Les habitants de l'hôtellerie, ceux que nous connaissons déjà, et d'autres arrivés le soir, reposaient dans leurs lits. La servante Susanne seule, encore debout, s'occupait à nettoyer la cuisine, avant d'aller trouver l'amoureux valet d'écurie qui brûlait de la tenir dans ses bras.

Telle était la situation des choses, lorsqu'un gentilhomme courant la poste à franc étrier s'arrêta devant l'auberge. Il descendit de cheval, se fit ouvrir la porte, et tout troublé, presque hors d'haleine, il demanda d'un ton brusque à Susanne, s'il y avait des dames logées dans la maison. L'heure de la nuit, l'air égaré du voyageur, effrayèrent Susanne ; elle hésita d'abord à répondre. Le gentilhomme, avec un redoublement de vivacité, la conjura de ne lui rien cacher. « J'ai perdu ma femme, dit-il, et je la cherche. Sur mon âme, peu s'en est fallu que je ne l'aie déjà

rattrapée en deux ou trois endroits. Elle venait d'en partir, au moment même où j'y arrivais. Si elle est ici, conduisez-moi, sans bruit, à sa chambre. Si elle n'y est plus, indiquez-moi le chemin qu'elle a pris, et sur mon âme, votre fortune est faite. » En achevant ces mots, il fit briller aux yeux de Susanne une poignée de guinées, dont la vue aurait pu séduire des personnes d'une condition fort supérieure à celle de cette pauvre fille, et les engager à commettre une action beaucoup plus répréhensible.

Susanne, d'après ce qu'elle avait entendu dire dans la cuisine, sur le compte de mistress Waters, ne douta pas un instant qu'elle ne fût précisément la brebis égarée que réclamait le légitime propriétaire. Elle en conclut, avec grande apparence de raison, qu'il lui était impossible de gagner jamais de l'argent d'une manière plus honnête, qu'en rendant une femme à son mari. Elle ne se fit donc aucun scrupule d'assurer le gentilhomme, que la dame qu'il cherchait était dans la maison ; et se laissant séduire par ses belles promesses, autant que par les arrhes qu'il lui glissa dans la main, elle le conduisit droit à la chambre de mistress Waters.

C'est un usage établi depuis longtemps dans la classe polie de la société, et fondé sur de bonnes et solides raisons, qu'un mari ne doit point entrer dans l'appartement de sa femme, sans frapper d'abord à la porte. Il n'est guère besoin d'indiquer les avantages de cette excellente précaution, à un lecteur qui connaît le monde. Par ce moyen, la dame a le temps de s'ajuster, ou d'écarter tout objet désagréable à la vue ; car il y a des situations où une femme délicate et scrupuleuse ne voudrait pas être surprise par son mari. La bonne compagnie prescrit ainsi différentes règles de conduite, qui ne paraissent aux yeux d'un juge peu éclairé que de pures formalités, mais dont un esprit pénétrant découvre la sérieuse importance.

Il eût été heureux que l'inconnu se fût conformé, dans le cas présent, à la coutume dont on vient de parler ; mais au lieu de frapper à la porte un de ces petits coups que la prudence con-

seille en pareille circonstance, il la poussa si violemment, qu'il fit sauter la serrure ; la porte s'ouvrit avec fracas, et notre homme tomba la tête la première au milieu de la chambre.

À peine se fut-il remis sur ses jambes, que hors du lit et sur ses jambes aussi parut (nous l'avouerons avec honte et douleur) notre héros lui-même. Il demanda à l'inconnu d'une voix menaçante qui il était, et dans quel dessein il osait enfoncer sa porte.

L'étranger croyant avoir fait une méprise, allait en demander pardon et se retirer, lorsqu'à la clarté de la lune, il aperçut épars sur le plancher, un corset, une robe, des jupons, un bonnet, des rubans, et des souliers de femme. La vue de ces objets redoubla sa jalousie naturelle, et lui causa un si violent accès de rage, qu'il en perdit la parole. Sans répondre un seul mot, il voulut s'approcher du lit ; mais Jones l'arrêta brusquement, et à l'instant il s'éleva entre eux une rixe violente, qui dégénéra bientôt en un vrai combat.

Mistress Waters (car la fidélité historique nous oblige de convenir qu'elle était aussi dans le lit) s'éveilla en sursaut. À l'aspect de deux hommes aux prises dans sa chambre, elle se mit à crier de toutes ses forces : « Au vol ! au meurtre ! au viol ! » On ne s'étonnera pas qu'elle ait proféré ce dernier mot, si l'on réfléchit que les femmes ont coutume de s'en servir, dans les moments d'effroi, comme on emploie en musique *ut, ré, mi, fa, sol*, uniquement pour servir de véhicule au son, et sans y attacher aucune idée précise.

À côté de la chambre de mistress Waters, couchait un Irlandais arrivé trop tard dans l'auberge pour que nous ayons pu faire mention de lui. C'était un de ces gentilshommes qu'on appelle en Irlande *calaballaros*, ou cavaliers. Cadet de bonne famille, dépourvu de biens dans son pays, il se trouvait obligé d'en aller chercher ailleurs, et se rendait à Bath pour y tenter la fortune au jeu et près des femmes.

Ce jeune homme lisait dans son lit une nouvelle de mistress Behn ; car il tenait d'un ami, que le plus sûr moyen de plaire au beau sexe, était de cultiver son esprit, et de l'orner par la lecture de bons ouvrages. Effrayé du vacarme qu'il entendait dans la pièce voisine, il sauta hors de son lit, prit d'une main son épée, de l'autre sa chandelle, et courut à la chambre de mistress Waters.

Si la présence d'un troisième homme en chemise, fut d'abord une nouvelle atteinte à la pudeur de la dame, elle servit du moins à diminuer sensiblement sa frayeur ; car à peine entré dans la chambre, le cavalier s'écria : « M. Fitz-Patrick, que diable signifie tout ce vacarme ?

– Ah ! M. Macklachlan, répondit l'autre, je suis charmé de vous rencontrer ici. Ce scélérat a séduit ma femme, et il était couché avec elle.

– De quelle femme parlez-vous ? repartit Macklachlan. Je connais mistress Fitz-Patrick, et je vois bien que ce n'est point avec elle que ce monsieur était couché. »

Un simple regard jeté sur mistress Waters, et le son de sa voix, qu'il eût été facile de distinguer à une plus grande distance, convainquirent Fitz-Patrick qu'il avait commis une lourde méprise. Il en demanda pardon à la dame. « Pour vous, monsieur, dit-il à Jones, je ne vous fais point d'excuses. Vous m'avez frappé, c'est un affront que je laverai demain matin dans votre sang. »

Jones répondit à cette menace d'un air de mépris.

« En vérité, M. Fitz-Patrick, dit Macklachlan, vous devriez rougir de troubler ainsi le repos des gens, au milieu de la nuit. Sans le profond sommeil qui règne dans l'hôtellerie, vous auriez réveillé tout le monde, aussi bien que moi. Monsieur vous a traité comme vous le méritiez. Si j'avais une femme, et que vous l'eussiez outragée de la sorte, je vous couperais la gorge. »

Jones, alarmé pour la réputation de sa belle, ne savait que dire, ni que faire ; mais on a observé que les femmes ont l'esprit beaucoup plus prompt et plus inventif que les hommes. Mistress Waters se rappela aussitôt qu'il y avait entre sa chambre et celle de M. Jones, une porte de communication. Comptant sur l'honneur de son amant, et sur sa propre intrépidité : « Insolents ! s'écria-t-elle, que voulez-vous dire ? je ne suis la femme d'aucun de vous. Au secours ! au viol ! au meurtre ! au viol ! » L'hôtesse accourut à ces cris. Mistress Waters l'accabla de reproches. « Je me croyais, chez vous, lui dit-elle, dans une maison honnête, et non dans un mauvais lieu ; et voilà qu'une troupe de bandits a forcé la porte de ma chambre, avec l'intention d'attenter, sinon à ma vie, du moins à mon honneur, qui m'est encore plus cher que la vie. »

L'hôtesse se mit alors à crier aussi haut que la pauvre femme l'avait fait du fond de son lit. Elle se plaignit qu'elle était ruinée ; que la réputation de sa maison, jusque-là sans tache, était perdue à jamais : puis se tournant du côté des hommes : « Au nom du diable, leur dit-elle, quelle est la cause de tout ce tumulte dans la chambre de madame ? » Fitz-Patrick baissa la tête, répéta qu'il avait fait une méprise dont il demandait pardon, et sortit avec son compatriote.

Jones était trop avisé pour n'avoir pas saisi sur-le-champ la pensée de la dame. Il affirma hardiment qu'il avait couru à son secours, en entendant le bruit de sa porte qu'on enfonçait. Il ignorait, dit-il, le motif de cette violence ; mais si l'on avait eu le dessein de la voler, il s'estimait heureux d'en avoir prévenu l'exécution.

« Il ne s'est jamais commis de vol dans cette maison, depuis que je la tiens, repartit l'hôtesse. Apprenez, monsieur, qu'on ne donne point asile ici aux voleurs de grand chemin. On n'y reçoit que d'honnêtes gens, et des gens comme il faut. Grâce à Dieu, j'en ai toujours chez moi autant que j'en puis loger. J'ai eu mylord, etc. etc. » Et elle enfila une kyrielle de noms et de

titres que nous nous abstiendrons de répéter, pour ne pas nous rendre coupable d'un crime de faux.

Jones, après l'avoir écoutée avec patience, l'interrompit et s'excusa auprès de mistress Waters d'être entré chez elle en chemise, protestant que l'intérêt seul de sa sûreté avait pu lui inspirer cette hardiesse.

On n'aura pas de peine à deviner la réponse de la dame, et la conduite qu'elle tint jusqu'à la fin de cette comédie, où elle se donna pour une femme modeste, réveillée au milieu de la nuit par l'irruption de trois hommes inconnus dans sa chambre. Tel fut le rôle qu'elle entreprit de jouer, et elle s'en acquitta si bien, qu'aucune de nos meilleures actrices ne serait en état de l'égaler ni sur le théâtre ni hors du théâtre.

On peut tirer de là un argument victorieux, pour prouver à quel point la vertu est naturelle aux femmes. Quoiqu'il y en ait à peine une sur dix mille, qui soit capable de faire une bonne actrice, et que parmi les actrices de profession, on en trouve rarement deux, propres à remplir également bien le même rôle, toutes les femmes peuvent jouer la vertu avec la dernière perfection, soit qu'elles en aient, ou qu'elles n'en aient pas.

Quand les hommes furent sortis de la chambre, mistress Waters remise de son effroi, calma aussi sa colère, et parla en termes beaucoup plus doux à l'hôtesse. Celle-ci ne revint pas si vite de ses inquiétudes pour la réputation de son auberge. Elle allait recommencer l'énumération de tous les grands personnages qui avaient logé chez elle : mais la dame l'arrêta tout court, en l'assurant qu'elle la croyait entièrement étrangère à la scène scandaleuse qui venait de se passer ; puis elle la pria de la laisser reposer, et ajouta qu'elle espérait que son sommeil ne serait plus troublé pendant le reste de la nuit. Sur quoi l'hôtesse prit congé d'elle, avec beaucoup de compliments et autant de révérences.

CHAPITRE III.

Dialogue entre l'hôtesse et la servante Susanne, qui mérite d'être lu par tous les aubergistes et leurs domestiques. Arrivée d'une jeune et belle dame, dont les manières gracieuses peuvent apprendre aux personnes de qualité le moyen de se concilier l'affection de tout le monde.

L'hôtesse se rappelant que Susanne était la seule personne qui ne fût pas couchée, dans la maison, lorsqu'on avait enfoncé la porte de mistress Waters, alla sur-le-champ la trouver, pour apprendre d'elle l'origine du tumulte, le nom du gentilhomme étranger, quand et comment il était arrivé.

Susanne raconta à sa maîtresse toute l'histoire déjà connue du lecteur. Elle se permit seulement de l'altérer en quelques points. Par exemple, elle ne fit nulle mention de l'argent qu'elle avait reçu. Mais comme l'hôtesse s'était montrée, dans ses questions, très-affectée des craintes que la dame avait conçues pour sa vertu, Susanne crut devoir la rassurer, en lui jurant qu'elle avait vu M. Jones sauter hors de son lit.

À ces mots, l'hôtesse entra dans une violente colère. « La belle histoire que vous nous contez là ! dit-elle. S'avise-t-on, en pareille circonstance, de se trahir soi-même par des cris ? Je voudrais bien savoir quelle meilleure preuve une femme peut

donner de sa vertu, que de jeter les hauts cris, comme vingt personnes attesteront que cette dame l'a fait ? Gardez-vous désormais, mademoiselle, de tenir de semblables propos sur le compte, de mes hôtes. Ces calomnies ne nuiraient pas moins à ma maison qu'à eux-mêmes. On ne loge ici ni coureuses, ni vagabonds.

– Fort bien, dit Susanne, en ce cas il ne faut donc pas en croire ses yeux ?

– Non certes, il ne le faut pas toujours, repartit l'hôtesse. Je n'en croirais point les miens, contre de si braves gens. Je n'ai pas servi, depuis six mois, un meilleur souper que celui qu'ils m'ont commandé hier au soir. Ils étaient de si bonne humeur, si accommodants, qu'ils n'ont rien trouvé à redire à mon poiré du Worcestershire que j'ai fait passer pour du champagne ; et sûrement il a aussi bon goût, il est aussi bienfaisant que le meilleur champagne du royaume, sans quoi je ne me serais pas permis de leur donner l'un pour l'autre. Ils m'en ont bu deux bouteilles. Non, non, je ne croirai jamais de mal de si honnêtes gens. »

Cette réponse ferma la bouche à Susanne. Sa maîtresse changeant de propos : « Vous dites donc, continua-t-elle, que l'étranger est arrivé en poste, et qu'il y a dehors un domestique avec des chevaux ? C'est sans doute un personnage de distinction. Pourquoi ne lui avez-vous pas demandé s'il voulait souper ? Il est, je pense, dans la chambre de l'autre gentilhomme. Montez-y, et demandez-lui s'il n'a pas sonné ? Peut-être, voyant qu'il y a du monde sur pied dans la maison, commandera-t-il quelque chose : mais ayez soin d'éviter vos balourdises ordinaires. N'allez pas lui dire que le feu est éteint, que les poulets chantent encore. S'il veut du mouton, gardez-vous de répondre sottement que nous n'en avons pas à la maison. Le boucher en a tué un, au moment où j'allais me mettre au lit, et il ne refuse jamais de m'en couper un morceau tout chaud, quand je le lui demande. Allez, et souvenez-vous que nous avons du mouton, et

des poulets à discrétion. Ouvrez la porte en disant : « Monsieur n'a-t-il pas sonné ? » S'il ne répond rien, demandez ce que sa seigneurie souhaite pour son souper. Sa seigneurie, entendez-vous bien ? Allez, si vous ne faites pas plus d'attention à ce que je vous dis, vous ne serez jamais bonne à rien. »

Susanne partit, et revint bientôt après dire à sa maîtresse que les deux gentilshommes étaient couchés dans le même lit.

« Deux gentilshommes dans le même lit répéta l'hôtesse, c'est impossible. Ce sont, à coup sûr, deux francs pieds plats, et je commence à croire que le jeune écuyer Allworthy n'avait pas tort, lorsqu'il supposait au drôle le dessein de voler la dame. S'il n'avait enfoncé sa porte qu'avec les intentions perverses d'un mauvais sujet de bonne famille, il ne se serait pas ensuite glissé dans la chambre d'un autre, pour épargner la dépense d'un souper et d'un lit. Ce sont certainement des voleurs ; et la prétendue recherche qu'ils font de je ne sais quelle femme, n'est qu'un prétexte dont ils couvrent leurs mauvais desseins. »

M. Fitz-Patrick ne méritait point les soupçons injurieux de l'hôtesse. Il ne possédait pas, il est vrai, un sou vaillant ; mais il était réellement gentilhomme : et quoiqu'il n'eût ni l'esprit, ni le cœur exempts de défauts, on ne pouvait l'accuser de bassesse d'âme, ou d'avarice. Il était au contraire si prodigue, qu'il avait mangé la dot très-considérable de sa femme, à la réserve d'une petite rente viagère placée sur sa tête ; et pour lui ravir même cette dernière ressource, il l'avait tellement maltraitée, que la pauvre femme, ne pouvant plus supporter sa violence et l'excès de sa jalousie, s'était vue réduite à s'enfuir de chez lui.

Ce gentilhomme qui était venu de Chester en un jour, fatigué d'une si longue traite, accablé de chagrin, et tout meurtri des coups qu'il avait reçus dans son combat avec Jones, ne se sentait nulle envie de souper : confus de l'erreur grossière qu'il avait commise, en prenant, à l'exemple de Susanne, une femme étrangère pour la sienne, il ne lui vint pas une seule fois à l'esprit que mistress Fitz-Patrick pouvait très-bien être dans

l'auberge, quoique la première personne a laquelle il s'était adressé ne fût pas sa fugitive moitié. En conséquence, cédant au conseil de son ami, il suspendit, pour cette nuit, ses recherches, et accepta l'offre obligeante qu'il lui fît de partager son lit.

Le domestique irlandais et le postillon étaient d'humeur fort différente. Ils mettaient plus d'empressement à commander, que l'hôtesse n'en montrait à les servir. Cependant lorsqu'elle fut bien convaincue par leurs discours, que M. Fitz-Patrick n'était point un voleur, elle se décida enfin à leur donner un morceau de viande froide ; et ils le dévoraient à belles dents, quand Partridge entra précipitamment dans la cuisine. Il avait d'abord été réveillé par le vacarme dont on a parlé plus haut. Comme il essayait de retrouver un peu de sommeil sur son oreiller, une maudite chouette était venue à sa fenêtre lui donner une telle sérénade, que le pauvre diable, saisi d'effroi, s'était précipité hors de son lit, et s'habillant à la hâte, avait couru chercher un asile auprès des gens qu'il entendait causer, au-dessous de lui, dans la cuisine.

L'hôtesse était sur le point de regagner sa chambre et de laisser ses deux hôtes sous la surveillance de Susanne. L'arrivée de Partridge la retint. L'ami du jeune écuyer Allworthy était d'autant moins à négliger, qu'il demanda, en entrant, une pinte de vin brûlé. L'hôtesse mit aussitôt sur le feu une pinte de poiré ; car cette merveilleuse liqueur répondait chez elle au nom de tous les vins.

Le domestique irlandais alla se coucher ; le postillon se disposait à en faire autant ; mais Partridge l'invita à rester, et à partager son vin brûlé : ce qu'il accepta de grand cœur. Le fait est que le pédagogue n'osait retourner seul dans sa chambre. Ne sachant combien de temps il conserverait la compagnie de l'hôtesse, il voulut se ménager celle du postillon, à côté de qui il se moquait du diable, et de toute sa séquelle.

En ce moment, un autre postillon arriva à la porte de l'auberge. L'hôtesse donna ordre à Susanne d'aller ouvrir. Celle-

ci revint, suivie de deux jeunes dames en habit de voyage, dont l'une était très-richement vêtue. À son aspect, Partridge et son compagnon se levèrent de leurs sièges : l'hôtesse la traita de milady, et n'épargna pas les révérences.

« Permettez-moi, lui dit la jeune dame avec un sourire gracieux, de me chauffer un moment à votre feu. Il fait un froid excessif ; mais j'exige que personne ne se dérange. » Ces mots regardaient Partridge, qui s'était retiré à l'autre extrémité de la cuisine, étonné et comme ébloui de la magnifique parure de l'inconnue. Elle avait encore un meilleur titre à l'admiration : c'était l'éclat extraordinaire de sa beauté.

Ayant en vain pressé Partridge de reprendre sa place, elle ôta ses gants et laissa voir deux mains délicates et aussi blanches que la neige. Sa compagne, qui n'était autre que sa femme de chambre, imita son exemple, et découvrit deux pattes épaisses et d'un rouge foncé.

« J'espère, dit la suivante, que madame n'a pas dessein d'aller plus loin cette nuit. Ce serait, je le crains, une fatigue au-dessus de ses forces. »

« Vraiment ! s'écria l'hôtesse, milady ne peut avoir un pareil dessein. Bon Dieu ! aller plus loin cette nuit ! souffrez, milady, que je vous conjure de n'en rien faire. Que souhaite milady pour son souper ? J'ai d'excellent mouton, et des poulets bien tendres.

– Il me semble, dit la jeune dame, qu'il serait plutôt temps de déjeuner que de souper, mais je ne veux rien prendre. Si je m'arrête, ce ne sera que pour me coucher une heure ou deux. Cependant, vous pouvez, si vous voulez, m'envoyer un peu de *sack-whey* très-clair et très-léger.

– Oui, madame, j'ai d'excellent vin blanc.

– Vous n'avez donc pas de vin d'Espagne ?

– Pardonnez-moi, j'en ai, et je défie qu'on en trouve de meilleur dans le pays ; mais milady devrait se décider à manger quelque chose.

– Je vous proteste que cela m'est impossible. Ayez seulement la bonté de me faire préparer une chambre au plus vite ; car je veux remonter à cheval dans trois heures. »

« Susanne, dit l'hôtesse, y a-t-il du feu dans *l'oie sauvage ?* Je suis désolée, milady, j'ai donné toutes mes meilleures chambres à des voyageurs de distinction qui sont maintenant couchés. Dans le nombre se trouve un riche et jeune écuyer, et plusieurs autres seigneurs. »

Susanne répondit que les gentilshommes irlandais occupaient *l'oie sauvage.*

« Imbécile, dit l'hôtesse, pourquoi ne gardez-vous pas toujours quelqu'une des meilleures chambres, pour les gens de qualité ? Il n'y a pas de jour, vous le savez, qu'il n'en vienne ici. Au surplus, si ces messieurs sont des gentilshommes, ils ne feront point difficulté de céder leur chambre à milady.

– Non, reprit la charmante inconnue, je ne veux prendre la chambre de personne. S'il vous en reste une un peu propre, je m'en contenterai, quelque simple qu'elle soit. Ne vous donnez pas, je vous prie, tant de peine pour moi.

– Oh ! quant à cela, madame, dit l'hôtesse, j'ai encore plusieurs très-bonnes chambres ; mais aucune n'est digne de milady. Cependant, puisque vous daignez vous accommoder de la meilleure qui me reste, Susanne, allez sur-le-champ faire du feu dans *la rose.* Milady veut-elle monter tout de suite, ou attendre ici que le feu soit allumé ?

– Je me suis assez chauffée, repartit la jeune dame, et je vais monter, s'il vous plaît. Je crains d'ailleurs d'avoir déjà tenu trop longtemps vos hôtes éloignés du feu, surtout ce monsieur (montrant Partridge). Je me reprocherais de les en priver da-

vantage, par un temps si rude. » En disant ces mots, elle sortit avec sa femme de chambre, précédée de l'hôtesse, qui portait deux flambeaux devant elle.

Au retour de la bonne femme, il ne fut question, dans la cuisine, que des charmes de l'inconnue. Tel est le pouvoir de la beauté, qu'il subjugue presque tout le monde. L'hôtesse elle-même, bien que piquée du refus de son souper, déclara qu'elle n'avait vu de sa vie une aussi aimable personne. Partridge se répandit en louanges sur les agréments de sa figure, sans oublier la richesse de son ajustement ; le premier postillon vanta sa beauté ; le second, qui venait d'entrer, fit chorus avec lui. « C'est une excellente jeune dame, je vous assure, dit-il. Elle a pitié des pauvres bêtes. Elle m'a témoigné vingt fois, en chemin, la crainte de faire du mal à mes chevaux, en allant trop vite ; et à son arrivée, elle m'a recommandé de leur donner autant d'avoine qu'ils en voudraient manger. »

L'affabilité a un attrait irrésistible. Elle gagne tous les cœurs. Semblable à la célèbre Hussey[3], elle relève les avantages naturels du beau sexe, et fait disparaître, ou dissimule ses défauts. Nous venons de peindre un caractère plein de grâce et d'aménité. Le chapitre suivant en offrira le parfait contraste.

---

[3] Célèbre couturière de Londres, dans le Strand.

CHAPITRE IV.

Recette infaillible pour s'attirer le mépris et la haine de tout le monde.

Aussitôt que la jeune dame eut posé la tête sur son oreiller, sa femme de chambre, que nous nommerons, pour le moment, mistress Abigail, retourna à la cuisine. Moins pressée par le sommeil que par la faim, elle voulait se régaler des mets friands que sa maîtresse avait refusés.

À son entrée, on se leva d'un air respectueux, ainsi qu'on l'avait fait à l'entrée de la belle étrangère ; mais elle oublia d'inviter, comme elle, la compagnie à se rasseoir ; ce qui au reste *eût* été fort difficile, car elle s'étala devant le feu, de manière à occuper presque entièrement la cheminée. Tout en se chauffant, elle demanda qu'on lui mît un poulet sur le gril, et ne donna qu'un quart d'heure pour l'apprêter. Quoique le poulet fût encore dans le poulailler, et qu'il fallût, avant de le mettre sur le gril, remplir certaines conditions, comme de l'attraper, de le tuer, de le plumer, l'hôtesse aurait entrepris de faire tout cela dans le temps prescrit, si elle n'avait craint que la femme de chambre, placée sur le lieu de la scène, ne s'aperçût de la fourberie. La pauvre hôtesse fut donc obligée d'avouer qu'elle n'avait point de poulets ; « mais, mademoiselle, dit-elle, je puis, si vous le souhaitez, me procurer à l'instant, chez le boucher, d'excellent mouton.

– Croyez-vous donc, répliqua la soubrette, que j'aie un estomac d'autruche, pour manger du mouton à l'heure qu'il est ? Vous autres cabaretiers, vous vous imaginez que vos supérieurs

vous ressemblent. Je m'étais bien attendue à ne rien trouver de bon dans ce misérable bouchon, et je m'étonne que ma maîtresse ait voulu s'y arrêter. Il ne loge ici, je le suppose, que des rouliers et des marchands de bœufs. »

L'hôtesse se sentit vivement blessée de l'insulte faite à sa maison ; elle réprima pourtant sa colère, et se contenta de répondre, que son auberge était fréquentée, grâce à Dieu, par des gens de qualité.

« Ne me parlez pas de gens de qualité. J'en connais, je m'en flatte, plus que vous. Sans me rompre la tête de vos impertinences, dites-moi enfin si vous avez quelque chose de mangeable à me servir, car je meurs de faim.

– En vérité, mademoiselle, vous ne pouviez me prendre plus au dépourvu. Je suis forcée de convenir qu'il ne me reste qu'un morceau de bœuf froid, que le domestique d'un voyageur et son postillon ont presque attaqué jusqu'à l'os.

– Fi donc ! quelle horreur ! quand j'aurais jeûné pendant un mois, je ne mangerais pas d'un plat où de pareilles gens ont mis leurs doigts. N'y a-t-il donc rien dans ce détestable gîte, qu'on puisse offrir à une honnête personne ?

– Voudriez-vous, mademoiselle, des œufs et du jambon ?

– Vos œufs sont-ils bien frais ? Êtes-vous sûre qu'ils soient pondus d'aujourd'hui ? Ayez soin de couper le jambon proprement et en tranches bien minces. Je ne puis souffrir les gros morceaux. Allons, tâchez de montrer une fois en votre vie un peu d'adresse et d'intelligence. Ne vous imaginez pas que vous ayez affaire à une fermière, ou à quelque créature de cette espèce. »

L'hôtesse prit alors son couteau. « Bonne femme, dit l'autre en l'arrêtant, commencez, je vous prie, par vous laver les mains. Le manque de propreté me répugne, j'ai le goût délicat, il me

faut en tout une certaine recherche, j'y ai été accoutumée dès le berceau. »

L'hôtesse qui se contraignait pour ne point éclater, veilla sur le feu et mit elle-même le couvert. Susanne, dont mistress Abigail avait refusé le ministère avec dédain, eut autant de peine à contenir ses mains, que sa maîtresse en avait eu à retenir sa langue. Elle ne put cependant s'imposer un silence absolu. Sans rien articuler distinctement, elle marmotta entre ses dents : « Tredame ! on est de chair et d'os comme vous. » et d'autres réflexions que lui inspirait la colère.

Pendant qu'on préparait le souper, mistress Abigail témoigna le regret de n'avoir pas fait allumer du feu dans la salle à manger ; mais elle dit qu'il était maintenant trop tard pour y songer. « La cuisine, ajouta-t-elle, aura pour moi le mérite de la nouveauté. Je ne me souviens pas d'y avoir mangé de ma vie. Mais pourquoi les postillons ne sont-ils pas dans l'écurie, avec leurs chevaux ? S'il faut que je fasse ici mauvaise chère, j'entends du moins, madame l'hôtesse, qu'on débarrasse la cuisine, afin que je ne sois point entourée de tous les goujats de l'endroit. Quant à vous, monsieur, dit-elle à Partridge, vous m'avez l'air d'un homme comme il faut. Restez, si vous le trouvez bon. Je ne prétends chasser que la canaille.

– Oui, oui, madame, répliqua Partridge, je suis un homme comme il faut, je vous assure, et il n'est pas si facile de me chasser qu'on le pense. *Non semper vox casualis est verbo nominativus*[4] *?* »

Abigail prit ce latin pour une injure. « Il se peut, monsieur, dit-elle, que vous soyez un homme comme il faut, mais vous n'en donnez pas la preuve, en parlant latin à une femme. »

---

[4] Le nom n'est pas toujours le nominatif du verbe.

Partridge fit une réplique polie qu'il termina encore par une phrase latine : sur quoi la demoiselle fronça le sourcil et le qualifia de pédant. Le souper étant prêt, elle se mit à table et mangea de grand appétit pour une personne si délicate. Tandis qu'on préparait, par son ordre, un second service semblable au premier : « Ainsi donc, madame, dit-elle à l'hôtesse, vous prétendez que votre maison est fréquentée par des gens de distinction ?

– Oui, mademoiselle, j'en ai chez moi dans ce moment même un grand nombre, entre autres le jeune écuyer Allworthy, comme monsieur, que voici, peut l'attester.

– Et quel est ce jeune écuyer Allworthy ?

– Ce n'est rien moins, dit Partridge, que le fils et l'héritier de l'illustre écuyer Allworthy, du comté de Somerset.

– Voilà, sur ma parole, une étrange nouvelle. Je connais M. Allworthy du comté de Somerset, et je sais fort bien qu'il n'a pas de fils vivant. »

L'hôtesse, à ces mots, ouvrit de grandes oreilles.

Partridge, un peu déconcerté, répondit après un moment d'hésitation, qu'effectivement tout le monde ne connaissait pas ce jeune homme pour le fils de l'écuyer Allworthy, qui n'avait jamais été marié à sa mère ; mais qu'il n'en était pas moins son fils et son héritier, aussi vrai qu'il s'appelait Jones. »

À ce nom, la suivante laissant tomber sur son assiette le morceau qu'elle portait à sa bouche : « Vous me surprenez, monsieur ! s'écria-t-elle, est-il possible que M. Jones soit à l'heure qu'il est dans cette maison ?

– *Quare non*[5] *?* dit Partridge. Cela est possible, car cela est. »

Mistress Abigail se hâta d'achever son souper, et remonta chez sa maîtresse, avec qui elle eut la conversation qu'on lira dans le chapitre suivant.

---

[5] Pourquoi non ?

CHAPITRE V.

Où l'on voit qui étaient l'aimable dame, et sa désagréable suivante.

Pareille à la rose printanière, éclose par hasard au milieu d'une touffe de lis, et mêlant son vermillon à leur éclatante blancheur, ou à la superbe génisse qui exhale, dans de gras pâturages, un souffle embaumé du parfum des fleurs, ou enfin à la tendre tourterelle cachée sous le feuillage, et ne songeant qu'à sa fidèle compagne, Sophie, car c'était elle-même, parée de mille attraits, l'haleine douce et pure, l'esprit occupé de son cher Tommy, le cœur aussi sensible, aussi innocent que sa figure était belle, Sophie reposait sur son bras sa tête charmante, quand mistress Honora (pour lui rendre son nom) entra dans sa chambre, et courant, droit à son lit : « Madame, madame, lui dit-elle, devinez qui est ici à l'heure où je vous parle ?

– Ô ciel ! s'écria Sophie saisie d'effroi, serait-ce mon père ?

– Non, madame, non, c'est cent fois mieux qu'un père... C'est... c'est monsieur Jones. Il est ici dans ce moment même.

– M. Jones ! cela est impossible, je serais trop heureuse !

– Rien n'est plus vrai, madame.

– Chère Honora, va, cours le chercher, je veux le voir à l'instant. »

Mistress Honora était à peine sortie de la cuisine, comme on l'a dit dans le chapitre précédent, que l'hôtesse l'accommoda de toutes pièces. La bile de la pauvre femme, contenue pendant

quelque temps, se déborda avec violence. Partridge donna aussi une libre carrière à sa langue ; et ce qui surprendra le lecteur, non content de médire de la suivante, il osa même tenter de noircir la réputation sans tache de Sophie. « Tous les harengs d'une caque se ressemblent, dit-il, le proverbe a raison, *noscitur a socio*[6]. La dame aux beaux habits est la plus polie des deux, j'en conviens ; mais à tout prendre, l'une ne vaut pas mieux que l'autre. Ce sont, je gage, deux aventurières de Bath. Des femmes de qualité ne courent pas seules les grands chemins, au milieu de la nuit.

– Par ma foi, vous avez deviné juste, reprit l'hôtesse ; des femmes de qualité, qu'elles aient faim ou non, ne s'arrêtent point dans une auberge, sans y commander à souper. »

Tels étaient leurs propos, lorsque Honora vint prier l'hôtesse d'aller éveiller sur-le-champ M. Jones, et de lui dire qu'une dame demandait à lui parler.

« Adressez-vous à monsieur, repartit l'hôtesse en montrant du doigt Partridge, c'est l'ami de l'écuyer. Je ne me charge pas de pareille commission. » Et elle sortit avec humeur de la cuisine.

Honora eut recours à Partridge, qui ne la reçut pas mieux. « Mon ami, dit-il, s'est couché fort tard cette nuit, et il ne trouverait pas bon qu'on l'éveillât de si grand matin. » Honora insista, l'assurant que, loin d'être fâché, il serait au comble de la joie, quand il saurait pour quel motif on le réveillait.

« Dans un autre temps peut-être, répliqua Partridge ; mais *non omnia possumus omnes*[7]. Une femme à la fois suffît pour un homme raisonnable.

---

[6] Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.

[7] On ne peut pas suffire à tout.

– Qu'entendez-vous par là, impertinent ? s'écria Honora.

– De grâce, point d'invectives, reprit Partridge. »

Il lui dit alors que Jones n'était pas couché seul, et il le lui dit en termes trop crus, pour que nous nous permettions de les répéter. Honora indignée de son effronterie, le traita d'impudent maroufle, et se hâta d'aller retrouver Sophie. Elle l'instruisit du succès de son message, ainsi que des détails fort étranges qu'elle venait d'apprendre, et qu'il lui plut encore d'exagérer, se sentant aussi irritée contre le maître, que s'il eût proféré les paroles malhonnêtes sorties de la bouche de son valet. Elle se répandit en discours injurieux sur le compte de Jones, rappela l'histoire de Molly Seagrim, et conseilla à sa maîtresse d'oublier un amant qui ne s'était jamais montré digne d'elle. Pour mieux exciter son courroux, elle donna à la manière dont il l'avait quittée elle-même, une interprétation maligne trop justifiée, il faut en convenir, par la circonstance actuelle.

Sophie, accablée d'un coup si cruel, n'eut pas d'abord la force d'imposer silence à sa femme de chambre. À la fin pourtant, elle l'interrompit. « Je ne puis croire de lui cette infamie ! s'écria-t-elle ; quelque scélérat l'aura calomnié. Vous tenez, dites-vous, le fait de son ami ; mais un ami trahit-il de pareils secrets ?

– Je suppose, reprit Honora, que le drôle est le confident de ses plaisirs. Je n'ai vu, de ma vie, un coquin de plus mauvaise mine ; et puis, l'on sait assez que des libertins comme M. Jones ne rougissent point de ces sortes de choses. »

Dans le vrai, la conduite de Partridge n'était guère excusable ; mais il n'avait pas fini de cuver la liqueur qu'il avait bue la veille au soir, et à laquelle il avait ajouté le matin une pinte de vin, ou plutôt d'eau-de-vie ; car le poiré donné par l'hôtesse pour du vin de champagne, n'était rien moins que pur. Cet excès de boisson spiritueuse, en troublant sa faible raison, avait ouvert les écluses assez mal fermées de son cœur, et tous les se-

crets qu'il renfermait s'en étaient échappés soudain. Rendons toutefois justice à sa probité naturelle. On ne pouvait lui contester le titre d'honnête homme. S'il était d'une excessive curiosité et sans cesse occupé à dérober les secrets des autres, il leur communiquait fidèlement, en revanche, tous les siens.

Tandis que Sophie, en proie à la plus douloureuse anxiété, ne savait que croire, ni que résoudre, Susanne entra avec une tasse de sack-whey. Honora conseilla tout bas à sa maîtresse d'interroger cette fille, qui pourrait probablement l'instruire de la vérité. Sophie approuva cette idée. « Approchez, mon enfant, dit-elle à Susanne, répondez avec franchise à la question que je vais vous faire, et je vous promets de vous bien récompenser. « Y a-t-il dans cette maison un jeune homme, un beau jeune homme... » En prononçant ces mots, Sophie rougit et demeura interdite.

« Un jeune homme, reprit Honora, arrivé ici avec cet impudent coquin qui est à présent dans la cuisine ? »

Susanne répondit que oui.

« Savez-vous quelque chose, continua Sophie, d'une dame... d'une certaine dame ? Je ne vous demande point si elle est belle. Peut-être ne l'est-elle pas. Peu importe ; mais savez-vous quelque chose d'une certaine dame ?

– Mon Dieu, mademoiselle, dit Honora, que vous vous entendez mal à questionner ! Laissez-moi faire, je vous prie. Écoutez, mon enfant, ce jeune homme dont nous vous parlons, n'est-il pas dans ce moment avec une femme de mœurs suspectes ? »

Suzanne sourit et se tut.

« Répondez à la question, mon enfant, reprit Sophie, et voici une guinée pour vous.

– Une guinée ? répéta Susanne. Mon Dieu, qu'est-ce qu'une guinée ? Si ma maîtresse savait que j'ai reçu de l'argent, je perdrais sur-le-champ ma place.

– Tenez, voici encore une guinée, dit Sophie, et je vous assure que votre maîtresse n'en saura rien. »

Susanne, après une courte hésitation, prit l'argent et conta toute l'histoire. « Mademoiselle, dit-elle en finissant, je puis, pour vous satisfaire, me glisser doucement dans la chambre du jeune homme, et voir s'il est dans son lit, ou non. » Elle fit aussitôt, du consentement de Sophie, ce qu'elle proposait, et revint avec une réponse négative.

Sophie trembla et pâlit. Honora l'exhorta à prendre courage, et à oublier un si mauvais sujet.

« Excusez-moi, mademoiselle, dit alors Susanne, puis-je vous demander sans indiscrétion, si vous ne seriez pas mademoiselle Sophie Western ?

– Comment me connaissez-vous, mon enfant ? répondit Sophie.

– Cet homme, reprit Susanne, qui est dans la cuisine, et dont mademoiselle (montrant Honora) vient de parler, nous a entretenus de vous hier au soir ; mais j'espère que mademoiselle n'est pas fâchée contre moi.

– Non, mon enfant. Dites-moi, je vous prie, tout ce que vous savez, et je vous promets une bonne récompense.

– Eh bien ! mademoiselle, cet homme nous a dit, dans la cuisine, que mademoiselle Sophie Western... Je ne sais en vérité comment le redire. » Ici elle s'arrêta ; mais encouragée par Sophie, et vivement pressée par Honora, elle continua ainsi : « Il nous a dit (c'est sans doute un mensonge) que mademoiselle aimait éperdument le jeune écuyer, et que celui-ci n'allait à la guerre que pour se débarrasser d'elle. Je pensai alors en moi-

même que c'était un misérable sans âme ; mais à présent que je vois une dame aussi belle, aussi riche, aussi aimable que vous l'êtes, abandonnée pour une femme du commun, car sûrement ce n'est rien de mieux, et pour la femme d'un autre encore, je trouve que c'est une chose étrange et contre nature. »

Sophie lui donna une troisième guinée, l'assura de sa protection, si elle gardait le secret de son nom et de ce qui s'était passé, et l'envoya dire au postillon de seller à l'instant ses chevaux.

Lorsqu'elle fut seule avec sa femme de chambre : « Honora, lui dit-elle, jamais je n'ai été plus tranquille. J'ai maintenant la preuve qu'il est non-seulement un traître, mais encore le plus lâche et le plus méprisable des hommes. Je pourrais lui pardonner tout, hors l'indignité avec laquelle il a livré mon nom au mépris public. Rien ne l'avilit davantage à mes yeux. Oui, Honora, je suis maintenant tranquille... fort tranquille. » Et elle fondit en larmes.

Au bout de quelques instants, qu'elle employa à pleurer et à s'efforcer de convaincre Honora du calme de son cœur, Susanne vint lui dire que ses chevaux étaient prêts. Une idée vraiment extraordinaire se présenta soudain à l'esprit de notre jeune héroïne. Elle voulut que M. Jones ne pût ignorer qu'elle avait passé dans l'auberge une partie de la nuit, et qu'il l'apprît de façon que s'il lui restait une étincelle d'amour pour elle, il fût puni de sa perfidie.

Le lecteur se souvient d'un petit manchon qui a déjà eu l'honneur de figurer plus d'une fois dans cette histoire. Depuis le départ de M. Jones, Sophie ne le quittait ni le jour, ni la nuit. Dans ce moment même elle l'avait à son bras. Elle l'en arracha avec indignation, puis écrivant son nom sur un morceau de papier qu'elle y attacha avec une épingle, elle engagea Susanne à le porter sur le lit vide de M. Jones, et la chargea, s'il ne le trouvait pas à son retour, d'imaginer un moyen de le mettre sous ses yeux dans la matinée. Ayant ensuite acquitté le mémoire du

souper d'Honora, où se trouva compris, pour elle-même, celui d'un repas qu'elle n'avait point fait, elle dit de nouveau qu'elle était parfaitement tranquille, monta à cheval, et continua son voyage.

CHAPITRE VI.

Ingénuité de Partridge, désespoir de Jones, folie de M. Fitz-Patrick.

Il était cinq heures sonnées ; les voyageurs commençaient à se lever et à descendre dans la cuisine. Le sergent et le cocher, parfaitement réconciliés, préludèrent avec Partridge aux fatigues de la journée, par une copieuse libation.

Il se passa à cette occasion un fait remarquable. Quand le sergent porta la santé du roi Georges, Partridge se contenta de répéter le mot roi, et ne voulut y rien ajouter. Quoiqu'il allât se battre contre sa propre cause, il ne put se résoudre à boire contre elle.

Jones, rentré dans son lit (on nous dispensera de rappeler de quel lit il sortait), envoya chercher Partridge, et l'obligea de quitter ses compagnons de bouteille. Le pédagogue, après un préambule cérémonieux, demanda la permission de dire sa façon de penser. L'ayant obtenue, il s'exprima en ces termes :

– « Monsieur, suivant un ancien et judicieux proverbe, un sage peut quelquefois recevoir d'un fou de bons avis. Souffrez donc que je prenne la liberté de vous en donner un : c'est de retourner au logis, et de laisser ces *horrida bella*[8] aux misérables qui se contentent d'avaler de la poudre à canon, faute d'une nourriture plus succulente. Chacun sait que votre seigneurie a

---

[8] Horribles guerres.

chez elle toutes les commodités de la vie : cela étant, qu'a-t-elle besoin de courir le monde ?

– Partridge, répondit Jones, tu es un franc poltron. Retourne chez toi, si tu le veux, et ne m'importune pas davantage.

– Excusez-moi, monsieur, je parlais moins dans mon intérêt que dans le vôtre. Un malheureux comme moi n'a rien à perdre. Loin d'avoir peur, je ne crains pas plus un pistolet, une arquebuse, un canon, qu'un fusil d'enfant. Puisqu'il faut mourir une fois, qu'importe quand et comment ? Peut-être d'ailleurs en serai-je quitte pour la perte d'un bras, ou d'une jambe. Je vous assure, monsieur, que je ne me suis jamais senti plus de cœur ; et si votre seigneurie a résolu d'aller en avant, je suis décidé à la suivre ; mais je demande la permission de dire mon avis. C'est une honte, monsieur, pour un seigneur de votre rang, de voyager à pied comme vous faites. Il y a ici dans l'écurie deux ou trois excellents chevaux. L'hôte n'hésitera sûrement pas à vous les prêter. S'il s'y refuse, je trouverai un moyen facile de les prendre : et en mettant les choses au pis, fussiez-vous ensuite inquiété par la justice, le roi ne manquerait pas de vous pardonner, puisque vous allez combattre pour sa cause. »

L'honnêteté de Partridge égalait son intelligence ; et l'une et l'autre ne s'étendaient pas loin. Il n'aurait jamais conçu l'idée de cette friponnerie, s'il y avait vu le moindre danger, étant de ces gens qui ont plus de respect pour la potence que pour l'équité. La vérité est qu'il croyait pouvoir commettre ce vol impunément ; car outre que le nom de M. Allworthy lui paraissait devoir offrir à l'hôte une garantie suffisante, il se persuadait que son maître et lui, quelque tournure que prît l'affaire, n'avaient rien à craindre, et que le crédit des amis de Jones les tirerait tous deux d'embarras.

Quand notre héros vit que Partridge parlait sérieusement, il lui fit une sévère réprimande. Le pédagogue déconcerté affecta de tourner la chose en plaisanterie. « Il me semble, monsieur, dit-il en changeant de propos, que nous sommes ici dans un

mauvais lieu. J'ai eu toutes les peines du monde à empêcher cette nuit deux filles de mauvaise vie, de venir troubler le repos de votre seigneurie... Que vois-je ?... je crois, Dieu me pardonne ! qu'elles ont pénétré, malgré moi, dans votre chambre. Voici par terre le manchon de l'une d'elles. » En effet, Jones, rentré avant le jour, n'avait point aperçu le manchon qui était posé sur sa couverture, et l'avait fait tomber en montant dans son lit. Partridge le ramassa ; il allait le mettre dans sa poche, lorsque Jones demanda à le voir. Ce manchon était si remarquable, qu'il l'aurait probablement reconnu, sans le papier qui *y* était attaché. Mais sa mémoire n'eut aucun effort à faire, puisqu'au même instant, il vit et lut les mots *Sophie Western* tracés au crayon sur le papier. « Ô ciel ! s'écria-t-il, hors de lui, par quel prodige ce manchon se trouve-t-il ici ?

– Je l'ignore comme vous, monsieur, répondit Partridge. Tout ce que je sais, c'est que je l'ai vu au bras d'une de ces femmes qui vous auraient réveillé, si je les avais laissées faire.

– Où sont-elles, dit Jones en se jetant hors de son lit et s'habillant à la hâte ?

– À plusieurs milles d'ici, je pense, répliqua Partridge. »

Bientôt Jones s'assura par de nouvelles questions, que celle qui avait à son bras le manchon, était l'aimable Sophie. Il est impossible de rendre dans cette circonstance ses pensées, ses regards, ses paroles, ses actions. Il vomit contre Partridge et contre lui-même mille imprécations, il ordonna au pauvre diable dont la frayeur avait troublé l'esprit, d'aller sur-le-champ louer des chevaux à tout prix ; et peu de minutes après, étant habillé, il descendit précipitamment pour exécuter en personne l'ordre qu'il venait de donner.

Mais avant de rapporter ce qui eut lieu à son arrivée dans la cuisine, il est à propos de dire ce qui s'y était passé, depuis que Partridge en était sorti, pour monter chez son maître.

Après le départ du sergent et de sa troupe, les deux Irlandais descendirent, en se plaignant qu'un affreux vacarme les avait empêchés de fermer l'œil toute la nuit.

La berline qui avait amené la jeune dame avec sa femme de chambre, n'était point à elle, comme on a pu le croire jusqu'ici. C'était une voiture de retour, appartenante à M. King de Bath, un des plus honnêtes loueurs de carrosses qui fut jamais : nous le recommandons à ceux de nos lecteurs qui parcourront cette route. Par ce moyen ils auront peut-être le plaisir de voyager dans la même berline, et d'être conduits par le même cocher dont il est parlé dans cette histoire.

Ce cocher, qui n'avait que deux voyageurs, apprenant que M. Macklachlan allait à Bath, lui offrit une place à un prix très-modéré. L'idée de cette proposition lui vint du valet d'écurie, par qui il sut que le cheval loué à M. Macklachlan aimerait beaucoup mieux aller rejoindre à Worcester ses camarades, que de faire encore un long trajet ; d'autant plus que ledit animal, à demi fourbu, était maintenant une bête à deux pieds plutôt qu'à quatre.

M. Macklachlan accepta sur-le-champ l'offre du cocher, et persuada à son ami Fitz-Patrick de prendre la quatrième place dans la voiture. Celui-ci, tout moulu de son combat nocturne, trouva cette manière de voyager plus commode que celle de courir la poste à franc étrier ; et bien sûr de rattraper sa femme à Bath, il crut qu'un léger retard ne serait d'aucune conséquence.

Macklachlan, le plus subtil des deux Irlandais, n'eut pas plus tôt appris l'arrivée d'une dame de Chester, et d'autres détails que lui donna le valet d'écurie, qu'il se figura que cette dame pourrait bien être la femme de son ami. Il communiqua cette idée à M. Fitz-Patrick, qui ne s'en était point avisé ; car c'était un de ces êtres dont la nature fabrique la tête avec tant de hâte qu'elle y oublie la cervelle. Il en est de cette espèce de gens, comme des mauvais chiens courants, qui ne relèvent jamais le

défaut ; mais un limier, au nez fin, donne-t-il de la voix, ils en font autant, et sans prendre pour guide l'odeur du gibier, ils courent droit devant eux de toutes leurs forces. De même, dès que M. Macklachlan eut fait part de son soupçon à M. Fitz-Patrick, celui-ci en fut frappé comme d'un trait de lumière, et monta l'escalier à grands pas, pour surprendre sa femme, avant de savoir où elle était. Dans sa précipitation, il se cassa le nez contre plusieurs portes et poteaux qu'il rencontra sur son chemin. La fortune se plaît à jouer des tours aux insensés qui s'abandonnent entièrement à sa conduite. L'aveugle déesse s'est montrée beaucoup plus favorable pour nous, en nous suggérant la comparaison dont nous venons de nous servir. En effet, une pauvre femme ressemble fort, en pareille occasion, au lièvre que fait lever un chasseur. Comme ce petit animal, elle dresse l'oreille et fuit épouvantée, à la voix de celui qui la poursuit ; et comme lui encore, elle finit d'ordinaire par être la proie de son ennemi.

Il n'en fut pourtant pas ainsi dans le cas présent. Après une longue et infructueuse recherche, M. Fitz-Patrick revint à la cuisine, où entrait un gentilhomme en criant : Taïaut ! taïaut ! tel qu'un chasseur qui voit ses chiens en défaut. Il venait de descendre de cheval, et il avait derrière lui une suite nombreuse.

Ici, lecteur, il faut t'apprendre quelques particularités que tu ignores, à moins que tu ne sois plus clairvoyant que nous ne te supposons. Tu recevras cette instruction dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VII.

Qui termine les aventures de l'hôtellerie d'Upton.

On saura d'abord que le nouveau venu n'était autre que l'écuyer Western, qui poursuivait sa fille. Deux heures plus tôt, il la surprenait dans l'hôtellerie, et avec elle sa nièce ; car telle était la femme de M. Fitz-Patrick. Cet Irlandais l'avait enlevée cinq ans auparavant des mains de la sage mistress Western.

Mistress Fitz-Patrick était partie de l'auberge, à peu près en même temps que Sophie. Réveillée par la voix de son mari, elle avait fait venir l'hôtesse, et ayant appris de la bonne femme ce qui s'était passé, elle l'avait déterminée, moyennant un prix exorbitant, à lui fournir des chevaux pour s'échapper. Rien ne résistait dans cette maison à l'appât de l'or. La maîtresse, qui aurait chassé sa servante, comme une coquine, si elle avait su ce que sait le lecteur, n'était pas plus à l'épreuve de la séduction que la pauvre fille.

M. Western et son neveu ne se connaissaient point, et le premier n'aurait pas daigné honorer le second d'un regard, quand il l'aurait connu. Dans l'opinion de l'écuyer, tout mariage clandestin était une union contre nature. Depuis le fatal hymen de sa nièce, il avait abandonné cette malheureuse créature, à peine âgée de dix-huit ans, et ne permettait même pas que son nom fût prononcé devant lui.

Il régnait alors dans la cuisine un désordre inexprimable. Western et Fitz-Patrick demandaient à grands cris, l'un sa fille,

l'autre sa femme. En ce moment M. Jones entra, ayant par malheur à la main le manchon de Sophie.

Dès que Western l'aperçut, il poussa le cri ordinaire aux chasseurs, à la vue de leur proie ; il s'élança sur lui, le saisit à la gorge et s'écria : « Le voici ! le voici ! je tiens le maudit renard. La femelle n'est pas loin, je vous le garantis ! » Les propos bruyants et confus qui se tinrent pendant quelques minutes, seraient aussi difficiles à rapporter que fastidieux à lire.

Plusieurs personnes s'étant entremises, Jones parvint enfin à se débarrasser de l'écuyer. Il protesta de son innocence, et jura qu'il n'avait point vu miss Western.

« C'est folie à toi de le nier, dit le ministre Supple, puisque la preuve du crime est dans ta main. Je suis prêt à faire serment que ce manchon appartient à mademoiselle Sophie. Je l'ai vu souvent à son bras ces jours derniers.

– Le manchon de ma fille ! s'écria Western en furie ; quoi ! il a volé le manchon de ma fille ? Messieurs, soyez témoins qu'il l'a dans sa main. Qu'on mène à l'instant le pendard devant le juge de paix. Où est ma fille, scélérat ?

– De grâce, monsieur, calmez-vous, reprit Jones. Ce manchon appartient, je l'avoue, à miss Sophie ; mais je jure sur mon honneur que je ne l'ai point vue. »

À ces mots Western perdit toute patience, et la rage lui ôta la parole.

Cependant, Fitz-Patrick instruit par les domestiques du nom de l'écuyer, se persuada que la circonstance actuelle lui offrait une excellente occasion de rendre service à son oncle, et peut-être de gagner ses bonnes grâces. Il s'approcha donc de Jones et lui dit : « En conscience, monsieur, vous devriez rougir de nier, en ma présence, que vous ayez vu la fille de ce gentilhomme, quand vous savez que je vous ai trouvé cette nuit même couché avec elle. « Puis s'adressant à M. Western, il lui proposa

de le conduire à l'endroit où était sa fille. L'offre acceptée, Fitz-Patrick, l'écuyer, le ministre, et quelques autres montèrent droit à la chambre de mistress Waters, et y entrèrent avec aussi peu de précaution que l'Irlandais l'avait fait la première fois.

La pauvre dame, réveillée en sursaut, n'éprouva pas moins de surprise que d'effroi, en voyant à côté de son lit un homme, qu'à son air farouche et hagard, on aurait pu prendre pour un échappé de Bedlam. L'écuyer eut à peine jeté les yeux sur elle, qu'il fit un saut en arrière, et témoigna suffisamment par ses gestes, avant de parler, qu'elle n'était point la personne qu'il cherchait.

Les femmes, comme on sait, attachent infiniment plus de prix à l'honneur qu'à la vie. Bien que celle-ci parût, en ce moment, plus exposée qu'auparavant, l'autre n'étant point compromis, la dame ne cria pas si fort qu'elle l'avait fait dans la circonstance précédente. Néanmoins, dès qu'elle fut seule, elle ne songea plus à se reposer ; et très-peu satisfaite, avec raison, de son gîte, elle s'habilla le plus vite qu'elle put, avec le dessein d'en changer.

M. Western, après avoir visité sans succès le reste de la maison, revint désespéré dans la cuisine, où Jones était gardé à vue par ses gens.

Quoiqu'il fût à peine jour, la violence du tumulte avait fait lever tous les voyageurs logés dans l'hôtellerie. De ce nombre était un grave personnage revêtu de la dignité de juge de paix du comté de Worcester. M. Western voulait sur-le-champ porter plainte devant lui ; mais ce magistrat refusa d'instruire l'affaire, attendu, dit-il, qu'il n'avait sous la main ni son greffier, ni ses livres de droit, et qu'il ne pouvait savoir par cœur toutes les lois concernant le rapt et autres matières semblables.

M. Fitz-Patrick lui offrit son assistance, et saisit cette occasion d'apprendre à la compagnie qu'il s'était destiné au barreau dans sa jeunesse ; il avait en effet passé trois ans chez un procu-

reur, dans le nord de l'Irlande, en qualité de clerc. Le désir de mener un genre de vie plus agréable le détermina à quitter la chicane, il vint en Angleterre, où il embrassa une profession qui n'exige aucun apprentissage, c'est-à-dire celle de gentilhomme. On a déjà vu en partie comment il y réussit. Cet habile homme déclara que la loi sur le rapt ne s'appliquait point au cas présent ; que le vol d'un manchon était sans contredit un délit, et que l'objet trouvé dans les mains du voleur, fournissait contre lui une preuve incontestable.

Le magistrat encouragé par un si savant auxiliaire, céda aux instances de l'écuyer. Il consentit à remplir les fonctions de juge, et s'assit avec gravité. À l'aspect du manchon que Jones tenait toujours à sa main, et d'après l'assertion du ministre, que ce manchon appartenait à M. Western, il décerna contre l'accusé un mandat d'arrêt qu'il pria M. Fitz-Patrick de rédiger.

Jones demanda alors la parole, et ne l'obtint qu'avec peine. Il fit valoir en sa faveur le témoignage de Partridge sur la manière dont il avait trouvé le manchon ; mais ce qui contribua encore davantage au succès de sa défense, ce fut la déposition de Susanne qui attesta que Sophie elle-même l'avait chargée de porter le manchon dans la chambre de M. Jones.

Nous ignorons si le seul amour de la justice, ou la grâce merveilleuse de notre héros, engagea l'honnête servante à rendre hommage à la vérité. Quoi qu'il en soit, sa déposition produisit le plus heureux effet. Le magistrat s'enfonçant dans son fauteuil, déclara que l'innocence de M. Jones était maintenant aussi incontestable que son crime paraissait l'être auparavant. Le ministre souscrivit à cette sentence et s'écria : « Dieu me garde de servir d'instrument à la condamnation d'un innocent ! » Là-dessus le juge se leva, acquitta le prisonnier, et rompit l'audience.

M. Western donna au diable le juge et les assistants, demanda ses chevaux, et se remit à la poursuite de sa fille, sans faire la moindre attention à son neveu Fitz-Patrick, qui récla-

mait de toutes ses forces la parenté, sans songer à le remercier du service qu'il en avait reçu. Il oublia même par bonheur, dans l'excès de sa colère et de sa précipitation, de demander à Jones le manchon : nous disons par bonheur, car notre héros serait plutôt mort sur la place, que de s'en dessaisir.

Jones, dès qu'il eut payé l'hôtesse, partit avec son ami Partridge, et se mit de nouveau à la recherche de son amante, bien résolu de ne s'arrêter qu'après l'avoir retrouvée. Il ne put se résoudre à dire adieu à mistress Waters. Il détestait jusqu'à son nom, et ne lui pardonnait pas de l'avoir privé, quoique sans dessein, d'une entrevue avec sa chère Sophie, à laquelle il voua désormais une constance éternelle.

Mistress Waters profita de la voiture qui retournait à Bath, et de la compagnie des deux Irlandais. L'hôtesse eut la complaisance de lui prêter des vêtements, pour le loyer desquels elle se contenta de prendre modestement le double de leur valeur. Chemin faisant, la belle voyageuse se réconcilia avec M. Fitz-Patrick, qui était d'une figure très-agréable, et n'épargna rien pour le consoler de l'absence de sa femme.

Ainsi se terminèrent les nombreuses et bizarres aventures de l'hôtellerie d'Upton, où l'on parle encore aujourd'hui de la charmante Sophie, sous le nom d'ange du comté de Somerset.

CHAPITRE VIII.

L'histoire rétrograde.

Avant de poursuivre cette histoire, il est à propos de jeter un coup d'œil en arrière, pour expliquer la singulière apparition de Sophie et de son père, dans l'hôtellerie d'Upton.

Nous avons laissé, vers le milieu de notre septième livre, l'aimable Sophie engagée dans une lutte pénible entre l'amour et le devoir, et finissant, selon l'usage, par céder la victoire au premier. Ce combat, comme nous le dîmes alors, était la suite d'une visite que son père lui avait faite, pour la forcer à épouser Blifil. Quelques paroles vagues échappées à Sophie dans un moment de trouble, parurent à l'écuyer un acquiescement formel à ses volontés. Charmé de ce succès, il se mit à boire l'après-midi selon sa coutume, et en homme généreux, ne voulant pas jouir seul de son bonheur, il ordonna que la bière coulât à grands flots dans la cuisine : de sorte qu'avant onze heures du soir, il n'y avait point dans le château une seule personne qui ne fût ivre, hors mistress Western et sa nièce.

Le lendemain, de bonne heure, l'écuyer fit prier Blifil de venir sans délai. Il le croyait beaucoup moins instruit qu'il ne l'était réellement, de l'aversion de Sophie pour lui. Cependant il brûlait de l'informer du prétendu consentement dont on vient de parler, ne doutant pas que sa fille ne le lui confirmât de sa propre bouche. Quant au mariage, la célébration en avait été fixée, la veille, au surlendemain matin.

M. Blifil arrivé, on servit le déjeuner. L'écuyer Western, sa sœur, et le futur époux, étant réunis dans la salle à manger, un domestique eut ordre d'aller avertir Sophie.

Ô Shakespeare, que n'ai-je ta plume ! Hogarth, que n'ai-je ton pinceau ! je peindrais ce pauvre domestique à son retour, tremblant de tous ses membres, le visage pâle, les yeux égarés, la voix expirant sur ses lèvres,

Tel que ce malheureux qui, glacé de terreur,

Vint, au sein de la nuit, par un cri de douleur,

Annoncer à Priam que la moitié de Troie

D'un affreux incendie était déjà la proie[9] *!*

Il entra d'un air désespéré, et dit qu'on ne trouvait point mademoiselle Sophie.

« On ne la trouve point ! s'écria l'écuyer, en sautant de son siège. Mort et damnation ! sang et furie ! Où ? quand ? comment ? quoi ? on ne la trouve point ?

– Là, là, mon frère, calmez-vous, dit mistress Western avec un sang-froid vraiment politique, vous vous mettez toujours en fureur pour rien. Ma nièce est allée, je le suppose, se promener dans le parc. En vérité, vous devenez si déraisonnable, qu'il est impossible de vivre avec vous sous le même toit.

---

[9] « E'en such a man, so faint, so spiritless,

So dull, so dead in look, so woe-begone

Drew Priam's curtains in the dead of night,

And would have told him, half his Troy was burn'd. *Shakespeare.*

– Hé bien, hé bien, répondit l'écuyer, s'apaisant aussi vite qu'il s'était emporté, si ce n'est que cela, il n'y a pas grand mal ; mais, sur mon âme, j'ai perdu la tête, quand cet homme est venu dire qu'on ne trouvait point ma fille. Il ordonna ensuite de la chercher dans toutes les allées du parc, et se rassit tranquillement.

Jamais deux caractères ne furent plus opposés que ceux du frère et de la sœur sous une infinité de rapports, et particulièrement en un point. Le frère ne prévoyait rien, mais il était doué d'un admirable talent pour saisir les choses au moment où elles arrivaient. La sœur, au contraire, prévoyait tout, et ne voyait rien de ce qui se passait sous ses yeux. On a déjà pu observer plusieurs exemples de ce contraste. Il était excessif dans l'un et dans l'autre. La sœur prévoyait souvent ce qui ne devait point arriver, et le frère voyait d'ordinaire beaucoup plus que la réalité.

Il ne se trompa pourtant point cette fois-ci : Sophie n'était pas plus dans le parc que dans sa chambre. L'écuyer sortit alors lui-même, et appela sa fille d'une voix aussi forte, aussi éclatante que celle d'Hercule, lorsqu'il appelait jadis son cher Hylas : et comme Ovide nous apprend que tout le rivage résonnait du nom de ce bel adolescent, ainsi les cris aigus des femmes se mêlant aux rauques accents des hommes, le château, le parc, tous les champs d'alentour répétèrent celui de Sophie. Écho semblait prendre tant de plaisir à redire ce doux nom, que s'il existe réellement une telle divinité, nous sommes tenté de croire que le poëte s'est mépris sur son sexe.

La confusion fut pendant quelque temps générale. Enfin l'écuyer, ayant épuisé inutilement la force de ses poumons, revint dans la salle à manger, où se trouvaient mistress Western et M. Blifil, et se jeta dans un fauteuil avec tous les signes du désespoir. Sa sœur entreprit de le consoler de la manière suivante :

« Mon frère, je suis fâchée de ce qui arrive, et du déshonneur que la conduite de ma nièce imprime à notre famille ; au reste c'est votre faute, et vous ne devez vous en prendre qu'à vous. Vous savez qu'elle à toujours été élevée dans des principes contraires aux miens ; vous en voyez les conséquences. Ne vous ai-je pas représenté mille fois le danger qu'il y avait à lui laisser faire ses volontés ? mais je n'ai jamais pu vous engager à changer de méthode. Après les peines infinies que je m'étais données pour déraciner de sa tête de fausses idées, et pour corriger les fautes grossières où vous étiez tombé, vous l'avez retirée de mes mains. Ainsi, je ne suis responsable de rien. Si le soin de son éducation m'eût été confié sans réserve, vous n'auriez point à déplorer l'événement d'aujourd'hui. Consolez-vous donc, en pensant que tout ceci est votre ouvrage. Eh, que pouvait-on attendre de mieux d'une faiblesse...

– Morbleu, ma sœur, répondit Western, vous me rendriez fou. Quand m'avez-vous vu de la faiblesse pour elle ? quand lui ai-je laissé faire ses volontés ? Pas plus tard qu'hier au soir, ne l'ai-je pas menacée, si elle me désobéissait, de la tenir enfermée toute sa vie, dans sa chambre, au pain et à l'eau ? Tudieu ! vous lasseriez la patience de Job.

– Entendit-on jamais pareille impertinence ? Mon frère, si je n'avais la patience de cinquante Jobs, vous me feriez sortir des bornes de la bienséance et du décorum. De quoi vous mêliez-vous ? Ne vous avais-je pas prié, conjuré d'avoir confiance en moi ? Une seule fausse marche a détruit toutes les opérations de la campagne. Quel père sensé aurait provoqué sa fille par de telles menaces ? combien de fois vous ai – je dit que les Anglaises ne veulent point être traitées comme des esclaves circassiennes ? Nous vivons, en Europe, sous la protection des lois et des mœurs. C'est par la douceur, c'est par les bons procédés qu'on s'assure l'empire de nos cœurs. Les querelles, les injures, et la violence, n'obtiennent rien de nous. Grâce à Dieu, il n'existe point en ce pays de loi salique. Mon frère, vous avez dans les manières une rudesse, que toute autre femme que moi

ne pourrait supporter. Je ne m'étonne pas que la frayeur ait poussé ma nièce au parti qu'elle a pris ; et à vous parler franchement, je doute fort que le monde la désapprouve beaucoup. Je vous le répète, mon frère, consolez-vous, en pensant que tout ceci est votre ouvrage. Combien de fois vous ai-je conseillé… »

À ces mots Western se leva brusquement, et sortit de la chambre, en proférant deux ou trois horribles blasphèmes.

Quand il fut parti, sa sœur montra (s'il est possible) encore plus d'aigreur contre lui qu'elle n'en avait fait voir en sa présence. Elle invoqua, à diverses reprises, le témoignage de M. Blifil. Celui-ci l'approuva complaisamment en tout point ; mais il s'efforça d'atténuer les torts de M. Western, qu'il attribua à l'excès de la tendresse paternelle. « C'est, répliqua la dame, une faiblesse d'autant plus inexcusable, qu'elle cause la ruine de son propre enfant ; » et Blifil en convint aussitôt.

Mistress Western dit ensuite au jeune écuyer, qu'elle était désolée du traitement injurieux qu'il recevait dans une famille à laquelle il se proposait de faire tant d'honneur. À ce sujet, elle blâma sévèrement la folie de sa nièce, et finit encore par rejeter tous les torts sur son frère, qui n'aurait pas dû s'avancer à ce point, sans être plus sûr du consentement de sa fille. « Mais il est, ajouta-t-elle, d'un caractère violent, opiniâtre, et je regrette les avis que je lui ai vingt fois prodigués en pure perte. »

Après un assez long entretien qui roula sur le même sujet, et dont nous ferons grâce au lecteur, M. Blifil se retira, fort peu satisfait ; mais les principes de philosophie qu'il tenait de Square, et les sentiments de religion que Thwackum lui avait inspirés, joints à son tempérament flegmatique, l'aidèrent à supporter sa disgrâce avec une patience que n'aurait point eue, sans doute, un amant plus passionné.

CHAPITRE IX.

Fuite de Sophie.

Revenons maintenant à Sophie. Si le lecteur l'aime la moitié autant que nous, il se réjouira de la voir échappée des mains d'un père furieux, et de celles d'un infidèle amant.

Le marteau régulateur du temps avait frappé douze fois sur le métal sonore de l'horloge, avertissant les fantômes de se préparer à commencer leur ronde nocturne : en langage vulgaire, minuit venait de sonner ; toute la maison de l'écuyer était plongée dans l'ivresse et dans le sommeil, hors mistress Western, occupée à la lecture d'un pamphlet politique, et notre héroïne qui, après avoir descendu sans bruit l'escalier, et ouvert doucement une des portes du château, précipitait ses pas vers le lieu où elle était attendue.

Malgré les petites ruses dont les femmes se servent dans les moindres occasions pour faire parade de leur peur (comme beaucoup d'hommes pour dissimuler la leur), on ne peut nier qu'il n'y ait un degré de courage qui sied bien au sexe, et sans lequel il ne saurait quelquefois accomplir ses devoirs. Ce n'est point l'idée de courage, c'est celle de cruauté qui répugne à son caractère. Peut-on lire l'histoire de la célèbre Arrie, et n'être pas aussi touché de sa douceur et de sa tendresse, que de son intrépidité ? Telle femme, au contraire, se trouve mal à la vue d'une souris, qui serait peut-être capable d'empoisonner son mari, ou, ce qui est plus affreux encore, de le réduire à la nécessité de s'empoisonner lui-même.

Sophie joignait à la douceur naturelle de son sexe, le courage dont il manque d'ordinaire. Lorsqu'elle arriva à l'endroit convenu, et qu'au lieu de sa femme de chambre, elle vit venir à elle un homme à cheval, elle ne cria point elle ne s'évanouit point : non que son cœur ne battît plus fort que de coutume ; car elle éprouva d'abord un peu de surprise et de crainte. L'inconnu dissipa bientôt l'une et l'autre, en lui demandant du ton le plus respectueux, et le chapeau à la main, si elle ne comptait pas qu'une dame l'attendait en cet endroit ; et il ajouta qu'il était chargé de la conduire vers elle.

Sophie, qui n'avait nulle raison de se méfier de cet homme, monta en croupe derrière lui, et parvint saine et sauve à une ville distante d'environ cinq milles, où elle eut la satisfaction de trouver sa femme de chambre. La bonne Honora tenait autant à ses nippes qu'à la vie. Ne pouvant se résoudre à les perdre de vue un seul instant, elle avait pris le parti de les garder en personne, et d'envoyer quelqu'un au-devant de sa maîtresse.

Les deux fugitives réunies délibérèrent sur le chemin qu'il convenait de prendre pour éviter la poursuite de M. Western, qui ne tarderait sûrement pas à faire courir après elles. Londres tentait si fort Honora, qu'elle voulait y aller sans détour. Elle allégua qu'on ne s'apercevrait pas au château de leur absence, avant huit ou neuf heures du matin, et qu'ainsi on ne pourrait les rattraper, quand même on saurait la route qu'elles auraient suivie. Mais Sophie avait trop à risquer pour rien mettre au hasard, et n'osant se fier à sa constitution délicate, dans une affaire dont le succès dépendait de la vitesse, elle résolut de faire au moins vingt ou trente milles à travers champs, et de gagner ensuite la route de Londres. Ayant donc loué des chevaux pour parcourir cette distance dans une direction contraire à celle qu'elle se proposait de suivre, elle partit sous la conduite du même guide qui l'avait amenée jusque-là. Celui-ci prit alors, à sa place, un fardeau moins doux et plus pesant ; c'était une énorme valise remplie des parures à l'aide desquelles Honora se promet-

tait de faire dans la capitale mille conquêtes et une brillante fortune.

Quand elles furent à environ deux cents pas de l'auberge, sur la route de Londres, Sophie s'approcha du guide, et avec une éloquence plus douce que celle de Platon, dont les anciens ont dit que le miel coulait de ses lèvres, elle l'engagea à prendre le premier chemin qui conduirait à Bristol.

Lecteur, nous ne sommes point superstitieux, et les miracles modernes nous inspirent peu de foi : aussi, ne te garantissons-nous pas le fait que tu vas lire, et auquel nous avons nous-mêmes de la peine à croire ; mais l'exactitude scrupuleuse que doit garder un historien, nous oblige de raconter ce qui nous a été donné pour certain. On rapporte que le cheval du guide, charmé de la voix de Sophie, s'arrêta tout court et montra de la répugnance à se porter en avant.

Il se peut néanmoins que le fait soit vrai, sans être aussi merveilleux qu'on l'a représenté : en effet, une cause naturelle semble propre à l'expliquer. Le guide, à l'instant où Sophie lui adressa la parole, suspendit l'action continue de son talon droit contre les flancs du cheval (car, comme Hudibras, il n'avait qu'un éperon) ; et, selon toute apparence, cette interruption momentanée occasionna l'immobilité de l'animal, qui était de sa nature fort sujet à s'arrêter.

Mais si le cheval parut sensible à la voix de Sophie, il n'en fut pas de même du cavalier. Il répondit avec rudesse que son maître lui avait prescrit la route qu'il devait suivre, et que s'il en changeait il s'exposerait à perdre sa place.

Sophie voyant que ses prières étaient inutiles, employa un charme plus puissant que celui de sa voix, un charme capable d'opérer des prodiges, un charme auquel les siècles modernes ont attribué cette force irrésistible que les anciens prêtaient à la parfaite éloquence : en un mot, elle lui promit une récompense qui surpasserait son attente.

Le guide ne fut pas tout-à-fait sourd à ce langage ; il y trouva seulement quelque chose d'*indéfini* qui lui déplut. Quoiqu'il n'eût peut-être jamais entendu prononcer ce mot, c'était pourtant en cela que consistait son objection. Il représenta à Sophie que les personnes de qualité n'avaient point égard à la position des pauvres gens ; que, peu de jours auparavant, il avait failli être chassé par son maître, pour avoir conduit à travers champs un jeune homme venant de chez M. Allworthy, qui ne l'avait pas ensuite récompensé comme il aurait dû le faire.

« Quel jeune homme ? dit vivement Sophie.

– C'était, répéta le guide, un jeune gentilhomme de chez M. Allworthy, le fils de l'écuyer, comme on le nomme, je crois.

– Où allait-il ? quel chemin a-t-il pris ?

– Celui de Bristol, à environ vingt milles d'ici.

– Mon ami, conduis-moi au même lieu, et je te donnerai une guinée, deux guinées si une ne suffit pas.

– En conscience, mademoiselle, cela vaut bien deux guinées, pour le moins. Considérez, je vous prie, à quel péril je m'expose. Si pourtant mademoiselle me promet deux guinées, j'en veux bien courir la chance. Je sais que je manque à mon devoir, en faisant courir de droite et de gauche les chevaux de mon maître ; mais le pis qui puisse m'arriver, c'est qu'il me mette à la porte, et deux guinées me dédommageront toujours un peu de la perte de ma place. »

Le marché conclu, le guide prit la direction de Bristol, et notre héroïne suivit les traces de son amant, malgré les représentations d'Honora, qui avait bien plus d'envie de voir Londres, que de voir M. Jones. Il s'en fallait de beaucoup qu'elle le servît auprès de sa maîtresse. Elle ne lui pardonnait pas sa négligence à s'acquitter de certaines politesses pécuniaires que l'usage prescrit aux galants, envers les soubrettes, dans les intrigues d'amour, surtout dans celles d'une nature clandestine.

Cet oubli de la part de Jones, venait plutôt de son étourderie que d'un défaut de générosité. Honora l'imputait peut-être à cette dernière cause. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'elle le haïssait de tout son cœur, et qu'elle s'était promis de saisir toutes les occasions de lui nuire dans l'esprit de sa maîtresse. Ce fut donc pour elle un fâcheux contre-temps d'avoir passé par la même ville et de s'être arrêtée à la même auberge d'où M. Jones ne faisait que de partir. C'en fut un plus fâcheux encore, que le choix fortuit du même guide, et la découverte qui en résulta.

Nos voyageuses parvinrent au point du jour à Hambrook[10]. Honora y reçut la désagréable commission de s'informer du chemin que M. Jones avait pris. Le guide aurait pu l'indiquer mieux que personne. Nous ignorons pourquoi Sophie ne s'adressa point à lui.

Sur les renseignements que donna l'hôte, Sophie demanda des chevaux, et s'en procura avec peine d'assez mauvais qui la menèrent à l'auberge où Jones avait été retenu plusieurs jours, moins par la gravité de sa blessure, que par l'ignorance de son chirurgien.

Ici Honora, chargée d'une nouvelle enquête, n'eut pas plus tôt dépeint à l'hôtesse la personne de M. Jones, que la fine mouche commença, comme on dit, à éventer la mèche. Lorsque Sophie entra, sans répondre à la suivante : « Bonté divine ! dit-elle s'adressant à la maîtresse, qui l'aurait cru ? Sur ma parole, voilà le plus aimable couple qu'il soit possible de voir. Ma foi, mademoiselle, je ne m'étonne pas que le jeune écuyer coure ainsi après vous. Il m'a dit que vous étiez la plus belle dame du monde, et assurément il ne m'a pas trompée. Le pauvre jeune homme, Dieu ait pitié de lui ! je l'ai bien plaint, oui, je l'ai plaint de toute mon âme, quand je l'ai vu embrasser tendrement son

---

[10] C'était le village où Jones avait rencontré le quaker.

oreiller, et l'appeler sa chère Sophie. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour le dissuader d'aller à la guerre : je lui ai dit qu'il ne manquait pas de gens qui n'étaient bons qu'à se faire tuer, et qui n'avaient pas, comme lui, le bonheur d'être aimés de si belles dames.

– Certainement, dit Sophie, cette bonne femme extravague.

– Non, non, mademoiselle, je n'extravague point. Mademoiselle croit-elle que je ne sache rien ? Il m'a tout conté, je vous jure.

– Quel maraud, dit Honora, a osé tenir de pareils propos sur le compte de ma maîtresse ?

– Qu'appelez-vous maraud ? repartit l'hôtesse. Parlez mieux, je vous prie, du jeune gentilhomme dont vous me demandiez tout à l'heure des nouvelles. C'est un charmant cavalier, et il aime de tout son cœur mademoiselle Sophie Western.

– Il aime ma maîtresse ? Sachez, m'amie, que ce n'est pas un morceau fait pour lui.

– Honora, dit Sophie, ne grondez pas cette bonne femme, elle n'a point dessein de m'offenser.

– Oh ! sûrement non, » répliqua l'hôtesse enhardie par la douce voix de Sophie. Et elle enfila un long et ennuyeux récit, dont quelques endroits choquèrent un peu notre héroïne et beaucoup plus Honora, qui en prit occasion de déchirer le pauvre Jones, dès qu'elle fut seule avec sa maîtresse. « Vous avouerez, mademoiselle, dit-elle, qu'il faut être un misérable, et aimer bien peu une femme, pour profaner ainsi son nom dans un cabaret. »

Sophie ne jugeait pas avec autant de rigueur la conduite de Jones. Elle était peut-être plus touchée des violents transports de son amour, que l'hôtesse avait exagérés comme le reste,

qu’offensée de son indiscrétion ; et elle imputait le tout au délire de la passion, et à un excès de franchise.

Cet incident néanmoins, reproduit plus tard par Honora, et présenté sous un jour odieux, servit à donner plus de poids et de force à la malheureuse rencontre d’Upton, et seconda merveilleusement les efforts de la femme de chambre, pour engager sa maîtresse à quitter l’auberge, sans voir Jones.

Quand l’hôtesse se fut assurée que Sophie ne voulait ni manger, ni boire, et que son intention était de repartir aussitôt que ses chevaux seraient prêts, elle se retira. Honora se permit alors de gronder sa maîtresse, liberté qu’elle prenait assez volontiers. Elle lui rappela que Londres était le but de son voyage ; elle insista sur l’inconvenance de courir après un jeune homme, et termina sa harangue par cette grave apostrophe : « Au nom de Dieu, mademoiselle, songez à ce que vous faites, et où vous allez. »

Ce conseil, donné à une jeune personne qui avait déjà fait près de quarante milles à travers champs, dans une saison rigoureuse, pourra paraître un peu ridicule. On doit supposer, en effet, qu’elle n’avait bravé la fatigue d’une pareille course, qu’avec un dessein bien réfléchi et bien arrêté. Honora, à en juger par quelques mots qui lui étaient échappés, en semblait persuadée. Telle est aussi, sans doute, l’opinion d’un grand nombre de lecteurs qui ont depuis longtemps deviné le projet de notre héroïne, et condamné sa fuite, comme la démarche d’une fille sans pudeur.

Sophie ne méritait point cette cruelle injure. Son cœur avait été depuis peu si agité par l’espérance et par la crainte, par le sentiment de ses devoirs, par sa tendresse filiale, par sa haine pour Blifil, par sa pitié, et (disons-le) par son amour pour Jones ; la conduite de son père, de sa tante, de tout le monde, et de Jones surtout, avait porté sa passion à un tel degré de violence, qu’elle était tombée dans cet état de trouble et d’égarement qui nous rend incapables de peser nos actions, et

indifférents sur leurs suites. Les remontrances d'Honora lui inspirèrent toutefois une détermination plus sage. Elle résolut d'aller d'abord à Glocester, et de là directement à Londres.

Le malheur voulut qu'elle rencontrât à peu de distance de la première ville, ce procureur qui y avait dîné avec Jones. Comme il connaissait Honora, il s'arrêta pour lui parler. Sophie se contenta, dans le moment, de demander son nom, sans faire autrement attention à lui ; mais apprenant ensuite quelle était sa profession et sa manière expéditive de voyager, qui lui avait donné une sorte de célébrité, et se souvenant d'avoir entendu Honora lui dire qu'elle allait avec sa maîtresse à Glocester, elle craignit que son père, instruit par cet homme de sa marche, ne suivît ses traces jusqu'à cette ville, et ne parvînt à la rattraper, si elle prenait tout de suite le chemin de Londres. Elle changea donc de résolution, loua des chevaux pour un voyage de huit jours et pour une fausse route, et quoique excédée de fatigue, elle se décida à repartir, malgré les instantes prières d'Honora, et les représentations de mistress Whitefield qui, par politesse, ou par bon naturel, la pressait vivement de coucher à Glocester. Elle ne prit rien autre chose que quelques tasses de thé, se jeta deux heures sur un lit, pendant qu'on faisait rafraîchir ses chevaux, puis se remit en route vers onze heures du soir, et se dirigeant du côté de Worcester, elle arriva en moins de quatre heures à l'auberge où nous l'avons vue dernièrement.

Après avoir décrit en détail la marche de notre héroïne, depuis le moment de sa fuite jusqu'à son arrivée à Upton, nous conduirons rapidement monsieur son père au même endroit. Le postillon qui avait mené Sophie à Hambrook mit d'abord sur la voie. Il suivit sa fille à la piste jusqu'à Glocester et même jusqu'à Upton. Partridge, selon l'expression de l'écuyer, laissant dans tous les lieux où il passait une forte odeur derrière lui, il sut ainsi que Jones avait pris la route de la dernière ville, et ne douta point que Sophie n'eût couru sur la trace de son amant. Il se servit, pour rendre sa pensée, d'un terme grossier qui ne peut

être compris que des chasseurs de renards, auxquels nous laissons le plaisir de le deviner.

LIVRE XI.

CONTENANT ENVIRON TROIS JOURS.

CHAPITRE PREMIER.

Coup de patte aux critiques.

Les critiques exigent et obtiennent en général des auteurs, une grande déférence. Il est donc possible qu'on nous reproche de les avoir traités trop sévèrement dans notre dernier chapitre préliminaire. Nous donnerons dans celui-ci les raisons de notre conduite envers cette classe redoutable d'écrivains, et nous les placerons peut-être dans un jour sous lequel on ne les a point envisagés jusqu'à présent.

Le mot critique dérive du grec, et signifie jugement. Des personnes qui n'entendaient pas le terme original et n'en connaissaient que la traduction, se sont figurées sans doute qu'il signifiait jugement, dans le sens où les tribunaux l'emploient, comme l'équivalent de condamnation.

Cette conjecture nous paraît d'autant mieux fondée, que dans ces derniers temps le plus grand nombre des critiques s'est trouvé parmi les gens de loi. Beaucoup d'entre eux, désespérant, selon toute apparence, de s'élever jusqu'au *banc du roi*[11], se sont assis sur les bancs du parterre de la comédie, où ils ont exercé leur empire et prononcé des jugements, c'est-à-dire des condamnations.

Ces messieurs, nous n'en doutons pas, seraient charmés que l'on comparât sérieusement leur métier à une des plus im-

---

[11] La cour du banc du roi est un tribunal supérieur à Londres. *(Trad.)*

portantes et des plus honorables fonctions de la société ; mais comme notre dessein n'est point de les flatter, nous rappellerons à leur mémoire un certain officier de justice d'un rang beaucoup plus bas, avec lequel ils ont aussi quelque ressemblance éloignée, puisque non contents de prononcer leurs arrêts, ils les exécutent eux-mêmes.

On peut encore considérer avec raison les critiques modernes, comme des détracteurs publics. Si celui qui n'étudie le caractère des autres, que dans la vue de découvrir leurs défauts et de les divulguer, mérite le titre de détracteur des hommes, le critique qui lit un ouvrage dans le même esprit de malveillance, mérite également le titre de détracteur des livres.

Le vice n'a pas à notre avis d'esclave plus abject ; la société, d'ennemi plus odieux ; ni le diable, de plus digne et de plus cher disciple, qu'un détracteur. Nous craignons que le monde ne ressente pas pour ce monstre la moitié de l'horreur qu'il doit inspirer, et nous n'osons assigner les motifs d'une si criminelle indulgence. Il est certain pourtant que le voleur semble presque innocent, au prix du détracteur. L'assassin même paraît quelquefois moins coupable que lui. La détraction est une arme plus cruelle que le poignard ; car les blessures qu'elle fait sont toujours incurables. On peut la comparer au plus lâche, au plus exécrable des crimes, à l'empoisonnement : moyen de vengeance si vil et si horrible, que jadis nos lois le distinguaient sagement des autres meurtres, par la rigueur du supplice dont elles le punissaient.

Outre les maux affreux que cause la détraction, et les méprisables ressorts qu'elle emploie, il y a des circonstances qui en aggravent singulièrement l'atrocité. La plupart du temps elle agit sans provocation, sans espoir de récompense, à moins qu'il n'existe des âmes assez infernales pour en trouver une, dans le désespoir et dans la ruine de leurs victimes.

Shakespeare a peint ce vice avec énergie dans les vers suivants :

L'audacieux brigand qui m'arrache ma bourse,

Et soudain loin de moi précipite sa course,

M'enlève peu de chose, ou même presque rien.

C'était mon bien hier, aujourd'hui c'est le sien :

Cet or fut et sera de mille autres la proie.

Mais qu'un lâche ennemi, par une oblique voie,

Vienne ravir l'honneur à mon nom qu'il flétrit,

Sans l'enrichir en rien, son crime m'appauvrit[12].

L'honnête lecteur conviendra sans peine avec nous de ces vérités. S'il en trouve l'application au détracteur des livres trop rigoureuse, qu'il considère que les deux espèces de détraction proviennent du même fond de malignité, et ne sont ni l'une, ni l'autre, susceptibles d'aucune excuse. Peut-on dire que le dommage causé de cette manière à un écrivain soit léger, quand on songe que son livre est la production de son cerveau, et comme son enfant ?

Le lecteur dont la muse n'a pas encore cessé d'être vierge, ne saurait se faire une idée de la tendresse paternelle d'un auteur pour son ouvrage. Nous lui adresserons, en la parodiant, la touchante exclamation de Macduff. « Hélas ! tu n'as point fait

---

[12] Who steals my purse steals trash, 'tis something, nothing ;

'Twas mine,'tis his, and bath been slave to thousands :

But he that filches from me my good name,

Robs me of that which not enriches him,

But makes me poor indeed. Shakespeare, *Othello.*

de livre ! » Mais celui que sa muse féconde a déjà rendu père, éprouvera une vive émotion, et ne pourra peut-être retenir ses larmes (surtout si sa chère géniture n'est plus), en nous entendant parler des longues fatigues qui précèdent l'enfantement d'un ouvrage, du pénible travail qui l'accompagne, de l'affection et des soins que le tendre père prodigue à son enfant chéri, jusqu'au moment où il le juge en état de paraître dans le monde.

Cet amour paternel n'est pas le pur effet de l'instinct, et ne répugne en rien à la sagesse humaine. Il n'y a point d'enfants de qui l'on puisse dire plus véritablement que des livres, qu'ils sont la richesse de leurs pères. Beaucoup d'entre eux les ont nourris dans leur vieillesse avec une piété toute filiale. Ainsi le détracteur dont le souffle empoisonné fait mourir un livre avant le temps, ne blesse pas moins l'auteur dans son intérêt que dans ses affections.

Enfin, le détracteur d'un livre est dans le fait celui de l'auteur. Comme on ne peut appeler quelqu'un bâtard, sans traiter sa mère de coquine, de même on ne peut qualifier un livre d'ennuyeux et de ridicule, sans traiter l'auteur de sot ; et cet affront, quoique moins injurieux dans le sens moral que celui de fripon, fait infiniment plus de tort dans le monde.

Si quelques personnes ne voient dans ces réflexions que des plaisanteries, d'autres sauront en reconnaître la justesse. Peut-être même penseront-elle que nous ne les avons pas présentées avec assez de gravité ; mais qui empêche de dire la vérité en riant ? Il faut être d'un mauvais naturel, pour déprécier un livre par malignité, ou par pur badinage ; et l'on peut soupçonner à bon droit tout critique morose et hargneux, d'être un méchant homme.

Nous consacrerons la fin de ce chapitre à signaler les iniques censeurs qui excitent seuls nos plaintes ; car personne, hormis eux, ne nous accusera de vouloir soustraire les productions de l'esprit humain au jugement de toute espèce de tribunal, ou d'exclure de la république des lettres d'illustres critiques

tels qu'Aristote, Horace, et Longin, chez les anciens ; Dacier et Bossu chez les Français, et quelques-uns de nos compatriotes qui ont rendu, par leurs veilles, au monde savant, de si éminents services, et acquis le droit incontestable de prononcer des arrêts, en matière de littérature.

Sans entrer dans le détail des qualités qui constituent un sage Aristarque, sujet que nous avons touché ailleurs, nous pensons qu'on est bien fondé à protester contre un censeur assez téméraire pour condamner un livre qu'il n'a pas lu. Soit qu'il parle d'après ses propres conjectures, ou sur la foi d'autrui, c'est un détracteur. On peut en dire autant de celui qui, sans désigner dans un ouvrage aucun défaut particulier, le frappe tout entier d'un brutal anathème. Nous ajouterons que si les imperfections qu'on remarque dans les parties, ne déparent point l'ensemble, ou si elles sont rachetées par de plus grandes beautés, une réprobation générale annonce moins l'équité d'un vrai critique, que la malignité d'un détracteur. Il faut suivre à cet égard le conseil que donne Horace dans les vers suivants :

Lorsque mille beautés brillent dans un poëme,

Je ne m'offense point d'un trait qui, par hasard,

Laisse voir un défaut d'attention et d'art,

Ou de l'esprit humain décèle la faiblesse[13].

Martial dit de même :

Ce n'est pas autrement que l'on compose un livre[14].

---

[13] Verum ubi plura nitent in carmine, non ego paucis

Offendar maculis, quas aut incuria fudit,

Aut humana parum cavit natura. *Horace.*

Toute beauté, dans l'ordre physique, et dans l'ordre moral, veut être jugée avec cette indulgence. Quelle barbarie n'y aurait-il pas à condamner un ouvrage tel que le nôtre, un ouvrage dont la composition nous a coûté tant de milliers d'heures, par l'unique raison que quelques chapitres peuvent fournir matière à une critique juste et raisonnable ? Rien de plus commun pourtant que des arrêts de proscription rendus sur d'aussi frivoles motifs. Au théâtre surtout, il suffit d'une expression qui choque le goût de l'assemblée, ou même celui d'un seul spectateur, pour exposer le poëte à l'affront des sifflets. Une scène mal accueillie compromet le sort de la pièce entière. Il est en conscience aussi impossible d'écrire sous un pareil joug, que de régler sa vie sur les opinions de certains esprits atrabilaires. Si l'on s'en rapportait aux sentiments de quelques critiques, et à ceux de quelques dévots, aucun auteur ne serait sauvé dans ce monde, ni aucun homme dans l'autre.

---

14 ... Aliter non fit, avite, liber. *Martial.*

CHAPITRE II.

Aventure de Sophie après son départ d'Upton.

Au moment où nous fûmes obligé de faire un pas rétrograde dans cette histoire, nous venions de raconter au lecteur la manière dont Sophie et Honora avaient quitté l'auberge d'Upton. Nous allons maintenant retrouver notre héroïne, et laisser encore quelque temps le coupable Jones déplorer sa mauvaise fortune, ou plutôt sa mauvaise conduite.

Sophie ayant engagé son guide à prendre des chemins de traverse, avait passé la Savern et n'était pas à un mille de l'auberge, lorsqu'en se retournant, elle vit plusieurs personnes à cheval qui accouraient à toute bride. Saisie d'effroi, elle ordonna au guide de hâter sa marche. Il obéit, et tous trois se mirent au galop ; mais plus ils allaient vite, plus vite on les suivait ; et comme les chevaux de derrière étaient un peu meilleurs que ceux de devant, ces derniers furent bientôt atteints : circonstance heureuse pour la pauvre Sophie, dont la fatigue et la peur avaient presque épuisé les forces. Elle se sentit tout à coup rassurée par la voix d'une femme, qui la salua de la manière la plus civile et la plus douce. Dès qu'elle fut remise de son trouble, elle lui rendit son salut, avec autant de politesse que de joie.

La petite troupe qui lui avait causé tant de frayeur se composait, comme la sienne, de deux femmes et d'un guide. L'une et l'autre firent ensemble trois grands milles, dans un profond silence. Enfin Sophie revenue de son effroi, mais étonnée que l'inconnue continuât à la suivre à travers champs, et dans tous

les détours qu'elle faisait, prit la parole et lui dit d'un ton obligeant, qu'elle s'estimait heureuse de voir que leur route fût la même. L'autre qui n'attendait qu'un mot pour entrer en conversation, répondit aussitôt que le bonheur était tout entier pour elle ; qu'étrangère dans ce pays, elle avait été si contente de rencontrer une personne de son sexe, qu'elle s'était peut-être rendue coupable, en la suivant, d'une indiscrétion difficile à excuser.

Les deux dames se firent de nouveaux compliments. Honora, par respect pour le bel habit de l'inconnue, lui avait cédé sa place, et s'était retirée un peu en arrière. Sophie avait une grande curiosité de savoir pourquoi sa nouvelle compagne s'attachait ainsi à ses pas. Elle en concevait même une sorte d'inquiétude. Cependant la crainte, la retenue, ou quelque autre motif, l'empêchèrent de lui adresser à ce sujet aucune question.

L'étrangère éprouvait en ce moment un embarras, dont la dignité de l'histoire ne permet guère de faire mention. Le vent avait emporté cinq fois son chapeau, dans l'espace du dernier mille, et elle cherchait en vain un ruban, pour l'attacher sous son menton. Sophie, témoin de sa peine, lui offrit un mouchoir. En le tirant de sa poche, elle lâcha imprudemment la bride de son cheval. L'animal broncha, s'abattit, et jeta par terre sa belle conductrice.

Quoique Sophie fut tombée la tête la première, elle ne se fit aucun mal. Les mêmes circonstances qui occasionnèrent sa chute, lui en sauvèrent aussi la confusion. Elle se trouvait alors dans un chemin étroit et si couvert d'arbres, que la lune n'aurait pu y introduire qu'une faible lumière, quand un nuage épais n'en eût pas obscurci presque entièrement le disque. Par ce moyen, sa modestie, très-prompte à s'alarmer, n'eut pas plus à souffrir que sa personne, et elle remonta à cheval sans autre mal que la peur.

Le jour parut enfin. Les dames qui marchaient côte à côte se regardèrent fixement. Au même instant, elles arrêtèrent leurs

chevaux, et toutes deux parlant à la fois, prononcèrent avec une égale allégresse, l'une le nom de Sophie, l'autre celui d'Henriette.

Cette rencontre imprévue les surprit beaucoup plus qu'elle ne surprendra le lecteur ; il a sans doute deviné que l'étrangère n'était autre que mistress Fitz-Patrick, nièce de M. Western, dont nous avons raconté le brusque départ de l'hôtellerie d'Upton, peu de minutes après celui de Sophie.

Les deux cousines avaient demeuré longtemps ensemble chez mistress Western leur tante, et s'y étaient liées d'une étroite amitié. Elles furent si étonnées et si aises de se revoir, qu'on ne saurait figurer la moitié des caresses qu'elles se firent, avant de songer à se demander où elles allaient. Mistress Fitz-Patrick s'en avisa la première. Cette question, toute simple et toute naturelle, ne laissa pas d'embarrasser Sophie. « Ma chère Henriette, lui dit-elle, suspendez, je vous prie, votre curiosité jusqu'à notre prochaine arrivée dans quelque auberge. J'ai peine, comme vous, à contenir la mienne ; car notre surprise, je pense, doit être à peu près la même. »

Leur entretien, pendant la route, mérite peu d'être rapporté. Celui des femmes de chambre en est moins digne encore. Elles ne demeurèrent pas non plus en reste de politesses. Quant aux guides, ils furent privés du plaisir de la conversation, l'un trottant devant, et l'autre derrière.

Après une marche de plusieurs heures dans cet ordre, on prit un chemin large et bien battu qui conduisait à une auberge de belle apparence, où l'on s'arrêta. Sophie était si fatiguée, elle avait tant souffert de sa course nocturne, surtout pendant les cinq ou six derniers milles, qu'elle ne put descendre de cheval toute seule. L'hôte qui était venu au-devant d'elle, s'en aperçut et lui offrit son secours. Elle l'accepta un peu étourdiment. Il semble, en vérité, que la malicieuse fortune eût résolu ce jour-là de faire rougir notre héroïne, et elle réussit mieux dans son dessein la seconde fois que la première. L'hôte l'avait à peine reçue

entre ses bras, que ses deux jambes, affaiblies par une récente attaque de goutte, lui manquèrent en même temps, et il s'étendit par terre tout de son long. Mais il eut l'adresse et la galanterie de se placer en tombant sous son charmant fardeau, de manière qu'il fut seul froissé de la chute. Sophie n'en éprouva d'autre mal qu'une violente atteinte portée à sa pudeur. Le rire malin qu'elle observa, en se relevant, sur le visage de la plupart des spectateurs, lui fit soupçonner ce qui était arrivé, et ce que nous tairons ici, dussions-nous tromper l'attente de certains lecteurs. Ces sortes d'accidents n'ont jamais rien eu de comique à nos yeux ; et nous ne craignons pas d'affirmer que pour aimer à en rire, il faut avoir une idée bien imparfaite de la modestie d'une jeune et belle femme.

La frayeur et la confusion, jointes à une extrême fatigue de corps et d'esprit, avaient presque épuisé les forces de Sophie. Elle entra dans l'auberge, d'un pas chancelant, appuyée sur le bras de sa femme de chambre. Dès qu'elle fut assise, elle demanda un verre d'eau, qu'Honora changea très-judicieusement en un verre de vin.

Mistress Fitz-Patrick frappée de la pâleur de sa cousine, et apprenant d'Honora qu'elle avait passé les deux dernières nuits sans se coucher, la pressa de prendre quelque repos. Elle ignorait encore son histoire, et le sujet de ses craintes ; mais en eût-elle été instruite, elle ne lui aurait pas donné d'autre conseil, tant la pauvre jeune personne paraissait accablée de lassitude. Une longue marche à travers champs lui ôtait d'ailleurs à elle-même toute appréhension d'être rattrapée par son mari.

Sophie se rendit aux instances de son amie et à celles d'Honora. Mistress Fitz-Patrick lui offrit de partager son lit, proposition que Sophie accepta avec plaisir.

La maîtresse une fois couchée, la femme de chambre se disposa à en faire autant. Elle voulut d'abord s'excuser auprès de sa compagne, de la laisser seule dans un lieu aussi affreux qu'une auberge ; mais celle-ci, qui n'avait pas moins envie de

dormir qu'Honora, l'arrêta tout court et la pria de lui accorder l'honneur de coucher avec elle. Honora répondit que tout l'honneur serait de son côté. Après force compliments, les deux soubrettes se mirent ensemble au lit, à l'exemple de leurs maîtresses.

L'aubergiste, suivant l'usage des gens de sa profession, ne manquait jamais de s'informer aux cochers, laquais, postillons, et autres, du nom, de la condition, et de la fortune de ses hôtes. On ne sera donc pas étonné que l'air mystérieux de nos voyageuses, et surtout le parti extraordinaire qu'elles avaient pris de se coucher à dix heures du matin, eussent éveillé son attention. Dès que les guides furent entrés dans la cuisine, il commença son interrogatoire accoutumé, leur demandant qui étaient ces dames, d'où elles venaient, et où elles allaient ; mais les guides eurent beau lui raconter fidèlement tout ce qu'ils savaient, leurs réponses redoublèrent sa curiosité, au lieu de la satisfaire.

Notre hôte était considéré dans son canton, comme un homme d'une rare sagacité. Il passait pour voir plus loin et plus avant dans les choses qu'aucun habitant de la paroisse, sans en excepter le ministre lui-même. Peut-être devait-il, en grande partie, sa renommée à l'expression grave et significative de son regard, principalement lorsqu'il fumait sa pipe, et il l'avait sans cesse à la bouche. Ses manières contribuaient aussi à répandre l'opinion de son habileté. Il avait dans le maintien quelque chose de sérieux, pour ne pas dire de sombre. Quand il parlait, ce qu'il faisait rarement, il s'énonçait toujours avec lenteur, et en peu de mots qu'il interrompait par de fréquents hem ! ah ! oui ? bon ! et autres monosyllabes. Malgré son attention à les accompagner de gestes explicatifs, comme de signes de tête, de clignements d'yeux, ou du mouvement de son index, il laissait d'ordinaire beaucoup à deviner à ses auditeurs. Souvent même il leur faisait entendre qu'il en savait infiniment plus qu'il ne jugeait à propos d'en dire. Ce dernier artifice suffirait seul pour expliquer la réputation dont il jouissait ; car les hommes admirent volontiers ce qu'ils ne comprennent pas : et c'est sur cette

disposition que les charlatans de tous les temps et de tous les pays ont fondé le succès de leurs impostures.

Notre grand politique tirant sa femme à l'écart, lui demanda ce qu'elle pensait des dames qui venaient d'arriver.

« Ce que j'en pense ? répondit-elle, et que voulez-vous que j'en pense ?

– Je sais bien moi, reprit l'hôte, ce qu'il faut en penser. Les guides nous content d'étranges histoires. L'un prétend qu'elles viennent de Glocester, l'autre d'Upton, et aucun, à ce que je vois, ne peut dire où elles vont. Mais s'est-on jamais avisé de venir d'Upton ici, à travers champs, pour se rendre à Londres ? car une des femmes de chambre, avant de descendre de cheval, a demandé si cette route n'était pas celle de Londres. Or, en rapprochant toutes ces circonstances, j'ai jugé que ces inconnues étaient... devinez qui.

– Vous savez, mon ami, que je n'ai pas la prétention d'être aussi habile que vous.

– Voilà une bonne petite femme, dit l'hôte en lui passant la main sous le menton. Oui, je dois en convenir, vous avez toujours rendu justice à ma perspicacité. Eh bien donc, comptez là-dessus... Souvenez-vous de ce que je vous dis... comptez là-dessus. Ce sont, je gage, quelques-unes de ces femmes rebelles qui marchent, dit-on, à la suite du jeune chevalier[15], et qui ont pris un chemin détourné pour éviter l'armée du duc.

– Mon mari, vous avez mis le doigt dessus. L'une d'elles est vêtue comme une princesse, et tout le monde la prendrait pour telle. Cependant quand je considère une chose...

---

[15] C'était le nom qu'on donnait au prince Édouard.

– Hem ! quand vous considérez ? répéta l'hôte d'un ton de dédain ; eh bien, dites-moi, je vous prie, ce que vous considérez.

– C'est qu'elle me paraît trop polie pour être une grande dame. Pendant que Betty bassinait son lit, elle ne l'appelait que mon enfant, ma chère, ma bonne amie ; et quand Betty a offert de lui ôter ses souliers et ses bas, elle l'a remerciée, en lui disant qu'elle ne voulait pas lui donner cette peine.

– Bah ! cela ne signifie rien. Parce que vous avez vu quelques grandes dames dures et malhonnêtes envers leurs inférieurs, pensez-vous qu'il n'y en ait aucune qui sache se conduire poliment avec eux ? Je me connais en gens de qualité, je m'y connais, je crois. N'a-t-elle pas demandé en entrant un verre d'eau ? Une bourgeoise aurait demandé un verre de vin, n'est-il pas vrai ? Si ce n'est point une grande dame, qu'on me vende pour un sot ; et certes, celui qui m'achètera pour tel, fera un mauvais marché. Maintenant, une femme de ce rang voyagerait-elle sans laquais, à moins d'y être forcée par quelque circonstance extraordinaire ?

– En vérité, mon mari, vous en savez plus que moi, et que bien d'autres.

– Je n'ai pas de peine à le croire.

– La pauvre petite dame ! comme elle paraissait souffrante et abattue, quand elle s'est assise sur cette chaise ! Je vous proteste que j'ai eu pitié d'elle, presque autant que si c'eût été une pauvre femme. Mais, mon mari, qu'allons-nous faire ? Si c'est une rebelle, je suppose que vous la livrerez à la justice. Cependant elle est d'une humeur si douce, si agréable... Qu'elle soit ce qu'elle voudra, je ne pourrai m'empêcher de pleurer, si j'apprends qu'elle a été pendue, ou décapitée.

– Bah ?... Mais en y réfléchissant, il n'est pas aisé de prendre un parti. Espérons qu'avant son départ, nous recevrons la

nouvelle d'une bataille. Si le chevalier est vainqueur, elle pourra nous servir à la cour, et faire notre fortune.

– C'est vrai, et je souhaite de tout mon cœur qu'elle en ait le moyen. C'est une bien douce et bonne dame. J'aurais un chagrin mortel de lui causer le moindre mal.

– Bon ! voilà les femmes. Elles sont toujours prêtes à s'apitoyer. Voudriez-vous recéler des rebelles, dites ? le voudriez-vous ?

– Non, sans doute ; et quoi qu'il arrive, on ne saurait nous blâmer de la dénoncer. Tout le monde en ferait autant à notre place. »

Tandis que l'hôte, qui n'avait pas, comme on voit, usurpé la réputation de grand politique, débattait cette question à part soi (car il faisait peu de cas de l'avis de sa femme), il apprit que les rebelles, en évitant l'armée du duc de Cumberland, avaient gagné un jour de marche sur lui, et s'avançaient vers Londres, bientôt après arriva un fameux jacobite, la figure rayonnante de joie, qui le prit par la main et s'écria : « Victoire, mon enfant ! dix mille braves Français sont débarqués à Suffolk. Vive la vieille Angleterre ! dix mille Français ! mon bon ami. Adieu, je cours les rejoindre. »

Ces nouvelles fixèrent l'irrésolution du prudent aubergiste. Il se décida à faire sa cour à la jeune dame, quand elle serait levée, ne doutant pas que ce ne fût madame Jenny Cameron en personne.

CHAPITRE III.

Chapitre très-court, où l'on voit pourtant un soleil, une lune, une étoile, et un ange.

Le soleil, qui se couche de très-bonne heure à cette époque de l'année, était descendu depuis quelque temps sous l'horizon, lorsque Sophie se leva, rafraîchie par un léger sommeil qu'elle ne dut qu'à l'excès de la fatigue. Il est bien vrai qu'en partant d'Upton, elle avait dit à Honora, et s'était peut-être dit à elle-même, qu'elle jouissait d'une tranquillité parfaite. On ne peut douter pourtant qu'elle n'eut l'esprit un peu atteint de cette maladie qu'accompagne toujours une vive agitation, et qui probablement ne diffère point de celle que les médecins entendent (s'ils ont quelque entendement) par fièvre morale.

Mistress Fitz-Patrick se leva en même temps que sa cousine, appela sa femme de chambre, et s'habilla sur-le-champ. C'était véritablement une fort jolie femme. Elle aurait passé pour belle, partout ailleurs qu'à côté de Sophie ; mais lorsque Honora, à qui sa maîtresse avait défendu de l'éveiller, fut entrée chez elle, de son propre mouvement, et qu'elle l'eut parée, les charmes de l'Irlandaise qui, semblables à l'étoile du matin, avaient précédé le lever du soleil, s'éclipsèrent devant l'éclatante beauté de sa cousine.

Jamais Sophie n'avait paru si brillante : en sorte que la servante d'auberge put dire, sans hyperbole, en descendant de chez les voyageuses, où elle avait été allumer du feu, qu'il ne fallait

plus douter de l'apparition des anges, puisqu'elle venait d'en voir un dans la chambre d'en haut.

Mistress Fitz-Patrick instruite par sa cousine de l'intention où elle était de se rendre à Londres, consentit à l'y accompagner. L'arrivée de son mari à Upton avait changé son dessein d'aller à Bath, ou chez sa tante Western. Les deux cousines n'eurent pas plus tôt pris le thé, que Sophie voulut profiter du clair de lune pour repartir sans délai. Elle ne craignait pas le froid, et son courage naturel, exalté par un sentiment qui tenait du désespoir, ne laissait point d'accès dans son âme à ces vaines terreurs que la nuit inspire aux femmelettes. D'ailleurs, l'heureux succès de ses deux premières expéditions nocturnes, l'enhardissait à en tenter une troisième.

Mistress Fitz-Patrick ne se sentait pas le même courage. Une frayeur plus grande avait, il est vrai, triomphé en elle d'une moindre. Pour fuir la présence de son mari, elle s'était décidée à sortir d'Upton, au milieu des ténèbres ; mais à présent qu'elle se croyait à l'abri de ses poursuites, la moindre frayeur reprit le dessus. Elle supplia sa cousine de rester jusqu'au lendemain matin, et de ne pas s'exposer au danger de voyager de nuit.

Sophie était la complaisance même. Après avoir essayé en vain du raisonnement et de la plaisanterie, pour dissiper la peur de son amie, elle finit par céder à ses instances. Peut-être y aurait-elle résisté davantage, si elle avait su l'arrivée de son père à Upton. Pour ce qui est de Jones, nous appréhendons fort qu'elle ne souhaitât plus qu'elle ne craignait sa rencontre. C'est un aveu que nous arrache la force de la vérité. Nous avouerons pourtant qu'il eût été plus honnête à nous de dérober au lecteur la connaissance d'une faiblesse qu'il faut regarder comme un de ces mouvements involontaires de l'âme, auxquels la raison n'a souvent point de part.

L'hôtesse informée de la résolution des jeunes voyageuses, vint prendre leurs ordres pour le souper. Il y avait dans la voix de Sophie, dans son air, dans ses manières une douceur enchan-

teresse. La brave femme persuadée que c'était Jenny Cameron, devint en un instant zélée jacobite, et fit des vœux ardents pour le succès des armes du prince Édouard, en reconnaissance de la bonté avec laquelle sa prétendue maîtresse l'avait traitée.

Les deux cousines, restées seules, montrèrent une égale curiosité d'apprendre les événements extraordinaires qui avaient occasionné leur rencontre. Mistress Fitz-Patrick ayant obtenu de Sophie la promesse de lui conter à son tour son histoire, commença le récit de la sienne, que le lecteur lira, s'il veut, dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

Histoire de mistress Fitz-Patrick.

Mistress Fitz-Patrick, après un moment de silence, poussa un profond soupir, et s'exprima ainsi :

« Les malheureux éprouvent naturellement une peine secrète à se rappeler les époques de leur vie qui ont eu pour eux le plus de charmes. Il en est des plaisirs passés, ainsi que des amis qu'on a perdus. Ils laissent au fond du cœur de tendres regrets, et l'on peut dire que l'image des uns et des autres revient souvent, comme une ombre triste et chère, s'offrir à l'imagination.

« Aussi, ne puis-je songer sans chagrin à ces jours fortunés où nous vivions ensemble sous la tutelle de ma tante Western. Hélas ! pourquoi miss *Sensée* et miss *Étourdie* ne sont-elles plus ? Vous n'avez sûrement pas oublié ces noms de notre enfance. Que vous me donniez avec raison le dernier ! l'expérience m'a trop appris combien je le méritais. Pour vous, ma Sophie, vous avez toujours valu mieux que moi. Puissiez-vous aussi être plus heureuse ! j'ai encore présentes à l'esprit les sages représentations que vous me fîtes, un jour que je me désolais d'avoir manqué un bal ; et vous n'aviez pas encore quatorze ans ! ô ma Sophie : le bon temps que celui où je regardais une semblable contrariété comme un malheur, et où en effet je n'en avais point connu de plus grand !

Dans le fait, ma chère Henriette, c'était alors pour vous une affaire sérieuse. Consolez-vous donc en pensant que le sujet actuel de votre affliction, quel qu'il soit, vous semblera peut-être

un jour aussi frivole que la privation d'un bal vous le paraît aujourd'hui.

– Hélas ! ma Sophie, vous jugerez vous-même très-différemment de ma situation présente. Ou votre tendre cœur serait bien changé, ou mes infortunes vous arracheront plus d'un soupir et plus d'une larme. Je vous l'avouerai même, la connaissance que j'ai de votre sensibilité, me fait craindre d'entamer un récit qui ne peut manquer de vous causer une vive émotion. »

Ici mistress Fitz-Patrick s'arrêta ; mais sur les instances réitérées de Sophie, elle poursuivit en ces termes :

« Vous avez, sans doute, beaucoup entendu parler de mon mariage. Cependant, comme il est probable que les circonstances vous en auront été présentées sous un faux jour, je remonterai à l'époque où j'eus le malheur de rencontrer à Bath l'homme qui, depuis, est devenu mon mari. C'était peu de temps après que vous eûtes quitté ma tante, pour retourner chez votre père.

« M. Fitz-Patrick se faisait remarquer parmi les jeunes agréables qui se trouvaient à Bath. Il était beau, bien fait, très-galant, plus recherché que personne dans sa parure. Si vous aviez le malheur de le voir maintenant, vous ne le reconnaîtriez point à ce portrait. Je ne puis mieux vous le peindre, qu'en vous disant qu'il est aujourd'hui tout le contraire de ce qu'il était autrefois. Dans un long séjour à la campagne, il a contracté les manières les plus rudes, les plus grossières, en un mot, ma chère, il est devenu un vrai sauvage irlandais... Mais pour continuer mon histoire, les qualités qu'il possédait alors le recommandaient si bien, que malgré le préjugé qui excluait de la société des gens de qualité les personnes d'une classe inférieure, il trouva le secret de s'y introduire. Ce n'était pas, au reste, une chose facile que d'éviter sa compagnie ; il se contentait d'une légère invitation, souvent même il s'en passait. Sa bonne mine, sa galanterie, lui conciliaient la faveur des femmes, et sa bravoure

connue le mettait à l'abri d'une insulte de la part des hommes. Sans cela, ceux-ci, je pense, en auraient bientôt fait justice ; car il n'avait aucun titre réel pour être préféré à la petite noblesse d'Angleterre, qui le voyait d'assez mauvais œil, et ne lui épargnait pas les sarcasmes en son absence, sans doute par jalousie de ses succès auprès de notre sexe.

« Quoique ma tante ne fût point une femme de qualité, comme elle avait toujours vécu à la cour, elle voyait la société la plus distinguée de Bath. Par quelque voie qu'on arrive dans le grand monde, dès qu'on a su s'en ouvrir l'entrée, c'est un mérite d'y paraître établi, et un mérite qui semble tenir lieu de tout autre. Vous avez pu en juger, malgré votre jeunesse, par la conduite de ma tante. Elle était froide ou prévenante avec les gens, suivant qu'ils avaient plus ou moins de cette sorte de mérite.

« Ce fut là principalement ce qui valut ses bonnes grâces à M. Fitz-Patrick. Il mit une adresse merveilleuse à les capter. Elle ne faisait point de parties où elle ne l'invitât. Il répondait avec empressement à une distinction si flatteuse, et lui rendait des soins assidus. Les mauvaises langues en glosèrent ; les personnes les plus bienveillantes arrangèrent entre eux un mariage. Pour moi, je l'avouerai, je ne doutai point que les vues de M. Fitz-Patrick ne fassent comme on dit d'ordinaire, très-honnêtes, ou, en d'autres termes, qu'il n'eût le dessein de s'emparer, par le mariage, de la fortune de ma tante. Ma chère tante n'était ni assez belle, ni assez jeune pour inspirer une passion ; mais, en revanche, ses grands biens lui prêtaient des charmes puissants aux yeux d'un épouseur.

« Les marques de déférence et de considération que M. Fitz-Patrick ne cessait de me donner, me confirmèrent encore dans mon opinion. Je me figurai qu'il cherchait à diminuer par là l'éloignement qu'il devait me supposer pour une union préjudiciable à mes intérêts ; et je ne saurais dire jusqu'à quel point cet artifice lui réussit. Contente de ma propre fortune, moins capable de calcul que qui que ce soit, je ne pouvais être

sérieusement l'ennemie d'un homme qui me plaisait par ses manières, et me traitait avec des égards dont il se dispensait envers la plupart des femmes de qualité.

« Cette façon d'agir m'était fort agréable ; il la changea bientôt pour une autre qui me le fût encore davantage. Il se montra sensible, passionné, et n'épargna pas les soupirs. De temps en temps toutefois, soit à dessein, soit naturellement, il s'abandonnait à sa gaîté accoutumée ; mais c'était toujours en nombreuse compagnie et avec d'autres femmes. Si, dans une contredanse où nous figurions tous deux, je ne dansais pas avec lui, il devenait sombre. Venait-il à se rapprocher de moi, il prenait l'air le plus doux et le plus tendre qu'on puisse imaginer. Enfin, il me montrait en toute occasion une préférence si manifeste, qu'il aurait fallu que je fusse aveugle pour ne pas m'en apercevoir ; et... et... et...

– Et vous en étiez ravie, ma chère Henriette, dit Sophie. Pourquoi en rougiriez-vous ? ajouta-t-elle en soupirant ; on ne peut disconvenir qu'il n'y ait dans la tendresse que la plupart des hommes savent feindre, un charme irrésistible.

– Rien de plus vrai, repartit mistress Fitz-Patrick. Des hommes qui n'ont pas le sens commun dans tout le reste, sont en amour de vrais Machiavels. Faut-il, hélas ! que je l'aie appris à mes dépens ? Eh bien, je ne fus pas moins en butte que ma tante aux traits de la médisance, et quelques bonnes âmes ne se firent point scrupule d'assurer que M. Fitz-Patrick avait, en même temps, une intrigue galante avec nous deux.

« Ce qui vous surprendra, c'est que ma tante n'aperçut ni ne soupçonna rien de notre intelligence, quoiqu'elle fut, je pense, assez visible. Il semble, en vérité, que l'amour aveugle les vieilles femmes. Elles s'enivrent avidement de l'encens qu'on leur présente, et ressemblent à ces convives affamés qui n'ont pas le loisir d'observer, à table, ce qui se passe autour d'eux. J'ai fait cette remarque en plusieurs autres occasions. Ma tante avait les yeux si fascinés, que quand elle nous surprenait en tête-à-

tête à son retour du bain (et cela arrivait souvent), il suffisait d'un reproche obligeant de M. Fitz-Patrick sur sa longue absence, pour écarter de son esprit toute espèce de soupçon. Mon amant usait encore d'un stratagème qui lui réussissait à merveille. Il me traitait, en sa présence, comme un enfant, ne m'appelant jamais que la jolie petite miss. Ce ton de légèreté ne plut d'abord qu'à demi à votre humble servante ; mais j'en devinai bientôt le motif, surtout lorsque je vis que M. Fitz-Patrick changeait de langage et de manières, aussitôt que ma tante avait les talons tournés. Cependant, si je ne fus pas offensée d'une conduite dont j'avais pénétré le but, j'eus beaucoup à en souffrir. Ma tante prit à la lettre le nom que me donnait, par plaisanterie, son amant prétendu, et me traita sous tous les rapports comme un véritable enfant. Je m'étonne même qu'elle n'ait pas songé à me remettre des lisières.

« Enfin, M. Fitz-Patrick crut devoir m'apprendre avec solennité un secret que je savais depuis longtemps. Il m'assura que j'étais l'unique objet de la passion qu'il avait feinte pour ma tante ; il se plaignit en termes amers des encouragements qu'elle lui avait donnés, et se fit un mérite à mes yeux de tant d'heures ennuyeusement passées auprès d'elle. Que vous dirai-je, ma chère Sophie ? à vous parler sans détour, j'étais flattée de ma conquête. C'était pour moi un plaisir charmant de supplanter ma tante, et plus de vingt autres femmes. En un mot, je crains de n'avoir pas gardé, dès sa première déclaration, la réserve convenable... J'eus la faiblesse de lui donner des espérances, avant la fin de notre entrevue.

« Tout Bath alors se déchaîna contre moi. Plusieurs jeunes femmes affectèrent de m'éviter, moins peut-être parce qu'elles doutaient de ma vertu, que dans le dessein de m'exclure d'une société où j'occupais seule l'attention de leur héros favori. Je ne puis m'empêcher d'exprimer ici ma reconnaissance pour l'honnête M. Nash. Il eut un jour la bonté de me prendre à part, et de me donner des conseils qui auraient fait mon bonheur, si je les avais suivis. « Mon enfant, me dit-il, je suis fâché de voir

votre liaison avec un homme non-seulement indigne de votre main, mais capable, j'en ai peur, de vous perdre entièrement. Quant à votre vieille folle de tante, sans le dommage qui en résulterait pour vous et pour ma charmante Sophie Western (je répète, je vous assure, ses propres expressions), je serais enchanté que le fourbe, s'appropriât toute sa fortune. Je ne donne point d'avis aux vieilles femmes. Quand elles veulent aller au diable, il est impossible qu'on les arrête, et elles n'en valent pas, en vérité, la peine ; mais la jeunesse, l'innocence, la beauté, méritent un meilleur sort, et je voudrais les sauver des pièges que leur tendent souvent d'adroits séducteurs. Croyez-moi donc, ma chère enfant, rompez tout commerce avec cet aventurier. » Il me dit encore beaucoup d'autres choses que j'ai maintenant oubliées, et auxquelles je fis alors fort peu d'attention. L'amour donnait dans mon cœur un démenti formel à M. Nash. Je ne pouvais d'ailleurs me persuader que des femmes de distinction eussent daigné admettre dans leur intimité, un homme tel qu'il me dépeignait M. Fitz-Patrick.

« Mais je crains, ma chère, de vous fatiguer par des détails si minutieux. Pour abréger, voyez-moi mariée, voyez-moi avec mon époux, aux pieds de ma tante, représentez-vous la plus folle des femmes de Bedlam, dans un accès de rage et votre imagination n'aura rien exagéré.

« Dès le lendemain matin, ma tante quitta Bath, pour ne plus revoir ni M. Fitz-Patrick, ni moi, ni personne au monde. Quoiqu'elle ait pris, depuis, le parti de nier sa faiblesse, elle fut, je crois, un peu honteuse d'avoir été trompée de la sorte. J'eus beau lui écrire, elle ne me fit aucune réponse : ce qui me parut d'autant plus dur, qu'elle avait été, bien qu'involontairement, la cause de tous mes malheurs. Sans le prétexte des hommages qu'il lui rendait, M. Fitz-Patrick n'aurait pas trouvé tant d'occasions de s'insinuer dans mon cœur ; oui, en d'autres circonstances j'aurais été, je m'en flatte, une conquête peu facile pour un pareil amant. Je pense même que je ne me serais pas abusée aussi grossièrement sur son compte, si je m'en étais fiée

à mes propres lumières. J'eus le tort de m'en rapporter à celles des autres, et la folie de croire au mérite d'un homme que je voyais si bien traité par toutes les femmes. D'où vient, ma chère, qu'avec une intelligence égale à celle des plus habiles de l'autre sexe, nous prenons si souvent les plus sots personnages pour époux et pour amants ? J'enrage, quand je réfléchis au grand nombre de femmes d'esprit qui ont été dupées par des imbéciles. »

Mistress Fitz-Patrick s'arrêta un moment. Sophie ne lui répondant rien, elle continua, comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE V.

Suite de l'histoire de mistress Fitz-Patrick.

« Nous ne passâmes pas plus de quinze jours à Bath, après notre mariage. Il ne me restait aucun espoir de réconciliation avec ma tante. Quant à ma fortune, je ne pouvais en rien toucher, jusqu'à l'époque de ma majorité, dont j'étais encore éloignée de deux ans. Cette considération détermina mon mari à partir pour l'Irlande. Je combattis avec force son dessein. J'insistai sur la parole qu'il m'avait donnée, avant de m'épouser, que je ne ferais point ce voyage, contre mon gré. Pour vous dire la vérité, j'étais décidée à ne jamais le faire ; et personne, je crois, ne blâmera ma résolution. Cependant, je ne découvris point à mon mari le fond de ma pensée. Je me bornai à lui demander un mois de délai ; mais son parti était pris, il y tint obstinément.

« La veille du jour fixé pour notre départ, comme nous disputions avec chaleur sur les préparatifs du voyage, M. Fitz-Patrick se leva tout-à-coup, et me quitta brusquement, en disant qu'il allait au cercle. À peine fut-il hors de la chambre, que j'aperçus à terre un papier qu'il avait laissé tomber de sa poche, par mégarde, en tirant son mouchoir. Je le ramassai, c'était une lettre ; je ne me fis point scrupule de la lire ; je la lus tant de fois, que je puis vous la répéter presque mot pour mot. Voici ce qu'elle contenait.

À M. Brian Fitz-Patrick

« MONSIEUR,

« J'ai reçu votre lettre, et je suis surpris de la manière dont vous me traitez, moi qui n'ai jamais vu la couleur de votre argent, si ce n'est pour le prix d'un habit de tiretaine ; et votre mémoire monte aujourd'hui à plus de cent cinquante livres sterling. Songez, monsieur, depuis combien de temps vous me bercez de votre prochain mariage, tantôt avec cette dame-ci, tantôt avec cette dame-là. Je ne puis vivre d'espérance, ni de promesses. Mon marchand de drap ne se paie pas de cette monnaie. Vous êtes sûr, me dites-vous, d'obtenir ou la tante, ou la nièce, et vous auriez déjà pu épouser la tante, dont le douaire est immense ; mais vous préférez la nièce, à cause de son argent comptant. De grâce, monsieur, prenez une fois en votre vie conseil d'un sot. Mariez-vous à la première qui voudra de vous. Pardonnez-moi la liberté que je prends, en faveur de mes vœux sincères pour votre bonheur. Je tirerai sur vous, par le prochain courrier, une lettre de change payable à quinze jours de date, à l'ordre de MM. Jean Drugget et compagnie. Je me flatte que vous y ferez honneur. Je suis, monsieur, votre humble serviteur,

« SAMUEL COSGRAVE. »

« Telle était cette lettre. Figurez-vous, ma chère, le trouble où elle me jeta. *Vous préférez la nièce, à cause de son argent comptant.* Ces mots furent pour moi autant de coups de poignard. Je ne vous peindrai point les transports de rage auxquels je m'abandonnai. J'aurais voulu percer le cœur du perfide. Lorsqu'il rentra, la source de mes larmes était tarie ; mais on en voyait encore la trace dans mes yeux humides et gonflés. Il s'assit avec un air de mauvaise humeur. Nous gardâmes l'un et l'autre un long silence. À la fin, prenant un ton hautain : « Madame, me dit-il, j'espère que vos paquets sont faits, car les chevaux de poste arriveront demain à six heures du matin. » Ce langage mit ma patience à bout, « Non, monsieur, lui répondis-je, mon écritoire n'est pas encore fermée, il reste à y placer cette lettre. » Et la jetant sur la table, je l'accablai des reproches les plus amers.

« Soit prudence, soit honte, ou conscience de ses torts, M. Fitz-Patrick, quoique le plus violent des hommes, ne s'emporta point. Il s'efforça, au contraire, de m'apaiser par la douceur ; il désavoua hautement la phrase dont il me voyait le plus courroucée, et jura qu'il n'avait jamais rien écrit de semblable. Il convint qu'à la vérité il avait parlé de son mariage, et de la préférence qu'il me donnait sur ma tante ; mais il nia avec mille serments, qu'il en eût allégué cet indigne motif. Il s'excusa de son indiscrétion sur un pressant besoin d'argent occasionné, disait-il, par l'abandon où il avait laissé trop longtemps ses biens d'Irlande. Cet embarras, dont il n'avait pu se résoudre à me faire l'aveu, était, ajouta-t-il, l'unique raison de ses vives instances pour notre départ. Il m'adressa ensuite les discours les plus tendres, me fit mille caresses passionnées, et autant de protestations d'amour.

« Une circonstance qu'il omit de relever, me parut d'un grand poids en sa faveur. Il était question de douaire dans la lettre du tailleur : or, M. Fitz-Patrick savait fort bien que ma tante n'avait jamais été mariée. M'imaginant que cet homme s'était exprimé ainsi, d'après ses propres conjectures, ou sur quelque ouï-dire, je me persuadai que l'odieuse phrase pouvait bien aussi ne pas avoir de fondement plus solide. Quelle logique ! ma chère ; j'étais plutôt son avocat que son juge. Mais pourquoi chercher à justifier ma faiblesse ? Mon mari, eût-il été vingt fois plus coupable encore, la moitié de la tendresse qu'il me témoigna lui aurait suffi pour obtenir son pardon. Je ne m'opposai plus à sa volonté, nous partîmes dès le lendemain, et huit jours après nous arrivâmes à l'habitation de M. Fitz-Patrick.

« Vous me dispenserez de vous raconter les détails de notre voyage ; le récit en serait aussi ennuyeux pour vous que pour moi.

« Si j'étais dans un de ces accès de gaîté où vous m'avez vue si souvent, je pourrais vous décrire d'une manière assez plai-

sante, l'antique manoir de M. Fitz-Patrick. Il paraissait avoir servi jadis de demeure à un gentilhomme. La place n'y manquait pas, et d'autant moins que les meubles n'en occupaient guère. Une vieille femme qu'on eût dit contemporaine de l'édifice, et qui ressemblait fort à celle dont parle Chamont dans *l'Orpheline,* nous reçut à la grille, et dans un jargon aussi rude qu'inintelligible pour moi, complimenta son maître sur son heureuse arrivée. Cette scène grotesque me causa une grande tristesse. Mon mari s'en aperçut. Au lieu de chercher à la dissiper, il l'augmenta par deux ou trois railleries piquantes. « Vous voyez, madame, me dit-il, qu'il y a de bonnes maisons ailleurs qu'en Angleterre ; mais peut-être, préféreriez-vous à ce château, un chétif logement à Bath. »

« Heureuse, ma chère, la femme qui, dans toutes les circonstances de la vie, a pour appui, pour consolateur un compagnon d'une humeur agréable et facile... Mais à quoi bon arrêter ma pensée sur l'image du bonheur ? Ce n'est qu'aggraver mon infortune. M. Fitz-Patrick, loin de songer à égayer ma solitude, me prouva bientôt qu'en tous lieux, et en toute situation, j'aurais été malheureuse avec lui. C'était un homme hautain, impérieux, tel que vous n'en avez jamais vu ; car une femme n'en peut trouver le modèle que dans un père, un frère, ou un mari ; et votre père n'est point de ce caractère. L'insolent personnage s'était montré naguère à moi, il se montrait encore aux autres sous un jour bien différent. Bon Dieu, faut-il que les hommes portent constamment un masque dans le monde, et ne laissent voir leurs défauts que dans leur intérieur ? Là, ma chère, ils se dédommagent avec usure de la pénible contrainte qu'ils s'imposent en public. Plus mon mari avait été vif et enjoué dans la société, plus il revenait chez lui sombre et morose. Comment vous peindre sa dureté ? il était froid et insensible à ma tendresse. Ces plaisanteries innocentes dont ma Sophie et mes autres amies daignaient s'amuser autrefois, il les écoutait avec dédain. Avais-je l'air sérieux et mélancolique, il chantait, il sifflait. Étais-je abattue, plongée dans le chagrin, il entrait en fureur et me maltraitait. Si par hasard j'étais de bonne humeur, il

n'avait garde de partager ma gaîté, ni de l'attribuer à l'agrément de sa compagnie ; mais il s'offensait toujours de ma tristesse, et l'imputait au regret d'avoir épousé, disait-il, un Irlandais.

« Vous concevez aisément, ma chère miss *Sensée* (pardon, je m'oublie), vous concevez, dis-je, aisément que lorsqu'une femme fait un mariage imprudent, selon le monde, c'est-à-dire lorsqu'elle ne sacrifie pas tout à l'intérêt, elle doit avoir quelque penchant, quelque affection pour son mari. Vous n'aurez pas de peine à croire non plus que le temps peut altérer cette affection, et je vous assure que le mépris finit par la détruire entièrement. J'en sentis un profond pour M. Fitz-Patrick, quand je m'aperçus qu'il était (passez-moi l'expression) un sot achevé. Vous vous étonnerez peut-être que j'aie tant tardé à faire cette découverte ; mais les femmes ne manquent jamais de raisons pour excuser les défauts de l'homme qu'elles aiment ; et puis, permettez-moi de vous le dire, il faut avoir, dans la jeunesse, une pénétration extraordinaire, pour découvrir un sot sous le vernis de la galanterie et du bon ton.

« Une fois que je méprisai mon mari, sa compagnie, vous le jugez bien, ne dut m'inspirer que du dégoût. Par bonheur, j'en étais rarement importunée. Depuis son arrivée, M. Fitz-Patrick avait meublé son château avec élégance, rempli sa cave de bons vins, acheté un grand nombre de chiens et de chevaux. Comme il aimait à recevoir noblement ses voisins, ils accouraient chez lui de toutes parts. La chasse et la table consumaient une si grande partie de son temps, qu'il lui en restait peu pour me voir, ou plutôt pour me faire enrager.

« Mais lors même que j'étais délivrée du fardeau de sa présence, incapable de charmer mes ennuis par de flatteuses illusions, je tombais dans une mélancolie profonde. Mes tristes pensées ne me laissaient aucun repos, aucun espoir de soulagement. J'en étais obsédée jour et nuit. Dans cette position, je fus mise à une épreuve dont on ne saurait peindre, ni concevoir l'horreur. Figurez-vous, ma chère, si vous le pouvez, ce que j'eus

à souffrir. Je devins mère ; et ce titre si doux, je le devais à un homme que je méprisais, que je détestais, que j'abhorrais. Avec cette haine dans le cœur, j'éprouvai toutes les angoisses, toutes les douleurs d'un laborieux accouchement, dans un désert, ou plutôt dans une taverne (car telle était devenue notre maison), sans une amie, sans une compagne, sans aucune de ces distractions qui souvent adoucissent, et compensent quelquefois en de pareils moments, les souffrances de notre sexe. »

CHAPITRE VI.

Méprise de l'hôte. Frayeur de Sophie.

Comme mistress Fitz-Patrick achevait ces mots, elle fut interrompue par l'arrivée du dîner, au grand déplaisir de Sophie. Les malheurs de son amie lui avaient inspiré un vif intérêt, et elle n'éprouvait d'autre besoin que celui d'en apprendre la suite.

L'hôte se tint debout derrière nos voyageuses, une assiette sous le bras, d'un air aussi respectueux que si elles fussent arrivées en carrosse à six chevaux.

La dame mariée paraissait moins touchée de ses infortunes que sa cousine. Elle mangeait de très-bon appétit, tandis que l'autre pouvait à peine avaler un morceau. Sophie laissait voir sur son visage beaucoup d'agitation et de tristesse. Mistress Fitz-Patrick s'en aperçut, et l'engagea à prendre courage : « Qui sait, dit-elle, si tout ne finira pas mieux que ni vous, ni moi ne l'espérons ? »

L'hôte brûlant d'envie de parler, n'en laissa pas échapper une si belle occasion. « Je suis fâché, dit-il, de voir que milady ne mange point ; car sûrement elle doit avoir grand'faim, après un si long jeûne. J'espère qu'elle est sans inquiétude ; comme dit milady son amie, tout peut finir mieux qu'on ne s'y attend. Un homme que j'ai vu tout à l'heure vient d'apporter d'excellentes nouvelles. Des gens qui ont eu l'adresse d'en éviter d'autres, pourront arriver à Londres avant d'êtres rattrapés ; et dans ce cas, je ne fais aucun doute qu'ils n'y soient très-bien reçus. »

Quiconque a l'esprit frappé de l'idée d'un danger, rapporte tout ce qu'il voit et tout ce qu'il entend au sujet de ses alarmes. Sophie conclut du discours de l'hôte qu'elle était connue dans l'auberge, et poursuivie par son père. Elle en pâlit d'effroi et perdit pendant quelques minutes l'usage de la parole. Dès qu'elle l'eut recouvré, elle pria l'hôte de faire sortir ses domestiques, et s'adressant à lui : « Je vois, dit-elle, que vous savez qui nous sommes ; mais si vous êtes capable de compassion, d'humanité... au nom du ciel, ne nous trahissez pas !

– Moi trahir milady ! s'écria l'hôte avec un serment énergique ; non assurément, je me laisserais plutôt mettre en pièces. Je hais la trahison. Jamais je n'ai trahi personne, et certes je ne commencerai pas par une aussi aimable dame que vous. Je ferais d'ailleurs, au jugement de tout le monde, une grande sottise, puisqu'il sera sitôt en votre pouvoir de me récompenser. Ma femme est témoin que j'ai reconnu milady, dès son arrivée. J'ai dit que c'était elle, avant de l'avoir aidée à descendre de cheval, et je porterai jusqu'au tombeau la marque des contusions que j'ai reçues à son service ; mais qu'importe, puisque j'ai eu le bonheur de lui sauver la vie ? Il est vrai que, ce matin, quelques personnes auraient pu se laisser tenter par l'appât d'une récompense ; mais je suis incapable d'une pareille infamie. J'aimerais mieux mourir de faim, que de recevoir de l'argent pour trahir milady.

– Soyez sûr, monsieur, lui répondit Sophie, que s'il est jamais en mon pouvoir de vous récompenser, vous n'aurez point à regretter votre générosité.

– Bonté divine, en votre pouvoir ! Oh ! milady, fasse le ciel que vous en ayez la volonté aussi bien que le pouvoir ! Ce que je crains, c'est que milady n'oublie un pauvre aubergiste comme moi ; mais si elle daigne ne point m'oublier, je la supplie de se souvenir de la récompense que j'ai refusée... Quand je dis refusée, c'est tout comme, puisqu'il ne tenait qu'à moi de la gagner, et milady aurait pu tomber dans certaines maisons... Quant à

moi, je ne voudrais pas pour tout l'or du monde que milady me fît l'injure de croire que j'aie eu dessein de la trahir, même avant d'apprendre les bonnes nouvelles...

– Quelles nouvelles, je vous prie ? dit Sophie avec vivacité.

– Milady ne les sait pas ? Cela se peut ; car je ne les sais moi-même que depuis quelques minutes. Mais les eussé-je ignorées, le diable m'emporte, si j'aurais songé à trahir milady. Oui, si la pensée m'en était venue, que l'enfer... » Il proféra ici plusieurs imprécations effroyables. Sophie l'interrompit et le pressa de nouveau de lui apprendre ses nouvelles.

L'hôte allait répondre, quand mistress Honora entra dans la chambre, pâle et sans haleine. « Mademoiselle ! mademoiselle ! s'écria-t-elle, nous sommes perdues. C'en est fait de nous, ils sont arrivés ! ils sont arrivés ! »

Ces mots furent un coup de foudre pour Sophie. Son sang se glaça dans ses veines. Mistress Fitz-Patrick conservant plus de présence d'esprit, demanda à Honora de qui elle parlait.

« De qui je parle, madame ? eh ! des Français. Ils sont débarqués au nombre de plus de cent mille, et ils vont nous ravir à toutes l'honneur et la vie. »

Un malheureux qui, dans une cité magnifique, ne possède qu'une chétive cabane, pâlit et tremble à la nouvelle d'un incendie voisin de sa demeure ; mais lorsqu'il voit que la flamme, en dévorant les palais superbes, a épargné son humble toit, il reprend ses sens et s'applaudit de son bonheur ; ou, pour employer une comparaison qui nous plaît davantage, une tendre mère, sur le faux bruit que son fils unique a péri dans un combat, tombe privée de connaissance et presque anéantie ; mais apprend-elle que ce cher enfant a échappé au trépas, et que la patrie n'a eu à regretter que douze cents braves, elle recouvre la vie et le mouvement ; l'accablement du désespoir fait place aux doux transports de la tendresse paternelle, et le sentiment

d'humanité que la mort de ces généreux guerriers eût excité, en d'autres circonstances, dans son cœur, y paraît entièrement éteint.

Ainsi Sophie, plus capable que personne de sentir vivement le malheur général qui affligeait son pays, fut si aise de n'avoir plus à craindre d'être rattrapée par son père, que le débarquement des Français fit à peine une légère impression sur son esprit. Elle gronda doucement Honora de l'avoir effrayée, et lui dit qu'elle était charmée qu'il ne fut rien arrivé de pis ; car elle avait eu une tout autre peur.

« Oui, oui, reprit l'hôte en souriant, milady est mieux instruite que nous. Elle sait que les Français sont nos meilleurs amis, et qu'ils ne viennent ici que pour notre bien. C'est par eux que doit refleurir la vieille Angleterre. Milady a cru, je gage, que le duc allait arriver ; et c'était là ce qui causait son effroi. Il n'en est rien, Dieu merci. Tout au contraire, Sa Majesté, le brave prince Édouard (que le ciel le protège !) a trompé le duc. Il marche à grandes journées vers Londres, et dix mille Français débarqués sur nos côtes vont le joindre en chemin. »

Sophie ne fut pas plus contente de cette nouvelle, que de celui qui la contait. Cependant, s'imaginant toujours que l'hôte la connaissait (car elle ne pouvait soupçonner sa méprise), elle n'osa lui montrer le déplaisir qu'elle éprouvait.

L'hôte, après avoir desservi, se retira, en la priant à plusieurs reprises de vouloir bien ne pas l'oublier.

Sophie était en proie à une extrême anxiété. Elle prenait pour elle beaucoup de choses, que l'hôte avait cru adresser à Jenny Cameron. En conséquence, elle chargea sa femme de chambre de le questionner adroitement, afin de découvrir comment il était parvenu à savoir son nom, et quelle personne lui avait offert une récompense pour la trahir. Elle ordonna ensuite que les chevaux fussent prêts à quatre heures du matin ; et se remettant du mieux qu'elle put de son trouble, elle pria sa

cousine qui avait promis de l'accompagner le lendemain, de vouloir bien achever son histoire.

CHAPITRE VII.

Fin de l'histoire de mistress Fitz-Patrick.

Pendant qu'Honora, avec la permission de sa maîtresse, était allée commander un bowl de punch, et inviter l'hôte et l'hôtesse à en prendre leur part, mistress Fitz-Patrick continua son récit en ces termes :

« Mon mari connaissait la plupart des officiers en garnison dans une ville de notre voisinage. Parmi eux se trouvait un lieutenant, jeune homme remarquable par l'agrément de sa figure et de ses manières ; il avait une femme d'un caractère et d'un esprit si aimables, que dès le premier moment de notre connaissance, c'est-à-dire, peu de temps après mes couches, nous devînmes amies intimes ; car j'eus le bonheur de lui plaire autant qu'elle me plaisait.

« Comme le lieutenant n'aimait ni à chasser, ni à boire, il passait d'ordinaire son temps avec nous, et ne voyait mon mari qu'autant que la politesse l'exigeait d'un homme qui passait sa vie dans notre maison. M. Fitz-Patrick montrait souvent beaucoup d'humeur de ce qu'il préférait ma société à la sienne ; il s'en irritait contre moi, me reprochait de lui enlever ses camarades, et disait que je méritais mille malédictions, pour avoir gâté un des plus jolis garçons du monde, et en avoir fait un Céladon.

« Ne vous imaginez pas, ma chère Sophie, que la colère de mon mari provînt de ce que je lui enlevais un compagnon. La conversation spirituelle du lieutenant n'était pas faite pour

plaire à un sot tel que lui. D'ailleurs M. Fitz-Patrick n'avait aucun droit de m'imputer la privation de sa compagnie ; car je suis convaincue que le plaisir qu'il trouvait dans la mienne, l'engageait seul à fréquenter notre maison. Non, mon enfant, ce qui excitait son courroux, c'était l'envie, et la pire espèce d'envie, celle qui pardonne le moins, l'envie qu'inspire la supériorité d'esprit. Le misérable s'indignait de la préférence que me donnait sur lui un homme dont il ne pouvait être jaloux, sous aucun rapport. Ô ma chère Sophie, vous êtes une femme sensée ; si vous épousez, comme cela est probable, un homme qui ait moins d'esprit que vous, éprouvez soigneusement son caractère avant le mariage, et voyez s'il sera capable de se soumettre à votre supériorité. Promettez-moi, Sophie, de suivre ce conseil. Vous en sentirez dans la suite l'importance.

– Il est très-vraisemblable, répondit Sophie, que je ne me marierai point. Du moins, j'espère n'épouser jamais un homme qui, avant le mariage, me paraîtrait manquer de bon sens ; mais plutôt que de l'en croire ensuite dépourvu, j'aimerais mieux renoncer à mon propre jugement.

– Renoncer à votre propre jugement ? Fi ! mon enfant, je ne saurais si mal penser de vous. Quant à moi, c'est le dernier sacrifice auquel je me résignerais. La nature n'aurait pas donné aux femmes, en tant d'occasions, une intelligence supérieure, si elle avait voulu que nous en fissions l'abandon à nos maris. Les hommes raisonnables eux-mêmes n'attendent pas de nous une telle condescendance. Le lieutenant dont je vous parlais tout à l'heure en est une preuve : quoiqu'il eût beaucoup de sens, il n'hésitait pas à convenir, ce qui était vrai, que sa femme en avait plus que lui ; et peut-être était-ce un motif pour mon tyran, de la haïr.

« Avant de se laisser gouverner par une femme, disait-il, et surtout par une pareille laideron, il enverrait tout le sexe au diable, espèce de phrase qui lui était familière. M. Fitz-Patrick faisait tort à mon amie. Sans être une beauté régulière, elle avait

dans la physionomie infiniment de noblesse et de grâce. Il s'étonnait du singulier attrait que je me sentais pour sa compagnie. « Depuis que cette femme a mis le pied dans notre maison, ajoutait-il, vous avez laissé de côté la lecture, qui faisait vos délices. Elle vous amusait tant, disiez-vous, que vous n'aviez pas le loisir de rendre à nos voisines leurs visites. » Je fus bien, je l'avoue, un peu incivile à leur égard ; mais les dames irlandaises ne valent pas beaucoup mieux que les simples campagnardes d'Angleterre ; ce qui doit m'excuser à vos yeux de les avoir un peu négligées.

« Ma liaison avec la femme du lieutenant dura néanmoins une année entière, c'est-à-dire, tout le temps que son mari fût en garnison dans la ville voisine. M. Fitz-Patrick me faisait payer cher cet innocent plaisir. J'étais obligée d'endurer ses mauvais traitements, j'entends quand il était au logis ; car il allait souvent passer un mois de suite à Dublin. Une fois, il en passa deux à Londres. Je m'applaudissais de ce qu'il ne lui prenait pas fantaisie de m'emmener avec lui dans ses voyages. C'était à quoi il ne songeait guère. Ses plaisanteries habituelles sur les hommes qui ne peuvent voyager sans traîner une femme à leur suite, m'avertissaient même que j'aurais en vain témoigné le désir de l'accompagner : mais Dieu sait que ce désir était bien loin de ma pensée.

« Le lieutenant changea de garnison. La perte de mon amie me replongea dans la solitude et dans la mélancolie. Les livres devinrent ma seule consolation. Je lisais presque tout le jour. Combien croyez-vous que je dévorai de volumes dans l'espace de trois mois ?

– Mais je ne puis le deviner ; une douzaine peut-être ?

– Une douzaine ! cinq cents, ma chère. Je lus l'Histoire de France de Daniel, les Vies de Plutarque, l'Atlantide, l'Homère de Pope, le théâtre de Dryden, Chillingworth, la comtesse d'Aulnoy, l'Essai sur l'entendement humain de Locke, etc.

Durant cet intervalle, j'écrivis à ma tante trois lettres respectueuses, et que je croyais propres à la toucher. Elle ne répondit à aucune. Ma fierté ne me permit pas de l'implorer davantage. »

Ici mistress Fitz-Patrick s'arrêta, et regarda fixement sa cousine. « Il me semble, ma chère, lui dit-elle, que je lis dans vos yeux un reproche ; c'est de ne pas m'être adressée à une amie qui m'eût payée d'un autre retour.

– Vos malheurs, ma chère Henriette, m'ôtent le droit de vous faire aucun reproche. N'ai-je pas commis moi-même envers vous une faute semblable, sans pouvoir en alléguer une excuse aussi plausible ? mais continuez, de grâce, il me tarde, et je tremble en même temps, d'apprendre la fin de votre histoire. »

« Mon mari, reprit mistress Fitz-Patrick, fit un second voyage en Angleterre, où il resta plus de trois mois. Pendant son absence, je menai une vie si triste, que le souvenir d'une existence plus fâcheuse encore pouvait seul me la rendre supportable ; car un esprit sociable comme le mien ne saurait s'accommoder de la solitude, qu'autant qu'elle le délivre de l'objet de sa haine. La mort de mon enfant vint accroître mon affliction ; non que j'eusse pour lui cette tendresse passionnée dont j'aurais été, je crois, capable s'il fût né sous d'autres auspices ; mais j'avais résolu de remplir exactement les devoirs de mère, et cette occupation m'empêchait de succomber sous le poids de mes ennuis.

« J'avais passé trois mois dans une pénible retraite, ne voyant que les domestiques qui me servaient, et quelques voisins de loin en loin, lorsqu'une jeune dame, parente de mon mari, arriva chez moi de l'extrémité de l'Irlande. C'était la seconde visite qu'elle me faisait. La première fois, elle n'était restée qu'une semaine ; je l'avais fort engagée à revenir. Elle était d'un commerce agréable, et joignait aux plus heureux dons de la nature les avantages d'une éducation soignée. Je la reçus avec joie.

« Cette jeune dame ne tarda pas à s’apercevoir de ma profonde tristesse. Sans m’en demander la cause, qui lui était bien connue, elle se mit à plaindre ma destinée. Elle me dit que, malgré le silence que j’avais gardé par discrétion, sur les mauvais procédés de mon mari, ses parents ne les ignoraient pas ; qu’ils en ressentaient un vif chagrin, mais que personne n’y était plus sensible qu’elle. Elle s’étendit là-dessus assez longuement en termes généraux, que j’approuvai, loin de les démentir. Enfin, après beaucoup de précautions oratoires, elle m’apprit, sous le sceau du secret, que mon mari entretenait une maîtresse.

« Vous vous imaginerez sans doute que j’appris cette nouvelle avec la plus grande indifférence. Si vous le croyez, je vous jure que votre imagination vous trompe. Le mépris n’avait pas tellement éteint ma haine pour mon mari, qu’elle ne se rallumât dans cette occasion. D’où vient une telle bizarrerie ? Sommes-nous assez égoïstes pour nous affliger de voir en la possession d’un autre, l’objet même que nous méprisons ? Ou plutôt ne sommes-nous pas horriblement vaines ? et je vous le demande, ma chère, est-il pour notre vanité un plus sanglant outrage que l’infidélité d’un mari ?

– Je l’ignore, en vérité. Je ne me suis jamais livrée à ces hautes méditations. Mais, à mon avis, votre parente eut grand tort de vous confier ce secret.

– Et cependant, rien n’était si naturel que sa conduite. Vous en serez convaincue, quand vous aurez autant de lecture et d’expérience que moi.

– Je suis fâchée de vous entendre parler ainsi. Je n’ai besoin ni de lecture, ni d’expérience pour me convaincre du contraire. Il y a certainement aussi peu de délicatesse et de bonté d’âme, à instruire un mari ou une femme de leurs torts réciproques, qu’à leur reprocher en face leurs défauts personnels.

– Eh bien, mon mari revint ; et si je ne m’abuse, je le détestai plus que jamais, et je le méprisai un peu moins. Rien

n’affaiblit tant le mépris, qu’un affront fait à l’orgueil, ou à la vanité.

« M. Fitz-Patrick, au retour de son voyage, changea tout-à-fait de conduite à mon égard. Il se montra aussi galant, aussi empressé, que dans les premiers jours de notre union ; et s’il m’était resté au fond du cœur une étincelle d’amour pour lui, mon ancienne flamme se serait peut-être ranimée ; mais quoique la haine puisse succéder au mépris, et quelquefois en triompher, je ne pense pas qu’il en soit de même de l’amour. Cette passion inquiète et jalouse ne saurait se passer de retour ; et il est aussi impossible d’avoir un cœur tendre, sans aimer, que des yeux, sans voir. Lors donc qu’un mari cesse d’être l’objet de votre affection, il est très-probable qu’un autre homme... Je dis, ma chère, que lorsqu’un mari vous devient indifférent, si une fois vous le méprisez, je dis... C’est-à-dire, si vous avez le cœur sensible... Miséricorde ! je m’embrouille. L’enchaînement des idées, comme dit M. Locke, se perd si aisément dans les matières abstraites ! Bref, la vérité est... Bref, je ne sais où j’en suis. Comme je le disais, je crois, mon mari revint. Sa conduite me surprit beaucoup, au premier abord ; mais elle lui était inspirée par une raison que je pénétrai bientôt, et qui me dispensa de toute reconnaissance. Il avait mangé, ou perdu au jeu l’argent comptant de ma dot. Son bien étant déjà surchargé d’hypothèques, il voulait se procurer de nouvelles ressources pour ses plaisirs, en vendant une petite terre qui m’appartenait : ce qu’il ne pouvait faire sans mon consentement ; et l’unique motif de sa feinte tendresse, était d’obtenir de moi cette faveur.

« Je la lui refusai net. Je lui dis, et c’était la vérité, que si j’avais possédé, au commencement de notre mariage, tous les trésors du monde, il aurait pu en disposer sans réserve ; que j’avais toujours eu pour maxime, que la fortune d’une femme devait suivre le don de son cœur ; mais que puisqu’il avait jugé à propos, depuis longtemps, de me rendre la liberté de l’un, j’étais décidée à conserver le peu qui me restait de l’autre.

« Je ne vous peindrai point la fureur où le jetèrent ces mots, et l'air résolu dont je les prononçai. Je ne vous fatiguerai pas non plus du récit de la scène qui s'ensuivit entre nous. Vous jugez bien que l'histoire de la maîtresse n'y fut point oubliée ; elle y figura avec tous les ornements que la haine et le mépris surent y ajouter.

« M. Fitz-Patrick parut abasourdi du coup. Je ne l'avais jamais vu si déconcerté. Ses idées, d'ordinaire assez confuses, se brouillèrent tout-à-fait. Il ne chercha point à se justifier, il adopta un autre genre de défense qui me causa un trouble presque égal au sien : ce fut la récrimination. Il feignit d'être jaloux. Il peut avoir quelque disposition à la jalousie. La tient-il de la nature, ou du diable ? je l'ignore. Ce que je puis dire, c'est que je défie l'univers entier de rien trouver à reprendre dans ma conduite. La calomnie la plus effrontée n'a jamais osé attaquer ma réputation. Grâce à Dieu, elle a toujours été aussi pure que ma vie. Je puis braver la calomnie. Non, ma chère miss *Sensée*, quoique provoquée, quoique maltraitée, quoique outragée dans mon amour, je me suis fait une loi inviolable de ne pas donner la moindre prise à la médisance... et cependant, ma chère, il y a des langues si dangereuses, si perfides, que l'innocence même ne saurait échapper à leur malignité. Elles enveniment à plaisir un mot, un geste, un regard insignifiant, une ombre de familiarité... Mais je les méprise, elles ne m'ont jamais inquiétée un seul instant. Non, je vous proteste que je suis au-dessus de leurs atteintes... Mais où en étais-je ? Laissez-moi me le rappeler. Je vous disais que mon mari était jaloux, et de qui, s'il vous plaît ? de qui ? du lieutenant dont je vous ai parlé. Il lui fallut remonter à plus d'une année pour trouver un prétexte à cette étrange manie, s'il est vrai qu'il en fût réellement atteint, et qu'il n'eût pas imaginé un si odieux artifice, dans la vue de me maltraiter.

« Mais j'abrège des détails fastidieux et je cours au dénoûment. Après de nombreuses altercations, dans lesquelles ma cousine embrassa chaudement ma défense, M. Fitz-Patrick la chassa de chez lui. Quand il vit que ni les caresses, ni les me-

naces ne pouvaient triompher de ma résistance, il prit contre moi un parti violent. N'allez pas croire pourtant qu'il me battît. Peu s'en fallut, à la vérité : mais il ne s'emporta pas jusque-là. Il se contenta de m'enfermer dans ma chambre, sans me laisser ni plume, ni encre, ni papier, ni livres. Une servante venait tous les jours faire mon lit, et m'apportait à manger.

« Au bout d'une semaine, il me visita dans ma prison, et du ton d'un magister, ou plutôt d'un tyran, il me demanda si j'étais disposée à céder. Je lui répondis avec fermeté que j'aimerais mieux mourir. – « Eh bien, vous mourrez, et que le diable vous emporte ! s'écria-t-il, car vous ne sortirez pas vivante de cette chambre. »

« J'y restai encore une quinzaine. À ne vous rien taire, ma constance était presque à bout et je songeais à me soumettre, lorsqu'un jour, en l'absence de mon mari, qui n'était sorti que pour peu de temps... par une faveur inespérée du ciel, il arriva un événement... Au moment où je m'abandonnais au plus affreux désespoir... tout devient excusable, en pareille circonstance... dans ce moment, dis-je, je reçus... mais il faudrait une heure pour vous conter la chose en détail : en un mot, car je ne veux pas épuiser votre patience, l'or, cette clef de toutes les portes, m'ouvrit celle de ma prison, et me rendit la liberté.

« Je me hâtai de gagner Dublin, où je m'embarquai pour l'Angleterre. Je me rendais à Bath, dans le dessein de me mettre sous la protection de ma tante, de votre père, ou de quelque parent qui consentît à me recevoir. Mon mari a failli me rattraper la nuit dernière à l'auberge où j'étais couchée, et que vous aviez quittée peu de minutes avant moi. J'ai eu le bonheur de lui échapper et de vous suivre. Ainsi, ma chère, finit mon histoire, histoire assurément bien tragique pour moi, et peut-être néanmoins si dénuée d'intérêt pour vous, que je vous dois des excuses de l'ennui qu'elle a pu vous causer. »

Sophie poussa un profond soupir. « En vérité, ma chère Henriette, répondit-elle, je vous plains de toute mon âme ; mais

que pouviez-vous espérer d'un semblable mariage ? Pourquoi épouser un Irlandais ?

– Avec votre permission, ma cousine, cette réflexion est injuste. Il y a parmi les Irlandais, comme parmi nous, des gens de mérite et d'honneur ; et même, à parler franchement, la grandeur d'âme est plus commune chez eux que chez nous. J'ai connu en Irlande de bons maris, et ils sont rares, je pense, en Angleterre. Demandez-moi plutôt comment j'ai pu épouser un sot, et je vous répondrai que M. Fitz-Patrick ne m'avait point paru tel.

– Croyez-vous, lui dit Sophie d'une voix faible et altérée, qu'un homme qui n'est pas un sot, ne puisse jamais faire un mauvais mari ?

– Jamais, ce serait trop dire ; mais je crois qu'il n'y a pas d'homme plus propre à le devenir, qu'un sot. Parmi les maris que je connais, les plus sots sont les plus méchants ; et j'ose affirmer qu'il est rare de voir un homme de sens, en mal user avec une femme qui se conduit bien. »

CHAPITRE VIII.

Grande alarme dans l'hôtellerie. Arrivée imprévue d'un ami de mistress Fitz-Patrick.

Sophie, à la prière de sa cousine, lui raconta, non ce qu'on va lire, mais ce qu'on a déjà lu, et ce que le lecteur voudra bien, pour cette raison, nous dispenser de répéter ici.

Cependant, nous ne pouvons nous dispenser de faire une remarque : c'est que depuis le commencement de son récit jusqu'à la fin, elle ne parla pas plus de Jones que s'il n'eût point existé. Nous n'entreprendrons pas d'expliquer, ni de justifier sa réticence. Peut-être la regardera-t-on comme un manque de franchise d'autant moins excusable, que l'autre dame avait été plus sincère ; mais enfin il en fut ainsi.

Dans le moment où Sophie, assise auprès de sa cousine, achevait son histoire, on entendit un bruit aussi éclatant que l'aboiement d'une meute de chiens courants qu'on vient de découpler, aussi aigre que le miaulement des chats dans leurs combats amoureux, aussi perçant que les âcres accents de la chouette, ou plutôt (car quel cri d'animal peut se comparer à la voix humaine ?) un bruit pareil aux sons aigus qui, dans l'odorant bazar dont la porte[16] semble emprunter son nom

[16] *Billingsgate,* bilinguis porta, porte de deux langues. Le marché aux poissons de Londres est construit à l'endroit où se trouvait autrefois cette porte. (*Trad.*)

d'une duplicité de langues, sortent de la gorge et quelquefois des narines de ces nymphes appelées jadis naïades, et connues aujourd'hui sous la dénomination vulgaire de poissardes. Quand, dès l'aube du jour, elles ont remplacé l'ancien usage du lait, ou du miel, par une copieuse libation d'eau-de-vie, si quelque audacieux s'avise de déprécier l'huître grasse et délicate, la plie ferme et fraîche, le carrelet qui sort de l'eau, la morue naguère en vie, la carpe qui frétille encore, ou tout autre trésor tiré du sein de l'Océan et des fleuves, nos naïades courroucées élevant leurs voix immortelles, assourdissent le profane par leurs clameurs, et l'inondent d'un torrent d'injures.

Tel fut le bruit qui éclata d'abord au rez-de-chaussée, comme un tonnerre lointain, puis s'approcha peu à peu, et montant par degrés, pénétra dans la chambre des deux voyageuses. Pour parler sans métaphore, Honora, après avoir crié, tempêté en bas et tout le long de l'escalier, entra furieuse chez sa maîtresse. « Mademoiselle, s'écria-t-elle, l'auriez-vous imaginé ? Croiriez-vous que l'insolent aubergiste a eu l'effronterie de me dire, de me soutenir en face que vous étiez cette dévergondée, cette coquine de Jenny Cameron, comme on l'appelle, qui court le pays avec le prétendant ? Le maraud, ose même assurer que vous en êtes convenue ; mais il se souviendra de moi. Son impudente face gardera longtemps l'empreinte de mes ongles. Bélître, lui ai-je dit, ma maîtresse n'est pas faite pour un aventurier. Il n'y a pas dans le comté de Somerset une jeune personne plus belle, plus noble, plus riche qu'elle. Misérable ! n'avez-vous jamais entendu parler de l'illustre écuyer Western ? Eh bien ! c'est sa fille unique, c'est l'héritière de ses vastes domaines. Un faquin traiter ma maîtresse de coureuse écossaise ! Vive Dieu ! je regrette de ne lui avoir pas cassé la tête avec le bowl de punch. »

Sophie fut très-fâchée que l'indiscrète colère d'Honora eût trahi le secret de son nom. (Cependant comme la méprise de l'hôte expliquait assez les propos qu'elle avait d'abord mal interprétés, elle se rassura bientôt, et ne put se défendre de sou-

rire. Cette apparente indifférence redoubla la fureur d'Honora. « En vérité, mademoiselle, dit-elle, je ne croyais pas qu'il y eût là de quoi rire. Être traitée de coquine par un drôle, cela n'est pas plaisant ! Au surplus, je ne m'étonne pas que mademoiselle me sache mauvais gré d'avoir pris sa défense. Un service rendu plaît moins qu'il ne blesse. Quoi qu'il en soit, je ne laisserai jamais insulter mes maîtresses. Je suis sûre que mademoiselle est une des jeunes personnes les plus vertueuses qu'il y ait en Angleterre, et j'arracherai les yeux au premier qui osera prétendre le contraire. Je défie qui que ce soit de dire le moindre mal d'aucune des dames que j'ai servies. »

Hinc illæ lacrymæ[17]. Honora n'avait pas plus d'attachement pour Sophie, que la plupart des domestiques n'en ont pour leurs maîtres ; mais elle défendait, par orgueil, l'honneur de la personne, qu'elle servait, s'imaginant que le sien en dépendait. Dans son opinion, la considération qu'obtenait la maîtresse rejaillissait sur la suivante, et l'on ne pouvait rabaisser l'une, sans humilier l'autre.

À ce sujet, lecteur, nous te conterons une petite historiette. La fameuse Nell Gwynn[18] sortant un jour d'une maison, où elle avait fait une visite, vit autour de son carrosse un grand rassemblement de peuple, et son laquais tout couvert de sang et de boue. Elle lui demanda qui l'avait mis en cet état. « C'est, répondit-il, que je me suis battu avec un insolent qui appelait madame une catin. – Sot que vous êtes, repartit mistress Gwynn, à ce compte, vous vous battrez tous les jours de votre vie. Imbécile, eh ! tout le monde le sait. – Tout le monde le sait ? reprit le valet en murmurant, après avoir fermé la portière, cela se peut ;

---

[17] De là ces larmes.

[18] Maîtresse de Charles II. (*Trad.)*

mais je ne souffrirai pas, moi, qu'on m'appelle le laquais d'une catin. »

La colère d'Honora semblerait donc assez naturelle, quand elle n'aurait eu pour cause que l'orgueil blessé ; mais elle en avait encore une autre. On sait que certaines liqueurs produisent sur les passions le même effet que l'huile sur le feu. Elles les enflamment, au lieu de les éteindre. Le punch est une de ces liqueurs. Aussi le savant docteur Cheney le comparait-il à un feu liquide.

Or, par malheur, Honora avait tant versé de ce feu liquide dans son gosier, que la fumée lui en monta au cerveau, où l'on suppose qu'est le siège de la raison, et obscurcit cette divine lumière ; au même instant, le feu passant de l'estomac au cœur, y alluma la noble passion de l'orgueil. D'après cette explication, on ne doit plus s'étonner du grand courroux d'Honora, bien qu'au premier coup d'œil la cause en paraisse inférieure à l'effet.

Sophie et sa cousine s'efforcèrent d'apaiser l'incendie dont la violence avait répandu l'alarme dans toute la maison. Elles y parvinrent à la fin, ou pour suivre la métaphore, le feu ayant consumé toutes les matières combustibles, c'est-à-dire tous les termes injurieux que la langue peut fournir, s'éteignit de lui-même.

Quoique la tranquillité fût rétablie au premier étage, il n'en était pas ainsi au rez-de-chaussée. L'hôtesse indignée de l'injure faite au visage de son mari par les griffes d'Honora, demandait à grands cris vengeance et justice. Le pauvre homme qui était la principale victime de la querelle, gardait un morne silence. Peut-être se sentait-il affaibli par l'effet des coups qu'il avait reçus ; car son antagoniste, non contente de lui enfoncer ses ongles dans les joues, lui avait appliqué-son poing sur le nez avec tant de force, qu'elle en avait fait jaillir des flots de sang. Joignez à cela l'embarras que lui causait sa méprise. L'emportement d'Honora n'avait servi qu'à l'y affermir ; mais un personnage de distinction, arrivé en brillant équipage, venait

de le détromper, en l'assurant que l'une des dames était une femme de qualité, et son intime amie.

Il monta, par son ordre, chez nos belles voyageuses, et leur dit qu'il y avait en bas un grand seigneur qui désirait leur faire l'honneur de les saluer. Sophie devint pâle et tremblante à ce message qu'on trouvera sûrement trop poli, malgré la balourdise de l'hôte, pour l'attribuer à l'écuyer Western ; mais la peur, comme certains magistrats, se hâte souvent de juger sur de légères apparences, sans prendre le temps de rien approfondir.

Nous dirons au lecteur, moins pour dissiper ses craintes que pour satisfaire sa curiosité, qu'un pair d'Irlande qui se rendait à Londres, était arrivé le soir, fort tard, dans l'hôtellerie. Pendant qu'il soupait, il entendit l'affreux vacarme dont nous avons parlé ; aussitôt il sortit de table, courut vers le lieu d'où partait le bruit, et trouvant près du feu de la cuisine la femme de chambre de mistress Fitz-Patrick, il apprit d'elle que sa maîtresse, qu'il connaissait parfaitement, était dans la maison. Sur cette nouvelle, il s'adressa à l'hôte, apaisa sa colère, et le chargea pour la dame, d'un compliment un peu mieux tourné que celui qu'on a lu plus haut.

Il ne confia point son message à la femme de chambre, et par de bonnes raisons. Elle était dans ce moment (nous l'avouerons à regret) incapable de s'acquitter de cette commission, ni d'aucune autre. Le rhum (il plaisait à l'hôte d'appeler ainsi son eau-de-vie de grains) avait ôté à la pauvre fille, déjà excédée de fatigue, l'usage de ses facultés intellectuelles et de ses jambes.

Nous ne décrirons pas plus au long une scène que nous aurions supprimée volontiers, si la fidélité à laquelle nous nous sommes astreint, ne nous avait obligé d'en toucher quelque chose. Beaucoup d'historiens, faute de cette exactitude scrupuleuse, jettent leurs lecteurs dans un cruel embarras, en leur laissant la peine de deviner une foule de petits incidents, qui mettent quelquefois leur sagacité à une laborieuse et vaine épreuve.

Sophie fut bientôt guérie de sa terreur panique, par l'arrivée du noble pair qui n'était pas seulement une simple connaissance, mais un ami très-particulier de mistress Fitz-Patrick. S'il faut ne rien taire, c'était à lui qu'elle avait dû sa délivrance. Ce seigneur ne le cédait ni en bravoure, ni en galanterie aux illustres paladins dont nous lisons les hauts faits dans les romans de chevalerie. Il avait brisé les fers de plus d'une beauté captive. L'autorité tyrannique qu'exercent trop souvent les maris et les pères sur un sexe faible et charmant, excitait son indignation. Il en était ennemi aussi juré que jamais chevalier errant le fut du malin pouvoir des enchanteurs. Pour le dire en passant, nous avons toujours soupçonné que ces enchanteurs, si communs dans les vieux romans, figuraient les maris d'alors, et que le mariage lui-même était le château enchanté où gémissait la beauté prisonnière.

Le lord possédait une terre dans le voisinage de M. Fitz-Patrick, et s'était lié depuis quelque temps avec sa femme. À la première nouvelle de son emprisonnement, il travailla sans relâche à lui rendre la liberté ; et il y réussit, non en attaquant la place de vive force, à la façon des anciens preux, mais en corrompant le gouverneur, suivant la tactique moderne qui préfère la ruse à la valeur, et répute l'or plus irrésistible que le plomb ou l'acier.

Comme mistress Fitz-Patrick n'avait pas jugé cette circonstance assez importante pour la faire entrer dans son histoire, nous nous étions abstenu d'en parler ; et plutôt que d'interrompre son récit par un détail, en apparence indifférent, nous avions laissé supposer un moment qu'elle avait fabriqué elle-même, ou trouvé, par quelque moyen extraordinaire et peut-être surnaturel, l'or qui avait servi à séduire sa geôlière.

Le lord, après un court entretien, ne put s'empêcher de témoigner à mistress Fitz-Patrick sa surprise de la rencontrer en ce lieu, tandis qu'il la croyait à Bath. Elle lui avoua sans détour qu'elle avait été traversée dans son dessein par l'arrivée impré-

vue d'une personne qu'il était inutile de nommer. Mais à quoi bon vous cacher, dit-elle, ce qui n'est déjà que trop connu ? Mon mari a failli me rattraper en chemin ; j'ai eu le bonheur de lui échapper, et je me rends maintenant à Londres avec cette jeune dame, ma proche parente, qui s'est soustraite comme moi au joug d'un tyran, non moins cruel que le mien.

Le lord, concluant de là que ce tyran était encore un mari, prodigua les compliments aux deux dames, et n'épargna pas les invectives contre son propre sexe. Il se permit en outre d'attaquer indirectement l'institution même du mariage, et l'injuste pouvoir qu'elle donne à l'homme ; sur la plus sensible et la meilleure moitié de l'espèce humaine. Il termina cette satire par l'offre de sa protection et de son carrosse à six chevaux. Mistress Fitz-Patrick l'accepta sans balancer, et la fit agréer aussi à sa cousine.

Ces arrangements pris, le lord se retira, et les dames se mirent au lit. Mistress Fitz-Patrick entretint Sophie des brillantes qualités du noble pair, et s'étendit avec complaisance sur son extrême tendresse pour sa femme, le citant comme un modèle presque unique de fidélité conjugale, dans un si haut rang. « Oui, ma chère Sophie, ajouta-t-elle, cette vertu est bien rare parmi les gens de qualité. N'y comptez pas, quand vous vous marierez ; autrement, croyez-moi, vous serez trompée. »

Cette réflexion fit pousser un soupir à Sophie, et lui causa sans doute un songe peu agréable ; mais le soin qu'elle eut de ne le confier à personne, nous empêche d'en faire part au lecteur.

CHAPITRE IX.

Description poétique du matin. Voitures publiques. Politesse des femmes de chambre. Caractère héroïque de Sophie ; sa générosité, effet qu'elle produit. Départ du lord et des dames, leur arrivée à Londres. Quelques réflexions à l'usage des voyageurs.

Les membres de la société condamnés par le sort à procurer aux heureux du siècle les douceurs de la vie, commençaient d'allumer leurs chandelles pour reprendre leur tâche journalière ; le robuste valet de charrue attachait le joug au front du bœuf, son compagnon de labeur ; l'artisan industrieux, le diligent manouvrier, quittaient leur dur grabat ; la joyeuse servante s'occupait à réparer le désordre de la salle à manger, tandis que les bruyants convives de la veille, dans un sommeil souvent interrompu, s'agitaient sur leurs couches voluptueuses, comme si la rudesse du duvet eût blessé leurs membres délicats. Pour dire la chose en termes plus simples, l'horloge avait à peine sonné sept heures ; déjà les dames étaient prêtes à partir, et n'attendaient que le lord, qui vint, suivant leur désir, les prendre avec sa voiture.

Il s'éleva une petite difficulté, c'était de savoir comment le lord lui-même ferait la route. Dans les voitures publiques, où l'on empile les voyageurs comme autant de ballots, le conduc-

teur trouve le secret d'en mettre six à l'aise dans un espace destiné pour quatre. L'habile homme a su calculer qu'au moyen du rétrécissement produit par une légère pression, la grasse cabaretière, ou l'épais alderman, n'occupent pas plus de place que la jeune fille la plus mince, ou le petit-maître le plus effilé. Mais dans les voitures particulières, quoique plus larges que les diligences, on n'a point coutume d'entasser ainsi les gens.

Le lord, pour trancher la difficulté, proposa galamment d'escorter les dames à cheval. Mistress Fitz-Patrick ne voulut point y consentir, et il fut arrêté que les deux soubrettes monteraient tour à tour un des chevaux du lord, sur lequel on mit une selle de femme.

Les dames ayant acquitté le mémoire de leur dépense, renvoyèrent leurs premiers guides. Sophie eut la bonté de faire à l'hôte un petit présent pour le consoler, tant des contusions que sa chute lui avait causées, que des égratignures et des coups de poing d'Honora. Elle s'aperçut en ce moment d'une perte qui lui fut assez sensible ; c'était celle du billet de banque de cent livres sterling que son père lui avait donné la dernière fois qu'elle l'avait vu, et qui composait, avec quelques guinées, son unique trésor. Elle visita tous les coins de la chambre, tous ses effets, mais en vain. Le billet ne se retrouva pas. Elle demeura convaincue qu'elle l'avait perdu dans le chemin obscur où elle était tombée de cheval en s'efforçant, comme nous l'avons dit, de tirer son mouchoir de sa poche pour obliger sa cousine.

Un malheur de ce genre, quelque inconvénient qu'il en résulte, si l'avarice ne s'y mêle, ne saurait abattre une âme douée d'une certaine énergie. Sophie surmonta bientôt le chagrin que lui causait cet accident, et rejoignit la compagnie avec sa gaîté ordinaire. Le lord conduisit les dames à son carrosse ; il fit la même politesse à mistress Honora : celle-ci, après bien des compliments et des façons, céda enfin aux instances de sa compagne, et consentit à faire la première course en voiture. Elle s'y trouva ensuite si bien, qu'elle aurait voulu y rester ; et il ne fallut

rien moins qu'un ordre exprès de sa maîtresse, pour la forcer d'en descendre et de monter à cheval à son tour.

Le carrosse, étant rempli, partit escorté d'un grand nombre de domestiques et de deux capitaines en retraite. Ces officiers cédèrent aux dames les places qu'ils avaient occupées jusque-là dans la voiture ; en cela ils se conduisirent en gens bien élevés, mais ce n'étaient, au fond, que de vils complaisants, toujours prêts à faire mille bassesses pour avoir l'honneur d'être admis dans la société du lord, et l'avantage de s'asseoir à la table.

L'hôte, charmé du présent qu'il avait reçu, était plus disposé à se féliciter qu'à se plaindre de ses contusions et de ses blessures. On désirera peut-être de savoir ce que Sophie lui donna. Nous ne pouvons satisfaire sur ce point la curiosité du lecteur. L'hôte, au reste, quoique très-content d'être indemnisé du dommage qu'il avait essuyé dans sa personne, regretta fort de n'avoir pas su plus tôt le peu de cas que la dame faisait de l'argent. « On aurait pu, dit-il, doubler chaque article de son mémoire, elle n'aurait pas marchandé davantage pour l'acquitter. »

Sa femme ne partageait pas son sentiment. Sans décider si elle ressentait l'injure faite à son mari plus vivement que lui-même, on peut assurer qu'elle se louait peu de la générosité de Sophie. « Cette dame, lui dit-elle, sait mieux que vous ne vous l'imaginez le prix de l'argent. Elle pensait bien que l'affaire n'en resterait pas là, qu'il nous fallait une satisfaction, et que la justice lui coûterait infiniment plus que cette bagatelle, que vous n'auriez pas dû accepter.

– Vous vous abusez fort, répondit le mari. La justice lui aurait coûté davantage, cela est vrai, croyez-vous que je ne le sache pas aussi bien que vous ? Mais en serait-il entré plus ; ou même autant dans notre poche ? Ah ! si mon fils Thomas le procureur vivait encore, je me serais fait un plaisir de lui mettre entre les mains une si jolie affaire. Quel parti il en aurait tiré ! Mais je

n'ai plus de parent dans la chicane, et irai-je plaider pour enrichir des étrangers ?

– Allons, repartit la femme, j'en conviens, vous en savez plus que moi...

– Je le crois, répliqua-t-il ; quand il y a de l'argent à gagner, je suis capable de le flairer aussi bien que personne. Tout le monde, croyez-moi, n'aurait pas eu le talent de se faire donner la bagatelle dont vous parlez, notez cela, je vous prie. Tout le monde n'aurait pas su flatter la dame avec assez d'adresse pour en tirer autant, notez cela. »

L'hôtesse applaudit à la sagacité de son mari, et ainsi se termina leur court entretien.

Laissons là ces bonnes gens, et suivons le lord et ses belles compagnes. Leur marche fut si rapide, qu'ils firent quatre-vingt-dix milles en deux jours, et arrivèrent le lendemain au soir à Londres, sans aventure digne de remarque. Notre plume ne restera pas en arrière ; elle courra sur le papier avec la même vitesse. Un bon historien doit imiter le voyageur éclairé, qui proportionne son séjour dans chaque lieu aux beautés, aux agréments, aux curiosités qu'il y rencontre. À Eshur, à Stowe, à Wilton, à Estbury, dans le parc de Prior, les jours entiers ne lui suffisent pas pour admirer les prodiges de l'art, rivalisant avec les merveilles de la nature. Dans quelques-unes de ces retraites délicieuses, l'art emporte le prix ; dans d'autres, la nature le lui dispute. Le parc de Prior est le triomphe de celle-ci : là elle déploie toute sa magnificence, tandis que l'art simple et modeste ne se montre que pour relever ses charmes ; là elle a répandu les plus riches trésors qu'elle ait prodigués à l'univers ; là enfin l'œil toujours enchanté ne se détache d'un site que pour se fixer sur un autre avec plus de plaisir encore.

Le goût, l'imagination, qui trouvent tant d'attraits dans ces tableaux sublimes, ne dédaignent pas des beautés d'un ordre inférieur. Les bois, les rivières, les pelouses de Devon et de Dorset,

attirent les regards et ralentissent la marche du voyageur sensible ; mais il se hâte ensuite de traverser les sombres bruyères de Bagshot, et cette triste plaine qui s'étend à l'ouest de Stockbridge, où, dans l'espace de seize milles, nul objet n'excite son attention, à moins que, par pitié pour son ennui, les nuages n'offrent obligeamment à sa vue une agréable variété de formes fantastiques.

Ce n'est pas ainsi que voyagent le marchand avide de gain, le juge de paix occupé de procédure, le docteur constitué en dignité, le rustre vêtu de bure, et les nombreux enfants de l'opulence et de la sottise. Ils trottent d'un pas mesuré à travers les vertes prairies, ou les landes arides. Leur monture fait régulièrement quatre milles et demi par heure, l'animal et son maître portant l'un comme l'autre les yeux en avant, et contemplant les mêmes objets de la même façon. Ces honnêtes cavaliers s'extasient également à l'aspect des plus beaux monuments d'architecture, et de ces lourds édifices de briques qui décorent nos villes manufacturières, et dont la masse colossale n'atteste pas moins le mauvais goût que la richesse de leurs obscurs fondateurs.

Dans notre impatience, cher lecteur, de rejoindre notre héroïne, nous laisserons à ta sagacité le soin d'appliquer ces réflexions aux méchants auteurs et aux grands écrivains. Tu en viendras facilement à bout sans notre secours. Fais donc usage de tes lumières en cette circonstance. Dans les endroits difficiles nous venons volontiers à ton aide, au lieu de te condamner, comme font quelques-uns de nos confrères, au tourment de deviner notre pensée. Mais lorsqu'il ne faut qu'un peu d'attention pour nous comprendre, nous ne voulons point favoriser ta paresse. Ce serait, de ta part, une erreur grossière de t'imaginer qu'en commençant ce grand ouvrage, nous ayons eu l'intention de t'épargner tout travail d'esprit, et que tu puisses y trouver, sans exercer jamais ta pénétration, quelque plaisir, ou quelque profit.

CHAPITRE X.

Un mot ou deux sur la vertu et sur le soupçon.

Notre compagnie, en arrivant à Londres, descendit à l'hôtel du lord. Pendant que les deux cousines se reposaient des fatigues du voyage, un domestique alla chercher pour elles un appartement dans la ville ; car milady étant absente, mistress Fitz-Patrick refusa d'accepter un lit chez le noble pair.

On verra peut-être dans le scrupule de cette dame un excès de réserve et de délicatesse ; cependant si l'on songe à l'embarras de sa position, à la malignité publique, on conviendra qu'elle ne poussa pas trop loin la prudence, et qu'en pareil cas toute femme fera bien de l'imiter. Dans la théorie, la plus parfaite apparence de vertu, sans réalité, ne saurait se comparer à la vertu elle-même, dénuée de cette apparence ; mais dans le monde elle obtiendra toujours plus de suffrages, et personne ne contestera que le sexe ne peut, en nulle occasion, se passer de l'apparence ou de la réalité.

Aussitôt qu'on eut trouvé un appartement, Sophie y accompagna sa cousine, pour cette nuit seulement, bien décidée à s'enquérir dès le lendemain matin de la dame dont elle était venue chercher la protection, en quittant la maison paternelle. Quelques observations qu'elle avait faites pendant les deux derniers jours de son voyage, redoublaient son empressement à prendre ce parti.

Dans la crainte de peindre notre héroïne sous les traits odieux d'une personne soupçonneuse, nous n'osons presque dé-

couvrir au lecteur les pensées qui occupaient son esprit, au sujet de mistress Fitz-Patrick. Il est certain qu'elle concevait des doutes sur son caractère ; et ces doutes étant de la nature de ceux qui naissent aisément dans les cœurs pervers, avant d'en parler plus clairement, nous dirons un mot du soupçon en général.

Il y a deux manières de l'envisager. Dans le premier cas il part du cœur ; sa rapidité semble une inspiration ; il enfante des chimères ; il voit ce qui n'est point, ou dépasse la réalité. Doué d'une vue aussi perçante que celle de l'aigle, il épie les actions, les paroles, les gestes, les regards ; il pénètre jusqu'au fond des âmes, où il découvre le mal dans son origine, et quelquefois avant sa naissance. Faculté admirable, si elle était infaillible ! Mais que d'infortunes produisent ses erreurs ! que de larmes elles coûtent à l'innocence et à la vertu ! Il faut donc regarder une perception du mal si prompte et si fautive, comme un défaut pernicieux. Il annonce d'ordinaire un mauvais cœur ; et ce qui nous le persuade, c'est que nous ne l'avons jamais observé dans une belle âme : celle de Sophie en était entièrement exempte.

Considéré sous un autre aspect, le soupçon paraît venir de la tête, et n'est que la faculté de voir ce qui s'offre à nos regards, et d'en tirer des conséquences : double opération qui ne demande que des yeux et une dose commune de bon sens. Ce second genre de soupçon est aussi ennemi du crime que le premier l'est de l'innocence. On l'excuse, lors même que par un effet de la faiblesse humaine, il s'égare dans ses conjectures. Qu'un mari, par exemple, surprenne sa femme sur les genoux, ou dans les bras d'un de ces jeunes roués qui professent l'art de la séduction, le blâmerons-nous d'en croire un peu plus qu'il n'en voit, et de mal interpréter des familiarités qu'une excessive indulgence pourrait seule traiter de libertés innocentes ? Le lecteur imaginera sans peine un grand nombre de méprises aussi plausibles. Nous ajouterons que, sans trop blesser la charité chrétienne, on peut soupçonner quelqu'un d'être capable de

faire ce qu'il a déjà fait, et de commettre une seconde faute, quand il en a commis une première. Sophie, nous le croyons, donnait accès dans son esprit à ce soupçon. Elle pensait que sa cousine n'était pas plus sage qu'il ne fallait.

Voici le fait. Mistress Fitz-Patrick, en personne sensée, avait observé que dans le monde la vertu d'une femme court le même risque qu'un pauvre lièvre, qui ne saurait se hasarder dans la plaine sans y rencontrer des ennemis. Dès qu'elle eut formé le projet de renoncer à la protection de son mari, elle résolut d'en chercher une autre : or, pouvait-elle en choisir une meilleure que celle d'un seigneur distingué par sa naissance, par son rang, par sa fortune, d'un généreux chevalier qui, outre le zèle naturel à son sexe pour la défense des belles affligées, lui avait donné toutes les preuves possibles du plus vif attachement ?

Mais les lois ayant imprudemment omis de créer la charge de vice-mari, ou de tuteur d'une femme échappée du lien conjugal, et la malignité se plaisant à l'appeler d'un nom moins honorable, on convint que le lord rendrait en secret à la dame les bons offices d'un protecteur, sans en jouer publiquement le rôle. Afin de prévenir même toute espèce de soupçon, il fut arrêté qu'elle irait droit à Bath, et le lord, à Londres, d'où il viendrait la rejoindre, sous prétexte de prendre les eaux pour sa santé.

Sophie apprit cet arrangement, non par une confidence positive, ou par quelque imprudence de mistress Fitz-Patrick, mais par l'indiscrétion du lord, beaucoup moins habile que la jeune dame à garder un secret. Peut-être aussi le silence que celle-ci avait gardé sur ce sujet dans le récit de son histoire, contribuait-il beaucoup à fortifier les doutes de sa cousine.

Sophie trouva aisément la dame qu'elle cherchait. Il n'y avait pas, dans Londres, un porteur de chaise qui ne connût sa demeure. Elle lui adressa un message qui fut suivi d'une invitation très-pressante, qu'elle accepta sur-le-champ. Mistress Fitz-Patrick ne fit pas plus d'efforts pour la retenir, que la politesse

ne l'exigeait. Soit qu'elle se doutât des soupçons dont nous avons parlé, et qu'elle en fût blessée, soit par tout autre motif, elle était aussi impatiente de se séparer de Sophie, que Sophie pouvait l'être de se séparer d'elle.

Notre jeune héroïne, en prenant congé de sa parente, se permit de lui donner un avis. Elle la conjura au nom du ciel de prendre garde à elle, et de considérer le danger de sa position. « J'espère, ajouta-t-elle, qu'on pourra trouver le moyen de vous réconcilier avec votre mari. Vous devez vous rappeler, ma chère, ce que ma tante Western nous a tant de fois répété à toutes deux. Quand l'union conjugale est rompue, et la guerre déclarée entre le mari et la femme, celle-ci ne peut faire une paix désavantageuse, quelles qu'en soient les conditions. Ce sont les propres paroles de ma tante, et elle a, vous le savez, une grande expérience du monde.

– Soyez sans inquiétude sur mon compte, mon enfant, lui répondit mistress Fitz-Patrick, avec un sourire dédaigneux, et prenez garde à vous-même ; car vous êtes plus jeune que moi. J'irai vous voir sous peu. À propos, ma chère Sophie, souffrez qu'à mon tour je vous donne un conseil. Gardez pour la campagne le rôle de miss *Sensée*. Croyez-moi, il vous réussirait mal à Londres. »

Ainsi se quittèrent les deux cousines. Sophie alla trouver aussitôt lady Bellaston, qui lui fit l'accueil le plus poli et le plus affectueux. Cette dame l'avait vue autrefois chez sa tante Western, et avait conçu pour elle beaucoup d'amitié. Elle fut charmée de la revoir, et ne sut pas plus tôt les motifs de sa fuite, qu'elle applaudit à sa résolution. Elle la remercia d'avoir choisi sa maison pour asile, et lui promit, en retour de ce témoignage de confiance, toute la protection qui dépendait d'elle.

Maintenant que nous avons remis Sophie en mains sûres, le lecteur nous permettra de l'y laisser pendant quelque temps, et de jeter un regard sur nos autres personnages, particulièrement sur le pauvre Jones. Le remords de ses fautes passées, par

une conséquence naturelle du vice, aurait suffi pour son châtiment ; et nous pensons qu'il en a fait, d'ailleurs, une assez longue pénitence.

LIVRE XII.

CONTENANT LE MÊME ESPACE DE TEMPS QUE LE PRÉCÈDENT.

CHAPITRE PREMIER.

Du plagiat dans un auteur moderne, et de ce qui doit être réputé prise légitime.

Le lecteur instruit a dû remarquer qu'il nous arrive fréquemment d'insérer, dans cette vaste composition, des passages traduits d'anciens auteurs, sans nous mettre en peine de citer le texte original, ni même d'indiquer les sources où nous puisons. L'abbé Banier, dans la savante et judicieuse préface de sa Mythologie, donne une raison aussi plausible qu'ingénieuse des omissions de ce genre.

« Les lecteurs, dit-il, verront bien que souvent mes égards pour eux m'ont été plus chers que ma réputation ; car il ne faut pas compter pour rien qu'un auteur supprime des traits d'érudition qu'il a sous la main, et qu'il ne lui coûterait que la peine de transcrire. »

Remplir un ouvrage de bribes savantes, c'est tendre un piège à la bonne foi des érudits qui, dupes de l'artifice, achètent en détail ce qu'ils possèdent déjà, sinon dans leur mémoire, du moins sur leurs tablettes ; c'est abuser encore davantage de la simplicité des ignorants, auxquels on fait payer ce qui ne peut leur servir de rien. Un écrivain, en chamarrant son livre de grec et de latin, en use avec les jolies femmes et les petits-maîtres, de la même façon que les huissiers-priseurs avec le public. Ils ont coutume de composer les lots, dans les ventes, de manière qu'un amateur, pour avoir l'objet qu'il désire, est obligé d'en acheter plusieurs dont il n'a nulle envie.

Cependant, comme il n'est pas de conduite si noble et si désintéressée qu'elle soit, que l'ignorance ne dénature, et que la

malignité n'envenime, nous avons été tenté plus d'une fois de sauver notre réputation aux dépens du lecteur ; et de transcrire l'original, ou de citer au moins le chapitre et le vers, lorsque nous empruntions à quelque auteur une pensée ou une expression. Nous craignons même de nous être fait tort en plusieurs circonstances, par la méthode contraire, et que l'ingrat lecteur ne nous ait accusé de plagiat, au lieu d'attribuer notre discrétion au motif obligeant allégué par l'abbé Banier.

Pour prévenir désormais tout reproche semblable, nous allons exposer et justifier ici notre système. On peut considérer l'héritage des anciens comme un champ fertile et commun, où quiconque possède le plus petit coin de terre sur le Parnasse, a droit d'engraisser sa muse. Veut-on une comparaison plus sensible encore ? Nous autres modernes, nous sommes aux anciens ce qu'est aux riches la classe nombreuse qu'on désigne sous le nom de populace. Or, ceux qui ont l'honneur d'être admis à quelque degré d'intimité avec les membres de ce respectable corps, n'ignorent pas qu'ils se croient permis de piller impunément leurs riches voisins, et qu'ils n'attachent à ces vols aucune idée de crime, ni de honte. Ce principe qui les anime et les dirige sans cesse, entretient dans la plupart des paroisses du royaume une ligue permanente contre un certain personnage opulent, nommé le seigneur. Aux yeux de ses voisins pauvres, son bien est une proie dont chacun est libre de prendre sa part. Persuadés de la légitimité de leurs prétentions, ils se font un point d'honneur, une obligation rigoureuse de ne pas se trahir mutuellement, et de se soustraire autant qu'ils peuvent à l'action de la justice.

Sous ce point de vue, les anciens tels qu'Homère, Virgile, Horace, Cicéron, et autres génies supérieurs, sont pour nous, pauvres du Parnasse, autant de seigneurs opulents auxquels une coutume immémoriale semble nous autoriser à faire tous les larcins possibles. C'est une faculté que nous réclamons et que nous accordons volontiers à nos confrères nécessiteux, à la seule condition d'observer entre nous cette fidélité religieuse dont se

pique la populace. Il y aurait de la bassesse et de l'impudence à se piller réciproquement. Ce serait dépouiller des pauvres, souvent plus pauvres que soi, ou pour mieux peindre l'infamie d'une telle action, ce serait voler l'hôpital.

Après un examen sévère, notre conscience ne nous reproche aucun de ces honteux larcins. Quant aux autres, nous les avouons sans détour. Jamais nous ne nous ferons scrupule de prendre dans un ancien auteur, sans le citer, les traits qui conviendront à notre sujet. Nous allons plus loin : nous prétendons que ces traits, du moment qu'ils sont fondus dans nos ouvrages, nous appartiennent, et nous espérons que nul lecteur ne nous en contestera la propriété. En revanche, nous promettons de respecter fidèlement celle de nos pauvres confrères. Si, malgré leur indigence, il nous arrive de leur emprunter la moindre chose, nous ne manquerons point d'y mettre une marque, pour être toujours prêt à la restituer au légitime propriétaire.

Un plagiaire de profession, nommé Moore, paya cher l'oubli de cette précaution : il avait pris à M. Pope une demi-douzaine de vers qu'il s'était permis d'insérer dans sa comédie des *Muses rivales.* M. Pope les y retrouva. Indigné du larcin, il se ressaisit de son bien, et tira du voleur une vengeance éclatante, en l'emprisonnant dans l'affreux donjon de sa Dunciade, où son nom flétri restera éternellement gravé, en punition de son improbité dans le commerce poétique.

CHAPITRE II.

L'écuyer Western trouve, au lieu de sa fille, quelque chose qui met fin à sa poursuite.

Retournons maintenant à l'hôtellerie d'Upton, et suivons les traces de l'écuyer Western. Son voyage ne devant pas être long, nous aurons bientôt le loisir d'aller retrouver notre héros.

On se rappelle que l'écuyer partit d'Upton, fort en colère, pour courir après sa fille. Ayant appris du valet d'écurie qu'elle avait passé la Savern, il la passa aussi avec sa suite, et mit son cheval au grand galop, menaçant la pauvre Sophie d'un châtiment exemplaire, s'il parvenait à la rattraper.

En peu de temps, il arriva à un carrefour où il s'arrêta un instant, et tint conseil. Les avis étant partagés, il laissa le choix de la route à la fortune, qui le lança sur celle de Worcester.

À peine avait-il fait deux milles dans cette direction, qu'il commença à proférer des plaintes amères. « Quelle fatalité ! s'écria-t-il à diverses reprises. Fut-il jamais chien plus malheureux que moi ! » Et il lâcha une bordée de jurements et d'imprécations.

Le ministre Supple essaya de calmer son chagrin. « Ne vous affligez pas, monsieur, lui dit-il, comme font ceux qui n'ont plus d'espoir. Quoique nous n'ayons pu réussir encore à trouver mademoiselle Sophie, nous devons nous estimer heureux d'avoir suivi ses traces jusqu'ici. Il est vraisemblable que la fatigue l'obligera bientôt de s'arrêter dans quelque auberge, pour

réparer ses forces, et dans peu, selon toutes les probabilités morales, vous serez *compos voti*[19].

– La peste l'étouffe ! repartit l'écuyer. C'est bien d'elle que je m'occupe ! Je déplore la perte d'une matinée si favorable pour la chasse. Quel nez mes chiens auraient eu ! Il est dur de manquer le plus beau jour peut-être de la saison, surtout après une aussi longue gelée. »

Soit que la fortune, qui mêle de temps en temps quelque douceur à l'amertume de ses disgrâces, prît pitié de l'écuyer, soit que décidée à ne pas lui rendre sa fille, elle voulût le dédommager d'une autre manière, au moment où il prononçait ces mots, accompagnés de deux ou trois jurements, des chiens courants firent entendre à peu de distance leurs voix mélodieuses. À ce bruit flatteur, le cheval et le cavalier dressèrent l'oreille. « La bête est passée, elle est passée ! s'écrie Western, ou le diable m'emporte. » Aussitôt il donne de l'éperon à son coursier, qui, animé de la même ardeur que lui, n'en avait nul besoin, il laisse en arrière le pauvre ministre émerveillé de sa folie, traverse avec tous ses gens un champ de blé, et court droit aux chiens en criant à tue-tête : « Holla ! holla ! taïaut ! taïaut ! »

Ainsi, dit la fable, la belle Grimalkin[20], que Vénus, à la prière d'un amant passionné, métamorphosa jadis de chatte en femme, n'aperçut pas plus tôt une souris, que se rappelant ses anciens jeux, et fidèle à son premier instinct, elle sauta hors du lit de son époux, pour courir après le petit animal.

Que faut-il inférer de cette fable ? que la jeune épouse était insensible aux caresses de son amoureux mari ? Non, il est des occasions où les chattes, aussi bien que les femmes, malgré

---

[19] Au comble de vos vœux.

[20] Nom poétique du chat en anglais. (*Trad.)*

l'ingratitude dont on les taxe, ne manquent pas de répondre aux marques de tendresse qu'on leur donne. Toutefois, suivant la spirituelle et profonde observation de sir Roger l'Estrange, chassez le naturel par la porte, il rentrera par la fenêtre. Une chatte, quoique changée en femme, aimera toujours les souris. Qu'on n'accuse donc point l'écuyer Western d'un défaut d'affection pour sa fille : il l'aimait certainement beaucoup ; mais c'était un gentilhomme campagnard, un ardent chasseur, et à ce double titre on peut lui appliquer la fable précédente et les judicieuses réflexions de sir Roger l'Estrange.

La vitesse des chiens égalait celle du vent. L'écuyer, avec ses cris, avec ses transports de joie accoutumés, franchissait lestement les fossés et les haies. L'idée de Sophie ne vint pas le troubler une seule fois dans cette chasse, la plus belle, à son gré, qu'il eût jamais vue, et qui aurait mérité, disait-il, qu'on s'y rendit de cinquante milles à la ronde. Si M. Western oublia sa fille, on peut croire que les valets l'oublièrent aussi. Le ministre lui-même cessa d'y penser. Après s'être récrié en beau latin contre l'extravagance de son patron, il suivit d'assez loin les chasseurs, et tout en trottant, il s'occupa à composer un prône pour le dimanche suivant.

Le propriétaire de la meute fut ravi de l'arrivée d'un confrère. On aime à trouver dans autrui des talents et des goûts analogues aux siens. Personne n'était plus habile, en plaine, que M. Western, personne ne savait mieux exciter les chiens de la voix, et animer la chasse par ses cris.

Les chasseurs, dans la chaleur de l'action, sont trop préoccupés, pour observer les règles de la politesse. Souvent même ils négligent les simples devoirs de l'humanité. L'un d'eux vient-il à tomber dans un fossé, ou dans une rivière, ses compagnons passent outre, sans prendre garde à lui, et l'abandonnent pour l'ordinaire à son malheureux sort. Les deux écuyers, quoique galopant souvent à côté l'un de l'autre, ne s'adressèrent pas une seule parole : ce qui n'empêcha point le maître de l'équipage de

remarquer et d'admirer l'habileté de l'inconnu à redresser les chiens, lorsqu'ils étaient en défaut. Il conçut une grande idée de sa capacité, en même temps que le nombre de ses valets lui donnait une haute opinion de son rang. Aussitôt que la mort du petit animal qui avait mis tant de monde en campagne, eut terminé la chasse, nos gentilshommes s'abordèrent et se firent les compliments d'usage, entre gens comme il faut. Leur conversation fut assez amusante, nous la rapporterons peut-être un jour dans un appendice, ou quelque autre part ; mais attendu qu'elle est tout-à-fait étrangère à cette histoire, nous ne jugeons pas à propos de la placer ici. Elle se termina par une seconde chasse, et celle-ci, par une invitation à dîner. Après le repas, on fit un assaut de santés. M. Western ne le soutint pas longtemps, et s'endormit profondément. Il était, ce soir-là, hors d'état de tenir tête à son hôte, aussi bien qu'au ministre Supple. L'extrême fatigue de corps et d'esprit qu'il avait essuyée doit lui servir d'excuse, et sauver sa réputation de bon buveur. Dès la troisième bouteille, il fut ivre mort. On ne se pressa point de le porter au lit. Cependant le ministre, croyant pouvoir le considérer dès lors comme absent, informa l'autre gentilhomme de tout ce qui concernait Sophie, et le pria de joindre le lendemain ses efforts aux siens pour engager M. Western à retourner chez lui.

Au point du jour, l'écuyer n'eut pas plus tôt les yeux ouverts, qu'ayant cuvé sa boisson de la veille, il demanda celle du matin. En même temps, il ordonna de préparer ses chevaux, et annonça le dessein de se remettre à la poursuite de sa fille. Son hôte, aidé du ministre, tâcha de l'en dissuader, et finit par le décider à reprendre le chemin de son château. Ce qui fit le plus d'impression sur son esprit, ce fut l'ignorance où il était de la route qu'il devait suivre. Il craignait, en courant au hasard, de s'éloigner du but, au lieu de s'en rapprocher. Il prit donc congé de son confrère le chasseur, et témoignant une grande joie du dégel (autre motif pour lui de hâter son retour), il partit et rebroussa chemin, non sans avoir envoyé auparavant une partie de ses gens après sa fille, et vomi de nouveau mille imprécations contre elle.

CHAPITRE III.

Départ de Jones de l'hôtellerie d'Upton. Ce qui se passe sur la route entre Partridge et lui.

Enfin, nous voici revenu à notre héros. Nous l'avons quitté depuis si longtemps, et laissé si malheureux, que beaucoup de lecteurs ont pu croire que nous l'avions entièrement abandonné. Il était en effet dans cette situation où les personnes prudentes cessent, pour l'ordinaire, de demander des nouvelles de leurs amis, de peur d'avoir le chagrin d'apprendre qu'ils se sont pendus.

Quant à nous, si nous ne possédons pas toutes les qualités des esprits circonspects, nous osons dire que nous n'en avons pas non plus les défauts. Quelque déplorable que soit la position où se trouve en ce moment le pauvre Jones, il nous tarde autant d'aller le retrouver, et de lui donner des témoignages d'intérêt, que s'il était au comble de la prospérité.

M. Jones et Partridge, ayant su par le garçon d'écurie qu'il était impossible de se procurer pour l'heure des chevaux à Upton, quittèrent l'hôtellerie peu de minutes après le départ de l'écuyer, et suivirent à pied la même route que lui. Ils marchaient tous deux, le cœur oppressé de tristesse. Leur chagrin, sans provenir de la même cause, était également profond. Jones soupirait avec amertume, Partridge poussait aussi à chaque pas des soupirs douloureux.

Arrivés au carrefour où l'écuyer s'était arrêté pour tenir conseil, ils s'y arrêtèrent aussi. Jones demanda à Partridge quelle route il lui conseillait de prendre.

« Ah ! monsieur, s'écria Partridge, plût au ciel que vous voulussiez suivre mon conseil !

– Pourquoi ne le suivrais-je point ? Peu m'importe désormais en quel lieu je porte mes pas, et ce qu'il adviendra de moi.

– Eh bien, monsieur, mon avis est qu'à l'instant vous fassiez volte-face, et repreniez le chemin du logis. Quand on peut, comme votre seigneurie, retourner dans une bonne maison, faut-il courir les champs en vagabond ? Je vous demande pardon, *sed vox ea sola reperta est*[21].

– Hélas ! je n'ai pas de maison où je puisse retourner... Mais quand mon protecteur, mon père consentirait à me recevoir chez lui, aurais-je la force de supporter la vue des lieux où ma Sophie n'est plus ? Cruelle Sophie !... Ah ! que dis-je ? je ne dois accuser que moi de mon malheur... Non, c'est toi plutôt qui en es cause. Maudit sois-tu, butor ! imbécile ! c'est toi qui m'as perdu. Si je m'en croyais, je t'arracherais la vie. »

À ces mots il saisit Partridge au collet, le secoua rudement, et lui causa une émotion si violente, que jamais accès de fièvre ou terreur panique ne lui en avait fait éprouver une pareille.

Partridge, glacé d'effroi, se jeta aux genoux de son maître en criant miséricorde, et protestant qu'il n'avait point eu de mauvaise intention. Jones, après l'avoir regardé d'un œil farouche, le laissa en liberté, puis tourna sa fureur contre lui-même avec un tel emportement, que si elle fût tombée aussi bien sur le pédagogue, elle l'aurait certainement anéanti : effet que la terreur seule avait presque produit.

---

[21] Je n'ai pas trouvé d'autre mot.

Nous n'hésiterions pas à prendre la peine de décrire toutes les extravagances de Jones, si nous étions sûr que le lecteur eût la patience d'en lire le détail ; dans le doute, la prudence nous conseille de ne point nous fatiguer à lui peindre une scène où peut-être ne jetterait-il pas un coup d'œil. C'est par un pareil motif que souvent, au lieu de donner un libre essor à notre génie, nous avons écarté de cet ouvrage de magnifiques tableaux dont nous étions tenté de l'enrichir. Ce motif, à la vérité, part d'un esprit qui ne se sent pas exempt de reproches. Nous-même, il faut l'avouer, en parcourant de volumineuses histoires, nous avons eu plus d'une fois une furieuse démangeaison d'en sauter un grand nombre de pages.

Il suffira donc de dire que les transports de Jones s'apaisèrent au bout de quelques minutes. Dès qu'il eut recouvré la raison, il conjura Partridge d'excuser un instant de délire, et le pria en même temps de ne plus lui parler d'un pays qu'il avait résolu de ne jamais revoir.

Partridge pardonna sans peine à son maître, et promit de se conformer à ses volontés.

« Eh bien donc, s'écria Jones saisi d'un noble enthousiasme, puisqu'il m'est impossible de suivre plus loin les traces de ma Sophie, je veux suivre le chemin de la gloire. Allons, mon brave, allons rejoindre l'armée ; la cause est honorable, et je verserais volontiers mon sang pour elle, quand j'attacherais quelque prix à la vie. »

En achevant ces mots il prit une route opposée à celle que l'écuyer avait prise ; et le hasard le conduisit sur les pas de Sophie.

Nos voyageurs firent un mille entier sans se dire un mot. Jones parlait souvent entre ses dents, Partridge gardait un profond silence. Peut-être n'était-il pas encore bien revenu de son saisissement. Il craignait d'ailleurs d'attirer sur sa tête un nou-

vel orage, d'autant plus qu'il lui venait une idée dont le lecteur sera peu surpris ; c'est que son maître était tout-à-fait fou.

Enfin, Jones, las de parler seul, s'adressa à Partridge, et lui reprocha sa taciturnité. L'honnête pédagogue s'en excusa sur la crainte qu'il avait de l'offenser. Dès qu'il fut rassuré par la promesse d'une indulgence plénière, il lâcha la bride à sa langue, avec le plaisir qu'éprouve un jeune poulain qu'on débarrasse de ses entraves, et qu'on laisse errer librement dans la prairie.

Le sujet qui l'intéressait le plus lui étant interdit, il se jeta sur celui qui occupait la seconde place dans son esprit ; c'était le vieillard de la montagne. « Certainement, monsieur, dit-il, on n'a jamais vu d'homme s'habiller et vivre d'une façon si extraordinaire. Au dire de la vieille, il ne mange habituellement que des herbes : ce qui est plutôt la nourriture d'une bête que d'un chrétien. S'il faut en croire l'aubergiste d'Upton, ses voisins ont d'étranges idées sur son compte. Tenez, monsieur, je ne puis m'ôter de la tête que c'est quelque esprit envoyé d'en haut pour notre salut. Qui sait si tout ce qu'il nous a dit de la bataille où il s'est trouvé, de sa prison, du danger qu'il a couru d'être pendu, n'est pas un avertissement du ciel de renoncer à notre dessein ? Ajoutez à cela que toute la nuit dernière je n'ai rêvé que combats. Il me semblait que le sang coulait de mon nez, comme le vin d'un robinet. Ah ! mon cher maître,

Infandum, regina, jubes renovare dolorem[22].

– Ton histoire, Partridge, répondit Jones, vient aussi hors de propos que ton latin. Rien de plus ordinaire, assurément, que de trouver la mort dans les combats. Peut-être même sommes-nous destinés à y périr tous deux : eh ! qu'importe ?

---

[22] Vous m'ordonnez, ô reine, un récit douloureux.

– Qu'importe ? comment donc, monsieur ? n'est-ce rien que de mourir ? Quand je serai mort, tout sera dit pour moi. Je me soucie bien que la cause triomphe, si je suis tué dans la mêlée. Le beau profit qui m'en reviendra ! Que servent, je vous prie, toutes les sonneries, et le plus brillant luminaire du monde, à qui dort six pieds sous terre ? Bonté divine ! ce sera donc la fin du pauvre Partridge !

– Et la fin du pauvre Partridge ne doit-elle pas arriver tôt ou tard ? Puisque vous aimez le latin, monsieur le pédagogue, je vais vous citer quelques beaux vers d'Horace qui inspireraient du courage à un lâche :

Dulce et décorum est pro patria mori.

Mors et fugacem perse quitur virum,

Nec parcit imbellis juventœ

Poplitibus, timidoque tergo.

– Horace est un auteur difficile, monsieur. Ayez la bonté de me faire la construction de ces vers. Je ne les comprends pas bien, de la manière dont vous les récitez.

– En voici une mauvaise imitation, ou plutôt une paraphrase de ma façon ; car je ne suis qu'un poëte médiocre.

Trop heureux le guerrier qui meurt pour sa patrie !

Car, dans le fait, à quoi sert la poltronnerie,

Nul n'échappe à la mort. L'inflexible Atropos

Tranche les jours du lâche, ainsi que du héros.

– Cela est certain. Oui, sûrement, *mors omnibus communis*[23]. Mais il est bien différent de mourir dans son lit, de vieillesse, entouré d'amis en larmes, ou d'être tué roide aujourd'hui ou demain, d'un coup de fusil, comme un chien enragé, ou taillé en pièces à coups de sabre, sans avoir le temps de demander à Dieu pardon de ses péchés. Que le ciel nous fasse paix ! les gens de guerre sont une race maudite, pour laquelle je me suis toujours senti de l'éloignement. Jamais je n'ai pu prendre sur moi de les regarder comme des chrétiens. Il ne sort de leurs bouches que jurements et que blasphèmes. Je souhaite que monsieur se repente de son projet, avant qu'il soit trop tard, je le souhaite de tout mon cœur. De grâce, n'allez pas vous mêler parmi cette engeance diabolique ! la mauvaise compagnie corrompt les bonnes mœurs : voilà ma principale raison. À l'égard du danger, je ne le crains pas plus qu'un autre, non assurément. Je sais que tout le monde doit mourir. Cependant, on peut aller plus ou moins loin. Moi, par exemple, je ne suis qu'au milieu de ma carrière, et je puis me promettre un long avenir. J'ai lu nombre d'exemples de gens qui ont vécu cent ans et plus. Ce n'est pas que je me flatte d'atteindre à cette extrême vieillesse. Néanmoins, quand je ne vivrais que quatre-vingts à quatre-vingt-dix ans, Dieu soit loué, ce serait toujours un bel âge. Je ne crains pas la mort plus qu'un autre ; mais l'affronter avant le temps, c'est le comble de l'extravagance et de l'impiété. Encore s'il en devait résulter le moindre bien ! mais quelque cause que l'on défende, que peuvent faire deux hommes pour en assurer le succès ? Quant à moi, je suis tout neuf dans le métier des armes. Je n'ai pas tiré dix coups de fusil dans ma vie, et ce n'était même qu'à poudre. Je ne m'entends pas davantage à manier l'épée. Jamais je n'ai pris de leçon d'escrime... Et puis il y a ces vilains canons, au-devant desquels on ne peut aller sans une insigne témérité. Il faut être fou... je vous demande pardon ;

---

[23] Tout le monde doit mourir.

sur mon âme, je n'ai pas eu dessein de vous offenser. Que votre seigneurie ne retombe pas, je l'en supplie, dans ses accès de colère.

– Ne crains rien, Partridge, je suis maintenant si convaincu de ta poltronnerie, que tu ne saurais m'offenser en aucune façon.

– Monsieur peut m'accuser de poltronnerie, tant qu'il lui plaira. Si c'est être poltron que d'aimer à conserver sa peau, *non immunes ab illis malis sumus*[24]. Je n'ai pas lu dans ma grammaire qu'il fût nécessaire de se battre pour être un homme de bien. *Vir bonus est quis ? Qui consulta patrum, qui leges juraque servat*[25]. Dans tout cela nulle mention de combat, et l'Écriture sainte y est si contraire, qu'on ne me persuadera jamais qu'un homme puisse être un bon chrétien, et verser le sang de ses frères. »

---

[24] Nous ne sommes point exempts de ce défaut.

[25] Quel est l'homme de bien ? C'est celui qui observe les décrets du sénat, les lois et la justice.

CHAPITRE IV.

Aventure d'un mendiant.

Comme le pédagogue achevait les sages réflexions qui terminent le chapitre précédent, nos voyageurs arrivèrent à un second carrefour, où un mendiant boiteux et couvert de haillons leur demanda l'aumône. Partridge le repoussa durement, en lui disant que chaque paroisse devait prendre soin de ses pauvres.

« Eh quoi ! Partridge, s'écria Jones en riant, n'êtes-vous pas honteux, avec tant de charité dans la bouche, d'en avoir si peu dans le cœur ? Votre religion, je le vois, ne vous sert qu'à excuser vos défauts ; elle ne vous excite nullement à la vertu. Un vrai chrétien peut-il refuser d'assister un de ses frères, dans une situation si misérable ? » En même temps il prit sa bourse, et donna un schelling au mendiant.

« Mon maître, dit le pauvre homme après l'avoir remercié, j'ai dans ma poche une chose curieuse que j'ai trouvée à environ deux milles d'ici. Vous plairait-il de l'acheter ? Je me garderais de la montrer à tout le monde ; mais vous me paraissez si bon, si charitable pour les malheureux, que vous ne soupçonnerez pas un homme d'être un voleur, par la seule raison qu'il est pauvre. » Alors il tira de sa poche un petit portefeuille doré qu'il présenta à Jones.

Jones l'ouvrit sur-le-champ, et devinez, lecteur, ce qu'il éprouva, lorsqu'il aperçut, à la première page, les mots *Sophie Western* écrits de la main de sa belle maîtresse. Il couvrit ce nom de baisers, et ne put contenir la vivacité de ses transports, malgré la présence de son compagnon et du mendiant. Peut-

être aussi ces transports mêmes lui firent-ils oublier qu'il n'était pas seul.

Tandis que Jones baisait et rebaisait le portefeuille, comme un enfant lèche avidement les bords dorés d'un gâteau, ou comme un bibliomane presse avec ravissement contre ses lèvres un livre rare qu'il vient d'acquérir, ou enfin comme un statuaire adore la beauté que créa son ciseau, il tomba d'entre les tablettes un papier que Partridge ramassa et remit à son maître. C'était le billet de banque dont M. Western avait fait présent à sa fille, la veille de sa fuite. Il était de cent livres sterling, et pas un juif n'eût refusé de le prendre pour cinq chellings au-dessous de sa valeur.

À cette découverte que Jones proclama sur-le-champ, les yeux de Partridge étincelèrent de joie. Une autre expression se peignit dans ceux du pauvre qui avait trouvé le portefeuille, et qui s'était abstenu de l'ouvrir, par honnêteté, nous l'espérons. Ce serait toutefois en manquer envers le lecteur, de lui laisser ignorer une circonstance assez importante ; c'est que le mendiant ne savait pas lire.

La vue du billet de banque mêla un sentiment de peine au plaisir si pur et si vif que Jones avait éprouvé, en ouvrant le portefeuille. Son imagination lui représenta le besoin que pourrait en avoir celle à qui il appartenait, avant qu'il eût le moyen de le lui remettre. « Je connais, dit-il au mendiant, la dame qui a perdu le portefeuille, et je vais faire tous mes efforts pour la trouver et pour le lui rendre le plus tôt possible. »

Ce portefeuille, sorti de la boutique d'un fameux tabletier, était le dernier présent de mistress Western à sa nièce. Il avait coûté vingt-cinq schellings ; mais la valeur réelle de l'argent contenu dans l'agrafe, n'étant que d'environ dix-huit pence, le marchand ne l'aurait pas repris pour un penny de plus, quoiqu'il fût encore comme neuf. Une personne moins délicate que Jones, profitant de l'ignorance du pauvre, se serait contentée de lui offrir six pence, ou un schelling ; bien des gens même ne lui

auraient laissé que son droit de trouvaille ; et dans sa triste position, il aurait pu, au jugement d'habiles procureurs, le faire valoir en vain.

Notre héros, naturellement généreux, pour ne pas dire prodigue, lui donna sans balancer une guinée. Le pauvre, qui depuis longtemps ne s'était vu en possession d'un pareil trésor, le combla de bénédictions, et montra presque autant de joie que Jones en avait témoigné, en lisant le nom de Sophie Western.

Nos voyageurs le prièrent de les mener à l'endroit où il avait trouvé le portefeuille. Il se prêta volontiers à leur désir, et les y conduisit, mais non pas aussi vite que Jones l'aurait souhaité. Le mendiant était malheureusement boiteux, comme on l'a vu plus haut, et ne pouvait faire qu'un mille par heure : or, le lieu en question étant éloigné, malgré son dire, de plus de trois milles, on peut calculer aisément le temps qu'il leur fallut pour ce trajet.

Jones ouvrit et baisa cent fois le portefeuille pendant la marche, se parla beaucoup à lui-même, et n'adressa que peu de mots à ses compagnons. Le guide en témoigna son étonnement à Partridge qui, pour toute réponse, secoua la tête et dit : « Le pauvre jeune homme ! *Orandum est ut sit mens sana in corpore sano*[26] *!* »

Enfin ils arrivèrent à l'endroit où Sophie avait eu le malheur de perdre son portefeuille, et le mendiant, le bonheur de le trouver. Jones voulut alors congédier son guide et doubler le pas ; mais le drôle qui avait eu le temps de la réflexion, et qui commençait à revenir de la surprise et de la joie que lui avait causées la première vue de la guinée, prit un air mécontent et dit en se grattant la tête : « J'espère que votre seigneurie me donnera quelque chose de plus. Qu'elle considère que si je

---

[26] « Ô ciel, rendez-le sain d'esprit comme de corps !

n'étais pas un honnête homme, j'aurais pu garder le tout. (Et l'on ne saurait disconvenir que c'était la vérité.) Si le papier qui est dans ses mains, ajouta-t-il, vaut cent livres sterling, il est certainement dû plus d'une guinée à celui qui l'a trouvé. Supposons d'ailleurs que votre seigneurie ne revoie pas la dame, et qu'il lui soit par conséquent impossible de le lui remettre... Quoique l'air et le langage de votre seigneurie inspirent de la confiance, je n'ai d'autre garantie que sa parole... Assurément si l'on ne peut découvrir la personne qui a perdu le portefeuille, les cent livres sterling appartiennent à celui qui les a trouvées. J'espère que votre seigneurie prendra tout cela en considération. Je ne suis qu'un pauvre homme, aussi je n'exige pas la somme entière ; mais il est juste que j'en aie ma part. Votre seigneurie est trop raisonnable pour ne pas en convenir. Elle me saura gré de mon honnêteté ; car enfin, je le répète, j'aurais pu garder le tout, sans que personne en sût rien.

– Je te proteste, sur mon honneur, repartit Jones, que je connais la dame à qui appartient le portefeuille, et que je ne manquerai pas de le lui rendre.

– Votre seigneurie fera comme il lui plaira. Qu'elle me donne seulement ma part, c'est-à-dire la moitié de la somme, et qu'elle garde le reste, si elle veut. Je lui jure que je n'en dirai jamais rien.

– Mon ami, soyez sûr que je remettrai fidèlement la somme entière à la personne qui l'a perdue. Je ne puis vous donner pour le moment une plus forte récompense ; mais dites-moi votre nom et votre demeure, et il est très-probable que vous aurez par la suite un nouveau sujet de bénir l'aventure de ce matin.

– Je ne sais ce que vous entendez par aventure. Il me semble que c'est moi qui mets à l'aventure, en vous laissant maître de rendre ou non à la dame son argent ; mais j'espère que votre seigneurie considérera... »

« Allons, allons ! s'écria Partridge, dites à sa seigneurie votre nom et votre demeure, et je vous garantis que vous n'aurez pas lieu de vous repentir d'avoir remis cet argent entre ses mains. »

Le mendiant, ne voyant plus d'espoir de rattraper le portefeuille, donna son nom et son adresse. Jones les écrivit avec le crayon de Sophie, sur un morceau de papier qu'il plaça vis-à-vis de la page où elle avait tracé son nom. « À présent, mon ami, dit-il au pauvre, vous êtes le plus heureux des mortels, votre nom est à côté de celui d'un ange.

– Je ne connais rien aux anges, répondit le mendiant. Veuillez, je vous prie, me donner un peu plus d'argent, ou me rendre le portefeuille. »

À ces mots, Partridge se mit en fureur, il chargea le boiteux d'injures, et voulait le battre. Jones s'y opposa, et répétant au mendiant qu'il trouverait quelque jour l'occasion de lui rendre service, il s'éloigna à grands pas. Partridge, dont le billet de banque avait ranimé la vigueur, suivit gaîment son maître. Le boiteux, obligé de rester en arrière, les maudit tous deux, ainsi que son père et sa mère. « S'ils m'avaient, dit-il, envoyé à l'école de charité pour apprendre à lire, à écrire et à compter, j'aurais su aussi bien qu'un autre la valeur de ce papier, et j'aurais profité de ma bonne fortune. »

CHAPITRE V.

Autres aventures de M. Jones et de son compagnon de voyage.

Nos voyageurs marchaient si vite, que le temps et l'haleine leur manquaient pour la conversation. Jones pensait à Sophie, Partridge, au billet de banque. Quelque plaisir que lui causât cette heureuse trouvaille, il murmurait contre la fortune, qui, dans tous ses voyages, ne lui avait jamais fourni une pareille occasion de montrer sa délicatesse. Au bout de trois milles, essoufflé et baigné de sueur, il pria son maître de ralentir un peu le pas. Jones y consentit d'autant plus volontiers, qu'il venait de perdre la trace des chevaux que le dégel lui avait permis de suivre jusque-là, et qu'il entrait dans une vaste plaine, traversée par plusieurs routes.

Comme il hésitait sur le choix, le son d'un tambour se fit entendre tout-à-coup, à peu de distance. Cette musique excita aussitôt les alarmes de Partridge. « Bon Dieu ! s'écria-t-il, les voilà qui approchent !

– De qui parles-tu ? répondit froidement Jones, dont l'esprit, depuis la rencontre du mendiant, n'était occupé que de la douce pensée de Sophie.

– De qui ? eh ! des rebelles. Mais pourquoi les nommer rebelles ? ils peuvent être de très-honnêtes gens. Rien ne me porte à croire le contraire. Au diable celui qui songe à les offenser. S'ils ne m'en veulent point, je ne leur en veux pas non plus, et je suis prêt à les traiter poliment. Pour l'amour de Dieu, monsieur, ne les insultez pas : peut-être ne nous feront-ils point de mal.

Mais, monsieur, ne serait-il pas plus prudent de nous cacher là-bas dans ces buissons, jusqu'à ce qu'ils soient passés ? Que peuvent deux hommes sans armes contre cinquante mille ? À coup sûr il n'y a qu'un fou... je vous en demande pardon ; oui, tout homme qui a *mens sana in corpore sono*...[27] »

Jones interrompit cette tirade d'éloquence inspirée par la peur, et dit à son compagnon, pour l'encourager, que le tambour annonçait le voisinage de quelque ville, et marcha droit au lieu d'où partait le bruit, en l'assurant qu'il ne l'exposerait à aucun danger, et que les rebelles ne pouvaient être si près d'eux.

Ces dernières paroles calmèrent un peu la frayeur de Partridge. Quoiqu'il eût beaucoup mieux aimé prendre une direction contraire, il suivit notre héros. Son cœur, plein d'une émotion inconnue aux braves, battait à l'unisson du tambour, dont le son ne cessa qu'au moment où, sortant de la plaine, ils entrèrent dans une étroite cavée.

Partridge, qui marchait du même pas que Jones, aperçut alors à quelques toises de distance un lambeau de toile peinte flottant dans l'air. Il s'imagina que c'était le drapeau ennemi, « Ô ciel ! monsieur, s'écria-t-il, les voici. Je reconnais la couronne et le cercueil. Ô ciel ! je n'ai jamais rien vu de si terrible ! ils ne sont plus qu'à une portée de fusil de nous. »

Jones leva les yeux et découvrit aussitôt d'où venait l'erreur de Partridge. « Mon ami, lui dit-il, je te crois capable d'affronter seul toute cette armée. À en juger par les couleurs de la bannière, le tambour que nous venons d'entendre ne bat que pour appeler les curieux à un spectacle de marionnettes.

– Un spectacle de marionnettes ! reprit Partridge transporté de joie. N'est-ce que cela, il n'y a pas de divertissement au

---

[27] Un esprit sain dans un corps sain.

monde que je préfère à un spectacle de marionnettes. Mon cher maître, arrêtons-nous pour le voir. D'ailleurs il est presque nuit, je n'ai pas mangé depuis trois heures du matin, et je meurs de faim. »

Ils arrivèrent en ce moment à une auberge, ou pour mieux dire à un cabaret. Jones incertain de la route qu'il devait suivre, consentit à s'y arrêter. Tandis qu'il s'informait si l'on avait vu passer des dames dans la matinée, Partridge visitait la cuisine. Ses recherches furent plus heureuses que celles de son maître. Celui-ci n'apprit aucune nouvelle de Sophie ; l'autre trouva, à sa grande satisfaction, des œufs et du lard, et put se flatter d'avoir bientôt sous les yeux l'agréable vue d'une omelette toute fumante.

L'amour agit différemment sur les personnes d'un tempérament robuste, et sur celles d'une complexion délicate. Dans les dernières, il détruit tout appétit tendant à la conservation de l'individu ; chez les autres, quoiqu'il produise souvent la négligence et même l'entier oubli des aliments qu'exige la nature, cependant placez un amant affamé de cette espèce, devant un aloyau cuit à point, il manquera rarement d'y faire honneur. C'est ce qui arriva dans le cas présent. Jones, s'il eût été seul, aurait pu aller beaucoup plus loin sans manger ; mais dès qu'on eut servi l'omelette au lard, excité par l'exemple de son compagnon, il se jeta dessus avec autant d'avidité que Partridge lui-même.

La nuit survint avant que nos voyageurs eussent achevé leur repas ; et comme la lune était en décours, il faisait extrêmement noir. Partridge décida son maître à rester au spectacle de marionnettes qui allait commencer, et auquel le directeur les invita d'une manière très-pressante. Ses figures, à l'entendre, étaient les plus belles qu'on eût jamais vues ; elles avaient obtenu le suffrage des amateurs éclairés de toutes les villes d'Angleterre.

La pièce se composait de scènes choisies du *Mari mis à l'épreuve.* Elle fut jouée avec beaucoup d'ensemble et de décence. Le ton en était sérieux et grave, il n'y avait ni quolibets, ni plaisanteries, ni gaîté, enfin pas un mot qui provoquât le rire. L'auditoire se récria d'admiration. Une respectable matrone dit au directeur que son spectacle lui avait paru de si bon goût, qu'elle y amènerait ses deux filles, le lendemain au soir. Un clerc de procureur et un commis de l'accise déclarèrent que les caractères de lord et de lady Townley étaient bien soutenus et conformes à la nature. Partridge fut du même avis.

Le joueur de marionnettes, enorgueilli de ce panégyrique, ne put s'empêcher d'y ajouter quelques traits de sa façon. « Rien, dit-il, ne s'est tant perfectionné dans le siècle présent, que les marionnettes. Par la réforme de Polichinelle, de madame Gigogne sa femme, et d'autres semblables niaiseries, on est parvenu à en faire un spectacle digne des gens sensés. Quand je commençai de me livrer à l'exercice de mon art, je me souviens qu'on se permettait mille grossièretés propres à exciter le rire du peuple, mais non à corriger les mœurs de la jeunesse : ce qui doit être assurément le principal but des marionnettes ; car pourquoi ne donnerait-on pas de cette manière, aussi bien que de toute autre, de bonnes et salutaires leçons ? Mes figures sont de grandeur naturelle, elles représentent les différentes scènes de la vie, et je ne doute point qu'on ne sorte aussi amendé de mon petit théâtre que des grands.

– Je n'ai nul dessein, répondit Jones, de rabaisser votre talent ; mais quoi que vous en disiez, j'aurais été charmé de revoir mon vieil ami Polichinelle ; en le réformant, ainsi que la joyeuse madame Gigogne, vous avez, selon moi, gâté vos marionnettes, au lieu de les perfectionner. »

Ces paroles inspirèrent au docte moteur des fils d'archal un soudain et profond mépris pour Jones. « Il est possible, monsieur, répliqua-t-il d'un air dédaigneux, que ce soit là votre opinion ; mais, grâce à Dieu, de meilleurs juges sont d'un avis con-

traire. On ne saurait contenter tous les goûts. Je conviens qu'à Bath, il y a deux ou trois ans, des gens de qualité me prièrent instamment de remettre Polichinelle sur la scène ; je crois même que je perdis quelque argent par le refus de me prêter à leur désir. Au reste, que les autres fassent comme ils voudront, pour moi un chétif intérêt ne me portera point à dégrader ma profession. Jamais je ne consentirai à souiller la décence et la régularité de mon théâtre, en y introduisant d'ignobles personnages.

– Bravo ! mon ami, s'écria le clerc de procureur, vous avez bien raison. Gardez-vous toujours de ce qui est bas. J'ai à Londres plusieurs amis qui ont résolu d'en épurer la scène.

– Rien de plus convenable, ajouta le commis de l'accise en ôtant sa pipe de sa bouche. Je me rappelle que dans le temps où j'étais en condition, je me trouvai à la galerie des laquais, le jour de la première représentation du *Mari mis à l'épreuve.* La pièce était remplie de bouffonneries, au sujet d'un gentilhomme campagnard venu à Londres en qualité de membre du parlement. On fit paraître sur la scène un certain nombre de ses valets, entre autres son cocher. Notre galerie, révoltée d'une telle impertinence, l'accueillit par des sifflets. Je remarque, mon ami, que vous avez supprimé tout ce qui choque la délicatesse des spectateurs, et vous méritez qu'on vous en loue.

– Messieurs, dit Jones, je ne puis défendre mon opinion contre tant de monde. Si Polichinelle déplaît à la majorité de l'auditoire, l'habile directeur a très-bien fait de le casser aux gages. »

Le joueur de marionnettes commençait un second discours où il insistait sur l'influence de l'exemple, et cherchait à démontrer que le peuple serait facilement détourné du vice, si on lui faisait sentir combien il est odieux chez les grands. Malheureusement il fut interrompu par un incident que nous aurions passé sous silence dans un autre temps, mais qu'il est de notre de-

voir de rapporter en ce moment. On le lira dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VI.

Les meilleures choses sont sujettes à être mal comprises et mal interprétées.

On entendit un grand bruit dans le vestibule, où l'hôtesse maltraitait rudement sa servante de la langue et du poing. Elle s'était aperçue de son absence, et après quelques recherches, elle l'avait trouvée sur le théâtre des marionnettes, avec le paillasse, dans une situation peu décente.

Quoique Grâce (c'était le nom de la servante) eût perdu toute modestie, comme elle avait presque été prise en flagrant délit, elle n'eut pas l'impudence de nier le fait : mais usant d'un autre expédient, elle s'efforça d'adoucir sa faute. « Pourquoi me battez-vous ainsi ? dit-elle à sa maîtresse. Ma conduite ne vous plaît point ? eh bien ! renvoyez-moi. Si je suis une catin (car l'hôtesse l'avait gratifiée de cette épithète), mes supérieures le sont aussi bien que moi. N'en était-elle pas une, cette belle dame que nous venons de voir sur le théâtre des marionnettes ? Ce n'est pas pour rien, je pense, qu'elle a passé dehors toute la nuit. »

L'hôtesse entra alors toute furieuse dans la cuisine, et accabla d'injures son mari, ainsi que le pauvre bateleur. « Voyez, dit-elle au premier, ce qu'on gagne à loger de pareilles gens. S'ils boivent un peu plus que d'autres, leur dépense dédommage à peine du désordre qu'ils causent : et puis cette racaille-là change une honnête maison en un mauvais lieu. Enfin, j'entends que vous m'en débarrassiez dès demain matin. Je suis décidée à ne pas tolérer davantage des parades qui ne sont propres qu'à en-

seigner à nos domestiques la fainéantise et le vice. C'est le seul fruit qu'ils en puissent recueillir. Je me souviens du temps où les marionnettes représentaient des sujets tirés de l'Écriture sainte, tels que le vœu téméraire de Jephté et autres histoires édifiantes, où le diable emportait les méchants. Il y avait du sens dans ces pièces-là ; mais comme notre ministre le disait dimanche dernier, personne ne croit plus au diable aujourd'hui. Pourquoi nous amener un tas de marionnettes vêtues comme des lords et des ladys ? Cela ne sert qu'à tourner la tête à nos paysannes ; et quand elles ont une fois la tête à l'envers, Dieu sait ce qui s'ensuit ! »

Dans une violente émeute, dit Virgile, quand la populace mutinée se saisit de toutes les armes qu'elle trouve sous sa main, et les lance avec fureur, si un homme recommandable par son âge et par sa vertu vient à paraître, à l'instant le tumulte s'apaise, et cette populace qui, réunie en corps, peut se comparer à un âne, dresse ses longues oreilles, pour écouter le vénérable personnage.

Au contraire, lorsqu'une assemblée de graves philosophes est occupée à débattre une question de morale, et que la sagesse en personne semble présider à la discussion et fournir tour à tour aux orateurs de solides arguments, s'élève-t-il dans le voisinage une rixe sérieuse, une femme querelleuse (aussi bruyante elle seule que toute une multitude) pénètre-t-elle subitement au milieu de la docte compagnie, aussitôt plus de discussion, plus de raisonnements. L'attention générale se fixe sur la mégère.

Ainsi la scène orageuse dont nous avons parlé, et l'arrivée de l'hôtesse, interrompirent brusquement et sans retour la pompeuse harangue du joueur de marionnettes. C'était le contre-temps le plus fâcheux qui pût lui arriver. Toute la malice du sort n'aurait pu imaginer un tour plus sanglant pour confondre le pauvre homme, au moment où il préconisait l'influence salutaire de son spectacle sur les mœurs. Il demeura muet, tel qu'un charlatan qui, dans le cours d'un éloge empha-

tique de l'admirable vertu de ses poudres, verrait apporter devant son théâtre, comme un témoin de son savoir-faire, le cadavre d'une de ses victimes. Sans répondre à l'hôtesse, il courut châtier le paillasse ; et maintenant la lune commençait à montrer, comme disent les poëtes, son disque d'argent, qui paraissait plutôt, en ce moment, un disque de cuivre. Jones demanda son compte, et fit dire à Partridge, qu'on venait de réveiller d'un profond somme, de se préparer à partir ; mais le pédagogue, qui avait déjà fait dans la journée deux tentatives heureuses sur l'esprit de son maître, résolut d'en essayer une troisième : c'était de l'engager à passer la nuit dans l'auberge. Il débuta par une feinte surprise de la résolution qu'annonçait M. Jones de se remettre en route. Après l'avoir combattue par de bonnes raisons, il s'attacha surtout à en démontrer l'inutilité. « Monsieur, lui dit-il, à moins de savoir quel chemin a pris mademoiselle Sophie, vous courez risque de vous éloigner d'elle à chaque pas. Vous voyez par le rapport de tous les gens de la maison qu'elle n'a point passé par ici. Ne vaut-il pas mieux rester jusqu'à demain matin dans cette auberge, avec l'espoir bien fondé d'y rencontrer quelqu'un qui nous donnera de ses nouvelles ? »

Jones fut frappé de ce dernier argument. Tandis qu'il le pesait attentivement, l'hôte vint ajouter dans la balance tout le poids de sa rhétorique. « À coup sûr, monsieur, lui dit-il, votre valet vous donne un excellent conseil. Eh ! qui pourrait se résoudre à voyager la nuit par un temps pareil ? » Il fit ensuite, dans le style accoutumé, un grand étalage des commodités et des agréments qu'offrait sa maison. L'hôtesse enchérit encore sur son mari. Pour abréger le détail des artifices ordinaires aux gens de leur métier, il suffira de dire que Jones consentit enfin à rester, et à prendre quelques heures de repos. Il en sentait d'autant plus le besoin, qu'à peine avait-il fermé l'œil depuis son départ de l'hôtellerie où il avait été blessé à la tête.

Aussitôt après cette détermination il alla se coucher, emportant avec lui les deux objets précieux qu'il ne quittait ni jour ni nuit, le portefeuille et le manchon ; mais Partridge, qui s'était

rafraîchi à différentes reprises par de petits sommes, se trouvait plus disposé à manger qu'à dormir, et encore plus à boire.

La tempête excitée par l'inconduite de Grâce était apaisée, l'hôtesse s'était réconciliée avec le joueur de marionnettes, qui, de son côté, lui avait pardonné les réflexions injurieuses qu'elle avait faites sur son art, dans un mouvement de colère. Ainsi il régnait une apparence générale de concorde et de tranquillité. Autour du feu de la cuisine étaient rangés l'hôte, l'hôtesse, le joueur de marionnettes, le clerc de procureur, le commis de l'accise, et le spirituel Partridge. Ils eurent ensemble l'agréable conversation qu'on lira dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VII.

Une remarque ou deux de notre façon, et beaucoup d'autres faites par la bonne compagnie rassemblée dans la cuisine.

Partridge, par un sentiment d'orgueil, ne pouvait se résoudre à passer pour un valet. Cependant il en avait en beaucoup d'occasions le langage et les manières. Par exemple, il exagérait sans mesure la fortune de son compagnon (car il appelait ainsi M. Jones). La plupart des valets en usent de même avec les étrangers. Aucun d'eux ne voudrait qu'on le crût au service d'un homme sans bien. Plus la situation du maître est élevée, plus il semble au domestique que la sienne l'est aussi. C'est une vérité que démontre la conduite de tous les laquais des gens de qualité.

La noblesse et l'opulence répandent une sorte d'éclat sur tout ce qui les environne. Les laquais des personnes distinguées par leur naissance et par leur richesse, s'imaginent avoir droit à une portion du respect qu'inspirent le rang et la fortune de leurs maîtres. Il n'en est pas de même de l'esprit et de la vertu. Ces deux qualités purement personnelles, absorbent en entier la considération qu'elles obtiennent : considération, à dire vrai, trop faible pour être susceptible de partage. Mais si elles donnent peu de relief aux domestiques, en revanche ils ne sont point déshonorés, quand ceux qu'ils servent ont le malheur d'être entièrement dépourvus de l'une et de l'autre. Toutefois, l'absence de ce qu'on appelle vertu dans une maîtresse de mai-

son, produit un effet différent. Nous en avons vu ailleurs la conséquence. L'espèce de déshonneur qui en résulte est contagieuse, et, comme la pauvreté, se communique à tout ce qui l'approche.

On ne s'étonnera donc pas que les laquais attachent tant d'importance à la réputation de richesse de leurs maîtres ; et peu ou point à leur bonne renommée ; que ces mêmes hommes qui rougiraient d'entrer dans une maison pauvre, ne soient pas honteux de servir un roué, ou un sot, et divulguent sans le moindre scrupule ses folies et ses vices : ce qu'ils font souvent avec autant de malice que d'originalité. Dans le fait, un laquais est pour l'ordinaire un bel esprit et un fat qui brille aux dépens de celui dont il porte la livrée.

Partridge, après avoir enflé prodigieusement la fortune dont M. Jones devait hériter, n'hésita point à manifester une crainte qu'il avait conçue la veille, avec assez de fondement. En un mot, il ne doutait plus que son ami n'eût perdu l'esprit ; et il communiqua nettement son opinion à la bonne compagnie rassemblée autour du feu de la cuisine.

Le joueur de marionnettes se rangea sur-le-champ à cet avis. « J'avoue, dit-il, que ce jeune homme m'a fort surpris, quand je l'ai entendu parler de mon spectacle avec tant de déraison. On a peine à comprendre qu'une personne dans son bon sens puisse se méprendre à ce point. Ce que vous venez de dire explique la monstrueuse bizarrerie de ses idées. Le pauvre jeune homme ! je le plains de toute mon âme. Il a en effet quelque chose d'égaré dans les yeux. Je m'en étais aperçu tout de suite, quoique je n'en eusse rien témoigné. »

L'hôte appuya cette dernière observation, et réclama le mérite de l'avoir faite de son côté. « Rien, dit-il, n'est plus vrai. Il n'y a qu'un fou qui ait pu songer à quitter une maison comme la mienne, pour aller courir les champs au milieu de la nuit. »

Le commis de l'accise ôta sa pipe de sa bouche, et dit que l'air et le langage du jeune homme lui avaient paru fort extraordinaires ; puis s'adressant à Partridge : « S'il est fou, ajouta-t-il, pourquoi le laisse-t-on en liberté ? il peut être cause de quelque malheur. On devrait s'assurer de lui, et le reconduire chez ses parents. »

Partridge roulait dans sa tête la même idée. Il pensait que Jones s'était enfui de chez M. Allworthy, et se figurait que l'écuyer le récompenserait généreusement, s'il parvenait à lui ramener le jeune fugitif. Toutefois, l'emportement et la force physique de notre héros, qu'il connaissait par expérience, l'avaient détourné jusque-là d'un dessein dont il jugeait l'exécution impossible. Mais à peine le commis de l'accise eut-il exprimé son sentiment, qu'il se hâta d'y joindre le sien, et témoigna le plus vif désir qu'on pût venir à bout de l'entreprise.

« En venir à bout ? répéta le commis, rien n'est plus facile.

– Ah ! monsieur, répondit Partridge, vous ne savez pas quel diable d'homme c'est. Il pourrait, voyez-vous, me prendre d'une main et me jeter par la fenêtre ; ce qu'il ne manquerait pas de faire, s'il soupçonnait seulement...

– Bon ! reprit le commis, je crois que je le vaux bien : d'ailleurs nous sommes cinq ici.

– Qui sont ces cinq ? dit l'hôtesse, ne comptez pas sur mon mari, je vous en préviens. On ne fera violence à personne dans ma maison. Ce jeune homme est un des plus jolis garçons que j'aie vus de ma vie. Je ne le crois pas plus fou qu'aucun de nous. Où avez-vous pris qu'il a l'air égaré ? il a les plus beaux yeux du monde, et le regard le plus doux. C'est un jeune homme tout-à-fait modeste et honnête. Je le plains sincèrement, surtout depuis que ce monsieur qui est là dans un coin, nous a dit qu'il était malheureux en amour. Certes, c'en est assez pour altérer un peu la douceur de sa physionomie. À quoi diable pense sa maîtresse ? Espère-t-elle trouver mieux qu'un aussi beau jeune

homme, avec une immense fortune ? Il faut que ce soit une de ces grandes dames, une de ces dames à la mode que nous avons vues hier au spectacle des marionnettes, qui ne savent jamais ce qu'elles veulent. »

Le clerc de procureur déclara aussi qu'il ne prendrait aucune part à l'affaire, sans l'avis d'un avocat. « Supposez, dit-il, qu'on nous accuse d'un emprisonnement illégal, quels seront nos moyens de défense ? Le jury trouvera-t-il les preuves de folie suffisantes ? Je ne parle ici qu'en simple particulier ; car il ne convient pas à un homme de loi de se mêler de ces sortes de questions, autrement qu'en sa qualité de jurisconsulte. On sait que l'opinion des jurés nous est en général peu favorable. Je ne prétends point cependant vous faire changer d'avis, M. Thompson (c'était le commis de l'accise), ni vous, monsieur (en s'adressant à Partridge), ni personne de la compagnie. »

À ces mots le commis secoua la tête, et le maître des marionnettes observa que la folie était quelquefois un cas difficile à résoudre pour un jury. « Je me souviens, dit-il, d'avoir assisté à un procès de cette espèce. Vingt témoins déposaient qu'un homme était fou à lier, et vingt autres, qu'il jouissait de sa raison, autant qu'aucun habitant de la Grande-Bretagne. L'opinion commune était en effet que la famille du pauvre homme n'avait imaginé de le faire passer pour fou, qu'afin de s'emparer de sa fortune.

– Cela est très-vraisemblable, dit l'hôtesse. J'ai connu moi-même un honnête gentilhomme que ses parents ont tenu renfermé toute sa vie dans une maison de fous, pour jouir de son bien ; mais ce bien ne leur profita pas : car, quoique la loi le leur eût donné, ils n'y avaient aucun droit.

– Bah ! repartit le clerc de procureur en haussant les épaules, la loi n'est-elle pas l'unique fondement du droit ? Si la loi me donnait la plus belle terre du comté, je m'inquiéterais peu de savoir à qui elle appartient de droit.

– Si la chose est ainsi, dit Partridge,

Felix quem faciunt aliena pericula cautum[28]. »

L'hôte, qui était sorti pour aller recevoir un homme à cheval, rentra dans la cuisine d'un air effaré. « Messieurs, dit-il, savez-vous ce qui arrive ? Les rebelles ont échappé au Duc. Ils sont aux portes de Londres. La nouvelle est sûre. Un homme à cheval vient de me l'apprendre à l'instant.

– Tant mieux ! tant mieux ! dit Partridge. On ne se battra pas de ce côté-ci.

– J'en suis aussi charmé, ajouta le clerc de procureur, mais pour une meilleure raison : c'est que je voudrais toujours voir triompher le bon droit.

– Oui, mais répondit l'hôte, il y a des gens qui prétendent que le prince Édouard n'a aucun droit à la couronne.

– Je vais vous prouver le contraire en deux mots, repartit le clerc de procureur. Si un père meurt saisi d'un droit, m'entendez-vous ? saisi d'un droit, ce droit ne passe-t-il pas à son fils ? et la couronne n'est-elle pas un droit qui se transmet comme un autre ?

– Mais a-t-il le droit de nous faire papistes ? dit l'hôte.

– Bannissez cette crainte, répliqua Partridge. Monsieur, que voici, vient de prouver l'existence du droit d'une manière aussi claire que le jour. Quant à la religion, il n'en est nullement question. Les papistes eux-mêmes n'ont l'espoir d'aucun changement. Un prêtre papiste, très-honnête homme, et que je connais beaucoup me l'a dit.

---

[28] Heureux l'homme éclairé par les périls d'autrui !

– Je tiens la même chose d'un autre prêtre de ma connaissance, ajouta l'hôtesse ; mais mon mari a toujours tant de frayeur des papistes ! J'en sais un grand nombre qui sont de braves gens et qui ne regardent pas à la dépense ; et j'ai toujours eu pour maxime que l'argent d'un homme était aussi bon que celui d'un autre.

– Vous avez bien raison, madame, dit le joueur de marionnettes. Peu m'importe quelle religion domine, pourvu que ce ne soit pas celle des presbytériens ; car ils sont ennemis des marionnettes.

– Ainsi, s'écria le commis de l'accise, vous sacrifieriez votre religion à votre intérêt, et vous voudriez voir le papisme rétabli parmi nous ?

– Non vraiment, répondit l'autre. Je hais le papisme autant que personne ; mais pourtant c'est une consolation de penser qu'on pourrait vivre sous son empire : ce qu'il serait impossible de faire sous celui des presbytériens. On estime avant tout son gagne-pain, il faut en convenir. Soyez sincère, vous ne craignez rien tant que de perdre votre place ; mais rassurez-vous, mon ami, il y aura une accise sous un autre gouvernement, comme sous celui-ci.

– Assurément, repartit le commis, je serais un méchant homme si je n'honorais pas le roi dont je mange le pain. C'est un devoir pour moi de lui demeurer fidèle : et puis, à quoi me servirait qu'il y eût une accise sous un autre gouvernement ? Mes chefs seraient privés de leurs emplois, et je devrais m'attendre à subir le même sort. Non, non, mon ami, je ne renoncerai jamais à ma religion pour garder ma place sous un autre gouvernement. Loin d'y gagner, je ne pourrais qu'y perdre.

– C'est précisément ce que je dis, s'écria l'hôte. Qui sait, après tout, ce qui peut arriver ? Morbleu ! ne serais-je pas un sot de prêter mon argent à un aventurier qui me le rendra, Dieu sait quand ? Il est en sûreté dans mon coffre-fort, et je l'y garderai. »

Le clerc de procureur avait conçu une haute idée de Partridge, soit que ce fût l'effet de sa profonde connaissance des hommes et des choses, ou celui de la conformité de leurs opinions politiques ; car ils étaient tous deux zélés jacobites. Ils se serrèrent cordialement la main, et burent ensemble des santés dont nous ne jugeons pas à propos de faire mention[29]. Leur exemple fut suivi par le reste de la compagnie, sans en excepter l'hôte. Il eût bien voulu s'excuser ; mais il ne put résister aux menaces du clerc de procureur, qui jura de ne plus remettre le pied dans sa maison, s'il refusait de faire comme lui. Tout le monde but donc. Bientôt les *toasts* mirent fin à la conversation : ce qui nous avertit de mettre fin aussi à ce chapitre.

---

[29] Ce passage n'est pas le seul dans lequel Fielding manifeste la violence de sa haine pour les Stuarts. Fougueux partisan de la maison de Brunswick, il publia en faveur du gouvernement de fait plusieurs écrits périodiques d'une violence extrême, et fut récompensé de son zèle par une petite pension et par une place de juge de paix. (*Trad.)*

CHAPITRE VIII.

La fortune se montre plus favorable à Jones que par le passé.

Rien n'est plus salutaire et ne dispose mieux au sommeil que la fatigue. Jones était si las, qu'il dormit neuf heures de suite ; et il aurait dormi davantage, s'il n'avait été réveillé par le bruit violent qui se fit entendre à la porte de sa chambre, où l'on frappait à coups redoublés, en criant, « Au meurtre ! » Il sauta à bas de son lit, et trouva le joueur de marionnettes qui rouait de coups son paillasse.

Jones prit sur-le-champ la défense du patient, et colla contre la muraille l'impitoyable bourreau ; autant celui-ci surpassait en force le pauvre paillasse, autant il était lui-même incapable de tenir tête à notre héros.

Le paillasse, pour être de petite taille et peu robuste, n'en était pas moins fort colère. Une fois délivré des mains de son maître, il l'attaqua de la langue, arme dont il se servait aussi bien que lui. Après une bordée d'injures générales, il en vint à des accusations particulières. « Que l'enfer vous confonde, scélérat ! s'écria-t-il. Non-seulement je vous fais vivre, puisque c'est à moi que vous devez l'argent que vous gagnez, mais encore je vous ai sauvé de la potence. Souvenez-vous de la dame à qui vous aviez envie de voler son bel habit, pas plus tard qu'hier, dans le chemin creux, à deux pas d'ici. Nierez-vous que vous auriez voulu la tenir seule dans un bois pour la dépouiller, pour dépouiller inhumainement une des plus jolies femmes du monde ? et vous me chargez de coups, vous m'assassinez

presque, sans que j'aie fait le moindre mal à que fille qui était d'aussi bonne volonté que moi ; tout cela, par la seule raison qu'elle m'a préféré à vous. »

Jones n'eut pas plus tôt entendu ces mots, qu'il lâcha le joueur de marionnettes, auquel il défendit expressément de maltraiter davantage le paillasse. Il emmena ensuite ce dernier dans sa chambre, et ne tarda pas à savoir par lui des nouvelles de sa chère Sophie. Le paillasse en accompagnant son maître, avec son tambour, l'avait vue passer, la veille, à côté de lui. Jones l'engagea, sans difficulté, à le conduire au lieu où il l'avait rencontrée ; après quoi, résolu de se remettre en route à l'instant, il appela Partridge.

Il était près de huit heures avant qu'il pût partir. Partridge traînait le temps en longueur, l'hôte faisait attendre son mémoire. Quand tous les obstacles furent levés, Jones ne voulut point quitter l'auberge, qu'il n'eût réconcilié le maître et le valet. La paix rétablie entre eux, il partit. Le fidèle paillasse le mena à l'endroit même par où Sophie avait passé. Jones, l'ayant généreusement récompensé, poursuivit sa route avec ardeur, enchanté de la découverte qu'il venait de faire d'une manière si inespérée. Partridge n'en éprouva pas moins de joie, et lui prophétisa du ton le plus sérieux, que ses vœux ne pouvaient manquer d'être couronnés d'un heureux succès.

« Monsieur, dit-il, deux rencontres pareilles ne vous auraient pas conduit sur les traces de votre maîtresse, si la Providence n'avait dessein de vous réunir un jour. » Jones, pour la première fois, prêta quelque attention aux idées superstitieuses de son compagnon.

Nos deux piétons n'avaient pas fait plus de deux milles, qu'ils furent surpris par une violente averse. Comme ils se trouvaient en face d'un cabaret, Partridge détermina son maître à s'y arrêter pendant l'ondée. La faim est un ennemi (si on peut l'appeler ainsi) qui tient plus du caractère anglais que du caractère français : on a beau la vaincre, elle revient toujours à la

charge. Partridge en est la preuve. À peine entré dans la cuisine, il fit à l'hôte les mêmes questions qu'il avait faites la veille au soir à son confrère. On lui servit pour réponse un excellent aloyau froid. Il l'attaqua de grand cœur, et Jones suivit son exemple, quoiqu'il commençât à s'inquiéter un peu de ne rien apprendre de nouveau, dans cette maison, sur la marche de Sophie.

Le déjeuner fini, Jones voulait partir, malgré la violence continue de la pluie ; mais Partridge lui demanda avec instances la permission de vider un second pot de bière. Jetant alors les yeux sur un jeune garçon qui venait d'entrer dans la cuisine, et qui, de son côté, le regardait attentivement, il se tourna vers Jones et lui dit « Touchez là, mon maître, un seul pot ne suffira pas à présent pour faire la ronde. Voici encore des nouvelles de mademoiselle Sophie. Ce garçon que vous voyez près du feu, est le même qui lui a servi de guide. Je le reconnais à mon emplâtre qu'il porte sur le visage.

– Oui, monsieur, dit le nouveau venu, c'est bien votre emplâtre, il m'a presque guéri. Vous m'avez rendu un service que je n'oublierai jamais. Dieu vous en récompense ! »

Jones se leva précipitamment et emmena le guide dans une chambre voisine. Tel était son respect pour Sophie, qu'il s'abstenait de prononcer son nom devant qui que ce fût. Si, dans une sorte d'effusion de cœur, il lui était arrivé une fois de porter à table sa santé, c'était devant des officiers dont il ne croyait pas qu'elle pût être connue ; et le lecteur doit se souvenir avec quelle peine on obtint de lui qu'il fit connaître son nom de famille.

Il paraîtra donc cruel, et peut-être contre toute équité, que Jones, doué de sentiments si purs, dût principalement sa disgrâce actuelle à un prétendu manque de délicatesse. Sophie, en effet, était beaucoup moins blessée des libertés qu'il avait prises avec une autre femme, que de l'atteinte qu'elle l'accusait assez justement, en apparence, d'avoir portée à la dignité de son caractère : et nous pensons qu'Honora n'aurait pu la faire partir

d'Upton sans le voir, si elle n'avait eu à lui citer, pour combattre son penchant, deux traits d'indiscrétion et de légèreté entièrement incompatibles avec un véritable amour, dans une âme délicate et généreuse.

La chose, au reste, se passa ainsi, et nous n'y devons rien changer. Si on la trouve invraisemblable, nous ne saurions qu'y faire. Notre ouvrage n'est point un système, mais une histoire. Nous ne sommes pas obligé de concilier tous les événements avec les idées qu'on se forme d'ordinaire de la nature et de la vérité. L'entreprise fût-elle d'ailleurs très-facile, il serait imprudent de la tenter. Par exemple, le fait que nous venons d'exposer, sans commentaire, peut choquer au premier abord certaines personnes. Cependant, après un mûr examen, il obtiendra l'approbation générale. Les gens sages et honnêtes verront dans la disgrâce de Jones à Upton, une conséquence immédiate et une juste punition de son infidélité. Les sots et les méchants, au contraire, s'applaudiront, en pensant que la réputation dépend moins de la vertu que du hasard. Peut-être, en y réfléchissant, pourrions-nous contredire également ces deux conclusions, et montrer que de tels incidents ne servent qu'à consacrer les utiles et rares enseignements que nous cherchons à imprimer dans l'esprit de nos lecteurs, en nous abstenant toutefois d'en rappeler sans cesse le souvenir, comme font ces prédicateurs vulgaires, qui répètent le texte de leur sermon à la fin de chaque période.

Il nous suffit d'avoir insinué que la fatale erreur de Sophie à l'égard de Jones, était fondée sur des raisons plausibles. Toute autre femme à sa place se serait trompée de même. Nous dirons plus : si Sophie eût suivi de près son amant, et fût entrée dans le cabaret d'où il sortait, elle aurait trouvé l'hôte aussi bien instruit de son nom et de son histoire, que la servante d'Upton avait paru l'être. Car, tandis que Jones interrogeait tout bas à l'écart le guide de Sophie, Partridge, beaucoup moins discret que son maître, questionnait tout haut dans la cuisine celui de mistress Fitz-Patrick : de sorte que l'hôte, qui avait toujours l'oreille au

guet en pareille occasion, n'ignora bientôt ni la chute de Sophie, ni la méprise concernant Jenny Cameron, ni les effets du punch ; en un mot, presque rien de ce qui s'était passé à l'auberge d'où nos dames partirent en carrosse à six chevaux, la dernière fois que nous prîmes congé d'elles.

CHAPITRE IX.

Quelques observations assez singulières, et presque rien de plus.

Jones, après une bonne demi-heure d'absence, revint à la hâte dans la cuisine, et pria l'hôte de lui donner sur-le-champ le compte de sa dépense. Partridge se consola de quitter le coin du feu et une bouteille d'excellente bière, en apprenant qu'il ne voyagerait plus à pied. Jones, par des arguments dorés, avait persuadé au guide de le conduire à l'auberge où il venait de mener Sophie ; mais cet homme n'y avait consenti qu'à la condition que son camarade l'attendrait au cabaret ; car, l'aubergiste d'Upton étant l'intime ami de celui de Glocester, il craignait que ce dernier ne vînt à savoir un jour ou l'autre que ses chevaux avaient fait double course : ce qui l'obligerait à rendre compte de l'argent qu'il se proposait, en garçon avisé, de mettre dans sa poche.

Quelque légère que paraisse cette circonstance, nous n'avons pu nous dispenser de la rapporter, parce qu'elle retarda longtemps le départ de Jones. Le second guide mettait sa probité à un plus haut prix que le premier, et elle aurait coûté fort cher à Jones, si Partridge, qui était, comme on sait, un rusé compère, n'avait eu l'heureuse idée de lui donner une demi-couronne à dépenser dans ce même cabaret, pour l'aider à attendre le retour de son camarade. L'hôte n'eut pas plus tôt flairé la pièce d'argent, qu'il poussa un cri de joie. Le désir d'en avoir sa part le rendit si éloquent, si persuasif, qu'en un instant il triompha de la résistance du guide, et le décida à rester, moyennant une demi-couronne de plus. Les grands, qui se piquent si

fort de finesse et de subtilité, pourraient souvent en recevoir des leçons de la dernière classe du peuple.

Les chevaux étant prêts, Jones s'élança sur la selle qui avait servi à sa chère Sophie. Le guide eut la politesse de lui offrir la sienne ; mais il préféra la selle de femme, apparemment comme plus douce. Partridge, quoique fort douillet, ne voulut point déroger à sa dignité d'homme, et accepta l'offre du guide. Ainsi Jones placé sur la selle de Sophie, le guide sur celle de mistress Honora, et Partridge jambe deçà jambe delà sur le troisième cheval, se mirent en marche. Ils arrivèrent en quatre heures à l'auberge où le lecteur a déjà fait un si long séjour. Partridge fut fort gai pendant la route. Il ne se lassait point d'entretenir Jones des nombreux présages de succès dont la fortune l'avait favorisé depuis peu. On pouvait, en effet, les regarder sans superstition comme très-heureux. Partridge préférait d'ailleurs à la gloire des armes le but actuel où tendait son compagnon. Ces mêmes présages qui flattaient l'espoir du pédagogue, lui avaient aussi donné pour la première fois une idée nette de l'amour de Jones pour Sophie. Jusqu'alors il y avait fait peu d'attention. Il s'était trompé, dans le principe, sur les motifs de sa fuite. Quant aux aventures arrivées à l'auberge d'Upton, il avait éprouvé trop d'effroi avant et après le départ, pour en rien conclure, sinon que le pauvre Jones était tout-à-fait fou. Cette opinion s'accordait parfaitement avec celle qu'il avait conçue de l'étrange bizarrerie de son caractère ; et la manière dont il était sorti de Glocester ne confirmait que trop à ses yeux la vérité des récits qu'on lui avait faits précédemment. Quoi qu'il en soit, il était charmé de suivre une nouvelle direction, et commençait à prendre une idée moins désavantageuse du jugement de son ami.

Trois heures sonnaient comme ils arrivaient. Jones demanda aussitôt des chevaux de poste. Par malheur, il n'y en avait point : ce qui ne doit pas surprendre, si l'on songe aux troubles qui agitaient le royaume, et en particulier cette contrée

où les courriers se croisaient à chaque instant du jour et de la nuit.

Jones mit tout en œuvre pour engager son guide à pousser jusqu'à Coventry ; mais ce fut en vain. Tandis qu'il se débattait avec lui dans la cour de l'auberge, un étranger l'aborda, et l'appelant par son nom, lui demanda des nouvelles de la respectable famille du comté de Somerset. Jones reconnut aussitôt dans ce personnage le procureur Dowling, avec qui il avait dîné à Glocester, et lui rendit son salut avec politesse.

Dowling pressa vivement M. Jones de ne pas aller plus loin ce soir-là. Il appuya ses instances d'arguments sans réplique. La nuit était presque close ; l'orage avait gâté les chemins ; ce serait agir avec plus de prudence, de ne repartir que le lendemain à la pointe du jour. Il se servit de beaucoup d'autres raisons non moins solides, dont quelques-unes sans doute n'avaient pas échappé à la sagacité de Jones ; mais comme elles n'avaient produit aucun effet sur son esprit, elles ne réussirent pas mieux en passant par la bouche de M. Dowling. Notre héros persista dans la résolution de poursuivre sa route, dût-il être obligé d'aller à pied.

Quand l'honnête procureur vit qu'il ne pouvait décider Jones à rester, il usa de toutes les ressources de son éloquence pour persuader au guide de l'accompagner ; il lui prouva par une foule de bons raisonnements, qu'il ne pouvait se refuser à faire cette petite course, et conclut en lui disant que le gentilhomme ne manquerait sans doute pas de le bien récompenser de sa peine.

En tout, comme au jeu de ballon, c'est un avantage d'être deux contre un. Les observateurs attentifs ont dû remarquer l'influence du nombre, lorsqu'il s'agit de prière ou de persuasion. Un père, un maître, une femme, ou quelque autre individu revêtu d'autorité, ont-ils opposé un refus opiniâtre à toutes les raisons alléguées par une seule personne, on les voit souvent céder ensuite à ces mêmes raisons présentées par une seconde,

ou par une troisième qui n'a employé aucun moyen nouveau. De là vient peut-être l'expression de *seconder* un argument ou une motion, et le grand, effet qui en résulte dans les discussions publiques. De là vient probablement aussi que dans nos cours de justice, il n'est pas rare d'entendre un habile avocat répéter pendant une heure de suite ce qu'un autre habile homme a dit avant lui.

Au lieu de nous étendre sur ce sujet, nous nous contenterons, suivant notre coutume, de l'éclaircir par un exemple. Le guide qui avait résisté aux arguments de Jones, se rendit à ceux de M. Bowling, et consentit à laisser notre ami reprendre sa place sur la selle de Sophie ; mais il exigea qu'on lui donnât le temps de faire rafraîchir ses chevaux, qui avaient, disait-il, marché longtemps et avec une grande vitesse. Jones, malgré son impatience, aurait fait de lui-même ce qu'il désirait. Il ne partageait pas l'opinion de ces philosophes qui considèrent les animaux comme de pures machines, et croient qu'en piquant brutalement leur monture, l'éperon et le cheval sont aussi insensibles l'un que l'autre à la douleur.

Tandis que les chevaux mangeaient, ou plutôt étaient censés manger ; car, en l'absence du guide qui se régalait dans la cuisine, le garçon d'écurie eut grand soin d'ôter aux pauvres bêtes leur foin et leur avoine, Jones, cédant aux sollicitations de Dowling, le suivit dans sa chambre, où il l'aida à vider une bouteille de vin.

CHAPITRE X.

Conversation entre M. Jones et M. Dowling.

M. Dowling, prenant son verre, porta la santé du bon écuyer Allworthy. « Nous boirons aussi, s'il vous plaît, ajouta-t-il, à celle du jeune écuyer, son neveu et son héritier. Allons, monsieur, à M. Blifil. C'est un charmant jeune homme. Je vous garantis qu'il fera un jour une grande figure dans son comté. J'ai déjà en vue un bourg dont les suffrages lui sont assurés.

– Monsieur, répondit Jones, vous n'avez pas, je pense, l'intention de m'insulter : ainsi je vous pardonnerai votre proposition ; mais je vous déclare que vous confondez deux personnes qui n'ont rien de commun. L'une est la gloire de l'humanité, et l'autre en est l'opprobre.

Dowling demeura interdit. Je croyais, dit-il, ces deux gentilshommes d'un caractère également estimable. Sans avoir jamais eu le bonheur de voir M. Allworthy, je sais qu'il n'est bruit partout que de sa bonté. À l'égard du jeune écuyer, je ne l'ai vu qu'une fois, quand je lui portai la nouvelle de la mort de sa mère ; et j'étais alors si chargé, si accablé, si écrasé d'affaires, que j'eus à peine le temps de l'entretenir un moment ; mais sa politesse et son affabilité m'enchantèrent. De ma vie je n'ai rencontré personne qui m'ait plu davantage.

– Je ne m'étonne pas qu'il vous en ait imposé dans une si courte entrevue ; car il a toute la ruse du diable. On pourrait le fréquenter nombre d'années sans le connaître. Nous avons été élevés ensemble dès l'enfance, nous ne nous sommes presque

pas quittés ; et pourtant ce n'est que depuis peu que j'ai découvert, en partie, la bassesse de son âme. Je ne m'étais jamais senti, je l'avoue, beaucoup d'inclination pour lui. Je le trouvais dépourvu de ces sentiments généreux qui sont la source de tout ce qu'il y a de grand et de noble dans la nature humaine, j'étais choqué de son égoïsme ; mais c'est récemment, tout récemment que j'ai reconnu qu'il était capable des plus lâches et des plus noires intrigues. Oui, j'ai acquis la certitude que, profitant de la franchise de mon caractère, et usant d'infâmes artifices, il travaillait de longue main à ma ruine, qu'il a enfin consommée.

– Ah ! Ah ! en ce cas ce serait bien dommage qu'un pareil sujet héritât des grands biens de votre oncle Allworthy.

– Hélas ! monsieur, je n'ai pas l'honneur d'être le neveu de M. Allworthy. Il est vrai qu'il me permit autrefois de l'appeler d'un nom plus tendre encore ; mais c'était de sa part une faveur toute gratuite. Je ne puis donc l'accuser d'injustice, quand il juge à propos de me la retirer. Je n'avais pas plus mérité de l'obtenir que je n'ai mérité de la perdre. Non, monsieur, je ne tiens point à M. Allworthy par les liens du sang ; et si le monde, qui est incapable d'apprécier dignement ses vertus, osait blâmer dans sa conduite à mon égard, un excès de rigueur pour un de ses proches, il ferait injure au meilleur des hommes… Excusez-moi, je ne veux point vous fatiguer de détails qui me sont personnels ; mais comme vous avez paru me croire parent de M. Allworthy, j'ai dû dissiper une erreur qui pourrait l'exposer à une censure que je lui épargnerais volontiers aux dépens de ma vie.

– Monsieur, vous parlez en homme d'honneur. Loin de trouver que vous entriez dans trop de détails, j'ai la plus grande envie de savoir comment vous avez pu passer pour parent de M. Allworthy, sans l'être en effet. Vos chevaux ne seront pas prêts avant une demi-heure ; et, puisque vous en avez le loisir, expliquez-moi de grâce ce mystère. »

Jones ressemblait un peu à l'aimable Sophie, sinon par la circonspection, du moins par la complaisance. Il consentit à satisfaire la curiosité de M. Dowling, et comme Othello

Conta, dès le berceau, l'histoire de sa vie[30].

Dowling lui prêta une oreille attentive, et dit comme Desdemona :

Jamais destin ne fut plus digne de pitié[31].

Dowling parut très-touché de ce récit. Pour être procureur, il n'était pas sans humanité. Rien n'est plus injuste que de porter dans le commerce de la vie des préjugés contre certaines professions, et de juger du caractère d'un homme par son état. L'habitude, à la vérité, adoucit l'horreur des actions que la profession rend indispensables et journalières ; mais en toute autre circonstance la nature agit également sur les hommes de tout état, et peut-être même avec plus de force sur ceux qui, livrés à des occupations continuelles, n'ont pour ainsi dire qu'un jour de fête à lui consacrer. Un boucher ne verrait pas sans peine tuer un beau cheval. Le chirurgien qui vient de couper de sang-froid un bras ou une jambe, aura compassion d'un homme en proie à un accès de goutte. On cite un bourreau qui, après avoir pendu cent coquins d'une main ferme, trembla la première fois qu'il eut à trancher une tête. En temps de guerre, les professeurs par excellence dans l'art de verser le sang humain, ne se font nul scrupule de massacrer par milliers leurs confrères, et souvent des femmes et des enfants ; mais quand la paix a fait taire les

---

[30] ... Even from his boyish years

To th' very moment he was bad to tell. *Shakespeare.*

[31] He swore 'twas strange, 'twas passing strange,

'Twas pitiful, 'twas wonderous pitiful. *Shakespeare.*

tambours et les trompettes, ils dépouillent leur férocité et redeviennent des citoyens doux et commodes. Ainsi un procureur peut compatir au malheur de ses semblables, pourvu que son intérêt ne souffre point de sa pitié.

Jones, comme on sait, ignorait encore de quelles noires et fausses couleurs on l'avait peint à M. Allworthy. Quant à ses véritables torts, il ne les présenta pas à M. Dowling sous le jour le plus désavantageux. Sans vouloir jeter aucun blâme sur son ancien bienfaiteur, il était peu curieux de se trop dénigrer lui-même. Dowling observa donc, et avec raison, qu'il fallait qu'on lui eût rendu de bien mauvais offices. « Certainement, dit-il, l'écuyer ne vous aurait pas déshérité pour de pures étourderies de jeunesse : quand je dis déshérité, je me sers d'un terme impropre ; car, d'après la loi, vous n'êtes point son héritier. Cela est hors de doute, et ne doit pas se mettre en question. Toutefois ce gentilhomme vous ayant en quelque sorte adopté comme son fils, vous auriez du compter sur une part considérable, sinon sur la totalité de son bien ; et quand vous auriez même compté sur la totalité, je ne vous en ferais point un crime. Tous les hommes cherchent à gagner le plus qu'ils peuvent ; on ne saurait les en blâmer.

– Vous m'offensez, monsieur, dit Jones. Je me serais contenté de peu de chose. Je n'ai jamais convoité la succession de M. Allworthy. Je dirai plus : je n'ai jamais pensé à ce qu'il pourrait ou voudrait me laisser ; et je déclare solennellement que s'il avait fait tort à son neveu en ma faveur, je n'aurais point accepté ses dons. Je préfère ma propre estime à la fortune d'un autre. Qu'est-ce que le misérable orgueil qu'inspirent une maison magnifique, un brillant équipage, une table somptueuse, et les autres avantages réels ou apparents de l'opulence, au prix de ce vif et solide contentement, de cette douce satisfaction, de cette joie intérieure, de ces transports enivrants que procure à l'homme de bien le sentiment d'une noble et généreuse action ? Que de grands biens tentent la cupidité de Blifil, je ne les lui envie point. Je ne changerais pas de position avec lui, s'il devait

m'en coûter un remords. Il m'a supposé, je crois, les vues intéressées dont vous avez parlé ; et c'est à ces soupçons, nés de la bassesse de son âme, que j'attribue ses lâches procédés envers moi. Mais, grâce au ciel, je connais, je sens… je sens mon innocence, mon ami, et je n'y renoncerais pas pour l'empire du monde. Aussi longtemps que je pourrai dire : Je n'ai fait ni souhaité de mal à personne,

Placez-moi dans ces champs par le froid engourdis,

Qui n'ont jamais connu ni Zéphire ni Flore,

Dans ces âpres climats de brouillards obscurcis,

Que le maître du monde abhorre ;

Placez-moi sous le char où Phébus en son cours

Sur de brûlants déserts exerce son empire :

J'aimerai Lycoris, oui j'aimerai toujours

Son doux parler, son doux sourire[32]. »

---

[32] Pone me pigris ubi nulla campis.

Arbor aestiva recreatur aura,

Quod latus mundi nebulæ, malusque

Jupiter urget ;

Pone sub curru nimium propinqui

Solis, in terra domibus negata :

Dulce ridentem Lalagen amabo,

Dulce loquentem. *Horace.*

Il remplit alors son verre, et but à la santé de sa chère Lycoris ; puis versant une rasade à Dowling, il le pressa de lui faire raison.

« Allons, dit Dowling, de tout mon cœur, à la santé de mademoiselle Lycoris. Je n'ai pas l'honneur de la connaître, mais j'ai souvent entendu vanter sa beauté. »

Quoique le latin ne fût pas la seule partie de ce discours que Dowling comprit médiocrement, quelques traits ne laissèrent pas de faire sur son esprit une forte impression. Il essaya de la cacher à Jones par des clignements d'yeux, des signes de tête, des ricanements et des grimaces (car on est souvent aussi honteux d'une bonne pensée que d'une mauvaise). Il n'est pas douteux, au reste, qu'il n'approuvât au fond du cœur ce qu'il pouvait comprendre des sentiments de notre ami, et ne plaignît vivement son malheur. Nous reviendrons par la suite sur ce sujet, s'il nous arrive de rencontrer encore M. Dowling. Pour le moment nous prendrons congé de lui un peu brusquement, à l'exemple de Jones qui, averti que ses chevaux étaient prêts, paya son hôte, souhaita une bonne nuit au procureur, monta à cheval et partit pour Coventry, malgré l'obscurité de la nuit et la violence de la pluie.

CHAPITRE XI.

Contre-temps qui arrive à Jones en partant pour Coventry. Sages réflexions de Partridge.

Il n'y a point de route plus facile à tenir que celle qui mène de l'auberge où étaient nos voyageurs, à la ville de Coventry ; et quoique ni Jones, ni Partridge, ni le guide, n'eussent jamais passé par là, ils n'auraient guère pu s'égarer, sans les deux circonstances dont nous avons parlé à la fin du dernier chapitre. Elles furent cause que nos voyageurs se jetèrent dans un chemin beaucoup moins fréquenté : de sorte qu'après une marche de six milles, au lieu d'apercevoir les superbes tours de Coventry, ils se trouvèrent dans une cavée boueuse, d'où rien ne leur annonçait l'approche d'une grande cité.

Jones dit au guide qu'il s'était sûrement trompé de route. Celui-ci soutint que c'était impossible : terme qui s'emploie souvent dans la conversation pour signifier tantôt ce qui est contraire, tantôt ce qui est conforme à la vraisemblance, et quelquefois ce qui est certain. Cette espèce d'hyperbole ressemble à l'étrange extension qu'on donne fréquemment aux mots *infini* et *éternel,* dont l'un sert à exprimer une distance de six pieds, et l'autre, une durée de cinq minutes. On assure de même qu'il est impossible de perdre ce qui est déjà perdu ; c'était le cas présent. Malgré les assurances formelles du guide, nos voyageurs n'étaient pas plus dans la vraie route de Coventry, qu'un avide et impitoyable avare n'est dans le chemin du ciel.

On ne peut se figurer sans l'avoir éprouvée, l'horreur qu'inspirent les ténèbres, la pluie, et le vent, au malheureux égaré pendant la nuit. Rien ne soutient son courage contre les injures du temps. Il n'a point devant les yeux l'agréable perspective de vêtements secs, d'un bon feu, d'une bonne table, et d'un bon lit. Il suffit pourtant de se faire une imparfaite idée de cette affreuse position, pour concevoir les pensées qui remplirent alors la tête de Partridge.

À mesure qu'on avançait, Jones affirmait d'une manière positive que ce n'était point la route de Coventry. Le guide lui-même en convint à la fin, tout en assurant qu'il était impossible qu'il se fût trompé. Partridge ne partageait pas son opinion. « Monsieur, dit-il à Jones, dès l'instant de notre départ, j'ai bien prévu que nous étions menacés de quelque malheur. N'avez-vous pas remarqué cette vieille femme qui était debout à la porte de l'auberge, comme vous montiez à cheval, et qui vous a demandé l'aumône ? J'aurais souhaité de tout mon cœur que vous lui fissiez la charité ; car elle a dit que vous vous repentiriez de votre refus. Au moment même il a commencé à pleuvoir, et le vent n'a cessé d'augmenter depuis. Tenez, monsieur, on a beau dire, je soutiens, moi, et je le sais par expérience, que les sorcières ont le pouvoir de commander à l'orage : or, si cette vieille n'est pas une sorcière, croyez que je n'en ai jamais vu de ma vie. Je l'ai jugée telle au premier coup d'œil, et si j'avais eu de la monnaie dans ma poche, je lui aurais donné quelque chose. Il est toujours bon d'être charitable envers ces sortes de gens, dans la crainte de ce qui peut arriver. J'ai connu plus d'un laboureur qui a perdu son troupeau, pour avoir voulu épargner un sou. »

Jones, quoique désolé du retard que lui causait la méprise de son guide, ne put s'empêcher de sourire de la superstition de Partridge. Un accident vint encore l'augmenter. Le pédagogue tomba lourdement de cheval ; cependant il en fut quitte pour être couvert de boue depuis les pieds jusqu'à la tête. À peine relevé sur ses jambes, il tira de sa chute une nouvelle preuve de la

vérité de ses pressentiments. Jones, voyant qu'il ne s'était fait aucun mal, lui répondit en riant : « Votre prétendue sorcière, Partridge, est une ingrate. Elle ne distingue pas, dans son ressentiment, ses amis de ses ennemis. Quand mon refus aurait excité sa colère, devait-elle vous faire tomber de cheval, vous qui montrez tant de respect pour elle ?

– Il ne faut pas, monsieur, reprit Partridge, se moquer de gens qui ont un tel pouvoir ; car ils sont souvent très-méchants. Je me souviens d'un maréchal qui offensa une de ces sorcières, en lui demandant à quelle époque finirait son pacte avec le diable ; et à trois mois de là, jour pour jour, sa plus belle vache se noya. Ce n'est pas tout. Peu de temps après, le maréchal voulant régaler quelques-uns de ses voisins, mit en perce un tonneau de sa meilleure bière. Pendant la nuit la sorcière lâcha le robinet, et toute la liqueur se répandit dans le cellier. Enfin, depuis ce temps, rien ne réussit au pauvre homme. Dans son désespoir il s'adonna à la boisson. Au bout d'un an ou deux on saisit son mobilier, et il est maintenant à la charité de la paroisse, lui et sa famille. »

Le guide, et peut-être aussi le cheval, prêtaient une oreille attentive à ce récit, quand tout-à-coup, soit négligence du cavalier, soit malice de la sorcière, ils tombèrent tous deux dans un bourbier.

Partridge attribua cette chute à la même cause qui avait occasionné la sienne. « Allons, monsieur, dit-il à Jones, c'est maintenant votre tour. Au nom de Dieu, mon cher maître, retournons sur nos pas, tâchons de retrouver la vieille femme, et de faire notre paix avec elle. Nous regagnerons l'auberge en un clin d'œil. Quoiqu'il nous ait semblé que nous avancions, je suis convaincu que nous n'avons pas changé de place depuis une heure ; et je jurerais que nous verrions encore l'auberge d'où nous sommes partis, s'il faisait jour. »

Jones, au lieu de répondre à ce sage conseil, ne s'occupait que du guide, dont la chute n'eut rien de plus fâcheux que celle

de Partridge. Notre homme, accoutumé depuis longues années à de pareils accidents, se remit en selle, et prouva bientôt par ses jurements et par les coups de fouet prodigués à sa monture, qu'il n'avait nullement perdu l'usage de ses membres.

CHAPITRE XII.

Jones poursuit son voyage, contre l'avis de Partridge. Ce qui lui arrive en chemin.

En ce moment nos voyageurs découvrirent une lumière dans le lointain. Elle causa autant d'effroi à Partridge que de plaisir à Jones. Le pédagogue, qui se croyait ensorcelé, ne douta pas que ce ne fût un feu follet, ou quelque chose de plus terrible encore.

Mais combien redoubla sa frayeur, lorsqu'en approchant de cette lumière, on plutôt de ces lumières (car on en distinguait alors plusieurs), il entendit un bruit confus de voix humaines, de chants, d'éclats de rire et de cris, accompagnés de sons étranges qui semblaient provenir de quelques instruments. En entrant un peu dans les idées de Partridge, on aurait pu donner à ce concert le nom de musique infernale.

L'horreur inexprimable dont il fut saisi se communiqua au guide. Le poltron, qui n'avait pas perdu une seule des paroles du pédagogue, se joignit à lui pour engager M. Jones à rebrousser chemin, l'assurant qu'il croyait fermement, comme Partridge, que les chevaux, malgré leur marche apparente, n'avaient pas fait un pas en avant depuis une demi-heure au moins.

Jones, en dépit de la contrariété qu'il éprouvait, se prit à rire de la peur de ces pauvres diables. « Il faut pourtant bien, leur dit-il, que nous avancions vers les lumières, ou que les lumières aient avancé vers nous, car nous y touchons presque.

Comment pouvez-vous avoir peur d'une troupe de gens qui paraissent ne songer qu'à se divertir ?

– À se divertir, monsieur ! dit Partridge. Eh ! qui pourrait y penser à cette heure de la nuit, dans un tel lieu, et par un tel temps ? Ce sont, n'en doutez pas, des esprits, des sorciers, des démons, ou autres mauvais génies.

– Qu'ils soient ce qu'ils voudront, je vais leur demander la route de Coventry. Tous les sorciers, Partridge, ne ressemblent pas à la maudite vieille que nous avons eu le malheur de rencontrer hier au soir.

– Eh ! monsieur, qui peut dire de quelle humeur ils sont ? Le mieux est toujours d'être poli avec eux ; mais quoi, si nous allions trouver pis que des sorciers, des diables incarnés... Oh ! soyez prudent, monsieur, soyez prudent, je vous en conjure. Si vous aviez lu comme moi les terribles histoires qu'on raconte de ces gens-là, vous ne seriez pas si téméraire. Dieu seul sait où nous sommes et où nous allons. On n'a jamais vu sur terre une pareille obscurité, et je doute qu'il fasse plus noir dans l'autre monde. »

Malgré ces représentations, Jones marchait aussi vite qu'il pouvait, et le pauvre Partridge était obligé de le suivre. S'il avait peur d'avancer, il craignait encore davantage de rester seul en arrière.

Enfin ils arrivèrent au lieu d'où partaient l'éclat des lumières et le bruit des voix ; c'était une grange où une troupe nombreuse d'hommes et de femmes se livrait à la joie.

Dès que Jones parut devant la porte, qui était ouverte, une voix mâle et passablement rude cria de l'intérieur : « Qui va là ? – Ami, » répondit Jones avec douceur, et il demanda le chemin de Coventry.

« Si vous êtes un ami, dit une autre voix, vous feriez mieux de mettre pied à terre, et d'attendre ici la fin de l'orage (la pluie

tombait alors avec une extrême violence). Vous serez le bien venu parmi nous ; et il y a de la place pour votre cheval, au bout de la grange.

– Je vous remercie, répondit Jones. J'accepte votre offre pour quelques minutes, et j'ai avec moi deux compagnons qui seront fort aises d'obtenir la même faveur. » Elle leur fut accordée de meilleure grâce qu'ils ne la reçurent. Partridge aurait mieux aimé endurer les injures de l'air, que de se mettre à la merci de gens qu'il prenait pour des esprits. Le guide se sentait retenu par la même inquiétude. Cependant ils suivirent Jones, bon gré mal gré, l'un parce qu'il n'osait quitter son cheval, l'autre parce qu'il craignait de demeurer seul.

Dans un siècle superstitieux, nous aurions moins tardé, par pitié pour nos lecteurs, à bannir de leur esprit l'effrayante idée de voir apparaître sur la scène Belzébuth ou Satan, avec son hideux cortège ; mais ce genre de croyance étant tombé de nos jours dans un grand discrédit, nous n'avons pas craint de leur causer de pareilles terreurs. Depuis longtemps les poëtes de théâtre se sont appropriés tout l'appareil du ténébreux empire. Ils semblent même le négliger aujourd'hui, comme un ressort usé, qui n'est propre qu'à émouvoir la galerie du cintre, où nous supposons que peu de nos lecteurs vont se placer.

Cependant, si nous croyons ne leur avoir inspiré aucune peur des esprits infernaux, nous appréhendons d'exciter en eux, sans le vouloir, une autre espèce d'alarmes : c'est qu'ils ne nous prêtent le dessein de faire un voyage dans le pays des fées, et de mêler aux personnages de cette histoire des êtres à l'existence desquels personne n'a jamais eu la simplicité de croire, quoique bien des gens aient eu la folie de s'amuser à écrire ou à lire leurs aventures.

Pour prévenir des soupçons si préjudiciables à la réputation d'un historien qui fait profession de puiser tous ses matériaux dans la nature, nous dirons, sans plus de préambule, quels étaient ces inconnus dont la soudaine apparition avait glacé

d'effroi Partridge, consterné le guide, et surpris même un peu notre héros.

Les individus rassemblés dans la grange, n'étaient autres qu'une troupe d'égyptiens, vulgairement nommés bohémiens, qui célébraient les noces d'un de leurs compagnons. À en juger par la joie empreinte sur tous les visages, ils paraissaient jouir d'un bonheur parfait. Leur réunion offrait plus d'ordre et de décence que n'en présente souvent une fête de village. Car ils sont soumis à un gouvernement régulier, ils ont des lois de leur façon, et obéissent à un magistrat suprême, auquel ils donnent le nom de roi.

La grange était abondamment pourvue de provisions. On ne remarquait nulle recherche dans l'apprêt des viandes, et l'appétit des convives n'en exigeait point. Il y avait une grande quantité de jambons, de gigots de mouton, de volailles. Chacun s'occupait à préparer, pour soi, une sauce meilleure que n'aurait pu la faire le plus habile et le plus cher des cuisiniers français.

Énée ne demeura pas plus frappé de surprise dans le temple de Junon[33] à l'aspect des tableaux de la guerre de Troie, que notre héros à la vue de ce qui se passait dans cette grange. Tandis qu'il promenait autour de lui des regards étonnés, un vénérable personnage vint à lui et l'aborda d'une manière trop cordiale et trop franche, pour n'être qu'une simple marque de politesse. C'était le roi des bohémiens. Son habillement différait peu de celui de ses sujets. Aucun ornement extérieur ne relevait sa dignité ; et cependant, au dire de M. Jones, il y avait dans son air quelque chose qui annonçait l'autorité, et qui inspirait la crainte et la soumission : soit que cette idée vînt de l'imagination de notre ami, soit qu'elle découle naturellement du pouvoir et en soit comme inséparable.

---

[33] Dum stupet obtutuque haeret defixus in uno. *Virgile*.

La physionomie ouverte, les manières polies de Jones, jointes à l'agrément de sa personne, le recommandaient au premier abord. L'impression favorable qui en était l'effet ordinaire fut encore augmentée par le profond respect qu'il témoigna au roi des bohémiens, dès qu'il eut connaissance de sa dignité. Sa majesté bohémienne y parut d'autant plus sensible, qu'elle n'était accoutumée à recevoir un pareil hommage que de ses propres sujets.

Le roi donna l'ordre de dresser une table pour Jones, et de la couvrir de mets choisis ; puis se plaçant à sa droite, il lui tint le discours suivant :

« Je ne doute pas, monsieur, que vous n'ayez souvent rencontré des bandes éparses de mes sujets, car il s'en trouve par tout le monde ; mais vous nous croyiez je pense, moins nombreux que nous ne le sommes, et vous serez encore plus surpris d'apprendre que les bohémiens ont un gouvernement aussi régulier, aussi sage qu'aucun peuple de la terre.

« J'ai l'honneur d'être leur roi ; nul monarque ne peut se vanter de commander à des sujets plus dociles et plus affectionnés. J'ignore jusqu'à quel point je mérite leur amour : ce que je puis dire, c'est que je ne m'occupe qu'à les rendre heureux ; et je ne m'en fais pas un mérite. Puis-je m'empêcher de contribuer au bonheur de pauvres gens qui courent tout le long du jour de côté et d'autre, et ne manquent pas de m'apporter la meilleure part de ce qu'ils gagnent ? Ils m'aiment et m'honorent, parce que je les aime et que je prends soin d'eux : voilà tout, je n'en sais pas d'autre raison.

« Il y a environ mille, ou deux mille ans (je ne puis dire au juste l'époque, ne sachant ni lire ni écrire), il arriva chez les bohémiens ce que vous appelez une révolution. Il existait alors parmi eux des seigneurs qui se faisaient une guerre continuelle pour la préséance. Le roi abolit leurs privilèges et rendit tous ses sujets égaux. Depuis ce temps, ils vivent ensemble dans une parfaite harmonie. Aucun d'eux n'ambitionne la royauté, et ils

ont bien raison. Rien, je vous assure, n'est plus pénible que d'être roi, et de rendre sans cesse la justice. J'ai souvent envié le sort du dernier de mes sujets, quand j'ai été forcé de punir un parent ou un ami ; car, bien que nous n'infligions jamais la peine de mort, nos châtiments sont très-sévères. Ils obligent le coupable à rougir de lui-même, et c'est une punition terrible. Un bohémien s'y expose rarement deux fois. »

Le roi témoigna ensuite beaucoup de surprise qu'il n'y eût pas dans les autres gouvernements une punition telle que la honte. Jones l'assura que dans les lois anglaises elle s'attachait à un grand nombre de crimes, et qu'elle était la conséquence naturelle de tous les châtiments.

« Vous m'étonnez, reprit le roi. Sans avoir vécu parmi les Anglais, j'en connais beaucoup, et j'ai ouï dire que la honte était la conséquence ainsi que la cause d'une infinité de vos récompenses. Vos récompenses et vos punitions sont donc la même chose ? »

Tandis que sa majesté bohémienne s'entretenait de la sorte avec Jones, il s'éleva tout-à-coup un grand tumulte dans la grange. Voici à quelle occasion. Partridge, rassuré peu à peu par la courtoisie des bohémiens, s'était enfin décidé à partager leur festin et à goûter de leurs liqueurs. Il en but une telle quantité, qu'insensiblement la crainte fit place dans son cœur à des sensations très-différentes.

Une jeune bohémienne plus remarquable par ses manières engageantes que par sa beauté, avait attiré dans un coin l'honnête pédagogue, sous prétexte de lui dire sa bonne aventure. Or, soit que les liqueurs fortes n'allument jamais plus promptement le feu de la concupiscence qu'après un exercice modéré, soit que la bohémienne, mettant de côté la modestie de son sexe, eût tenté la jeunesse de Partridge par des avances positives, le mari les surprit ensemble dans une situation fort équivoque. Animé en apparence d'un sentiment de jalousie, il

avait épié et suivi sa femme d'un œil attentif, jusqu'à l'endroit où il la trouva dans les bras de son galant.

À la grande confusion de Jones, Partridge fut conduit devant le roi, qui écouta tour à tour l'accusateur et l'accusé. Celui-ci ne put alléguer pour sa défense que de misérables excuses. L'évidence elle-même déposait contre lui, et servait à le confondre. Le roi, se tournant vers Jones : « Vous avez entendu, dit-il, ce dont votre compagnon est accusé. Quelle punition jugez-vous qu'il mérite ?

– Je suis désolé, répondit Jones, de ce qui vient d'arriver. Partridge fera au mari toutes les réparations qui dépendent de lui. Quant à moi, je n'ai pour le moment que très-peu d'argent dans ma poche. » Il en tira une guinée et l'offrit au bohémien. Celui-ci la refusa, en disant qu'il espérait qu'on ne lui en donnerait pas moins de cinq.

Cette somme fut réduite à deux, par accommodement. Jones, après avoir stipulé la grâce de Partridge et celle de la femme, se disposait à payer les deux guinées, quand le roi lui retint la main, et demanda au témoin produit par le mari, dans quel instant il avait surpris les coupables.

Le témoin répondit que le mari l'avait chargé d'épier les démarches de sa femme, dès qu'elle était entrée en conversation avec l'étranger, et qu'il ne l'avait pas perdue de vue jusqu'à la consommation du crime.

Le roi demanda encore au témoin si le mari était caché avec lui pendant tout ce temps.

Sur sa réponse affirmative, sa majesté bohémienne dit au mari : « Je suis fâché de voir qu'il existe un bohémien assez vil pour trafiquer de l'honneur de sa femme. Si vous aviez aimé la vôtre, vous auriez prévenu son crime, au lieu d'y prêter les mains, pour avoir ensuite le droit de l'accuser. Je vous défends de prendre l'argent de cet étranger ; vous méritez un châtiment,

et non une récompense. J'ordonne de plus qu'en punition de votre infamie, vous portiez sur le front, durant un mois, une paire de cornes ; que votre femme soit traitée de prostituée et montrée au doigt pendant le même temps ; car, si vous êtes un bohémien infâme, elle est aussi une infâme prostituée. »

Les bohémiens procédèrent aussitôt à l'exécution de la sentence, et laissèrent Jones et Partridge seuls avec sa majesté. Jones applaudit à l'équité du jugement « Vous paraissez surpris, lui dit le monarque. Vous aviez, je le suppose, une fort mauvaise opinion de nous. Peut-être nous preniez-vous tous pour des voleurs ?

– J'avoue, repartit Jones, qu'on ne rend pas aux bohémiens la justice qu'ils semblent mériter.

– Voulez-vous que je vous dise, répliqua le roi, la différence qu'il y a entre vous et nous ? mes sujets volent vos compatriotes, et vos compatriotes se volent les uns les autres. »

Jones se mit alors à vanter d'un ton sérieux le bonheur d'un peuple soumis à un pareil magistrat. Son bonheur était effectivement si parfait, qu'il est à craindre que quelque avocat du pouvoir arbitraire ne le cite, un jour, comme une preuve de la supériorité du gouvernement bohémien sur tous les autres.

Nous ferons ici une concession qu'on n'attend probablement pas de nous ; c'est qu'aucune forme de gouvernement tempéré n'est susceptible de recevoir le même degré de perfection, ou de procurer à la société les mêmes avantages que le gouvernement absolu. Jamais le genre humain n'a été aussi heureux que dans le temps où la plus grande partie du monde connu obéissait aux lois d'un seul maître. Cette félicité se perpétua sous les règnes consécutifs de cinq empereurs[34]. Ce fut là le

---

[34] Nerva, Trajan, Adrien, et les deux Antonins.

véritable âge d'or, le seul qui, depuis l'expulsion d'Éden jusqu'à ce jour, ait existé ailleurs que dans l'imagination des poëtes.

Nous ne connaissons qu'une objection solide contre l'excellence de la monarchie absolue, c'est la difficulté de trouver un chef propre à en remplir les fonctions. Il faut dans ce cas que le monarque possède trois qualités extrêmement rares, si l'on en juge par l'histoire : assez de modération pour renfermer l'exercice de son pouvoir dans les bornes de la raison ; assez de sagesse pour sentir son propre bonheur ; assez de bonté pour souffrir celui des autres, quand, loin de nuire au sien, il y contribue.

Si un prince avec de telles qualités peut devenir le bienfaiteur de l'humanité, on conviendra que sans elles il doit en être le fléau.

La religion nous offre dans la peinture du ciel et de l'enfer une image sensible des biens et des maux qui peuvent naître du pouvoir absolu. Quoique le prince des ténèbres n'ait d'autre puissance que celle qu'il tient originairement de Dieu, l'Écriture nous enseigne qu'il jouit dans son noir empire d'un pouvoir absolu, et que l'Éternel n'a communiqué cet excès de pouvoir qu'à lui seul. Si donc les divers despotes qui oppriment le monde prétendent s'appuyer sur une autorité divine, leur droit ne saurait venir que de la concession primitive faite au monarque infernal ; et ces puissances inférieures sont filles de celui dont elles portent si évidemment l'empreinte.

Comme il est démontré par l'histoire de tous les siècles, que les hommes n'aspirent, en général, au pouvoir que pour faire le mal, et qu'ils ne l'emploient qu'à cet usage, quand ils l'ont obtenu, ce serait une haute folie de nous exposer aux chances d'un gouvernement où nous n'aurions que deux ou trois exceptions pour nous rassurer contre mille exemples effrayants. Il est beaucoup plus sage de se résigner au petit nombre d'inconvénients qui résultent de l'impassible surdité des lois,

que de vouloir y remédier, en portant ses griefs à l'oreille toujours ouverte d'un tyran soupçonneux.

Qu'on ne nous oppose pas l'exemple des bohémiens. Malgré la longue félicité dont ils ont joui sous cette forme de gouvernement, leur bonheur fut l'effet du caractère particulier qui les distingue de tous les autres peuples. Ils ne se font point de fausses idées de gloire et d'honneur, et regardent la honte comme le plus cruel des châtiments.

CHAPITRE XIII.

Conversation entre Jones et Partridge.

Les amis sincères de la liberté nous pardonneront, sans doute, la longue digression qui termine le dernier chapitre. Nous ne nous y sommes engagé que dans la crainte qu'on ne nous accusât de vouloir fournir des armes à la plus pernicieuse doctrine que la fourberie sacerdotale ait jamais osé soutenir.

Revenons maintenant à Jones. Quand l'orage fut passé, il prit congé de sa majesté bohémienne, après l'avoir remerciée mille fois de son obligeante hospitalité, et se remit en route pour Coventry. Comme il faisait encore nuit, le monarque chargea un de ses sujets de lui servir de guide, afin de le préserver d'une nouvelle méprise. Par une suite de la première, il fit onze milles, au lieu de six, et presque toujours dans des chemins si affreux, qu'il eût été impossible d'y trotter, même pour aller chercher une sage-femme dans le cas le plus urgent. De cette façon, il n'arriva que vers midi à Coventry. La difficulté de s'y procurer des chevaux ne lui permit d'en repartir qu'au bout de deux heures. Le garçon d'écurie et le postillon n'étaient pas à moitié aussi pressés que lui. Ils imitaient l'inaction de Partridge. Le pédagogue, privé de l'aliment du sommeil, saisissait toutes les occasions d'y suppléer par quelque autre nourriture. Jamais il n'était plus content qu'au moment où il mettait le pied dans une auberge, ni plus fâché que lorsqu'il était forcé d'en sortir.

Jones voyageait maintenant en poste. Nous le suivrons, selon notre coutume et d'après les règles de Longin, de la même manière. Il alla de Coventry à Daventry, de Daventry à Stratford, et de Stratford à Dunstable, où il arriva le lendemain sur le

midi, quelques heures après le départ de Sophie. Il fut obligé d'y rester plus longtemps qu'il ne voulait, grâce à la lenteur du maréchal, occupé à ferrer le cheval qui lui était destiné. Malgré ce retard, il espérait rejoindre Sophie à St.-Albans, où il supposait, avec assez de raison, que le lord s'arrêterait pour dîner ; et en effet il l'y aurait trouvée, si sa conjecture eût été juste. Mais, par malheur, le lord, qui voulait dîner à Londres, avait demandé des chevaux de relais à St.-Albans pour accélérer sa marche. Jones apprit en y arrivant que son carrosse en était parti depuis deux heures.

Quand les chevaux de poste auraient été prêts, ce qui n'était pas, il n'y avait aucun espoir de rattraper la voiture avant Londres ; Partridge crut que c'était le moment de rappeler à son ami, par un pur sentiment d'intérêt, une petite circonstance qui semblait tout-à-fait sortie de sa mémoire : c'est que, depuis la rencontre du guide de Sophie, il n'avait mangé qu'un œuf poché ; car son esprit seul s'était nourri, dans la grange des bohémiens.

Dès que l'hôte entendit Partridge prononcer le mot de dîner, il se joignit à lui ; et rétractant la promesse qu'il avait faite de fournir des chevaux sur-le-champ, il assura M. Jones que le dîner ne le retarderait en rien, et serait servi avant que les chevaux, qui étaient encore au pâturage, eussent mangé l'avoine, pour se préparer à la course.

Jones se laissa persuader par ce dernier argument, et l'hôte mit aussitôt à la broche une épaule de mouton. Pendant qu'elle rôtissait, Partridge retiré dans une chambre avec son maître, ou, si l'on veut, son ami, lui parla en ces termes : « Assurément, monsieur, si jamais homme mérita l'affection d'une jeune dame, vous méritez bien celle de mademoiselle Sophie. Quelle provision d'amour il faut avoir pour en vivre, comme vous faites, sans autre nourriture ! Je suis sûr d'avoir mangé trente fois autant que vous, pendant les dernières vingt-quatre heures, ce qui n'empêche pas que je ne meure presque de faim. Rien n'aiguise

si fort l'appétit que de voyager par ce temps froid et pluvieux. Je ne sais cependant comment cela se fait, vous paraissez jouir d'une santé parfaite. Jamais je ne vous ai vu le teint plus frais, plus vermeil. Vous vivez d'amour, on n'en saurait douter !

– Et c'est aussi, Partridge, une nourriture très-substantielle. La fortune d'ailleurs ne m'en a-t-elle pas envoyé une excellente hier ? Penses-tu que je ne puisse pas vivre plus de vingt-quatre heures avec ce cher portefeuille ?

– Sans doute, monsieur, il renferme de quoi fournir aux frais de plus d'un bon repas, et la fortune vous l'a envoyé fort à propos ; car votre bourse doit commencer à se dégarnir.

– Que veux-tu dire ? Tu ne me crois pas, j'espère, assez malhonnête, quand ce portefeuille appartiendrait à toute autre qu'à miss Western...

– Malhonnête ! Dieu me préserve de vous faire cet affront. Mais où serait le grand mal d'emprunter dessus une bagatelle, pour la nécessité présente, puisque vous aurez tant de moyens de vous acquitter par la suite ? Oui certes, j'entends que vous vous acquittiez aussitôt que vous en trouverez l'occasion. Je le répète : quel mal y aurait-il à faire un léger emprunt, dans le dénûment où vous êtes réduit ? Oh ! si le portefeuille appartenait à une personne pauvre, ce serait bien différent ; mais une si grande dame ne peut avoir besoin d'argent, à présent surtout qu'elle est avec un lord qui sûrement ne la laissera manquer de rien. D'ailleurs elle ne pourrait avoir besoin tout au plus que d'une faible partie de la somme, et non de la totalité. Je lui en laisserais donc une petite partie ; mais j'aimerais mieux être pendu que de dire un mot de ma trouvaille, avant d'avoir ma bourse bien garnie d'argent qui m'appartînt en propre ; car j'ai ouï dire que Londres est le pire lieu du monde, pour y vivre sans argent. Si j'ignorais à qui appartient le billet de banque, je pourrais croire qu'il vient du diable, et craindre d'y toucher ; mais vous savez le contraire. Il vous est tombé honnêtement entre les mains. Ce serait faire injure à la fortune que de vous en dessai-

sir, au moment où il vous est le plus nécessaire. Ne comptez pas qu'elle vous envoie souvent de pareilles aubaines. *Fortuna nunquam perpetuo est bona*[35]. Quoi qu'il en soit, vous ferez comme il vous plaira. Quant à moi, j'aimerais mieux être pendu que de dire un mot de la trouvaille.

– À ce que je vois, Partridge, la potence est un sujet *non longe alienum a Scœvolæ studiis*[36].

– Vous auriez dû dire *alienus*[37]. Je me rappelle le passage. C'est un exemple sous les mots *communis, alienus, immunis, variis casibus serviunt.*

– Si tu te rappelles le passage, à mon avis tu ne l'entends pas, mon ami. Je te dis en bon français que celui qui trouve un objet perdu, et le garde, au lieu de le rendre au propriétaire connu, ne mérite pas moins, *in foro conscientiæ*[38], d'être pendu, que s'il l'avait volé. Ce billet appartient à ma chère maîtresse. Il a été en sa possession. Rien ne me déterminera à le remettre en d'autres mains que les siennes. Oui, je le lui rendrai, quand je serais, comme toi, en proie à une faim dévorante, et que je n'aurais pas d'autre moyen de l'apaiser. J'espère m'acquitter de ce devoir avant la fin du jour. En tout cas, je te défends, sous peine d'encourir ma disgrâce, d'offenser de nouveau mon-oreille par la proposition d'une si détestable bassesse.

– Je me serais gardé de vous la faire, si elle m'avait paru telle. Assurément une mauvaise action me répugne autant qu'à qui que ce soit ; mais peut-être en savez-vous plus que moi.

---

[35] La fortune n'est pas toujours favorable.

[36] Qui n'est pas étranger aux études de Scévola.

[37] Défaut d'accord, suivant Partridge, entre l'adjectif et le nom.

[38] Dans le for intérieur.

J'aurais pu croire cependant que je n'avais pas vécu tant d'années, et enseigné si longtemps la grammaire, sans être en état de distinguer le *fas* du *nefas*[39] ; mais il paraît que nous devons passer notre vie à nous instruire. Mon vieux maître d'école, qui était un grand savant, avait, je m'en souviens, coutume de dire : *Polly matete cry town is my daskalon*[40] ; ce qui signifie qu'un enfant peut quelquefois apprendre à sa grand'mère à manger des œufs. J'ai fait de beaux progrès vraiment, si je suis réduit à apprendre aujourd'hui ma grammaire. Peut-être, jeune homme, changerez-vous d'avis, quand vous aurez mon âge. Je me rappelle que, n'étant encore qu'un blanc-bec de vingt et un à vingt-deux ans, je me croyais déjà aussi habile que je le suis maintenant. J'ai toujours enseigné *alienus,* et mon maître le lisait ainsi devant moi. »

Il était rare que Jones se mît en colère contre Partridge, et plus rare encore que Partridge s'oubliât jusqu'à manquer de respect à Jones. Ce fut pourtant ce qui arriva dans cette circonstance. On a vu que le pédagogue n'était pas d'humeur à souffrir qu'on méprisât sa science. Jones ne put supporter certains traits de son discours. « Je vois, lui dit-il en le regardant contre sa coutume d'un air de dédain, que tu es un vieux fou bouffi de vanité, et je crains que tu ne sois aussi un vieux coquin. Si j'étais convaincu de l'un comme de l'autre, je ne te permettrais pas d'aller plus loin avec moi. »

Le pédagogue, satisfait d'avoir donné un libre cours à sa langue, rentra, comme on dit, dans sa coquille. Il témoigna du regret d'avoir laissé échapper involontairement quelques pa-

---

[39] Le juste de l'injuste.

[40] Mots vides de sens.

roles offensantes pour son maître. « Mais, ajouta-t-il, *nemo omnibus horis sapit*[41]. »

Jones, avec tous les défauts d'un caractère bouillant, n'avait aucun de ceux des tempéraments flegmatiques. Si ses amis étaient obligés d'avouer qu'il s'emportait un peu trop aisément, ses ennemis devaient convenir qu'il n'était pas moins prompt à s'apaiser ; bien différent de la mer, dont les vagues ne cessent point d'être violentes et dangereuses, même après la tempête. Il agréa sur-le-champ les excuses de Partridge, lui serra la main, l'assura de son amitié, et se fit à lui-même mille reproches, mais encore moins peut-être que ne lui en feront beaucoup de nos honnêtes lecteurs.

Partridge se sentit soulagé d'un grand poids. Sa crainte d'avoir offensé son maître était dissipée, et il jouissait avec orgueil de l'aveu que Jones avait fait de ses torts, aveu qu'il ne manquait pas de rapporter au trait qui l'avait le plus blessé. « Certainement, monsieur, marmotta-t-il entre ses dents, vous pouvez être, à quelques égards, plus instruit que moi ; mais quant à la grammaire, je crois la savoir sur le bout de mon doigt, et je défie le plus habile de m'en donner des leçons. »

Si quelque chose pouvait ajouter à la satisfaction du pédagogue, ce fut l'arrivée d'une excellente épaule de mouton qu'on servit toute fumante sur la table. Jones et lui, après s'en être bien régalés, remontèrent à cheval et partirent pour Londres.

---

[41] Nul n'est sage à toute heure du jour.

CHAPITRE XIV.

Ce qui arriva à M. Jones en allant à Saint-Albans.

Ils étaient à environ deux milles au delà de Barnet, et le jour commençait à baisser, lorsqu'un homme d'une belle figure, monté sur une méchante mazette, s'avança vers Jones et lui demanda s'il allait à Londres.

Jones répondit que oui.

« Vous m'obligeriez, monsieur, lui dit l'inconnu, si vous vouliez me permettre de vous accompagner. Il est tard, et je ne sais pas le chemin. »

Jones consentit volontiers à sa demande, et ils marchèrent à côté l'un de l'autre, s'entretenant ensemble comme font d'ordinaire les voyageurs. La conversation roula principalement sur les voleurs. L'inconnu montra une grande peur d'en rencontrer. Jones déclara qu'il avait peu de chose à perdre, et par conséquent peu de chose à craindre.

« Peu de chose à perdre ! dit Partridge, qui ne put résister à la démangeaison de parler. Monsieur est bien le maître d'appeler cela peu de chose. Pour moi, si j'avais comme lui, dans ma poche, un billet de banque de cent livres sterling, je serais très-fâché de le perdre. Ce n'est pas, au reste, que j'aie peur. Grâce à Dieu, je n'ai jamais été plus tranquille de ma vie. Nous sommes quatre. Si nous nous tenons bien serrés les uns contre les autres, le plus hardi coquin d'Angleterre ne viendrait pas à bout de nous voler. Eût-il un pistolet, il ne pourrait tuer qu'un

de nous, et on ne meurt qu'une fois, c'est ma consolation. On ne meurt qu'une fois. »

Outre la confiance dans la supériorité du nombre, à laquelle une nation moderne doit en partie sa gloire, il était une autre cause du courage extraordinaire que montrait Partridge. Le vin lui avait inspiré tout celui qu'il peut donner.

Nos voyageurs n'étaient plus qu'à un mille de Highgate, quand l'inconnu, se tournant brusquement vers Jones, un pistolet à la main, lui demanda le petit billet de banque dont Partridge avait parlé.

Jones fut d'abord un peu étourdi de cette attaque imprévue ; mais il retrouva bientôt son sang-froid, et dit au voleur que tout l'argent qu'il avait dans sa poche était à son service. En même temps il en tira trois guinées qu'il lui offrit. L'autre répondit en jurant que cela ne faisait pas son compte. « J'en suis fâché, » repartit Jones tranquillement, et il remit l'argent dans sa poche.

Le voleur dirigeant alors son arme sur la poitrine de notre héros, le menaça de le tuer s'il ne lui donnait à l'instant même le billet de banque. Jones saisit la main du brigand, qui tremblait si fort qu'à peine pouvait-il tenir son pistolet, et en détourna le canon. Dans la lutte qu'il eut ensuite à soutenir contre lui, il parvint à le désarmer. Tous deux tombèrent de cheval, le voleur sur le dos, et Jones sur le voleur.

Le pauvre diable implora la clémence du vainqueur. Il n'était pas capable de résister à un si redoutable champion. « Monsieur, lui dit-il, je ne pouvais avoir l'intention de vous tuer ; mon pistolet n'est pas chargé. C'est le premier vol que j'aie tenté de commettre ; le désespoir m'y a poussé. »

Dans ce moment, environ à cent cinquante pas de distance, un autre homme étendu tout de son long, criait merci encore plus fort que le voleur. C'était Partridge qui, en cherchant à se

sauver de la bataille, avait été jeté à bas de son cheval. La face collée contre terre, il n'osait lever la tête, et s'attendait de minute en minute à recevoir le coup de la mort. Il était encore dans cette attitude, quand le guide, qui ne s'inquiétait que de ses chevaux, après s'être hâté de les rattraper, vint lui dire que son maître avait terrassé le brigand.

À cette nouvelle, Partridge sauta de joie et courut au lieu où Jones, l'épée nue à la main, tenait en respect le timide voleur. « Point de quartier ! monsieur, lui cria-t-il dès qu'il vit briller le fer, tuez-le, passez-lui votre épée au travers du corps, tuez-le à l'instant. »

Le misérable était heureusement tombé au pouvoir d'un homme plus compatissant que le pédagogue. Jones, s'étant assuré que le pistolet n'était point chargé, commença à croire tout ce que le voleur lui avait dit avant l'arrivée de Partridge : savoir, qu'il était novice dans le métier ; qu'il y avait été entraîné par la plus affreuse misère, par le cruel spectacle de cinq enfants mourant de faim, et d'une femme en couche d'un sixième. L'infortuné attestait avec force la vérité de ces tristes détails, et il offrait d'en convaincre M. Jones, s'il voulait prendre la peine de l'accompagner jusqu'à sa maison qui n'était pas éloignée de plus de deux milles ; il ajouta qu'il ne demandait sa grâce qu'à condition de prouver tout ce qu'il avançait.

Jones feignit d'abord de le prendre au mot et de vouloir le suivre. Il lui déclara en même temps que son sort dépendait entièrement de l'exactitude de son récit : sur quoi le pauvre homme fit éclater tant de joie, que Jones ne douta plus de sa sincérité, et se sentit touché de pitié pour lui. « Reprenez votre pistolet, lui dit-il, et cherchez à l'avenir des moyens plus honnêtes de soulager votre misère. Voici deux guinées pour subvenir aux premiers besoins de votre femme et de vos enfants. Je voudrais pouvoir vous donner davantage ; mais les cent guinées dont on vous a parlé ne m'appartiennent point. »

Il est probable que nos lecteurs seront partagés de sentiment sur cette action. Quelques-uns y applaudiront, comme à un acte sublime d'humanité ; d'autres, plus sévères, n'y verront qu'un dangereux oubli de cette justice que chacun doit à son pays. Partridge l'envisagea sous cet aspect. Il en montra un grand mécontentement, cita un vieux proverbe, et dit qu'il ne serait pas surpris que le drôle ne revînt les attaquer avant leur arrivée à Londres.

Le voleur se répandit en protestations de reconnaissance ; il versa, ou fit semblant de verser des larmes d'attendrissement. Il jura qu'il allait retourner à l'instant chez lui, et qu'il ne retomberait jamais dans un si coupable égarement. On saura peut-être par la suite s'il tint, ou non, sa parole.

Nos voyageurs, étant remontés à cheval, arrivèrent à Londres sans autre accident fâcheux. Leur dernière aventure fut entre eux, pendant la route, le sujet d'un entretien fort intéressant. Jones témoigna beaucoup de compassion pour les voleurs de grand chemin, auxquels l'excès de la misère fait embrasser un genre de vie contraire aux lois, et qui les conduit d'ordinaire à une mort infâme. « Je ne parle, dit-il, que de ceux dont le crime se borne au simple vol, et qui ne se rendent coupables ni de violence ni de cruauté. Cette circonstance, il faut l'observer à l'honneur de notre pays, distingue les voleurs d'Angleterre de ceux des autres nations, où le meurtre accompagne presque toujours le vol.

– Nul doute, répondit Partridge, qu'il ne soit moins criminel d'ôter à quelqu'un sa bourse que la vie. Malgré cela, il est bien dur que d'honnêtes gens ne puissent voyager pour leurs affaires, sans être exposés aux attaques de ces brigands. Mieux vaudrait que les coquins fussent tous pendus au bord du grand chemin, que de voir un seul honnête homme victime de leur rapacité. Je ne voudrais pas, je l'avoue, tremper mes mains dans le sang d'aucun d'eux ; mais c'est aux lois à en faire justice. Quel

droit un homme a-t-il de me prendre, ne fût-ce que six pence, contre mon gré ? Est-ce là une action honnête ?

– Pas plus honnête, répliqua Jones, que celle de prendre des chevaux dans une écurie, ou de garder l'argent qu'on trouve, et dont on connaît le vrai propriétaire. ».

Cette maligne allusion ferma la bouche à Partridge. Il ne la rouvrit que pour répondre aux plaisanteries que lui fit Jones sur sa poltronnerie, et chercha une excuse dans la supériorité des armes à feu. « Mille hommes sans armes, dit-il, ne sauraient tenir contre un pistolet. Chaque coup, à la vérité, ne peut tuer qu'un individu ; mais qui m'assurera que cet individu ne sera pas moi ? »

LIVRE XIII.

CONTENANT L’ESPACE DE DOUZE JOURS.

CHAPITRE PREMIER.

Invocation.

Viens, noble amour de la renommée, viens enflammer mon cœur. Loin de moi l'odieux fantôme qui, sur des flots de sang et de larmes, et au milieu des gémissements de l'humanité, conduit le héros à la gloire. Ô douce et belle nymphe à qui l'heureuse Mnémosyne donna le jour aux bords de l'Hèbre ! toi qu'éleva la Méonie, qu'enchanta Mantoue, qui sur la riante colline au pied de laquelle s'étend la superbe métropole d'Albion, t'asseyais avec le chantre d'Adam, et prêtais à sa lyre d'harmonieux accords, c'est toi que j'appelle à mon aide. Inspire-moi la flatteuse espérance de charmer les siècles futurs. Prédis-moi qu'un jour, quelque jeune beauté dont l'aïeule est encore à naître, en voyant sous le nom imaginaire de Sophie, la peinture du mérite réel de ma Charlotte, poussera par sympathie un tendre soupir. Apprends-moi à sentir, à goûter, à savourer dans l'avenir le parfum des louanges. Anime mon courage par l'assurance solennelle que, quand j'aurai passé de la petite salle basse où j'écris maintenant, dans l'obscure et froide prison du cercueil, je serai lu, honoré de ceux qui ne m'ont ni vu ni connu, et que je ne verrai ni ne connaîtrai jamais.

[42]Je t'invoque aussi, divinité beaucoup mieux nourrie, qui ne te revêts point d'une forme aérienne, qui tressailles de plaisir à l'aspect d'un aloyau cuit à point et d'un pudding bien assai-

---

[42] Le commencement de ce passage est fort obscur ; mais la suite montre assez que c'est le *Lucre* que l'auteur a voulu peindre, sous les traits de cette divinité, matérielle et de mauvais goût. (*Trad.)*

sonné ; toi qu'enfanta dans une barque, sur un canal hollandais, l'épaisse moitié d'un lourd marchand d'Amsterdam. Tu puisas à l'école de Grubstreet[43] les premiers éléments de ta science. Là, dans un âge plus mûr, tu appris à la poésie à flatter, non l'esprit, mais la vanité d'un riche patron. Docile à tes leçons, la comédie prend un air grave et sérieux, tandis que la tragédie tonne, éclate, et glace d'épouvante les spectateurs qu'elle assourdit. La docte histoire t'endort par d'ennuyeux récits, et le roman inventif te réveille par l'attrait d'aventures surprenantes. Ton libraire joufflu se ressent de ta bénigne influence. C'est grâce à tes conseils que le pesant *in-folio* dépecé avec une heureuse industrie, après avoir dormi longtemps sur des tablettes poudreuses, circule rapidement de main en main dans tout le royaume ; que certains livres en imposent au monde, comme les charlatans, par des titres pompeux, ou éblouissent les yeux, comme les petits-maîtres, par l'éclat de leur parure. Viens, déesse au teint fleuri, garde pour d'autres tes inspirations, mais offre-moi tes séduisantes récompenses, ton sonore et brillant métal, tes billets de banque payables à vue, feuilles légères chargées d'invisibles trésors ; joins à ces dons une demeure agréable et commode, une abondance toujours nouvelle, enfin une bonne part dans l'héritage de cette mère bienfaisante dont le sein fertile fournirait une nourriture plus que suffisante à la totalité de sa nombreuse famille, si la majeure partie n'en était privée par la voracité de quelques membres trop avides. Viens, dis-je, et si je ne suis pas assez sensible à tes précieuses faveurs, échauffe mon cœur du doux espoir d'en enrichir mes enfants. Dis-moi que ces chers enfants dont j'ai souvent interrompu, dans mes travaux, le babil importun et les jeux innocents, seront un jour

---

[43] Rue de Londres, dans Moorfields, habitée originairement par un grand nombre d'auteurs de petits contes, de dictionnaires, de poëmes de circonstance : ce qui a fait donner le nom de *Grub-street* à toute production littéraire de peu de mérite. (*Trad.*)

amplement dédommagés de cette contrainte, par le fruit de mes veilles.

Après avoir invoqué un couple mal assorti, une ombre déliée et une grossière substance, qui implorerai-je maintenant pour diriger ma plume ?

C'est toi d'abord, ô génie ! don du ciel, sans lequel on lutte en vain contre un fonds stérile. Toi qui répands les semences fécondes que l'art développe et mûrit ensuite, daigne me prendre par la main, et conduire mes pas dans le sinueux labyrinthe de la nature. Daigne m'initier à ces mystères que nul œil profane n'a jamais vus. Enseigne-moi, ce qui t'est facile, à mieux connaître l'homme qu'il ne se connaît lui-même. Dissipe le nuage qui offusque sa raison, et lui fait adorer, ou détester ses semblables, selon leur plus ou moins d'adresse à le tromper par des dehors spécieux, tandis que, se trompant eux-mêmes, ils ne sont en réalité que des objets dignes de risée. Arrache à la présomption le léger masque de sagesse qui la couvre, à l'avarice celui de la richesse, à l'ambition celui de la gloire. Toi qui inspiras Aristophane, Lucien, Cervantes, Rabelais, Molière, Shakespeare, Swift, Marivaux, remplis mon ouvrage de tes vives et piquantes saillies. Aide-moi à corriger les travers de l'espèce humaine. Que chacun, instruit par mes leçons, apprenne à se moquer des folies des autres, et à s'humilier des siennes.

Et toi, compagne presque inséparable du vrai génie, humanité, accorde-moi tes tendres émotions. Si tu en as déjà disposé en faveur de tes favoris, Allen et Littleton, dérobe-les un moment à leur cœur. Comment peindre sans toi une scène touchante ? De toi seule découlent l'amitié désintéressée, le brûlant amour, l'ardente reconnaissance, la douce compassion, et tous ces mouvements énergiques d'une âme généreuse qui remplissent nos yeux de larmes, colorent notre front d'une noble rougeur, et nous pénètrent tour à tour de douleur, de joie, et de bienveillance.

Ô science ! (car sans ton aide le génie ne peut rien produire de pur ni de correct) daigne aussi me servir de guide. Dès mes jeunes ans, je t'adorai dans ton temple d'Eton, sur ces rives que la Tamise baigne de ses eaux claires et tranquilles ; j'arrosai de mon sang ton autel de bouleau, avec le courage d'un Spartiate. Ouvre-moi tous les trésors dont la philosophie, la poésie, et l'histoire, ont enrichi la Grèce et l'Italie. Donne-m'en pour un instant la clef, que tu as confiée à ton cher Warburton[44].

Viens enfin, ô expérience ! fruit d'un long commerce, non-seulement avec les sages, les savants, les gens distingués par leur vertu, ou leur politesse, mais avec toutes les classes de la société, depuis le grand seigneur jusqu'au simple artisan, depuis la duchesse à son cercle jusqu'à la marchande à son comptoir. C'est par toi seule que l'on peut connaître les mœurs des hommes, leurs travers, leurs préjugés, qu'ignorera toujours, malgré sa vaste érudition, le pédant confiné dans la solitude de son cabinet.

Génie, science, humanité, expérience, venez tous ensemble, venez en plus grand nombre encore, s'il est possible. J'ai entrepris une tâche difficile, et je ne saurais l'achever sans votre secours ; mais si vous daignez sourire à mes travaux, j'ose me flatter de les conduire à une heureuse fin.

---

[44] Auteur de plusieurs savants ouvrages, entre autres de la Divine légation de Moïse et d'un Essai sur les hiéroglyphes des égyptiens. (*Trad.)*

CHAPITRE II.

Arrivée de Jones à Londres.

Le savant docteur Misaubin avait coutume de donner ainsi son adresse : *Au docteur Misaubin, dans le monde ;* voulant faire entendre par là qu'il y avait peu de pays où sa réputation n'eût pénétré. Et peut-être trouvera-t-on, après un mûr examen, que la célébrité du nom n'est pas un des moindres avantages attachés à la grandeur.

Le bonheur d'être connu de la postérité, bonheur dont l'attrayant espoir nous causait tout à l'heure de si doux transports, n'est le partage que d'un très-petit nombre d'êtres privilégiés. Faire répéter mille ans après soi, comme dit Sydenham, les différentes syllabes qui composent son nom, c'est un honneur insigne réservé principalement à l'épée du guerrier illustre et à la plume du grand écrivain. On ne l'acquiert ni par les titres, ni par la richesse. Mais l'avantage d'échapper, pendant sa vie, à l'humiliante imputation d'être un homme que *personne ne connaît,* injure, pour le dire en passant, aussi ancienne que le siècle d'Homère[45], sera toujours l'heureuse prérogative de ceux que distinguent leur rang ou leur fortune.

Ainsi, d'après la brillante figure qu'a déjà faite dans cette histoire le pair irlandais, sous les auspices duquel Sophie était arrivée à Londres, on ne manquera pas de conclure qu'il devait être très-facile de découvrir son hôtel, sans savoir le quartier ni

---

[45] Odyssée, chant II, vers 175.

la rue où il était situé, le lord étant un de ces personnages que *tout le monde connaît.* C'est, en effet, ce que n'aurait pas eu de peine à faire un marchand accoutumé à fréquenter les palais des grands, dont la porte est en général aussi aisée à trouver que difficile à ouvrir : mais Jones, ainsi que Partridge, n'avait jamais vu Londres ; et comme il y était entré par un quartier dont les habitants ont très-peu de relations avec ceux de Hanovre, ou de Grosvenor-square, il erra quelque temps avant de parvenir aux heureuses demeures où la fortune sépare du vulgaire ces nobles rejetons des anciens Bretons, Saxons, ou Danois, à qui leurs ancêtres, nés dans de meilleurs temps, ont assuré, par divers genres de mérite, un précieux héritage de richesses et d'honneurs.

Jones, parvenu enfin dans ce terrestre élysée, aurait bientôt découvert l'habitation du lord, si celui-ci n'en eût changé par malheur en partant pour l'Irlande. Récemment établi dans un nouvel hôtel, il n'avait pas encore eu le temps d'étourdir ses voisins du fracas de son équipage. Après une infructueuse recherche qui dura jusqu'à onze heures du soir, Jones cédant aux conseils de Partridge, se retira dans Holborn, à l'auberge du *Taureau*, où il était descendu, et il y goûta ce doux repos que procure d'ordinaire une extrême fatigue.

Le lendemain il se remit de bonne heure en quête de Sophie, et avec aussi peu de succès que la veille. À la fin pourtant, soit que la fortune se relâchât envers lui de sa rigueur, soit qu'il ne fût plus en son pouvoir de le tromper, il entra dans la rue honorée de la résidence du lord. On lui indiqua son hôtel, et il frappa un petit coup à la porte.

Cette façon modeste de s'annoncer inspira d'abord au portier une médiocre idée de la personne qui se présentait ; il n'en jugea pas mieux à la vue de Jones vêtu d'un habit de bure, ayant à son côté l'épée qu'il tenait du sergent, et dont la lame, bien que de fin acier, n'avait qu'une poignée de cuivre, encore était-ce de cuivre très-peu brillant : aussi, quand Jones demanda la

jeune dame arrivée la veille avec milord, on lui répondit sèchement qu'il n'y avait point de dame dans l'hôtel. Jones témoigna le désir de parler au maître de la maison. On lui dit que milord ne serait pas visible de toute la matinée. Il insista ; le portier répliqua qu'il avait l'ordre positif de ne laisser entrer personne. « Mais, ajouta-t-il, vous pouvez laisser votre nom, milord le verra ; et si vous repassez, vous saurez quand vous serez reçu. »

Jones dit qu'ayant besoin d'entretenir la jeune dame d'une affaire très-importante, il ne se retirerait pas sans l'avoir vue. « Il n'y a point de jeune dame dans l'hôtel, lui répondit le rustre d'un ton brutal, et par conséquent vous n'en verrez pas. Vous êtes un homme étrange : vous ne vous payez d'aucune raison. »

Nous avons souvent pensé que Virgile, en faisant le portrait de Cerbère dans le sixième livre de l'Énéide, avait en vue les portiers des personnages considérables de son temps. Ce portrait du moins offre une peinture assez fidèle des gens qui ont l'honneur de garder la porte des grands seigneurs de nos jours. Le portier dans sa loge est la vraie image de Cerbère dans son antre. Il faut l'apaiser, comme ce dernier, par une offrande, afin d'avoir accès auprès du maître. Peut-être Jones vit le suisse de milord sous cet aspect, et se souvint du passage où la sibylle, pour procurer à Énée l'entrée des enfers, aborde le gardien du Styx avec un gâteau de miel et de pavots. Il essaya d'attendrir le cerbère humain par un présent d'une autre nature. Un laquais qui entendit sa proposition s'avança aussitôt, et dit à M. Jones que, s'il voulait lui donner la récompense qu'il offrait, il le mènerait chez la dame. Jones y consentit, et fut à l'instant conduit au logement de mistress Fitz-Patrick par le même homme qui avait accompagné la veille les deux cousines.

Rien ne rend si sensible à un mauvais succès, que d'en avoir manqué, de près, un bon. Le joueur qui perd la partie au piquet pour un point, se plaint dix fois autant que celui qui n'a pas eu un moment l'espoir de la gagner. Il en est de même à la loterie. Le spéculateur dont le numéro approchait du gros lot,

s'estime beaucoup plus malheureux que ses compagnons d'infortune. En un mot, la privation d'un bonheur auquel on touchait presque, a l'air d'une insulte de la fortune. Il semble qu'en nous abusant par de vaines illusions, elle veuille s'amuser à nos dépens.

Jones, qui avait déjà essuyé plus d'une fois ses caprices, fut encore condamné dans cette circonstance au supplice de Tantale. Il arriva à la porte de mistress Fitz-Patrick, cinq minutes après le départ de Sophie. La femme de chambre à laquelle il s'adressa lui apprit cette triste nouvelle, et ne put lui dire où elle était allée. Mistress Fitz-Patrick elle-même lui fit faire ensuite une réponse semblable. Elle ne doutait point que M. Jones ne fût un émissaire envoyé par son oncle Western à la recherche de Sophie, et elle était trop généreuse pour découvrir sa retraite.

Quoique Jones n'eût jamais vu mistress Fitz-Patrick, il avait ouï-dire qu'une cousine de Sophie avait épousé un gentilhomme de ce nom. Dans le trouble ou il était, il ne s'en souvint pas d'abord ; mais quand le laquais du lord qui s'était chargé de le conduire, l'eut informé que les deux dames paraissaient liées d'une étroite amitié, et se traitaient de cousines, le mariage dont il avait entendu parler lui revint à l'esprit. Convaincu maintenant que mistress Fitz-Patrick était la nièce de M. Western, il n'en fut que plus surpris de sa réponse, et demanda instamment la permission de lui parler : faveur qu'il ne put obtenir.

Jones, sans avoir jamais été à la cour, avait plus de politesse que la plupart de ceux qui la fréquentent. Il était incapable d'un procédé brusque ou incivil envers une femme ; au lieu de se plaindre du refus qu'il éprouvait, il se retira en disant à la femme de chambre que, si l'heure était mal choisie pour parler à sa maîtresse, il reviendrait dans l'après-midi, et qu'il espérait alors être plus heureux. Le ton insinuant dont il prononça ces mots, joint à l'agrément de ses manières, fit impression sur la femme de chambre. Elle ne put s'empêcher de lui répondre : « Revenez ce soir, monsieur, peut-être verrez-vous madame ; »

et elle n'oublia rien pour engager sa maîtresse à recevoir la visite du beau jeune homme : c'est ainsi qu'elle l'appela.

Jones s'imagina que Sophie était avec sa cousine, et qu'elle refusait de le voir par ressentiment de ce qui s'était passé à Upton. En conséquence, il chargea Partridge de lui chercher un logement, et demeura tout le jour dans la rue, l'œil fixé sur la porte de la maison où il croyait que son amante était cachée ; mais il n'en vit sortir personne, excepté un domestique. Il se présenta de nouveau dans la soirée chez mistress Fitz-Patrick, qui daigna enfin le recevoir.

Il y a un certain air de noblesse naturelle que l'habit ne peut ni donner ni ôter. Cet avantage, que Jones possédait au suprême degré, lui valut un accueil plus favorable que la simplicité de son habillement ne lui permettait de l'espérer. Après qu'il eut offert ses hommages à la dame, elle l'invita à s'asseoir.

Nous croyons le lecteur peu curieux des détails d'une entrevue qui répondit mal à l'attente du pauvre Jones. Mistress Fitz-Patrick, avec la sagacité ordinaire à son sexe, découvrit bientôt en lui un amant, mais un amant dont une amie éclairée de Sophie ne devait pas seconder les vues. En un mot, elle le prit pour ce Blifil que sa cousine avait fui, et toutes les réponses qu'elle tira adroitement de Jones, touchant la famille de M. Allworthy, la confirmèrent dans cette opinion. Elle refusa donc de lui faire connaître la demeure de Sophie, et Jones ne put rien obtenir d'elle, que la permission de revenir la voir le lendemain au soir.

Lorsqu'il fut parti, mistress Fitz-Patrick confia ses soupçons à sa femme de chambre. « Madame, lui dit Betty, ce jeune homme est à mon gré trop joli garçon pour qu'on songe à le fuir. Je croirais plutôt que c'est M. Jones.

– M. Jones ? reprit mistress Fitz-Patrick ; qu'est-ce que c'est que M. Jones ? » Sophie, dans ses entretiens avec sa cousine, n'avait pas prononcé son nom une seule fois ; mais Hono-

ra, beaucoup moins discrète, avait conté tout ce qu'elle savait de lui à sa compagne irlandaise, qui le répéta en ce moment à sa maîtresse.

Ce récit ramena sur-le-champ mistress Fitz-Patrick à l'avis de sa femme de chambre ; et ce qu'on aura peine à concevoir, elle vit dans l'amant aimé mille charmes qu'elle n'avait pas aperçus dans l'amant rebuté. « Betty, dit-elle, vous avez raison. C'est un joli jeune homme. Je ne m'étonne point qu'Honora vous ait dit que tant de femmes en raffolaient. Je regrette à présent de ne lui avoir pas donné l'adresse de ma cousine... Si cependant il est aussi mauvais sujet que vous l'assurez, ce serait grand dommage qu'elle le revît jamais. Ne courrait-elle pas à sa perte, en épousant, contre la volonté de son père, un homme sans mœurs et sans biens ? Oui certes, s'il est tel que vous l'a peint Honora, la charité m'impose le devoir de garantir ma cousine de ses pièges ; je serais inexcusable d'en agir autrement, surtout après avoir fait une si cruelle expérience des malheurs qui accompagnent de tels mariages. »

À ces mots, elle fut interrompue par l'arrivée du lord. Comme il ne se passa dans cette visite rien de nouveau, ni d'essentiel à notre histoire, nous terminerons ici le chapitre.

CHAPITRE III.

Projet de mistress Fitz-Patrick. Sa visite à lady Bellaston.

Mistress Fitz-Patrick se coucha, l'esprit tout occupé de Sophie et de Jones. Elle était un peu blessée du défaut de franchise qu'elle venait de découvrir dans sa cousine. Avec un peu de réflexion, elle comprit que si elle parvenait à la préserver des poursuites de son amant, et à la ramener chez son père, un si grand service rendu à la famille la réconcilierait elle-même, selon toute apparence, avec son oncle et avec sa tante Western.

Cette réconciliation était le plus ardent de ses vœux. Il ne lui restait plus qu'à chercher le moyen d'en assurer le succès. Elle crut inutile de tenter la voie de la raison. La peinture que Betty lui avait faite, d'après Honora, de la violente inclination de Sophie pour Jones, lui persuadait qu'il serait aussi insensé de vouloir l'éloigner de ce jeune homme par des conseils, que de supplier un papillon de ne pas aller se brûler à la chandelle.

Si le lecteur veut bien se souvenir que Sophie avait connu lady Bellaston chez sa tante Western, lorsque sa cousine y demeurait avec elle, nous n'aurons pas besoin de lui dire que mistress Fitz-Patrick devait aussi la connaître. L'une et l'autre étaient d'ailleurs ses parentes éloignées.

Tout bien pesé et bien considéré, mistress Fitz-Patrick résolut d'aller le lendemain de bonne heure chez lady Bellaston, de tâcher de la voir à l'insu de Sophie, et de lui conter l'affaire. Elle ne doutait pas que cette dame prudente qui s'était souvent moquée, en sa présence, de l'amour romanesque et des ma-

riages d'inclination, ne partageât son sentiment sur la passion de sa cousine, et ne l'aidât de tout son pouvoir à la traverser.

En conséquence, dès qu'il fit jour, elle s'habilla à la hâte, et au mépris de l'usage et des convenances, elle se rendit à une heure indue chez lady Bellaston, près de qui elle fut introduite sans que Sophie en eût le moindre soupçon ; car notre héroïne, quoique éveillée, était encore au lit, et sa fidèle Honora, couchée dans la même chambre qu'elle, dormait d'un profond somme.

Mistress Fitz-Patrick commença par se confondre en excuses sur l'indiscrétion d'une visite si matinale. Elle n'aurait jamais songé, dit-elle, à venir troubler, à une pareille heure, le repos de milady, si elle n'y eût été forcée par une affaire de la dernière importance. Elle lui raconta ensuite fort en détail ce qu'elle avait appris de Betty, et n'oublia pas la visite que Jones lui avait faite à elle-même, la veille au soir.

« Ainsi donc, madame, répondit en souriant lady Bellaston, vous avez vu ce redoutable jeune homme. Est-il réellement aussi bien qu'on se plaît à le dire ? Etoff m'a entretenue de lui hier au soir pendant près de deux heures. Je crois que la friponne en est devenue amoureuse sur sa réputation. »

Qu'on ne s'étonne point d'entendre parler ainsi lady Bellaston. Mistress Etoff avait l'honneur de présider à sa toilette. Bien instruite par Honora de ce qui concernait M. Jones, elle s'était amusée à en faire le récit à sa maîtresse la veille au soir, ou plutôt le matin en la déshabillant ; ce qui avait fort prolongé son ministère accoutumé.

Lady Bellaston écoutait d'ordinaire assez volontiers les histoires que lui contait mistress Etoff ; elle prêta une attention particulière à celle de Jones. Honora l'avait peint des couleurs les plus séduisantes, et mistress Etoff enchérit tellement sur ce portrait, que sa maîtresse se le représentait comme un miracle de la nature. Sa curiosité, déjà très-vive, fut encore augmentée par mistress Fitz-Patrick, qui lui vanta autant la figure de Jones

qu'elle avait d'abord déprécié sa naissance, son caractère, et sa fortune.

Quand lady Bellaston l'eut écoutée jusqu'au bout : « Madame, lui dit-elle avec gravité, c'est en effet une affaire très-importante. On ne saurait trop applaudir à vos vues ; je serai charmée de contribuer à préserver de sa ruine une jeune personne d'un mérite aussi distingué, et pour laquelle j'ai tant d'estime.

– Milady ne pense-t-elle pas, reprit aussitôt mistress Fitz-Patrick, que ce qu'il y aurait de mieux à faire, ce serait d'écrire sur-le-champ à mon oncle, et de l'informer du lieu où est ma cousine ? »

Lady Bellaston réfléchit un moment et répondit : « Non, madame, ce n'est pas mon avis. Je connais, par mistress Western, l'extrême brutalité de son frère, et je ne saurais consentir à remettre sous sa puissance une jeune fille qui a eu le bonheur de s'y soustraire. J'ai ouï dire qu'il s'était conduit comme un monstre avec sa propre femme. C'est un de ces misérables qui s'imaginent avoir le droit de nous traiter en esclaves ; et je croirai toujours servir la cause de mon sexe, en affranchissant de leur joug toute personne assez malheureuse pour y être soumise. Le point essentiel, chère cousine, c'est d'empêcher miss Western d'avoir aucune relation avec le jeune homme, jusqu'à ce que la bonne compagnie qu'elle verra chez moi, lui ait inspiré des sentiments plus conformes à sa naissance.

– S'il découvrait son asile, soyez sûre, milady, qu'il mettrait tout en œuvre pour arriver jusqu'à elle.

– Mais, madame, reprit lady Bellaston, il est impossible qu'il vienne ici... Cependant il pourrait réussir à découvrir la maison qu'elle habite, et puis se cacher dans le voisinage... Je voudrais donc, si cela se pouvait, le connaître de vue. Autrement, vous sentez, cousine, que miss Western peut trouver moyen de lui parler, sans que je m'en doute.

– Il m'a menacée pour ce soir d'une seconde visite. Si vous voulez me faire l'honneur de venir chez moi entre six et sept heures, vous ne manquerez pas de l'y trouver. En cas qu'il vienne plus tôt, j'imaginerai quelque prétexte pour le retenir jusqu'à votre arrivée.

– Eh bien, j'irai chez vous en sortant de table, à sept heures au plus tard. Il est indispensable que je connaisse ce jeune, homme. Assurément, madame, vous faites très-bien de veiller sur la conduite de miss Western. C'est un devoir que nous prescrit à toutes deux la simple humanité, aussi bien que l'honneur de notre famille. Ce serait effectivement un étrange mariage. »

Mistress Fitz-Patrick répondit un mot obligeant au compliment de lady Bellaston. Après quelques propos insignifiants, elle sortit, regagna sa chaise aussi vite qu'elle put, et retourna chez elle, sans avoir été aperçue par Sophie ni par Honora.

CHAPITRE IV.

Qui se passe en visites.

M. Jones s'était promené tout le jour, sans perdre de vue une certaine porte ; et ce jour, un des plus courts de l'année, lui en avait paru un des plus longs. Dès qu'il entendit sonner cinq heures, il se présenta chez mistress Fitz-Patrick. C'était une bonne heure avant celle où la bienséance permet de commencer les visites. On le reçut pourtant avec politesse ; mais on continua d'affecter la même ignorance sur ce qui concernait miss Western. Jones, en s'informant de ses nouvelles, avait laissé échapper le mot de cousine. « Vous savez donc, monsieur, lui dit mistress Fitz-Patrick, que nous sommes parentes. À ce titre, permettez-moi de vous demander de quelle affaire vous avez à entretenir ma cousine.

– J'ai sur moi, répondit Jones après un moment d'hésitation, une somme d'argent considérable appartenante à miss Western, et je désirerais de la lui remettre. » En même temps il tira de sa poche le portefeuille, et instruisit mistress Fitz-Patrick de ce qu'il contenait et de la manière dont il était tombé entre ses mains.

Comme il achevait ce récit, un coup violent frappé à la porte ébranla toute la maison. Il est inutile d'expliquer ce genre de coup à ceux qui le connaissent. Il le serait encore plus de vouloir en donner une idée à ceux qui n'en ont point entendu de pareil.

… Jamais le corybante,

Autour du mont Ida, berceau de Jupiter

D'un si bruyant airain ne fit retentir l'air[46].

En un mot, un laquais frappa ou plutôt tonna à la porte. Jones, à ce bruit nouveau pour son oreille, témoigna un peu de surprise. « C'est une visite qui m'arrive, lui dit mistress Fitz-Patrick d'un air indifférent ; je ne puis, monsieur, vous répondre dans ce moment. Mais veuillez demeurer jusqu'à ce que je sois seule : j'aurai quelque chose à vous dire. »

Au même instant la porte de la chambre s'ouvrit à deux battants, et lady Bellaston, rangeant de côté son énorme panier, entra en faisant une profonde révérence à mistress Fitz-Patrick, et une autre très-polie à M. Jones. Elle alla ensuite s'asseoir à la place qui lui était destinée. Nous rapportons ces petits détails pour l'instruction de certaines provinciales de notre connaissance, qui croiraient manquer aux règles du bon ton, si elles daignaient faire la révérence à un homme.

On était à peine assis, que l'arrivée du pair irlandais causa un nouveau dérangement et la répétition du même cérémonial. La conversation prit alors un tour animé, et donna naissance à une foule de ces riens ingénieux qui échappent à l'analyse, de ces piquantes saillies dont tout le sel s'évapore, quand on veut les faire passer sur le théâtre, ou dans les livres. Nous omettrons pour cette raison de les placer dans le nôtre. D'ailleurs les personnes exclues des cercles du grand monde n'ignorent pas moins le charme de ces jeux d'esprit, que la délicatesse de certains mets de la cuisine française, qu'on ne sert que sur les tables de nos modernes Plutus : et vu la diversité des goûts, ce

---

[46] ... Non acuta

Sic geminaant corybantes sera. *Horace.*

serait prodiguer en pure perte des perles précieuses, que de les offrir au commun des lecteurs.

Le pauvre Jones demeura spectateur muet de la scène brillante qui se passait sous ses yeux. Avant l'apparition du lord, lady Bellaston et mistress Fitz-Patrick lui avaient adressé quelquefois la parole ; mais aussitôt que le noble pair fut entré, ce seigneur devint l'unique objet de leur attention ; et comme il parut ne s'apercevoir de la présence de Jones, que pour jeter sur lui par intervalles un regard dédaigneux, les deux dames suivirent son exemple.

La conversation durait depuis longtemps, et personne ne songeait à se retirer. Mistress Fitz-Patrick vit bien que chacun avait le projet de rester le dernier. Elle résolut de se débarrasser d'abord de Jones, qu'elle croyait pouvoir traiter avec le moins de cérémonie. Au premier moment de silence : « Monsieur, lui dit-elle avec dignité, je prévois que je n'aurai pas le loisir de vous répondre ce soir sur l'affaire dont vous m'avez parlé. Ayez la bonté de laisser votre adresse, afin que je puisse envoyer demain chez vous. »

Jones n'avait qu'une politesse toute naturelle. Au lieu de remettre son adresse à un domestique, il la donna sans façon à mistress Fitz-Patrick elle-même, et sortit en la saluant respectueusement.

À peine fut-il parti, que les orgueilleux personnages qui l'avaient compté pour rien, lorsqu'il était présent, commencèrent à s'occuper beaucoup de lui ; mais si le lecteur nous a permis de passer sous silence le brillant début de leur conversation, il voudra bien nous dispenser aussi d'en rapporter la fin, qui ne roula que sur des lieux communs de médisance. Nous croyons cependant ne pas devoir négliger une observation de lady Bellaston. Elle se retira peu de minutes après Jones, et dit tout bas à mistress Fitz-Patrick : « Je suis tranquille sur le compte de ma cousine. Elle n'a rien à craindre de ce jeune homme-là. »

Nous imiterons lady Bellaston en prenant congé de la compagnie, réduite alors à deux personnes. Ce qui se passa entre elles ne regarde en rien ni nous, ni nos lecteurs, et ne doit pas nous détourner d'objets d'une plus haute importance, pour ceux qui s'intéressent au sort de notre héros.

CHAPITRE V.

Aventure de Jones dans sa nouvelle demeure. Quelques détails sur un jeune homme logé au-dessous de lui, sur la maîtresse de la maison et sur ses deux filles.

Le lendemain matin, dès que la bienséance le permit, Jones se présenta à la porte de mistress Fitz-Patrick. On lui dit qu'elle n'était point chez elle : ce qui le surprit d'autant plus, que s'étant promené de long en large devant sa maison depuis la pointe du jour, elle n'avait pu sortir sans qu'il s'en aperçût. Il fut pourtant obligé de se payer de cette réponse, non-seulement cette fois-ci, mais à cinq reprises différentes, dans la même journée.

Afin d'expliquer au lecteur cette énigme, nous lui dirons que le noble pair, pour une raison ou pour une autre, peut-être par égard pour l'honneur de la dame, l'avait priée instamment de ne plus recevoir M. Jones, qu'il jugeait un aventurier, ou quelque chose de pis. Elle en avait pris l'engagement ; et l'on vient de voir avec quelle fidélité elle le remplissait.

Cependant, comme le lecteur bienveillant a peut-être conçu une meilleure opinion de notre ami, et qu'il pourrait éprouver quelque chagrin de penser que, durant sa pénible séparation d'avec Sophie, il n'eût d'autre asile que la rue, ou le séjour d'une misérable auberge, hâtons-nous de lui apprendre qu'il était logé

dans une honnête maison, et dans un des plus beaux quartiers de la ville.

Jones avait souvent ouï parler à M. Allworthy d'une dame chez laquelle il logeait, quand il allait à Londres. Il savait de plus qu'elle demeurait dans Bond-street. C'était la veuve d'un ecclésiastique, qui, en mourant, lui avait laissé deux filles, et pour tout bien un recueil complet de sermons manuscrits.

Nancy, l'aînée de ses deux filles, avait atteint sa dix-septième année. Betsy, la cadette, était âgée de dix ans.

Partridge, suivant les instructions de Jones, loua deux chambres dans sa maison : l'une pour son maître, au second étage ; l'autre pour lui-même, au quatrième.

Le premier était occupé par un de ces jeunes agréables connus à Londres, dans le siècle dernier, sous le nom de *gens d'esprit et de plaisir :* et ils méritaient bien ce double titre ; car l'usage veut qu'on désigne les hommes par leur profession : or, ils n'en avaient point d'autre que le plaisir. La fortune les avait dispensés de toute espèce de travail. Le théâtre, les cafés, les tavernes, étaient leurs lieux de rendez-vous ; les traits d'esprit, les bons mots, la fine plaisanterie, amusaient leurs loisirs ; l'amour faisait la seule occupation sérieuse de leur vie. Les Muses et le vin allumaient à l'envi dans leur sein les plus vives flammes. Admirateurs passionnés de la beauté, quelques-uns d'entre eux possédaient le talent de la chanter en vers ingénieux, et tous savaient apprécier le mérite de ces légères productions. C'était donc avec raison qu'on les appelait des *gens d'esprit et de plaisir.*

Nous doutons fort qu'on puisse donner convenablement ce nom aux jeunes gens de nos jours qui ont l'ambition de se distinguer du vulgaire. Ce n'est pas certainement par l'esprit qu'ils brillent. Pour leur rendre justice, ils s'élèvent d'un degré plus haut que leurs devanciers, et l'on peut les appeler des hommes de *sens et de capacité.* À un âge où les premiers passaient leur

temps à célébrer à table les charmes d'une femme, ou à composer des sonnets en son honneur ; à décider du mérite d'une comédie au théâtre, ou d'un poëme chez Will et chez Button, ceux d'aujourd'hui rêvent au moyen de corrompre une assemblée d'électeurs, et préparent des discours pour la chambre des communes, ou plutôt pour les gazettes et les recueils littéraires. La science du jeu exerce surtout leurs pensées. Voilà les graves occupations auxquelles ils se livrent. Voulez-vous savoir en quoi consistent leurs amusements ? tous les arts sont de leur ressort. Ils se donnent pour des connaisseurs universels ; ils jugent de la peinture, de la musique, de la statuaire, de la philosophie naturelle ou mieux antinaturelle, nous voulons dire de celle qui se borne à la recherche du merveilleux, et ne connaît de la nature que ses imperfections et ses monstres.

Jones, ayant consumé tout le jour en vaines tentatives pour pénétrer chez mistress Fitz-Patrick, rentra le soir dans sa demeure, accablé de lassitude et de chagrin. Pendant qu'il se livrait sans témoins à sa douleur, il entendit un violent tumulte dans la chambre au-dessous de la sienne, et les cris d'une femme qui le conjurait, au nom du ciel, de se hâter de descendre, afin de prévenir un meurtre. Jones, toujours prêt à secourir le faible et l'opprimé, se précipite au bas de l'escalier et s'élance dans la salle à manger d'où partait le bruit. Il voit, en entrant, le jeune homme *d'esprit et de plaisir* dont on vient de parler, cloué contre la muraille par son laquais, et debout, à côté de lui, une jeune fille qui se tordait les bras en criant de toutes ses forces : « Il va expirer ! il va expirer ! » Et en effet le pauvre malheureux courait risque d'être étouffé, quand Jones l'arracha des mains de son impitoyable ennemi, au moment où il allait rendre le dernier soupir.

Quoique le laquais eût reçu plusieurs coups de pied et de poing du jeune homme, qui avait plus de courage que de force, il s'était fait scrupule de frapper son maître, et se contentait de l'étrangler. Il ne se montra pas si respectueux pour Jones. Aussitôt qu'il se sentit rudement pressé par son nouvel adversaire, il

lui porta dans le ventre un de ces coups qui causent tant de plaisir aux spectateurs du cirque de Broughton, et en font si peu aux champions qui les reçoivent.

Notre héros, loin d'en être ébranlé, ne songea qu'à prendre sa revanche. Il s'engagea donc entre lui et le laquais une lutte terrible, mais de courte durée. Le laquais n'était pas plus capable de résister à Jones, que son maître ne l'avait été de lui tenir tête.

Par un de ces revers de fortune assez fréquents, les choses changèrent alors de face. Le premier vainqueur alla mesurer la terre, sans force et sans haleine, et le vaincu en reprit bientôt assez pour rendre grâce à son libérateur. Jones reçut aussi les plus vifs remercîments de la jeune personne, qui n'était autre que miss Nancy, fille aînée de la maison.

Le laquais, s'étant relevé, secoua la tête et dit à Jones d'un air fin : « Oh ! Dieu me damne, s'il me reprend envie de jouter contre vous. Vous avez monté sur les planches, ou que le diable m'emporte. » Pardonnons-lui ce soupçon. Telles étaient la vigueur et l'adresse de notre héros, qu'il pouvait défier les plus renommés boxeurs, et qu'il aurait triomphé sans peine de tous les gradués emmitouflés[47] de l'école de M. Broughton.

---

[47] De crainte que cette épithète n'embarrasse la postérité, nous jugeons à propos de l'éclaircir, en rapportant les propres termes d'un prospectus publié le 1er février 1747. *« N.B.* M. Broughton se propose (s'il y est dûment encouragé) d'ouvrir dans sa maison de Haymarket une académie, pour l'instruction de ceux qui désirent d'être initiés aux mystères de l'art de boxer. Il enseignera la théorie et la pratique de cet art vraiment anglais. Il expliquera les différentes postures, feintes, attaques et parades dont il se compose. Afin qu'aucune crainte d'accident n'éloigne de son cours les personnes de qualité et de distinction, Il a l'honneur de prévenir le public qu'il donnera ses leçons arec les égards et les ménagements qu'exigera la constitution délicate des élèves. À cet effet il les pourvoira

Le maître écumant de rage ordonna à son laquais de quitter à l'instant sa livrée. Celui-ci y consentit, à condition qu'on lui paierait ses gages. La condition fut aussitôt remplie, et le drôle, congédié. Après son expulsion, le jeune homme, qui se nommait Nightingale, pressa vivement son libérateur de partager avec lui une bouteille de vin. Jones céda à ses sollicitations, moins par goût que par complaisance. Le trouble de son âme le rendait peu propre, en ce moment, à la société. Miss Nancy, la seule personne de son sexe qui fût dans la maison (sa mère et sa sœur étant allées à la comédie), voulut bien rester avec eux.

Quand on eut apporté la bouteille et les verres, Nightingale adressa la parole à Jones en ces termes : « J'espère, monsieur, que vous ne conclurez pas de la scène dont vous avez été témoin, que j'aie l'habitude de battre mes gens. C'est, je vous jure, autant qu'il m'en souvient, la première fois que je me suis porté à cette extrémité. J'ai passé au maraud bien des sottises, avant de me résoudre à le châtier ; mais quand vous saurez ce qui s'est passé ce soir, vous n'hésiterez pas, je crois, à me juger digne d'excuse. Étant rentré chez moi, par hasard, quelques heures plus tôt que de coutume, j'ai trouvé au coin de mon feu quatre laquais jouant au whist, et mon Hoyle[48], monsieur, mon bel Hoyle, qui m'a coûté une guinée, ouvert sur la table, et arrosé de porter à l'endroit le plus intéressant de l'ouvrage. Il y avait là, vous en conviendrez, de quoi émouvoir la bile. Je me suis pourtant contenu jusqu'à la retraite de l'honorable compagnie, et n'ai fait d'abord à mon laquais qu'une douce remontrance ; mais le drôle, au lieu de me témoigner du regret de sa conduite, m'a répondu insolemment que les domestiques pouvaient s'amuser aussi bien que d'autres ; qu'il était fâché de l'accident arrivé à

---

de *muffles* (nouvelle espèce de masques), qui préserveront de toute atteinte fâcheuse leurs yeux, leurs nez, et leurs mâchoires. »

[48] Auteur anglais, qui a fait un traité des règles du jeu de whist. *(Trad.)*

mon livre, mais que plusieurs de ses amis s'étaient procuré le même ouvrage pour un schelling, et que j'étais le maître de lui retenir, si je le voulais, cette somme sur ses gages. À ces mots je lui ai adressé une réprimande plus sévère, et le coquin a eu l'effronterie de... il a imputé mon prompt retour à... il s'est permis une réflexion... Enfin, il a prononcé le nom d'une jeune dame d'une façon qui m'a fait perdre patience, et dans le feu de la colère je l'ai frappé.

– Personne, je pense, répondit Jones, ne saurait vous blâmer. Pour moi, je l'avouerai, à la dernière impertinence du maraud, j'aurais fait de même. »

Dans cet instant la bonne veuve et sa fille Betsy revinrent de la comédie. Le reste de la soirée se passa gaîment. Jones tâcha, autant qu'il put, de prendre part à la joie commune. La moitié de son enjouement et de sa vivacité, jointe à la douceur de son caractère, suffisait pour en faire un agréable compagnon. Malgré le poids qui pesait sur son cœur, il charma toute la petite société. Nightingale témoigna un grand désir de se lier avec lui. Miss Nancy le trouva fort aimable, et la veuve, enchantée de son nouvel hôte, l'invita, ainsi que Nightingale, à déjeuner chez elle le lendemain.

Jones, de son côté, ne fut pas moins satisfait. Miss Nancy, quoique très-petite, était extrêmement jolie, et sa mère avait encore dans la physionomie tout l'agrément que peut conserver une femme qui touche à la cinquantaine. Il était impossible de voir une créature plus inoffensive et de meilleure humeur. Jamais elle ne pensait, ne disait, ni ne souhaitait rien de mal. Elle avait constamment le désir de plaire, désir qu'on peut appeler le plus heureux de tous, en ce qu'il ne manque guère d'atteindre son but, quand il n'est point gâté par l'affectation. Avec peu de fortune et de crédit, elle portait dans l'amitié un zèle et une chaleur extraordinaires : en un mot, après avoir été le modèle de l'affection conjugale, elle était celui de la tendresse maternelle.

Comme notre histoire ne ressemble point à ces gazettes où l'on voit figurer tout-à-coup avec éclat des personnages inconnus, dont on n'entend plus parler ensuite, le lecteur peut juger sur le portrait de cette excellente femme, qu'elle est destinée à jouer dans notre ouvrage un rôle de quelque importance.

Jones se félicitait d'avoir fait connaissance avec le jeune Nightingale. Il croyait apercevoir en lui, sous un vernis de fatuité, un grand fonds de raison ; il lui savait un gré infini de la noblesse d'âme qu'il manifestait de temps en temps, et surtout de l'extrême désintéressement dont il faisait profession en matière d'amour. Nightingale tenait sur ce sujet un langage digne des anciens bergers d'Arcadie, et qui paraissait fort singulier dans la bouche d'un petit-maître moderne ; mais il n'était fat que par imitation : la nature l'avait destiné à faire un meilleur personnage.

CHAPITRE VI.

Scène du déjeuner. Réflexions sur l'éducation des filles.

La société se réunit le lendemain matin avec la mutuelle bienveillance dont elle était animée la veille en se séparant ; mais le pauvre Jones avait le cœur navré de tristesse. Partridge venait de lui apprendre que mistress Fitz-Patrick avait quitté son logement, et qu'il n'avait pu découvrir où elle était allée. Cette nouvelle lui causait une vive affliction, et sa physionomie, ainsi que son maintien, trahissait, malgré lui, le trouble de son âme.

La conversation roula, comme le jour précédent, sur l'amour. Nightingale professa encore ces sentiments passionnés, généreux, désintéressés, que les hommes raisonnables et froids traitent de romanesques, et que les femmes tendres jugent plus favorablement. Mistress Miller (c'était le nom de la maîtresse de la maison) applaudit à sa noble façon de penser. Mais miss Nancy, lorsqu'il lui demanda son avis, se contenta de répondre que le jeune homme qui avait le moins parlé lui paraissait le plus sensible.

Ce compliment s'adressait si visiblement à Jones, que nous serions fâché qu'il l'eût laissé passer sans y faire attention. Il y répondit avec politesse, et fit entendre à miss Nancy que son propre silence l'exposait à une réflexion du même genre. En effet, elle avait à peine ouvert la bouche dans les réunions du soir et du matin.

« La remarque de monsieur me fait plaisir, dit mistress Miller. Je vous assure, Nancy, que je suis presque de son avis. Qu'avez-vous donc, mon enfant ? jamais je n'ai vu un tel changement. Qu'est devenue votre gaîté ? Croiriez-vous, monsieur, que j'avais coutume de l'appeler ma petite babillarde ? Eh bien, elle n'a pas proféré vingt paroles de la semaine. »

La conversation fut interrompue en cet endroit par une servante qui tenait à la main un paquet qu'on venait, dit-elle, d'apporter pour M. Jones. Elle ajouta que le commissionnaire était reparti, en disant qu'il ne fallait point de réponse.

Jones, très-étonné, assura que ce devait être une méprise ; mais la servante soutint qu'elle avait bien entendu le nom de la personne à qui le paquet était destiné. Mistress Miller et ses filles témoignèrent le désir qu'on l'ouvrît : ce qui fut fait à l'instant, du consentement de Jones, par la petite Betsy. Le paquet contenait un domino, un masque, et un billet de bal.

À cette vue, Jones affirma d'une manière plus positive que le commissionnaire s'était certainement trompé. Mistress Miller montra de l'hésitation, et déclara qu'elle ne savait qu'en penser. Nightingale fut d'un avis différent. « Monsieur, dit-il à Jones, vous êtes un heureux mortel. Nul doute que ce domino ne vous soit envoyé par une femme, que vous aurez le bonheur de rencontrer au bal. »

Jones n'était point assez vain pour concevoir une telle espérance, et mistress Miller ne partageait pas tout-à-fait l'opinion de Nightingale, quand miss Nancy déployant le domino, il en tomba un billet conçu en ces termes :

À M. JONES.

De la reine même des fées

Recevez ce déguisement ;

Et par un tendre empressement,

Méritez les plus doux trophées.

Mistress Miller et miss Nancy se rangèrent alors au sentiment de Nightingale. Peu s'en fallut que Jones ne s'y rangeât aussi. Persuadé que mistress Fitz-Patrick était la seule femme qui sût son adresse, il commença à se flatter que le message venait d'elle, et qu'il reverrait peut-être sa Sophie. Cet espoir reposait, il est vrai, sur un fondement bien léger ; mais il trouvait si étrange que mistress Fitz-Patrick eût refusé de le recevoir, malgré sa promesse, et changé en secret de logement, qu'il était tenté de croire que cette dame, dont il connaissait de réputation l'humeur fantasque, avait préféré ce moyen bizarre de l'obliger, à une voie plus simple et plus naturelle. Au reste, la singularité de l'incident laissant un champ libre aux conjectures, Jones suivit la pente de son caractère, qui la portait à l'espérance. Il s'y livra tout entier, et son imagination lui fournit mille arguments favorables à ses désirs.

Ami lecteur, si tu nous veux du bien, nous ne pouvons mieux te prouver notre reconnaissance, qu'en te souhaitant la même disposition d'esprit. Car, après avoir lu de nombreux traités, et nous être livré à de longues méditations sur le bonheur, sujet qui a exercé tant de plumes savantes, nous inclinons presque à le placer dans cette heureuse organisation qui nous met en quelque sorte à l'abri des traits de la fortune, et nous rend heureux sans son assistance. Les plaisirs qu'elle procure sont plus vifs et plus durables que ceux qui nous viennent de l'aveugle déesse. La nature a voulu sagement qu'un peu de langueur et de satiété accompagnât toujours nos jouissances réelles, de crainte qu'en absorbant toutes nos facultés, elles n'arrêtassent l'essor d'une noble ambition. Sous ce point de vue, un débutant au barreau, dans la chaire, ou au parlement, en rêvant qu'un jour il sera chancelier, archevêque, ou premier ministre, est sans contredit plus heureux en idée que ceux qui jouissent en effet du pouvoir et des richesses que donnent ces hautes dignités.

Quand Jones eut pris la résolution d'aller le soir au bal, Nightingale lui proposa de l'y conduire. Il offrit en même temps des billets à miss Nancy et à sa mère. L'excellente femme les refusa. « Ce n'est pas, dit-elle, que je condamne absolument les bals masqués, comme font certains rigoristes ; mais ces amusements dispendieux conviennent aux riches, et non à des jeunes filles qui sont obligées de travailler pour vivre, et n'ont rien de mieux à espérer que d'épouser un bon marchand.

– Un marchand ! s'écria Nightingale. Ne rabaissez pas ainsi ma Nancy. Le plus noble parti n'est pas au-dessus de son mérite.

– Fi ! M. Nightingale, répondit mistress Miller, vous ne devriez pas remplir la tête de ma fille de pareilles chimères ; mais si sa bonne fortune, ajouta-t-elle avec un sourire, veut qu'elle trouve un mari aussi désintéressé que vous, j'espère que ce ne sera point en se livrant à des plaisirs ruineux, qu'elle reconnaîtra sa générosité. Lorsqu'une jeune personne apporte une grosse dot, il est naturel qu'elle ait envie d'en jouir : aussi ai-je entendu dire à des gens sensés, qu'il y avait quelquefois plus d'avantage à prendre une femme pauvre qu'une riche. Au surplus, n'importe qui mes filles épousent, je tâcherai de les rendre propres à faire le bonheur de leurs maris. Ne me parlez donc plus, je vous prie, de bal masqué. Nancy, j'en suis sûre, est trop sage pour désirer d'y aller. Elle doit se souvenir que quand vous l'y menâtes l'année dernière, la tête pensa lui en tourner, et qu'elle fut plus d'un mois avant de reprendre sa raison et son aiguille. »

Un léger soupir échappé à Nancy sembla trahir quelque mécontentement secret de cette décision. Toutefois elle n'osa pas la combattre ouvertement ; car la bonne mistress Miller, avec toute la tendresse d'une mère, savait en conserver l'autorité. Comme sa complaisance pour ses enfants n'avait de bornes que la crainte de nuire à leur santé, ou à leur bien-être futur, elle ne souffrait jamais que des ordres dictés par de pa-

reils motifs fussent méconnus, ou contestés. Nightingale, logé dans sa maison depuis deux ans, le savait si bien, qu'il ne se permit pas la moindre objection.

Ce jeune homme, qui s'attachait de plus en plus à Jones, voulait ce jour-là le mener dîner à la taverne et le présenter à quelques-uns de ses amis. Jones le pria de l'excuser, sous prétexte que ses habits n'étaient pas encore arrivés.

Pour confesser la vérité, M. Jones était dans cette situation où se trouvent quelquefois réduits des jeunes gens d'un rang bien supérieur au sien ; il n'avait pas un sou vaillant : dénûment beaucoup plus honoré des anciens philosophes, que des sages modernes domiciliés dans Lombard-street, ou des habitués du café White. Peut-être le grand cas que les premiers faisaient d'une bourse vide, est-il une des causes du profond mépris qu'ils inspirent aux derniers.

Or, si l'ancienne opinion que la vertu suffît à tous les besoins de l'homme est, suivant nos sages modernes, d'une fausseté manifeste, nous craignons bien que divers romanciers n'aient avancé sans plus de fondement, qu'on peut vivre uniquement d'amour. Quelques jouissances délicieuses qu'un pareil aliment procure à certains sens, il est sûr qu'il n'en donne aucune aux autres. Les imprudents qui se sont laissé séduire par les rêves d'écrivains exaltés, ont senti trop tard leur erreur, et reconnu que l'amour n'était pas plus capable d'apaiser la faim, qu'une rose de charmer l'oreille, ou un violon de flatter l'odorat.

Malgré l'attrayante amorce qu'il avait offerte à Jones en le berçant du doux espoir de trouver sa Sophie au bal, espoir dont notre crédule ami avait pris plaisir à se repaître tout le long du jour, le soir ne fut pas plus tôt venu, qu'il éprouva le besoin d'une nourriture plus solide. Partridge s'en aperçut. Il hasarda une oblique allusion au billet de banque ; puis voyant qu'elle n'excitait que du dédain, il s'arma de courage, et recommença à parler de retourner chez M. Allworthy.

« Partridge, dit Jones, vous ne pouvez envisager mon sort sous un plus triste aspect que moi. J'ai un amer regret de vous avoir permis de quitter, pour me suivre, le lieu où vous étiez établi. J'exige que vous y retourniez. Pour vous dédommager de vos dépenses, et des soins que vous m'avez rendus avec tant de zèle, je vous fais présent de tous les effets que j'ai déposés chez vous en partant. Je suis fâché de ne pouvoir vous donner d'autre témoignage de ma reconnaissance. »

Jones prononça ces mots d'un ton si pathétique, que Partridge qui, malgré tous ses défauts, n'avait ni un mauvais naturel, ni un cœur insensible, fondit en larmes. Il jura qu'il n'abandonnerait pas son maître dans sa détresse, et le conjura de la manière la plus pressante de retourner chez lui. « Pour l'amour de Dieu, monsieur, lui dit-il, veuillez réfléchir un moment. Que pouvez-vous faire ? Comment vivre dans cette ville sans argent ? Au reste, quelque parti que vous preniez, en quelque lieu qu'il vous plaise d'aller, je ne vous quitterai point. Mais je vous en prie, monsieur, rentrez en vous-même. Je vous en supplie, monsieur, pour votre propre intérêt, écoutez la voix de la raison ; je suis sûr qu'elle vous conseillera de retourner chez vous.

– Combien de fois, répondit Jones, faudra-t-il te répéter qu'il n'y a point de maison où je puisse retourner ? S'il me restait la moindre espérance d'être reçu dans celle de M. Allworthy, je n'aurais pas besoin que le malheur m'obligeât d'y chercher un asile. Le ciel m'est témoin que rien au monde ne m'empêcherait de voler à l'instant dans les bras de mon bienfaiteur : mais, hélas ! il m'a banni pour jamais de sa présence. Ses dernières paroles... ô Partridge ! elles retentissent encore à mon oreille... Ses dernières paroles, lorsqu'il me remit une somme d'argent dont j'ignore le montant, mais qui était sûrement considérable... ses dernières paroles furent : « À compter de ce jour, je ne veux plus, sous aucun prétexte, avoir de relations avec vous. »

Ici la douleur ferma la bouche à Jones, et la surprise fit un moment sur Partridge le même effet. Celui-ci recouvra bientôt l'usage de la parole. Après un petit préambule où il protesta de son peu de penchant à la curiosité, il demanda ce que M. Jones entendait par une somme considérable dont il ignorait le montant, et ce qu'elle était devenue.

Partridge, pleinement satisfait sur ces deux points, commençait un commentaire à sa façon, lorsqu'il fut interrompu par un message de M. Nightingale, qui priait son maître de venir le trouver dans son appartement.

Lorsque les deux nouveaux amis furent revêtus de leurs dominos, M. Nightingale envoya chercher des chaises à porteurs. Dans ce moment, Jones éprouva un embarras qui paraîtra ridicule à un grand nombre de nos lecteurs. Il ne savait comment se procurer un schelling ; mais si ces lecteurs veulent bien se rappeler avec quelle peine ils ont renoncé eux-mêmes à l'exécution d'un projet favori, faute de mille, peut-être de vingt, ou de dix livres sterling, ils auront une juste idée de l'anxiété de Jones. Enfin il eut recours à la bourse de Partridge. C'était la première fois qu'il permettait au pauvre hère de l'obliger ; et il espérait bien que ce serait aussi la dernière. Dans le fait, le pédagogue s'était abstenu depuis quelque temps de lui faire aucune offre de ce genre, soit par le désir de voir entamer le billet de banque, soit dans l'espoir que le manque absolu d'argent forcerait Jones à retourner chez lui, soit par quelque autre motif que nous ignorons.

CHAPITRE VII.

Amusements d'un bal masqué.

Voilà nos deux jeunes gens dans ce temple où Heydegger, l'arbitre suprême des divertissements, le grand prêtre du plaisir, préside avec éclat, et comme les autres prêtres païens, trompe les adorateurs du dieu, en leur annonçant sa présence dans un lieu où il n'est pas.

Après avoir fait un tour ou deux avec son compagnon, Nightingale lui dit : « Maintenant, monsieur, cherchez fortune de votre côté. » Et il le quitta pour suivre une femme.

Jones commençait à croire sérieusement que Sophie était au bal ; et cette idée lui inspirait plus d'ardeur et de gaîté que la musique, les lumières et la foule, quoique ce soient d'assez puissants antidotes contre le spleen. Dès qu'il apercevait une femme qui par sa taille, sa démarche, ou son air, ressemblait un peu à son amante, il l'accostait et tâchait de lui adresser un mot piquant, pour en tirer une réponse qui trahît cette voix sur laquelle il croyait ne pouvoir se méprendre. Souvent on lui répondait d'un ton aigre : « Est-ce que vous me connaissez ? » plus souvent encore : « Je ne vous connais pas, monsieur, » et rien de plus. Il arrivait parfois qu'on le traitait d'impertinent, qu'on ne daignait pas l'honorer d'une réponse, ou qu'on lui disait : « En vérité, je ne sais qui vous êtes ; passez votre chemin, et laissez-moi tranquille. » Quelques femmes pourtant lui faisaient des réponses très-obligeantes ; mais leur voix n'était pas celle qu'il brûlait d'entendre.

Comme il parlait à l'une de celles-ci vêtue en bergère, une femme en domino s'approcha de lui, et le frappant sur l'épaule, lui dit à l'oreille : « Si vous causez davantage avec cette créature, j'en instruirai miss Western. »

Aussitôt Jones s'empressa de quitter ce masque, et suivit la dame au domino, la priant, la conjurant de lui montrer la personne dont elle venait de parler, si elle était dans la salle.

La dame, sans dire un mot, gagna à grands pas l'extrémité d'une pièce éloignée, puis s'assit en se plaignant d'une extrême fatigue. Jones se mit à côté d'elle, et continua ses instances. À la fin, l'inconnue lui répondit froidement : « Je croyais M. Jones un amant trop clairvoyant pour qu'aucun déguisement put lui cacher sa maîtresse.

– Elle est donc ici ? s'écria Jones vivement.

– Parlez plus bas, monsieur, reprit la dame. On peut vous entendre. Je vous jure, sur mon honneur, que miss Western n'est pas ici. »

Jones prit alors la main de l'inconnue, et la supplia de nouveau de lui apprendre où il pourrait la trouver. Voyant qu'il n'en obtenait que des réponses évasives, il changea de propos, et lui reprocha avec douceur d'avoir manqué la veille à sa parole. « Ne croyez pas m'abuser, charmante reine des fées, dit-il, je reconnais très-bien votre majesté, malgré ses efforts pour déguiser sa voix. En vérité, mistress Fitz-Patrick, c'est une cruauté de vous divertir à me tourmenter.

– Quoique vous m'ayez si finement devinée, repartit la dame masquée, il faut que je continue à parler du même ton de voix, de peur d'être reconnue par d'autres. Pensez-vous, mon cher monsieur, que je prenne si peu d'intérêt à ma cousine, que je veuille seconder un dessein qui entraînerait sa ruine, aussi bien que la vôtre ? Je vous garantis d'ailleurs qu'elle ne fera pas

la folie de consentir à se perdre elle-même, si vous êtes assez son ennemi pour l'y engager.

– Hélas ! madame, c'est bien mal connaître mon cœur, que de m'appeler l'ennemi de miss Western.

– Cependant, monsieur, conspirer la ruine de quelqu'un, n'est-ce pas agir en ennemi ? et lorsqu'on a en même temps la conviction et la certitude qu'on se perd soi-même, ne joint-on pas l'extravagance au crime ? Ma cousine n'a guère à présent que ce qu'il plaira à son père de lui donner : et c'est bien peu de chose pour une personne de son rang. Vous connaissez le caractère de M. Western et votre situation.

– Je vous proteste, madame, que je n'ai point sur miss Western les vues qu'on me suppose. J'aimerais mieux souffrir la mort la plus cruelle, que d'immoler à ma passion l'intérêt d'une personne si chère. Je sais combien je suis à tous égards indigne de la posséder. Depuis longtemps j'avais résolu de renoncer à une si haute ambition ; mais d'étranges événements m'ont fait désirer de la revoir encore une fois, au moment où je me promettais de prendre congé d'elle pour jamais. Non, madame, je n'ai pas la bassesse de chercher ma propre satisfaction aux dépens de l'honneur et de la fortune de celle que j'adore. Je sacrifierais tout à la possession de ma Sophie, excepté Sophie elle-même. »

Il est possible que le lecteur ait déjà pris une assez médiocre idée de la dame au domino, et peut-être, par la suite, la trouvera-t-il peu digne d'être citée comme un modèle de vertu. Quoi qu'il en soit, les nobles sentiments de Jones la touchèrent vivement, et augmentèrent beaucoup l'affection qu'elle avait d'abord conçue pour lui.

Après un moment de silence, elle lui répondit qu'elle voyait dans ses prétentions sur Sophie plus d'imprudence que de présomption. « Les jeunes gens, ajouta-t-elle, ne sauraient porter leurs vues trop haut. J'aime l'ambition dans un jeune homme.

Croyez-moi, n'hésitez pas à vous y livrer. Vous pourrez réussir auprès des personnes les plus distinguées par leur rang dans le monde. Je suis même convaincue qu'il y a des femmes... Mais ne me trouvez-vous pas bien extraordinaire, M. Jones, de donner des conseils à quelqu'un que je connais à peine, et dont la conduite à mon égard est si peu faite pour me plaire ? »

Jones lui représenta qu'il espérait ne l'avoir offensée en rien, dans ce qu'il avait dit de sa cousine.

« Eh ! monsieur, reprit-elle, connaissez-vous assez peu notre sexe pour ignorer qu'on ne peut faire à une femme un affront plus sensible que de l'entretenir de sa passion pour une autre ? Si la reine des fées n'avait pas mieux présumé de votre galanterie, j'ai peine à croire qu'elle vous eût donné rendez-vous ici. »

Jones ne s'était jamais senti moins de disposition à une intrigue qu'en ce moment ; mais la galanterie avec les femmes entrait dans ses principes d'honneur. Il se croyait aussi obligé d'accepter un défi amoureux qu'un cartel. L'intérêt même de sa passion lui commandait de ménager la dame au domino, par le moyen de laquelle il espérait retrouver sa Sophie.

Il commençait donc à répondre avec beaucoup de feu à ses dernières paroles, lorsqu'un masque en costume de vieille vint les joindre. C'était une de ces femmes qui ne vont au bal masqué que pour y exercer leur méchanceté naturelle, pour dire aux gens de dures vérités, et gâter de tout leur pouvoir le plaisir d'autrui. Ayant remarqué Jones et sa compagne, qu'elle connaissait à merveille, en conférence intime dans un coin de la salle, elle imagina qu'elle ne pouvait trouver une plus belle occasion de satisfaire sa maligne humeur, qu'en troublant leur tête-à-tête. Dans ce dessein, elle les attaqua, et les eut bientôt chassés de leur retraite. Non contente de ce premier succès, elle les poursuivit dans tous les lieux où ils cherchaient à l'éviter. Enfin Nightingale, témoin de la détresse de son ami, vint à son secours et força la vieille de choisir une autre victime.

Tandis que Jones, débarrassé de l'importune harpie, se promenait dans la salle avec sa compagne, il observa qu'elle parlait à divers masques du même air de connaissance que s'ils avaient eu le visage découvert. Il ne put s'empêcher de lui en témoigner sa surprise. « J'admire, madame, lui dit-il, avec quelle rare pénétration vous distinguez les personnes sous toutes sortes de déguisements.

– Rien, répondit-elle, n'est plus insipide, plus puéril qu'un bal masqué pour les gens du grand monde. Ils s'y reconnaissent en général au premier coup d'œil, aussi bien que dans un salon. Aucune femme de qualité n'y adresse la parole aux personnes qui lui sont inconnues. La plupart de celles que vous voyez ne viennent ici que pour tuer le temps, et en sortent plus excédées que d'un long sermon. À vous parler franchement, l'ennui commence aussi à me gagner. Si j'ai le don de deviner, vous ne vous amusez pas davantage. Avouez que ce serait presque de ma part un acte de charité pour vous, que de m'en retourner chez moi.

– Je n'en connais qu'un plus méritoire à mes yeux, dit Jones : ce serait de me permettre de vous y accompagner.

– Assurément, monsieur, vous avez conçu de moi une étrange opinion, si vous me supposez capable, après une *si* légère connaissance, de vous recevoir chez moi à l'heure qu'il est. Vous seriez-vous mépris sur le motif de l'intérêt que j'ai montré pour ma cousine ? Soyez sincère, monsieur, regarderiez-vous cette entrevue comme un rendez-vous ? M. Jones est-il accoutumé à faire des conquêtes si rapides ?

– Madame, je ne suis point accoutumé, moi-même, à me rendre si vite ; mais vous vous êtes emparée de mon cœur par surprise. Je suis devenu votre esclave, et vous ne pouvez trouver mauvais qu'en cette qualité je vous suive partout. »

Il accompagna cette déclaration des gestes les plus expressifs. La dame lui en fit une douce réprimande, et l'avertit qu'on

pourrait s'apercevoir de leur familiarité. « Je vais, lui dit-elle, souper chez une de mes amies, et je compte bien que vous ne m'y suivrez pas. Si vous le faisiez, on prendrait de moi une singulière idée. Ce n'est pas que mon amie se pique de pruderie. J'espère pourtant que vous ne m'accompagnerez point : autrement je ne saurais que lui dire. »

À ces mots, elle quitta le bal. Jones, malgré sa défense, ne balança pas à la suivre. Il éprouvait de nouveau l'embarras dont nous avons déjà parlé, c'est-à-dire le besoin d'un schelling, et il n'avait pas cette fois la ressource de l'emprunter. Sans se déconcerter, il se détermina à suivre la chaise de la dame, au milieu des huées des porteurs qui ne perdent guère l'occasion de dégoûter les personnes comme il faut d'aller à pied. Par bonheur, les gens de l'espèce de ceux qui ont coutume d'attendre à la porte de l'Opéra étaient trop occupés en ce moment pour quitter leur poste ; la nuit déjà fort avancée préserva Jones du désagrément d'en rencontrer beaucoup de la même sorte dans la rue, et il poursuivit tranquillement son chemin dans un costume qui, à une autre heure, n'aurait pas manqué de mettre toute la canaille à ses trousses.

La dame fit arrêter ses porteurs dans une rue près de Hanover-square. La porte de la maison s'ouvrit à l'instant. Elle sortit de sa chaise, et monta l'escalier, suivie de Jones, qui entra, sans façon, avec elle dans un salon bien échauffé et richement meublé. L'inconnue, parlant toujours du même ton de voix qu'au bal masqué, parut surprise de ne point trouver la maîtresse de la maison. « Il faut, dit-elle, que mon amie ait oublié le rendez-vous qu'elle m'a donné. » Elle en témoigna un grand mécontentement, et feignit tout-à-coup d'être alarmée d'un tête-à-tête avec Jones. Elle lui demanda ce qu'on penserait, si on savait qu'ils eussent été seuls ensemble, à une heure aussi indue.

Au lieu de répondre à une question de cette importance, Jones pressa la dame de se démasquer. Elle finit par y consen-

tir, et montra à ses yeux, non mistress Fitz-Patrick, mais lady Bellaston.

Ce serait un fort ennuyeux détail que celui d'une conversation qui dura depuis deux heures du matin jusqu'à six, et où il ne se dit rien que de très-ordinaire. Il suffira d'en rapporter une particularité de quelque intérêt pour notre histoire. Lady Bellaston promit à Jones qu'elle tâcherait de découvrir où était miss Western, et de lui procurer, sous peu de jours, l'occasion de la voir, mais à condition qu'il prendrait congé d'elle pour toujours. Ce point définitivement arrêté, ainsi qu'un second rendez-vous dans la soirée, et au même lieu, ils se séparèrent. La dame retourna à son hôtel et Jones, chez mistress Miller.

CHAPITRE VIII.

Scène douloureuse qui surprendra bien des lecteurs.

Jones, après avoir dormi quelques heures, appela Partridge, et lui remit un billet de banque de cinquante livres sterling qu'il le chargea d'aller changer. Partridge le prit avec des yeux étincelants de joie ; mais bientôt la réflexion fit naître dans son esprit un soupçon peu favorable à l'honneur de son maître. L'effrayante idée qu'il se formait d'un bal masqué, l'absence de Jones pendant toute la nuit, le déguisement sous lequel il était sorti et rentré, troublaient son imagination. En un mot, il ne pouvait croire que son maître fût devenu possesseur de ce billet autrement que par un vol ; et sans doute le lecteur en jugera de même, à moins de supposer qu'il le tenait de lady Bellaston.

Pour dissiper un doute injurieux au caractère de notre héros, et rendre justice à la générosité de la dame, nous dirons que c'était d'elle en effet que Jones avait reçu ce billet. Sans donner dans les munificences banales du siècle, telles que des fondations d'hôpitaux, d'écoles gratuites, etc., lady Bellaston n'était pas entièrement dépourvue de charité chrétienne. Elle pensait, avec grande raison, qu'un jeune homme de mérite qui ne possédait pas un schelling, était bien digne qu'on réparât envers lui les rigueurs de la fortune.

M. Jones et M. Nightingale avaient été invités à dîner ce jour-là chez leur hôtesse. À l'heure marquée, ils se réunirent au salon avec les deux jeunes filles, et attendirent la bonne mistress Miller depuis trois heures jusqu'à près de cinq. Elle était allée

faire une visite, hors de la ville, à une de ses parentes. À son retour, elle leur dit : « J'espère, messieurs, que vous m'excuserez de vous avoir fait attendre ; et je n'en puis douter, quand vous saurez le motif qui m'a retenue. J'ai été voir à six milles d'ici une de mes cousines qui vient d'accoucher… Quelle leçon, dit-elle en regardant ses filles, pour les personnes tentées de faire des mariages imprudents ! Il n'y a point de bonheur en ce monde, lorsqu'on manque du nécessaire. Ô Nancy ! comment vous peindrai-je la situation déplorable où j'ai trouvé votre pauvre cousine ? À peine accouchée depuis une semaine, elle était, par ce temps rigoureux, dans une chambre mal close, sans rideaux à son lit, sans un boisseau de charbon pour faire du feu. Son second fils, cette innocente et douce créature, attaqué d'une esquinancie, était couché auprès d'elle dans le même lit ; car il n'y en a qu'un dans la maison. Pauvre Tommy ! Je crois, Nancy, que vous ne reverrez plus votre petit favori. Il est réellement très-mal. Les autres enfants se portent assez bien ; mais Molly se tuera, je le crains. Elle n'a que treize ans, M. Nightingale, et de ma vie je n'ai vu une meilleure garde. Elle soigne en même temps sa mère et son frère. Ce qui est surtout admirable dans une si jeune fille, elle ne paraît devant sa mère qu'avec un visage riant : je l'ai vue pourtant, M. Nightingale, j'ai vu la pauvre enfant se détourner, pour essuyer en secret ses pleurs. »

Ici mistress Miller fut interrompue par ses propres larmes, et nous pensons que tous ceux qui l'écoutaient partagèrent son attendrissement. Après s'être un peu remise, elle continua ainsi :

« Dans cette affreuse détresse, la mère conserve un courage surprenant. Le danger de son fils est ce qui la touche le plus. Elle tâche, autant qu'elle peut, de cacher sa peine à son mari ; mais la douleur rend quelquefois ses efforts inutiles ; car elle a toujours eu une extrême tendresse pour cet enfant, qui est en effet la créature la plus aimable et la plus sensible que l'on puisse voir. Combien j'ai été émue en entendant le petit malheureux, à peine âgé de sept ans » dire à sa mère qui le baignait de ses

larmes : « Maman, console-toi, je t'assure que je ne mourrai pas. Le bon Dieu ne t'ôtera pas Tommy. Quelque beau que soit le ciel, j'aime mieux mourir ici de faim avec toi et papa, que d'y aller. » Pardonnez-moi, messieurs, je ne puis retenir mes pleurs (dit-elle en essuyant ses yeux). Quelle sensibilité dans un enfant ! Cependant c'est peut-être le moins à plaindre de toute sa famille. Un jour, ou deux, suivant les apparences, le mettront à l'abri des misères humaines. Le père est bien plus digne de pitié. L'infortuné ! l'horreur se peint dans sa physionomie. Il paraît plus mort que vif. Ô ciel ! quel spectacle a frappé mes regards quand je suis entrée dans la chambre ! Assis au chevet du lit, le pauvre homme soutenait à la fois la tête de son enfant et celle de sa femme. Il n'avait pour tout vêtement qu'une veste légère. Son habit étendu sur eux leur tenait lieu de couverture. Il s'est levé, à mon arrivée. J'ai eu peine à le reconnaître. C'était, il y a quinze jours, M. Jones, un des plus beaux hommes qu'on pût voir ; M. Nightingale vous l'attestera ; et maintenant ses yeux creux, son visage pâle, sa longue barbe, son corps tremblant de froid et amaigri par la faim, en font un objet digne de compassion. Ma cousine a bien de la peine à lui faire prendre quelque nourriture. Il m'a dit à voix basse... aurai-je la force de le répéter ?... il m'a dit qu'il ne pouvait se résoudre à manger du pain, quand ses enfants en manquaient ; et pourtant, le croirez-vous, monsieur ? malgré leur profonde misère, sa femme a d'aussi bon bouillon que si elle était accouchée dans l'aisance : j'en ai goûté et je l'ai trouvé excellent. Il pensait, m'a-t-il dit, qu'il était redevable de ce bienfait à un ange du ciel. J'ignore ce qu'il entendait par là ; car je n'ai pas eu le courage de lui faire une seule question.

« C'était de part et d'autre, comme on dit, un mariage d'amour, c'est-à-dire un mariage entre deux personnes pauvres. Je n'ai point connu, il est vrai, d'époux plus passionnés l'un pour l'autre ; mais à quoi leur sert leur tendresse réciproque, qu'à les rendre plus malheureux ?

– Vous m'étonnez, maman, dit Nancy. J'avais toujours cru ma cousine Anderson (c'était son nom) la plus heureuse des femmes.

– Sa position est bien changée aujourd'hui, reprit mistress Miller. On s'aperçoit aisément que ce qui afflige le plus le mari et la femme, c'est le spectacle de leurs mutuelles souffrances. La faim et le froid, qui n'affectent que le corps, leur paraissent des maux légers, auprès des angoisses de l'âme. Les enfants, à l'exception du plus jeune, âgé de moins de deux ans, montrent la même sensibilité. Il règne entre eux tous une tendre union ; et s'ils avaient le strict nécessaire, ils seraient les plus heureux du monde.

– Je n'ai jamais remarqué dans la maison de ma cousine la moindre apparence de misère. Maman, ce que vous me dites me déchire le cœur.

– Ô mon enfant ! votre cousine n'a cessé de lutter contre la mauvaise fortune. Sa détresse a toujours été grande ; mais sa ruine totale vient d'une cause étrangère. Son mari s'était engagé pour un coquin de frère. Il y a environ huit jours, la veille de ses couches, leurs meubles ont été enlevés et vendus. Le pauvre homme avait chargé un des huissiers de me porter une lettre où il m'instruisait de sa position ; et par une coupable négligence cette lettre ne m'a point été remise. Qu'a-t-il dû penser de mon silence, pendant une semaine entière ? »

Jones ne put entendre ce récit les yeux secs. Dès que mistress Miller eut cessé de parler, il l'emmena dans une chambre voisine, et lui donna sa bourse, qui contenait cinquante guinées, en la priant d'y prendre ce qu'elle jugerait à propos d'envoyer à ces pauvres gens. Le regard que mistress Miller jeta sur Jones, en cette circonstance, n'est pas facile à peindre. Saisie d'un transport qui ressemblait au délire, elle s'écria : « Bon Dieu ! est-il au monde un pareil cœur ? » Puis revenue à elle-même, « Oui, dit-elle, j'en connais un autre ; mais en existe-t-il un troisième ?

– J'espère, madame, répondit Jones, qu'un simple mouvement d'humanité, car on ne peut nommer autrement le désir de soulager ses semblables dans une telle calamité, n'est pas si rare parmi les hommes que vous semblez le croire. »

Mistress Miller prit dix guinées dans la bourse de Jones. Ce fut tout ce qu'il put lui faire accepter : « Je les enverrai, dit-elle, demain matin de bonne heure à mes pauvres parents. De mon côté, je leur ai donné un faible secours, et j'ai eu la consolation de les laisser un peu moins malheureux que je ne les avais trouvés. »

Ils rentrèrent ensuite dans le salon. M. Nightingale déplora en termes emphatiques la cruelle situation de ces infortunés, qu'il avait vus plusieurs fois chez mistress Miller ; il se récria contre la folie de se rendre caution des dettes d'autrui ; il chargea de malédictions l'indigne frère, et finit par souhaiter qu'il fût possible de faire quelque chose pour une famille si intéressante. « Ne pourriez-vous pas, madame, dit-il à mistress Miller, les recommander à M. Allworthy ?... Ou bien que penseriez-vous d'une souscription ? Moi qui vous parle, je donnerais de bon cœur une guinée. »

Mistress Miller ne répondit rien. Nancy, à qui sa mère avait conté tout bas l'action généreuse de Jones, changea de couleur. Si pourtant l'une ou l'autre se sentait blessée de la conduite de Nightingale, c'était sans raison. La libéralité de Jones, quand même il l'eût connue, n'était point un exemple qu'il fût obligé de suivre : bien des gens n'auraient pas donné un sou ; et dans le fait il n'en donna pas un. Comme on ne lui fit aucune demande formelle, il ne renouvela point son offre, et garda son argent dans sa poche.

Nous avons fait une remarque qui ne peut être mieux placée qu'ici : le monde se partage en deux opinions diamétralement opposées, sur la charité. Les uns paraissent croire que tout acte de cette nature doit être réputé un don volontaire, et que le plus mince, un simple Dieu vous bénisse ! est très-méritoire. Les

autres, au contraire, semblent convaincus que la charité est une obligation rigoureuse ; que les riches qui ne soulagent point la misère du pauvre, en proportion de leur fortune, ne remplissent qu'à moitié leur devoir, et se rendent en quelque sorte plus méprisables que ceux qui le négligent complètement.

Sans prétendre concilier ces deux opinions, nous nous contenterons de dire qu'en général ceux qui donnent sont de la première, et ceux qui reçoivent, de la seconde.

CHAPITRE IX.

Sujet très-différent du précédent.

Jones se rendit dans la soirée chez lady Bellaston, et il eut de nouveau avec elle un long entretien qui ne roula, ainsi que le premier, que sur des sujets fort communs ; c'est pourquoi nous nous abstiendrons d'en rapporter les détails. Il nous serait impossible de les rendre agréables au lecteur, à moins qu'il ne fût du nombre de ceux dont la dévotion au beau sexe, comme celle des papistes à leurs saints, a besoin d'être excitée par le secours des images. Loin d'avoir envie de présenter rien de pareil aux regards du public, nous voudrions pouvoir jeter un voile sur les peintures qui salissent certaines nouvelles françaises récemment publiées, dont on nous a donné, sous le nom de traductions, de grossières copies.

Jones devenait de plus en plus impatient de voir Sophie. Après plusieurs rendez-vous avec lady Bellaston, il comprit qu'il ne parviendrait point par elle au terme de ses vœux (car le nom seul de miss Western suffisait pour la mettre en colère). Il lui fallut en conséquence recourir à un autre expédient. Ne doutant point que lady Bellaston ne connût la retraite de Sophie, il pensa qu'elle avait dû mettre dans la confidence quelqu'un de ses domestiques. Partridge fut donc chargé de lier connaissance avec les gens de milady, et de chercher à pénétrer le mystère.

On ne saurait imaginer une situation plus cruelle que celle où se trouvait son pauvre maître. Sans parler de la difficulté de découvrir l'asile de Sophie, de la crainte de l'avoir offensée, de la résolution qu'elle avait prise, au dire de lady Bellaston, de ne plus le revoir, et que ses précautions pour l'éviter rendaient as-

sez vraisemblable, il avait à lutter contre un obstacle que toute la tendresse de son amante ne pouvait l'aider à lever ; c'était le danger de l'exposer au malheur d'être déshéritée, suite presque inévitable d'une union formée sans le consentement d'un père qu'il désespérait de fléchir jamais. Ajoutez à ces divers sujets de peine le poids des nombreuses obligations que lui avait imposées lady Bellaston ; car il nous est impossible de dissimuler plus longtemps sa violente passion pour lui. Grâce à ses largesses, Jones se distinguait par l'élégance et la richesse de ses habits. Ce n'était plus ce malheureux jeune homme exposé aux risibles embarras où nous l'avons vu naguère. Il nageait maintenant dans une abondance qu'il n'avait point connue jusqu'alors.

On voit beaucoup d'hommes assez peu délicats pour jouir du bien d'une femme, sans la payer d'aucun retour ; mais quiconque ne mérite pas la potence doit trouver, ce nous semble, bien pénible de ne pouvoir offrir, en échange d'un brûlant amour, qu'une froide reconnaissance. Ce tourment devient encore plus rude, lorsque l'âme est dominée par une inclination contraire. Telle était la position de Jones. Le sentiment vertueux qui l'attachait à Sophie laissait peu de place dans son cœur pour une autre affection ; et quand ce sentiment n'eût point existé, jamais son ardeur n'aurait pu égaler celle de sa généreuse maîtresse.

Lady Bellaston, dans son printemps, avait été fort attrayante ; mais elle entrait pour le moins dans l'automne de la vie. En vain tâchait-elle de rappeler, par sa parure et par ses manières, les agréments de la jeunesse, en vain s'étudiait-elle à entretenir les roses de son teint. Ces roses, comme celles que l'art force d'éclore hors de saison, n'avaient ni l'éclat ni la fraîcheur dont la simple nature embellit ses productions spontanées. Au désavantage de l'âge, elle joignait d'ailleurs une petite imperfection qui rend certaines fleurs, quoique très-belles à la vue, peu propres à flatter un autre sens.

Si Jones ne pouvait fermer les yeux sur ces fâcheux inconvénients, il voyait d'un autre côté l'étendue des obligations qu'il avait contractées envers lady Bellaston. Les libéralités de cette dame étaient évidemment la preuve d'une vive passion. Pour peu qu'il n'y répondit point, elle le jugerait ingrat, et ce qu'il y aurait de pis, lui-même croirait l'être. Il n'ignorait pas la condition tacite des bienfaits dont elle le comblait. Si la nécessité le contraignait de les accepter, l'honneur, l'obligeait à en acquitter le prix. Il s'y détermina donc, quelque malheur qu'il pût lui en arriver ; et, guidé par ce grand principe de justice qui, en certains pays, condamne un débiteur insolvable à devenir l'esclave de son créancier, il résolut de se dévouer tout entier à lady Bellaston.

Au moment où il prenait ce parti, il reçut d'elle le billet suivant :

« Un incident aussi désagréable que ridicule survenu depuis notre dernière entrevue, ne me permet plus de vous recevoir au lieu accoutumé de nos rendez-vous. J'espère en trouver un autre pour demain. En attendant, adieu. »

On peut croire que Jones fut médiocrement fâché de ce contre-temps. Au reste, s'il en éprouva quelque chagrin, il en fut bientôt consolé ; car, moins d'une heure après, il reçut un second billet de la même main, ainsi conçu :

« J'ai changé d'avis depuis que je vous ai écrit. Si vous n'êtes pas étranger à la plus tendre des passions, ce changement ne vous surprendra point. Je suis décidée à vous voir ce soir chez moi, quelles qu'en puissent être les conséquences. Venez à sept heures précises. Je dîne en ville ; mais je serai de retour à l'heure que je vous marque. Quand on aime sincèrement, un jour, je le vois, paraît plus long que je ne l'aurais imaginé.

« P. S. Si par hasard vous arriviez un peu avant moi, vous vous feriez conduire au salon. »

À dire vrai, Jones fut moins content du second billet que du premier. Le rendez-vous que lui donnait lady Bellaston le forçait de manquer de parole à son ami Nightingale, avec qui il devait aller ce soir-là à la comédie, où l'on jouait une pièce nouvelle qu'une forte cabale se proposait de siffler, en haine de l'auteur, auquel s'intéressait une des connaissances de Nightingale. Jones, nous rougissons de l'avouer, aurait préféré de bon cœur ce divertissement à l'obligeante entrevue qu'on lui destinait ; mais il fit à l'honneur le sacrifice de son plaisir.

Avant de le suivre au rendez-vous marqué, il est à propos de donner l'explication des billets précédents : autrement le lecteur pourrait s'étonner que lady Bellaston eût l'imprudence d'introduire Tom Jones dans le lieu même où était sa rivale.

On saura donc que la maîtresse de la maison où nos amants s'étaient vus jusque-là, avait reçu pendant plusieurs années une pension de lady Bellaston, pour la servir dans ses intrigues galantes. Cette honnête personne, transformée tout-à-coup en sévère méthodiste, était venue la trouver le matin, et après lui avoir fait de sérieuses remontrances sur sa conduite passée, elle lui avait déclaré en termes formels qu'elle ne voulait plus désormais, sous aucun prétexte, se mêler de ses affaires.

Le trouble où cette résolution imprévue jeta lady Bellaston, lui ôta d'abord la faculté d'imaginer un autre moyen de voir Jones dans la soirée ; mais lorsqu'elle fut plus calme et capable de réflexion, il lui vint à l'esprit l'heureuse idée d'envoyer Sophie à la comédie. La proposition faite et acceptée, elle trouva sur-le-champ une femme de confiance pour l'y accompagner. S'étant ensuite débarrassée par le même stratagème d'Etoff et d'Honora, elle demeura libre de recevoir en toute sûreté son amant, et d'avoir avec lui un entretien non interrompu de deux ou trois heures, à son retour du dîner qu'elle avait accepté la veille dans un quartier éloigné, près du lieu de ses premiers rendez-vous, avant de connaître le changement survenu dans les sentiments et dans les principes de son ancienne confidente.

CHAPITRE X.

Qui, malgré sa brièveté, pourra faire couler quelques larmes.

Jones était habillé, et n'attendait plus que l'heure indiquée pour se rendre chez lady Bellaston, quand mistress Miller vint le prier instamment de prendre le thé avec elle. Il accepta son invitation, et descendit aussitôt. Dès qu'il fut entré dans le salon : « Monsieur, lui dit mistress Miller en lui présentant un étranger, voici mon cousin qui vous a tant d'obligation, et qui veut vous en témoigner sa reconnaissance. »

L'étranger avait à peine eu le temps d'ajouter un mot au compliment de mistress Miller, que Jones et lui se regardèrent fixement, et montrèrent à la fois une extrême surprise. Le dernier sentit tout-à-coup la parole expirer sur ses lèvres, et prêt à tomber en défaillance : « C'est lui, dit-il, je n'en saurais douter, c'est lui-même !

– Bon Dieu ! qu'est-ce que cela signifie ? s'écria mistress Miller. Vous ne vous trouvez pas mal, j'espère, mon cousin ? Vite ! de l'eau fraîche ! des sels !

– Rassurez-vous, madame, reprit Jones ; je ne suis guère moins saisi que votre cousin. Cette rencontre imprévue nous surprend tous deux également. Votre cousin, mistress Miller, est un de mes amis.

– Un ami, ô ciel ! » s'écria Anderson, car c'était lui-même.

« Oui, un ami, répéta Jones, et un ami dont je m'honore. Si jamais je cesse d'aimer et d'estimer l'homme qui ose tout risquer pour préserver d'une mort imminente sa femme et ses enfants, puissé-je être méconnu de mes amis dans l'adversité !

– Oh ! vous êtes un excellent jeune homme, dit mistress Miller. Oui, en effet, le pauvre malheureux a tout risqué. Sans la force de sa constitution, il aurait succombé sous le poids de ses maux.

– Ma cousine, s'écria Anderson, qui avait repris ses sens, voici l'ange du ciel dont je vous ai parlé ; c'est à sa générosité que j'ai dû, avant votre visite, la conservation de ma chère Peggy. Sa main bienfaisante m'a fourni tous les secours que je lui ai procurés. C'est le plus digne, le plus brave, le plus noble des hommes. Ah ! ma cousine, je lui ai des obligations d'une telle nature...

– Ne parlez point d'obligations, reprit Jones avec vivacité, n'en dites pas un mot, je l'exige, pas un seul mot. (Il voulait, sans doute, lui imposer silence sur la tentative de vol.) Si la bagatelle que je vous ai offerte a sauvé une famille entière, jamais plaisir ne fut acheté à si bon marché.

– Ô monsieur ! personne au monde n'a plus de droits que vous au plaisir dont vous parlez. Je voudrais que vous vissiez à présent ma petite famille. Ma cousine vous a dit dans quelle misère nous étions plongés. Votre bonté nous a tirés de cet abîme. Mes enfants ont maintenant un lit pour se coucher... Ils ont... Dieu vous en récompense !... ils ont du pain à manger. Mon petit garçon est rétabli, ma femme est hors de danger, et je suis heureux. Tout cela est votre ouvrage, monsieur, et celui de mon excellente cousine. Daignez encore y ajouter la faveur d'une visite sous mon humble toit... Il faut que ma femme vous voie et vous remercie... Il faut que mes enfants vous témoignent leur reconnaissance. Ils sont vivement touchés de ce que vous avez fait pour eux ; mais quelle émotion n'éprouvé-je pas moi-même, quand je pense à qui je dois leur salut !... Ô monsieur, ces jeunes

cœurs que vous avez réchauffés, seraient maintenant, sans vous, aussi froids que le marbre. »

Ici Jones voulut empêcher Anderson de poursuivre ; mais c'était une précaution superflue. L'attendrissement du pauvre homme avait suffi pour lui fermer la bouche. Mistress Miller prit à son tour la parole. Elle prodigua mille remercîments à Jones, tant en son nom qu'en celui de son cousin, et finit par lui dire qu'elle ne doutait pas qu'il ne fût un jour dignement récompensé de sa généreuse conduite.

« Je le suis déjà autant que je puis le souhaiter, répondit-il. Le récit de votre cousin m'a causé la plus agréable sensation que j'aie connue de ma vie. Il faudrait être un barbare pour entendre de sang-froid sa touchante histoire. Qu'il m'est doux d'avoir eu le bonheur d'y jouer un rôle utile ! S'il existe des hommes insensibles au plaisir de secourir leurs semblables, je les plains. Ils sont privés d'une jouissance bien supérieure à toutes celles que procurent l'ambition, l'avarice et la volupté. »

L'heure du rendez-vous étant arrivée, Jones fut forcé de partir à la hâte. Il serra cordialement la main d'Anderson, témoigna le désir de le revoir le plus tôt possible, et promit de saisir lui-même la première occasion de lui faire une visite. Il monta ensuite dans sa chaise et se rendit chez lady Bellaston, ravi du bonheur qu'il avait procuré à une pauvre famille. Il ne put penser sans frémir au coup affreux dont elle aurait été frappée, si, lorsque Anderson l'attaqua sur la grande route, il eût fermé son cœur à la pitié, pour n'écouter que la voix de la justice.

Mistress Miller, pendant toute la soirée, ne tarit point sur les louanges de Jones. Anderson se joignit à elle, et avec tant de chaleur, qu'il fut plus d'une fois sur le point de découvrir le mystère du vol. Heureusement il évita une indiscrétion dangereuse. Il connaissait la délicatesse de mistress Miller, et la sévérité de ses principes. Il savait aussi que la bonne femme aimait assez à babiller. Cependant la reconnaissance faillit l'emporter sur la prudence et sur la honte. Peu s'en fallut que dans la crainte

d'omettre une circonstance si honorable pour son bienfaiteur, il ne révélât une action qui l'aurait couvert lui-même d'opprobre.

CHAPITRE XI.

Qui surprendra le lecteur.

M. Jones arriva un peu avant l'heure convenue, et avant lady Bellaston, dont le retour fut retardé par l'éloignement du quartier où elle avait dîné, et par divers accidents très-fâcheux pour une femme impatiente de voler à un rendez-vous. Suivant ses ordres, on le conduisit au salon. À peine y était-il depuis quelques minutes, que la porte s'ouvrit et il vit entrer... qu'on devine qui !... Sophie elle-même. Elle avait quitté la comédie à la fin du premier acte. On donnait, comme nous l'avons dit, une pièce nouvelle, et deux fortes cabales s'opiniâtraient, l'une à la siffler, et l'autre à l'applaudir. Cette lutte avait excité un grand vacarme et un combat entre les deux partis. Notre héroïne, effrayée du tumulte, s'était estimée heureuse de pouvoir sortir de la salle et gagner sa chaise, sous la protection d'un jeune homme qui lui avait offert son bras.

Comme lady Bellaston lui avait dit qu'elle ne reviendrait que tard, elle entra d'un pas précipité dans le salon, croyant n'y trouver personne, et alla droit à une glace placée presque en face d'elle, sans regarder du côté opposé, où Jones était debout, aussi immobile qu'une statue. Ce fut dans cette glace qu'après avoir contemplé sa charmante figure, elle aperçut pour la première fois celle de son amant. Elle se retourna aussitôt. Convaincue que ce n'était point une illusion, elle jeta un cri perçant, et elle allait s'évanouir, quand Jones, sortant de son extase, courut à elle et la soutint dans ses bras.

Comment peindre les regards de ces deux amants ? comment rendre leurs pensées ? Incapables d'exprimer les vives

sensations qu'ils éprouvaient, ils se turent tous deux. Nous ne saurions suppléer à leur silence ; et malheureusement peu de nos lecteurs connaissent assez les transports de l'amour, pour juger par eux-mêmes de ce qui se passait dans leurs cœurs.

Au bout de quelques moments, Jones hasarda ces mots d'une voix tremblante : « Je vois, mademoiselle, que vous êtes surprise.

– Surprise ! répéta Sophie. Ô ciel ! assurément je le suis. J'en crois à peine mes yeux. Est-ce bien vous ?

– Oui, ma Sophie (pardonnez-moi, mademoiselle, si j'ose encore vous appeler ainsi), je suis cet infortuné Jones que le sort, après tant de traverses, a daigné conduire enfin près de vous. Ô ma Sophie ! si vous saviez tout ce que j'ai souffert dans ma longue et infructueuse recherche !

– Dans quelle recherche ? dit Sophie, un peu remise de son trouble, et prenant un air réservé.

– Pouvez-vous être assez cruelle pour me faire cette question ? Ai-je besoin de vous dire que c'est vous seule que je cherchais ?

– Moi ! Quelle affaire importante M. Jones a-t-il à me communiquer ?

– Ceci, dit-il en lui remettant le portefeuille, ne serait pas sans importance aux yeux de quelques personnes. J'espère, mademoiselle, que vous le retrouverez tel qu'il était, lorsque vous l'avez perdu. »

Sophie prit le portefeuille et se disposait à répondre, quand Jones la prévint : « Je vous en conjure, dit-il, ne perdons pas un des moments précieux qu'il a plu à la fortune de nous accorder... Ô ma Sophie ! j'ai sur le cœur un poids cruel... Souffrez que j'implore ma grâce à vos genoux.

– Votre grâce, monsieur ! Après ce qui s'est passé, après ce qu'on m'a dit de vous, pouvez-vous l'espérer ?

– Ma raison s'égare. J'en jure par le ciel, à peine désiré-je que vous me pardonniez. Ô ma Sophie ! gardez-vous désormais d'honorer d'une pensée un malheureux tel que moi. Si par hasard mon image importune vient troubler un moment votre repos, songez à l'indignité de ma conduite, et que la fatale aventure d'Upton m'efface pour jamais de votre souvenir. »

Tandis que Jones parlait ainsi, Sophie éprouvait un tremblement universel. Son visage était pâle comme la mort, et son sein, agité de palpitations visibles ; mais au nom d'Upton, une vive rougeur colora ses joues, elle releva les yeux, qu'elle avait tenus baissés jusque-là, et jeta sur Jones un regard de dédain.

Il entendit ce reproche muet. « Ô ma Sophie ! s'écria-t-il, ô mon unique amour ! vous ne pouvez me haïr, ou me mépriser plus que je ne le fais moi-même pour ce qui s'est passé à Upton. Rendez-moi pourtant la justice de croire que mon cœur ne vous fut point infidèle, qu'il n'eut aucune part à mon égarement, qu'alors même il ne cessa point d'être à vous. Oui, quoique privé de l'espérance de vous posséder, et presque de vous revoir, je ne pensais qu'à vous. Votre image charmante me suivait sans cesse. Il m'était impossible de m'attacher à aucune autre femme. Mais quand mon cœur eût été libre, celle que le hasard me fit rencontrer dans ce lieu de malédiction, n'était pas digne d'inspirer un attachement sérieux. Croyez-moi, mon ange, je ne l'ai point vue depuis ce jour funeste, et je n'ai ni l'intention ni le désir de la revoir. »

Sophie se sentit intérieurement charmée de ce langage ; mais affectant un air encore plus froid qu'auparavant : « Monsieur Jones, dit-elle, pourquoi prenez-vous la peine de vous justifier, quand personne ne vous accuse ? Si je voulais vous accuser, j'aurais à vous reprocher une offense impardonnable.

– Laquelle, au nom du ciel ? répondit Jones interdit, agité, s'imaginant qu'elle allait lui parler de son commerce avec lady Bellaston.

– Est-il possible, reprit-elle, que les sentiments les plus nobles et les plus vils s'allient dans le même cœur ? »

Jones se représenta de nouveau sa criminelle liaison avec lady Bellaston et les bienfaits ignominieux qui en étaient le prix, et il n'eut pas la force d'articuler un mot.

« Devais-je m'attendre, continua Sophie, à un pareil traitement de votre part ? que dis-je, de la part d'un homme bien né, d'un homme d'honneur ? Comment avez-vous pu exposer mon nom à la malignité publique, dans des auberges, devant des gens du plus bas étage, vous y vanter de quelques faveurs innocentes que mon imprudente tendresse vous a peut-être trop légèrement accordées, et pousser l'audace jusqu'à dire que vous aviez été forcé de vous dérober par la fuite à ma passion pour vous ? »

Ces reproches de Sophie causèrent à Jones une surprise inexprimable. Mais n'étant point coupable sur ce point, il fut beaucoup moins embarrassé de se défendre, que si elle eût touché le sujet délicat qui avait alarmé sa conscience. Un moment de réflexion lui suffit pour deviner que le soupçon d'un si sanglant outrage à l'honneur de sa maîtresse provenait de l'indiscrétion de Partridge dans les auberges, en présence des maîtres et des valets ; et Sophie convint que c'était en effet de leur bouche qu'elle avait recueilli ces propos injurieux.

Jones eut peu de peine à se disculper d'une offense si éloignée de son caractère ; mais Sophie en eut beaucoup à l'empêcher de retourner sur-le-champ chez lui pour assommer Partridge, dessein qu'il jura plus d'une fois d'exécuter. Ce point éclairci, nos deux amants furent bientôt enchantés l'un de l'autre. Jones oublia la prière qu'il avait d'abord faite à Sophie de ne plus penser à lui, et Sophie parut disposée à écouter une

demande bien différente. Tous deux, en un mot, avant de s'en apercevoir, avaient été si loin, que Jones laissa échapper quelques mots assez semblables à une proposition de mariage. Sophie répondit que si le respect qu'elle devait à son père ne lui défendait pas de suivre sa propre inclination, elle préférerait la pauvreté avec lui à la plus brillante fortune avec un autre.

À ce mot de pauvreté, Jones tressaillit ; il abandonna la main de Sophie, qu'il tenait dans la sienne, et s'écria en se frappant la poitrine : « Ô Sophie ! puis-je consentir à ta ruine ? Non, j'en atteste le ciel ; non, je suis incapable d'une telle lâcheté. Chère Sophie, je renoncerai à vous, quoi qu'il m'en coûte ; je vous fuirai, j'étoufferai dans mon cœur des espérances ennemies de votre bonheur ; je conserverai toute la vie mon amour, mais en silence, mais loin de vous, dans une terre étrangère d'où les accents de mon désespoir ne viendront jamais frapper ni blesser votre oreille, et quand je ne serai plus… » Il voulait poursuivre, il en fut empêché par un torrent de larmes que répandait Sophie appuyée sur sa poitrine, et hors d'état de proférer une seule parole. Il essuya ces larmes précieuses avec des baisers qu'elle lui laissa prendre pendant quelques moments, sans opposer aucune résistance. Revenue à elle-même, elle se dégagea doucement de ses bras, et pour détourner la conversation d'un sujet trop douloureux et trop tendre, elle lui demanda (ce qu'elle n'avait pas encore songé à faire) comment il se trouvait dans ce salon. Il commençait à bégayer une réponse qui, selon toute apparence aurait excité les soupçons de Sophie, quand tout-à-coup lady Bellaston entra.

Elle fit quelques pas en avant. À la vue de Jones et de Sophie ensemble, elle s'arrêta, puis un moment après, recouvrant un admirable sang-froid : « Mistress Western, dit-elle d'un air et d'un ton de voix qui pourtant trahissaient encore sa surprise, je vous croyais à la comédie. »

Sophie n'avait pas eu le temps d'apprendre comment Jones était parvenu à découvrir sa demeure. Elle ignorait que lady Bel-

laston et lui se connussent : aussi fut-elle peu embarrassée de répondre. Elle le fut d'autant moins, que lady Bellaston, dans les divers entretiens qu'elle avait eus avec elle sur les motifs de sa fuite, avait toujours paru ne douter en rien de sa franchise et donner entièrement tort à son père. Elle lui conta donc sans hésiter l'histoire du désordre qui était survenu à la comédie, et qui l'avait obligée de précipiter son retour.

La longueur de ce récit donna le loisir à lady Bellaston de recueillir ses idées et de penser à la conduite qu'elle devait tenir. Comme celle de Sophie lui faisait espérer que Jones ne l'avait point trahie, elle prit un air de gaîté. « Miss Western, dit-elle, si je vous avais sue en compagnie, je ne serais pas entrée si brusquement. » En prononçant ces mots, elle regarda fixement Sophie. La pauvre jeune personne rougit, se troubla, et répondit d'une voix mal assurée : « Croyez, madame, que je considérerai toujours l'honneur de votre compagnie...

– J'espère au moins, reprit lady Bellaston en lui coupant la parole, que je n'interromps point votre entretien.

– Non, madame ; l'affaire dont nous nous entretenions est terminée. Vous pouvez vous souvenir que je vous ai parlé, quelquefois d'un portefeuille que j'avais perdu. Monsieur l'a trouvé par bonheur, et il vient obligeamment de me le rapporter, avec le billet qu'il contenait. »

Jones, depuis l'arrivée de lady Bellaston, avait toujours été prêt à s'évanouir de frayeur. Tremblant sur son fauteuil, il croisait et décroisait les jambes, il jouait avec ses doigts, et paraissait plus sot, s'il est possible, qu'un jeune benêt d'écuyer campagnard qui se présente pour la première fois dans un cercle brillant de la capitale. Il se remit cependant peu à peu, et comprenant par les manières de lady Bellaston qu'elle ne voulait pas avoir l'air d'être connue de lui, il feignit aussi de ne pas la connaître. « Du moment, dit-il, que j'ai eu le portefeuille en ma possession, je me suis empressé de chercher la personne dont le

nom était écrit dedans, et ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai réussi à la découvrir. ».

Lady Bellaston avait bien ouï parler à Sophie de son portefeuille ; mais comme Jones, pour une raison ou pour une autre, ne lui avait jamais donné à entendre qu'il l'eût entre ses mains, elle ne crut pas un mot de ce que miss Western venait de dire, et admira sa merveilleuse promptitude à inventer une telle excuse. Elle n'ajouta pas plus de foi au motif de son brusque retour de la comédie. Sans pouvoir s'expliquer le tête-à-tête des deux amants, elle demeura fermement persuadée que leur entrevue n'était pas une rencontre fortuite.

« En vérité, miss Western, dit-elle avec un sourire affecté, vous êtes bien heureuse d'avoir retrouvé votre portefeuille. Remerciez le ciel qu'il soit tombé entre les mains d'un honnête homme, et que le hasard lui ait fait connaître la personne qui l'avait perdu ; car je ne pense pas que vous ayez eu recours à la voie des affiches pour le réclamer. C'est un grand bonheur, monsieur, dit-elle ensuite à Jones, que vous ayez découvert à qui appartenait le billet.

– Il était, répondit Jones, renfermé dans le portefeuille où le nom de mademoiselle se trouvait écrit.

– C'est bien heureux, reprit lady Bellaston. Ce qui ne le paraît pas moins, c'est que vous ayez su que miss Western logeait chez moi ; car elle est très-peu connue dans cette ville. »

Jones avait enfin surmonté tout-à-fait son embarras. Il crut l'occasion favorable pour répondre indirectement à la question que lui adressait Sophie, au moment où lady Bellaston était entrée. « Vraiment, madame, dit-il, ce fut par le plus grand hasard du monde que je fis cette découverte. L'autre jour, au bal masqué, je parlais à une dame du portefeuille que j'avais trouvé, et je lui nommais la personne à qui il appartenait. Cette dame me dit qu'elle croyait savoir où je pourrais voir miss Western, et que si je voulais passer chez elle le lendemain matin, elle me le di-

rait. Je m'y rendis ; mais elle était sortie. Ce n'est que ce matin que j'ai pu la trouver. Elle m'a donné votre adresse, je suis venu, j'ai pris la liberté de demander milady, j'ai dit qu'il était question d'une affaire très-importante, un domestique m'a conduit dans ce salon, et je ne faisais que d'y entrer, lorsque mademoiselle est revenue de la comédie. »

En prononçant le mot de bal masqué, il regarda d'un air fin lady Bellaston, sans craindre d'être remarqué par Sophie, qui était évidemment beaucoup trop émue pour rien observer. Ce coup d'œil alarma un peu lady Bellaston, et elle garda le silence. Jones, voyant le trouble de Sophie, usa du seul moyen qu'il eût de le dissiper, ce fut de se retirer. Mais avant de sortir : « Milady, dit-il, il est, je crois, d'usage de donner quelque récompense à ceux qui rapportent un objet perdu. J'ose en demander une bien grande : ce n'est rien moins que la permission de venir vous faire ma cour une seconde fois.

– Monsieur, repartit lady Bellaston, je ne doute pas que vous ne soyez un homme comme il faut, et ma porte n'est jamais fermée à vos pareils. »

Après les politesses d'usage, Jones sortit très-content, et laissa Sophie également satisfaite ; car elle avait eu grand'peur que lady Bellaston ne découvrît ce qu'elle ne savait déjà que trop. Il rencontra sur l'escalier son ancienne connaissance, mistress Honora, qui l'aborda d'une manière fort polie, malgré les propos qu'elle s'était plusieurs fois permis sur son compte. Cette heureuse circonstance fournit à Jones le moyen de lui indiquer la maison où il logeait, maison que Sophie connaissait bien, pour en avoir ouï parler plus d'une fois à M. Allworthy.

CHAPITRE XII.

Qui termine le treizième livre.

Le spirituel et profond Shaftsbury dit quelque part qu'il faut se défendre d'un excès de sincérité. La conséquence naturelle qu'on peut tirer de là, c'est qu'en certains cas, le mensonge est digne d'excuse et même d'éloge.

Or personne n'a autant de droit d'altérer un peu la vérité que les jeunes femmes, en matière d'amour. Elles peuvent alléguer en leur faveur l'éducation qu'elles reçoivent, les leçons qu'on leur donne, l'influence ou, pour mieux dire, l'irrésistible empire de l'usage, qui leur interdit, non d'obéir aux honnêtes mouvements de la nature (la défense serait absurde), mais d'avouer qu'elles n'y sont pas insensibles.

Nous dirons donc, sans rougir, que notre héroïne suivit la maxime de l'illustre Shaftsbury. Convaincue que lady Bellaston ne connaissait point Jones, elle résolut de l'entretenir dans cette ignorance, quoiqu'il dût lui en coûter un petit mensonge.

Dès que Jones fut sorti : « Voilà, sur ma parole, dit lady Bellaston, un honnête et beau jeune homme. Je voudrais bien savoir qui il est, je ne me souviens pas de l'avoir jamais vu.

– Ni moi non plus, madame, répondit Sophie. Il faut convenir qu'il a fait preuve d'une grande probité, en me rapportant mon billet.

– Oui, et convenez aussi qu'il a bien bon air ; n'êtes-vous pas de mon avis ?

– Je n'y ai pas fait grande attention, madame : il m'a plutôt paru gauche et embarrassé.

– Vous avez parfaitement raison. On voit à ses manières qu'il n'a pas fréquenté la bonne compagnie. Je dirai plus : malgré son empressement à vous rapporter votre billet, et son refus d'accepter une récompense, je doute presque qu'il soit un homme bien né. J'ai toujours observé dans les gens comme il faut un air de noblesse qu'il est impossible aux autres d'acquérir. J'ai quelque envie de lui faire fermer ma porte.

– Cependant, madame, après sa conduite on ne peut soupçonner... D'ailleurs, si vous y avez fait attention, vous avez dû remarquer dans son langage une élégance, un choix, une délicatesse d'expressions qui... qui...

– J'avoue qu'il s'est servi de termes... Écoutez, Sophie, il faut que vous me pardonniez, il le faut absolument.

– Que je vous pardonne, madame !

– Oui, que vous me pardonniez, dit-elle en riant. Au premier abord, il m'est venu une horrible idée ; excusez-moi, je vous prie : j'ai soupçonné que ce jeune homme était M. Jones en personne.

– Quoi, madame, vous avez eu cette idée ? dit Sophie en rougissant et en feignant de rire.

– Oui, je l'ai eue ; je ne sais comment elle m'a passé par la tête ; car ce jeune homme, pour lui rendre justice, était très-bien mis : ce qui n'est pas, je pense, chère Sophie, ordinaire à votre ami.

– La raillerie est un peu cruelle, milady, après la promesse que je vous ai faite...

– Point du tout, mon enfant. Elle aurait pu l'être avant ; mais après l'engagement que vous avez pris de ne jamais vous marier sans le consentement de votre père, engagement qui ren-

ferme, vous le savez, l'obligation de renoncer à M. Jones, il doit vous être facile de supporter une légère plaisanterie sur une passion à peine excusable dans une jeune fille élevée à la campagne, et dont vous m'assurez que vous avez complètement triomphé. Que dois-je penser, ma chère Sophie, si vous ne pouvez supporter un simple badinage qui n'attaque que son habillement ? Je commence à craindre que vous n'ayez été bien loin avec lui, et je doute presque de votre franchise...

– Assurément, madame, vous vous trompez fort, si vous croyez que je m'intéresse à lui le moins du monde.

– À lui ? vous m'avez sans doute mal comprise ; je n'ai parlé que de son habillement. Dieu me garde de blesser votre goût par toute autre comparaison. Je ne suppose pas, ma chère Sophie, que si votre M. Jones eût ressemblé à ce jeune homme...

– Je croyais, madame, vous avoir entendu dire qu'il avait bon air.

– Qui, je vous prie ? dit lady Bellaston.

– M. Jones, répondit Sophie (et se reprenant aussitôt), M. Jones ! non... non, je vous demande pardon, je parle du jeune homme qui était ici tout à l'heure.

– Ô Sophie ! Sophie ! ce M. Jones, je le crains, ne vous sort point de l'esprit.

– Sur mon honneur, madame, M. Jones m'est aussi indifférent que le jeune homme qui vient de nous quitter.

– Sur mon honneur, je le crois. Pardonnez-moi donc une innocente raillerie, et je vous promets de ne plus prononcer son nom. »

Là-dessus lady Bellaston et Sophie se séparèrent, l'une infiniment plus contente que l'autre. Lady Bellaston aurait volontiers tourmenté un peu plus longtemps sa rivale, si une affaire importante ne l'eût appelée ailleurs. Quant à Sophie, ce premier

essai de fausseté jeta le trouble dans son cœur. Lorsqu'elle fut seule, elle y réfléchit avec un sentiment de peine et de honte. Le cruel embarras de sa position, l'impérieuse loi de la nécessité, rien ne put la réconcilier avec elle-même. Malgré les circonstances qui lui servaient en quelque sorte d'excuse, elle avait l'âme trop délicate pour supporter la pensée de s'être rendue coupable d'un mensonge ; et le remords qu'elle en eut ne lui permit pas de fermer les yeux un seul instant, pendant toute la nuit suivante.

LIVRE XIV.

CONTENANT DEUX JOURS.

CHAPITRE PREMIER.

Nécessité pour un auteur de connaître un peu le sujet qu'il traite.

De nos jours quelques écrivains sans étude, sans lecture, sont parvenus par la seule force de leur génie à se faire un nom dans la république des lettres. Certains critiques en ont conclu que la science était tout-à-fait inutile à un auteur. Si on les en croit, elle refroidit l'imagination ; c'est comme un poids qui la comprime, et l'empêche d'atteindre à cette hauteur sublime où l'élèverait son activité naturelle.

Nous craignons qu'on n'ait poussé ce système beaucoup trop loin ; car pourquoi l'art d'écrire différerait-il de tous les autres arts ? Le maître à danser, qui a reçu des leçons avant d'en donner, n'a rien perdu par là de sa souplesse ni de sa légèreté. L'ouvrier ne se sert pas plus mal de ses instruments, pour avoir appris à en faire usage. Il nous est impossible de nous persuader qu'Homère et Virgile eussent écrit avec plus de feu, si au lieu déposséder toutes les connaissances de leur siècle, ils eussent été aussi ignorants que la plupart des auteurs du nôtre. Nous ne croyons pas non plus que l'illustre Pitt, malgré l'imagination, la véhémence et le solide jugement dont la nature l'avait doué, fût jamais devenu l'heureux émule des orateurs d'Athènes et de Rome, si une lecture réfléchie de Démosthène et de Cicéron ne l'eût mis en état de faire passer dans ses discours la chaleur, l'énergie et la victorieuse dialectique qui caractérisent les harangues de ces grands hommes.

Ce n'est pas que nous demandions à aucun de nos confrères les vastes connaissances que Cicéron exige de l'orateur. Au contraire le poëte, à notre avis, a besoin de peu de lecture, le

critique de moins encore, et le publiciste s'en passe plus aisément que l'un et l'autre. L'art poétique de Byshe, un petit nombre de nos poésies modernes, peuvent suffire au premier ; un mince recueil de pièces de théâtre, au second ; et une collection quelconque de journaux politiques, au troisième.

Dans le fait, nous nous bornons à demander que l'homme qui se mêle d'écrire ait quelque teinture du sujet qu'il traite y suivant l'ancienne maxime de jurisprudence : *Quam quisque norit artem, in ea se exerceat*[49] ». Avec ce léger fonds de savoir, on peut obtenir parfois une espèce de succès : sans cela, fût-on d'ailleurs le plus habile homme du monde, on ne tirera de sa science aucun parti.

Supposons, par exemple, que le ciel eût fait naître à la même époque et dans le même lieu Homère, Virgile, Aristote, Cicéron, Thucydide, et Tite-Live, et que ces beaux génies eussent réuni leurs divers talents pour composer un traité de danse, croit-on que l'ouvrage sorti de leurs mains valût celui de M. Essex, intitulé : *Rudiments d'une éducation distinguée ?* Et si l'admirable M. Broughton daignait compléter l'œuvre de M. Essex en publiant les vrais principes de l'athlétique, aurait-on lieu de regretter que nul écrivain célèbre, ancien ou moderne, ne se fût occupé d'un art si noble et si utile ?

Il est superflu de multiplier les exemples dans une question de cette évidence. Allons droit au but. Il nous semble que le peu de succès de la plupart de nos écrivains, dans la peinture des mœurs du grand monde, vient de ce qu'ils n'en ont aucune notion. C'est malheureusement une connaissance que peu d'auteurs sont à portée d'acquérir. Les livres n'en donnent qu'une idée très-imparfaite ; le théâtre n'en procure pas une

---

[49] Que chacun s'exerce dans l'art qu'il a étudié.

beaucoup plus exacte. La lecture seule ne peut guère former qu'un pédant, et le théâtre, qu'un fat.

Les caractères tirés de ces sources manquent essentiellement de vérité. Vanbrugh et Congrève ont copié la nature ; mais ceux qui les copient ne font pas du siècle présent un portrait plus ressemblant que ne le ferait Hogarth, s'il peignait aujourd'hui les acteurs d'un bal ou d'une fête, avec les costumes du temps du Titien et de Vandyck. Dans ce genre, l'imitation ne remplit pas son objet. Il faut peindre d'après nature. On n'étudie bien les hommes que dans le monde. Pour connaître toutes les classes de la société, il faut les fréquenter : or la plus élevée ne se voit ni gratuitement dans les rues, dans les boutiques et les cafés, comme le reste de l'espèce humaine, ni pour de l'argent comme les animaux curieux. En un mot, c'est un spectacle auquel personne n'est admis sans le privilège, soit de la naissance, soit de la fortune, ou, ce qui est l'équivalent de toutes deux, sans l'honorable profession de joueur : et, par malheur pour le public, quand on possède un de ces avantages, il est bien rare qu'on se soucie du méchant métier d'écrivain. Ce sont en général des hommes obscurs et pauvres qui s'y livrent, comme à une sorte de commerce qui n'exige d'avance aucun fonds.

De là naissent ces monstres bizarres vêtus de soie, d'argent, et d'or, parés de dentelles et de broderies, avec d'énormes perruques et de larges paniers, qui, sous le nom de lords et de ladys, se pavanent sur la scène, aux grands applaudissements du parterre et des galeries, et qu'on ne rencontre pas plus dans le monde que la Chimère, le Centaure, ou toute autre semblable fiction.

Nous confierons pourtant au lecteur, sous le sceau du secret, que la connaissance du grand monde, quoique nécessaire pour éviter de fâcheuses méprises, n'est pas fort utile aux auteurs de comédies ou de romans dont les ouvrages se rapprochent, ainsi que le nôtre, du genre comique.

La réflexion de M. Pope sur les femmes s'applique parfaitement à la plupart des gens du bon ton. Ils sont si maniérés, si pétris d'affectation, qu'ils n'ont point de caractère, ou du moins n'en laissent voir aucun. Osons le dire, il règne dans leurs cercles une monotonie, une insipidité que rien n'égale. Les classes inférieures présentent un tout autre aspect. La diversité des professions y produit une grande variété de caractères aussi plaisants qu'originaux ; tandis que, dans la classe supérieure, sauf les individus livrés en petit nombre aux soins de l'ambition, et en plus petit nombre encore à la recherche du plaisir, tout n'est que vanité et servile imitation. La parure, le jeu, la table, les compliments, les révérences, voilà l'unique emploi de la vie.

Les passions néanmoins exercent aussi leur empire tyrannique sur quelques membres de cette classe, et les emportent fort au delà des bornes de la bienséance. On voit des femmes de qualité se distinguer autant des fragiles bourgeoises par leur noble intrépidité et leur superbe dédain de l'opinion, qu'une vertueuse duchesse se distingue d'une fermière ou d'une marchande honnête, par l'élévation et la délicatesse de ses sentiments. Lady Bellaston était du nombre de ces femmes dont l'audace ne connaît point de frein ; mais que nos lecteurs de province ne concluent pas de son exemple que toutes les grandes dames lui ressemblent, ou que nous ayons dessein de les peindre des mêmes couleurs : ils pourraient aussi bien supposer que nous avons voulu représenter tous les ecclésiastiques dans la personne de Thwackum, et tous les militaires dans celle de l'enseigne Northerton.

On commet une erreur grossière quand, sur la foi d'ignorants satiriques, on accuse notre siècle d'un excès de licence. Nous sommes convaincu qu'on n'a jamais vu parmi les femmes de qualité moins d'intrigues galantes qu'à présent. Les jeunes filles apprennent de leurs mères à tourner toutes leurs pensées du côté de la vanité et de l'ambition, et à mépriser l'amour, comme indigne de captiver leurs cœurs ; puis, grâce aux soins de ces sages institutrices, mariées sans avoir de maris,

elles s'affermissent dans les principes de l'éducation qu'elles ont reçue, et consacrent le reste de leur ennuyeuse existence à d'insipides amusements dont le détail conviendrait mal à la dignité de cette histoire. Dans notre humble opinion, le grand monde d'aujourd'hui se signale moins par le vice que par la folie, et la seule épithète qu'il mérite est celle de frivole.

CHAPITRE II.

Lettres et intrigues d'amour.

Jones, à peine rentré chez lui, reçut la lettre suivante :

« Je n'ai jamais été plus surprise qu'en apprenant que vous étiez parti. Quand vous êtes sorti du salon, j'étais loin de penser que vous eussiez l'intention de vous en aller sans me voir. Votre conduite ne se dément pas ; elle me prouve combien je dois mépriser un cœur capable de s'enflammer pour une idiote. J'ignore cependant ce que je dois admirer le plus, de sa ruse, ou de sa simplicité. L'une et l'autre sont en vérité bien étonnantes. Sans savoir un mot de ce qui s'est passé entre nous, elle a eu l'adresse, l'effronterie, la... que dirai-je enfin ? de me nier en face qu'elle vous eût jamais vu. Était-ce un plan concerté entre vous ? Avez-vous eu la bassesse de me trahir ? Oh ! quel mépris je me sens pour elle, pour vous, pour tout le monde, pour moi surtout, car... je n'ose écrire ce que je ne saurais lire sans un transport de rage. Adieu, sachez que la violence de ma haine peut égaler l'ardeur de mon amour. »

Jones n'avait pas eu le temps de faire de longues réflexions sur cette lettre, lorsqu'on lui en remit une seconde de la même main. Elle était conçue en ces termes :

« Pour peu que vous vous représentiez le trouble que j'ai dû éprouver en vous écrivant, vous ne serez pas surpris de quelques expressions de mon premier billet... Quand j'y songe pourtant, peut-être ai-je à me reprocher un peu trop de vivacité. Je voudrais croire du moins, s'il est possible, que je dois tout imputer à l'odieuse comédie et à l'impertinence d'une sotte qui

m'a fait manquer l'heure de notre rendez-vous. Qu'il est facile de bien penser de ceux qu'on aime !... Peut-être me souhaitez-vous dans cette disposition. J'ai résolu de vous voir ce soir : ainsi, venez chez moi sur-le-champ.

« *P. S.* Ma porte ne sera ouverte que pour vous.

« *P. S.* M. Jones peut bien compter que je serai de moitié dans sa défense ; car je ne pense pas qu'il ait plus d'envie de me tromper, que je n'en ai de me tromper moi-même.

« *P. S.* Venez sans délai. »

Nous laissons aux héros d'intrigue à décider lequel causa le plus d'embarras à Jones, du billet dicté par la colère, on du billet inspiré par l'amour. Il est certain qu'il n'existait qu'une seule personne à qui notre ami eût un vif désir de rendre visite ce soir-là ; mais il croyait son honneur engagé ; et quand ce motif n'aurait pas été suffisant, il n'osait courir le risque d'exciter chez lady Bellaston une fureur dont il la jugeait trop capable, et d'où pouvait résulter la découverte d'un mystère qu'il avait tant d'intérêt de cacher à Sophie.

L'esprit agité et mécontent, il fit plusieurs tours dans sa chambre ; comme il allait sortir, il en fut empêché, non par une nouvelle lettre, mais par l'arrivée de l'obligeante lady. Elle entra, les yeux égarés, ses vêtements en désordre, se jeta sur un fauteuil, et dès qu'elle eut repris haleine : « Vous le voyez, monsieur Jones, dit-elle, quand les femmes ont franchi certaines bornes, elles n'en connaissent plus aucune. Si l'on m'eût prédit, il y a huit jours, que je ferais une pareille démarche, je ne l'aurais pas cru possible.

– J'espère, répondit Jones, que ma charmante lady Bellaston n'aura pas moins de peine à se persuader qu'un homme si sensible à ses bienfaits puisse avoir des torts envers elle.

– Si sensible à mes bienfaits ! je n'attendais pas de M. Jones ce froid langage.

– Pardonnez-moi, chère milady, si après les lettres que j'ai reçues de vous... la crainte de votre colère... sans que j'aie su en quoi je l'ai méritée...

– Eh quoi ! reprit-elle en souriant, ai-je donc l'air si en colère ? lisez-vous sur mon visage l'expression du reproche ?

– Je n'ai rien fait, j'en jure par l'honneur, qui mérite votre colère. Vous vous souvenez du rendez-vous que vous m'aviez donné ; je m'y suis trouvé...

– Épargnez-moi de grâce un odieux récit. Répondez à une seule question, et je serai tranquille. Ne m'avez-vous pas déshonorée dans son esprit ? »

Jones tomba à ses genoux. Au moment où il commençait à protester de sa discrétion, Partridge entra dans la chambre en dansant, en sautant comme un homme ivre de joie. « Elle est trouvée ! monsieur ! elle est trouvée ! s'écria-t-il, elle est ici, oui ici ! mistress Honora monte l'escalier.

– Arrête-la un instant, dit Jones... Vous, madame, passez derrière le lit. Je n'ai pas de chambre, de cabinet, ni de lieu au monde où je puisse vous cacher. Ah ! le maudit contre-temps !

– Bien maudit en effet, » répéta lady Bellaston en passant derrière le lit, et aussitôt entra mistress Honora.

« Vive Dieu ! M. Jones, dit-elle, qu'y a-t-il donc ? votre coquin de valet ne voulait-il pas m'empêcher de monter ? Il n'a point ici, j'espère, la même raison qu'à Upton, pour m'interdire votre porte. Avouez que vous ne vous attendiez guère à me voir. Il faut que vous ayez ensorcelé ma maîtresse. La pauvre chère demoiselle ! je l'aime, je vous l'assure, comme si c'était ma propre sœur. Le ciel ait pitié de vous, si vous n'êtes par pour elle un bon mari ! car, en ce cas, je ne connais point de châtiment dont vous ne soyez digne.

– Parlez bas, dit Jones, il y a dans la chambre voisine une dame qui se meurt.

– Une dame ? oui, oui une de vos dames, je suppose. Oh ! M. Jones, il ne s'en trouve que trop dans le monde. Je crois que nous sommes tombées chez une dame de cette espèce, lady Bellaston n'a pas, j'ose le dire, plus de soin qu'il ne faut de sa réputation.

– Paix ! paix ! on ne dit pas un mot ici qui ne s'entende dans la chambre voisiné.

– Eh ! que m'importe ? je ne calomnie personne. Les gens de milady ne se font point scrupule de dire qu'elle donne des rendez-vous à des hommes hors de chez elle, dans une maison louée sous le nom d'une pauvre femme ; mais c'est milady qui paie le loyer, et l'on assure qu'elle fait en outre beaucoup de présents à son officieuse confidente. »

Ici Jones en proie au plus pénible tourment, voulut lui fermer la bouche.

« Ouais ! M. Jones laissez-moi parler. Je n'invente rien, je ne fais que répéter ce que j'ai entendu dire : et je pense en moi-même que tout l'argent que reçoit cette femme ne saurait lui porter bonheur, puisqu'elle le gagne par de si vils moyens. Oh ! il vaut cent fois mieux être pauvre et honnête.

– Les domestiques de milady sont des misérables, ils la calomnient.

– Oui, sans doute, les domestiques sont toujours des misérables. Ainsi le prétend ma maîtresse, et elle ne veut pas croire un mot de ce qu'on lui raconte de lady Bellaston.

– Je n'en suis pas surpris ; ma Sophie est incapable de prêter l'oreille à de si lâches calomnies.

– Ce ne sont point des calomnies, monsieur. Pourquoi milady va-t-elle trouver des hommes hors de chez elle ? ce ne peut

être avec de bonnes intentions. Si elle n'avait en vue que les hommages qu'il est permis à toute femme honnête de recevoir des hommes, quelle serait la raison de ce mystère ?

– Je ne puis vous entendre parler ainsi d'une dame de distinction, d'une parente de Sophie... D'ailleurs, le bruit de votre voix incommode la pauvre malade logée dans la chambre voisine. Descendons, je vous prie.

– Non, monsieur ; si vous ne voulez pas me laisser parler, j'ai fini. Tenez, monsieur, voici une lettre de ma maîtresse. Bien des gens payeraient cher une pareille faveur ; mais M. Jones ne se pique pas de générosité. J'ai pourtant ouï dire à quelques domestiques qu'il était d'usage... Quant à moi, vous en conviendrez, je n'ai pas encore vu la couleur de votre argent. »

Jones se saisit avidement de la lettre, puis il glissa cinq guinées dans la main de la messagère, la chargea tout bas de mille remercîments pour sa chère Sophie, et la pria de le laisser seul. Honora se retira en lui témoignant une vive reconnaissance de sa libéralité.

Lady Bellaston sortit alors de derrière le rideau. Dans l'excès de sa rage, elle ne put d'abord proférer une seule parole, mais des étincelles jaillissaient de ses yeux, et annonçaient le feu terrible dont son cœur était embrasé. Aussitôt qu'elle eut recouvré la voix, au lieu d'exhaler son indignation contre Honora ou contre ses gens, elle s'en prit à Jones. « Vous voyez, s'écria-t-elle, tout ce que je vous ai sacrifié ; ma réputation, mon honneur, sont perdus sans retour. Et comment avez-vous reconnu ma tendresse ? je suis négligée, méprisée pour une petite campagnarde, pour une idiote !

– De quelle négligence, madame, de quel mépris me suis-je rendu coupable ?

– M. Jones, il est inutile de feindre. Si vous voulez me rassurer, il faut renoncer à elle ; et, pour preuve de la sincérité de votre résolution, montrez-moi la lettre...

– Quelle lettre, madame ?

– Oseriez-vous me nier que la coquine qui sort d'ici vous ait remis une lettre ?

– Hé ! pouvez-vous, madame, exiger de moi ce que l'honneur me défend de vous accorder ? En ai-je agi de la sorte avec vous ? Si j'avais la bassesse de vous livrer le secret de cette jeune personne, quelle assurance auriez-vous que je ne vous trahirais pas vous-même ? Un moment de réflexion vous convaincra, j'en suis sûr, qu'il n'y a pas d'homme plus méprisable au monde que celui qui abuse de la confiance d'une femme.

– Fort bien, je n'ai pas besoin d'exiger que vous vous rendiez méprisable à vos propres yeux. Cette lettre, au reste, ne m'apprendrait rien que je ne sache d'avance ; je vois clairement sur quel pied vous êtes ensemble. »

À cette scène succéda un long entretien dont le lecteur, à moins qu'il ne soit trop curieux, nous saura gré de lui épargner les détails. Lady Bellaston s'apaisa peu à peu, et crut enfin, ou feignit de croire que la rencontre de Jones avec Sophie était l'effet du hasard. Elle n'éleva non plus aucun doute sur les autres incidents que l'on connaît déjà. Jones sut les présenter sous des couleurs si naturelles, qu'il ne laissa dans son esprit nul sujet réel de mécontentement contre lui.

Elle n'était pourtant pas, au fond de l'âme, pleinement satisfaite du refus qu'il avait fait de lui montrer la lettre ; tant les meilleures raisons ont peu de force contre une passion dominante. Il lui était impossible de douter que Sophie ne tînt la première place dans le cœur de Jones ; et cependant cette femme si hautaine, si emportée, se résigna à n'y occuper que la

seconde, ou, pour emprunter un terme de droit, elle se contenta de l'usufruit d'un bien dont une autre avait la propriété.

Il fut à la fin convenu que Jones verrait à l'avenir milady chez elle ; qu'aux yeux des domestiques, de mistress Honora, et de Sophie elle-même, celle-ci paraîtrait l'unique objet de ses visites, et que lady Bellaston passerait pour la personne trompée.

Cette invention de la dame plut infiniment à Jones. Il était charmé de l'idée de voir sa Sophie, à quelque prix que ce fût. Lady Bellaston, de son côté, ne trouvait pas un médiocre plaisir à duper sa rivale par un artifice que Jones ne pouvait lui découvrir sans se perdre.

On fixa la première visite au lendemain. Lady Bellaston prit congé de Jones, et s'en retourna chez elle.

CHAPITRE III.

Matières diverses.

Dès que Jones fut seul, il s'empressa d'ouvrir sa lettre et lut ce qui suit :

« Il m'est impossible, monsieur de vous exprimer tout ce que j'ai souffert depuis que vous avez quitté cette maison. Comme j'ai lieu de croire que vous vous proposez d'y revenir, et qu'Honora sait votre adresse, je l'envoie, quoiqu'il soit bien tard, pour vous détourner de ce dessein. Au nom de l'intérêt que vous prenez à moi, ne cherchez pas à me revoir ici. Vous ne pourriez manquer d'être découvert. Déjà même quelques mots échappés à lady Bellaston me font craindre qu'elle n'ait des soupçons. Il peut se présenter une occasion favorable. Sachons l'attendre avec patience. Encore une fois, je vous en conjure, si mon repos vous est cher, ne songez pas à revenir dans cette maison. »

Cette lettre procura au pauvre Jones une consolation assez semblable à celle que Job reçut autrefois de ses amis. Outre qu'elle détruisait l'espérance qu'il avait conçue de revoir Sophie, elle le mettait dans un fâcheux embarras à l'égard de son impérieuse maîtresse. Il savait très-bien qu'on n'est guère excusable de manquer à certains engagements ; et d'un autre côté, se rendre chez lady Bellaston, malgré la défense positive de Sophie, c'était une démarche à laquelle nulle puissance humaine ne pouvait le contraindre. Après une longue délibération qui le priva de sommeil pendant toute la nuit, il résolut de feindre une indisposition, seul moyen qu'il imaginât d'éviter le rendez-vous

convenu, sans irriter lady Bellaston, qu'il avait plus d'une raison de ménager.

Le lendemain de très-bonne heure, son premier soin fut d'écrire à Sophie une lettre sous l'enveloppe d'Honora. Il en adressa une autre à lady Bellaston pour lui faire agréer l'excuse dont nous venons de parler. Bientôt après, il reçut de cette dernière la réponse suivante :

« Je suis extrêmement contrariée de penser que je ne vous verrai pas chez moi cette après-midi, et plus affligée encore de la cause qui me prive de ce plaisir. Prenez grand soin de vous, appelez le meilleur médecin. J'espère que votre indisposition n'aura pas de suites. Des importuns m'obsèdent depuis le matin, et me laissent à peine le temps de vous écrire un mot. Adieu.

« *P. S.* Je tâcherai d'aller vous voir ce soir à neuf heures. Arrangez-vous pour être seul. »

Comme il achevait la lecture de cette lettre, mistress Miller entra chez lui. Elle usa d'abord de circonlocutions polies, et lui dit ensuite sans détour : « Je suis très-fâchée, monsieur, du sujet qui m'amène chez vous ; mais vous sentirez, j'espère, le tort que feraient à la réputation de mes filles les propos qu'on pourrait tenir sur ma maison. Ne trouvez donc pas extraordinaire que je vous supplie de ne plus recevoir de femmes chez vous, si avant dans la nuit. Il en est sorti une ce matin de votre appartement à deux heures après minuit.

– Je vous assure, madame, répondit Jones, que des deux femmes qui sont venues chez moi hier au soir, l'une n'a fait que me remettre une lettre, et l'autre qui ne m'a quitté qu'assez tard, est une dame de distinction et ma proche parente.

– J'ignore sa qualité, reprit mistress Miller, mais je suis sûre qu'une honnête femme ne vient point chez un jeune homme à dix heures du soir, et ne reste pas seule avec lui dans sa chambre quatre heures de suite, à moins qu'elle ne soit en ef-

fet sa très-proche parente. D'ailleurs, monsieur, ses porteurs font assez connaître par leurs discours qui elle est. Ils n'ont cessé toute la soirée de s'égayer à ses dépens, dans le vestibule. Ils ont demandé à M. Partridge, de manière à être entendus de ma servante, si madame avait le projet de passer toute la nuit avec son maître, et se sont permis beaucoup d'autres plaisanteries grossières qu'il ne serait pas convenable de répéter. J'ai réellement pour vous, M. Jones, beaucoup de considération ; je vous dois de plus une reconnaissance infinie pour votre conduite envers mon cousin. Ce n'est que depuis peu que je sais jusqu'où vous avez poussé la générosité à son égard. J'étais loin de soupçonner à quelle funeste résolution la misère avait porté ce malheureux. J'étais loin de penser, lorsque vous me remîtes pour lui dix guinées, que vous les donniez à un voleur de grand chemin. Ô ciel ! Quelle noblesse d'âme vous avez montrée ! Avec quelle humanité vous avez sauvé cette famille infortunée !... M. Allworthy ne m'a pas trompée dans le bien qu'il m'a dit de vous... Et d'ailleurs, quand je ne vous devrais rien, je lui ai de si grandes obligations, qu'à cause de lui je me sentirais disposée à vous traiter avec toutes sortes d'égards... Croyez-moi, mon cher M. Jones, n'eussé-je aucun motif d'inquiétude pour l'honneur de mes filles, ni pour le mien, je serais fâchée, par l'intérêt que je vous porte, de voir un jeune homme aussi aimable que vous l'êtes, entretenir commerce avec des femmes mal famées. Mais si vous avez résolu de continuer ce train de vie, je dois vous prier de prendre un autre logement. Je veux que ma maison soit à l'abri de tout reproche ; je le veux pour moi, et surtout pour mes pauvres filles, qui ne peuvent guère, Dieu le sait, se recommander aux yeux du monde que par une bonne renommée.

Au nom de M. Allworthy, Jones tressaillit et changea de couleur. « En vérité, mistress Miller, répondit-il avec un peu de vivacité, votre compliment n'est pas flatteur. Je ne causerai jamais de scandale dans votre maison ; mais je veux être libre de recevoir chez moi qui bon me semble. Si cela vous déplaît, je me procurerai le plus tôt possible un autre logement.

– Eh bien, monsieur, il faut donc nous séparer, je le vois à regret ; mais je suis convaincue que M. Allworthy ne remettrait pas le pied dans ma maison, s'il y soupçonnait le moindre désordre.

– À la bonne heure, madame.

– J'espère, monsieur, que vous n'êtes pas indisposé contre moi. Je ne voudrais pour rien au monde offenser un parent de M. Allworthy. Tout cela m'a empêchée de fermer l'œil un seul instant, cette nuit.

– Je suis au désespoir, madame, d'avoir troublé votre repos ; mais ayez, je vous prie, la bonté de m'envoyer sur-le-champ Partridge. »

Mistress Miller lui fit une profonde révérence, et le quitta pour s'acquitter de sa commission.

Jones, aussitôt qu'il vit Partridge, l'accabla des plus vifs reproches. « Jusqu'à quand, lui dit-il, aurai-je à souffrir de votre sottise, ou plutôt de la mienne, puisque j'ai l'imprudence de garder près de moi un insensé tel que vous ? Avez-vous juré de me perdre avec votre maudite langue ?

– Qu'ai-je donc fait, monsieur ? répondit Partridge saisi d'effroi.

– Qui vous a autorisé à raconter l'histoire du vol, et à dire que le voleur était l'homme que vous avez vu ici ?

– Moi, monsieur ?

– N'ajoutez pas un mensonge à votre indiscrétion.

– Si j'ai dit un mot de la rencontre que nous fîmes de lui, c'était sans mauvaise intention. Je n'aurais eu garde d'en ouvrir la bouche à d'autres qu'à ses parents et à ses amis, qui, pensais-je, n'en rediraient rien à personne.

– J'ai un tort beaucoup plus grave à vous reprocher. Pourquoi, malgré ma défense expresse, avez-vous osé prononcer le nom de M. Allworthy dans cette maison ? »

Partridge nia la chose avec serment.

« Mais comment mistress Miller est-elle instruite de mes rapports avec M. Allworthy ? Elle vient de me dire que c'était à lui que je devais les égards qu'elle avait pour moi.

– Au nom de Dieu, monsieur, daignez m'écouter un moment. Il n'y eut jamais de hasard plus malheureux. Daignez m'écouter, et vous serez convaincu de mon innocence. Hier au soir, comme mistress Honora descendait de chez vous, je la rencontrai au bas de l'escalier. Elle me demanda si mon maître avait reçu des nouvelles de M. Allworthy : mistress Miller entendit sans doute sa question ; car Honora ne fut pas plus tôt partie, qu'elle me fit venir chez elle. « M. Partridge, me dit-elle, quel est ce M. Allworthy dont cette femme vous parlait ? Est-ce l'illustre écuyer Allworthy du comté de Somerset ? – Sur ma parole, madame, répondis-je, je n'en sais rien. – Votre maître, continua-t-elle, ne serait-il pas ce M. Jones dont j'ai ouï parler à M. Allworthy ? – Sur ma parole, madame, répliquai-je, je l'ignore. – C'est lui, dit-elle en s'adressant à sa fille Nancy, c'est lui-même, aussi sûr que deux et deux font quatre. Il ressemble de tout point au portrait que l'écuyer m'en a fait. » Dieu sait qui l'avait si bien instruite ; car je veux être le plus grand maraud que la terre ait porté, si je lui ai dit un mot de tout cela. Croyez, monsieur, que je suis capable de garder un secret, quand on m'en prie... Loin de lui dire que je connaissais M. Allworthy, je lui assurai le contraire. Je ne voulus pas, il est vrai, la contredire tout d'abord ; mais comme les secondes pensées sont, dit-on, les meilleures, venant à réfléchir qu'il fallait que quelqu'un lui eût donné des renseignements : Oh ! Dis-je en moi-même, je vais mettre fin à cette histoire. En conséquence, j'allai la retrouver un moment après, et je lui dis : « Sur ma parole, quiconque vous a dit que ce jeune homme était M. Jones, c'est-à-dire que ce

M. Jones-ci était ce M. Jones-là, vous a fait un mensonge ; et je vous prie, lui dis-je, de ne jamais répéter cela : car mon maître croirait que c'est moi qui vous l'ai dit ; et je défie qui que ce soit dans la maison de dire que j'en aie sonné mot. » Assurément, monsieur, il y a là dedans de la magie. Depuis hier, je cherche en vain à deviner par qui mistress Miller a été si bien informée, à moins que ce ne soit par la vieille que je vis l'autre jour demander l'aumône à la porte, et qui ressemblait trait pour trait à la pauvresse du comté de Warwick, dont la rencontre nous fut si fatale. Il n'est pas prudent de passer à côté de vieilles mendiantes, sans leur rien donner, surtout si elles vous regardent ; car on ne m'ôtera jamais de l'esprit qu'elles n'aient le pouvoir de faire beaucoup de mal. Quant à moi, je n'en verrai plus une seule que je ne répète en moi-même :

Infandum, regina, jubes renovare dolorem[50].

La simplicité de Partridge fit rire notre héros et calma sa colère qui, à dire vrai, était rarement de longue durée. Au lieu de s'amuser à gronder le pédagogue, il l'informa du dessein qu'il avait de changer de logement, et le chargea d'aller sur-le-champ lui en chercher un autre.

---

[50] Vous m'ordonnez, reine, un récit douloureux.

CHAPITRE IV.

Que les jeunes gens des deux sexes ne liront pas, nous l'espérons, sans attention.

Dès que Partridge fut sorti, Nightingale, qui était devenu l'intime ami de Jones, entra chez lui. « Eh bien ! Tom, dit-il sans autre préambule, j'apprends que vous avez eu hier la visite d'une dame qui vous a quitté fort tard. Sur ma parole, vous êtes un heureux mortel. À peine arrivé dans cette ville depuis quinze jours, déjà les porteurs de chaise attendent à votre porte jusqu'à deux heures du matin. » Il continua quelque temps sur ce ton de plaisanterie ; Jones l'interrompit en lui disant : « C'est, je suppose, de mistress Miller que vous tenez vos nouvelles. Elle est venue tout à l'heure me donner mon congé. La bonne femme paraît craindre pour la réputation de ses filles.

– Elle est, reprit Nightingale, d'une délicatesse prodigieuse sur ce chapitre. Vous souvient-il qu'elle ne voulut pas permettre à Nancy d'aller avec nous au bal masqué ?

– Sa prudence, à mon avis, ne mérite que des louanges. Au reste, je l'ai prise au mot, et j'ai envoyé Partridge me chercher un autre appartement.

– Si vous le trouvez bon, nous pourrons encore loger dans la même maison ; car, pour vous confier un secret que je vous prie de garder, je me propose de sortir d'ici aujourd'hui même.

– Quoi ! mon ami, mistress Miller vous a-t-elle aussi donné congé ?

– Non, mais mon appartement est incommode ; je suis las d'habiter ce quartier : il faut que je me rapproche des lieux de divertissement ; j'irai m'établir dans Pall-mall.

– Et comptez-vous faire un mystère de votre départ ?

– Soyez tranquille, je ne compte pas m'en aller sans payer ; mais j'ai une raison secrète pour ne dire adieu à personne.

– Pas si secrète que vous le pensez, je vous assure. Je l'ai devinée dès le lendemain de mon arrivée. Votre départ fera verser ici bien des larmes. Pauvre Nancy ! je la plains. En vérité, Jacques, vous vous êtes fait un jeu de l'innocence de cette jeune fille ; vous avez excité dans son cœur une passion dont je crains qu'elle ne guérisse jamais.

– Que diable voulez-vous que j'y fasse ? que je l'épouse pour l'en guérir ?

– Non, mais j'aurais voulu que vous ne vous montrassiez pas si empressé à lui plaire. Je m'étonne que sa mère ait été assez aveugle pour ne pas voir...

– Eh ! qu'aurait-elle vu ?

– Que vous aviez tourné la tête à sa fille. La pauvre enfant ne peut cacher le feu qui la dévore. Elle rougit toutes les fois que vous entrez dans le salon. Ses yeux ne se détachent pas de vous un instant. Ah ! je la plains de toute mon âme ; car je la crois une des meilleures et des plus honnêtes créatures qu'il y ait au monde.

– À vous entendre, il faudrait donc s'interdire avec les femmes tous les lieux communs de galanterie, dans la crainte de leur inspirer de l'amour ?

– Jacques, vous faites semblant de ne pas me comprendre. À Dieu ne plaise que je croie les femmes si promptes à s'enflammer ; mais vous avez passé de beaucoup les bornes de la simple galanterie.

– Comment ? soupçonneriez-vous entre nous une intimité...

– Non, sur mon honneur, répondit Jones d'un ton sérieux, je pense mieux de vous. Je dirai plus, je ne suppose pas que vous ayez conçu froidement le dessein de jeter le trouble dans l'âme d'une jeune fille sans défiance, ni même que vous ayez prévu les conséquences de votre conduite avec elle ; car vous êtes un honnête homme, et vous n'avez pu vous rendre coupable d'une pareille cruauté : mais vous avez sacrifié légèrement à votre vanité le repos de Nancy, et tout en ne cherchant qu'un frivole amusement, vous lui avez donné lieu de se flatter que vous aviez sur elle des vues sérieuses. Je vous en prie, Jacques, parlez-moi avec franchise. Quel était le but de ces riantes peintures que vous faisiez sans cesse devant elle du bonheur que procure une vive et mutuelle tendresse ; de vos brûlantes protestations d'amour, de générosité, de désintéressement ? Pensiez-vous qu'elle ne s'imaginerait pas en être l'objet, ou plutôt, soyez sincère, n'aviez-vous pas l'intention qu'elle les prît pour elle ?

– Sur mon âme, Tom, je ne te connaissais point ce genre de talent. Comment ! tu ferais un excellent prédicateur. Ainsi donc, je suppose que Nancy voulût bien t'accorder ses faveurs, tu les refuserais ?

– Oui, sur le salut de mon âme, oui, je les refuserais.

– Tom, Tom, souviens-toi de la nuit dernière.

Où, lorsque le sommeil eut fermé tous les yeux,

La discrète Phébé, de la voûte des cieux

Répandant sur la terre une clarté propice,

D'un amoureux larcin fut l'unique complice[51].

– Écoutez, monsieur Nightingale, je hais l'hypocrisie. Je ne prétends pas être plus sage qu'un autre. J'ai eu, j'en conviens, avec plusieurs femmes, des liaisons que la morale réprouve ; mais je n'ai pas à me reprocher d'avoir jamais fait tort à aucune, et je ne pourrais me résoudre à causer sciemment, pour une jouissance passagère, le malheur de la dernière des créatures humaines.

– Fort bien, je vous crois, et je pense que vous n'avez pas moins bonne opinion de moi.

– Je vous absous volontiers du crime de séduction ; ce que je ne vous pardonne pas, c'est de vous être fait aimer.

– Si cela est, j'en suis au désespoir ; mais le temps et l'absence effaceront bientôt du cœur de Nancy une impression trop tendre. J'ai moi-même besoin de ce remède, pour guérir la blessure de mon cœur ; car, s'il faut vous dire la vérité, jamais femme ne m'a été aussi chère que Nancy. Ô mon ami, recevez ma confidence tout entière. Mon père veut me marier à une jeune personne que je n'ai jamais vue, et qui est sur le point d'arriver à Londres. »

À ces mots Jones éclata de rire.

« Ne te moque point de moi, je t'en prie. Le diable m'emporte si je n'en perds pas la tête. Ma pauvre Nancy ! ô Jones, Jones, que n'ai-je une fortune indépendante !

---

51 – When ev'ry eye was clos'd, and the pale moon

And silent stars shone conscious of the theft.

– Je vous la souhaiterais de tout mon cœur ; car si la chose est ainsi, je vous plains sincèrement tous deux : mais assurément vous ne comptez pas vous en aller sans lui dire adieu.

– Lui dire adieu ! je m'en garderai bien. Cette scène douloureuse, au lieu de produire un bon effet, ne servirait qu'à redoubler l'affliction de ma pauvre Nancy. Mon ami, je compte partir ce soir, ou demain matin ; gardez-m'en le secret.

– Je vous le promets ; et quand j'y réfléchis, il me semble que vous n'avez rien de mieux à faire, après la détermination que vous avez prise, et dans la nécessité où vous êtes de quitter Nancy. » Jones ajouta qu'il serait charmé de se retrouver avec lui dans la même maison.

Il fut ensuite convenu entre les deux amis que Jones logerait au rez-de-chaussée, ou au second étage, à son choix, et Nightingale au premier.

Ce Nightingale, dont nous aurons bientôt occasion de parler plus longuement, se montrait dans les circonstances ordinaires de la vie, un homme d'honneur, et, ce qui est plus rare parmi les jeunes gens à la mode, un honnête homme. Seulement il professait, en amour, une morale assez relâchée : ce n'est pas qu'il fut à cet égard aussi dépourvu de principes que ses pareils le sont quelquefois, et plus souvent encore affectent de l'être ; mais il est certain qu'il avait commis envers les femmes des trahisons inexcusables, et que, dans certains mystères connus sous le nom d'intrigues galantes, il s'était rendu coupable de beaucoup de tromperies qui lui auraient valu, dans le commerce, le titre d'insigne fripon.

Toutefois, comme le monde, nous ignorons pour quel motif, traite avec plus d'indulgence cette espèce de perfidie, Nightingale, loin de rougir de ses iniquités, prenait plaisir à s'en glorifier ; il se vantait souvent de son adresse dans l'art de la séduction, et du nombre de ses conquêtes. Jones, avant cette époque, s'était permis quelquefois de lui reprocher sa jactance ; car il

s'indignait toujours du moindre outrage fait à l'honneur du sexe. Les femmes, disait-il, si on les considère, ainsi que le veut la justice, comme les amies les plus chères que nous ayons, méritent toute notre estime, tous nos hommages, et toute notre affection ; envisagées comme ennemies, leur défaite trop facile doit inspirer à un vainqueur généreux moins d'orgueil que de honte.

CHAPITRE V.

Histoire de mistress Miller.

Jones, ce jour-là, dîna fort bien pour un malade ; il mangea plus de la moitié d'une épaule de mouton. Dans l'après-midi, mistress Miller l'invita à prendre le thé. L'excellente femme avait su, par l'indiscrétion de Partridge, ou par quelque autre moyen, ses rapports avec M. Allworthy, et elle ne pouvait supporter la pensée de se séparer de lui d'un air fâché.

Jones accepta son invitation. Après le thé elle renvoya ses filles et s'exprima ainsi : « En vérité, monsieur, il arrive dans ce monde des choses bien surprenantes. N'en est-ce pas une fort étrange que j'aie dans ma maison un parent de M. Allworthy, sans m'en être doutée jusqu'à présent ? Hélas ! vous ne sauriez vous figurer quel protecteur a été pour moi et pour les miens ce digne gentilhomme. Oui, monsieur, je ne rougis point de l'avouer, c'est à sa bonté que je dois d'avoir été préservée du malheur de mourir de faim, et de laisser après moi deux pauvres petites orphelines sans secours, sans appui, abandonnées à la pitié, ou plutôt à la cruelle indifférence du monde.

« Quoique je sois réduite aujourd'hui à louer des chambres garnies pour vivre, je suis née d'une honnête famille, et j'ai reçu une bonne éducation. Mon père était officier, il mourut dans un grade élevé ; mais il n'avait que ses appointements pour vivre ; et comme cette ressource finit avec lui, sa mort nous laissa dans la misère. Nous étions trois sœurs. L'une de nous eut le bonheur de mourir bientôt après de la petite vérole. Une dame daigna prendre la seconde, par charité, dit-elle, pour lui tenir compagnie. Sa mère avait été servante chez mon aïeule ; mais ayant

hérité de son père de grands biens acquis par l'usure, elle avait épousé un homme riche et de qualité. Cette dame accabla ma sœur des plus durs traitements, lui rappelant sans cesse avec aigreur sa naissance et sa pauvreté, la traitant par dérision de demoiselle ; enfin elle l'abreuva de tant d'amertume, que la malheureuse ne tarda pas à mourir aussi. La fortune se montra moins rigoureuse envers moi. Dans l'année qui suivit la mort de mon père, j'épousai un ministre qui m'aimait depuis longtemps, et qu'on accueillait fort mal chez nous, pour cette raison ; car mon pauvre père, sans avoir un schelling à nous donner, nous élevait en filles de condition ; il nous considérait et voulait que nous nous considérassions nous-mêmes, comme si nous avions été de riches héritières. Mon amant oublia tous les mauvais traitements qu'il avait reçus de lui. Dès qu'il me vit libre, il me demanda ma main avec ardeur ; et moi qui l'avais toujours aimé, et qui l'estimais maintenant plus que jamais, je me rendis à ses vœux. Je passai cinq années avec lui dans un bonheur parfait ; mais, hélas ! ô cruelle, cruelle fortune, tu nous séparas pour jamais ; tu ravis à mon amour le meilleur des époux, et à mes filles le plus tendre des pères. Ô mes chers enfants, vous n'avez pas connu le bien que vous avez perdu ! J'ai honte de ma faiblesse, M. Jones, mais je ne puis parler de cet excellent homme sans répandre des larmes.

– C'est moi plutôt, madame, dit Jones, qui devrais avoir honte de n'en pas verser avec vous.

– Eh bien, monsieur, continua-t-elle, je tombai alors dans un état pire que celui où m'avait laissée la mort de mon père. Outre le profond chagrin qui m'accablait, il me fallait pourvoir aux besoins de deux enfants ; et mon dénûment était extrême. Le grand, le bon, le noble M. Allworthy, qui avait un peu connu mon mari, apprit par hasard ma détresse ; il m'écrivit sur-le-champ la lettre que voici. Je dois et je veux vous la lire.

« Madame,

« Je vous fais bien sincèrement mon compliment de condoléance sur la perte douloureuse que vous venez d'éprouver. Votre raison et les excellentes leçons que vous avez reçues du plus digne des hommes, vous aideront mieux à la supporter, que tous les conseils que je pourrais vous donner. J'aime à croire aussi qu'une personne dont on m'a toujours parlé comme de la meilleure des mères, ne permettra pas qu'un excès d'affliction l'empêche de remplir ses devoirs envers de pauvres enfants qui ont seuls, aujourd'hui, besoin de sa tendresse.

« Cependant, comme vous devez être en ce moment hors d'état de vous occuper d'affaires, vous me pardonnerez d'avoir chargé quelqu'un de passer chez vous, et de vous remettre vingt guinées que je vous prie d'accepter, en attendant que j'aie le plaisir de vous voir.

« Veuillez me croire, madame, etc. »

« Je reçus cette lettre quinze jours après la perte irréparable dont je vous ai parlé, et dans la quinzaine suivante M. Allworthy... le digne, le respectable M. Allworthy vint me faire une visite. Il m'établit dans cette maison, il me donna une somme d'argent considérable pour la meubler, et m'assura une rente de cinquante livres sterling que j'ai toujours touchée exactement depuis. Jugez donc, M. Jones, de la reconnaissance, de la vénération que je dois à l'homme généreux qui a conservé mes jours et ceux de ces chers enfants, pour l'amour desquels j'attache encore quelque prix à la vie. Je sais le cas que M. Allworthy fait de tous, et les égards que vous méritez. Ne croyez pas que j'y manque, en vous priant de rompre toute liaison avec des femmes sans mœurs. Vous êtes jeune, et vous ne connaissez pas la moitié de leurs artifices. Ne me sachez point mauvais gré, monsieur, de ce que je vous ai dit au sujet de ma maison. Vous sentez que, dans l'intérêt de mes pauvres filles, je n'y puis souffrir un commerce suspect. D'ailleurs, M. Allworthy ne me pardonnerait pas de le favoriser, surtout lorsqu'il s'agit de vous.

– Ne prenez pas la peine, madame, dit Jones, de vous excuser davantage. Je vous proteste que vous ne m'avez nullement offensé ; mais comme personne n'a plus de respect que moi pour M. Allworthy, permettez que je vous tire d'une erreur dont sa réputation pourrait souffrir. Je ne suis point son parent.

– Hélas ! monsieur, je le sais ; je sais très-bien qui vous êtes. M. Allworthy m'a tout conté ; mais fussiez-vous son propre fils, il n'aurait pu me parler de vous avec plus d'intérêt. Ne rougissez pas, monsieur, de votre naissance ; il n'y a pas un honnête homme, croyez-moi, qui vous en estime moins. Non, M. Jones, ces mots, *naissance déshonorante,* sont vides de sens, à moins, comme le disait mon cher et digne époux, que le déshonneur ne s'attache au père et à la mère ; car il ne peut rejaillir sur les enfants, pour une action dont ils sont innocents.

– Je vois, madame, dit Jones en poussant un profond soupir, que vous me connaissez en effet, et que M. Allworthy a jugé à propos de vous parler de moi. Le récit touchant que vous m'avez fait de votre histoire, m'engage à vous communiquer quelques particularités de la mienne, que vous ignorez. »

Mistress Miller ayant montré un vif désir d'en être instruite, Jones lui raconta toutes ses aventures ; mais il n'y mêla pas une seule fois le nom de Sophie.

Il existe entre les cœurs honnêtes une sorte de sympathie qui leur inspire une prompte et mutuelle confiance. Mistress Miller ne douta point de la sincérité de Jones, et lui témoigna beaucoup de compassion et d'intérêt. Elle commençait à lui faire quelques observations, lorsque Jones l'interrompit. L'heure de son rendez-vous approchait, il la pria de permettre qu'il eût le soir avec lady Bellaston une seconde entrevue qui serait, dit-il, la dernière dans sa maison. En même temps il l'assura que cette dame était une personne de distinction, et qu'il ne se passerait rien entre eux que de très-innocent : or nous croyons fermement qu'il avait l'intention de tenir sa parole.

Mistress Miller s'étant à la fin laissé gagner, Jones remonta dans sa chambre, où il attendit vainement lady Bellaston jusqu'à minuit.

Nous avons dit, et l'on a dû s'en apercevoir, que cette dame avait une grande affection pour Jones. Peut-être sera-t-on surpris qu'informée de son indisposition, elle ait manqué pour la première fois au rendez-vous qu'elle lui avait donné, et dans une circonstance qui semblait exiger plus particulièrement les soins de l'amitié. Si la conduite de lady Bellaston paraît peu naturelle, ce n'est pas à nous qu'il faut s'en prendre ; nous ne faisons que rapporter les faits avec exactitude.

CHAPITRE VI.

Scène attendrissante.

Jones passa une grande partie de la nuit sans fermer l'œil. Ce qui l'empêcha de dormir ne fut ni le chagrin d'avoir été trompé dans son attente par lady Bellaston, ni même l'image de Sophie, qui le tenait si souvent éveillé. Dans la vérité, notre ami était d'un excellent naturel. Il avait au suprême degré cette faiblesse qu'on nomme pitié, imperfection de caractère bien éloignée de cette noble fermeté d'âme qui replie, pour ainsi dire, un homme sur lui-même, et le met en état de rouler dans le monde comme une boule polie, sans être arrêté un seul instant par les malheurs d'autrui. Il ne pouvait s'empêcher de plaindre l'infortunée Nancy. L'amour dont elle brûlait pour Nightingale était si visible, qu'il s'étonnait que sa mère ne s'en fût pas aperçue. La veille encore, cette mère aveugle lui faisait remarquer le changement survenu dans l'humeur de sa fille. « Il n'y avait pas naguère, disait-elle, de jeune personne plus vive et plus gaie ; et elle est tombée tout-à-coup dans une mélancolie profonde. »

Le sommeil finit cependant par triompher de toute résistance ; et comme s'il eût été, suivant l'opinion des anciens, un dieu véritable, et un dieu irrité, il parut se plaire à jouir d'une victoire qu'il avait longtemps disputée. Parlons sans figure : notre héros dormit jusqu'à onze heures du matin, et peut-être aurait-il goûté plus longtemps les douceurs du repos, s'il n'avait été réveillé par un violent tumulte. Il appela Partridge pour en savoir la cause. Le pédagogue lui dit qu'il se passait en bas une scène terrible ; que miss Nancy avait des convulsions ; que sa sœur et sa mère pleuraient et se lamentaient autour d'elle.

Partridge, s'apercevant de l'extrême chagrin que cette nouvelle causait à Jones, se hâta d'ajouter d'un air fin : « Tranquillisez-vous, monsieur, la jeune personne n'est pas en danger de mort. Susanne m'a donné à entendre que l'événement n'avait rien que de fort ordinaire ; en un mot, miss Nancy a voulu être aussi savante que sa mère, voilà tout. Il paraît qu'elle avait grand'faim, elle s'est mise à table avant le *Benedicite,* et il en est résulté un enfant pour l'hôpital.

– Laisse là, je te prie, tes sottes plaisanteries, répondit Jones. Peux-tu rire du malheur de ces pauvres gens ? Va trouver sur-le-champ mistress Miller, dis-lui que je la prie... Mais non, demeure. Tu ferais quelque balourdise, je veux aller la trouver moi-même : aussi bien elle m'a invité à déjeuner avec elle. »

Il se leva aussitôt. Pendant qu'il s'habillait à la hâte, Partridge, malgré ses sévères réprimandes, se permit encore sur le même sujet plusieurs quolibets grossiers. Dès que Jones fut prêt, il descendit dans la salle à manger. Il n'y vit personne, ni aucuns préparatifs pour le déjeuner. Mistress Miller, qui était avec sa fille dans la pièce contiguë, lui fit dire par Susanne qu'un accident imprévu la priverait du plaisir de déjeuner avec lui ; qu'elle était désolée de ce contre-temps, et lui demandait pardon de ne l'en avoir pas prévenu plus tôt.

Jones répondit qu'il la suppliait de ne point se tourmenter pour si peu de chose ; qu'il prenait une part sensible à la peine qu'elle éprouvait, et que s'il pouvait lui rendre quelque service, il était à ses ordres.

Mistress Miller, qui avait entendu ces derniers mots, ouvrit la porte, et courant à lui les yeux baignés de larmes : « Ô M. Jones ! s'écria-t-elle, vous êtes bien le meilleur jeune homme qu'il y ait au monde. Je vous remercie mille fois de vos offres généreuses. Hélas ! il n'est pas en votre pouvoir de sauver ma pauvre fille. Ô mon enfant ! mon enfant ! elle est perdue, perdue pour jamais.

– J'espère, madame, qu'il n'y a pas d'homme assez scélérat...

– Ô M. Jones ! il y en a un... Le misérable qui a quitté hier ma maison a trompé ma pauvre fille... Il a consommé sa ruine. Je sais que vous êtes rempli d'honneur, vous avez un bon, un noble cœur, M. Jones ; les actions dont j'ai été témoin ne pouvaient venir d'une autre source. Je vous dirai tout mon malheur. Après ce qui est arrivé, je voudrais en vain le cacher. Ce Nightingale, ce barbare, cet infâme a perdu ma fille. Elle est... elle est... ô M. Jones ! ma fille est grosse... et il l'abandonne en cet état. Voici, monsieur, sa cruelle lettre. Lisez-la, M. Jones, et dites-moi s'il existe un autre monstre de cette espèce.

La lettre était ainsi conçue :

« Chère Nancy,

« N'ayant pu me résoudre à vous apprendre de vive voix une nouvelle qui vous affligera sans doute autant que moi, j'ai pris le parti de vous l'écrire. Mon père exige impérieusement que dès aujourd'hui je fasse ma cour à une jeune et riche héritière qu'il me destine pour... Ma main se refuse à tracer un mot odieux. Votre excellent esprit vous fera sentir l'indispensable nécessité où je suis de me soumettre à un ordre qui doit hélas ! m'arracher de vos bras pour toujours. La tendresse de votre mère doit vous encourager à lui confier les suites malheureuses de notre amour. Il est facile d'en dérober la connaissance au public. J'aurai soin de pourvoir à tous vos besoins. Je souhaite que vous souffriez moins que moi du coup qui nous sépare. Armez-vous de courage, pardonnez à un homme que la perspective d'une ruine certaine pouvait seule contraindre à vous écrire cette lettre... Oubliez-moi, je vous en conjure, comme amant, je veux dire ; mais comme ami, comptez à jamais sur votre fidèle et infortuné. J. N. »

Lorsque Jones eut achevé la lecture de cette lettre, mistress Miller et lui restèrent un instant immobiles, se regardant l'un

l'autre en silence. Enfin Jones prit la parole. « Je ne puis, madame, lui dit-il, vous exprimer combien je suis indigné de ce que je viens de lire. J'oserai pourtant vous conseiller d'écouter sur un point l'auteur de la lettre. Songez à la réputation de votre fille.

– C'en est fait, M. Jones ! s'écria mistress Miller ; c'en est fait de sa réputation aussi bien que de son innocence. Elle a reçu cette lettre devant une nombreuse compagnie, elle s'est évanouie en la lisant, et tout le monde a su ce qu'elle contenait. Mais la ruine de sa réputation, quelque affreuse qu'elle soit, n'est pas le plus grand de mes malheurs ; je perdrai mon enfant. Elle a déjà tenté deux fois de s'ôter la vie. Nous avons réussi jusqu'à présent à l'en empêcher ; mais elle a juré de ne pas survivre à son honneur ; et si je la perds, je ne survivrai point moi-même à cet excès d'infortune. Que deviendra alors ma petite Betsy ? une orpheline, un enfant sans appui. La pauvre petite aura le cœur brisé de douleur, en voyant le désespoir de sa sœur et de sa mère, quoiqu'elle en ignore la cause. Elle est si bonne ! si sensible ! Le cruel, le barbare, nous a toutes assassinées. Ô mes enfants ! est-ce là le prix de mes sacrifices ? est-ce là le terme où doivent aboutir mes espérances ? n'ai-je rempli envers vous avec tant de plaisir les pénibles devoirs de mère, veillé sur votre enfance avec tant de sollicitude, donné à votre éducation des soins si assidus ; n'ai-je enfin travaillé tant d'années à vous assurer une honnête existence, en me privant moi-même des commodités de la vie, que pour perdre l'une de vous, toutes deux peut-être, d'une manière si déplorable ?

– En vérité, madame, s'écria Jones les larmes aux yeux, je vous plains de toute mon âme.

– Ô M. Jones ! vous ne pouvez, malgré la bonté de votre cœur, vous faire une idée de ce que je souffre. Où trouver une fille aussi tendre, aussi soumise que ma pauvre Nancy, Nancy l'idole de mon âme, les délices de mes yeux, l'orgueil de mon cœur ? Oh ! j'en étais trop fière, et ma folle ambition, née de sa

beauté, a causé sa perte. Hélas ! je voyais avec plaisir le penchant de ce jeune homme pour elle, je lui supposais des intentions louables, et l'idée d'une union si avantageuse flattait ma vanité ! mille fois en ma présence, souvent même devant vous, il a nourri, encouragé de ces espérances par les discours remplis de passion et de désintéressement qu'il semblait adresser à Nancy ; et moi, comme elle, je les croyais sincères. Pouvais-je m'imaginer que ce n'étaient que des pièges tendus à l'innocence de ma fille, et préparés pour notre ruine commune ? »

À ces mots, la petite Betsy entra précipitamment dans la chambre en criant : « Chère maman ! au nom de Dieu, viens près de ma sœur. Elle éprouve une nouvelle crise, et ma cousine n'est pas assez forte pour la tenir. »

Mistress Miller, tout en courant au secours de sa fille, dit à Betsy de rester avec M. Jones, et pria celui-ci de tâcher de la distraire pendant quelques minutes. « Mon Dieu, s'écria-t-elle du ton le plus pathétique, sauve au moins un de mes enfants ! »

Jones, quoique vivement ému de ce que mistress Miller venait de lui apprendre, ne négligea rien pour consoler la petite fille. Il lui dit de prendre courage, que sa sœur serait bientôt guérie ; mais que si elle continuait à se désoler de cette manière, elle la rendrait plus malade, et serait cause que sa mère le deviendrait aussi.

– Ô monsieur ! répondit l'enfant, je serais au désespoir de leur faire du mal. J'aimerais mieux mourir que de pleurer devant elles ; mais ma pauvre sœur ne peut me voir pleurer maintenant, et je crains bien qu'elle ne voie plus jamais couler mes larmes. Ah ! je ne puis me séparer d'elle, non, je ne le puis. Et que deviendra ma pauvre maman ? Elle dit qu'elle mourra aussi et me laissera seule ; mais je suis bien décidée à ne pas rester après elle.

– Et n'avez-vous pas peur de mourir, ma petite Betsy ?

– Pardonnez-moi, monsieur, j'ai toujours eu peur de mourir, parce qu'il m'aurait fallu quitter maman et ma sœur ; mais je ne crains point d'aller partout avec ceux que j'aime. »

Jones, charmé de cette réponse, pressa l'enfant contre son cœur. Mistress Miller revint bientôt après. « Grâce au ciel, dit-elle, Nancy a repris ses sens. Betsy, vous pouvez retourner auprès de votre sœur. Elle est mieux et désire de vous voir. » Puis s'adressant à Jones, elle lui fit de nouvelles excuses du contretemps qui l'avait empêchée de déjeuner avec lui.

« J'en serai bien dédommagé, madame, répondit Jones, si j'ai, comme je l'espère, le bonheur de me rendre utile à une famille si tendrement unie. J'ai conçu un dessein, et quel qu'en puisse être le succès, je suis résolu à l'exécuter. Ou je me trompe fort, ou M. Nightingale, malgré ce qui s'est passé, a dans le cœur un grand fonds de bonté et une violente passion pour votre fille. Je lui mettrai sous les yeux un tableau qui le touchera.

Rassurez-vous, madame ; rassurez miss Nancy. Je vais de ce pas trouver M. Nightingale, et je me flatte de vous apporter bientôt d'heureuses nouvelles. »

Mistress Miller, tombant aux genoux de Jones, appela sur sa tête toutes les bénédictions du ciel, et lui prodigua mille témoignages de reconnaissance. Il la quitta, pour aller trouver Nightingale ; la bonne mère retourna auprès de sa fille. Ce qu'elle lui dit la ranima un peu ; et toutes deux célébrèrent à l'envi les louanges de M. Jones.

CHAPITRE VII.

Entrevue de Jones et de Nightingale.

Il n'est pas rare qu'on se ressente du bien ou du mal qu'on fait à autrui. Si les personnes généreuses jouissent autant de leurs bienfaits que celles qui les reçoivent, il est peu de gens assez pervers, assez endurcis pour causer sans remords la ruine de leurs semblables.

M. Nightingale n'était pas de ce nombre. Jones le trouva dans son nouveau logement, tristement assis auprès du feu, et déplorant l'état malheureux où il avait réduit Nancy. Dès qu'il vit son ami, il s'empressa d'aller au-devant de lui, et le remercia de son obligeante visite. « Elle ne pouvait être, lui dit-il, plus opportune. Je n'ai jamais été plus chagrin de ma vie.

– Je suis fâché, répondit Jones, d'apporter des nouvelles qui, loin d'adoucir votre affliction, ne serviront qu'à l'accroître. Il est pourtant nécessaire que vous en soyez instruit. Je vous dirai, M. Nightingale, que je viens vous trouver de la part d'une honnête famille que vous avez plongée dans le désespoir. »

Nightingale pâlit. Jones continua sans y faire attention, et lui peignit des plus vives couleurs la scène tragique qu'on a vue dans le chapitre précédent.

Nightingale ne l'interrompit pas une seule fois, malgré la violente émotion qui se manifesta à diverses reprises sur son visage. Quand Jones eut fini : « Mon ami, lui dit-il en soupirant, ce que vous venez de m'apprendre m'affecte de la manière la plus sensible. C'est un accident bien funeste que la publicité

donnée à ma lettre par cette pauvre fille. Sans cela, sa réputation était sauvée l'affaire demeurait secrète, et n'aurait point eu de suites fâcheuses. Tous les jours il arrive ici de pareilles aventures. Si le mari, quand il n'est plus temps, vient à concevoir des soupçons, le plus sage parti qu'il ait à prendre, c'est de les cacher à sa femme et au public.

– Mon ami, répondit Jones, vous connaissez mal Nancy. Vous avez pris sur son âme un tel empire, que c'est moins la perte de sa réputation qui l'afflige, que celle de son amant ; et son désespoir finira par être aussi funeste à sa famille qu'à elle-même.

– De mon côté, je vous le proteste, j'ai une si grande affection pour Nancy, que toute autre femme trouvera bien peu de place dans mon cœur.

– Comment donc pensez-vous à l'abandonner ?

– Eh ! que puis-je faire ?

– Demandez-le à miss Nancy, repartit Jones avec chaleur. Dans l'état où vous l'avez mise, c'est à elle, je vous le dis sans détour, à fixer la réparation qui lui est due. Oubliez votre propre intérêt, pour ne vous occuper que du sien. Vous me demandez ce que vous avez à faire ? le voici : remplissez l'attente de Nancy, celle de sa mère, et la mienne aussi, s'il faut vous parler franchement. Oui, j'ai partagé leur espoir dès le premier moment que je vous ai vus ensemble. Pardonnez, si ma compassion pour ces infortunées me rend indiscret ; mais votre propre cœur vous dira mieux que moi si vous n'avez pas voulu, par votre conduite, persuader à la mère ainsi qu'à la fille que vous aviez des vues honorables ; et dans ce cas, quoiqu'il n'existe peut-être point de promesse positive de mariage, je vous laisse à juger de bonne foi jusqu'à quel point vous êtes engagé.

– Vos réflexions sont justes, je suis forcé d'en convenir, je dirai plus, je crains d'avoir fait une promesse de mariage.

– Et après cet aveu, vous pouvez hésiter un moment ?

– Écoutez, mon ami, vous connaissez les lois de l'honneur ; vous ne conseilleriez à personne de les enfreindre : or, mettant de côté toute autre considération, puis-je, sans me déshonorer, songer à épouser Nancy après l'éclat de son aventure ?

– Oui, sans doute, et le véritable honneur, qui n'est autre que la justice et l'humanité, vous y oblige. Puisque vous m'opposez un scrupule de cette nature, souffrez que je l'examine en peu de mots. Avez-vous pu, avec honneur, tromper une jeune personne par de faux semblants d'amour, et lui ravir traîtreusement son innocence ? Avez-vous pu, avec honneur, travailler sciemment, de plein gré, à sa ruine ? Pouvez-vous, avec honneur, détruire sa réputation, son repos, et selon toute apparence la priver de la vie et lui fermer le ciel ? L'honneur vous permet-il d'abandonner une jeune fille sensible, sans protection, sans défense ; une jeune fille qui vous aime, qui vous adore, qui meurt pour vous, qui a mis dans vos promesses toute sa confiance, et dont la crédule tendresse vous a sacrifié ce qu'elle avait de plus cher au monde ? L'honneur n'est-il pas révolté d'une pareille barbarie ?

– Vous parlez, mon ami, le langage de la raison ; mais vous savez qu'il n'est pas conforme à l'opinion commune. Si j'épousais une fille déshonorée, même par moi, je n'oserais plus me montrer nulle part.

– Ah ! M. Nightingale, ne traitez pas Nancy avec cette indignité. Lorsque vous lui avez promis de l'épouser, elle est devenue votre femme : elle a moins manqué de vertu que de prudence. Et quels sont ceux devant qui vous rougiriez de vous montrer ? des misérables, des insensés, des libertins. Excusez ma franchise, votre scrupule part d'une fausse honte qui accompagne toujours le faux honneur, comme son ombre. Croyez-moi, il n'y a pas un honnête homme, pas un homme raisonnable qui ne vous loue d'une généreuse résolution, qui n'y applaudisse. Mais quand le monde vous refuserait son approbation,

n'auriez-vous pas, mon ami, celle de votre conscience ? Et le sentiment d'un acte de bonté, de vertu, de bienfaisance, ne cause-t-il pas de plus vives, de plus délicieuses jouissances que des millions de suffrages qu'on n'a point mérités ? Pesez avec équité l'alternative où vous êtes placé. Voyez d'un côté votre infortunée et trop sensible amante, prête à rendre auprès de sa mère le dernier soupir, déplorant sa cruelle destinée, sans en accuser l'auteur ; entendez votre nom s'échapper de son sein brisé par la douleur ; peignez-vous la plus tendre des mères perdant, avec une fille adorée, la raison et peut-être la vie ; voyez son autre fille orpheline, privée d'appui ; et quand vous aurez fixé un instant les yeux sur ce tableau, dites-vous : C'est moi qui ai causé tant d'infortunes.

D'un autre côté, figurez-vous ces pauvres et innocentes créatures délivrées par vous de leurs souffrances passagères. Songez avec quel transport de joie l'aimable Nancy va voler dans vos bras ; voyez le sang colorer ses joues pâles et flétries, le feu de l'amour ranimer ses yeux presque éteints, et l'allégresse renaître dans son âme abattue ; pensez à l'ivresse de sa mère ; représentez-vous enfin toute une petite famille qu'un seul acte de votre volonté rend au bonheur... Si je connais bien mon ami, loin de la laisser plongée dans l'abîme, il n'hésitera pas à l'en tirer ; non, loin de la livrer à la misère et au désespoir, il l'élèvera par un effort magnanime au comble de la félicité. Je n'ajouterai qu'une réflexion, c'est que la justice vous fait un devoir de cette conduite, puisque le malheur auquel il s'agit de remédier est votre ouvrage.

– Ô mon cher ami, vous n'aviez pas besoin de tant d'éloquence pour m'émouvoir. La pauvre Nancy m'inspire une pitié profonde et je donnerais volontiers ma vie pour qu'il n'eût jamais existé entre nous d'imprudentes liaisons. Ah ! croyez que j'ai soutenu de rudes combats, avant de me résoudre à écrire cette lettre fatale, source de tant de maux. Si je ne suivais que le penchant de mon cœur, j'épouserais Nancy dès aujourd'hui, oui, dès aujourd'hui ; mais comment obtenir de mon père qu'il con-

sente à notre union, lorsqu'il m'a choisi une autre femme, et que demain est le jour fixé par lui pour la première entrevue.

– Je n'ai pas l'honneur de connaître monsieur votre père ; mais supposez qu'on obtînt son consentement, vous prêteriez-vous au seul moyen de sauver ces pauvres gens ?

– Avec autant d'empressement que j'en mettrais à chercher le bonheur ; car je ne le trouverai jamais auprès d'aucune autre femme. Ô mon ami, si vous pouviez vous représenter ce que j'ai souffert depuis douze heures pour ma chère Nancy, je suis sûr qu'elle ne serait pas l'unique objet de votre pitié. Je l'aime éperdument ; et s'il me restait de vains scrupules d'honneur, vous venez de les détruire. Que mon père exauce mes vœux, rien ne manquera à mon bonheur, ni à celui de ma Nancy.

– Eh bien, je me charge de voir monsieur votre père ; mais sous quelque couleur que je sois forcé de lui présenter l'affaire, promettez-moi d'avance votre approbation. Persuadez-vous bien qu'il ne peut ignorer longtemps ce qui se passe. De pareilles aventures, quand elles ont une fois transpiré comme celle-ci, acquièrent une prompte publicité. D'ailleurs, s'il arrivait une catastrophe, ce qui n'est que trop à craindre, à moins qu'on ne se hâte d'y obvier, votre nom exciterait dans le monde un scandale qui indignerait votre père contre vous, pour peu qu'il ait d'humanité. Enseignez-moi donc sa demeure. J'irai le trouver sans perdre un moment. Vous, cependant, remplissez un devoir d'honneur, volez auprès de Nancy ; vous verrez que je n'ai point exagéré son désespoir, ni celui de sa famille. »

Nightingale accepta l'offre de Jones, et lui indiqua la demeure de son père, ainsi que le café où il pourrait le trouver. Puis hésitant un moment ; « Mon cher Jones, dit-il, vous tentez l'impossible. Si vous connaissiez mon père, vous ne songeriez pas à obtenir son consentement... Attendez pourtant ; il me vient une idée... Si vous lui disiez que je suis marié, peut-être deviendrait-il plus traitable, croyant la chose faite : et plût à Dieu qu'elle le fût en effet ! Ce que vous m'avez dit a laissé dans

mon âme une si vive impression, j'aime si passionnément ma Nancy, que je suis prêt à tout braver pour elle. »

Jones approuva ce plan et promit de s'y conformer. Là-dessus les deux jeunes gens se séparèrent ; l'un se rendit auprès de Nancy, l'autre alla chercher le père de son ami.

CHAPITRE VIII.

Entrevue de Jones et du père de Nightingale. Arrivée d'un nouveau personnage.

Le satirique romain[52] et le philosophe Sénèque[53] nient la divinité de la fortune. Cicéron, plus éclairé, selon nous, que l'un et l'autre, est d'un avis contraire. Il arrive en effet des événements si étranges, si inconcevables, qu'on ne saurait guère les attribuer à la sagacité ni à la prévoyance humaines.

Tel fut l'incident que nous allons raconter. Jones se présenta chez M. Nightingale dans la conjoncture la plus critique. La fortune, quand elle eût mérité le culte dont on l'honorait à Rome, n'aurait pu en imaginer une autre aussi fâcheuse. Le vieux gentilhomme et le père de la jeune personne promise à son fils, avaient eu ensemble une longue et vive contestation sur les articles du contrat de mariage. Après avoir épuisé les arguments, chacun en faveur de son opinion, ils venaient de se séparer, convaincus tous deux, comme il arrive d'ordinaire en pareille circonstance, qu'ils avaient complètement raison.

---

[52] ... Nos te,

Nos facimus, fortuna, deam. *Juvénal.*

Ô fortune, c'est nous qui t'avons fait déesse ! (*Trad.*)

[53] Dans le traité de la Providence. (*Trad.)*

Le personnage auquel M. Jones s'adressait, était ce qu'on appelle un homme du monde, c'est-à-dire, un de ces hommes qui vivent ici-bas avec l'intime persuasion qu'il n'y a point d'autre monde, et par conséquent avec la ferme résolution de tirer de celui-ci le meilleur parti possible. Il s'était livré, dans sa jeunesse, au négoce. Ayant acquis une honnête fortune, il avait depuis peu quitté les affaires, ou à parler plus exactement, le commerce de marchandises pour le commerce d'argent. Son coffre-fort était toujours bien garni d'espèces ; personne n'entendait mieux que lui l'art de les placer avec avantage, et de mettre à profit tantôt les besoins des particuliers, tantôt ceux de l'état. Enfin il avait fait de l'argent l'objet si exclusif de ses soins, de ses spéculations, qu'on eût dit qu'à ses yeux il n'existait aucune autre chose dans le monde. C'était du moins la seule à laquelle il attachât du prix.

On conviendra que la capricieuse fortune ne pouvait mettre Jones aux prises avec un adversaire plus redoutable, ni dans un moment moins opportun.

Le vieillard, n'ayant donc que l'intérêt en tête, ne voyait pas un étranger entrer chez lui, sans s'imaginer aussitôt qu'il venait lui apporter ou lui demander de l'argent : et selon que la première ou la seconde de ces conjectures prévalait dans son esprit, il concevait de l'individu une opinion favorable ou désavantageuse.

Malheureusement pour Jones, ce fut la dernière qui prit le dessus, quand il entra. On était venu, la veille, lui présenter un billet souscrit par son fils pour une dette de jeu. À la vue de Jones, il le crut chargé d'un pareil message. Aussi, il ne l'eut pas plus tôt entendu dire qu'il venait de la part de son fils, qu'affermi dans ses soupçons, il s'écria : « Monsieur, vous perdrez votre peine !

– Eh quoi ! monsieur, répondit Jones, auriez-vous deviné le sujet qui m'amène ?

– Si je l'ai deviné ! répliqua le vieillard ; je vous répète que vous perdrez votre peine. Vous m'avez la mine d'être un de ces libertins qui entraînent mon fils dans des parties de jeu et de débauche qui lui seront funestes. Mais je ne paierai plus un seul de ses billets, je vous en avertis. Mon fils, je m'en flatte, cessera de fréquenter désormais si mauvaise compagnie. Sans cet espoir, je me serais gardé de lui procurer une femme ; car je ne voudrais causer la ruine de qui que ce fût.

– Comment, monsieur, c'est à vous qu'il est redevable de cette jeune personne ?

– Que vous importe, monsieur, s'il vous plaît ?

– Mon cher monsieur, ne vous offensez pas de l'intérêt que je prends au bonheur de votre fils. J'ai pour lui la plus haute estime. C'est justement le motif de la démarche que je me permets de faire auprès de vous. Je ne puis vous exprimer combien je me réjouis de ce que vous venez de dire ; car, je vous le proteste, je suis pénétré d'estime pour votre fils. Croyez aussi, monsieur, à l'admiration que m'inspirent votre indulgence, votre bonté, votre tendresse, votre générosité. Quelle femme vous lui avez choisie ! J'ose vous garantir qu'elle le rendra le plus heureux des hommes. »

Rien n'est si propre à nous faire prendre quelqu'un en gré, que d'avoir éprouvé un sentiment d'inquiétude à sa première vue. Quand cette impression désagréable commence à s'effacer, nous nous croyons redevables de la tranquillité d'esprit dont elle est suivie, à la personne même qui nous avait d'abord alarmés.

C'est ce qui arriva à M. Nightingale. Dès qu'il reconnut que Jones, contre son attente, n'avait rien à lui demander, il le vit de meilleur œil. « Mon bon monsieur, lui dit-il, prenez, je vous prie, la peine de vous asseoir. Je ne me souviens pas d'avoir jamais eu le plaisir de vous voir ; mais si vous êtes un ami de mon fils, et que vous ayez quelque chose à me dire au sujet de la

jeune personne en question, je vous écouterai volontiers. Quant à rendre mon fils heureux, elle ne peut manquer d'y réussir. S'il ne l'est pas, ce sera sa faute. J'ai rempli mon devoir en m'occupant de l'objet essentiel. Elle lui apporte une fortune suffisante pour faire le bonheur d'un homme raisonnable et modéré dans ses désirs.

– Sans doute, car elle vaut elle seule une fortune. Elle est si jolie, si gracieuse, si douce, si bien élevée. Je ne connais pas, en vérité, de jeune personne plus accomplie. Elle chante à ravir, elle joue du clavecin comme un ange.

– Je l'ignorais, car je ne l'ai jamais vue : mais je ne l'en aime pas moins pour cela, et je sais un gré infini à son père de n'avoir fait entrer pour rien ces talents dans notre marché. C'est une preuve de sens que je n'oublierai point. Un sot les aurait portés en ligne de compte, comme un surcroît de dot. Mais je conviens, à sa louange, qu'il n'en a pas dit un mot, quoique assurément ce soient des avantages qui ne déprécient point une femme.

– Je vous proteste, monsieur, qu'elle les possède dans un degré éminent. Quant à moi, je craignais, je l'avoue, que vous n'eussiez peu de goût, peu d'empressement pour ce mariage. On m'avait dit que vous n'aviez jamais vu la jeune personne : c'est pourquoi je venais vous prier, vous conjurer, au nom du bonheur de votre fils, de ne point mettre obstacle à son union avec une jeune personne douée de toutes les rares qualités dont je vous ai parlé, et de beaucoup d'autres encore.

– Si c'est là, monsieur l'affaire qui vous amène, mon fils et moi nous vous en sommes fort obligés. Vous pouvez être parfaitement tranquille. Je vous donne ma parole que l'article de la fortune ne me laisse rien à désirer.

– Monsieur, vous redoublez mon estime, ma vénération pour vous. Se montrer si facile, si désintéressé sur ce point, c'est à la fois la marque d'un jugement sain et d'une âme élevée.

– Pas si désintéressé, jeune homme, pas si désintéressé.

– Vous me paraissez toujours de plus en plus noble, et permettez-moi d'ajouter, de plus en plus sage ; car il faut être presque fou pour regarder l'argent comme la seule base du bonheur. Une pareille femme avec sa médiocre, sa mince fortune...

– Vous avez, mon ami, une singulière idée de l'argent, ou vous connaissez mieux les qualités de la jeune personne que l'état de son bien. Voyons, je vous prie, quelle est, selon vous, sa fortune ?

– Sa fortune ? une misère, comparée à celle de votre fils.

– Bon ! bon ! peut-être aurait-il pu trouver mieux.

– Je le nie, car ce sera la meilleure des femmes.

– Oui, oui, mais je parle de sa fortune. Dites-moi, combien pensez-vous qu'elle apporte en dot à votre ami ?

– Combien ?... combien ? Ma foi, peut-être deux cents livres sterling, tout au plus.

– Vous moquez-vous de moi, jeune, homme ? dit le père un peu fâché.

– Non, sur mon âme, je parle sérieusement. Je crois même n'avoir pas omis un denier dans mon estimation. Si je fais tort à la jeune personne, je lui en demande pardon.

– Oui certes, vous lui faites tort. Elle a, j'en suis sûr, cinquante fois cette somme ; et elle en fournira la preuve avant que je donne mon consentement.

– Il est trop tard à présent pour le refuser, quand elle n'aurait pas cinquante deniers. Votre fils est marié.

– Mon fils est marié ! répéta le vieillard avec surprise.

– Oui vraiment. Je me doutais bien que vous ne le saviez pas.

– Mon fils est marié à miss Harris !

– À miss Harris ! Non, monsieur, à miss Nancy Miller, la fille de mistress Miller, chez laquelle il était logé. Quoique sa mère soit réduite à louer des chambres garnies pour vivre, cette jeune personne...

– Oh çà, raillez-vous, ou pariez-vous tout de bon ? dit le vieillard d'un ton grave.

– Monsieur, je méprise le rôle de railleur. Je suis venu chez vous dans des dispositions très-sérieuses, croyant, comme cela est en effet, que votre fils n'osait pas vous instruire d'un mariage si disproportionné du côté de la fortune, bien que la réputation de la jeune personne ne permette pas d'en faire plus longtemps un mystère. »

À cette nouvelle, le vieillard resta immobile et muet. Dans le même instant entra un homme qui le salua du nom de frère.

Ces deux personnages si étroitement unis par les liens du sang, étaient en quelque sorte l'opposé l'un de l'autre, par le caractère. Le frère qui venait d'arriver avait aussi suivi la carrière du commerce ; mais à peine avait-il été en possession de six mille livres sterling, qu'il en avait employé la plus grande partie à l'acquisition d'une petite terre, et s'était retiré à la campagne. Il y avait épousé la fille d'un ministre sans bénéfice, jeune personne dépourvue de fortune et de beauté, mais douée d'une agréable humeur qui avait déterminé son choix.

Il menait depuis vingt-cinq ans avec cette femme une vie plus conforme à la peinture que les poëtes nous font de l'âge d'or, qu'aux mœurs du siècle présent. Il en avait eu quatre enfants, dont trois étaient morts en bas âge. Il ne lui restait qu'une fille, que sa femme et lui avaient, comme on dit, gâtée de leur mieux, c'est-à-dire, élevée avec une extrême indulgence. Cette

fille répondait si bien à leur tendresse que, pour ne point se séparer d'eux, elle venait de refuser un gentilhomme d'environ quarante ans, qui lui offrait plus de fortune qu'elle n'en pouvait espérer.

L'héritière choisie par M. Nightingale était proche voisine de son frère, et très-connue de sa nièce. Le vieux campagnard s'était rendu à Londres avec le dessein, non de seconder, mais de rompre un projet de mariage qui, dans son opinion, devait faire le malheur de son neveu ; car il ne prévoyait pas d'autre résultat d'une union avec miss Harris, héritière, il est vrai, de grands biens, mais incapable, par sa figure et par son caractère, de rendre un mari heureux. C'était une grande fille, maigre, laide, maniérée, sotte, et méchante. En conséquence, au premier mot proféré par M. Nightingale du mariage de son fils avec miss Miller, le campagnard en témoigna la plus vive satisfaction ; et après avoir laissé le père exhaler sa colère contre le jeune homme en amères invectives et en menaces d'exhérédation : « Mon frère, lui dit-il, si vous étiez un peu plus calme, je vous ferais une question. Aimez-vous votre fils pour lui, ou pour vous ? Votre réponse, je pense, ne saurait être douteuse. Vous cherchiez certainement son bonheur, dans le mariage que vous aviez projeté.

« Eh bien, mon frère, j'ai toujours regardé comme une absurdité, de prescrire aux autres des règles de bonheur, et comme une tyrannie de les obliger à s'y conformer. C'est une erreur commune, je le sais, mais ce n'en est pas moins une erreur. Ce despotisme, insensé dans d'autres cas, paraît surtout révoltant en fait de mariage, où le bonheur dépend entièrement de l'affection réciproque des deux parties.

« Les parents ont donc grand tort, à mon gré, de vouloir choisir pour leurs enfants, en pareille circonstance. L'affection ne se commande point. L'amour est si ennemi de la contrainte que, par une perversité malheureuse mais incurable de la nature

humaine, il souffre même avec impatience le langage de la persuasion.

« Cependant, si la raison défend à un père de commander en maître absolu, elle exige qu'il soit consulté, peut-être même, à la rigueur, qu'il ait une voix négative. Ainsi mon neveu, je l'avoue, a fait une faute en se mariant sans vous demander votre agrément ; mais, mon frère, soyez juste, n'êtes-vous pas un peu l'auteur de sa faute ? Ne lui avez-vous pas donné, par une fréquente manifestation de vos sentiments, la certitude morale d'un refus, en cas d'insuffisance de fortune ? et votre colère en ce moment a-t-elle une autre cause ? Si votre fils a manqué à son devoir, n'avez-vous pas excédé de beaucoup votre autorité en concluant pour lui, à son insu, un mariage avec une femme que vous n'aviez jamais vue, et que vous n'auriez pu, sans folie, songer à introduire dans votre famille, si vous l'aviez vue et connue aussi bien que moi ?

« Encore une fois, mon neveu a tort, mais son tort est-il impardonnable ? On ne peut nier qu'il n'ait agi sans votre consentement dans une affaire où il devait le demander ; mais c'est une affaire qui le regardait particulièrement. Vous-même, vous devez en convenir et vous en conviendrez, vous n'aviez en vue que son intérêt. Si son sentiment a différé du vôtre, s'il s'est mépris sur la route du bonheur, voulez-vous, mon frère, pour peu que vous aimiez votre fils, l'éloigner du but encore davantage ? Il a fait un mauvais choix, d'accord : voulez-vous en accroître les fâcheuses conséquences ? Son malheur est douteux : voulez-vous le rendre certain ? Enfin, mon frère, pour le punir de vous avoir mis dans l'impossibilité de le faire aussi riche que vous le souhaitiez, voulez-vous le faire aussi misérable que vous le pouvez ? »

Saint Antoine de Padoue[54], par un miracle de la foi, vint à bout, dit-on, de convertir les poissons. Orphée et Amphion firent davantage. Le charme de leurs accords rendit sensibles les objets même inanimés : c'étaient de grands enchanteurs ; mais ni l'histoire ni la fable ne rapportent aucun exemple du triomphe de la raison sur l'avarice.

M. Nightingale n'essaya point de répondre à son frère ; il se contenta de lui dire qu'ils avaient toujours été d'avis opposé sur la manière d'élever leurs enfants. « J'aurais voulu, ajouta-t-il, que vous eussiez borné vos soins à l'éducation de votre fille, sans vous mêler de celle de mon fils, à qui vos leçons n'ont guère mieux profité, je crois, que votre exemple. »

Le jeune Nightingale avait passé une grande partie de sa jeunesse à la campagne, chez son oncle, dont il était le filleul, et qui l'aimait presque autant que s'il eût été son propre fils.

Jones fut ravi de la rencontre de cet excellent homme. Quand il s'aperçut que tous les moyens de persuasion qu'il avait employés, de concert avec lui, ne produisaient qu'un effet contraire à son attente, il l'emmena chez mistress Miller.

---

[54] On lit dans la vie de saint Antoine de Padoue qu'irrité de l'indifférence des hérétiqnes pour la parole de Dieu, il se rendit un jour à l'embouchure de la Marechia, dans le golfe de Venise, et y adressa un discours pathétique aux poissons, qui, à sa voix, accoururent en foule, se rangèrent en bon ordre devant lui, et l'écoutèrent avec la plus grande attention. Ce singulier discours, où sont retracés tous les bienfaits du ciel envers les poissons, se trouve aussi dans le voyage du célèbre Addison en Italie. (*Trad.*)

CHAPITRE IX.

Contre-temps.

Jones, à son retour chez son hôtesse, y trouva un heureux changement. La mère, les deux filles, et le jeune Nightingale, soupaient ensemble. L'oncle, suivant le désir qu'il en témoigna, fut reçu sans cérémonie. Comme il était venu voir plusieurs fois son neveu dans cette maison, toute la famille le connaissait. Il alla droit à miss Nancy, et lui fit son compliment, ainsi qu'à sa mère et à sa jeune sœur, puis il félicita son neveu d'un air aussi cordial et aussi satisfait que s'il eût épousé avec toutes les formalités requises une fille dont la fortune eût égalé ou surpassé la sienne.

Miss Nancy et son mari supposé pâlirent et demeurèrent interdits. Mistress Miller saisit la première occasion de se retirer. Jones étant allé la trouver au salon, elle se jeta à ses pieds, les larmes aux yeux, l'appela son ange tutélaire, le sauveur de sa pauvre petite famille, lui prodigua les noms les plus respectueux, les plus tendres, et tous les remercîments que peut inspirer à un cœur reconnaissant le bienfait le plus signalé.

Après ce premier transport qui l'aurait, dit-elle, étouffée, si elle avait voulu le contenir, elle apprit à Jones que tout était arrangé entre M. Nightingale et sa fille, et que le mariage devait se faire le lendemain matin. Le plaisir qu'il parut en ressentir redoubla sa joie et sa reconnaissance. Jones eut grand'peine à en modérer l'effusion. Il détermina enfin la digne femme à rentrer avec lui dans la salle à manger, où ils retrouvèrent les convives d'aussi bonne humeur qu'ils les avaient laissés.

Cette petite société passa fort agréablement deux ou trois heures. Le vieux campagnard, grand amateur de la bouteille, poussa vivement son neveu. Celui-ci commençait à avoir la tête un peu étourdie, quoiqu'il ne fût pas encore ivre. Avant de l'être tout-à-fait, il monta avec son oncle dans l'appartement qu'il occupait peu de jours auparavant, et lui ouvrit ainsi son cœur :

« Mon cher oncle, vous avez toujours été si bon pour moi, et vous montrez aujourd'hui tant d'indulgence en me pardonnant un mariage qu'on peut sans doute appeler imprudent, que je me croirais inexcusable de chercher à vous tromper en quelque chose. » Aussitôt il lui dévoila tout le mystère.

« Comment ! Jacques, dit le vieillard, vous n'êtes pas réellement marié ?

– Non, sur mon honneur, je vous ai dit la pure vérité.

– Mon cher enfant, s'écria l'oncle en l'embrassant, cette nouvelle m'enchante. Je n'ai senti de ma vie un plus grand plaisir. Si vous aviez été marié, je vous aurais aidé à vous tirer d'une mauvaise affaire ; mais il y a bien de la différence entre une chose faite et une chose qui est encore à faire. Ouvrez les yeux à la raison, Jacques, et ce mariage vous paraîtra si déraisonnable, si insensé, que je n'aurai besoin d'employer aucun argument pour vous en détourner.

– Quoi ! monsieur, y a-t-il quelque différence entre une chose déjà faite et celle que l'honneur commande de faire ?

– Bah ! l'honneur ! c'est une invention du monde, et le monde, dont il est l'ouvrage, le modifie et le transforme à sa guise. Vous savez le peu d'importance qu'on attache à ces manquements de foi. Les plus iniques font tout au plus la surprise et l'entretien d'un jour. Il n'y a pas de père qui en soit moins disposé à vous accorder sa fille, ni de jeune personne qui en ait plus de répugnance à vous donner la main. L'honneur n'est point intéressé dans ces sortes d'affaires.

– Pardonnez-moi, mon cher oncle, je ne puis être de votre avis. Non-seulement l'honneur, mais la conscience, mais l'humanité, y sont intéressés. Si je manquais aujourd'hui de parole à cette jeune fille je suis convaincu qu'elle en mourrait de douleur. Je me regarderais comme son meurtrier, oui, comme son meurtrier ; et ne serait-ce pas commettre le plus cruel des meurtres, que de lui briser le cœur ?

– Lui briser le cœur, dites-vous ? Non, non, Jacques, les cœurs des femmes ne se brisent pas si aisément. Ils sont durs, mon garçon, ils sont durs.

– Mais, monsieur, elle a toute ma tendresse ; nulle autre femme ne pourrait me rendre heureux. Combien de fois vous ai-je entendu dire qu'on devait laisser les enfants libres dans leur choix, et que vous ne contrarieriez jamais l'inclination de ma cousine Henriette ?

– C'est vrai, tel est mon sentiment ; mais à condition que les enfants feront un choix raisonnable. En un mot, Jacques, il faut que vous renonciez à cette fille, et vous y renoncerez.

– Mon oncle, il faut que je l'épouse, et je l'épouserai.

– Vous l'épouserez, jeune homme ! je n'attendais pas de vous une pareille réponse. Si vous parliez de ce ton à votre père, je n'en serais point surpris : il vous a toujours traité rudement et en vrai despote. Mais moi qui ai vécu avec vous en ami, je devais compter sur plus d'égards. Au reste, votre conduite n'a rien qui m'étonne. Tout le mal vient de votre éducation, à laquelle j'ai eu trop peu de part. Voyez ma fille : je l'ai élevée avec douceur ; elle ne fait rien sans me demander mon avis, et ne refuse jamais de le suivre.

– Vous ne lui en avez pas encore donné dans une affaire de cette nature ; car je me trompe fort, ou ma cousine serait peu disposée à se soumettre aux ordres même les plus formels, s'il s'agissait du sacrifice de son inclination.

– Ne calomniez pas ma fille, s'écria le vieillard avec émotion ; ne calomniez pas mon Henriette. Je lui ai appris à n'avoir d'autre inclination que la mienne. En lui laissant faire tout ce qu'elle veut, je l'ai accoutumée à n'aimer que ce qui me plaît.

– Pardonnez-moi, monsieur, loin de vouloir faire injure à ma cousine, je suis pénétré d'estime pour elle. J'espère d'ailleurs que vous ne la mettrez point à une si rude épreuve, et que vous ne lui imposerez jamais la rigoureuse loi à laquelle vous prétendez m'astreindre : mais, monsieur, allons rejoindre la compagnie ; on pourrait s'inquiéter de notre longue absence. J'ose demander une grâce à mon cher oncle, c'est de ne rien dire qui puisse affliger la pauvre Nancy, ou sa mère.

– Oh ! n'ayez pas peur, je sais trop bien vivre pour manquer à des femmes. Ainsi je vous accorde volontiers la grâce que vous désirez, et j'en attends une de vous en retour.

– Mon oncle, il y a bien peu de vos ordres que je ne me fasse un plaisir d'exécuter.

– Je ne vous demande qu'une chose, c'est de m'accompagner chez moi : j'y veux traiter un peu plus à fond l'affaire avec vous ; car j'ai à cœur de sauver, s'il est possible, l'honneur de ma famille, malgré la folle opiniâtreté de mon frère, qui se croit le plus sage des hommes. »

Le jeune Nightingale, connaissant son oncle pour n'être pas moins entêté que son père, consentit à l'accompagner chez lui. Le vieillard promit de se conduire envers la famille avec la même politesse qu'auparavant, et tous deux allèrent la retrouver.

CHAPITRE X.

Court chapitre qui termine le livre.

La longue absence de l'oncle et du neveu avait causé quelque inquiétude à la compagnie, qui attendait leur retour. Pendant le dialogue précédent, la voix bruyante du vieillard s'était fait entendre à plusieurs reprises dans l'étage inférieur, et Nancy, sa mère, Jones lui-même, sans pouvoir saisir le sens de ses paroles, en avaient tiré un fâcheux augure.

Quand tout le monde fut de nouveau réuni, une altération frappante se manifesta sur toutes les physionomies. La gaîté qui les animait d'abord fit place à une expression de tristesse. Ainsi, dans notre climat inconstant, on voit souvent un ciel serein s'obscurcir tout-à-coup, et se couvrir, en plein été, des mêmes brouillards qu'en automne.

Personne cependant ne fut frappé de ce changement ; chacun était trop occupé à cacher ses pensées et à jouer son rôle, pour observer ce qui se passait sous ses yeux. L'oncle et le neveu ne s'aperçurent d'aucun trouble dans la mère ou dans la fille, et la mère et la fille ne remarquèrent pas non plus la politesse affectée du vieillard, et le faux air de satisfaction du jeune homme.

C'est ce qui arrive fréquemment, quand deux amis mettent en œuvre toutes les facultés de leur esprit, pour se tromper mutuellement. Ni l'un ni l'autre ne voit ni ne soupçonne les ruses de son adversaire ; et, pour nous servir d'une métaphore convenable à la circonstance, tous les coups qu'ils se portent sont autant de coups fourrés.

Par la même raison il n'est pas rare que deux personnes fassent à la fois un marché de dupes, quoique dans une proportion différente. Nous en citerons pour preuve cet homme qui vendit un cheval aveugle, et reçut en paiement un faux billet.

Au bout d'une demi-heure environ, on se sépara. L'oncle emmena son neveu : ce dernier, avant de sortir, assura tout bas à Nancy qu'il reviendrait de bonne heure le lendemain, et qu'il remplirait tous ses engagements.

Jones, qui était le moins intéressé dans la scène précédente, fut celui qui la jugea le mieux. Il soupçonna sur-le-champ la vérité : le changement subit des manières de l'oncle, la réserve qu'il montra, sa froideur pour Nancy, n'échappèrent point à son attention. D'ailleurs, éloigner un nouveau marié de sa femme à une pareille heure de la nuit lui paraissait un procédé si extraordinaire, qu'il ne pouvait l'expliquer qu'en supposant que le jeune Nightingale avait tout découvert à son oncle ; et la franchise naturelle du jeune homme, jointe à l'état où le vin l'avait mis, ne rendait son indiscrétion que trop vraisemblable.

Tandis que Jones délibérait en lui-même s'il ferait part de ses soupçons à mistress Miller, on vint l'avertir qu'une femme désirait de lui parler. Il sortit aussitôt, et prenant la lumière des mains de la servante, il fit monter la personne qui le demandait. C'était Honora. Elle lui donna de si terribles nouvelles de Sophie, qu'il devint à l'instant incapable de toute autre pensée. Son propre malheur et celui de sa chère maîtresse absorbèrent entièrement sa pitié.

Quel était le cruel événement qu'on venait lui annoncer ? Nous n'en instruirons le lecteur qu'après avoir exposé les différentes causes qui le produisirent. Ce sera la matière du livre suivant.

LIVRE XV.

L'HISTOIRE AVANCE D'ENVIRON DEUX JOURS.

CHAPITRE PREMIER.

Trop court pour mériter le nom de préface.

Les théologiens et les moralistes nous enseignent, qu'ici-bas, la vertu conduit par une route certaine au bonheur, et le vice, au malheur : salutaire et consolante doctrine, à laquelle il ne manque que d'être vraie.

En effet, si par vertu nos docteurs entendent cette qualité solide qui, peu jalouse de briller dans le monde, s'occupe uniquement, comme une bonne ménagère, de soins domestiques, nous serons volontiers de leur avis. Elle conduit au bonheur d'une manière si infaillible, qu'en dépit de tous les philosophes anciens et modernes, nous serions tenté de l'appeler sagesse, plutôt que vertu ; car, à ne considérer que le seul intérêt de cette vie, nous ne concevons pas de système plus raisonnable que celui des anciens épicuriens, qui attachaient le souverain bien à la sagesse, ni d'opinion plus absurde que celle de leurs modernes adversaires, qui placent la félicité suprême dans la complète satisfaction des appétits sensuels.

Mais si la vertu, comme nous inclinons à le croire, est une qualité relative qui s'exerce sans cesse au dehors, et pour l'ordinaire dans le seul intérêt d'autrui, nous aurons peine à convenir qu'elle soit le plus sûr chemin du bonheur ; car nous craignons qu'il ne fallût alors comprendre dans l'idée du bonheur, la pauvreté, le mépris, et tous les maux que la calomnie, l'ingratitude, et l'envie, peuvent répandre sur l'espèce humaine. Peut-être même serions-nous quelquefois obligé d'aller chercher le bonheur au fond d'un cachot, puisque la vertu dont nous parlons y a conduit un grand nombre de ses adorateurs.

Nous n’avons pas le temps de parcourir en ce moment le vaste champ de spéculations philosophiques qui s’ouvre devant nous. Notre dessein n’était que de combattre en passant une doctrine erronée. Tandis que M. Jones s’efforçait de sauver de leur ruine des infortunés, le diable, ou quelque malin esprit sous une forme humaine, mettait tout en œuvre pour le rendre le plus malheureux des hommes, en tramant la perte de sa Sophie.

On pourrait ne voir dans un tel exemple qu’une exception à la règle, si cet exemple était unique ; mais nous en avons observé tant d’autres, que nous croyons devoir attaquer la règle elle-même comme fausse, comme contraire à la religion, et destructive du plus puissant argument en faveur de l’immortalité de l’âme.

Il nous semble qu’à présent la curiosité du lecteur le plus indifférent doit être suffisamment excitée. Nous allons nous empresser de la satisfaire.

CHAPITRE II.

Noir complot contre Sophie.

Un sage vieillard disait : « Lorsque les enfants ne font rien, ils font du mal. » Dieu nous garde d'appliquer, sans distinction, cette sentence à la plus aimable moitié du genre humain ; mais on conviendra que quand la jalousie du sexe n'éclate point avec sa violence naturelle, on peut soupçonner que cette terrible passion agit en secret, et mine sourdement ce qu'elle n'ose attaquer à découvert.

Lady Bellaston nous en fournit une preuve. Sous les dehors de la bienveillance, elle cachait une haine profonde pour Sophie. Voyant que la présence de cette jeune personne était un obstacle à l'entier accomplissement de ses désirs, elle résolut de l'éloigner d'elle à tout prix, et la fortune lui en offrit bientôt le moyen.

On se rappelle que le soir où Sophie quitta le spectacle, effrayée par les sifflets et par les cris d'une cabale turbulente, elle réclama la protection d'un jeune seigneur, et parvint sous ses auspices à regagner sa chaise.

Ce seigneur, qui allait souvent chez lady Bellaston, y avait vu Sophie plus d'une fois depuis son arrivée à Londres, et avait pris pour elle un goût très-vif ; or, comme la beauté ne paraît jamais plus touchante que dans une vive angoisse, l'effroi de Sophie changea son goût en une véritable passion.

On croira aisément qu'obligé par la simple politesse de rendre une visite à celle qui l'avait charmé, il ne laissa pas échapper une occasion si favorable de lui faire sa cour.

Il se présenta donc le lendemain matin chez Sophie, et lui dit, après les compliments d'usage, qu'il espérait que l'aventure de la veille n'avait point eu de suites fâcheuses pour elle.

L'amour est un feu qui, une fois allumé, prend un rapide accroissement. En peu d'instants, le noble lord devint éperdument épris de Sophie. Il se sentit retenu près d'elle par un invincible attrait. Sa visite durait déjà depuis deux heures, avant qu'il lui vînt à l'esprit qu'elle avait été trop longue. Cette circonstance aurait suffi pour alarmer notre héroïne, qui calculait avec plus de justesse la marche du temps ; mais les regards du lord l'instruisirent encore mieux de ce qui se passait dans son cœur. Quoiqu'il ne lui déclarât point ouvertement sa passion, il se servit d'expressions si vives, si tendres, qu'on n'aurait pu les attribuer à la galanterie, dans le siècle même où elle régnait ; et l'on sait qu'elle est bien passée de mode aujourd'hui.

Lady Bellaston avait été avertie sur-le-champ de l'arrivée du lord. La longueur de sa visite lui persuada que les choses allaient au gré de ses souhaits, et la confirma dans l'idée qui lui était venue, dès la seconde fois qu'elle l'avait vu avec Sophie. En femme prudente, elle jugea que son intervention était inutile au succès de l'affaire. Elle se borna donc à donner l'ordre de ne pas laisser sortir le lord, sans lui dire qu'elle voulait lui parler. Cependant elle imagina un projet dont elle ne doutait pas qu'il n'embrassât avec ardeur l'exécution.

Lord Fellamar (ainsi se nommait le jeune seigneur) ne fut pas plus tôt entré chez lady Bellaston, qu'elle lui dit : « Bon Dieu, milord, vous êtes encore ici ! Je craignais que mes gens, malgré les ordres que je leur avais donnés, ne vous eussent laissé partir. Je désirais de vous entretenir d'une affaire de quelque importance.

– En vérité, milady, répondit le lord, je ne m'étonne point que la longueur de ma visite vous ait surprise. Elle a duré deux grandes heures, et m'a paru plus courte de moitié.

– Que dois-je en conclure, milord ? La compagnie de celle qui peut faire oublier ainsi le temps, doit être bien agréable.

– Sur mon honneur, la plus agréable du monde. Dites-moi, je vous prie, milady, quel est cet astre éblouissant que vous avez tout-à-coup fait briller à nos yeux ?

– De quel astre parlez-vous, milord ? dit lady Bellaston avec un feint étonnement.

– Je parle de la jeune personne que je vis ici l'autre jour, à qui je donnai le bras hier au spectacle, de l'objet enfin de cette visite si ridiculement longue.

– Oh ! de ma cousine Western ? Eh bien ! milord, cet astre éblouissant est la fille d'un sot gentilhomme campagnard, arrivée pour la première fois à Londres il y a quinze jours.

– Sur mon âme, on jurerait qu'elle a été élevée à la cour. Sans parler de sa beauté, c'est un modèle de politesse, de grâce, d'esprit.

– À merveille, milord, je vois que ma cousine a gagné votre cœur.

– Plût à Dieu que j'eusse aussi gagné le sien ; car je brûle d'amour pour elle.

– Vous n'entendez pas mal vos intérêts, milord. Ma cousine est fille unique, elle aura une grande fortune. Son père possède un bien de trois mille livres sterling de revenu.

– Cela étant, je l'estime le meilleur parti de l'Angleterre.

– Si vous l'aimez, je désire fort que vous obteniez sa main.

– Milady, puisque vous me montrez tant de bienveillance, et que cette jeune personne est votre parente, voulez-vous me faire l'honneur de la demander pour moi à son père ?

– Parlez-vous sérieusement, milord ? dit lady Bellaston en affectant un air de gravité.

– J'espère, milady, que vous pensez trop bien de moi pour me croire capable de plaisanter avec vous sur un sujet de cette nature.

– En ce cas, je vais, sans perdre de temps, vous proposer à son père. Je ne doute point qu'il n'accueille avec joie votre demande ; mais il existe un obstacle dont je n'ose presque vous parler, et qui est pourtant insurmontable. Vous avez un rival, milord, un rival que ni vous ni personne ne viendrez à bout de supplanter, quoique je rougisse de le nommer.

– Sur ma parole, milady, vous m'avez glacé le cœur.

– Fi ! milord, je croyais plutôt vous avoir enflammé d'une ardeur nouvelle. Quoi ! vous êtes amoureux, et votre cœur se glace ! Je m'attendais que vous alliez me demander le nom de votre rival, afin de vous mesurer avec lui.

– Il y a, je vous jure, milady, peu de choses que je n'entreprisse pour obtenir votre charmante cousine ; mais dites-moi, je vous prie, quel est cet heureux mortel ?

– C'est, je rougis de l'avouer, ce que sont la plupart des hommes que nous traitons le mieux, un misérable, un aventurier, un bâtard, un faquin plus méprisable, à tous égards, que le dernier de vos laquais.

– Est-il possible qu'une jeune personne douée de tant de charmes, s'oublie au point de vouloir former une union si indigne d'elle ?

– Hélas ! milord, songez à ce que c'est que la province. La province est la perte de toutes les jeunes personnes. Elles s'y

remplissent la tête de mille idées d'amour romanesque, de mille extravagances dont un hiver entier passé à Londres en bonne compagnie, peut à peine les guérir.

– Votre cousine, milady, est d'un trop grand prix pour ne pas chercher à la sauver. Il faut prévenir sa ruine.

– Hélas ! milord, comment l'empêcher ? Sa famille a déjà fait tout ce qui était en son pouvoir ; mais la malheureuse est, je crois, ensorcelée. Elle veut absolument se perdre. Enfin, pour ne vous rien cacher, je crains tous les jours d'apprendre qu'elle s'est enfuie avec son amant.

– Ce que vous me dites-là, milady, m'affecte d'une manière sensible, et au lieu de diminuer l'amour que m'a inspiré votre cousine, ne fait qu'exciter ma compassion pour elle. Il faut, je le répète, trouver un moyen de sauver cet inestimable trésor. Avez-vous essayé sur elle le langage de la raison ? »

Lady Bellaston fit semblant de rire. « Mon cher lord, dit-elle, nous connaissez-vous assez peu, pour croire qu'il soit possible de combattre avec les armes de la raison l'inclination d'une jeune fille ? Autant vaudrait se donner de la tête contre un mur ; le temps, milord, le temps est le seul remède à la folie de ma cousine ; mais c'est un remède dont on ne peut espérer qu'elle fasse usage. Elle me jette dans des transes continuelles. Je ne vois de ressource que dans la violence...

– Que faire ? à quel expédient recourir ? Parlez, milady, il n'en est point que l'espoir d'une telle récompense ne m'engage à tenter.

– Je n'en connais réellement aucun, répondit lady Bellaston, après un moment de silence. » Puis hésitant encore : Sur mon honneur, dit-elle, cette petite fille me fait tourner la tête. Si l'on veut la sauver, il est nécessaire de se hâter... Comme je le disais, je ne vois de ressource que dans la violence... Ma cousine, milord, a toutes les qualités désirables. On ne peut lui re-

procher que cette ridicule inclination dont elle sentira bientôt la folie. Si vous avez pour elle un sincère attachement, je crois qu'il y aurait un moyen… mais un moyen désagréable et auquel je ne saurais penser sans effroi. Il demande du courage, je vous en avertis.

– J'en ai milady ; personne, j'espère, n'en doute. Il faudrait d'ailleurs en manquer étrangement pour reculer dans une pareille occasion.

– Ce n'est pas de votre courage, milord, c'est du mien que je doute. Je crains l'horrible danger auquel je m'expose. Il faut que j'aie en vous une confiance telle, qu'une femme sage n'en accorde guère à un homme, pour quelque raison que ce soit. »

Le lord n'eut pas de peine à la rassurer sur ce point ; car sa réputation était irréprochable, et la voix publique, en faisant son éloge, ne lui rendait que justice.

« Eh bien donc, dit lady Bellaston, je… je jure… cette idée me révolte… non… non, c'est impossible ; on doit, du moins, essayer de tout auparavant. Êtes-vous libre de dîner aujourd'hui avec moi ? Vous aurez l'occasion de voir à loisir miss Western. Croyez-moi, milord, il n'y a pas un instant à perdre. Je n'aurai que lady Betty, miss Eagle, le colonel Hamsted, et Tom Édouard. Ils s'en iront de bonne heure, et je ferai fermer ma porte. Vous pourrez alors vous expliquer plus clairement avec ma cousine. J'imaginerai même un moyen de vous convaincre de sa passion pour le misérable que je vous ai dépeint. »

Le lord remercia lady Bellaston, accepta son invitation, et la quitta pour aller faire sa toilette ; car la matinée commençait à s'avancer, c'est-à-dire que, suivant l'ancien style, il était trois heures après-midi.

CHAPITRE III.

Développement du complot.

Nos lecteurs ont déjà pu s'apercevoir que lady Bellaston tenait dans le grand monde un rang fort distingué ; mais c'était surtout dans *le petit monde* qu'elle brillait. On appelait ainsi une honorable société qui florissait depuis peu en Angleterre. Parmi ses bizarres statuts, il y en avait un très-remarquable. Comme le fameux club des héros qui se forma sur la fin de la dernière guerre, exigeait que chacun de ses membres se battît au moins une fois par jour, celui du *petit monde* obligeait de même les siens, hommes et femmes, à conter, au moins toutes les vingt-quatre heures, une historiette plaisante qu'ils devaient ensuite répandre dans le public.

On fit sur cette société beaucoup de contes ridicules et d'un genre tel, qu'on peut les supposer, sans injustice, de sa propre invention. On disait, par exemple, que le diable en était le président, et qu'assis dans un fauteuil, il occupait le haut bout de la table. Des recherches très-exactes nous ont convaincu que c'étaient de pures fables, et que l'assemblée se composait d'excellentes gens dont les innocents mensonges n'avaient pour but que l'amusement.

Tom Édouard faisait partie de cette joyeuse réunion. Lady Bellaston le jugea un instrument propre à seconder ses vues. En conséquence elle lui conta une histoire de sa façon, en le priant de ne la répéter que le soir à un certain signal qu'elle lui donnerait, lorsque tout le monde, excepté lord Fellamar et lui, se serait retiré, et pendant qu'on jouerait au whist.

Chers lecteurs, transportez-vous donc entre sept et huit heures du soir dans le salon de lady Bellaston. Cette dame, lord Fellamar, miss Western, et Tom Édouard, jouent au whist ; la dernière partie est sur le point de finir, lady Bellaston s'adresse à Tom Édouard et lui donne ainsi le signal convenu : « En vérité, Tom, vous êtes devenu depuis peu insupportable. Vous aviez coutume de nous conter toutes les nouvelles de la ville, et maintenant vous ne savez pas plus ce qui se passe dans le monde, que si vous aviez cessé d'y vivre.

– Ne vous en prenez pas à moi, milady, répondit Édouard, mais à la sottise du siècle. On ne fait plus rien qui mérite d'être cité... Attendez pourtant, à présent que j'y pense, il est arrivé un terrible accident au colonel Wilcox. Le pauvre colonel ! vous le connaissez, milord. Il n'y a personne qui ne le connaisse. Sur mon honneur, je suis fort en peine de lui.

– Et pourquoi, je vous prie ? dit lady Bellaston.

– Pourquoi ? il a tué ce matin un homme en duel : voilà tout. ».

Lord Fellamar, qui n'était pas dans le secret, demanda sérieusement qui il avait tué.

« Un jeune homme, répondit Édouard, qu'aucun de nous ne connaît, un nouveau débarqué du comté de Somerset, un nommé Jones, proche parent d'un M. Allworthy dont milord a, je crois, entendu parler. Je l'ai vu étendu mort dans un café. Ma foi, c'était un fort bel homme. »

Sophie commençait à donner, quand Tom Édouard parla d'un homme tué. Elle s'interrompit et prêta une oreille attentive ; car ces sortes d'histoires faisaient toujours beaucoup d'impression sur elle. Aussitôt qu'il eut achevé son récit, elle reprit les cartes, en donna trois à l'un, sept à l'autre, dix à un troisième, et laissant échapper le reste de ses mains, elle s'évanouit.

Il arriva ce qui arrive d'ordinaire en pareille occasion. On s'effraya d'abord, on appela ensuite au secours. À la fin, Sophie recouvra ses sens et demanda qu'on la conduisît dans sa chambre. Le lord pria lady Bellaston de l'y accompagner, afin de dissiper son erreur. Dès qu'elle fut seule avec Sophie : « Mon enfant, lui dit-elle, vos alarmes n'ont aucun fondement. Le prétendu duel n'est qu'une plaisanterie de mon invention. C'est moi qui me suis avisée de conter cette histoire à lord Fellamar et à Tom Édouard ; mais soyez sans inquiétude, ils n'ont pas le moindre soupçon de l'intérêt que vous y pouvez prendre. »

L'évanouissement de Sophie suffit à lord Fellamar pour le convaincre qu'on ne lui avait rien exagéré. Quand lady Bellaston fut de retour au salon, elle concerta avec lui un plan diabolique. Le lord, il est vrai, ne l'envisagea pas sous un jour si odieux ; car il promit et résolut sincèrement de réparer autant qu'il le pourrait ses torts envers la jeune personne, par le mariage. Nous ne doutons pas cependant que ce noir complot n'inspire une juste indignation au plus grand nombre de nos lecteurs. On en fixa l'exécution au lendemain à sept heures du soir. Lady Bellaston se chargea de prendre les mesures nécessaires pour que Sophie se trouvât seule dans son appartement ; et que le lord y fût introduit. Elle s'engagea à disposer tout dans cette vue, et à écarter, sous différents prétextes, la plupart de ses domestiques. Quant à mistress Honora, qu'il fallait bien, pour ne point exciter de soupçons, laisser auprès de sa maîtresse jusqu'à l'arrivée du lord, lady Bellaston devait l'attirer dans une chambre si éloignée du lieu où se passerait l'indigne scène, que la voix de Sophie ne pût s'y faire entendre.

Les choses ainsi réglées, lord Fellamar prit congé de lady Bellaston, qui alla se coucher, ravie d'un projet dont la réussite lui paraissait infaillible. Elle pensait qu'elle pourrait désormais entretenir avec Tom un libre commerce. Pour comble de bonheur, elle arrivait à son but par un artifice que personne ne lui imputerait, quand même l'aventure deviendrait publique. Elle se flattait d'ailleurs d'en prévenir l'éclat, en précipitant un ma-

riage auquel la malheureuse Sophie se verrait obligée de consentir, et qui serait pour toute sa famille un sujet de joie.

Le complice de lady Bellaston ne partageait pas sa tranquillité. Son âme était en proie à cette horrible anxiété si énergiquement peinte par Shakespeare :

Entre un projet atroce et l'exécution,

L'intervalle se passe en agitation.

Mille songes affreux tourmentent la pensée,

Et sans aucun repos tiennent l'âme oppressée.

Tandis que de la mort préparant l'instrument,

L'assassin pour frapper cherche un heureux moment,

Son esprit inquiet où la rage respire,

D'une brûlante fièvre éprouve le délire[55].

La violente passion du lord lui avait fait saisir avidement la première idée d'un projet d'autant plus excusable en apparence, qu'il venait d'une parente de Sophie. Mais quand la nuit, cette amie de la réflexion et du conseil, eut mis devant ses yeux

---

[55] Between the acting of a dreadful thing,

And the first motion, all the interim is

Like a phantasma, or a hideous dream :

The genius and the mortal instruments

Are then in council ; and the state of man

Like to a little kingdom, suffers then

The nature of an insurrection. *Shakespeare.*

l'action elle-même revêtue de ses noires couleurs, accompagnée de toutes les conséquences qui pouvaient et devaient naturellement en résulter, il commença à hésiter, ou plutôt à changer de pensée. Après un long combat entre l'honneur et la passion, le premier finit par l'emporter ; lord Fellamar résolut d'aller trouver lady Bellaston, et de renoncer au dessein qu'elle avait conçu.

Quoique la matinée fût déjà fort avancée, lady Bellaston était encore au lit, et Sophie était assise à côté d'elle, lorsqu'un domestique vint annoncer lord Fellamar. Lady Bellaston le fit prier d'attendre un moment. Dès que le domestique fut sorti, Sophie conjura sa cousine de ne point encourager les visites de cet odieux lord (elle l'appelait ainsi un peu injustement). « Je ne puis, dit-elle, me tromper sur ses intentions. Il m'a fait hier matin une déclaration d'amour : mais comme je suis décidée à ne point l'écouter, je vous conjure, madame, de ne plus me laisser seule avec lui, et de défendre, à vos gens de l'introduire jamais chez moi.

– Bon Dieu ! mon enfant, répondit lady Bellaston, vous autres provinciales vous voyez des amants partout. Un homme est-il poli avec vous, vous en concluez aussitôt qu'il vous fait la cour. Lord Fellamar est un des jeunes gens les plus galants de Londres. Je suis convaincue qu'il n'a pas les vues que vous lui supposez. Amoureux de vous ! ah ! je voudrais de tout mon cœur qu'il le fût ; et vous feriez une insigne folie de le refuser.

– Comme je ferai certainement cette folie, vous me permettrez, j'espère, de ne plus le recevoir.

– Ô mon enfant, ne craignez rien. Si vous avez résolu de vous enfuir avec votre Jones, je ne connais personne au monde qui puisse vous en empêcher.

– En vérité, madame, vous me faites injure. Je ne m'enfuirai avec aucun homme, et ne me marierai jamais sans le consentement de mon père.

– Eh bien, miss Western, si vous n'êtes pas d'humeur à voir du monde ce matin, vous pouvez retourner dans votre appartement. Pour moi, qui n'ai point peur du lord, je vais le recevoir dans mon cabinet de toilette.

Sophie remercia sa cousine et se retira. Un instant après lord Fellamar entra chez lady Bellaston.

CHAPITRE IV.

Une femme qui fait servir son éloquence au succès d'un mauvais dessein est un dangereux avocat

Lady Bellaston traita les scrupules du jeune lord avec ce dédain qu'un vieux scélérat témoigne pour la conscience, encore timorée, d'un novice dans la carrière du crime. « Mon cher lord, lui dit-elle, vous avez certainement besoin de cordiaux. Je vais envoyer demander à lady Edgely un flacon de ses meilleurs sels. Fi donc ! ayez plus de résolution. Êtes-vous effrayé du mot de rapt ? ou craignez-vous... En vérité, si l'histoire d'Hélène était moderne, je la croirais fabuleuse : je veux dire en ce qui concerne la conduite de Pâris, non la passion de la dame ; car les femmes ont aimé de tout temps les hommes de cœur. On conte encore une autre histoire des Sabines, et celle-là, grâce au ciel, est aussi fort ancienne. Vous vous étonnerez peut-être de mon érudition. M. Hooke nous dit, ce me semble, que ces Sabines devinrent ensuite d'assez bonnes femmes. Je ne pense pas que beaucoup de femmes de ma connaissance aient été enlevées par leurs maris.

– De grâce, chère lady Bellaston, épargnez-moi.

– Eh ! mon cher lord, croyez-vous qu'il y ait une seule femme en Angleterre, quelque prude qu'elle paraisse, qui ne se moquât de vous dans le fond du cœur ? Vous me forcez à vous tenir un étrange langage, et à trahir indignement les secrets de mon sexe. Mais il me suffît de savoir que mes intentions sont pures, et que je sers les intérêts de ma cousine. Oui, je me flatte,

après tout, que vous serez pour elle un bon mari : sans quoi je ne lui conseillerais sûrement pas de sacrifier son bonheur à un vain titre. Je serais inconsolable qu'elle pût me reprocher un jour de lui avoir fait perdre un homme de cœur ; car les ennemis mêmes de votre rival rendent justice à son courage. »

Que ceux qui ont eu le plaisir de recevoir d'une femme ou d'une maîtresse de pareilles leçons, veuillent bien nous dire si la douceur de l'organe en diminue en rien l'amertume. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles firent sur l'esprit du lord une impression telle, que Démosthène et Cicéron, avec toute leur éloquence, n'auraient pu en produire une semblable.

Lady Bellaston, s'apercevant qu'elle avait irrité l'orgueil du jeune lord, appela, en habile orateur, d'autres passions à son secours. « Milord, dit-elle, d'un ton plus grave ; ayez la bonté de vous souvenir que c'est vous qui m'avez parlé le premier de votre amour pour ma cousine. Ne vous figurez pas que je veuille vous la jeter à la tête. Une fortune de quatre-vingt mille livres sterling peut se passer d'avocat, et se recommande d'elle-même.

– Miss Western n'a pas besoin, milady, que sa fortune la recommande. Jamais femme n'eut à mes yeux la moitié de ses charmes.

– Pardonnez-moi, milord, dit lady Bellaston en se regardant dans la glace, on a vu, je vous assure, des femmes qui avaient plus de la moitié de ses charmes : non que j'aie dessein de rabaisser ceux de ma cousine. C'est une fille adorable sans doute, et sous peu d'heures elle sera dans les bras d'un homme qui certainement ne la mérite pas, mais à qui on ne saurait refuser du cœur.

– Je l'espère, milady, tout en convenant avec vous que je ne la mérite pas. Car si le ciel ni vous ne trompez mes vœux, elle sera sous peu d'heures dans mes bras.

– À merveille, milord. Je vous promets que vous n'éprouverez point d'obstacle de ma part ; et je suis convaincue qu'avant la fin de cette semaine, je pourrai vous traiter de cousin. »

Le reste de l'entretien se passa en exclamations, en excuses, en compliments qu'on aurait pu entendre avec plaisir de la bouche même des personnages, mais qui seraient fort insipides dans un récit. Nous terminerons donc ici le dialogue, et nous nous hâterons d'arriver à l'heure fatale où tout était préparé pour la ruine de l'infortunée Sophie.

Comme ce sujet est le plus tragique de notre histoire, nous le traiterons dans un chapitre particulier.

CHAPITRE V.

Contenant des faits dont quelques-uns pourront émouvoir, et d'autres surprendre le lecteur.

Sept heures venaient de sonner ; Sophie, seule dans sa chambre, accablée de tristesse, lisait une tragédie : c'était le *Fatal mariage.* À la scène où la malheureuse Isabelle dispose de son anneau nuptial, le livre tomba de ses mains et un torrent de larmes inonda son sein. Elle était depuis quelques moments dans cette situation, quand lord Fellamar entra. À sa vue, elle se leva en tressaillant. Le lord s'avança vers elle, et lui fit une profonde révérence : « Je crains, dit-il, miss Western, d'être entré chez vous un peu brusquement.

– En effet, milord, cette visite inattendue a lieu de me surprendre.

– Inattendue, mademoiselle ! mes yeux ont donc été des interprètes bien infidèles de mes sentiments, la dernière fois que j'ai eu l'honneur de vous voir ? sans quoi vous n'auriez pas cru possible de retenir mon cœur captif, sans recevoir l'hommage de votre esclave. »

Sophie tout interdite répondit, comme elle le devait, par un regard de dédain à ce compliment ampoulé.

Le lord lui en adressa un autre encore plus emphatique que le premier.

« Milord, repartit la tremblante Sophie, vous avez perdu le sens. Il n'y a que ce moyen d'excuser votre étrange démarche.

– Je suis en effet, mademoiselle, dans l'état où vous me supposez ; et vous me pardonnerez sûrement la violence d'un transport dont vous êtes la cause. L'amour a tellement égaré ma raison, que je puis à peine répondre de moi.

– En vérité, milord, je ne comprends rien à votre langage, ni à votre conduite.

– Souffrez, mademoiselle, que j'explique l'un et l'autre à vos genoux, en vous faisant l'aveu d'une passion qui va jusqu'au délire. Ô céleste et adorable créature, où trouver des expressions pour peindre les sentiments de mon cœur ?

– Je ne puis, milord, en entendre davantage. Vous m'obligez à vous fuir.

– N'ayez pas la cruauté de me quitter ainsi. Si vous connaissiez la moitié des tourments que j'endure, votre âme sensible aurait pitié du mal que vos yeux m'ont fait. » Puis poussant un profond soupir et s'emparant de sa main, il se répandit pendant quelques minutes en discours qui ne seraient guère plus agréables au lecteur qu'ils ne le furent a Sophie. Il finit par lui déclarer que, s'il était maître du monde, il le mettrait à ses pieds.

Sophie retira vivement sa main de la sienne : « Et moi, monsieur, s'écria-t-elle d'un ton plein de fierté, je vous proteste que je repousserais avec un égal mépris et le présent et celui qui me l'offrirait. »

Elle voulut sortir ; le lord la retint par la main. « Pardonnez-moi, dit-il, ange du ciel, pardonnez-moi une hardiesse où le désespoir seul a pu me porter. Ah ! si j'avais osé me flatter que vous daignassiez agréer un titre et une fortune qui, bien qu'inférieurs à votre mérite, ne sont point à mépriser, je vous en aurais fait humblement l'hommage ; mais je ne saurais me ré-

soudre à vous perdre, non, j'aimerais mieux perdre la vie. Vous êtes, vous devez être, vous serez à moi.

– Milord, renoncez, je vous prie, à de vaines prétentions. Je n'entendrai pas un mot de plus. Laissez ma main, milord, je suis décidée à vous quitter sur-le-champ, et à ne vous revoir jamais.

– Eh bien, mademoiselle, il faut que je profite de l'occasion qui s'offre à moi ; car je ne puis ni ne veux vivre sans vous.

– Que voulez-vous dire, milord ? Je vais appeler les gens de milady.

– Je n'ai, mademoiselle, d'autre crainte que celle de vous perdre ; et j'userai, pour prévenir ce malheur, de l'unique moyen que me laisse le désespoir. » En parlant ainsi, il la saisit dans ses bras. Elle jeta un cri perçant qui aurait infailliblement amené quelqu'un à son secours, si lady Bellaston n'avait pris soin d'écarter tout le monde.

La fortune n'abandonna point notre héroïne dans cette extrémité. Un bruit confus éclata en ce moment, et couvrit presque sa voix. Toute la maison retentit de ces cris : « Où est-elle ? Dieu me damne, je saurai bien la déterrer. Montrez-moi sa chambre, vous dis-je. Où est ma fille ? Je sais qu'elle est ici, et je veux la voir. Est-elle en haut ? Conduisez-moi chez elle. » À ces derniers mots la porte s'ouvrit avec fracas, et l'écuyer Western entra accompagné du ministre Supple, et suivi d'une troupe de valets.

À quel excès de détresse devait être réduite la pauvre Sophie, pour que la voix d'un père furieux frappât agréablement son oreille ! Ce fut pourtant l'effet qu'elle produisit. L'écuyer arriva bien à propos. Sa présence seule pouvait préserver sa fille d'une douleur éternelle.

Sophie, malgré son effroi, reconnut aussitôt la voix de son père, et le lord, malgré son emportement, entendit celle de la raison qui lui dit que le moment d'exécuter son infâme dessein

était passé. Les mots de fille et de père prononcés plusieurs fois, l'un par l'écuyer dans sa colère, l'autre par Sophie dans sa lutte contre le lord, ne laissant à Fellamar aucun doute sur la qualité de l'étranger qui venait d'arriver, il crut devoir abandonner sa proie, sans avoir obtenu d'autre succès que de déranger un peu le mouchoir de Sophie, et de laisser sur son cou charmant l'empreinte de ses brutales caresses.

Si l'imagination du lecteur ne vient à notre secours, jamais nous ne pourrons lui peindre la situation de miss Western et du lord, à l'instant où l'écuyer entra dans la chambre. Qu'on se figure d'un côté Sophie tremblante sur son fauteuil, pâle, en désordre, hors d'haleine, lançant à Fellamar des regards d'indignation, effrayée, mais plus contente encore de l'arrivée de son père ; de l'autre côté, le lord assis près d'elle, les boucles de ses cheveux défrisées, son jabot froissé, et dans tous ses traits la surprise, le dépit, et la honte.

Quant à M. Western, il se trouvait alors au pouvoir d'un ennemi qui poursuit bien souvent, et manque rarement d'atteindre la plupart de nos gentilshommes campagnards : pour parler sans figure, il était ivre. Son impétuosité naturelle, redoublée par l'effet du vin, le fit courir aussitôt vers sa fille. Dans sa fureur, il l'accabla des plus grossières injures ; peut-être même l'eût-il frappée, si le ministre Supple ne se fût jeté entre elle et lui, en s'écriant : « Au nom de Dieu, monsieur, songez que vous êtes dans la maison d'une dame de distinction. Calmez-vous, je vous en conjure ; vous devriez être pleinement satisfait d'avoir retrouvé vôtre fille. Ce n'est pas à nous, c'est au ciel qu'appartient la vengeance. Je remarque sur le visage de la jeune personne une véritable contrition. Je suis sûr que si vous daignez lui pardonner, elle se repentira de ses fautes passées et rentrera dans le devoir. »

La force physique du ministre avait d'abord été plus efficace que son éloquence. Toutefois ses dernières paroles firent quelque impression sur l'écuyer. « Eh bien ! dit-il, je lui par-

donnerai, si elle consent à l'épouser. Oui, Sophie, je te pardonnerai tout, si tu consens à l'épouser. Tu ne réponds rien ? L'épouseras-tu ? Dis-moi, de par tous les diables, l'épouseras-tu ? Pourquoi ne réponds-tu pas ? À-t-on jamais vu une créature si obstinée ?

– De grâce, monsieur, répliqua le ministre, un peu plus de modération, s'il vous plaît. Vous effrayez tellement cette jeune personne, que vous lui ôtez l'usage de la parole.

– Morbleu ! répondit l'écuyer, tu prends son parti, je crois, tu oses la soutenir ! Voilà vraiment un drôle de ministre, qui se range du côté d'un enfant rebelle. Ouf, oui, je te donnerai un bénéfice, tu peux y compter ; j'aimerais mieux en donner un au diable.

– Je vous demande humblement pardon, monsieur, reprit Supple, votre seigneurie s'est méprise sur mon intention. »

Lady Bellaston entra en ce moment, et s'avança vers l'écuyer, qui ne la vit pas plus tôt, que pour se conformer aux instructions de sa sœur, il lui fit, à la mode campagnarde, un profond salut accompagné du compliment le mieux tourné qu'il put imaginer. Venant ensuite au sujet de ses plaintes : « Vous voyez devant vous, milady ma cousine, dit-il, la fille la plus désobéissante qu'il y ait au monde. Elle s'est prise d'une folle passion pour un misérable qui n'a pas un sou vaillant, et elle refuse d'épouser un des meilleurs partis de l'Angleterre que nous lui avons destiné.

– En vérité, cousin Western, répondit lady Bellaston, vous faites tort à votre fille. Elle a certainement plus de raison que vous ne lui en supposez. Je suis persuadée qu'elle ne refusera pas un parti qui doit lui paraître si avantageux. »

C'était de la part de lady Bellaston une méprise volontaire ; car elle savait très-bien de qui M. Western voulait parler. Peut-

être aussi croyait-elle qu'il accepterait sans difficulté la proposition de lord Fellamar.

« Entendez-vous, ma fille, reprit l'écuyer, ce que dit milady ? Toute votre famille est pour ce mariage. Allons, Sophie, sois bonne fille, obéis et rends ton père heureux.

– Si ma mort peut vous rendre heureux, mon père, répondit Sophie, vous ne tarderez pas à l'être.

– C'est un mensonge, Sophie, un insigne mensonge, et vous le savez bien.

– En effet, miss Western, dit lady Bellaston, vous offensez votre père. Il n'envisage dans cette alliance que votre intérêt, et tous vos amis doivent voir comme moi l'honneur qui en rejaillira sur la famille.

– Oui, sur toute la famille, répéta l'écuyer. D'ailleurs la proposition ne vient pas de moi. C'est sa tante qui en a eu la première idée ; tu le sais, Sophie. Allons, encore une fois, je t'en prie, sois bonne fille, et promets-moi devant ta cousine de l'épouser.

– Chère Sophie, dit lady Bellaston, laissez-moi lui donner votre main. C'est aujourd'hui la mode d'abréger le temps. On ne le perd plus à se faire la cour.

– Bah ! reprit l'écuyer, que parlez-vous de temps ? N'en auront-ils pas assez pour se faire la cour après le mariage ? »

Lord Fellamar, persuadé qu'il était l'objet de la pensée de lady Bellaston, et n'ayant jamais ouï dire un mot de Blifil, ne douta point que ce ne fut aussi de lui que parlait M. Western. S'approchant donc de l'écuyer : « Monsieur, lui dit-il, quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous personnellement, comme je vois que vous daignez agréer ma demande et combler mes vœux, souffrez que j'intercède en faveur de cette jeune per-

sonne, et que je vous conjure de ne pas la presser davantage en ce moment.

– Vous, monsieur, intercéder en faveur de ma fille ? À quel sujet ? Qui diable êtes-vous ?

– Monsieur, je suis lord Fellamar, l'heureux mortel à qui vous avez fait, j'espère, l'honneur de l'accepter pour gendre.

– Vous êtes un faquin, malgré votre habit brodé. Vous, mon gendre ! Que le diable vous emporte !

– Monsieur, j'aurai plus de patience avec vous qu'avec tout autre. Je dois pourtant vous avertir que je n'ai pas coutume d'entendre de sang-froid un pareil langage.

– Fâche-toi tant qu'il te plaira. Crois-tu me faire peur, parce que tu as une broche pendue à ton côté ? Quitte ta rapière, et je te montrerai à te mêler de ce qui ne te regarde pas ; je t'apprendrai à me traiter de beau-père ; approche, et je te donnerai sur les oreilles.

– Cela suffit, monsieur, je ne ferai point de scène devant ces dames. Nous nous reverrons. Je vous salue, monsieur ; lady Bellaston, votre très-humble serviteur. »

Le lord ne fut pas plus tôt sorti, que lady Bellaston s'écria : « Juste ciel ! mon cousin, que venez-vous de faire ? Savez-vous qui vous avez insulté ? C'est un seigneur aussi distingué par sa fortune que par son rang. Il a fait hier à votre fille une proposition que vous auriez sans doute accueillie avec la plus vive satisfaction.

– Parlez pour vous, cousine. Quant à moi, je ne veux avoir affaire à aucun de vos lords. Ma fille épousera un honnête gentilhomme de province. Je lui en ai choisi un, et elle l'épousera. Je suis très-fâché, milady, de l'embarras qu'elle vous a causé. »

Lady Bellaston releva poliment le mot d'embarras.

« Vous êtes trop bonne, repartit l'écuyer, soyez persuadée de ma reconnaissance. Ce que vous avez fait pour ma fille, je le ferais pour vous. Entre parents on doit s'obliger réciproquement. Milady, je vous souhaite le bonsoir. – Allons, mademoiselle, dit-il à Sophie, suivez-moi de bonne grâce, ou je vous ferai porter dans la voiture.

– Je vous suivrai, mon père, répondit Sophie, sans qu'il soit besoin d'employer la violence ; mais permettez-moi d'aller en chaise à porteurs, car je suis hors d'état de supporter la voiture.

– Bon ! voudrais-tu me faire accroire que tu ne peux aller en voiture ? Tu plaisantes sans doute ? Oh ! je ne te perdrai plus de vue que tu ne sois mariée, je t'en réponds.

– Je le vois, mon père, vous avez résolu de me faire mourir.

– Eh bien, meurs, et va-t-en au diable, si un bon mari doit te faire mourir. Je ne donnerais pas un sou, pas un liard d'un enfant rebelle. » En prononçant ces mots il la saisit violemment par le bras. Le ministre s'entremit encore une fois, et le conjura d'user de douceur. Western furieux lui imposa silence en jurant. « Te crois-tu donc en chaire ? lui dit-il. Tu sais que je ne t'écoute guère, même quand tu y es. Apprends que je ne suis pas homme à recevoir des leçons de toi, et à me laisser mener par un prêtre. Bonsoir, milady. Allons, Sophie, sois bonne fille, et tout ira bien. Tu l'épouseras, morbleu ! tu l'épouseras. »

Honora, qui attendait au bas de l'escalier, fit à l'écuyer une profonde révérence, et se mit en devoir de suivre sa maîtresse. Western la repoussa rudement. « Halte-là, m'amie, s'écria-t-il, halte-là. Je vous défends de remettre désormais le pied chez moi.

– Eh quoi ! mon père, dit Sophie, voulez-vous m'ôter ma femme de chambre ?

– Oui, mademoiselle, je le veux ; mais n'ayez pas peur d'en manquer. Je vous en donnerai une autre, et une meilleure

qu'Honora. Non, non, Sophie, ne comptez plus sur cette rusée coquine pour favoriser vos escapades. »

Il emballa ensuite sa fille et le ministre dans un fiacre, y monta après eux, et ordonna au cocher de le conduire à son auberge. Pendant le chemin il ne dit pas un mot à Sophie, et ne s'occupa qu'à faire au ministre Supple un sermon sur le respect que les inférieurs doivent à leurs supérieurs.

On peut croire que l'écuyer aurait eu plus de peine à emmener sa fille, si lady Bellaston avait voulu la retenir ; mais, dans le fait, elle était charmée de la captivité à laquelle Sophie allait être condamnée ; et le complot formé par elle avec lord Fellamar ayant échoué, elle n'envisageait pas sans plaisir les mesures rigoureuses qu'on se disposait à prendre pour séparer à jamais Sophie de Tom Jones.

CHAPITRE VI.

Par quels moyens l'écuyer était parvenu à découvrir sa fille.

Dans un grand nombre d'histoires le lecteur est forcé de se prêter, sans qu'on lui donne d'explication satisfaisante, à des événements beaucoup plus étranges que l'arrivée subite de M. Western chez lady Bellaston. Nous n'en userons pas ainsi à son égard. Le désir de l'obliger toutes les fois que la chose est en notre pouvoir, nous engage à lui apprendre sur-le-champ par quels moyens l'écuyer était parvenu à découvrir sa fille.

Nous avons insinué dans le troisième chapitre du livre précédent (car ce n'est pas notre usage d'entrer dans plus de détails, que la circonstance n'en exige) ; nous avons insinué, disons-nous, que mistress Fitz-Patrick, qui souhaitait ardemment de se réconcilier avec son oncle et sa tante Western, croyait en trouver le moyen, en préservant sa cousine, par un bon office, d'une faute semblable à celle qui avait attiré sur elle-même le courroux de sa famille. Elle résolut donc, après de mûres réflexions, d'instruire sa tante Western du lieu où était Sophie, et lui adressa la lettre suivante, que nous rapporterons tout entière pour plus d'une raison :

« Madame,

« Le motif qui me détermine à écrire cette lettre la rendra peut-être agréable à ma chère tante ; j'ose au moins m'en flatter par rapport à l'une de ses nièces, si je n'ai pas le même espoir pour ce qui concerne l'autre.

« Je vous dirai sans plus de préambule, qu'au moment où, accablée sous le poids du malheur, j'allais me jeter à vos pieds, j'ai rencontré par un singulier hasard, ma cousine Sophie, dont vous connaissez l'histoire mieux que moi, quoique, hélas ! je ne la connaisse que trop bien. Oui, j'en sais assez pour être convaincue que si l'on ne se hâte de l'arrêter, elle va se précipiter dans l'abîme où je suis tombée, pour avoir rejeté avec autant d'imprévoyance que de folie vos salutaires conseils.

« En un mot, j'ai vu le jeune homme dont elle est éprise, j'ai même passé hier avec lui une partie de la journée ; je vous assure qu'il est charmant. Vous dire comment je l'ai connu, serait un détail dénué d'intérêt. J'ai cru devoir ce matin changer de logement pour l'éviter, et ne point lui fournir involontairement le moyen de découvrir la demeure de ma cousine ; car il l'ignore encore, et il est à propos qu'il continue à l'ignorer jusqu'à ce que mon oncle l'ait mise en sûreté. Le temps est précieux ; il suffit de vous apprendre qu'elle est chez lady Bellaston. J'ai vu cette dame, et je lui soupçonne fort l'intention de la cacher à sa famille. Vous savez, madame, que c'est une étrange femme. Rien ne me siérait moins que de prétendre donner des avis à une personne aussi clairvoyante, aussi expérimentée que vous. Je me borne donc au simple exposé des faits.

« J'espère, madame, que ma conduite en cette circonstance me recommandera à la bienveillance d'une parente toujours si zélée pour l'honneur et pour le véritable intérêt de notre famille, et me redonnera quelque titre à son amitié, qui m'a rendue jadis si heureuse, et sans laquelle je ne puis l'être à l'avenir.

« Je suis avec le plus profond respect,

« Madame,

« Votre très-humble et très-obéissante nièce et servante,

« HENRIETTE FITZ-PATRICK. »

Mistress Western était chez son frère, quand elle reçut cette lettre. Depuis la fuite de sa nièce, elle lui tenait fidèle compagnie pour le consoler dans son affliction. Or on connaît par l'échantillon que nous en avons donné précédemment, la nature des consolations dont elle lui administrait une dose journalière.

Elle était debout, le dos tourné au feu, une prise de tabac à la main, occupée, selon sa coutume, à réconforter l'écuyer qui fumait sa pipe, au sortir de table. Après avoir lu la lettre de mistress Fitz-Patrick, elle la remit à son frère. « Tenez, lui dit-elle, voici des nouvelles de votre brebis égarée. La fortune vous l'a rendue ; et si vous voulez vous laisser gouverner par mes conseils, il est encore possible de la sauver. »

L'écuyer eut à peine parcouru la lettre, qu'il sauta de son fauteuil, jeta sa pipe au feu, et poussa un cri de joie. Il appela ensuite ses gens, demanda ses bottes, ordonna qu'on sellât *le Chevalier* et plusieurs autres chevaux, et qu'on courut chercher le ministre Supple. Cela fait, il se tourna vers sa sœur, la prit brusquement par le milieu du corps, et la serrant dans ses bras : « Morbleu ! dit-il, vous n'avez pas l'air content. On vous croirait fâchée que j'aie retrouvé ma fille ?

– Mon frère, répondit-elle, les habiles politiques qui pénètrent le fond des choses, les voient souvent sous un aspect bien différent de celui qu'elles offrent à la surface. L'affaire est, j'en conviens, moins désespérée que ne le paraissait la situation de la Hollande, quand Louis XIV était aux portes d'Amsterdam ; mais elle exige, mon frère, pardonnez ma franchise, une certaine délicatesse dont je vous crois peu capable. Il faut avec une femme du rang de lady Bellaston un ton et des manières qui demandent, je le crains, plus de connaissance du monde que vous n'en avez.

– Ma sœur, je sais que vous faites peu de cas de mon esprit ; mais je vous montrerai dans cette occasion si je suis un sot. Vous doutez de ma capacité ! Pensez-vous que j'aie vécu si longtemps sans avoir acquis quelque connaissance des lois du

pays ? Je sais que je puis prendre mon bien partout où je le trouve. Qu'on me dise où est ma fille, et si je ne viens pas à bout de m'en ressaisir, traitez-mot d'imbécile tant que je vivrai. Il y a des juges de paix à Londres comme ailleurs.

– Vous me faites trembler. Vous allez gâter une affaire qui pourrait réussir selon vos vœux, si vous consentiez à suivre mes avis. Vraiment, mon frère, vous imaginez-vous qu'on attaque la maison d'une femme de qualité avec des juges de paix et des brutaux d'huissiers ? Apprenez de quelle manière il faut vous comporter. Aussitôt que vous serez arrivé à Londres, votre premier soin doit être de vous procurer un habit décent ; car assurément, mon frère, le vôtre ne l'est pas. Vous enverrez ensuite offrir vos hommages à lady Bellaston, et lui ferez demander la permission de l'aller voir. Elle vous l'accordera sans difficulté. Quand vous serez admis en sa présence, vous lui conterez votre histoire, et vous n'oublierez pas de me nommer à propos ; car, quoique parents, vous ne vous connaissez, je crois, que de vue. Je suis sûre qu'après vous avoir entendu, elle retirera sa protection à ma nièce, qui lui en a certainement imposé. Telle est la marche que vous devez suivre. Mais des juges de paix ! des huissiers ! fi ! peut-on faire un pareil outrage à une femme de qualité, dans un pays civilisé ?

– Au diable la qualité ! C'est, par ma foi, un pays merveilleusement civilisé que celui où les femmes sont au-dessus de la loi. Quoi ! il faut que j'envoie faire des compliments, à une coquine qui soustrait une fille à son père, et que j'attende patiemment sa réponse ! Je ne suis point aussi ignorant que vous le pensez ; c'est moi qui vous le dis, ma sœur. Vous voudriez me persuader que les femmes sont au-dessus de la loi. Il n'en est rien. J'ai entendu dire au président des assises que personne n'était au-dessus de la loi ; mais la loi dont vous parlez est, je suppose, une loi d'Hanovre.

– M. Western, je crois, Dieu me pardonne, que votre ignorance va tous les jours en croissant. Vous êtes devenu un véritable ours.

– Pas plus ours que vous, ma sœur Western ; parbleu ! vous pouvez parler de politesse tant qu'il vous plaira ; ce n'est certes pas avec moi que vous vous en piquez. Je ne suis pas un ours, entendez-vous ? Il me serait facile de répondre à votre compliment par un autre ; mais je veux vous montrer que je suis plus poli que certaines personnes.

– M. Western, dites tout ce que vous voudrez ; je vous méprise trop pour me fâcher de rien. Au reste, cette nièce dont je tais l'odieux nom irlandais, rend justice, dans sa lettre, à mes sentiments. Oui, j'ai à cœur la considération de ma famille, ainsi que l'intérêt de votre fille, qui en fait partie, et j'ai résolu d'aller à Londres pour y traiter l'affaire en personne ; car en vérité, mon frère, vous n'êtes pas propre à figurer comme négociateur dans une cour polie. Le Groenland, le Groenland, voilà le théâtre qui convient à vos talents.

– Grâce au ciel je ne vous comprends pas. Vous retombez dans votre jargon hanovrien. Toutefois je ne veux pas être en reste de politesse avec vous ; et si vous me pardonnez ma vivacité, je vous pardonne aussi la vôtre. J'ai toujours pensé qu'entre parents, c'était une folie de se brouiller pour des bagatelles. Vous échappe-t-il dans la discussion une parole un peu piquante, on vous en répond une autre sur le même ton. C'est un prêté pour un rendu. Quant à moi, je n'ai point de rancune ; et je vous sais, ma sœur, un gré infini de la résolution que vous annoncez d'aller à Londres ; je n'y ai fait que deux voyages en ma vie, et n'y suis resté chaque fois qu'une quinzaine de jours. Vous jugez qu'en si peu de temps j'ai mal appris à connaître les rues et les gens. Jamais je ne vous ai contesté votre supériorité dans la science du monde. Ce serait de ma part une prétention aussi ridicule que si vous vous avisiez de me disputer l'art de conduire une meute, ou de surprendre un lièvre au gîte.

– C’est, je vous jure, ce que je me garderai bien de faire.

– Et moi, je vous jure à mon tour que je rendrai toujours justice à vos lumières. »

Alors, pour emprunter une expression de mistress Western, il se forma une ligue entre les parties belligérantes. Le ministre arriva sur ces entrefaites, et les chevaux étant prêts, M. Western partit, après avoir promis à sa sœur de ne point s’écarter de ses instructions. Celle-ci se prépara de son côté à le suivre le lendemain.

Chemin faisant, M. Western et le ministre tinrent conseil ensemble. Tous deux furent d’avis qu’on pouvait très-bien se dispenser des formalités prescrites par mistress Western, et l’écuyer se conduisit comme on l’a raconté.

CHAPITRE VII.

Diverses mésaventures qui arrivent à Jones.

Telle était la situation des choses, lorsque Honora arriva chez mistress Miller, et fit demander M. Jones, ainsi qu'on l'a vu plus haut. Dès qu'elle fut seule avec lui : « Ô mon cher monsieur, lui dit-elle, comment aurai-je la force de vous apprendre ce qui s'est passé ? Vous êtes perdu, monsieur... C'en est fait de ma pauvre maîtresse, et de moi aussi.

– Qu'est-il arrivé à Sophie ? s'écria Jones d'un air égaré.

– Tout ce qu'il y a de plus affreux. Ah ! je ne retrouverai jamais une pareille maîtresse. Faut-il que j'aie assez vécu pour voir ce triste jour ? »

Jones pâlit, et saisi d'un soudain tremblement, il ne put que balbutier.

« Ô monsieur Jones, poursuivit Honora, j'ai perdu pour toujours ma maîtresse.

– Comment ? quoi ? Au nom de Dieu, expliquez-vous... Ô ma chère Sophie !

– Vous avez raison de l'appeler ainsi. C'était pour moi la meilleure des maîtresses. Je ne retrouverai de ma vie une pareille place.

– Au diable votre place ! Où est ma Sophie ? qu'est-elle devenue ?

– Oui sans doute, les domestiques peuvent aller au diable. Qu'on les chasse, qu'on les réduise à la misère, peu importe. Ils ne sont pas de chair et d'os comme d'autres. Non sûrement, on ne s'inquiète point de leur sort.

– Si vous avez dans l'âme quelque sentiment de compassion, apprenez-moi sur-le-champ, je vous en conjure, ce qu'est devenue Sophie.

– J'ai plus de compassion pour vous que vous n'en avez pour moi. Je ne vous donne pas au diable, parce que vous avez perdu l'objet le plus digne de votre amour. Oh ! vous êtes bien à plaindre, et je le suis aussi ; car s'il y eut jamais une bonne maîtresse...

– Qu'est-il arrivé ? s'écria Jones hors de lui.

– Tout ce qu'il y avait de pis à craindre pour vous et pour moi. Son père est débarqué subitement à Londres, et nous l'a enlevée à tous deux. »

Jones se jeta à genoux, et rendit grâces au ciel de ce qu'il n'était arrivé rien de pis.

« Rien de pis ! répéta Honora ; et que pouvait-il nous arriver de pis à l'un et à l'autre ? Il l'a emmenée en jurant qu'elle épouserait M. Blifil : voilà pour vous ; et pour moi, pauvre malheureuse, il m'a mise à la porte.

– En vérité, Honora, vous m'avez glacé d'effroi. Je m'imaginais que Sophie avait éprouvé tout-à-coup le plus cruel des malheurs, un malheur auprès duquel son union avec Blifil ne me semblerait qu'une peine légère. Mais tant qu'on vit, ma chère Honora, il y a de l'espoir. On ne marie point les filles par force, dans un pays libre comme le nôtre.

– Vous avez raison, monsieur, il peut vous rester quelque espoir à vous ; mais, hélas ! il n'en est plus pour moi : et vous devez sentir, monsieur, que ma disgrâce provient du zèle que

j'ai mis à vous servir. L'écuyer n'a d'autre reproche à me faire que d'avoir pris votre parti contre M. Blifil.

– Oui, mistress Honora, je sais les obligations que je vous ai, et je ne négligerai rien pour vous dédommager.

– Eh ! monsieur, le seul moyen de dédommager une pauvre domestique de la perte de sa place, c'est de lui en procurer une autre aussi bonne.

– Ne vous désespérez pas, mistress Honora, je me flatte de vous faire rentrer dans celle que vous avez perdue.

– Hélas ! monsieur, comment croire qu'il y ait du remède à mon malheur, quand je vois que la chose est impossible ? M. Western est si prévenu contre moi ! Je pourrais cependant concevoir quelque espérance, si vous épousiez un jour ma maîtresse ; ce que je désire de tout mon cœur : car vous êtes un brave et bon jeune homme. Vous l'aimez, j'en suis sûre, et je vous réponds qu'elle vous aime autant que sa vie ; on ne saurait le nier. Pour peu qu'on ait de rapports avec elle, cela se voit clairement. Cette chère demoiselle ne sait rien dissimuler. Or, si, en s'aimant de la sorte, on n'est pas heureux, qui donc le sera ? Le bonheur ne dépend pas toujours du bien qu'on possède. D'ailleurs, ma maîtresse en a assez pour deux. Assurément il y aurait une grande cruauté à séparer deux amants si passionnés l'un pour l'autre. Quant à moi, je suis convaincue que vous finirez par être unis. Si c'est votre destinée, elle s'accomplira. Lorsqu'un mariage est écrit dans le ciel, tous les tribunaux du monde ne peuvent l'empêcher. Je souhaiterais, je l'avoue, que le ministre Supple eût le courage de représenter à l'écuyer, qu'en forçant l'inclination de sa fille, il abuse de l'autorité paternelle ; mais le pauvre ministre est dans une position dépendante. S'il blâme en arrière la conduite de son patron, il n'ose, tout honnête et religieux qu'il est, se permettre la plus simple observation devant lui. Je ne l'ai jamais vu si hardi que tout à l'heure. J'ai craint que l'écuyer ne le frappât... Allons, monsieur, ne vous abandonnez point à la tristesse. Il ne faut désespérer de rien,

tant que vous serez sûr de ma maîtresse ; et je vous garantis que vous pouvez l'être. Jamais on ne la fera consentir à en épouser un autre que vous ; mais j'ai grand'peur que son père ne la maltraite dans un accès de colère ; car il est furieusement emporté. J'ai bien peur aussi qu'il ne la fasse mourir de chagrin. Elle est si sensible ! si soumise ! Oh ! que n'a-t-elle un peu de mon courage ? Si j'avais une passion dans le cœur, et que mon père voulût m'enfermer, je lui arracherais les yeux, et je m'enfuirais bien vite avec mon amant. Mais il y a ici une fortune considérable qu'il dépend du père de donner, ou de retenir, et cela change la thèse. »

Nous ne pouvons dire si Jones prêta une attention soutenue à cette longue harangue, ou si elle fut prononcée avec une volubilité de langue qui ne lui permit pas d'en interrompre le cours. Quoi qu'il en soit, il n'essaya point de prendre la parole, et Honora ne s'arrêta que lorsque Partridge vint en courant annoncer à son maître que la grande dame montait l'escalier.

On ne peut se peindre l'embarras de Jones. Honora ignorait sa liaison avec lady Bellaston ; et c'était presque la dernière personne à qui il eût voulu en faire confidence. Dans l'excès de son trouble, il prit, comme il arrive d'ordinaire, le plus mauvais parti. Au lieu de laisser voir Honora à lady Bellaston, ce qui aurait eu peu d'inconvénients, il aima mieux laisser voir lady Bellaston à Honora. Il se détermina donc à cacher la soubrette, et n'eut que le temps de la faire passer derrière son lit et de tirer le rideau.

La peine que Jones s'était donnée tout le jour pour obliger la pauvre mistress Miller et sa famille, les alarmes qu'Honora lui avait causées, la confusion où le jetait l'arrivée imprévue de lady Bellaston, lui firent perdre entièrement la mémoire. Il oublia son rôle de malade, avec lequel s'accordaient mal l'élégance de sa parure et la fraîcheur de son teint, et reçut lady Bellaston d'une manière plus conforme à ses vœux qu'à son attente, c'est-

à-dire de l'air le plus riant qu'il put prendre, sans la moindre apparence réelle ou feinte d'indisposition.

Lady Bellaston, à peine entrée dans la chambre, s'assit sur le lit. « Vous le voyez, mon cher Jones, dit-elle, rien ne peut me retenir longtemps loin de vous. Peut-être devrais-je me plaindre que vous ne m'ayez donné, dans la journée, aucun signe de vie ; car il me semble que votre indisposition aurait pu vous permettre de sortir. Je suppose même, à vous voir habillé avec tant d'élégance, que vous avez pas gardé la chambre tout le long du jour, comme une jolie femme qui relève de couche et attend des visites. Loin de moi pourtant l'intention de vous quereller. Je ne veux point, en prenant le ton grondeur d'une femme, vous autoriser à montrer la froideur d'un mari.

– Assurément, milady, répondit Jones, vous ne pouvez me reprocher d'avoir négligé mon devoir, puisque je n'ai fait qu'attendre vos ordres. Qui de nous deux, je vous prie, est en droit de se plaindre ? qui a manqué au rendez-vous d'hier au soir, et laissé un malheureux languir, soupirer, et se consumer en vains désirs ?

– Ah ! mon cher Jones, ne me parlez pas de ce fatal contretemps. Si vous en saviez la cause, vous auriez pitié de moi. Il vous est impossible de vous faire une idée de ce que les femmes de qualité ont à souffrir de l'impertinence des sots, et des bizarres lois du monde. Au demeurant, je suis charmée que vos soupirs et votre tendre impatience n'aient point altéré votre santé. Vous ne m'avez jamais paru mieux portant de votre vie. Sur ma parole, Jones, vous pourriez en ce moment fournir à un peintre le modèle d'Adonis. »

Il y a des mots piquants auxquels les gens de cœur ne croient pouvoir répondre que par un soufflet. Peut-être aussi y a-t-il, entre amants, des expressions si passionnées, qu'elles exigent pour réponse un baiser. Le compliment de lady Bellaston semblait être de cette nature. On le croira d'autant plus ai-

sément, qu'il fut accompagné d'un regard où se peignait plus de tendresse et d'amour que la parole n'aurait pu en exprimer.

Jones se trouvait dans la situation la plus pénible et la plus embarrassante qu'on puisse imaginer ; car pour suivre notre comparaison, quoique la provocation vînt de la dame, il ne pouvait en demander, ni en tirer satisfaction en présence d'un tiers, l'usage des seconds, dans ces sortes de duels, n'étant point autorisé par la loi des armes. Cette difficulté ne se présenta pas à l'esprit de lady Bellaston. Comme elle ignorait qu'il y eût dans la chambre une autre femme, elle s'étonnait du silence de Jones. Celui-ci, honteux du ridicule personnage qu'il jouait, demeurait immobile, et n'osant faire la réponse convenable, il n'en faisait aucune. On ne saurait se figurer rien de plus comique que cette scène, et rien de moins plaisant, si elle se fût prolongée. Déjà la dame avait changé deux ou trois fois de couleur ; elle s'était levée et rassise ; Jones priait le ciel que le plancher s'ouvrît sous ses pieds, ou que la maison s'écroulât sur sa tête, lorsqu'un étrange incident le sauva d'un embarras dont ni l'éloquence de Cicéron, ni la politique de Machiavel n'auraient pu le tirer heureusement.

L'incident dont nous parlons n'était autre que l'arrivée du jeune Nightingale. Il se trouvait dans cet état d'ivresse qui ôte à l'homme l'usage de sa raison, sans lui ôter celui de ses jambes.

Mistress Miller et ses filles étaient couchées, et Partridge fumait sa pipe auprès du feu de la cuisine, en sorte que Nightingale arriva sans obstacle à la porte de Jones. Il l'ouvrit violemment, et il allait entrer sans cérémonie, quand Jones s'élança de son siège et courut au-devant de lui avec tant de promptitude, qu'il lui donna à peine le temps de voir la femme qui était assise sur le lit.

Nightingale avait pris la chambre de Jones pour celle qu'il occupait lui-même précédemment, et il voulait y entrer à toute force, jurant énergiquement qu'on ne l'empêcherait pas de coucher dans son lit. Jones parvint toutefois à s'emparer de lui, et à

le remettre entre les mains de Partridge qui, attiré par le bruit, était accouru au secours de son maître.

Cette contestation terminée, Jones retourna, bien malgré lui, dans sa chambre. Comme il y rentrait, il entendit lady Bellaston pousser un faible cri et la vit au même instant se jeter dans un fauteuil, en donnant des signes d'une agitation qui aurait pu causer une attaque de nerfs à une femme de complexion plus délicate.

Le fait est qu'effrayée d'un débat dont les jurements et l'obstination de Nightingale semblaient rendre l'issue incertaine, elle avait voulu se cacher dans un endroit qui lui était bien connu, et qu'à sa grande confusion, elle avait trouvé la place déjà occupée.

« Monsieur Jones ! s'écria-t-elle, peut-on supporter un pareil outrage ? Ô le plus vil des hommes ! quelle est la malheureuse devant qui vous m'avez compromise ?

– La malheureuse ! répéta mistress Honora sortant en fureur de derrière le lit. Tredame ! je suis malheureuse en effet, mais honnête, et je vois certaines personnes plus riches que moi, qui n'en pourraient pas dire autant. »

Jones, au lieu de commencer par calmer la colère d'Honora, comme il l'eût fait avec plus d'expérience, se mit à maudire son étoile, à déplorer l'excès de son infortune, puis s'adressant à lady Bellaston, il l'assura sottement de son innocence. Pendant ce temps, la dame, qui se possédait mieux qu'aucune femme au monde, avait recouvré sa présence d'esprit. « Monsieur Jones, dit-elle avec sang-froid, vous n'avez nul besoin de justification. Mes doutes sont éclaircis. Je ne m'étais pas d'abord remis les traits de mistress Honora ; mais à présent que je la reconnais, je ne puis rien soupçonner de répréhensible entre elle et vous. Honora, j'en suis sûre, a aussi trop de bon sens pour donner une mauvaise interprétation à ma

visite. Je lui ai toujours voulu du bien, et peut-être serai-je en état de lui en faire par la suite. »

Honora s'apaisait aussi facilement qu'elle s'emportait. Dès qu'elle vit lady Bellaston prendre un ton doux, elle adoucit le sien. « Assurément, dit-elle, je n'ai point oublié les bontés dont milady m'a comblée. Personne ne m'a jamais témoigné autant de bienveillance que milady ; et maintenant que je sais à qui je parlais, peu s'en faut que je ne m'arrache la langue, pour me punir des sottises que j'ai dites. Moi ! me permettre de donner une mauvaise interprétation à la conduite de milady ! de mal penser d'une si grande dame ! c'est ce que ne doit pas faire une domestique comme moi... Que dis-je ? une domestique. Hélas ! je ne la suis plus de personne. Il n'y a pas de créature plus malheureuse que moi. J'ai perdu la meilleure des maîtresses. » Ici Honora crut à propos de verser un torrent de larmes.

« Ne pleurez pas, mon enfant, dit la compatissante lady. On pourra trouver moyen de vous dédommager. Venez me voir demain matin. » En prononçant ces mots, elle ramassa son éventail qui était tombé par terre, et sans daigner jeter un regard sur Jones, elle sortit majestueusement de la chambre. Il y a dans l'impudence des grandes dames une sorte de dignité à laquelle leurs inférieures essaieraient en vain d'atteindre. Jones la suivit jusqu'au bas de l'escalier, en lui offrant son bras à plusieurs reprises ; elle le refusa obstinément, et monta dans sa chaise avec une froide indifférence pour tous les témoignages de respect qu'il lui prodiguait.

De retour dans sa chambre, Jones eut un long entretien avec Honora, pendant qu'elle réparait le désordre de son ajustement. Elle lui reprocha en termes amers l'infidélité dont il s'était rendu coupable envers sa jeune maîtresse. Il réussit enfin à l'apaiser ; il en obtint même l'assurance d'une discrétion à toute épreuve, et la promesse que dès le lendemain matin elle tâcherait de découvrir la demeure de Sophie, et viendrait lui ap-

prendre ce que l'écuyer aurait fait de sa fille, après l'avoir enlevée de chez lady Bellaston.

Ainsi finit cette malheureuse aventure. La seule Honora eut sujet d'en être satisfaite ; car elle se trouvait maîtresse d'un secret important. Or on peut savoir par expérience qu'un secret est souvent un trésor précieux. Il profite, non-seulement au dépositaire fidèle, mais quelquefois encore à l'indiscret qui le confie à voix basse jusqu'à ce que personne ne l'ignore, excepté la dupe assez crédule pour continuer à payer le mérite d'une discrétion imaginaire.

CHAPITRE VIII.

Court et agréable.

Malgré toutes les obligations que mistress Miller avait à Jones, elle ne put s'empêcher le lendemain matin de l'inviter à descendre chez elle, et de lui faire des remontrances sur le bruit qu'elle avait entendu la nuit précédente dans sa chambre. Elle lui parla toutefois avec tant de douceur et d'amitié, elle l'assura d'un air si sincère qu'elle n'avait en vue que son propre bien, que Jones, loin de se fâcher, reçut avec reconnaissance les représentations de l'excellente femme. Il lui témoigna beaucoup de regret de ce qui s'était passé, s'en excusa du mieux qu'il put, et lui promit de ne plus causer à l'avenir le même trouble dans sa maison.

Mais si mistress Miller ne crut pas d'abord devoir épargner à Jones quelques plaintes, un sujet plus agréable occupait son esprit. Elle voulait le prier de servir de père à miss Nancy, et de la conduire à l'autel. Le jeune Nightingale, déjà paré pour la cérémonie, avait tout juste le degré de raison qu'on peut supposer à un homme qui se marie d'une manière si imprudente.

Peut-être voudra-t-on savoir de quelle manière il avait échappé à son oncle, et s'était présenté la veille à la porte de Jones dans l'état d'ivresse où nous l'avons vu. Voici comment. Le vieux Nightingale, quand il l'eut emmené de chez mistress Miller à son auberge, commença, en buveur déterminé, par demander du vin, tant pour satisfaire son goût, que pour ôter à son neveu la faculté d'exécuter sur-le-champ une folle résolution. Le jeune homme, sans avoir l'habitude de boire, ne haïssait point assez la bouteille pour manquer de complaisance ou de

soumission, et l'oncle le poussa si vivement, qu'il le mit bientôt hors de combat.

Au moment où il venait de remporter cette victoire et faisait préparer un lit pour le vaincu, un messager lui apporta une lettre qui lui causa tant de surprise et d'émotion, qu'à l'instant il oublia son neveu, et ne songea plus qu'à ce qui le regardait personnellement.

On lui mandait que sa fille, profitant des premiers moments de son absence, s'était enfuie avec un jeune ministre du voisinage. Elle n'avait pas jugé à propos de confier même à son père le secret de sa passion, quoique son amant rachetât le manque de fortune par toutes les qualités désirables, et elle s'était conduite si adroitement, que personne, avant sa fuite, n'avait pénétré ses sentiments.

Le vieux Nightingale, accablé de douleur, envoya aussitôt chercher des chevaux de poste, recommanda son neveu aux soins d'un domestique, et quitta l'auberge, sachant à peine ce qu'il faisait, ni où il allait.

Après le départ de l'oncle, le domestique se disposa à mettre le neveu au lit ; il l'éveilla dans ce dessein, et lui fit entendre avec assez de difficulté que son oncle était parti. À cette nouvelle, le jeune homme, au lieu d'accepter le service qu'on voulait lui rendre, demanda instamment une chaise à porteurs. Le domestique, qui n'avait point reçu d'ordres contraires, s'empressa de lui obéir. C'est ainsi qu'il fut reconduit chez mistress Miller, et qu'il arriva en chancelant, comme nous l'avons dit, à la porte de Jones.

L'obstacle de l'oncle une fois écarté, sans que Nightingale sût encore comment, et tout le monde étant prêt, mistress Miller, M. Jones, M. Nightingale, et la jeune épousée, montèrent dans un carrosse de louage qui les conduisit à l'église, où bientôt miss Nancy reçut, en langage vulgaire, le titre d'honnête femme,

et où sa pauvre mère devint, dans toute l'étendue du terme, une des plus heureuses créatures du monde.

Jones, ayant assuré par ses soins le bonheur de son hôtesse et de sa famille, songea à s'occuper de ses propres intérêts. Mais de crainte que la chaleur de son zèle pour ceux d'autrui ne soit taxée de folie, ou qu'on ne juge sa conduite plus désintéressée qu'elle ne l'était en effet, nous dirons que, loin d'être étranger à cette affaire, il lui importait beaucoup de l'amener à une heureuse fin.

Pour expliquer en un mot cette espèce de paradoxe, Jones pouvait dire avec vérité, comme le personnage de Térence : *Je suis homme, rien de ce qui intéresse l'humanité ne m'est étranger*[56]. Jamais, il ne voyait d'un œil d'indifférence le malheur ou le bonheur d'autrui ; et il s'y montrait d'autant plus sensible, qu'il y avait eu plus de part. Notre ami Jones ne pouvait donc se considérer comme l'instrument dont la Providence s'était servie pour élever toute une famille de l'abîme de l'infortune au comble de la prospérité, sans goûter une vive et douce jouissance, une jouissance supérieure peut-être à celles que les gens du monde se procurent au prix des plus pénibles efforts, et souvent par les voies les plus iniques.

Quelque court que soit ce chapitre, les lecteurs que la nature a formés sur le même modèle que notre héros, y trouveront assez de faits et de réflexions. Les autres au contraire nous reprocheront probablement, malgré sa brièveté, de ne l'avoir pas retranché comme inutile, d'une histoire qui, selon eux, doit finir pour M. Jones par la potence, ou par une catastrophe, s'il est possible, plus déplorable encore.

---

[56] Homo sum, humani nihil a me aliénum puto. *Térence.*

CHAPITRE IX.

Lettres d'amour de différents styles.

Jones, en rentrant chez lui, trouva sur sa table les trois lettres suivantes, que le hasard lui fit ouvrir dans l'ordre où elles avaient été écrites.

LETTRE I[re]

« Il faut que la tête m'ait tourné. Dans un moment, je prends une forte et juste résolution, et l'instant d'après je change de sentiment. Hier au soir, j'étais décidée à ne plus vous voir ; ce matin, je veux m'assurer si vous êtes en état, comme vous le dites, de vous justifier : et pourtant je sais que cela est impossible. Je me suis dit d'avance tout ce que vous pouviez imaginer… Tout ?… peut-être que non ; peut-être avez-vous plus d'invention que moi. Venez donc me trouver aussitôt que vous aurez reçu cette lettre. Si vous pouvez forger une excuse, je vous promets presque d'y croire. Trahie pour… je n'y veux plus penser. Venez chez moi sans délai. Voici la troisième lettre que j'écris ; j'ai brûlé les deux premières ; je suis tentée de brûler encore celle-ci. Puissé-je ne pas perdre l'esprit ! Venez sur-le-champ. »

LETTRE II.

« Si vous voulez que je vous pardonne, ou même que je vous reçoive, venez tout de suite. »

LETTRE III.

« J'apprends à l'instant que vous n'étiez pas chez vous, lorsqu'on vous a porté mes deux premières lettres. Dès que vous aurez reçu celle-ci, venez me voir. Je ne sortirai point. Ma porte ne sera ouverte que pour vous. Je ne pense pas que rien puisse vous arrêter. »

Comme Jones achevait de lire ces trois billets, Nightingale entra chez lui. « Eh bien, Tom, dit-il, depuis l'aventure d'hier au soir, quelles nouvelles de lady Bellaston ? (car personne dans la maison n'ignorait plus le nom de cette dame.)

– De lady Bellaston ? répondit Jones d'un ton sérieux.

– Allons, cher Tom, ne soyez pas si mystérieux avec vos amis. Quoique le vin m'eût un peu brouillé les idées hier au soir, en apercevant cette dame je n'ai pas laissé de me rappeler que je l'avais vue au bal masqué. Pensez-vous que j'ignore qui était la reine des fées ?

– Quoi ! réellement vous avez reconnu la dame du bal masqué ?

– Oui en vérité ; et vingt fois depuis, je vous l'ai donné à entendre ; mais vous m'avez toujours paru si chatouilleux sur cet article, que je n'ai pas osé vous en parler clairement. Mon ami, je juge à votre extrême discrétion que le caractère de la dame ne vous est pas aussi bien connu que sa personne. Point de colère, Tom ; ma foi, vous n'êtes pas le premier jeune homme qu'elle ait pris dans ses lacs. Sa réputation, croyez-moi, ne court aucun risque. »

Quoique Jones n'eût pas lieu de penser qu'avant son commerce avec lui, lady Bellaston eût vécu en vestale, il était si étranger à Londres, il en connaissait si peu les mœurs, qu'il ne se faisait aucune espèce d'idée de ces femmes d'une réputation équivoque qui, sous une apparence de vertu, lient des intrigues galantes avec quiconque leur plaît, de ces femmes dont quelques prudes évitent la compagnie, mais qui voient, comme on dit,

toute la ville, et qu'en un mot chacun juge dignes du nom que personne ne leur donne.

Quand il vit que Nightingale était si bien instruit, il crut que la réserve scrupuleuse qu'il avait gardée jusque-là devenait désormais peu nécessaire. Il laissa donc un libre cours à la langue de son ami, et le pria de lui dire franchement ce qu'il savait par lui-même ou par d'autres de lady Bellaston.

Nightingale, dont le caractère léger et frivole tenait beaucoup de celui des femmes, avait aussi, comme elles, une forte inclination au babil. Aussitôt que Jones lui eut lâché la bride, il entra dans de longs détails sur la dame, et se permit d'en raconter nombre de traits peu honorables, que notre profond respect pour les femmes de qualité nous empêche de répéter ici. Nous nous gardons soigneusement de fournir aux futurs commentateurs de nos ouvrages, l'occasion de faire de malignes applications, et de nous rendre, malgré nous, les instruments d'un scandale qui fut toujours loin de notre pensée.

Jones, après avoir écouté attentivement Nightingale jusqu'au bout, poussa un profond soupir. Son ami s'en aperçut : « Ouais ! dit-il, vous n'êtes pas amoureux, j'espère ? Si j'avais soupçonné que l'histoire de votre belle fît sur vous tant d'impression, je vous aurais épargné, je vous jure, la peine de l'entendre.

– Ô mon cher ami, je suis tellement enlacé dans les filets de cette femme, que je ne sais de quelle façon m'en tirer... Amoureux ! non, mon ami ; mais je lui ai des obligations, de grandes obligations. Puisque vous en savez si long, je ne vous dissimulerai rien. C'est à elle seule, peut-être, que je dois de n'avoir pas manqué de pain jusqu'à ce jour. Comment l'abandonner après cela ? et cependant il faut que je l'abandonne, ou que, par une lâche trahison, je lui sacrifie une jeune personne infiniment plus digne qu'elle de mon affection, une jeune personne, mon cher Nightingale, pour qui je brûle d'un amour difficile à concevoir. Quel parti prendre ? Je crains d'en perdre la tête.

– Et cette autre nymphe, je vous prie, est-ce une honnête femme ?

– Honnête ? ah ! jamais le souffle de la calomnie n'a osé ternir sa réputation. Le ciel le plus serein, le ruisseau le plus limpide est moins pur que sa vertu. Elle réunit toutes les perfections de l'âme et du corps. C'est la plus belle créature de l'univers : mais elle possède des qualités si nobles, si rares, que bien que son image soit toujours présente à mon esprit, je ne pense à sa beauté que quand je la vois.

– Et pouvez-vous, mon cher ami, avec une telle passion dans le cœur, hésiter un moment à quitter une...

– Arrêtez, ne l'outragez pas davantage. Je hais jusqu'à l'idée de l'ingratitude.

– Bah ! vous n'êtes pas le premier qui lui ait de semblables obligations. Lady Bellaston est très-libérale quand elle aime. Toutefois, souffrez que je vous le dise, elle accorde ses faveurs avec tant d'art, qu'elles doivent inspirer à ses amants plus de vanité que de reconnaissance. » Nightingale ne tarit point sur ce chapitre ; il conta mille aventures de la dame, en attesta la vérité avec serment, et parvint ainsi à détruire dans le cœur de son ami tout sentiment de gratitude et d'estime pour elle. Jones regarda les secours qu'il en avait reçus, moins comme des bienfaits que comme un salaire qui, à ses yeux, les dégradait également l'un et l'autre. Aussi mécontent de lui-même que de lady Bellaston, en se détachant d'elle il revint naturellement à Sophie. La vertu de cette charmante personne, sa candeur, la constance de son amour, les souffrances qu'elle avait éprouvées à cause de lui, devinrent l'unique objet de ses pensées, et lui rendirent encore plus odieux les liens qui l'attachaient à lady Bellaston. Malgré l'impossibilité de quitter, sans mourir de faim, *le service* de cette dame (car ses rapports avec elle ne lui semblaient plus mériter un autre nom), il prit le parti d'y renoncer, pour peu qu'il en trouvât un prétexte honnête.

Il communiqua ce dessein à son ami. Nightingale réfléchit un moment, et lui dit : « Mon garçon, j'y suis, j'ai imaginé un moyen infaillible. Propose-lui de l'épouser ; je veux être pendu, si le succès ne répond pas à mon attente.

– De l'épouser ?

– Oui, propose-lui de l'épouser, et elle se démasquera sur-le-champ. Je connais un jeune homme qu'elle entretenait ; il lui fit sérieusement une proposition de mariage, et fut à l'instant congédié pour sa peine.

Jones refusa de tenter l'épreuve. « Il est possible, dit-il, qu'elle soit moins choquée de ma proposition que de celle d'un autre. Si elle me prenait au mot, que deviendrais-je ? Je serais victime de mon propre artifice, et perdu sans retour.

– Non ; car dans ce cas j'ai un expédient tout prêt pour te tirer d'affaire.

– Lequel ?

– Le voici. Le jeune homme dont je viens de te parler, et avec qui je suis fort lié, est si furieux contre lady Bellaston pour de mauvais tours qu'elle lui a joués depuis leur brouillerie, qu'il ne ferait pas difficulté, j'en suis sûr, de te montrer ses lettres. Tu aurais alors un motif plausible de rompre avec elle et de te retirer avant le mariage, en supposant, ce que je ne crois pas, qu'elle consentît à t'épouser.

Jones, vaincu par cet argument, n'opposa plus de résistance ; mais il jura qu'il n'avait pas la hardiesse de faire en face une pareille proposition à lady Bellaston. Nightingale, pour l'obliger, lui dicta la lettre suivante :

« Madame,

« Je suis extrêmement fâché qu'une malheureuse affaire m'ait obligé de sortir, et empêché de recevoir vos ordres au moment où ils sont parvenus chez moi. Le retard que je suis

obligé d'apporter à ma justification ajoute encore à mes regrets. Ô lady Bellaston, combien j'ai craint que votre réputation ne souffrît de cette fatale rencontre ! Il n'existe qu'un moyen de la préserver de toute atteinte ; je n'ai pas besoin de vous l'indiquer ; permettez-moi seulement de vous dire que votre honneur m'étant aussi cher que le mien, l'unique gloire à laquelle j'aspire est de mettre à vos pieds l'hommage de ma liberté ; et croyez qu'il manquera toujours quelque chose à mon bonheur, tant que vous n'aurez pas la générosité de me donner, par un acte légal, le droit de vous regarder comme à moi pour la vie.

« Je suis, madame, avec le plus profond respect,

« Votre très-obligé, très-obéissant, et très-humble serviteur,

« THOMAS JONES. »

Lady Bellaston fit aussitôt à cette lettre la réponse suivante ;

« Monsieur,

« En lisant votre grave épître, j'aurai pu croire, au ton froid et cérémonieux qui y règne, que vous aviez déjà acquis le droit dont vous parlez, et que nous formions même depuis nombre d'années l'association monstrueuse de mari et de femme. De bonne foi, me supposez-vous folle, ou espérez-vous m'aveugler au point de me faire consentir à mettre toute ma fortune en votre pouvoir, pour vous donner ensuite les moyens de vous divertir à mes dépens ? Sont-ce là les preuves d'amour que j'attendais de vous, le retour dont vous deviez payer... Mais je dédaigne de vous faire des reproches, et suis dans une grande admiration de votre *profond respect*.

« P. S. Quelqu'un m'interrompt et m'empêche de relire ma lettre. Peut-être en ai-je dit plus que je ne voulais. Venez chez moi ce soir à huit heures. »

Jones, par l'avis de son conseiller intime, répondit :

« Madame,

« Il m'est impossible de vous exprimer combien je suis blessé du soupçon injurieux que vous manifestez à mon égard. Lady Bellaston a-t-elle pu honorer de ses bontés un homme qu'elle croyait capable d'un dessein aussi bas ? ou peut-elle parler avec mépris des plus saints nœuds de l'amour ? Si dans un instant d'ivresse et d'oubli ma passion l'a emporté sur le vif intérêt que je prends à votre réputation, vous êtes-vous imaginé, madame, que je me résoudrais à continuer un commerce qui ne saurait rester longtemps secret, et dont la découverte vous perdrait dans le monde ? En supposant que vous ayez de moi cette opinion, veuillez, je vous prie, me procurer une prompte occasion de m'acquitter des obligations pécuniaires que j'ai eu le malheur de contracter envers vous. Quant à celles d'une nature plus tendre, je demeurerai toujours, etc. »

Il termina sa lettre par la même formule que la précédente.

Lady Bellaston répondit :

« Je vois que vous êtes un faquin. Vous m'inspirez le plus profond mépris. Si vous venez chez moi, ma porte vous sera fermée. »

Quoique Jones fût ravi d'être délivré d'une chaîne dont tous ceux qui l'ont portée connaissent le poids, il ne jouissait pas d'un contentement parfait. Le plan qu'il avait suivi était trop contraire à la franchise, pour satisfaire un homme qui abhorrait toute espèce de mensonge, ou de déloyauté. Jamais il n'aurait consenti à l'adopter, sans l'embarras cruel de sa position, qui le forçait à trahir lady Bellaston ou Sophie ; et l'on conviendra que tous les principes d'honneur et de vertu plaidaient aussi éloquemment que l'amour, en faveur de la dernière.

Nightingale s'applaudit du succès de son stratagème, qui lui valut, de la part de son ami, beaucoup de remercîments et

d'éloges. « Cher Tom, dit-il, nous nous sommes rendu l'un à l'autre des services d'un genre bien différent. Vous me devez votre liberté, et je vous dois la perte de la mienne ; mais si vous êtes aussi content que moi, nous pouvons nous vanter d'être les deux hommes les plus heureux de l'Angleterre. »

On vint alors les avertir que le dîner était servi. Mistress Miller, qui faisait elle même l'office de cuisinière, avait employé tout ce qu'elle avait de talent pour célébrer les noces de sa fille. Considérant Jones comme le principal instrument de son bonheur, elle ne fut occupée pendant tout le repas qu'à lui témoigner, de la voix et du geste, sa reconnaissance, et ne fit presque aucune attention à sa fille, ni même à son gendre.

Vers la fin du dîner, mistress Miller reçut une lettre ; mais ce chapitre en contient déjà tant, que nous ne rendrons compte de celle-ci que dans le chapitre suivant.

CHAPITRE X.

Faits et observations.

La lettre dont on vient de parler était de M. Allworthy. Il annonçait qu'il se rendait à Londres avec M. Blifil, et demandait à mistress Miller son logement accoutumé, c'est-à-dire le premier étage pour lui, et le second pour son neveu.

La gaîté qui avait animé jusque-là les traits de la pauvre femme, s'altéra alors un peu. Cette nouvelle lui causait un grand embarras. Mettre son gendre à la porte, au moment même où il venait de donner, en épousant sa fille, une si grande preuve de désintéressement, lui paraissait un procédé inexcusable. D'un autre côté, après les bienfaits dont M. Allworthy l'avait comblée, elle ne pouvait supporter l'idée de lui refuser, sous quelque prétexte que ce fût, un logement auquel il avait toute espèce de droit. En effet, ce gentilhomme, dans les services sans nombre qu'il aimait à rendre, s'était fait une règle diamétralement opposée à celle que suivent d'ordinaire les personnes les plus généreuses. Il cherchait toujours à cacher sa bienfaisance, non-seulement au public, mais encore à ceux qui en étaient l'objet. Au mot *donner* il substituait les mots *prêter*, *payer ;* tandis qu'il répandait ses dons à pleines mains, il prenait soin de les accompagner d'expressions qui en diminuaient la valeur. Ainsi, en constituant à mistress Miller une rente annuelle de cinquante livres sterling, il lui avait dit que c'était à condition qu'il occuperait le premier étage de sa maison quand il viendrait à Londres, où il comptait ne jamais faire un long séjour ; et pour lui laisser la liberté d'en disposer le reste de l'année, il avait pris l'engagement de la prévenir de son arrivée, un mois d'avance.

Cette fois-ci cependant, il s'était vu forcé de partir si précipitamment, qu'il n'avait pu l'avertir à temps. Ce fut là, sans doute, ce qui l'empêcha d'ajouter dans sa lettre, qu'il ne demandait son logement accoutumé que dans le cas où il serait vacant ; car il y aurait certainement renoncé pour une beaucoup moins bonne raison que celle que mistress Miller avait à lui donner.

Mais il est des personnes qui, suivant l'excellente remarque de Prior, agissent d'après des principes d'un ordre supérieur aux règles communes de la morale,

Et par un sentier peu battu

Cherchent à passer les limites

Qu'entre le vice et la vertu

Les philosophes ont prescrites[57].

C'est peu pour elles d'être acquittées au tribunal de la justice et même à celui de la conscience, le plus sévère de tous ; rien que ce qui est beau et honnête ne peut satisfaire la délicatesse de leur âme. Si quelqu'une de leurs actions s'éloigne le moins du monde des règles austères de la vertu, elles tombent dans une morne tristesse, elles éprouvent la même agitation, le même trouble qu'un assassin à l'aspect d'un fantôme ou d'un bourreau.

Mistress Miller était de ce nombre. Elle ne put cacher l'impression que fit sur elle la lettre de M. Allworthy ; mais à peine eut-elle instruit la compagnie du contenu de cette lettre et de l'embarras qu'elle éprouvait, que Jones, son bon ange, la dé-

---

[57] Beyond the fix'd and settled rules

Of vice and virtue, in the schools,

Beyond the letter of the law. *Prior*.

livra de son anxiété. « Madame, lui dit-il, vous pouvez disposer de mon logement, dès que vous le souhaiterez ; je suis sûr aussi que M. Nightingale, qui n'a pas encore eu le temps de trouver un appartement convenable pour sa femme, consentira à retourner dans sa demeure actuelle, et que mistress Nightingale ne fera pas difficulté de l'y suivre. »

Les deux époux consentirent aussitôt à cet arrangement.

On ne s'étonnera pas qu'un nouveau sentiment de reconnaissance brillât en ce moment sur le visage de mistress Miller. Ce qui pourra surprendre, c'est que le nom de mistress Nightingale donné par Jones à sa fille, doux nom qui frappait pour la première fois son oreille, procura à cette tendre mère plus de satisfaction, et pénétra son cœur d'une plus vive gratitude pour notre héros, que sa prompte attention à la tirer de peine.

Le changement d'habitation du jeune ménage et de Jones, qui devait loger dans la même maison que son ami, fut fixé au jour suivant. La petite société, libre enfin de tout souci, passa le reste du jour dans la joie. Jones seul, quoiqu'il partageât en apparence la gaîté commune, sentait au fond du cœur de cruelles angoisses, en pensant à sa Sophie. La nouvelle de l'arrivée de Blifil à Londres augmentait beaucoup son tourment ; car il ne pouvait se tromper sur le motif de ce voyage. Pour surcroît d'affliction, mistress Honora, qui avait promis de s'enquérir de la demeure de Sophie, et de venir le lendemain au soir de bonne heure, l'informer du résultat de ses recherches, lui avait manqué de parole. Sa situation et celle de sa maîtresse ne lui permettaient guère d'espérer de bonnes nouvelles. Cependant il était aussi impatient de voir mistress Honora, et aussi chagrin de l'avoir vainement attendue, que s'il se fût flatté de recevoir, par son entremise, une lettre de Sophie, avec la promesse d'un rendez-vous.

Son impatience était-elle l'effet de cette faiblesse naturelle à l'esprit humain, qui nous porte à percer l'obscurité de notre destinée, quelque fâcheuse qu'elle puisse être, et nous fait re-

garder l'incertitude comme le plus insupportable de tous les maux ? ou se berçait-il encore d'un secret espoir ? C'est ce que nous ne saurions décider. Ceux qui ont aimé ne manqueront pas d'adopter la dernière supposition : car, de tous les miracles que produit l'amour, le plus surprenant est d'entretenir l'espérance au sein du désespoir. Obstacle, invraisemblance, impossibilité même, rien ne l'arrête : de sorte qu'on peut dire de tout homme éperdument amoureux, ce qu'Addison dit de César :

Il sort vainqueur de cent combats.

Les Alpes et les Pyrénées

D'épaisses neiges couronnées,

Abaissent leurs fronts sous ses pas[58].

Il est vrai aussi que cette passion change quelquefois une taupinière en montagne, et fait naître le désespoir au sein de l'espérance ; mais les âmes fortes ne se laissent pas longtemps abattre par le découragement : c'est au lecteur à deviner de quelle trempe était celle de Jones. Nous ne pouvons, faute de renseignements, lui rien dire de positif à cet égard. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après deux heures d'attente, se sentant hors d'état de dissimuler plus longtemps l'excès de son trouble, il se retira dans sa chambre ; et peu s'en fallait qu'il ne perdît la tête, quand il reçut de mistress Honora la lettre suivante, que nous allons transcrire mot pour mot.

« Monsieur,

« Je me serais certainement rendue chez vous, suivant ma promesse, si ce n'était que milady m'en a empêchée. Vous savez, monsieur, que chacun doit d'abord penser à soi. Assurément, jamais je n'aurais trouvé une autre place semblable, et je serais

---

[58] The Alps and Pyrenæans sink before him. *Addison*.

sans excuse si j'avais refusé l'offre que milady m'a faite avec tant de bonté de me prendre pour femme de chambre, sans que je le lui eusse demandé. C'est bien la meilleure dame qu'il y ait au monde : il n'y a que des méchants qui puissent dire le contraire. Si j'ai tenu quelques propos sur elle, c'était par ignorance, et je m'en repens sincèrement. Je sais que monsieur est trop bon, trop honnête pour les répéter, avec le dessein de nuire à une pauvre domestique qui a toujours eu pour lui le plus grand respect. On devrait bien penser à retenir sa langue ; car on ne sait pas ce qui peut arriver. Si quelqu'un m'avait dit hier que j'aurais aujourd'hui une si bonne place, je ne l'aurais pas cru. Je n'avais jamais songé à pareille chose, et je suis incapable de chercher à supplanter qui que ce soit ; mais comme milady a eu la bonté de me prendre à son service sans que je le lui eusse demandé, certainement mistress Etoff elle-même ni personne ne peut me blâmer d'avoir profité d'une occasion qui s'est rencontrée sur mon chemin. Je prie monsieur de ne point parler des propos que j'ai tenus ; je lui souhaite tous les biens du monde, et je ne doute pas qu'il n'obtienne à la fin mademoiselle Sophie. Quant à moi, monsieur sait que je ne puis plus me mêler de cette affaire, étant aux ordres d'une autre maîtresse, et obligée de lui consacrer tout mon temps. Je prie monsieur de ne rien dire du passé, et de me croire, jusqu'à la mort,

« Sa très-obéissante et très-humble servante,

« HONORA BLACKMORE. »

Jones se livra à diverses conjectures sur le motif qui avait engagé lady Bellaston à prendre à son service mistress Honora. Dans le vrai, cette dame n'avait eu d'autre dessein que de s'assurer de la dépositaire d'un secret qu'il lui importait d'étouffer. Elle désirait surtout en dérober la connaissance à Sophie, qui était peut-être cependant la seule personne incapable de le divulguer. Mais c'est ce que lady Bellaston ne pouvait croire. Animée d'une haine implacable contre Sophie, elle supposait une égale aversion pour elle dans le tendre cœur de

notre héroïne, où nulle passion de ce genre n'avait jamais trouvé d'accès.

Tandis que Jones s'imaginait voir dans la nouvelle condition d'Honora un effrayant complot et le mystère d'une profonde politique, la fortune, qui jusque-là semblait s'être plu à traverser son union avec Sophie, inventa un nouveau moyen d'y mettre un obstacle éternel, en lui suscitant une tentation à laquelle il paraissait difficile qu'il eût la force de résister, dans l'état désespéré de ses affaires.

CHAPITRE XI.

Contenant un fait curieux, mais non sans exemple.

Une dame nommée mistress Hunt, intime amie de mistress Miller et de ses filles, avait eu souvent occasion de voir Jones dans leur maison. On pouvait lui donner trente ans, car elle en avouait vingt-six. Sa figure et sa taille n'auraient rien laissé à désirer, sans une disposition un peu trop marquée à l'embonpoint. Ses parents l'avaient mariée fort jeune à un vieux marchand qui, après avoir fait une fortune considérable, s'était retiré du commerce. Elle avait vécu environ douze ans avec lui sans reproche, mais non sans peine et dans une entière abnégation d'elle-même. Enfin, sa vertu fut récompensée par la mort et par la riche succession de son mari. La première année de son veuvage venait d'expirer. Elle l'avait passée en grande partie dans la retraite, ne voyant qu'un petit nombre d'amis intimes, et partageant son temps entre des pratiques de dévotion et la lecture des gazettes, dont elle était fort avide. Une excellente santé, un tempérament ardent joint à de sévères principes de religion, lui faisaient une nécessité de se remarier ; et comme elle avait pris son premier époux sur le choix de ses parents, elle résolut de prendre le second à son goût. Dans cette vue, elle écrivit la lettre suivante à Jones :

« Monsieur,

« Je crains que mes yeux ne vous aient dit trop clairement, dès le premier jour où je vous ai vu, que vous ne m'étiez point indifférent ; mais jamais je ne vous en aurais fait l'aveu, ni de

vive voix, ni par écrit, si les dames chez qui vous logez ne m'avaient donné des preuves assez manifestes de votre vertu et de votre bonté, pour me convaincre que vous étiez à la fois le plus aimable et le meilleur des hommes. J'ai aussi la satisfaction de savoir par elles que ma figure, mon esprit et mon caractère ne vous déplaisent pas. Je possède une belle fortune, elle suffit pour faire votre bonheur et le mien, et ne peut me rendre heureuse sans vous. En disposant ainsi de moi, je sais que j'encourrai la censure du monde ; mais si je ne vous aimais pas plus que je ne crains le monde, je ne serais pas digne de vous. Une seule difficulté m'arrête. Je suis instruite que vous êtes engagé dans un commerce de galanterie avec une femme d'un rang distingué. Si vous croyez que la possession de ma personne mérite le sacrifice de cette intrigue, je suis à vous ; sinon, oubliez ma faiblesse, et qu'elle reste à jamais un secret entre vous et

« ARABELLA HUNT.

La lecture de cette lettre causa à Jones une violente agitation. Ses finances étaient épuisées, et la source qui les alimentait venait de tarir. De toutes les largesses de lady Bellaston, il ne lui restait que cinq guinées : encore, le matin même, avait-il été vivement pressé par un marchand auquel il devait le double de cette somme. Le digne objet de sa tendresse, Sophie, était au pouvoir de son père, et il n'avait presque aucun espoir de parvenir jamais à l'y soustraire. L'idée de vivre à ses dépens sur le bien modique qui lui appartenait en propre, répugnait également à son amour et à sa délicatesse. La fortune de mistress Hunt lui offrait des avantages inespérés. Loin de sentir pour cette dame le moindre éloignement, il l'aimait autant qu'il était capable d'aimer une autre femme que Sophie. Mais abandonner Sophie ! en épouser une autre ! il n'y pouvait penser à aucun prix... et pourquoi non, puisqu'il était évident qu'elle ne serait jamais à lui ? N'y aurait-il pas plus de générosité de sa part à écouter la proposition de mistress Hunt, qu'à entretenir dans le cœur de Sophie une passion dénuée de toute espérance ? Ne de-

vait-il pas en agir ainsi, ne fût-ce que par amitié pour elle ? Cette considération prévalut quelques moments dans son esprit, et il était presque décidé à trahir son amante, par excès de vertu ; mais ces raisonnements subtils ne purent tenir longtemps contre la voix de la nature, qui lui criait qu'un tel sacrifice à l'amitié était une trahison envers l'amour. Enfin il demanda une plume, de l'encre, du papier, et fit à mistress Hunt la réponse suivante :

« Madame,

« Ce serait payer d'un bien faible retour la faveur dont vous m'honorez, que de me borner à vous sacrifier un commerce quelconque de galanterie ; et je ferais sans balancer ce sacrifice, quand je ne serais pas aussi dégagé que je le suis maintenant de toute espèce d'intrigue. Mais je ne mériterais pas le titre d'honnête homme que vous m'accordez, si je ne vous disais que j'aime une jeune personne pleine de vertu, une jeune personne à laquelle je ne puis renoncer, quoiqu'il soit probable que je ne la posséderai jamais. À Dieu ne plaise qu'en retour de vos bontés, je vous fasse la cruelle injure d'accepter votre main, lorsque je ne saurais vous donner mon cœur. Non, j'aimerais mieux mourir de faim que de me rendre coupable de cette bassesse. Quand même ma maîtresse serait unie à un autre, je ne vous épouserais pas, à moins que l'impression qu'elle a faite sur moi ne fût entièrement effacée. Soyez persuadée, madame, que votre secret n'est pas plus en sûreté dans votre sein que dans celui de

« Votre très-obligé, très-reconnaissant, et très-humble serviteur,

« T. JONES. »

Quand notre héros eut fait partir cette lettre, il alla prendre le manchon de Sophie, le baisa plusieurs fois, puis fit quelques tours dans sa chambre avec un air de triomphe, plus content qu'un Irlandais subitement enrichi de cinquante mille livres sterling.

CHAPITRE XI.

Partridge fait une découverte.

Tandis que Jones s'applaudissait intérieurement de sa généreuse conduite, Partridge entra dans sa chambre en sautant, en cabriolant selon sa coutume, toutes les fois qu'il apportait ou croyait apporter une bonne nouvelle. Son maître l'avait mis le matin en campagne pour tâcher de découvrir, soit par les gens de lady Bellaston, soit par quelque autre moyen, le lieu où l'on avait conduit Sophie. Il venait, la joie peinte sur le front, annoncer à son maître, qu'il avait trouvé l'oiseau perdu. « Monsieur, dit-il, j'ai vu Black Georges le garde-chasse. Il est du nombre des domestiques que l'écuyer a amenés avec lui à Londres. Je l'ai reconnu sur-le-champ, quoique je ne l'eusse pas vu depuis plusieurs années ; mais vous savez, monsieur, que c'est un homme très-remarquable, je veux dire remarquable par sa barbe noire et touffue. Quant à lui, il a été quelque temps à me reconnaître.

– Fort bien, dit Jones ; mais quelle est ta bonne nouvelle ? Que sais-tu de ma Sophie ?

– Vous l'apprendrez tout à l'heure, monsieur. Je vais au fait le plus vite que je peux. Vous êtes si impatient, que vous voudriez arriver à l'infinitif avant d'être à l'impératif. Comme je le disais, monsieur, Black Georges a été quelque temps à se remettre mon visage.

– Au diable ton visage ! Que sais-tu de ma Sophie ?

– Monsieur, je ne sais rien de plus de mademoiselle Sophie que ce que je vais vous dire ; et je vous l'aurais déjà dit, si vous

ne m'aviez pas interrompu... Pour peu que vous continuiez à me regarder avec cet air courroucé, vous m'effraierez au point de me faire perdre l'esprit, ou plutôt la mémoire. Je ne vous ai jamais vu si en colère, depuis le jour où nous quittâmes Upton ; et ce jour-là, je ne l'oublierai pas, quand je vivrais mille ans.

– Allons, continue, je te prie ; je vois que tu as résolu de me rendre fou.

– J'en serais au désespoir. J'ai déjà assez souffert de votre emportement ; et comme je le disais, je m'en souviendrai tant que je vivrai.

– C'est bon ; mais Black Georges ?

– Eh bien, monsieur, comme je le disais, il a été longtemps à me remettre : et en effet, je suis terriblement changé depuis que je ne l'ai vu : *non sum qualis eram*[59]. J'ai eu bien des peines dans ma vie, et rien ne change tant un homme que le chagrin. J'ai ouï-dire qu'il est capable de vous blanchir les cheveux en une nuit. À la fin pourtant Georges m'a reconnu ; car nous sommes du même âge, et nous avons été ensemble à l'école. Georges était, il m'en souvient, un grand âne ; mais qu'importe ? tous les hommes ne prospèrent pas dans le monde, à proportion de leur science. J'ai de bonnes raisons pour parler ainsi ; mais il en sera de même encore dans mille ans. Eh bien, monsieur, où en étais-je ? Bon ! m'y voici. Nous ne nous sommes pas plus tôt reconnus, qu'après nous être serré cordialement la main, nous avons été boire ensemble un pot de bière au cabaret ; et par bonheur la bière qu'on nous a servie s'est trouvée la meilleure que j'aie bue depuis que je suis dans cette ville : maintenant, monsieur, j'arrive au fait. À peine vous ai-je nommé, et lui ai-je dit que nous étions venus de compagnie à Londres, et que nous ne nous étions pas quittés depuis un seul

[59] Je ne suis plus tel que j'étais.

instant, il a demandé un autre pot de bière, en jurant qu'il voulait boire à votre santé : et en effet, il a bu de si grand cœur, que j'ai été ravi de voir qu'il y eût encore dans le monde tant de reconnaissance. Ce second pot vidé, j'ai dit que je voulais aussi en payer un. Nous l'avons bu, comme les deux précédents, à votre santé, et je me suis empressé de venir vous annoncer la nouvelle.

– Quelle nouvelle ? tu ne m'as pas dit un mot de ma Sophie.

– Dieu me bénisse ! j'allais l'oublier. Ce n'est pas faute pourtant d'avoir bien parlé de la jeune demoiselle. Georges m'a tout conté. Il m'a appris que M. Blifil venait à Londres pour l'épouser. En ce cas, qu'il se hâte, ai-je dit, ou quelqu'un l'épousera avant qu'il arrive : et en effet, M. Seagrim, ai-je ajouté, ne serait-ce pas une pitié que ce quelqu'un qui l'aime plus qu'aucune autre femme, n'eût pas le bonheur de l'épouser ? Il est bon que vous sachiez, ainsi qu'elle, que ce n'est pas pour sa fortune qu'il la recherche ; car je puis vous assurer, quant à cela, qu'il y a une grande dame beaucoup plus riche que miss Western qui est si amoureuse de ce quelqu'un, qu'elle court après lui jour et nuit. »

À ces mots, Jones furieux accusa Partridge de l'avoir trahi.

« Ah ! monsieur, répondit le pauvre homme, je n'ai nommé personne. D'ailleurs, monsieur, je puis vous certifier que Georges a pour vous un sincère attachement ; il a donné plus d'une fois M. Blifil au diable. Il m'a juré qu'il se mettrait en quatre pour vous servir, et l'on peut compter sur sa parole. Vous trahir ! monsieur, je doute qu'après moi vous ayez sur la terre un ami plus franc et qui vous soit plus dévoué que Black Georges.

– À là bonne heure, repartit Jones un peu calmé. Eh bien, tu dis que Black Georges, que je crois en effet disposé à se montrer mon ami, demeure dans la même maison que Sophie ?

– Oui, monsieur, dans la même maison. C'est un des domestiques de l'écuyer, et il est, je vous jure, très-bien habillé. Sans sa barbe noire, vous auriez peine à le reconnaître.

– En ce cas, il peut me rendre service, en se chargeant de remettre une lettre à ma Sophie.

– Vous avez rencontré juste. Comment n'y ai-je pas pensé ? Il se fera, je gage, un plaisir de vous obliger.

– Eh bien donc, laisse-moi. Je vais écrire une lettre que tu lui porteras demain matin ; car je suppose que tu sais où le trouver ?

– Oh ! oui, monsieur, je suis sûr de le retrouver, soyez tranquille. Il aime trop à boire pour tarder longtemps à revenir au cabaret. Je ne doute pas qu'il n'y aille tous les jours, tant qu'il sera à Londres.

– Ainsi tu ne sais pas dans quelle rue loge ma Sophie ?

– Pardonnez-moi, monsieur, je le sais.

– Comment se nomme cette rue ?

– Comment elle se nomme ? mais, monsieur, elle est tout près d'ici, à une ou deux rues au-dessus de la nôtre. Quant à son nom, je ne le sais pas exactement ; car Black Georges ne me l'a pas dit. Si je le lui avais demandé, vous sentez que cela aurait pu lui donner des soupçons. Non, non, monsieur, fiez-vous à moi, je suis trop fin pour faire de pareilles balourdises.

– Tu es en effet merveilleusement fin. Cependant je vais écrire à ma Sophie, persuadé que tu auras l'esprit de retrouver demain Black Georges au cabaret. »

Après avoir renvoyé le rusé Partridge, Jones se mit à écrire. Nous le laisserons quelque temps livré à cette douce occupation, et nous terminerons ici notre quinzième livre.

LIVRE XVI.

CONTENANT L'ESPACE DE CINQ JOURS.

CHAPITRE PREMIER.

Des prologues.

Un auteur dramatique disait qu'il aimerait mieux faire une comédie qu'un prologue. Nous pouvons dire aussi que nous avons moins de peine à composer un livre de cette histoire, que le chapitre qui en forme la préface.

On a dû maudire plus d'une fois de bon cœur le premier qui s'est avisé de mettre à la tête d'une pièce de théâtre cette espèce de prélude qu'on appelle prologue. C'était ordinairement une partie de l'ouvrage ; mais depuis quelques années, ce morceau postiche a si peu de rapport avec le drame devant lequel on le place, que le prologue d'une pièce pourrait également servir à une autre. En effet, les prologues modernes semblent ne rouler que sur trois points : la critique du goût et des mœurs de la capitale, la satire des auteurs contemporains, et l'éloge de la pièce qu'on va représenter. Les idées en sont peu variées, et ne sauraient l'être beaucoup : aussi avons-nous souvent admiré la prodigieuse fécondité des auteurs qui ont imaginé tant d'expressions différentes, pour rendre la même pensée.

Nous craignons à notre tour qu'après s'être bien gratté la tête, quelque historien futur (s'il en est qui nous fasse l'honneur de marcher sur nos traces) ne maudisse notre mémoire pour avoir introduit l'usage de ces chapitres préliminaires, dont la plupart, comme les prologues modernes, conviendraient indistinctement à chaque livre de cette histoire, ou même à toute autre histoire que celle-ci.

Mais quelque tourment que causent aux écrivains ces deux inventions, le lecteur profitera autant de l'une que le spectateur a, depuis longtemps, profité de l'autre.

On sait d'abord que le prologue donne aux critiques l'occasion d'essayer et d'accorder leurs sifflets ; et nous avons vu quelquefois ces instruments de musique si bien préparés avant la pièce, qu'ils jouaient tous de concert dès la première scène. Les critiques pourront tirer un pareil avantage de nos chapitres préliminaires ; ils y trouveront toujours de quoi aiguiser leur esprit, et le rendre plus mordant. Leur sagacité nous dispense de faire observer ici avec quelle complaisance nous fournissons des armes à leur malignité naturelle. Jamais nous ne manquons de semer ces chapitres de traits piquants et propres à aiguillonner la censure.

Les prologues et les chapitres préliminaires ont un agrément particulier pour le spectateur, aussi bien que pour le lecteur paresseux. Comme rien n'oblige de voir les uns ni de lire les autres, le spectateur est libre de donner un quart d'heure de plus à son dîner, et le lecteur de commencer le livre à la quatrième ou à la cinquième page : ce qui n'est pas indifférent pour les personnes habituées à ne lire un livre qu'afin de dire qu'elles l'ont lu ; motif plus commun qu'on ne le croit d'ordinaire, et qui engage bien des gens à feuilleter, non-seulement de graves traités de jurisprudence ou de politique, mais encore les chefs-d'œuvre immortels d'Homère, de Virgile, de Swift et de Cervantès.

Les prologues et les chapitres préliminaires offrent encore une multitude d'autres avantages si faciles à saisir, que nous ne perdrons pas le temps à en faire l'énumération. Il ne faut pas oublier que leur principal mérite est d'être courts.

CHAPITRE II.

Singulière aventure qui arrive à l'écuyer Western. Triste situation de Sophie.

Veuillez maintenant, cher lecteur, vous transporter avec nous dans Piccadilly, où M. Western a pris un appartement, sur la recommandation de l'hôte des *Colonnes d'Hercule*, à Hyde-Park-Corner ; car cette auberge étant la première que l'écuyer eût trouvée sur son chemin en arrivant à Londres, il y avait mis ses chevaux, et s'y était d'abord logé lui-même.

Aussitôt que Sophie fut descendue du fiacre qui l'avait amenée de chez lady Bellaston, elle demanda à son père la permission de se retirer dans la chambre qu'on lui avait destinée. Il la lui accorda sans difficulté, et voulut l'y accompagner en personne : ils eurent alors ensemble un court entretien, dont le récit paraîtrait dénué d'importance et d'intérêt. L'écuyer pressa vivement sa fille de consentir à épouser Blifil, qu'il attendait, lui dit-il, à Londres sous peu de jours. Sophie ne répondit à ses instances que par le refus le plus formel et le plus absolu. M. Western en fut si irrité, qu'après avoir juré plusieurs fois qu'elle épouserait Blifil de gré ou de force, il la quitta en l'accablant d'injures et de malédictions, ferma la porte sur elle et en mit la clef dans sa poche.

Tandis que Sophie n'avait, pour charmer l'ennui de sa captivité, que cet adoucissement qu'on ne refuse pas au prisonnier d'état le plus étroitement gardé, c'est-à-dire, du feu et de la lumière, l'écuyer s'amusait à boire avec le ministre Supple et

l'hôte des *Colonnes d'Hercule*. Ce dernier était, selon lui, un excellent compagnon, et pourrait l'instruire des nouvelles de la ville et de la situation des affaires publiques. « Il doit en savoir long, disait-il, puisqu'il loge chez lui les chevaux d'une foule de gens de qualité. »

M. Western passa dans cette agréable société la soirée entière et une grande partie du jour suivant. Il ne survint pendant ce temps aucun incident digne de trouver place dans notre histoire. Sophie resta seule, livrée à ses tristes réflexions. Son père avait fait serment qu'elle ne sortirait pas vivante de sa chambre, à moins qu'elle ne consentit à épouser Blifil. Il tenait sa porte soigneusement fermée. On n'entrait chez elle que pour lui porter à manger, et toujours en sa présence.

Le surlendemain de son arrivée, comme il était à déjeuner avec le ministre Supple, on vint l'avertir qu'il y avait en bas quelqu'un qui demandait à lui parler.

« Quelqu'un ? dit-il. Qui diable est-ce ? Descendez, mon cher Supple, et voyez qui c'est. M. Blifil ne peut pas être encore arrivé. Descendez, et sachez ce qu'on me veut. »

Le ministre revint lui dire qu'un homme très-bien mis, et qu'à sa cocarde il jugeait un officier, voulait l'entretenir d'une affaire importante.

« Un officier ! s'écria l'écuyer. À quel propos un pareil homme s'adresse-t-il à moi ? S'il a besoin de fourgons pour le transport des bagages de son régiment, je ne suis point juge de paix ici, et ne puis donner l'ordre de lui en fournir. Quoi qu'il en soit, qu'on le fasse monter, puisqu'il veut absolument me parler. »

Un instant après entra un homme de fort bonne mine, qui, saluant l'écuyer, lui demanda la faveur d'un entretien particulier. Aussitôt que le ministre se fut retiré, il s'exprima en ces termes :

« Je viens, monsieur, vous trouver de la part de milord Fellamar, mais avec un message bien différent de celui auquel vous devez vous attendre, après la scène d'hier au soir.

– Milord qui ? dit l'écuyer, ce nom-là m'est inconnu.

– Milord, continua l'officier, veut bien imputer ce qui s'est passé à l'effet du vin. Il se contentera du plus simple aveu que vous en ferez. Comme il aime éperdument votre fille, vous êtes, monsieur, le dernier homme au monde sur qui il voudrait avoir à venger un affront. Il est heureux pour vous et pour lui qu'il ait donné des preuves si publiques de son courage, qu'elles lui permettent d'arranger une affaire de cette nature, sans courir le risque de compromettre son honneur. Tout ce que milord désire donc, c'est que vous consentiez à faire, devant moi, quelque excuse de votre conduite. Le moindre mot lui suffira, et il se propose de venir cette après-midi vous rendre ses devoirs, et solliciter la permission d'offrir ses hommages à votre fille, en qualité d'amant.

– Je ne vous comprends pas trop, monsieur. Cependant je juge à vos dernières paroles que votre lord est celui dont ma cousine lady Bellaston m'a parlé, comme d'un homme qui prétend à la main de ma fille. Si cela est, vous pouvez faire à milord mes compliments, et lui dire que je suis déjà pourvu d'un gendre.

– Peut-être, monsieur, ne connaissez-vous pas assez la grandeur de l'alliance qui vous est offerte. Je pense que la personne, le titre, et la fortune de milord, n'essuieraient de refus nulle part.

– À vous parler net, monsieur, ma fille est déjà promise ; et ne le fût-elle pas, ce ne serait point à un lord que je la donnerais. Je hais tous les lords. C'est un tas de courtisans et d'Hanovriens avec qui je ne veux rien avoir à démêler.

– Eh bien, monsieur, si telle est votre résolution, je suis chargé de vous dire que milord vous attend ce matin à Hyde-Park.

– Dites à milord qu'il m'est impossible de m'y rendre. J'ai assez à faire au logis, et ne puis en sortir pour quelque raison que ce soit.

– Monsieur, vous avez sûrement trop d'honneur pour me charger d'une réponse semblable. Vous ne voudriez pas, j'en suis convaincu, qu'on dît de vous qu'après avoir insulté un noble pair, vous lui avez refusé la satisfaction qu'il vous demandait. Milord aurait souhaité, par égard pour votre fille, que l'affaire se terminât d'une autre façon ; mais s'il lui faut renoncer à l'espérance de voir en vous un père, il ne laissera pas impunie l'insulte que vous lui avez faite.

– Qui ? moi ! c'est un odieux mensonge, je ne lui ai fait aucune insulte. »

L'officier lui répondit en termes aussi secs que laconiques ; et à cette riposte verbale, il en joignit une manuelle qui n'eut pas plus tôt atteint le bon écuyer, qu'il se mit à beugler de toutes ses forces, et à cabrioler autour de la chambre, comme s'il eût voulu rassembler les voisins pour être témoins de son agilité[60].

Le ministre, qui avait laissé le pot de bière encore presque plein, ne s'était pas fort éloigné. Aux cris de l'écuyer, il accourut à la hâte. « Bon Dieu ! monsieur, dit-il, qu'avez-vous donc ?

– Ce que j'ai ? répliqua Western. Voilà, je crois, un brigand qui veut me voler et m'assassiner. Il est tombé sur moi avec

---

[60] Cette scène est révoltante. Fielding dégrade, sans motif, l'écuyer Western en lui attribuant un trait de lâcheté indigne d'un homme. C'est une tache dans ce caractère, d'ailleurs supérieurement tracé. (*Trad.)*

cette canne que vous lui voyez à la main ; et Dieu me damne si je l'ai provoqué le moins du monde.

– Comment ! monsieur, reprit le capitaine, ne m'avez-vous pas dit que je mentais ?

– Non, comme j'espère être sauvé. J'ai bien pu dire qu'il était faux que j'eusse insulté milord ; mais jamais je n'ai dit que vous mentiez. J'ai trop de savoir-vivre pour cela ; et vous auriez dû rougir de tomber, comme vous l'avez fait, sur un homme sans défense. Si j'avais eu une canne à la main, tu te serais bien gardé de me frapper ; je t'aurais frotté l'échine et donné sur le museau. Descends avec moi dans la cour. Veux-tu jouer du bâton ? veux-tu boxer ? parle, voyons qui des deux cassera la tête à l'autre, ou lui portera dans le ventre le meilleur coup de poing. Mais tu n'es pas un homme, ni même la moitié d'un homme, j'en suis sûr.

– Monsieur, repartit le capitaine avec dédain, je vois que vous ne méritez pas ma colère, et j'informerai milord que vous êtes indigne de la sienne. Je suis fâché de m'être sali les mains en vous touchant. »

Content de cette bravade, il se retira. Le ministre s'entremit pour empêcher M. Western de l'arrêter ; et il en vint aisément à bout. L'écuyer, malgré son air de résolution, n'avait dans le fond nulle envie de le retenir. Toutefois, à peine était-il sorti, que notre vaillant champion lâcha contre lui une bordée de malédictions et de menaces ; mais elle ne sortit de sa bouche que lorsque le capitaine fut au bas de l'escalier ; et comme le bruit n'en devenait de plus en plus tort qu'à mesure qu'il s'éloignait, elle n'arriva pas jusqu'à son oreille, ou du moins ne retarda point sa marche.

Cependant la pauvre Sophie, qui avait entendu de la chambre où elle était enfermée les cris de son père, frappa d'abord du pied avec force sur le plancher, et cria ensuite aussi haut que lui, quoique d'une voix beaucoup plus douce. Ses dou-

loureux accents suspendirent la fureur du vieux gentilhomme, et tournèrent toute son attention vers sa fille. Il l'aimait avec une telle tendresse, qu'il perdait la tête dès qu'il la croyait menacée du moindre accident. Sophie, hors le seul point d'où dépendait le bonheur de sa vie, avait sur le cœur de son père un empire absolu.

Après avoir exhalé sa rage contre le capitaine et juré de le traduire devant les tribunaux, l'écuyer monta chez sa fille. Il la trouva pâle, tremblante, désolée. Aussitôt qu'elle le vit elle rassembla ses forces, et le saisissant par la main : « Ô mon père ! s'écria-t-elle, je suis à demi morte d'effroi. Mon Dieu ! que vous est-il arrivé ?

– Pas grand'chose, le coquin m'a fait peu de mal ; mais je veux être damné si je ne le poursuis pas en justice.

– De grâce, mon père, que s'est-il passé ? quel est le misérable qui vous a insulté ?

– Je ne sais pas son nom. C'est, je le suppose, un de ces brutaux d'officiers que nous payons pour nous battre ; mais le scélérat n'en sera pas quitte à bon marché, s'il a quelque chose : ce dont je doute fort ; car malgré son bel habit, je crains qu'il ne possède pas au monde un pouce de terre.

– Mais, mon père, quelle était la cause de votre querelle avec lui ?

– Puis-je en avoir d'autre que vous, Sophie ? C'est de vous que viennent toutes mes peines. Vous finirez par faire mourir votre père. Un lord, et Dieu sait quel lord, s'est avisé de prendre du goût pour vous ; et parce que je refuse d'écouter ses propositions, il m'envoie un cartel par un de ses valets. Allons, Sophie, soyez bonne fille ; mettez un terme aux chagrins de votre père : allons, consentez à l'épouser. Il sera ici aujourd'hui ou demain : promettez-moi seulement de l'épouser à son arrivée. Vous me rendrez le plus heureux des hommes, et je vous rendrai la plus

heureuse des femmes. Vous aurez les plus belles parures qu'il y ait à Londres, les plus riches bijoux : vous aurez à vos ordres un carrosse à six chevaux. J'ai déjà promis à Allworthy de donner la moitié de mon bien… Morbleu ! il ne tient à rien que je ne donne tout.

– Mon père, aurez-vous la bonté de m'entendre un instant ?

– Peux-tu le demander, Sophie ? ignores-tu que je préfère le son de ta voix à la musique de la meilleure meute d'Angleterre ?… Si je veux t'entendre, ma chère enfant ! J'espère bien t'entendre aussi longtemps que je vivrai. Si je venais à perdre ce plaisir, je ne ferais plus aucun cas de la vie. Vous ne savez pas, Sophie, à quel point je vous aime ; non, vous ne le savez pas : autrement vous ne vous seriez jamais enfuie de chez moi, vous n'auriez jamais quitté votre pauvre père, qui n'a d'autre joie, d'autre consolation sur la terre, que sa petite Sophie. »

Comme il achevait ces mots, des larmes roulèrent dans ses yeux, et coulèrent en abondance de ceux de Sophie. « Mon père, dit-elle, je sais que vous m'avez toujours tendrement aimée, et le ciel m'est témoin que je n'ai jamais cessé de répondre du fond du cœur à votre affection. La crainte seule d'être forcée d'épouser cet homme, a pu me pousser à fuir un père si chéri, que je m'immolerais avec plaisir à son bonheur. J'ai tâché de prendre sur moi d'en faire davantage. Je m'étais presque résignée, pour vous complaire, au plus douloureux sacrifice ; mais je n'ai pas eu la force de le consommer, et je ne l'aurai jamais. »

Ici l'écuyer commença à prendre un air farouche ; le feu de la colère étincela dans ses yeux. Sophie, effrayée de ces terribles symptômes, le supplia de l'écouter encore, et continua ainsi :

« S'il s'agissait de la vie, de la santé, ou du bonheur réel de mon père, je n'hésiterais pas à me dévouer. Oui, j'en atteste le ciel, il n'est point de malheur qui pût ébranler ma résolution.

Cette union si détestée, j'en subirais l'horreur et le dégoût... Je donnerais ma main à Blifil, pour vous sauver.

– Je te dis, mon enfant, que cela me sauvera, me donnera la santé, le bonheur, la vie, tout au monde. Je mourrai si tu me refuses, j'en aurai le cœur brisé.

– Pouvez-vous avoir un tel désir de me rendre malheureuse ?

– Je te dis que non, reprit l'écuyer en élevant la voix. Mon unique désir est de te rendre heureuse. Dieu me damne s'il est rien que je ne fisse pour cela.

– Eh ! mon père, ne dois-je pas savoir ce qui peut me rendre heureuse ? S'il est vrai qu'on n'est heureux qu'autant qu'on s'imagine l'être, quel sera mon sort, quand je me croirai la plus malheureuse des créatures humaines ?

– Il vaut mieux vous croire malheureuse, que de l'être réellement, en épousant un gueux, un bâtard, un vagabond.

– Mon père, si cela peut vous satisfaire, je prendrai l'engagement solennel de ne jamais épouser ni lui ni aucun autre sans votre consentement. Laissez-moi vous consacrer ma vie entière. Souffrez que je sois encore votre petite Sophie ; et mon unique plaisir, mon unique soin sera, comme par le passé, de vous amuser et de vous plaire.

– Écoutez, Sophie, je ne suis pas homme à me laisser duper de la sorte. Si je donnais dans ce piège, c'est bien alors que votre tante Western aurait raison de me traiter de sot. Non, non, Sophie, j'ai trop de bon sens, trop d'expérience, pour me fier à la parole d'une femme, dans une affaire où il s'agit de son amant.

– Comment ai-je mérité, mon père, ce manque de confiance ? Vous ai-je jamais fait une promesse que je n'aie tenue ? Depuis que j'existe, m'a-t-on trouvée coupable d'un mensonge ?

– Je ne me paie point de toutes vos raisons. J'ai résolu ce mariage, et il se fera. Oui, tu l'épouseras, Dieu me damne, tu l'épouseras, quand tu devrais te pendre le lendemain. »

En prononçant ces mots, il ferma le poing, fronça les sourcils, se mordit les lèvres, et poussa de tels cris, que Sophie, glacée d'épouvante, se laissa tomber sur sa chaise ; et sans un torrent de larmes, qui vint à son secours, peut-être eût-elle expiré sous les yeux de son père.

Western envisagea l'état déplorable de sa fille avec aussi peu d'émotion qu'en éprouve le geôlier de Newgate à la vue des angoisses d'une femme éplorée, qui dit le dernier adieu à son mari condamné au supplice ; ou plutôt il la regarda du même air dont un honnête marchand considère son débiteur qu'on traîne en prison, pour une dette de dix livres sterling que le malheureux ne saurait lui payer, toute juste qu'elle est ; ou, pour emprunter une comparaison encore plus frappante, il sentit le même mouvement de dépit que montre une appareilleuse, lorsqu'une pauvre innocente qu'elle a prise dans ses filets tombe en convulsion, à la première proposition d'un honteux trafic de ses charmes. Observons pourtant une différence ; c'est que l'appareilleuse a un intérêt manifeste au succès de son infâme commerce, et qu'un père, quelque aveuglé qu'on le suppose, n'en peut avoir aucun à vouer sa fille à une prostitution presque aussi condamnable.

L'écuyer, non content de laisser Sophie dans cette cruelle situation, fit, en se retirant, une froide observation sur l'heureux effet des larmes, ferma la porte, et alla rejoindre le ministre Supple. Ce dernier hasarda auprès de lui quelques représentations en faveur de la jeune personne ; mais cette tentative, quoique beaucoup trop faible, causa à M. Western un nouvel accès de rage, et lui inspira contre le clergé une indécente diatribe que notre respect pour cet auguste corps nous engage à supprimer.

CHAPITRE III.

Ce qui arrive à Sophie pendant sa captivité.

La maîtresse de la maison où logeait l'écuyer n'avait pas tardé à concevoir une étrange opinion de son hôte. Cependant comme elle savait que c'était un homme fort riche, et qu'elle avait eu soin de porter le loyer de ses chambres à un prix exorbitant, elle crut à propos de le ménager. Elle voyait, il est vrai, avec une sorte de peine, l'emprisonnement de Sophie, dont sa servante et tous les gens de l'écuyer attestaient la douceur et la bonté ; mais son intérêt personnel l'emportant sur la pitié, elle ne voulut pas offenser un homme qu'elle jugeait d'un caractère très-violent.

Quoique Sophie mangeât peu, on la servait régulièrement aux heures des repas. Nous croyons même que si elle avait eu envie de quelque mets rare, M. Western, malgré sa colère, n'aurait épargné ni peine ni dépense pour le lui procurer ; car, dût-on ne voir dans cette assertion qu'un paradoxe, il idolâtrait sa fille, et sa plus vive jouissance était de satisfaire le moindre de ses désirs.

L'heure du dîner arrivée, Black Georges porta à Sophie une volaille. L'écuyer, qui avait juré de ne confier la clef de sa chambre à personne, l'accompagna jusqu'à la porte.

Georges n'avait pas vu Sophie depuis sa fuite de la maison paternelle. En posant le plat sur la table, il l'assura de son respect. Elle lui répondit d'un ton plein de bonté ; car elle traitait

les domestiques avec plus d'égards que n'en témoignent certaines personnes à des gens qui leur sont de très-peu inférieurs.

Sophie, n'ayant pas faim, voulait qu'il remportât la volaille. Georges la pria d'y goûter, et lui recommanda surtout les œufs, dont il lui dit qu'elle était pleine.

Pendant ce temps, l'écuyer attendait à la porte. Georges, qu'il employait dans les affaires d'une haute importance, comme dans ce qui concernait la chasse, était en grande faveur auprès de lui, et se permettait beaucoup de libertés. Il avait offert de monter le dîner, pour avoir, disait-il, le plaisir de voir sa jeune maîtresse. Il laissa donc sans scrupule M. Western debout, plus de dix minutes, dans le corridor, tandis qu'il s'entretenait avec Sophie. Quand il sortit de la chambre, il en fut quitte pour une réprimande que l'écuyer lui fit en riant.

Georges savait que miss Western aimait fort les œufs de poulettes, de perdrix et de faisans. Ainsi on ne doit pas s'étonner qu'étant doué d'un bon naturel, il eût pris soin de la régaler de cette espèce de friandise, dans un moment où tous les domestiques de la maison craignaient qu'elle ne se laissât mourir de faim ; car elle n'avait presque rien pris depuis quarante-huit heures.

Bien que le chagrin ne produise pas sur tout le monde le même effet qu'il a coutume de produire sur une veuve, dont il aiguise souvent l'appétit plus que ne ferait l'air vif des dunes de Bansted, ou de la plaine de Salisbury, il finit toujours, quoi qu'on en dise, par céder à la faim. Sophie, après quelques instants de réflexion, se mit à couper la volaille, et la trouva remplie d'œufs, comme Georges le lui avait dit.

À cette découverte très-agréable pour elle, s'en joignit une autre bien capable d'exciter l'attention d'une compagnie de savants. Si un oiseau à trois pattes, phénomène dont on citerait peut-être mille exemples, passe pour un objet infiniment curieux, que penser d'une volaille qui, contre toutes les lois de

l'économie animale, renferme une lettre dans son sein ? Ovide nous raconte la métamorphose du jeune Hyacinthe en une fleur qui porte des lettres sur ses feuilles, et Virgile a célébré dans ses vers cette singularité, comme une merveille digne de fixer les regards des doctes naturalistes de son temps ; mais dans aucun siècle, chez aucun peuple, on n'a ouï parler d'un oiseau qui contînt une lettre dans son estomac.

Toutes les académies des sciences de l'Europe auraient cherché en vain à expliquer un tel prodige. Quant au lecteur, pour peu qu'il se rappelle le dernier entretien de Jones et de Partridge, il devinera sans peine d'où venait cette lettre, et comment elle avait passé dans le corps de la volaille.

Sophie, malgré un long jeûne, malgré la présence de son mets favori, ne vit pas plus tôt la lettre, qu'elle la saisit avidement, en rompit le cachet, et lut ce qui suit :

« Mademoiselle,

« Si je ne savais à qui j'ai l'honneur d'écrire, je tâcherais, quelque difficile que cela me fût, de vous peindre le trouble affreux où m'a jeté la nouvelle que j'ai apprise par mistress Honora ; mais comme une âme sensible peut seule comprendre les peines que cause la sensibilité, cette aimable qualité, que ma Sophie possède à un si haut degré, l'instruira suffisamment de ce que j'ai dû souffrir dans cette triste circonstance. Est-il quelque chose au monde qui puisse ajouter à mon désespoir, quand je vous sais malheureuse ? Oui sans doute, et j'en fais la cruelle expérience, c'est, ma Sophie, de sentir que je suis l'auteur de votre infortune. Peut-être montré-je ici trop d'orgueil ; mais personne ne m'enviera un honneur qui me coûte si cher. Pardonnez-moi cette présomption, pardonnez-m'en une plus grande encore. Veuillez me dire si mes conseils, mon secours, ma présence, mon absence, ma mort, ou mes tourments, vous procureraient quelque soulagement. La plus parfaite admiration, les soins les plus assidus, l'intérêt le plus tendre, la plus entière soumission à vos volontés, le plus ardent

amour, peuvent-ils vous dédommager du sacrifice que vous feriez à mon bonheur ? Volez, ange du ciel, volez dans ces bras toujours ouverts pour vous recevoir, toujours prêts à vous défendre. Venez sans autre trésor que vos charmes, ou avec toutes les richesses de la terre, peu m'importe. Si au contraire la sagesse est la plus forte, si, après de mûres réflexions, elle vous dit que le sacrifice est trop grand, si vous ne pouvez recouvrer les bontés paternelles et rendre la paix à votre âme agitée qu'en m'abandonnant, bannissez-moi à jamais de votre pensée ; prenez une courageuse résolution, et que la pitié pour mes souffrances n'exerce aucune influence sur votre tendre cœur. Croyez-moi, mademoiselle, je vous aime cent fois plus que moi-même ; mon unique but est votre bonheur. Le premier de mes vœux (et pourquoi la fortune ne l'exaucerait-elle pas ?) fut et, permettez-moi de le dire, sera toujours de vous voir la plus heureuse des femmes ; le second est d'apprendre que vous l'êtes : mais nul malheur n'égalera le mien, tant que je croirai que vous devez un instant de peine à celui qui est, mademoiselle, dans tous les sens et à tous égards, votre dévoué

« THOMAS JONES. »

Nous laissons au lecteur à deviner ce que dit, ce que fit, ou pensa Sophie de cette lettre, combien de fois elle la lut, ou si elle la lut plus d'une fois. Peut-être verra-t-on par la suite sa réponse. Nous ne saurions la donner à présent, parce qu'elle n'en fit pas dans le moment ; et cela pour plusieurs bonnes raisons dont la meilleure est qu'elle n'avait ni papier, ni plumes, ni encre.

Le soir, tandis que Sophie réfléchissait sur la lettre qu'elle avait reçue, ou sur quelque autre sujet, un bruit violent qui partait de l'appartement au-dessous du sien, troubla ses méditations. Ce bruit provenait d'une vive dispute entre deux personnes. Sophie distingua aussitôt dans les cris éclatants de l'une, la voix de son père ; mais elle ne reconnut pas aussi vite, dans les accents plus aigus de l'autre, l'aigre fausset de sa tante

Western. Cette dame venait d'arriver à Londres, et un de ses gens, qui était entré en passant à l'auberge des *Colonnes d'Hercule,* lui avait appris la demeure de son frère, où elle s'était fait conduire sur-le-champ.

Nous allons donc prendre, pour le moment, congé de Sophie, et nous rendre, comme la politesse l'exige, auprès de mistress Western.

CHAPITRE IV.

Sophie recouvre sa liberté.

M. Western et le ministre Supple, après le départ de l'hôte des *Colonnes d'Hercule,* fumaient chacun leur pipe, lorsqu'on leur annonça l'arrivée de mistress Western. Dès que l'écuyer entendit prononcer son nom, il courut au bas de l'escalier pour lui offrir la main ; car il se piquait d'observer scrupuleusement les règles de la politesse, surtout envers sa sœur, à laquelle il portait, sans vouloir en convenir et peut-être à son insu, plus de respect qu'à aucune personne au monde.

Mistress Western, en entrant dans la salle à manger, se jeta sur un fauteuil et s'écria avec humeur : « Il est impossible assurément de faire un plus rude voyage. Je crois que depuis qu'on a publié tant de règlements sur les grandes routes, elles sont devenues pires que jamais. Eh ! mon frère, comment avez-vous pu vous loger dans cette horrible maison ? je jurerais que pas une personne de condition n'y a mis le pied avant vous.

– Je n'en sais rien, répondit l'écuyer, mais il me semble qu'on n'y est pas mal. C'est l'hôte des *Colonnes d'Hercule* qui me l'a recommandée. Comme il connaît beaucoup de gens de qualité, j'ai cru qu'il saurait m'indiquer mieux qu'un autre, les auberges qu'ils fréquentent.

– Fort bien ; et où est ma nièce ? Avez-vous déjà fait une visite à lady Bellaston ?

– Oui, oui. Quant à votre nièce, n'en soyez point en peine. Elle est là-haut dans sa chambre.

– Comment ! ma nièce est dans cette maison ? Elle ne sait donc pas que je suis ici ?

– Non, personne n'a pu le lui dire, je la tiens en lieu de sûreté ; elle est enfermée sous clef. Le soir même de mon arrivée à Londres, j'ai été la chercher chez ma cousine lady Bellaston, et je n'ai cessé de veiller sur elle depuis. Elle ne peut non plus s'échapper qu'un renard pris dans un sac, je vous en réponds.

– Bon Dieu ! qu'entends-je ? Je m'étais bien doutée que vous feriez quelque sottise, si vous vous rendiez à Londres ; mais vous l'avez voulu ; je n'ai point à me reprocher d'y avoir consenti. Ne m'aviez-vous pas promis, mon frère, que vous ne prendriez point de mesures violentes ? N'est-ce pas ainsi que vous avez forcé ma nièce de s'enfuir de chez vous ? Voulez-vous la réduire à faire une nouvelle escapade ?

– Tudieu ! s'écria l'écuyer en jetant sa pipe à terre, a-t-on jamais rien entendu de pareil ? me voir traiter de la sorte, quand je comptais ne recevoir de vous que des éloges !

– Comment ! mon frère, vous ai-je donné sujet de croire que je vous louerais de tenir votre fille enfermée ? Ne vous ai-je pas dit cent fois que, dans un pays libre, il n'est pas permis d'exercer sur les femmes un pouvoir arbitraire ? Nous avons les mêmes droits que les hommes à la liberté, et je voudrais de bon cœur n'être pas dans le cas de dire que nous en sommes plus dignes qu'eux. Si vous souhaitez que je reste un moment de plus dans ce misérable gîte, que je vous reconnaisse encore pour mon frère, et que je consente à me charger des affaires de votre famille, j'exige qu'à l'instant ma nièce soit mise en liberté. »

Elle prononça ces mots de l'air le plus impérieux, debout devant le feu, ayant une main derrière le dos, et dans l'autre une prise de tabac. Nous doutons que Thalestris, à la tête de ses Amazones, eût une figure plus imposante. On ne sera donc pas surpris que l'écuyer ait cédé à la crainte qu'elle lui inspirait.

« Eh bien, la voilà, dit-il, en jetant la clef sur la table ; la voilà, faites-en ce qu'il vous plaira. Je ne comptais tenir ma fille enfermée que jusqu'à l'arrivée de Blifil, que j'attends d'un moment à l'autre. Si d'ici là il survient quelque accident, n'oubliez pas à qui il faudra s'en prendre.

– Je réponds de tout sur ma tête ; mais je ne me chargerai de l'affaire qu'à une condition ; c'est que vous me donnerez carte blanche, et ne vous mêlerez de rien, à moins que, par hasard, je ne juge à propos de vous faire agir. Si vous ratifiez ces préliminaires, j'essaierai encore de sauver l'honneur de votre famille : sinon, mon frère, je continuerai à rester neutre.

– Mon bon monsieur, je vous en prie, dit le ministre Supple, suivez pour cette fois les conseils de madame votre sœur. Peut-être obtiendra-t-elle plus de mademoiselle Sophie par un entretien amical, que vous ne l'avez fait par des mesures de rigueur.

– Que me chantes-tu là ? dit l'écuyer. Si tu t'avises de jaser, je t'étrillerai comme il faut.

– Fi ! mon frère, est-ce ainsi qu'on parle à un ecclésiastique ? M. Supple est un homme sensé, il vous donne un excellent conseil ; tout le monde, je pense, sera de son avis. Au reste, écoutez, j'attends une réponse prompte et catégorique à mes propositions. Ou laissez-moi disposer librement de votre fille, ou gouvernez-la tout seul avec votre admirable prudence ; et, dans ce dernier cas, je vous déclare ici devant M. Supple, que j'évacue la place et vous renie à jamais, vous et votre famille.

– Agréez, je vous prie, ma médiation, dit le ministre. Souffrez, je vous en conjure...

– Eh quoi ? reprit l'écuyer, la clef est sur la table. Elle peut la prendre, si elle veut. Qui l'en empêche ?

– Non, mon frère, j'exige, comme une formalité indispensable, qu'elle me soit remise par vous-même, avec une pleine et entière ratification de tous les articles stipulés et convenus.

– Eh bien, je vais vous la remettre... La voici... Assurément, ma sœur, vous ne m'accuserez pas d'avoir jamais refusé de vous confier ma fille. Elle a demeuré avec vous plus d'une année entière, sans que je l'aie vue une seule fois pendant ce temps.

– Et c'eût été un bonheur pour elle d'être toujours restée avec moi. Rien de semblable à ce que nous voyons ne serait arrivé sous mes yeux.

– Ah ! sans doute, c'est moi seul qu'il faut blâmer !

– Oui, mon frère, c'est vous seul qu'il faut blâmer ; je vous l'ai dit souvent, et je crains d'être obligée de vous le répéter encore bien des fois. Cependant j'espère que vous vous corrigerez, et que vous profiterez de vos erreurs passées, pour ne pas déjouer par de nouvelles bévues la sagesse de mes combinaisons. En vérité, mon frère, vous n'êtes nullement propre à des négociations délicates. Toute votre politique est fausse. J'exige donc que vous ne vous mêliez de rien. Souvenez-vous seulement de ce qui s'est passé.

– Morbleu ! ma sœur, que voulez-vous que je vous dise ? vous me feriez donner au diable.

– Allons, vous voilà revenu à votre vieille habitude. Je vois, mon frère, qu'il n'y a pas moyen de vous parler raison. J'en appelle à M. Supple, qui est un homme de sens. Ai-je rien dit dont qui que ce soit pût s'offenser ? Mais vous avez si mauvaise tête !

– De grâce, madame, s'écria le ministre, n'irritez pas monsieur votre frère.

– L'irriter ! Vous êtes, ma foi, aussi sot que lui. Eh bien, mon frère, puisque vous m'avez promis de ne vous mêler de rien, je consens à me charger encore de la direction de ma nièce.

Le ciel ait pitié des affaires abandonnées aux soins des hommes ! Une tête de femme en vaut mille des vôtres. »

À ces mots elle appela un domestique pour la conduire à la chambre de Sophie, et sortit en emportant la clef avec elle.

À peine eut-elle les talons tournés, que l'écuyer ferma la porte et vomit contre elle mille injures grossières, mille imprécations, sans s'épargner lui-même, pour avoir eu la sottise de penser à sa succession. « Mais pourtant, ajouta-t-il, il serait fâcheux, après un si long esclavage, de finir par en être frustré, faute d'un peu de patience. La pécore ne vivra pas toujours, et je sais qu'elle me lègue tout son bien par testament. »

M. Supple loua fort sa prudence, et l'écuyer ayant demandé une bouteille de vin, suivant sa coutume, toutes les fois qu'il éprouvait quelque sentiment de plaisir ou de peine, fit une si copieuse libation de ce julep salutaire, qu'elle éteignit entièrement sa colère. Le calme et la sérénité avaient reparu sur son front, quand mistress Western rentra avec Sophie. La jeune personne avait son chapeau et son mantelet. « Mon frère, dit la tante, je l'emmène à l'hôtel où je suis descendue ; car en vérité ce taudis n'est pas fait pour loger des chrétiens.

– Comme il vous plaira, madame ; ma fille ne saurait être en de meilleures mains que les vôtres, et M. Supple, ici présent, peut attester qu'en votre absence j'ai répété plus de cinquante fois que vous étiez une des femmes les plus sensées qu'il y eût au monde.

– Oui, dit le ministre, je suis prêt à le certifier.

– Quant à cela, mon frère, reprit mistress Western, j'ai toujours parlé de vous en aussi bons-termes. Il faut convenir seulement que vous êtes un peu trop vif ; mais lorsque vous vous donnez le temps de réfléchir, je ne connais pas d'homme plus raisonnable que vous.

– Eh bien, ma sœur, si telle est votre façon de penser, je bois de bon cœur à votre santé. Il est vrai que je m'emporte un peu quelquefois ; mais je ne sais point garder de rancune. Allons, Sophie, soyez bonne fille, et faites tout ce que votre tante vous dira.

– Je ne doute pas de la soumission de ma nièce ; elle a déjà devant les yeux le fatal exemple de sa cousine Henriette, qui s'est perdue pour avoir négligé de suivre mes conseils. Oh ! mon frère, je vais bien vous étonner. Quand vous partîtes pour Londres, à peine avait-on cessé d'entendre le bruit de votre voiture, devinez qui se présenta chez moi... Cet impudent aventurier avec son odieux nom irlandais, ce Fitz-Patrick ! Il entra dans ma chambre sans se faire annoncer : autrement je ne l'aurais pas reçu. Il me conta sur sa triste moitié une longue et inintelligible histoire qu'il me força d'entendre. Mon accueil fut des plus froids. Je lui remis la lettre de sa femme, en le chargeant d'y répondre lui-même. Je présume que la malheureuse tâchera de découvrir notre demeure ; mais ne la recevez pas, je vous prie, car je suis déterminée à ne point la voir.

– Moi, la recevoir ! ne craignez rien. Je ne suis pas homme à encourager des enfants rebelles. Son coquin de mari doit s'estimer heureux que je ne me sois pas trouvé à la maison. Jour de Dieu ! je l'aurais fait sauter dans l'abreuvoir. Vous voyez, Sophie, les suites de la désobéissance. Votre propre famille vous en offre un exemple.

– Mon frère, il est inutile de blesser ma nièce par des réflexions semblables. Ne voulez-vous donc pas la laisser tout-à-fait sous ma direction ?

– Oui, oui, j'y consens, j'y consens. »

Mistress Western, heureusement pour Sophie, rompit ici l'entretien en envoyant chercher des chaises à porteurs : nous disons heureusement ; car si la conversation eût duré plus longtemps, il est très-probable qu'il se serait élevé quelque nouveau

sujet de discussion entre le frère et la sœur. Ils ne différaient que par le sexe et par l'éducation. Tous deux étaient également violents et entêtés ; tous deux avaient une extrême affection pour Sophie, et un souverain mépris l'un pour l'autre.

CHAPITRE V.

Jones reçoit une lettre de Sophie. Il va à la comédie avec mistress Miller et Partridge.

L'arrivée de Black Georges à Londres, et les bons offices qu'en homme reconnaissant il avait promis de rendre à son ancien bienfaiteur, adoucirent beaucoup les chagrins amers que causait à Jones la situation de sa maîtresse. Sophie, le soir même où elle recouvra la liberté et les moyens d'écrire, fit à sa lettre la réponse suivante, qui lui parvint par l'entremise de l'obligeant garde-chasse :

Monsieur,

« Comme je ne doute pas de la sincérité des sentiments que vous m'exprimez, vous serez bien aise d'apprendre que l'arrivée de ma tante Western m'a délivrée d'une partie de mes peines. Je suis maintenant avec elle, et je jouis de toute la liberté que je puis désirer. Elle n'y a mis qu'une restriction, c'est de ne recevoir aucune visite, et de n'avoir de relations avec personne, à son insu, et sans son consentement. Je lui en ai fait la promesse solennelle, et j'ai résolu de la tenir. Ma tante, il est vrai, ne m'a pas expressément défendu d'écrire ; mais ce doit être un oubli de sa part. Il se peut même que cette défense soit comprise dans l'injonction qu'elle m'a faite de n'avoir de relations avec personne. Ne pouvant donc considérer une correspondance avec vous que comme un abus de la confiance généreuse qu'elle me témoigne, n'attendez pas que je continue à vous écrire, ni à recevoir des lettres de vous en secret. Une promesse est pour moi

un lien sacré ; elle embrasse ce qu'elle sous-entend aussi bien que ce qu'elle exprime. En y réfléchissant, vous trouverez peut-être dans ma façon de penser un motif de consolation ; mais pourquoi vous parler de consolation ? Quoiqu'il y ait un point sur lequel je ne céderai jamais aux instances du meilleur des pères, j'ai pris la ferme résolution de respecter son autorité, et de ne me permettre aucune démarche importante sans son aveu. Vous devez par conséquent renoncer à une espérance qui semble ne pouvoir se réaliser. Votre propre intérêt vous le conseille. Vous pouvez ainsi vous réconcilier avec M. Allworthy, et j'exige que vous tentiez tous les moyens d'y réussir. Des événements dont je ne saurais perdre la mémoire, et plus encore la noblesse de vos sentiments, m'ont imposé des obligations envers vous. Le sort nous sera peut-être un jour moins contraire. Soyez persuadé que j'aurai toujours de vous l'opinion qu'il m'est doux de penser que vous méritez, et que je suis,

« Monsieur,

« Votre très-humble et très-obligée servante,

« SOPHIE WESTERN. »

« *P. S.* Je vous défends de m'écrire davantage... du moins quant à présent. Cette lettre renferme une bagatelle qui ne m'est, en ce moment, d'aucune utilité, et dont je sais que vous devez avoir besoin. Acceptez-la, et croyez n'en être redevable qu'à la fortune qui vous l'a fait trouver[61]. »

Un enfant encore à l'alphabet aurait épelé cette lettre en moins de temps que Jones n'en mit à la lire. Elle excita en lui un mouvement de joie mêlé de chagrin, peu différent de celui qu'éprouve un honnête homme à la lecture du testament d'un

---

[61] Sophie veut sans doute parler du billet de banque de cent livres sterling.

ami qui lui a fait, en mourant, un legs considérable, dont sa misère augmente le prix. En somme pourtant, la joie l'emporta sur le chagrin. Le lecteur pourra s'étonner qu'il en ressentît même aucun : mais le lecteur n'est pas tout-à-fait aussi amoureux que Jones ; et l'amour, maladie qui ressemble assez à la consomption et la produit quelquefois, en diffère pourtant essentiellement en ce qu'il ne se flatte jamais et n'envisage rien sous un jour favorable.

Jones fut charmé de savoir que sa maîtresse avait recouvré la liberté, et qu'elle était maintenant chez une parente qui la traiterait du moins d'une manière convenable. Il trouvait aussi un grand sujet de satisfaction dans la phrase de sa lettre où elle faisait allusion à l'engagement qu'elle avait pris autrefois de lui demeurer fidèle ; car on peut douter que Jones, quelque désintéressée qu'il crût sa passion, de quelque générosité qu'il se piquât, eût pu recevoir un coup plus sensible que la nouvelle du mariage de Sophie avec un autre, quand ce mariage aurait été pour elle le plus brillant du monde et le plus propre à faire son bonheur. Un tel raffinement d'amour platonique n'est le partage que du beau sexe. Nous avons entendu plus d'une femme déclarer (et sûrement de bonne foi) qu'elle ne ferait nulle difficulté de céder son amant à sa rivale, si elle avait la preuve que ce sacrifice rendît heureux l'objet de sa tendresse : d'où nous concluons que ce genre d'affection est dans la nature, sans pouvoir dire néanmoins que nous en ayons vu un seul exemple.

Jones, après avoir passé trois heures à lire et à baiser la lettre de Sophie, se sentant ranimé par les considérations que nous venons d'exposer, voulut exécuter un projet qu'il avait conçu depuis quelques jours ; c'était de mener à la comédie mistress Miller et sa fille cadette, et de mettre Partridge de la partie. Comme il était doué de cette franche gaîté dont bien des gens n'ont que l'apparence, il se promettait beaucoup de plaisir des observations critiques que ne manquerait pas de faire le pédagogue, en qui il comptait surprendre les naïves inspirations de la nature, brute à la vérité, mais non altérée par l'art.

M. Jones, mistress Miller, la petite Betsy et Partridge se placèrent au premier rang de la première galerie. Partridge n'eut pas plus tôt jeté un coup d'œil sur la salle, qu'il s'écria que c'était le plus bel endroit où il eût jamais été. Quand l'ouverture fut achevée, il s'étonna que tant de violons pussent jouer d'accord ensemble.

Pendant que le garçon de théâtre allumait les derniers lustres : « Regardez, regardez, madame, dit-il à mistress Miller, n'est-ce pas le vrai portrait de l'homme qu'on voit à la fin du livre de prières, avant le service pour la conjuration des poudres ? »

Quand la salle fut entièrement éclairée, il observa en soupirant qu'il se brûlait à la comédie, en une soirée, plus de chandelles que n'en consommerait une honnête et pauvre famille durant une année entière.

On jouait *Hamlet, prince de Danemark*. Dès que la pièce commença, Partridge fut tout yeux, tout oreilles. Il ne rompit le silence qu'à l'apparition du fantôme. « Quel est, dit-il à Jones, cet homme si étrangement habillé ? il ressemble à une figure que j'ai vue dans un tableau. Monsieur, ce n'est sûrement pas une armure qu'il porte là ?

– C'est un fantôme, répondit Jones.

– Vous plaisantez, monsieur, reprit Partridge en souriant. Je n'ai jamais vu de fantôme ; cependant, s'il s'en présentait un devant moi, je suis sûr que je ne m'y tromperais pas. Non, non, monsieur, les fantômes ne se montrent point ainsi habillés. »

L'erreur de Partridge fit beaucoup rire ses voisins. Elle dura jusqu'à la scène entre le fantôme et Hamlet, où l'éloquente pantomime de Garrick le convainquit de ce que son maître n'avait pu lui persuader. Le pédagogue fut alors saisi d'un tremblement si violent, que ses genoux s'entre-choquèrent.

« Qu'as-tu donc ? lui demanda Jones. Le guerrier que tu vois sur la scène te fait-il peur ?

– Oh ! monsieur, je reconnais à présent que vous m'avez dit vrai. Je n'ai pas peur, car je sais que ce n'est qu'un jeu ; et quand ce guerrier serait un véritable fantôme, quel mal pourrait-il me faire de si loin, et en si nombreuse compagnie ? Au reste, si j'ai peur, je gagerais bien que je ne suis pas le seul.

– Eh quoi ! t'imagines-tu qu'il y ait ici des gens aussi poltrons que toi ?

– Traitez-moi de poltron tant qu'il vous plaira ; mais si le petit acteur qui est là-bas sur la scène n'est pas effrayé, je n'ai jamais vu d'homme effrayé de ma vie. »

Au moment où le fantôme *fait signe* à Hamlet *de le suivre :* « Vous suivre ! s'écria Partridge ; ah ! vraiment oui, il faudrait avoir perdu la tête... Est-ce qu'il en fera la folie ? Miséricorde !... le petit acteur le suit ; que le ciel ait pitié du téméraire ! Quelque chose qui lui arrive, il l'aura bien mérité. Moi, vous suivre ! j'aimerais autant suivre le diable... Eh mais, c'est peut-être lui-même, car il prend, à ce qu'on assure, toutes les formes qu'il veut... Oh ! le voici encore !... »

Quand Hamlet dit au fantôme, *Je n'irai pas plus loin :* « Il a bien raison, reprit Partridge ; il a déjà été assez loin, plus loin que je n'irais pour tous les trésors de la terre. »

Jones voulut parler : « Paix ! paix ! mon cher monsieur, s'écria Partridge, ne l'entendez-vous pas ? » Et pendant tout le discours du fantôme, il demeura immobile, la bouche béante, les yeux fixés tantôt sur le fantôme, tantôt sur Hamlet, éprouvant tour à tour les diverses émotions qui se succédaient dans l'âme du prince.

Lorsque la scène fut finie, Jones lui dit : « Ma foi, Partridge, tu surpasses mon attente. Tu jouis plus du spectacle que je ne le croyais possible.

– Monsieur, répliqua le pédagogue, si vous n'avez pas peur du diable, tant mieux pour vous. Convenez pourtant qu'il est bien naturel d'être surpris de pareilles choses, quoiqu'on sache qu'elles n'ont rien de réel. Ce n'est pas non plus le fantôme qui m'a effrayé. Je me suis bientôt aperçu que ce n'était qu'un personnage vêtu d'une manière bizarre ; mais quand j'ai vu le petit acteur si effrayé lui-même, j'avoue que sa peur m'a gagné.

– Tu crois donc, Partridge, qu'il était véritablement effrayé ?

– Eh ! monsieur, lorsqu'il a su que c'était l'ombre de son père, et de quelle façon on l'avait assassiné dans le jardin, n'avez-vous pas observé comment sa terreur s'est dissipée par degrés, et a fait place à une muette douleur, telle que je l'aurais éprouvée en pareil cas ?... Mais, chut ! Quel bruit est-ce là ? Voici le fantôme qui revient. Eh bien, vous pouvez m'en croire : quoique je sache que tout ceci n'est qu'une fable, je suis fort aise de ne pas être où sont ces gens-là. » Puis, reportant les yeux sur Hamlet : « Oui, oui, vous pouvez tirer votre épée. À quoi sert une épée contre le diable ? »

Pendant le second acte, Partridge fit très-peu de remarques. Il admira beaucoup la beauté des costumes, et ne put s'empêcher de dire, en examinant la physionomie du roi : « Bon Dieu ! comme la mine est trompeuse ! *Nulla fides fronti*[62] est, je le vois, un proverbe bien vrai. À juger du roi par sa figure, le croirait-on coupable d'un meurtre ? » Il demanda ensuite si le fantôme reparaîtrait encore. Mais Jones, qui voulait lui ménager une surprise, se contenta de lui répondre que peut-être il le reverrait bientôt, annoncé par un éclat de tonnerre.

Partridge attendit en tremblant son retour. Lorsqu'il reparut : « Le voilà ! monsieur, le voilà ! s'écria-t-il ; qu'en dites-

[62] Ne vous fiez point à la figure.

vous maintenant ? le petit acteur est-il effrayé, ou non ? Riez, si vous voulez, de ma peur. Tout le monde, je pense, la partage ici plus ou moins. Je ne voudrais être pour rien au monde à la place de l'écuyer Hamlet (n'est-ce pas ainsi que vous l'appelez ?)... Juste ciel ! qu'est devenu le fantôme ? Comme il est vrai que j'existe, j'ai cru le voir s'enfoncer dans la terre.

– Tu ne t'es pas trompé, répondit Jones.

– Je sais bien que tout ceci n'est qu'un jeu, autrement mistress Miller ne rirait pas comme elle fait. Pour vous, monsieur, je crois que vous verriez sans frayeur le diable en personne... Allons, seigneur Hamlet, allons, votre colère est juste... mettez en pièces cette misérable femme. Fût-elle ma propre mère, je ne l'épargnerais pas. Oui, après un pareil forfait, une mère a perdu tous ses droits sur son fils... Fuis, malheureuse ! j'ai horreur de ta figure. »

Notre judicieux critique n'ouvrit plus guère la bouche jusqu'à la pièce qu'Hamlet fait représenter devant le roi. Il n'en comprit pas d'abord le motif. Jones le lui expliqua. Dès qu'il l'eut saisi, il se félicita de n'avoir jamais commis de meurtre ; puis s'adressant à mistress Miller : « Ne trouvez-vous pas, madame, lui dit-il, que le roi a l'air ému, quoique en bon comédien il cache autant qu'il peut son trouble ? Oh ! je ne consentirais pas pour prix du plus beau trône du monde, à charger ma conscience d'un crime aussi noir que le sien... Il s'enfuit ; je ne m'en étonne pas. Va, tu seras cause que je ne me fierai plus désormais à une honnête physionomie. »

La scène des fossoyeurs excita ensuite l'attention de Partridge. Il témoigna beaucoup de surprise du grand nombre de crânes répandus sur le théâtre.

Jones lui dit que l'action se passait dans un des plus fameux cimetières des environs de Londres.

« En ce cas, reprit Partridge, il n'est pas étonnant que l'endroit soit si peuplé. Mais je n'ai jamais vu de plus mauvais fossoyeur. Quand j'étais clerc de ma paroisse, j'avais un sacristain qui aurait creusé trois fosses pendant le temps qu'il met à en faire une. Le butor tient sa bêche comme s'il s'en servait pour la première fois. Oui, oui, chante ; tu aimes mieux, je crois, chanter que de travailler. »

En voyant Hamlet ramasser le crâne d'Yorick[63] : « J'admire, dit-il, la hardiesse de certaines gens. Quant à moi, rien ne pourrait m'engager à toucher quelque chose qui aurait appartenu à un mort. Le fantôme paraissait pourtant lui avoir fait grand'peur. *Nemo in omnibus horis sapit*[64]. »

Pendant le reste de la pièce, il n'échappa au pédagogue aucune réflexion qui mérite d'être citée. Lorsque la toile fut baissée, Jones lui demanda quel était l'acteur qu'il préférait.

– Le roi, sans aucun doute, répondit-il, étonné de la question.

– En vérité, M. Partridge, dit mistress Miller, vous ne partagez pas l'opinion du public ; car tout le monde convient que le rôle d'Hamlet est joué par le meilleur acteur qui ait jamais paru sur la scène.

– Lui le meilleur acteur ! répéta Partridge avec un rire de mépris. Je jouerais, ma foi, aussi bien que lui. Oui, si j'avais vu un fantôme, j'aurais éprouvé précisément la même émotion et agi de la même manière ; et dans cette scène avec sa mère où vous l'avez trouvé si admirable, est-il un seul homme, je vous le demande, un honnête homme s'entend, qui ne se fût pas con-

---

[63] Bouffon d'Horwendillus, roi de Danemark, père du prince Hamlet. *(Trad.)*

[64] Nul n'est sage à toute heure.

duit comme il l'a fait envers une pareille mère ? Vous voulez, je le sais, vous moquer de moi. C'est, il est vrai, la première fois que je vais au spectacle à Londres ; mais j'ai vu jouer la comédie en province. Je parie pour le roi tout ce que j'ai vaillant. Il prononce chaque mot distinctement, et une fois plus haut que l'autre. Il est aisé de voir que c'est là un acteur. »

Pendant ce colloque entre mistress Miller et Partridge, une femme s'approcha de Jones, qui la reconnut sur-le-champ. C'était mistress Fitz-Patrick. Elle l'avait vu, lui dit-elle, de l'autre côté de la galerie, et saisissait cette occasion de l'informer qu'elle avait à l'entretenir d'une affaire très-importante. Elle lui donna son adresse et un rendez-vous pour le lendemain matin, puis par réflexion elle le remit à l'après-midi. Jones promit de se rendre exactement chez elle.

Ainsi se termina l'aventure de la comédie, où Partridge divertit beaucoup, non-seulement M. Jones et mistress Miller, mais encore tous ses voisins, qui firent plus d'attention à ce qu'il disait qu'à ce qui se passait sur la scène. Il n'osa pas se coucher cette nuit-là, de peur du fantôme. Pendant les nuits suivantes, il ne s'endormit qu'au bout de deux ou trois heures, tout baigné d'une sueur froide, et se réveilla nombre de fois frappé de terreur, en s'écriant : « Dieu ait pitié de moi ! le voilà ! »

CHAPITRE VI.

L'histoire rétrograde.

Il est presque impossible au meilleur des pères d'observer à l'égard de ses enfants une exacte impartialité, lors même qu'aucune qualité éminente ne motive sa prédilection en faveur de l'un d'eux ; mais on ne saurait le blâmer, quand sa préférence se fonde sur la supériorité du mérite.

Nous donc qui regardons tous les personnages de cette histoire comme nos enfants, nous avouerons notre faible pour Sophie ; et nous espérons que l'excellence de son caractère nous servira d'excuse auprès du lecteur. Le tendre attachement que nous lui avons voué ne nous permet jamais de la quitter longtemps sans un vif regret : aussi irions-nous en toute hâte nous enquérir de ce qui lui est arrivé depuis que son père l'a remise entre les mains de sa tante, si nous n'étions obligé de faire d'abord une petite visite à M. Blifil.

L'écuyer Western, dans le premier trouble où le jetèrent les nouvelles inopinées que mistress Fitz-Patrick lui donna de sa fille, et dans son empressement à courir après elle, oublia complètement d'instruire M. Blifil de la découverte qu'il venait de faire. Mais il n'alla pas loin sans s'apercevoir de son inadvertance ; et s'arrêtant à la première auberge qui s'offrit à lui sur la route, il dépêcha un exprès à Blifil pour le prévenir qu'il avait retrouvé Sophie, et qu'il était fermement décidé à la lui faire épouser sur-le-champ, s'il voulait venir le rejoindre à Londres.

Comme l'amour dont Blifil brûlait pour Sophie ne pouvait être refroidi que par la perte de sa fortune, ou par quelque acci-

dent semblable, sa fuite, quoiqu'il eût à se reprocher d'en être la cause, n'avait point affaibli en lui le désir d'obtenir sa main. Il accepta en conséquence de grand cœur l'offre de l'écuyer. En épousant Sophie, il se proposait de contenter, outre son penchant à l'avarice, une autre passion très-forte, celle de la haine ; car il pensait que le mariage fournit le moyen de satisfaire la haine aussi bien que l'amour : et de nombreuses expériences semblent confirmer la justesse de son opinion. Si l'on considère en effet la conduite que tiennent d'ordinaire entre eux les gens mariés, peut-être sera-t-on disposé à croire qu'en général on ne cherche dans une union où tout se met en commun, hors le cœur, qu'à goûter le plaisir de la haine.

Blifil rencontra cependant un obstacle à ses desseins ; et cet obstacle vint de M. Allworthy. Ce digne homme, à qui on n'avait pu cacher la fuite de Sophie, ni en déguiser le motif, instruit par cet événement de l'extrême aversion qu'elle avait pour son neveu, commença à craindre sérieusement qu'on ne l'eût trompé, en l'engageant à pousser les choses si loin. Il ne partageait point les principes de ces parents qui ne croient pas plus nécessaire de consulter, en fait de mariage, l'inclination de leurs enfants, que de demander l'agrément de leurs domestiques, quand ils veulent entreprendre un voyage, et qui ne s'abstiennent souvent d'user de violence que par la crainte des lois, ou du moins par respect humain. Convaincu qu'il n'y a rien de plus sacré que l'institution du mariage, il pensait qu'on ne devait négliger aucune précaution pour conserver sainte et pure l'union conjugale, et concluait très-sagement que le meilleur moyen d'atteindre ce but, était de prendre d'abord pour base une affection réciproque.

Blifil dissipa bientôt le chagrin qu'éprouvait son oncle d'avoir été trompé, en lui jurant qu'il avait été trompé lui-même ; et ses protestations s'accordaient parfaitement avec les assurances réitérées de M. Western. Il ne lui restait plus qu'à déterminer M. Allworthy à renouveler sa demande : difficulté capable d'effrayer un génie moins hardi que le sien ; mais ce

jeune homme avait la conscience de ses talents, et toutes les entreprises dont le succès dépendait de la ruse lui paraissaient faciles à exécuter.

Il peignit à son oncle l'ardeur de sa flamme et l'espoir de vaincre, par sa persévérance, l'aversion de miss Western. Il demanda que, dans une affaire d'où dépendait le bonheur de sa vie, il lui fût du moins permis d'essayer tous les moyens honnêtes de succès. « À Dieu ne plaise, dit-il, que j'en emploie jamais d'autres ! D'ailleurs, mon cher oncle, si mes tentatives sont infructueuses, vous serez toujours à temps de me refuser votre consentement. » Il insista sur le vif désir que montrait M. Western de conclure le mariage ; il énuméra longuement les torts de Jones, lui imputa tout ce qui était arrivé, et finit par dire que ce serait faire un acte de charité, que de préserver de ses pièges une jeune personne du plus rare mérite.

Thwackum seconda de son mieux ces arguments. Il appuya avec plus de force encore que n'avait fait Blifil sur le respect dû à l'autorité paternelle. Il attribua les mesures que son élève voulait prendre à des principes de religion. « Oui, dit-il, quoique ce bon jeune homme n'ait mis la charité qu'en dernière ligne, je suis convaincu qu'elle occupe la première et la principale place dans sa pensée. »

Square, s'il eût été présent, n'aurait pas manqué de tenir le même langage, en partant toutefois d'un autre principe. Il aurait découvert dans les vues de Blifil une grande convenance morale ; mais il était allé rétablir sa santé aux eaux de Bath.

M. Allworthy céda, non sans répugnance, aux sollicitations de son neveu. « Je vous accompagnerai, lui dit-il, à Londres, où vous pourrez user de tous les moyens légitimes pour gagner le cœur de miss Western ; mais je vous déclare que je ne consentirai point à ce qu'on lui fasse violence, et que vous ne l'obtiendrez jamais que de son libre aveu. »

Ainsi, grâce à l'affection de M. Allworthy pour Blifil, l'esprit très-inférieur du neveu l'emporta sur la haute raison de l'oncle ; et c'est ainsi que la sensibilité d'un bon cœur met souvent en défaut la prudence de la meilleure tête.

Blifil étant parvenu, contre toute apparence, à obtenir l'agrément de son oncle, s'occupa sans relâche de l'exécution de son projet. Aucune affaire pressante ne retenant M. Allworthy à la campagne, ses préparatifs de voyage furent bientôt faits ; il partit pour Londres le jour suivant avec son neveu, et y arriva le soir même où Jones, comme on l'a vu, s'amusait à la comédie des ingénuités de Partridge.

Le lendemain matin, Blifil alla voir M. Western, qui lui fit l'accueil le plus gracieux, et l'assura d'une manière positive (trop positive peut-être) que Sophie mettrait dans peu le comble à ses vœux. Il ne voulut même pas le laisser partir qu'il ne l'eût conduit presque de force chez sa sœur.

CHAPITRE VII.

M. Western, accompagné de M. Blifil, fait une visite à sa sœur.

Mistress Western faisait à sa nièce un sermon sur la prudence et sur l'adresse nécessaires dans le mariage, lorsque son frère et M. Blifil entrèrent chez elle avec un peu moins de cérémonie que n'en prescrit l'usage du monde. À la vue de Blifil, Sophie pâlit d'effroi et pensa s'évanouir. Sa tante, au contraire, rougit de colère, et conservant toute sa présence d'esprit, apostropha l'écuyer en ces termes :

« Mon frère, je suis étonnée de votre conduite. N'apprendrez-vous jamais à observer les règles de la bienséance ? Regarderez-vous toujours la maison où vous entrez comme la vôtre, ou comme celle d'un de vos fermiers ? Vous imaginez-vous avoir le droit de pénétrer dans l'appartement des femmes de condition, sans respecter la décence, sans vous faire annoncer ?

– Que diable me contez-vous là ? On dirait que je vous ai surprise à...

– Point d'équivoques grossières, monsieur, je vous en prie. Vous avez tellement effrayé ma nièce, qu'elle est prête à se trouver mal... Allez, mon enfant retirez-vous, et tâchez de reprendre vos sens ; car je vois que vous en avez besoin. »

Sophie, qui n'avait jamais reçu d'ordre plus agréable, se hâta de sortir.

« En vérité, ma sœur, vous êtes folle, dit l'écuyer. J'amène ici M. Blifil pour faire sa cour à ma fille, et vous la renvoyez !

– Avec votre permission, mon frère, dans l'état où vous savez que sont les choses, c'est vous-même qui êtes plus que fou de… j'en demande pardon à M. Blifil ; mais il n'ignore pas à qui il doit imputer cette désagréable réception. Quant à moi, assurément je serai toujours charmée de le voir, et je suis persuadée qu'il aurait eu trop de jugement pour se comporter avec tant d'indiscrétion, s'il n'y avait été forcé par vous. »

Blifil s'inclina, bégaya, et parut interdit. Western ne lui donna pas le temps de commencer une réponse. « Oui, oui, dit-il, j'ai tort, si vous voulez, j'aurai toujours tort ; mais, allons, faites revenir ma fille, ou souffrez que M. Blifil aille la trouver. Il est venu pour la voir, et nous n'avons pas de temps à perdre.

– Mon frère, M. Blifil a, je n'en doute point, trop d'esprit pour désirer de revoir ma nièce ce matin, après ce qui s'est passé. Les femmes sont d'une complexion délicate. Nos sens une fois troublés ne recouvrent pas le calme en un moment. Si vous aviez permis que M. Blifil envoyât d'avance offrir ses hommages à ma nièce, et solliciter la faveur de venir lui offrir ses hommages dans l'après-midi, j'aurais pu la décider à le recevoir ; mais j'en désespère à présent.

– Je suis très-fâché, madame, dit Blifil, que l'extrême bonté dont m'honore M. Western, et que je ne pourrai jamais assez reconnaître, ait occasionné…

– Eh ! monsieur, répondit mistress Western en l'interrompant, ne prenez pas la peine de vous justifier. Nous savons tous si bien ce qu'il faut penser de mon frère !

– Qu'on pense de moi ce qu'on voudra, dit l'écuyer, peu m'importe ; mais quand faut-il qu'il revienne la voir ? car songez, je vous le répète, qu'il a fait le voyage de Londres exprès pour cela, ainsi qu'Allworthy.

– Mon frère, quelque message que M. Blifil juge à propos d'envoyer à ma nièce, on le lui remettra ; et je suppose qu'elle n'aura besoin des conseils de personne pour y répondre convenablement. Elle ne refusera pas non plus sans doute de recevoir M. Blifil, dans un moment plus opportun.

– De par tous les diables, elle refusera. Tudieu ! ne savons-nous pas... Je ne dis rien ; mais il y a des gens qui se croient plus sages que tout le monde... Si j'avais pu agir à ma guise, elle ne se serait pas enfuie comme elle a déjà fait ; et aujourd'hui je crains à chaque instant d'apprendre qu'elle s'est échappée de nouveau. Quelque imbécile que je paraisse aux yeux de certaines personnes, je sais très-bien qu'elle hait...

– Assez, mon frère, assez, je ne veux point entendre dire du mal de ma nièce. C'est porter atteinte à la considération de ma famille. Ma nièce en est, elle en sera toujours l'honneur, je vous le promets ; et je répondrais de la sagesse de sa conduite sur toute la réputation dont je jouis dans le monde... Vous me ferez plaisir, mon frère, de passer chez moi cette après-midi. J'ai à vous entretenir d'une affaire importante. Quant à présent, M. Blifil voudra bien m'excuser, ainsi que vous. Je suis pressée de faire ma toilette.

– Fort bien, mais fixez une heure.

– Je n'en puis fixer aucune. Je vous répète que je vous recevrai dans l'après-midi.

– Que diable veux-tu que j'y fasse, mon garçon ? dit l'écuyer en se tournant vers Blifil. Je ne puis non plus venir à bout d'elle, qu'un basset d'un vieux lièvre. Peut-être sera-t-elle plus traitable cette après-midi.

– Je vois, monsieur, répondit Blifil, que mon malheur est sans remède ; mais je n'oublierai jamais les obligations que je vous ai. »

Il prit alors cérémonieusement congé de mistress Western, qui ne fut pas moins cérémonieuse que lui. L'écuyer se retira aussi, jurant entre ses dents que Blifil verrait sa fille dans l'après-midi.

Si M. Western fut peu satisfait de cette entrevue, Blifil le fut encore moins. Le premier n'attribua la mauvaise humeur et le mécontentement de sa sœur qu'à l'incivilité de sa visite ; mais Blifil pénétra un peu mieux le mystère. Deux ou trois mots échappés à mistress Western lui inspiraient des soupçons alarmants ; et il ne se trompait pas, comme on le verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VIII.

Complot de lady Bellaston et de lord Fellamar contre Jones.

L'amour s'était trop bien emparé du cœur de lord Fellamar, pour céder sans combat à la brutale violence de M. Western. Le lord, dans la première chaleur de son ressentiment, avait chargé le capitaine Egglane de porter un cartel à l'écuyer. Le capitaine excéda de beaucoup ses pouvoirs ; et il n'aurait pas eu lieu d'en faire usage, si le lord avait pu le rejoindre le lendemain de la querelle, après son entrevue avec lady Bellaston ; mais le fidèle Egglane mit tant de zèle à s'acquitter de sa commission, que n'étant parvenu, malgré l'activité de ses recherches, à découvrir la demeure de l'écuyer que le soir fort tard, il passa toute la nuit dans une taverne voisine, pour être sûr de ne pas le manquer dans la matinée ; et de cette façon il ne reçut point le contre-ordre que le lord avait envoyé chez lui.

Le lendemain du jour destiné à l'enlèvement de Sophie, lord Fellamar, ainsi qu'on l'a dit, fit une visite à lady Bellaston. Elle lui conta tant de traits de la bizarrerie de M. Western, qu'il vit clairement combien il avait eu tort de s'offenser de ses propos, n'ayant surtout que des vues honorables sur sa fille. Il peignit à lady Bellaston la violence de sa passion. Cette dame entra aussitôt dans ses intérêts, et ranima son courage par l'assurance positive que sa demande serait favorablement accueillie des principaux membres de la famille et du père lui-même, quand, revenu à la raison, il en connaîtrait les avantages. « Je ne vois, dit-elle, qu'un obstacle à l'accomplissement de vos vœux ; c'est le jeune aventurier dont je vous ai déjà parlé. Quoique ce soit un

misérable, un vagabond, il a trouvé le secret, je ne sais comment, de se procurer des habits passables, et de jouer le rôle d'un homme comme il faut. Pour l'amour de ma cousine, j'ai tâché de découvrir sa demeure, et j'en suis venue à bout. Milord, ajouta-t-elle après lui avoir donné son adresse, un tel rival n'est pas digne de vos coups. Ne vous serait-il pas possible d'imaginer quelque moyen de le faire *presser* et conduire à bord d'un vaisseau ? Ni la loi, ni la conscience ne s'opposent à ce projet ; car le vaurien, quoique bien mis, n'en est pas moins, je vous le jure, un mauvais sujet aussi bon pour la *presse*[65], qu'aucun de ceux qu'on ramasse dans les rues. Sous le rapport de la conscience, c'est un acte presque méritoire de préserver une jeune personne de sa ruine. Je dis plus, vous rendrez service au jeune drôle ; car, à moins que par malheur il ne réussisse auprès de ma cousine, vous le sauverez probablement de la potence, et peut-être lui fournirez-vous l'occasion de faire sa fortune d'une manière honnête. »

Lord Fellamar remercia sincèrement lady Bellaston de la part qu'elle daignait prendre à une affaire au succès de laquelle il attachait le bonheur de sa vie. Il lui dit qu'il ne voyait dans le moment aucune objection contre le projet de la *presse,* et qu'il allait s'occuper de le mettre à exécution. Il la conjura ensuite de vouloir bien communiquer sans délai ses propositions à la famille, qu'il laissait, ajouta-t-il, maîtresse de régler à son gré tous les arrangements de fortune. Enfin, après mille brûlantes protestations d'amour pour miss Western, il prit congé de lady Bellaston. Elle ne le laissa point partir sans lui recommander instamment d'épier les démarches de Jones, et de le mettre au plus vite dans l'impuissance de rien entreprendre contre Sophie.

Mistress Western en arrivant à Londres, envoya faire ses compliments à lady Bellaston. Celle-ci n'eut pas plus tôt reçu

---

[65] Enrôlement forcé des matelots, en Angleterre. *{Trad.)*

son message qu'elle vola chez sa cousine, ravie de l'occasion favorable et inespérée que le sort lui offrait ; car elle aimait beaucoup mieux avoir affaire à une femme sensée qui connaissait le monde, qu'à un campagnard qu'elle qualifiait de Hottentot, quoique dans le fait elle ne craignît point d'essuyer un refus de sa part.

Après un court échange de politesses entre les deux dames, lady Bellaston fit sa proposition, qui fut presque aussitôt acceptée qu'entendue. Au nom du lord Fellamar, la joie colora les joues de mistress Western, et quand elle apprit l'ardente passion de ce seigneur pour sa nièce, la nature sérieuse de sa démarche, la générosité de ses offres, elle exprima en termes formels une complète satisfaction.

De propos en propos, les deux cousines vinrent à parler de Jones. Elles déplorèrent avec amertume le fatal amour dont elles convinrent l'une et l'autre que Sophie était éprise pour ce jeune homme. Mistress Western l'attribua à la folle conduite de son frère. « J'ai cependant, dit-elle, beaucoup de confiance dans la raison de ma nièce. Elle ne renoncerait pas à son inclination en faveur de Blifil ; mais je ne doute point qu'elle n'en fasse sans peine le sacrifice à un lord charmant qui lui apporte un titre et des biens considérables. Il faut d'ailleurs lui rendre justice. Entre nous, ce Blifil est un malotru, une espèce d'ours mal léché, comme sont, vous le savez, ma chère, tous les gentilshommes campagnards. Il n'a pour recommandation que son argent.

– En ce cas, dit lady Bellaston, je suis moins surprise du goût de ma cousine ; car Jones, vous pouvez m'en croire, est d'une figure très-agréable. Il possède en outre une qualité qui, au dire des hommes, leur sert beaucoup auprès de nous. Qu'allez-vous penser, mistress Western ?... Je vais sûrement vous faire rire, et je puis à peine vous conter la chose, tant j'en ris moi-même... Croiriez-vous que le jeune fat a eu l'audace de me parler d'amour ? Si vous en doutez, en voici la preuve écrite

de sa main. » Elle lui remit la lettre contenant la proposition de mariage. Pour peu que le lecteur l'ait oubliée, il la trouvera dans le quinzième livre de cette histoire.

« En vérité, vous me confondez, dit mistress Western. Voilà un merveilleux trait d'impudence. Avec votre permission, je pourrais tirer parti de cette lettre.

– Vous êtes libre d'en faire l'usage qu'il vous conviendra. Cependant je voudrais qu'on ne la montrât qu'à miss Western, et encore si les circonstances l'exigent.

– Fort bien ; et dites-moi, comment traitâtes-vous le téméraire ?

– Pas en mari. Je ne suis point mariée, je vous le jure, ma chère. J'ai goûté une fois, vous le savez, les douceurs du mariage, et je pense que c'est bien assez pour une femme raisonnable. »

Lady Bellaston jugea que cette lettre produirait sur Sophie un effet défavorable à son amant, et elle se sentit encouragée à s'en dessaisir, tant par l'espoir du prochain éloignement de Jones, que par la certitude qu'elle avait acquise de l'entier dévouement d'Honora à ses intérêts.

On pourra s'étonner qu'ennemie jurée de Sophie, elle pressât avec tant d'ardeur un mariage si avantageux pour sa cousine ; mais, qu'on prenne la peine de consulter le livre de la nature humaine : on y trouvera écrit, vers la dernière page, et en caractères presque illisibles, que les femmes, malgré le despotisme de la plupart des mères et des tantes, lorsqu'il s'agit de mariage, regardent comme un tel malheur d'être contrariées dans leurs penchants amoureux, qu'elles n'imaginent pas un plus puissant motif de ressentiment. On y verra encore, à peu près au même endroit, qu'une femme qui a joui du plaisir d'avoir un homme en sa possession, aimerait mieux se donner au diable que de le laisser passer dans les bras d'une autre.

Si l'on n'est pas content de ces raisons, nous ne saurions expliquer autrement la conduite de lady Bellaston, à moins de la supposer gagnée par le lord Fellamar : ce que nous n'avons aucun sujet de penser.

Telle était l'affaire dont mistress Western se disposait à entretenir sa nièce. Elle y prépara son esprit par des réflexions sur la folie de l'amour, et sur la sagesse de ces contrats en-bonne forme où une fille se donne pour de l'argent, quand son frère et Blifil l'interrompirent brusquement, comme on l'a vu plus haut. De là le froid accueil qu'elle fit au dernier. L'écuyer, suivant son usage, l'interpréta tout de travers ; mais Blifil, beaucoup plus clairvoyant, en soupçonna la véritable cause.

CHAPITRE IX.

Visite de Jones à mistress Fitz-Patrick.

On sera peut-être bien aise d'aller retrouver avec nous M. Jones. À l'heure dite il se rendit chez mistress Fitz-Patrick. Avant de rapporter l'entretien qu'ils eurent ensemble, il est à propos, selon notre méthode, de revenir un peu sur nos pas, et d'expliquer l'apparente inconséquence de cette dame, qui, après avoir changé de logement dans l'unique dessein d'éviter Jones, avait, comme on l'a dit, recherché adroitement une entrevue avec lui.

Le simple récit de ce qui s'était passé la veille suffira pour éclaircir ce mystère. Mistress Fitz-Patrick, instruite par lady Bellaston que son oncle Western était à Londres, alla lui rendre ses devoirs dans son logement à Piccadilly. Il la reçut de la manière la plus brutale, et poussa l'indignité jusqu'à la menacer de la mettre à la porte à coups de pied. Un vieux serviteur de mistress Western, qui la connaissait de longue main, la mena ensuite chez sa tante. Celle-ci lui fit un accueil plus poli, mais non pas plus tendre ; ou, pour mieux dire, la rudoya d'une autre façon. En un mot, mistress Fitz-Patrick sortit de chez l'un et l'autre, bien convaincue que son projet de réconciliation avec sa famille avait entièrement échoué, et qu'elle devait renoncer pour jamais à l'espoir d'atteindre le but qu'elle s'était proposé. Dès lors le désir de la vengeance remplit seul son cœur ; et dans cette disposition, la rencontre qu'elle fit de Jones à la comédie lui parut une excellente occasion de satisfaire son ressentiment.

On se souvient d'avoir vu dans le récit de ses aventures, que mistress Western s'était prise autrefois à Bath d'une belle

passion pour M. Fitz-Patrick, et que le dépit d'avoir été sa dupe était aux yeux de mistress Fitz-Patrick la source de l'implacable haine que sa tante nourrissait contre elle. Il lui sembla donc très-vraisemblable que la bonne dame recevrait aussi volontiers les hommages de Jones, qu'elle avait reçu autrefois ceux de l'Irlandais. L'avantage de la figure était évidemment du côté de Jones ; et elle pensait (sans qu'on puisse dire à quel point elle avait raison) que le progrès de l'âge chez sa tante était moins contraire que favorable à son dessein.

Aussitôt que Jones fut arrivé chez mistress Fitz-Patrick, elle lui témoigna le désir de lui être utile, persuadée, dit-elle, que ce serait aussi rendre service à sa cousine. Elle s'excusa ensuite de son manquement de parole, et lui apprit en quelles mains était Sophie, croyant qu'il l'ignorait. Enfin, selon le plan qu'elle avait conçu, elle lui conseilla d'offrir de feints hommages à la vieille tante, pour se procurer un accès facile auprès de la jeune nièce, et l'instruisit en même temps du succès que M. Fitz-Patrick avait dû jadis à un pareil stratagème.

Jones la remercia de ses intentions obligeantes ; mais il ne dissimula pas son peu de confiance dans la réussite du plan qu'elle lui proposait. « Mistress Western, dit-il, connaît ma passion pour sa nièce, et elle ignorait celle de M. Fitz-Patrick pour vous. J'ai d'ailleurs tout lieu de penser que miss Western se refuserait à une semblable supercherie, par une invincible horreur de toute espèce de fausseté, et par le profond respect qu'elle porte à sa tante. »

Mistress Fitz-Patrick fut un peu blessée de cette réponse. C'était en effet, de la part de Jones, une inadvertance, ou un manque de politesse dont il ne se serait pas rendu coupable, si le plaisir qu'il prenait à louer sa maîtresse ne lui avait ôté la faculté de réfléchir ; car dans sa bouche l'éloge d'une des cousines ressemblait trop à la critique de l'autre.

« Je ne crois pas, monsieur, repartit avec quelque chaleur mistress Fitz-Patrick, qu'il y ait rien de plus aisé que de tromper

par des protestations d'amour une vieille femme de complexion amoureuse ; et (j'en demande pardon à ma tante) il n'y en eut jamais une plus inflammable qu'elle. Ne pouvez-vous pas feindre que le désespoir d'obtenir la main de sa nièce, puisqu'elle est promise à Blifil, vous a fait tourner vos vues vers elle ? Quant à ma cousine Sophie, je ne saurais m'imaginer qu'elle soit assez folle pour éprouver à ce sujet le moindre scrupule, ou pour trouver mauvais qu'on punisse une de ces mégères que la loi devrait châtier des maux sans nombre qu'elles attirent sur leurs familles, par leurs passions tragi-comiques. Moi qui vous parle, je ne fus pas si timorée ; et cependant j'ose dire, sans craindre d'offenser Sophie, que sa cousine déteste autant qu'elle-même le mensonge. Pour ce qui est de ma tante, je ne pense pas lui devoir du respect, et elle n'en mérite point. Au reste, monsieur, je vous ai donné mon avis. Si vous refusez de le suivre, j'en aurai moins bonne opinion de votre jugement... voilà tout. »

Jones s'aperçut de la faute qu'il avait commise et tâcha de la réparer ; mais il ne fit que balbutier et se perdit dans un dédale d'absurdités et de contradictions. À dire vrai, il vaut souvent mieux se résigner à subir les conséquences d'une première bévue, que de chercher à y remédier ; car d'ordinaire plus on fait d'efforts pour se tirer du bourbier, plus on s'y enfonce ; et il se trouve peu de gens qui montrent en pareille occasion la même indulgence que mistress Fitz-Patrick. « Monsieur, dit-elle à Jones en souriant, cessez de vous excuser ; je pardonne volontiers à un amant sincère tous les torts qui naissent de sa passion pour sa maîtresse. »

Elle lui renouvela ensuite sa proposition, et n'oublia, pour la faire valoir, aucun des arguments que son imagination put lui fournir. Transportée de fureur contre sa tante, elle ne connaissait pas de plus douce jouissance que de la couvrir de ridicule ; et en véritable femme, elle ne voyait point d'obstacle à l'exécution de son plan favori.

Jones persista néanmoins dans le refus de tenter une entreprise dont le succès lui semblait impossible. Il comprit aisément les motif qui rendaient mistress Fitz-Patrick si pressante. Il lui dit qu'il ne niait point son tendre et vif attachement pour Sophie, mais qu'il sentait que l'inégalité de leurs positions respectives ne lui permettait pas d'espérer qu'une personne si accomplie daignât abaisser ses regards sur un jeune homme trop peu digne d'elle. Il protesta même qu'à peine désirait-il qu'elle eût tant de condescendance. Il finit par une profession de sentiments généreux que nous n'avons pas, pour le moment, le loisir d'insérer ici.

Il y a quelques jolies femmes (car nous n'osons nous exprimer d'une manière trop générale) en qui l'égoïsme domine à tel point, qu'elles rapportent tout à elles-mêmes. Comme la vanité seule les anime, elles sont toujours prêtes à s'emparer des louanges qui frappent leurs oreilles et à se les approprier, quoiqu'elles n'en soient pas l'objet. Fait-on en la présence de ces dames l'éloge d'une autre femme, elles ne manquent pas de se l'appliquer, souvent même de l'amplifier à leur profit. Si, par exemple, on vante sa beauté, son esprit, ses grâces, son enjouement, combien, à leur avis, ne doit-on pas les priser davantage, elles qui possèdent ces qualités dans un degré bien supérieur !

Il n'est pas rare qu'un homme se recommande auprès d'elles, en louant une autre femme. Exprime-t-il l'ardeur et le dévouement que lui inspire sa maîtresse : Ah ! disent-elles, quel amant ce serait pour nous qu'un homme capable d'aimer avec tant de passion une personne d'un mérite inférieur au nôtre ! Quelque étranges que puissent paraître ces mouvements du cœur féminin, nous en avons vu de nombreux exemples, et mistress Fitz-Patrick nous en offre un des plus frappants. Elle commençait, en ce moment, à éprouver pour Jones un sentiment dont elle comprit plus tôt la nature que n'avait fait autrefois la pauvre Sophie.

La beauté parfaite dans l'un et l'autre sexe a, sans contredit, un attrait plus irrésistible qu'on ne l'imagine communément. Bien des gens, à la vérité, se contentent d'un moindre lot ; semblables à des enfants qui répètent une leçon sans y rien comprendre, ils apprennent par routine à mépriser les agréments extérieurs, et à mettre un grand prix à des charmes plus solides. Cependant nous avons toujours observé qu'à l'approche d'une beauté accomplie, ces charmes plus solides pâlissent, comme les étoiles au lever du soleil.

Lorsque Jones eut fini ses exclamations, dont plusieurs n'auraient, pas été déplacées dans la bouche du tendre et magnanime Orondate, mistress Fitz-Patrick détourna les yeux, qu'elle avait tenus quelque temps fixés sur lui, et les baissant vers la terre : « Que je vous plains, M. Jones ! s'écria-t-elle. Faut-il que vous brûliez d'une si vive flamme pour une personne qui s'y montre insensible ! Je connais ma cousine mieux que vous, M. Jones, et je dois dire qu'une femme qui ne paie d'aucun retour un tel amant et une telle passion, est indigne de l'un et de l'autre.

– Sûrement, madame, vous ne pouvez penser...

– Penser... je ne sais ce que je pense... Il y a, ce me semble, dans le véritable amour quelque chose qui tient de la magie. Peu de femmes ont le bonheur de trouver ce sentiment chez les hommes ; moins encore savent l'apprécier lorsqu'elles l'y trouvent. Je n'ai de ma vie entendu un si noble langage, et j'ignore comment il se fait qu'on est forcé de vous croire. Ah ! il faudrait être bien injuste pour dédaigner un pareil mérite ! »

Le ton et l'air dont mistress Fitz-Patrick prononça ces mots, firent naître dans l'esprit de Jones un soupçon que nous ne nous soucions pas d'expliquer trop clairement. Au lieu de lui répondre, il voulut prendre congé d'elle, en disant qu'il craignait de l'avoir fatiguée par la longueur de sa visite.

« Point du tout, monsieur, repartit mistress Fitz-Patrick ; je vous plains sincèrement, M. Jones, oui très-sincèrement. Mais puisque vous êtes si pressé de me quitter, réfléchissez au projet dont je vous ai parlé ; je suis sûre que vous l'approuverez. Revenez me voir le plus tôt que vous le pourrez, demain matin, si vous voulez, ou du moins dans l'après-midi : je serai chez moi toute la journée. »

Jones, après de nouveaux témoignages de reconnaissance, se retira respectueusement. Mistress Fitz-Patrick ne put s'empêcher de lui adresser pour adieu un regard qu'il dut comprendre, pour peu qu'il eût quelque intelligence du langage des yeux. Ce regard l'affermit dans la résolution de ne plus retourner chez elle. On ne saurait nier que notre ami n'eût à se reprocher plus d'une faiblesse ; mais alors sa Sophie absorbait tellement toutes ses pensées, qu'aucune femme sur la terre, n'aurait pu (nous le croyons du moins) le rendre un moment infidèle.

Cependant la fortune, toujours contraire à ses vœux, le voyant déterminé à ne pas lui fournir une nouvelle occasion de le tourmenter, résolut de tirer de celle-ci tout le parti possible, et suscita l'incident que nous allons raconter d'un ton convenable à la nature tragique du sujet.

CHAPITRE X.

Conséquences de la visite précédente.

On n'a pas oublié la lettre que mistress Western remit à M. Fitz-Patrick. L'Irlandais, instruit par ce moyen du lieu où était sa femme, retourna directement à Bath et en repartit le lendemain pour Londres.

Nous avons déjà fait connaître en plus d'une rencontre le caractère jaloux de ce gentilhomme ; on voudra bien se souvenir des soupçons qu'il conçut à Upton sur le compte de Jones, quand il le trouva dans la chambre de mistress Waters. Quoique l'invraisemblance lui en eût été démontrée sur-le-champ d'une manière péremptoire, le brillant éloge de Jones écrit de la main de sa femme, lui donna lieu de réfléchir qu'elle était aussi en même temps à la même auberge. Ce rapprochement fit naître, dans un esprit naturellement peu lucide, une confusion d'idées qui enfanta le monstre aux yeux verts peint par Shakespeare dans sa tragédie d'Othello.

Or, comme notre gentilhomme s'informait dans la rue de la demeure de sa femme, et qu'on venait de la lui indiquer, Jones, par malheur, sortait de chez elle.

Fitz-Patrick ne le reconnut pas d'abord. Toutefois, voyant un jeune homme bien mis sortir de chez sa femme, il alla droit à lui, et lui demanda ce qu'il avait été faire dans cette maison. « Vous ne pouvez nier, dit-il, que vous n'y soyez entré, puisque je vous en ai vu sortir. »

Jones répondit tout simplement qu'il venait d'y rendre visite à une dame.

« Quelle affaire avez-vous avec cette dame ? » repartit Fitz-Patrick.

Jones reconnaissant, à ne pouvoir s'y méprendre, la voix, les traits, et jusqu'à l'habit du personnage : « Ah ! mon bon ami, s'écria-t-il, donnez-moi la main. J'espère qu'il ne vous reste pas de rancune contre moi, au sujet d'une petite méprise déjà si ancienne.

– Sur mon âme, monsieur, je ne connais ni votre nom ni votre figure.

– Je n'ai pas non plus le plaisir de savoir votre nom ; mais je me souviens très-bien de votre figure, pour vous avoir vu à Upton, où nous eûmes ensemble une assez sotte querelle ; si elle ne vous semble pas finie, nous allons, s'il vous plaît, la terminer le verre en main.

– Vous m'avez vu à Upton ? Ah ! parbleu, je crois que vous vous nommez Jones ?

– C'est vrai.

– Sur mon âme, vous êtes justement l'homme que je cherchais. Oui, je vais aller boire une bouteille de vin avec vous ; mais auparavant, monsieur le coquin, recevez ce coup de poing ; et sur mon âme, si vous ne m'en rendez pas raison, je vous en donnerai un second. » En même temps il tira son épée et se mit en garde ; car tout son savoir se bornait à l'art de l'escrime.

Jones fut un peu étourdi d'une attaque si imprévue ; mais, recouvrant aussitôt sa présence d'esprit, il se prépara au combat. Quoique novice dans le métier des armes, il chargea avec vigueur son adversaire, écarta adroitement son épée, et lui enfonça la moitié de la sienne dans le corps. Fitz-Patrick ne se sentit pas plus tôt blessé qu'il recula quelques pas, laissa tomber la

pointe de son épée vers la terre, et s'appuyant dessus : « J'en ai assez, dit-il, je suis un homme mort.

– J'espère que non, repartit Jones ; mais quelles que soient les suites de votre blessure, vous conviendrez que vous ne pouvez les imputer qu'à vous-même. »

À l'instant plusieurs hommes de mauvaise mine se précipitèrent sur Jones et se saisirent de lui. Il leur dit qu'il n'avait nul dessein de faire résistance, et les pria seulement de prendre soin du blessé.

« Oh ! répondit l'un d'eux, le blessé n'a pas grand besoin de soins. Je crois qu'il lui reste peu d'heures à vivre. Pour vous, monsieur, vous avez encore un bon mois devant vous.

– Dieu me damne, Jacques, dit un second, il a mis obstacle à son voyage. Le voilà maintenant destiné pour un autre port. »

Le pauvre Jones fut en butte à mille plaisanteries semblables de la part de ces hommes, qui étaient des bandits payés par lord Fellamar. Ils l'avaient vu entrer chez mistress Fitz-Patrick et l'attendaient au coin de la rue, quand le malheureux accident arriva.

Le chef de la bande jugea très-sagement qu'il devait remettre Jones entre les mains du magistrat civil. Il le fit donc conduire dans une maison publique, envoya chercher un constable et le laissa sous sa garde. Le constable, voyant un jeune homme très-bien vêtu, et apprenant que l'accident était la suite d'un duel, traita son prisonnier avec beaucoup d'égards. À sa prière, il chargea quelqu'un d'aller s'informer de l'état du blessé, qu'on avait déposé dans une taverne et confié aux soins d'un chirurgien. Le messager rapporta que la blessure était mortelle et ne laissait aucun espoir de salut. Là-dessus le constable annonça à Jones qu'il ne pouvait se dispenser de le mener devant un juge de paix.

« J'irai partout où il vous plaira, lui répondit Jones. Peu m'importe le sort qui m'attend. Quoique je sois bien convaincu qu'aux yeux de la loi je ne suis point coupable de meurtre, le sang que j'ai versé n'en est pas moins sur mon cœur un poids insupportable. »

On mena Jones devant un juge de paix ; le chirurgien qui venait de panser M. Fitz-Patrick y comparut, et déposa qu'il croyait la blessure mortelle. Le prisonnier fut en conséquence conduit à Gate-House[66]. L'heure avancée de la nuit ne permit à Jones d'envoyer chercher Partridge que le lendemain ; et comme il ne s'endormit pas avant sept heures du matin ce ne fut qu'à midi que le pédagogue, vivement alarmé de la longue absence de son maître, en reçut un message qui pensa le faire mourir de douleur.

Il courut à Gate-House tout pâle et tout tremblant ; dès qu'il vit Jones, il se mit à déplorer le malheur qui lui était arrivé, versant un torrent de larmes, et regardant sans cesse autour de lui avec un air d'effroi ; car la nouvelle de la mort de M. Fitz-Patrick venait de se répandre dans la prison, et le superstitieux Partridge craignait, à chaque instant, de voir apparaître son fantôme. Enfin il remit à Jones une lettre de Sophie qu'il tenait de Black Georges, et qu'il avait failli oublier.

Jones renvoya tout le monde, brisa précipitamment le cachet de la lettre et lut ce qui suit :

« Vous ne devez d'entendre encore parler de moi, qu'à une circonstance qui me surprend, je l'avoue. Ma tante vient de me montrer une lettre écrite par vous à lady Bellaston, dans laquelle vous lui faites une proposition de mariage. Cette lettre est, j'en suis convaincue, de votre propre main ; ce qui met le comble à mon étonnement, elle est datée du jour même où vous

---

[66] C'est le nom d'une prison de Londres. (*Trad.*)

cherchiez à me persuader que vous éprouviez de si vives alarmes à mon sujet. Commentez ce fait comme il vous plaira. Tout ce que je souhaite, c'est que votre nom ne soit plus jamais prononcé devant

« S. W. »

Nous ne pouvons donner une plus juste idée de la situation présente de Jones et de ses cruelles angoisses, qu'en disant que Thwackum lui-même en aurait presque eu pitié. Quelque profond que soit l'abîme du malheur où il est tombé, nous l'y laisserons pour le moment, à l'exemple de son bon génie (s'il est vrai qu'il en eût un), et nous terminerons ici le seizième livre de notre histoire.

LIVRE XVII.

CONTENANT TROIS JOURS.

CHAPITRE PREMIER.

Espèce d'introduction.

Quand un auteur comique a rendu ses principaux personnages aussi heureux qu'il l'a pu, ou qu'un auteur tragique a conduit les siens au dernier degré de l'infortune, tous deux sont satisfaits, tous deux croient leur tâche remplie.

Il faut convenir que si le ciel nous eût donné du penchant au tragique, nous serions bien près du but ; car le diable, ou le plus habile de ses représentants sur la terre, aurait peine à inventer pour Jones de plus rudes tourments que ceux auxquels nous l'avons laissé en proie dans le chapitre précédent ; et une femme de bon naturel ne saurait guère souhaiter à sa rivale plus d'affliction que Sophie ne doit en éprouver en ce moment. Que manquerait-il donc pour compléter la tragédie ? un meurtre ou deux, et quelques sentences philosophiques.

Mais tirer nos deux amants de leur cruelle position, les sauver du désespoir, et les conduire enfin dans le port du bonheur, semble une entreprise beaucoup plus difficile, si difficile en effet que nous n'osons la tenter. Quant à Sophie, il est à peu près certain que nous lui trouverons tôt ou tard un parti sortable, soit Blifil, soit le lord Fellamar, ou quelque autre : mais que faire du pauvre Jones ? Victime d'une imprudence qui, tout excusable qu'elle peut paraître aux yeux du monde, n'en met pas moins sa vie dans un péril imminent, il est à présent si malheureux, si dépourvu d'amis, si accablé d'ennemis, que nous désespérons presque de son salut ; et nous pensons que ceux de nos lecteurs qui aiment à voir des exécutions, n'ont pas un instant à perdre pour s'assurer une bonne place à Tyburn.

Malgré l'affection qu'on a lieu de nous supposer pour ce mauvais sujet dont nous avons, par malheur, fait notre héros, nous promettons solennellement de ne lui prêter aucun de ces secours surnaturels qui sont toujours à notre disposition, dans les circonstances importantes. Si donc notre ami ne trouve pas quelque moyen naturel de sortir de l'abîme où il est plongé, nous ne ferons violence en sa faveur ni à la vérité, ni à la dignité de l'histoire. Il nous en coûterait moins d'avoir à raconter sa fin tragique à Tyburn (catastrophe assez probable), que de démentir notre véracité habituelle, ou de choquer la croyance du lecteur.

Les anciens avaient à cet égard un grand avantage sur les modernes. Leur mythologie, qui trouvait dans l'esprit du vulgaire une foi plus vive qu'aucune religion de nos jours, leur offrait sans cesse la facilité de secourir un personnage favori. L'écrivain avait sous la main des dieux prêts à le servir ; et plus ses inventions étaient extraordinaires, plus elles causaient de surprise et de plaisir au crédule lecteur. Il lui était plus aisé de transporter son héros d'un pays, ou même d'un monde dans un autre, qu'à un auteur moderne de tirer le sien de prison.

Les Arabes et les Persans, qui croyaient fermement, sur l'autorité du Coran, à l'existence des fées et des génies, jouissaient du même privilège dans la composition de leurs contes. Mais tous ces secours nous manquent, et nous sommes réduit aux seuls moyens naturels. Voyons pourtant l'usage que nous en pourrons faire en faveur de Jones ; quelle que soit déjà son infortune, une voix secrète nous murmure à l'oreille qu'il ne connaît pas le plus grand de ses malheurs, et qu'un arrêt encore enfermé dans le livre mystérieux du destin, le menace d'une calamité telle, qu'il n'en a point éprouvé jusqu'ici de semblable.

CHAPITRE II.

Reconnaissance et générosité de mistress Miller.

M. Allworthy et mistress Miller commençaient à déjeuner, lorsque Blifil, qui était sorti de très-bonne heure, rentra, et se mit à table avec eux.

À peine fut-il assis : « Bon Dieu ! mon cher oncle, s'écria-t-il, devineriez-vous ce qui est arrivé ? Je n'ose, en vérité, vous le dire, de peur que le souvenir des bontés dont vous avez comblé un mauvais sujet, ne vous contriste le cœur.

– De quoi s'agit-il, mon enfant ? Je crains d'avoir eu plus d'une fois des bontés pour de mauvais sujets ; mais la charité n'adopte pas les vices de ceux qu'elle soulage.

– Ô monsieur, ce n'est pas sans une secrète inspiration de la Providence que vous vous êtes servi du mot d'adoption. Votre fils adoptif, monsieur, ce Jones, ce misérable que vous avez nourri dans votre sein, vient de se montrer le plus grand des scélérats.

– Par tout ce qu'il y a de sacré sur la terre, cela est faux ! s'écria mistress Miller. M. Jones n'est point un scélérat ; c'est le meilleur jeune homme qui existe ; et si tout autre que vous l'eût appelé scélérat, je lui aurais jeté cette eau bouillante au visage. »

M. Allworthy parut étonné d'un tel emportement. « Monsieur, dit mistress Miller sans lui laisser le temps de parler, j'espère que vous ne vous fâcherez point contre moi. Je ne vou-

drais pour rien au monde vous offenser ; mais je n'ai pu souffrir, je l'avoue, d'entendre traiter ainsi M. Jones.

– Je suis, madame, un peu surpris, répondit Allworthy d'un ton grave, à vous voir prendre avec tant de chaleur la défense d'un garnement que vous ne connaissez pas.

– Ah ! monsieur, je le connais, oui, je le connais. Il faudrait que je fusse la plus ingrate des femmes pour le renier. Il a été mon sauveur et celui de ma petite famille. Nous devons tous le bénir tant que nous vivrons ; et puisse le ciel le bénir aussi, et changer le cœur de ses ennemis ; car je sais, et je vois qu'il en a de bien perfides.

– Vous m'étonnez de plus en plus madame. Sans doute vous vous trompez. Il est impossible que vous ayez de pareilles obligations au jeune homme dont parle mon neveu.

– Pardonnez-moi, monsieur, je lui ai les plus grandes, les plus sensibles obligations. Il a été, je le répète, mon sauveur et celui des miens. Croyez-moi, monsieur, on l'a calomnié, grossièrement calomnié auprès de vous, j'en suis sûre ; autrement vous qui êtes la bonté, la justice même, pourriez-vous, après l'éloge que vous m'avez fait souvent du caractère et des sentiments de ce malheureux enfant, pourriez-vous pousser le mépris pour lui jusqu'à le traiter de garnement ? Ô mon respectable ami, vous ne lui feriez pas cette injure, si vous l'aviez entendu, comme moi, parler en termes si touchants, de vos vertus, de votre générosité, de sa reconnaissance. Il ne prononce votre nom qu'avec une sorte d'adoration. Je l'ai vu, dans cette chambre où nous sommes, appeler à genoux sur votre tête les bénédictions du ciel. Ma petite Betsy ici présente m'est bien chère ; et pourtant je n'ai pas plus de tendresse pour elle qu'il n'en a pour vous.

– Je vois, monsieur, dit Blifil à son oncle avec ce ricanement dont le diable enlaidit la figure de ses favoris, je vois que mistress Miller le connaît en effet. Vous apprendrez bientôt, je pense, qu'elle n'est pas ici la seule personne qu'il ait entretenue

de vous. Quant à moi, je juge par quelques traits qui sont échappés à madame, qu'il ne m'a point épargné dans ses propos ; mais je lui pardonne.

– Que le ciel vous pardonne aussi, reprit mistress Miller. Nous avons tous fait assez de fautes pour avoir besoin de sa miséricorde.

– Vraiment, mistress Miller, dit Allworthy, je suis blessé de votre manque d'égard pour mon neveu. Les réflexions que vous vous permettez sur son compte n'ont pu vous être suggérées que par ce détestable sujet ; et elles augmenteraient, s'il était possible, mon ressentiment contre lui. Sachez, mistress Miller, que mon neveu a toujours été le plus zélé défenseur de celui dont vous épousez la cause : c'est moi qui vous le dis ; et sur ma parole, vous vous étonnerez, j'espère, que le misérable ait poussé si loin la bassesse et l'ingratitude.

– On vous a trompé, monsieur ; quand il ne me resterait qu'un souffle de vie, je dirais qu'on vous a trompé : et que le ciel pardonne, je le répète, à ceux qui ont surpris votre religion. Je ne prétends pas que ce jeune homme soit sans défauts ; mais ces défauts tiennent à la légèreté de son âge : il peut s'en corriger, il s'en corrigera, j'en réponds ; et d'ailleurs il les rachète amplement par de rares qualités. Jamais la nature n'a formé un cœur plus humain, plus tendre, plus honnête que le sien.

– En vérité, mistress Miller, vous me surprenez au dernier point.

– Ô monsieur, vous croirez tout ce que je vous ai dit, oui vous le croirez ; et quand vous aurez entendu le récit que je vais vous faire (car je ne vous tairai rien), loin de me savoir mauvais gré de prendre sa défense, vous conviendrez (je connais trop votre justice pour en douter) que je serais la plus méprisable et la plus ingrate des créatures si je gardais le silence.

– Eh bien, madame, je serai charmé de vous entendre justifier une conduite qui me paraît avoir besoin d'excuse. Mais, madame, laissez parler mon neveu, sans l'interrompre davantage. On peut juger par son début qu'il venait nous apprendre une nouvelle assez importante. Peut-être servira-t-elle à vous guérir de l'erreur où vous êtes. »

Mistress Miller promit de se taire, et M. Blifil continua ainsi :

« Si vous croyez, monsieur, devoir excuser la malhonnêteté de mistress Miller, je lui pardonnerai volontiers ce qui ne regarde que moi. Il me semble pourtant que votre bonté pour elle méritait de sa part un autre retour.

– C'est bon, mon enfant, dit Allworthy ; mais que venez-vous nous annoncer ? Qu'a-t-il fait de nouveau ?

– Ce qu'il a fait ? N'en déplaise à mistress Miller, je suis désolé d'avoir à vous en instruire ; et vous ne l'auriez pas su par moi, si ce n'était un fait public qu'il est impossible de cacher à personne. En un mot, il a tué un homme ; je ne dirai point assassiné ; car il peut se faire que les tribunaux n'en jugent pas ainsi ; et je le souhaite pour l'amour de lui. »

Allworthy, saisi d'horreur, leva les yeux au ciel, puis se tournant vers mistress Miller : « Eh bien ! madame, que direz-vous maintenant ?

– Hélas ! monsieur, que de ma vie je n'ai éprouvé une plus vive affliction. Si le fait est vrai, je suis convaincue que son adversaire, quel qu'il soit, avait tort. Dieu sait que cette ville abonde en scélérats qui font métier de chercher querelle aux jeunes gens comme il faut. L'insulte a dû être bien grave pour qu'il se soit porté à cette extrémité ; car c'est le jeune homme le plus modéré, le plus doux que j'aie jamais logé chez moi. Il était aimé de tous mes locataires et de tous les habitants du voisinage. »

Tandis qu'elle s'abandonnait de la sorte à la sensibilité de son cœur, un coup violent frappé à la porte l'interrompit soudain. Persuadée qu'il arrivait une visite à M. Allworthy, elle se hâta de sortir, emmenant sa chère Betsy, dont les yeux s'étaient remplis de larmes au récit de la triste aventure de Jones. Il avait gagné par ses caresses l'affection de cette enfant ; il l'appelait sa petite femme, lui donnait des joujoux, et passait souvent des heures entières à jouer avec elle.

Quelques lecteurs aimeront peut-être ces petits détails, que nous rapportons à l'exemple de l'historien Plutarque, un de nos plus illustres confrères. Ceux à qui ils paraîtront trop communs nous les pardonneront (du moins nous l'espérons), en faveur de la sobriété avec laquelle nous avons coutume de nous les permettre.

CHAPITRE III.

Visite de M. Western. Réflexions sur l'autorité paternelle.

Mistress Miller ne faisait que de sortir, quand M. Western entra, tout ému d'une dispute qu'il venait d'avoir en bas avec ses porteurs. Ceux-ci, qui l'avaient pris aux *Colonnes d'Hercule,* le regardant comme un oiseau de passage, et encouragés d'ailleurs par sa générosité (car il leur avait donné six pence pour boire), eurent l'effronterie de lui demander encore un schelling : ce qui le mit dans une telle fureur, qu'il vomit contre eux mille imprécations, et arriva en jurant que tous les habitants de Londres ressemblaient aux gens de cour, et ne songeaient qu'à piller les gentilshommes de province. « Dieu me damne, ajouta-t-il, si je rentre jamais dans leurs maudites civières à bras. J'aimerais mieux aller à pied par la pluie. Ils m'ont plus secoué dans l'espace d'un mille, que ne l'aurait fait mon *Briscambille* bai-brun dans une longue chasse au renard. »

Quand sa colère fut calmée sur ce point, elle se ranima sur un autre. « Voilà, dit-il, voilà une belle affaire qui se prépare. Les chiens ont pris le change. Nous croyions chasser un renard, et morbleu ce n'est qu'un blaireau.

– De grâce, mon bon voisin, dit Allworthy, laissez là vos métaphores, et parlez un peu plus clairement.

– Eh bien donc, pour vous parler clairement, nous n'avions eu affaire jusqu'ici qu'à un chien de bâtard de je ne sais qui ; et voici qu'il se présente un damné fils de lord, qui est peut-être aussi un bâtard. Peu m'importe, je ne m'en soucie guère ; car il

n'aura pas ma fille de mon aveu. Ces vilains lords ont ruiné la nation ; mais ils ne me ruineront pas, moi : non, non, ma fortune ne passera pas dans le Hanovre.

– Vous me surprenez beaucoup, mon bon ami.

– Parbleu ! je suis aussi surpris que vous. Ma sœur Western m'avait invité à l'aller voir hier au soir. Je me rends chez elle, et je tombe au milieu d'une chambre remplie de femmes. Il y avait ma cousine lady Bellaston, et lady Betty, et lady Catherine, et lady je ne sais qui. Dieu me damne si l'on me rattrape dans un pareil chenil. Tudieu ! j'aimerais mieux avoir à mes trousses ma propre meute, comme un certain Actéon qui, suivant l'histoire, fut changé en lièvre et dévoré par ses chiens. Jamais homme ne se vit harcelé de cette façon. Si je me sauvais à droite, l'une me coupait le chemin ; si je m'échappais à gauche, une autre me happait. – Oh ! c'est assurément un des plus grands partis d'Angleterre, s'écriait une cousine (et il essayait de la contrefaire). – L'offre est sans contredit très-avantageuse, s'écriait une autre cousine (car vous saurez qu'elles sont toutes mes cousines, quoique je n'en connaisse pas la moitié). – Certainement, cousin, me disait la grosse lady Bellaston, il faudrait que vous fussiez fou pour avoir l'idée de refuser un tel parti.

– Maintenant je commence à comprendre. On a fait à miss Western des propositions que les dames de la famille approuvent, mais qui ne sont pas de votre goût.

– De mon goût ! Comment diable en seraient-elles ? Il s'agit d'un lord ; et vous savez que j'ai résolu de n'avoir rien de commun avec les gens de cette clique. N'ai-je pas refusé, uniquement par ce motif, de vendre à l'un d'eux au poids de l'or, un lopin de terre qu'il avait la fantaisie d'enclore dans son parc ? et celui-ci s'imagine que je lui donnerai ma fille ! D'ailleurs ne suis-je pas lié envers vous ? Et quand j'ai conclu un marché, m'a-t-on jamais vu manquer à ma parole ?

– À cet égard, voisin, je vous en dégage entièrement. Nul traité n'est obligatoire entre deux parties qui n'ont pas, dans le moment, le pouvoir de le conclure, et qui ne sauraient acquérir par la suite celui de l'exécuter.

– Bah ! je vous dis que j'ai le pouvoir de le conclure, et que je l'exécuterai. Venez de ce pas avec moi aux *Doctors communs*[67]. J'obtiendrai une *licence*[68] ; puis j'irai chez ma sœur, je lui enlèverai la rebelle, et elle épousera votre neveu, ou je la tiendrai enfermée, au pain et à l'eau, le reste de ses jours.

– M. Western, permettez-moi de vous parler à cœur ouvert.

– Parlez ; je vous écoute.

– Eh bien, je vous dirai, sans vouloir flatter ni vous ni votre fille, que dès qu'il fut question de ce mariage, mon estime pour tous deux m'en fit accueillir la proposition avec autant d'empressement que de joie. Je regardais comme l'événement le plus heureux une alliance entre deux familles déjà si rapprochées par le voisinage, et qui avaient toujours vécu ensemble dans une parfaite union. Quant à la jeune personne, le sentiment unanime de ceux qui la connaissaient et mes propres observations, m'assuraient qu'elle serait pour un bon mari un trésor inestimable. Je ne dirai rien de ses qualités personnelles, qui méritent certainement l'admiration générale. La bonté de son naturel, sa bienfaisance, sa modestie, sont trop connues pour avoir besoin d'éloges. Mais elle a un mérite que possédait au su-

---

[67] Collège des docteurs es lois pour tout ce qui concerne les tribunaux civils, ecclésiastiques, et militaires.

[68] Permission que l'archevêque de Cantorbéry accorde quelquefois, particulièrement aux personnes de qualité, de se marier dans leurs propres maisons hors des heures canoniques, par le ministère d'ecclésiastiques étrangers à la paroisse de l'une ou de l'autre des parties. (*Trad.*)

prême degré cette excellente femme, objet de mes regrets, qui est maintenant dans le ciel au nombre des anges, mérite peu brillant de sa nature, et si peu remarqué d'ordinaire, que je ne puis, faute de termes positifs, le désigner que d'une manière négative. Jamais je n'ai entendu sortir de sa bouche un mot déplacé, une repartie trop vive. Elle ne montre nulle prétention à l'esprit, encore moins à cette espèce de capacité qui est le fruit d'un profond savoir, d'une grande expérience, et dont l'affectation paraît aussi ridicule dans une jeune femme que les grimaces d'un singe. Elle n'émet ni opinions tranchantes, ni jugements dogmatiques ; elle s'interdit les discussions sérieuses. Attentive et réservée dans la société, elle y porte la modestie d'un disciple, et non l'assurance d'un maître. Un jour (ne m'en sachez pas mauvais gré), dans l'unique dessein de l'éprouver, je lui demandai son avis sur un sujet débattu entre M. Thwackum et M. Square. « Excusez-moi, mon cher M. Allworthy, me dit-elle avec douceur, vous ne pouvez réellement me croire capable de décider une question qui divise deux hommes aussi habiles. » Thwackum et Square, comptant l'un et l'autre sur son suffrage, se joignirent à moi. « Il faut absolument, messieurs, reprit-elle d'un ton plein de grâce, que vous me dispensiez de vous répondre. Je ne veux faire à aucun de vous l'injure de me ranger de son côté. » En toute occasion elle témoigne la plus grande déférence pour le jugement des hommes : qualité sans laquelle une femme ne peut rendre heureux son mari ; et la franchise de son caractère ne permet pas de douter que cette déférence ne soit sincère. »

Ici Blifil soupira amèrement. Western, qui n'avait pu entendre d'un œil sec l'éloge de sa fille, lui dit en pleurant : « Allons, point de faiblesse, mon enfant ; tu l'auras, Dieu me damne, tu l'auras, fût-elle vingt fois plus parfaite ! »

– Souvenez-vous de votre promesse, monsieur, reprit Allworthy, vous ne deviez pas m'interrompre.

– C’est vrai ; mais il l’aura, repartit l’écuyer. Continuez ; à présent je ne dirai plus un mot.

– Mon bon ami, reprit M. Allworthy, je me suis étendu sur les louanges de votre fille, d’abord parce que son caractère me charme, ensuite pour qu’on ne s’imagine pas que sa fortune, tout avantageuse qu’elle serait pour mon neveu, ait été le principal motif de mon empressement à écouter votre proposition. J’ai vivement désiré, je l’avoue, d’enrichir ma famille d’un pareil trésor ; mais si je puis souhaiter la possession d’un bien si précieux, je ne voudrais pas le dérober, ni m’en emparer par un acte de violence ou d’injustice. Or, contraindre une jeune personne à se marier contre son gré est un tel abus d’autorité, que les lois de notre pays auraient dû songer à le prévenir. Mais, dans l’État le plus mal constitué, une bonne conscience connaît toujours des lois, et sa voix supplée au silence du législateur. C’est assurément ici le cas ; car n’y a-t-il pas de la barbarie, je dirai même de l’impiété, à forcer une fille de s’engager malgré elle dans les liens du mariage, quand on songe qu’elle doit répondre de sa conduite devant le plus saint et le plus redoutable tribunal, et en répondre sur le salut de son âme ? Ce n’est pas une tâche aisée que de s’acquitter dignement des devoirs d’épouse. Peut-on imposer à une femme un si lourd fardeau, et la priver en même temps de tous les secours qui l’aideraient à le porter ? Peut-on lui briser le cœur, et lui prescrire une tâche que le cœur seul met en état de remplir ? À vous parler franchement, je pense que les parents qui agissent de la sorte se rendent complices de toutes les fautes que leurs enfants commettent dans la suite, et doivent s’attendre, suivant les règles de la justice, à subir le même châtiment qu’eux ; mais quand ils pourraient l’éviter, est-il, bon Dieu ! un père capable de supporter la pensée de contribuer à la damnation de son enfant ? Ainsi, mon cher voisin, l’inclination de votre fille étant malheureusement contraire à mon neveu, je me vois forcé de renoncer à l’honneur que vous vouliez lui faire ; mais je n’en conserverai pas moins pour vous une éternelle reconnaissance.

– Fort bien, monsieur, dit Western tout écumant de colère, je vous ai écouté jusqu'au bout ; j'espère maintenant que vous m'écouterez à votre tour. Si je ne réfute pas toutes vos objections, je consens qu'il ne soit plus question de rien. Répondez d'abord à ceci : Ne me doit-elle pas la vie, dites ? ne me la doit-elle pas ? On prétend, je le sais, que bien habile est le père qui connaît son enfant ; mais, j'ai sur elle d'autres droits incontestables, car je l'ai élevée. Vous m'accorderez d'ailleurs, je pense, que je suis son père, et en cette qualité, n'est-ce pas à moi à la gouverner, je vous le demande ? Et si je dois la gouverner, n'est-ce pas surtout dans l'affaire qui l'intéresse le plus ? Au fait, quel est mon but ? Lui demandé-je un sacrifice, une grâce ? Tout au contraire, je veux seulement qu'elle accepte aujourd'hui la moitié de mon bien, et l'autre moitié après ma mort. Et pourquoi cela ? pour son bonheur. Il y a de quoi devenir fou d'entendre parler certaines gens. Si je songeais à lui donner une belle-mère, elle aurait raison de crier, de pleurer. Mais n'ai-je pas offert d'engager tout mon bien, de façon que si j'avais envie de me remarier, il n'y aurait pas une femme, si pauvre qu'elle fût, qui voulût de moi. Eh ! que diable puis-je faire de plus ? Moi, contribuer à sa damnation ! Tudieu ! moi qui aimerais mieux que tout le monde fût damné, que de lui voir une égratignure au petit doigt ! M. Allworthy, vous m'excuserez, mais je suis surpris de votre manière de raisonner ; et je vous dirai (prenez-le comme il vous plaira) que je vous croyais plus sage. »

Allworthy se contenta de répondre à ce compliment par un sourire où il eût en vain essayé de mêler une expression soit de malice, soit de mépris. Si l'on peut supposer que les anges sourient quelquefois des travers de l'espèce humaine, on aura une idée du sourire d'Allworthy.

Blifil, avec l'agrément de son oncle, prit la parole et dit : « Je suis loin de vouloir user de violence à l'égard de miss Western : ma conscience ne me permettrait un pareil attentat envers qui que ce fût, beaucoup moins encore envers une jeune personne à laquelle j'ai voué, malgré sa cruauté pour moi, la plus

pure et la plus sincère affection. Mais j'ai lu que les femmes résistent rarement à la persévérance : or ne puis-je espérer de m'ouvrir par la mienne un chemin dans son cœur ? Qui sait ? peut-être un jour n'y trouverai-je plus de rival. Le lord Fellamar m'inquiète peu, M. Western a la bonté de me préférer à lui ; et sûrement, monsieur, vous ne nierez pas qu'un père ait au moins, en fait de mariage, une voix négative. J'ai même entendu plus d'une fois miss Western déclarer qu'elle jugeait sans excuse les enfants qui se mariaient contre le gré de leurs parents. D'ailleurs, quoique plusieurs dames de la famille semblent appuyer les prétentions du lord, je ne vois pas que la jeune personne soit disposée à les encourager. Je suis, hélas ! trop sûr du contraire. Je sais trop que le plus scélérat des hommes occupe encore dans son cœur la première place.

– Oui, oui, c'est certain, s'écria Western.

– Mais sans doute, reprit Blifil, quand elle saura le meurtre qu'il a commis, la justice lui fit-elle grâce de la vie...

– Que dis-tu ? un meurtre ! Il a commis un meurtre ! il y aurait quelque espoir de le voir pendre ! Ta la dera dera, ta la dera dera. » Et il se mit à chanter et à danser autour de la chambre.

« Mon enfant, dit Allworthy, votre malheureuse passion m'afflige à l'excès. Je vous plains sincèrement, et je ne négligerai aucun moyen honnête de seconder vos vœux.

– Je ne désire rien de plus, mon cher oncle. Vous avez, j'espère, trop bonne opinion de moi pour me croire capable de vous en demander davantage.

– Eh bien, mon neveu, je vous permets d'écrire à miss Western, de la voir même, si elle y consent. Mais j'exige qu'on n'ait recours ni à la violence, ni à l'emprisonnement, ni à rien de semblable.

– Soyez tranquille, dit Western, on n'usera d'aucune contrainte ; on emploiera encore quelque temps la voie de la douceur... Si seulement la potence pouvait nous débarrasser du drôle ! Ta la dera dera, ta la dera dera. Je n'ai de ma vie reçu une meilleure nouvelle. Tout réussira au gré de mes souhaits, j'en réponds... Allons, cher Allworthy, viens, je t'en prie, dîner avec moi aux *Colonnes d'Hercule*. J'y ai commandé un bon dîner, une épaule de mouton rôtie, des côtelettes de porc frais, un poulet, et des œufs au jus. Nous serons seuls, à moins que nous n'ayons envie d'inviter l'hôte ; car j'ai envoyé le ministre Supple à Basingstoke chercher ma tabatière que j'y ai oubliée dans une auberge. Je ne voudrais pas la perdre pour tout l'or du monde ; c'est une vieille connaissance de plus de vingt ans. L'hôte est un original, et je vous garantis qu'il vous divertira. »

M. Allworthy, après s'être fait un peu prier, accepta l'invitation. L'écuyer le quitta en chantant et en dansant, dans l'espoir de voir bientôt la fin tragique de Jones.

Quand il fut parti, M. Allworthy reprit avec gravité le sujet de l'entretien précédent. « Je désirerais de tout mon cœur, dit-il à son neveu, que vous fissiez des efforts pour vaincre une passion qu'il m'est impossible de flatter d'aucune espérance. On a grand tort de croire que la persévérance puisse surmonter l'aversion d'une femme. Quelquefois, il est vrai, elle triomphe de l'indifférence. Si elle remporte d'autres victoires, ce n'est d'ordinaire que sur le caprice, l'imprudence, l'affectation, et cette légèreté qui porte souvent les femmes peu sensibles et vaines à prolonger la durée des hommages d'un amant, lors même qu'elles sont décidées (si jamais elle se décident) à le dédommager enfin d'un pénible martyre ; mais une répugnance aussi prononcée que l'est, j'en ai peur, celle de miss Western, sera plutôt fortifiée que détruite par le temps. J'ai d'ailleurs, mon enfant, une autre inquiétude que vous devez me pardonner : j'appréhende que votre passion pour cette jeune et jolie personne n'ait trop en vue sa beauté, et ne soit pas ce pur amour qui est l'unique fondement du bonheur dans le mariage. Admi-

rer une belle femme, être épris de ses charmes, en désirer vivement la possession sans égard à ses sentiments pour nous ; est, je le crains, une chose trop naturelle ; mais je crois que l'amour seul produit l'amour. Je suis persuadé du moins qu'il est contre nature d'aimer qui nous hait. Interrogez donc votre cœur, mon cher enfant, et si après un sérieux examen il vous reste le moindre doute sur la pureté de vos intentions, les principes de vertu et de religion dont vous êtes animé, vous engageront, je pense, à bannir de votre âme une passion répréhensible, et votre raison vous rendra ce triomphe facile. »

Le lecteur peut deviner aisément la réponse de Blifil : s'il n'y réussit pas, nous ne saurions satisfaire en ce moment sa curiosité. Il nous tarde d'arriver à des événements d'un plus grand intérêt, et d'aller retrouver notre héroïne, que nous avons quittée depuis trop longtemps.

CHAPITRE IV.

Scène extraordinaire entre Sophie et sa tante.

La génisse folâtre et la douce brebis peuvent errer dans de gras pâturages, sans être exposées à aucun péril, sans exciter la moindre attention. Quoique destinées à devenir par la suite la proie de l'homme, il leur est permis de jouir pendant plusieurs années d'une entière liberté ; mais voit-on une biche légère s'échapper de la forêt et s'arrêter dans sa course au milieu d'un champ ou d'un bosquet, aussitôt tout le village voisin se met en mouvement, chacun s'apprête à lancer ses chiens sur elle ; et si le bon seigneur du lieu la dérobe à leur furie, ce n'est que pour s'en saisir et la manger lui-même.

Lorsqu'une jeune personne qui joint aux agréments de la figure les avantages de la naissance et de la fortune, vient à sortir pour la première fois de la tranquille retraite qui protégeait son enfance, elle se trouve dans la même situation que l'imprudente biche. Toute la ville s'émeut à son aspect ; on la suit des promenades à la comédie, de la cour aux assemblées, des assemblées à sa demeure, et elle évite rarement pendant une saison entière tous les pièges qui lui sont tendus. Car si ses amis la défendent contre l'ardeur d'un importun soupirant, c'est dans l'unique dessein de la livrer à un amant de leur choix qui lui déplaît souvent encore davantage. Cependant la foule des autres femmes se montre impunément, sans presque obtenir un regard, dans les jardins publics, à la comédie, à l'Opéra, aux assemblées ; et quoique la plupart finissent par subir le joug, elles goûtent longtemps en paix les douceurs de l'indépendance.

Jamais beauté ne fut plus en butte que Sophie aux persécutions dont nous venons de tracer le tableau. Son mauvais génie, peu satisfait des chagrins qu'elle avait essuyés au sujet de Blifil, lui suscita un nouvel adorateur qui ne paraissait pas devoir lui causer moins de tourment que le premier ; car sa tante, sans être aussi violente que son père, appuyait avec une extrême chaleur les prétentions de Fellamar.

Le dîner fini, quand les domestiques se furent retirés, mistress Western, qui avait déjà dit un mot du lord à Sophie, lui annonça sa visite pour l'après-midi, et l'intention où elle était de saisir la première occasion de la laisser seule avec lui.

« En ce cas, madame, répondit Sophie d'un ton un peu vif, je saisirai la première occasion de le laisser seul avec lui-même.

– Comment ! mademoiselle, est-ce ainsi que vous reconnaissez la bonté que j'ai eue de vous tirer de la captivité où vous tenait votre père ?

– Cette captivité provenait, vous le savez, madame, du refus d'accepter pour époux un homme que je détestais. Ma chère tante ne m'a-t-elle sauvée d'un malheur que pour me plonger dans un autre aussi cruel ?

– Croyez-vous donc, mademoiselle, qu'il n'y ait aucune différence entre lord Fellamar et Blifil ?

– Il y en a fort peu, à mon gré, madame ; et si j'étais condamnée à épouser l'un des deux, je voudrais du moins avoir le mérite de me sacrifier aux désirs de mon père.

– Les miens, à ce que je vois, ne vous touchent guère ; mais cette considération ne m'arrêtera point. J'agis par de plus nobles motifs. Agrandir ma famille, vous ennoblir vous-même, voilà mon but. Êtes-vous dépourvue de toute ambition ? L'idée de voir votre carrosse orné d'une couronne, n'a-t-elle point de charme pour vous ?

– Aucun, sur mon honneur. J'aimerais autant y voir une pelote pour écusson.

– Que le mot d'honneur ne sorte jamais de votre bouche. Vous êtes indigne de le prononcer. Je suis fâchée, ma nièce, que vous me forciez à vous tenir ce langage ; mais la bassesse de votre caractère me révolte. Vous n'avez pas dans les veines une goutte du sang des Western. Toutefois on ne pourra m'imputer l'abjection de vos sentiments. Je ne souffrirai point qu'on dise de moi que je vous ai encouragée à refuser un des meilleurs partis d'Angleterre, un parti qui, outre les avantages de la fortune, honorerait presque toutes les familles, et qui a, je dois l'avouer, sur la nôtre la supériorité du titre.

– Sans doute la nature m'a créée imparfaite ; elle m'a refusé certains sens dont les autres sont doués. Il faut qu'il y en ait un que le bruit et l'éclat affectent délicieusement, et qui me manque. Certes, les hommes ne se condamneraient pas à tant de travaux, à tant de sacrifices pour acquérir de frivoles distinctions ; ils ne seraient pas si vains de les avoir obtenues, s'ils en faisaient aussi peu de cas que moi.

– Non, non, mademoiselle, la nature vous a douée des mêmes sens que les autres ; mais elle ne vous a pas donné assez d'esprit pour faire de moi votre dupe et me rendre la fable du public. Je vous déclare donc, et vous savez, je crois, à quel point mes résolutions sont inébranlables, que si vous ne consentez pas à voir le lord cette après-midi, j'irai moi-même demain matin vous remettre entre les mains de votre père ; et qu'à dater de ce jour, je ne me mêlerai plus de rien de ce qui vous regarde, et ne vous reverrai de ma vie. »

À ces mots, que la tante prononça avec l'accent de la colère et le ton de l'autorité, Sophie resta muette ; puis un moment après fondant en larmes : « Faites de moi, madame, tout ce qu'il vous plaira, s'écria-t-elle ; je suis la plus infortunée créature qu'il y ait sur la terre. Si ma chère tante m'abandonne, où trouverai-je un appui ?

– Ma chère nièce, vous trouverez un excellent appui dans le lord Fellamar, un appui que votre passion pour ce misérable Jones peut seule vous faire refuser.

– En vérité, madame, vous ne me rendez pas justice. Si j'avais eu pour lui les sentiments que vous me supposez, pouvez-vous croire que sa lettre à lady Bellaston ne les eût pas effacés de mon cœur ? Voulez-vous que je m'engage par un serment solennel à ne jamais le revoir ? j'y consens volontiers.

– Mais, mon enfant, ma chère enfant, soyez raisonnable. Pouvez-vous me faire une seule objection contre le lord ?

– Je vous en ai déjà fait une suffisante, je pense.

– Laquelle ? je ne me la rappelle pas.

– Je vous ai dit, madame, qu'il m'avait traitée avec une insolence et une brutalité sans égales.

– Il faut donc, mon enfant, que je ne vous aie point entendue, ou que je ne vous aie pas comprise ; mais que voulez-vous dire par une insolence et une brutalité sans égales ?

– Vraiment, madame, je rougis presque de vous l'expliquer. Il m'a prise dans ses bras, m'a jetée sur un canapé, et me découvrant le sein, il y a imprimé ses lèvres avec une telle violence, que j'en porte encore la marque.

– Est-il possible ?

– Oui, madame, c'est la pure vérité. Le bonheur a voulu que mon père arrivât en ce moment ; ou le ciel sait jusqu'où l'impudent aurait poussé l'audace.

– Je demeure étonnée, confondue. Depuis qu'il existe des Western, jamais femme de ce nom n'a été traitée de la sorte. J'aurais arraché les yeux à un prince, s'il avait osé prendre avec moi de pareilles libertés... C'est impossible. Sûrement, Sophie,

vous cherchez, par un mensonge, à exciter mon indignation contre lui.

– J'espère, madame, que vous avez trop bonne opinion de moi pour me croire capable d'un mensonge. Sur mon âme, je n'ai dit que la vérité.

– Je lui aurais percé le cœur, si j'avais été présente... Je ne saurais croire pourtant qu'il eût des vues malhonnêtes ; non, cela ne se peut. Je n'en veux pour preuve que ses propositions, qui sont à la fois honorables et généreuses. Je ne sais ; le siècle où nous vivons autorise d'étranges privautés. Un salut respectueux est tout ce qu'on aurait permis autrefois, avant la cérémonie nuptiale. J'ai eu des amants, et il n'y a pas encore si longtemps ; j'en ai eu plusieurs, quoique je fusse décidée à ne point me marier, et fort éloignée d'encourager la moindre liberté. C'est un bien sot usage que celui qui règne aujourd'hui : rien ne me déterminerait à m'y soumettre. Jamais homme ne m'a baisée que sur la joue. Un baiser sur les lèvres est une faveur réservée à un mari ; et si j'avais pu me résoudre à en prendre un, il me semble que j'aurais eu bien de la peine à souffrir de lui une pareille licence.

– Permettez-moi une observation, ma chère tante. Vous convenez que vous avez eu plusieurs amants ; et vous le nieriez en vain : personne ne l'ignore. Vous les avez tous refusés. Cependant je suis convaincue qu'il y avait dans le nombre au moins un homme titré.

– Vous dites vrai, chère Sophie, on m'a offert une fois un titre que j'ai refusé.

– Pourquoi donc ne voulez-vous pas que j'en refuse un aussi ?

– Oui, mon enfant, j'ai refusé un titre ; mais il n'était pas aussi brillant, non, pas à beaucoup près aussi brillant que celui qu'on vous offre.

– À la bonne heure, madame ; mais on vous a fait en outre plusieurs propositions très-avantageuses sous le rapport de la fortune, et vous ne vous êtes pas bornée à en rejeter une, deux, trois...

– Je l'avoue.

– Eh bien, madame, ne puis-je pas espérer qu'il se présentera pour moi un autre parti encore meilleur que le lord ? Vous n'êtes plus tout-à-fait jeune ; et je pense que vous n'écouteriez pas le premier amant riche ou titré qui vous adresserait ses hommages. Moi qui ne fais que de sortir de l'enfance, je ne dois pas perdre l'espoir.

– Allons, chère, très-chère Sophie, que souhaitez-vous de moi ?

– Une seule grâce, madame, c'est de ne pas me laisser seule ce soir avec le lord. Exaucez ma prière, et je me résigne, si vous le jugez convenable après ce qui s'est passé, à le voir en votre présence.

– Fort bien, je me rends à vos désirs. Vous savez, Sophie, que je vous aime, et ne puis vous rien refuser. Vous connaissez la facilité de mon caractère ; je n'ai pas toujours été si indulgente : je passais autrefois pour cruelle, aux yeux des hommes s'entend ; on m'appelait la cruelle Parthenisse. Que de vers adressés à la cruelle Parthenisse j'ai livrés aux flammes ! Sophie, je n'ai jamais été aussi jolie que vous ; cependant j'avais, dans ma jeunesse, quelque chose de vos traits. Je suis un peu changée. Les royaumes et les empires changent avec le temps, comme dit Tullius Cicéron dans ses épîtres. Il en est de même de la figure humaine. » Mistress Western s'étendit encore sur le chapitre de ses conquêtes et de sa cruauté, pendant près d'une demi-heure, c'est-à-dire jusqu'à l'arrivée du lord, qui, après une visite très-ennuyeuse, durant laquelle mistress Western ne s'absenta pas un moment, se retira presque aussi mécontent de la tante que de la nièce ; car mistress Western, que Sophie avait

mise de bonne humeur, et dans des dispositions favorables, était convenue avec elle de la nécessité de tenir à une certaine distance un amant aussi entreprenant que lord Fellamar.

Ainsi notre héroïne, par une adroite flatterie dont personne ne s'avisera sûrement de la blâmer, obtint un peu de repos, et recula du moins le jour fatal du sacrifice. Maintenant que sa situation est meilleure qu'elle ne l'a été depuis longtemps, occupons-nous un peu de Jones, que nous avons laissé dans l'état le plus déplorable qu'on puisse imaginer.

CHAPITRE V.

Mistress Miller et M. Nightingale visitent Jones dans sa prison.

Dès que M. Allworthy et son neveu furent partis pour se rendre à l'auberge des *Colonnes d'Hercule,* où les attendait l'écuyer Western, mistress Miller s'empressa d'aller informer son gendre du malheur arrivé à Jones. Partridge l'en avait déjà instruit. On se souvient que Jones, en sortant de chez mistress Miller, avait pris une chambre dans la même maison que M. Nightingale. L'excellente femme trouva sa fille vivement touchée du sort de notre héros. Après l'avoir consolée de son mieux, elle courut à la prison de Gate-House, où son gendre l'avait précédée.

Le tendre attachement d'un ami répand dans une âme affligée un baume si délicieux, que le chagrin dont elle est pénétrée, pour peu que le terme en soit borné et l'adoucissement possible, se trouve en quelque sorte compensé par le charme de la consolation. Les exemples d'une constante amitié ne sont pas aussi rares que l'ont prétendu des observateurs inexacts et superficiels. On ne doit pas compter le manque de pitié parmi nos défauts les plus communs. L'envie est le noir poison qui souille et corrompt nos cœurs. C'est par sa funeste impulsion que nous levons rarement les yeux sans une secrète malignité, sur ceux qui, sont plus grands, meilleurs, plus sages, ou plus heureux que nous, tandis que nous les abaissons d'ordinaire avec assez de bienveillance et de compassion sur les indigents et sur les infortunés. La plupart des torts que nous avons eu lieu d'observer dans le commerce de l'amitié ne venaient que de l'envie, passion

infernale dont peu de personnes nous ont paru entièrement exemptes. Mais quittons ce sujet, qui nous mènerait trop loin, si nous voulions l'approfondir.

Soit que la fortune craignit de laisser succomber Jones sous le poids de l'adversité et de perdre ainsi l'occasion de le persécuter à l'avenir, soit qu'elle se relâchât réellement de sa rigueur envers lui, elle sembla s'adoucir un peu en lui envoyant la visite de deux amis fidèles, et ce qui est peut-être plus rare, d'un fidèle serviteur ; car Partridge, malgré ses nombreux défauts, était capable de dévouement. Quoique la peur ne lui eût pas permis de s'exposer à se faire pendre pour son maître, tout l'or du monde n'aurait pu l'engager à l'abandonner.

Tandis que Jones témoignait à ses amis la vive satisfaction que lui causait leur présence, Partridge vint lui annoncer que M. Fitz-Patrick vivait encore, mais qu'au dire du chirurgien il y avait très-peu d'espoir de le sauver. À cette nouvelle, Jones poussa un profond soupir. « Mon cher Tom, lui dit Nightingale, pourquoi vous affliger si fort d'un accident que votre conscience ne peut vous reprocher, et qui ne vous menace d'aucun danger, quelles qu'en soient les suites ? Supposez que cet homme meure, vous n'avez fait qu'ôter la vie à un furieux, en défendant la vôtre. C'est ce qui sera démontré, n'en doutez point, par le résultat de l'enquête judiciaire, et alors vous obtiendrez sans peine la faculté de donner caution. Vous aurez, il est vrai, le désagrément d'un procès, mais soyez persuadé que bien des gens en courraient volontiers la chance à votre place pour un schelling.

– Allons, M. Jones, s'écria mistress Miller, rassurez-vous. Je savais bien qu'il était impossible que vous fussiez l'agresseur. Je l'ai dit à M. Allworthy, et je le lui répéterai tant, que je finirai par l'en convaincre.

– Quel que soit le sort qui m'attende, répondit Jones d'un ton grave, je déplorerai toute ma vie le malheur d'avoir versé le sang d'un de mes semblables, comme le plus grand qui put m'arriver ; mais j'en éprouve un autre qui me serre le cœur. Hé-

las mistress Miller, j'ai perdu ce que j'avais de plus cher au monde !

– C'est sans doute une maîtresse ; mais allons, allons, j'en sais plus que vous ne pensez. (Partridge en effet lui avait tout conté.) Oui, j'en sais plus long que vous. Les choses vont mieux, je vous le jure, que vous ne croyez. M. Blifil se flatte en vain de réussir auprès de la jeune personne. Je ne donnerais pas une obole de ses espérances.

– En vérité, ma chère amie, vous n'avez aucune idée du sujet de mes peines : autrement vous jugeriez comme moi que mon malheur est sans remède. Je ne crains rien de Blifil ; c'est moi-même qui me suis perdu.

– Encore un coup, ne vous désespérez pas. Vous ignorez ce dont une femme est capable. Je ferai pour vous servir tout ce qui dépendra de moi ; c'est mon devoir ; mon fils, mon cher Nightingale ne l'ignore pas, lui qui veut bien m'assurer qu'il vous a les mêmes obligations que moi. Faut-il que j'aille trouver la jeune personne ? Je lui dirai tout ce que vous voudrez.

– Ô la meilleure des femmes, s'écria Jones en lui prenant la main, ne me parlez pas d'obligations ; mais puisque vous avez eu la bonté de m'offrir votre assistance, il est un service que vous pouvez peut-être me rendre. Vous connaissez, je le vois, sans que je devine comment, celle qui a tant d'empire sur mon cœur. S'il vous était possible de trouver le moyen de lui remettre cette lettre, je vous en saurais un gré infini.

– Donnez-la-moi : si je dors avant de la lui voir entre les mains, que ce soit mon dernier sommeil ! Consolez-vous, bon jeune homme ; soyez assez sage pour profiter de vos fautes passées ; je vous garantis que tout ira bien, et que je vous verrai heureux avec la jeune personne la plus charmante qu'il y ait sur la terre ; car c'est ainsi que je l'entends nommer partout le monde.

– Croyez-moi, madame, je ne vous tiens pas ici le langage ordinaire à ceux qui sont dans ma triste situation. J'avais résolu, avant cette fatale aventure, de renoncer à un genre de vie dont je sentais l'extravagance et la perversité. Malgré le scandale que j'ai eu le malheur de causer dans votre maison, et que je vous supplie de me pardonner, je ne suis point, je vous le proteste, un libertin effréné ; oui, quoique je me sois laissé entraîner dans le désordre, je hais le vice, et je veux, par une conduite irréprochable, me rendre désormais digne d'estime. »

Mistress Miller parut charmée de cette déclaration, et témoigna qu'elle la croyait tout-à-fait sincère. Pendant le reste de la conversation, elle se joignît à son gendre pour ranimer les esprits abattus de Jones. Le succès couronna leurs efforts ; ils le laissèrent beaucoup plus calme et plus content qu'ils ne l'avaient trouvé. Ce qui contribua surtout à cet heureux changement, ce fut l'engagement que prit mistress Miller de porter à Sophie la lettre que Jones désespérait de lui faire parvenir ; car Black Georges, en remettant à Partridge le dernier billet de Sophie, l'avait prévenu qu'elle lui avait expressément recommandé de ne point rapporter de réponse, sous peine d'encourir la disgrâce de son père et la sienne. Jones n'éprouvait pas d'ailleurs une médiocre joie d'avoir auprès de M. Allworthy une amie aussi zélée pour sa défense que la digne mistress Miller.

Après une visite d'environ une heure, elle le quitta ; son gendre, qui était resté beaucoup plus longtemps avec lui, en fit autant. Tous deux promirent de revenir bientôt. Mistress Miller lui dit qu'elle espérait lui donner dans peu de bonnes nouvelles de sa maîtresse, et M. Nightingale l'assura qu'il allait s'informer de l'état de M. Fitz-Patrick et tâcher de découvrir quelques témoins de leur combat.

Mistress Miller se rendit directement de la prison à la demeure de Sophie, où nous allons la suivre.

CHAPITRE VI.

Visite de mistress Miller à Sophie.

Il n'était pas difficile d'avoir accès auprès de miss Western. Grâce à son heureuse réconciliation avec sa tante, elle était libre de recevoir qui bon lui semblait.

Elle s'habillait, lorsqu'on vint lui dire qu'il y avait en bas une dame qui demandait à lui parler. Comme elle ne craignait point de recevoir à sa toilette une personne de son sexe, elle fit entrer sur-le-champ mistress Miller.

Après les révérences et les politesses ordinaires entre des femmes étrangères l'une à l'autre : « Madame, dit Sophie, je n'ai pas le plaisir de vous connaître.

– Cela est vrai, madame, et je dois vous prier d'excuser mon indiscrétion ; mais quand vous en saurez le motif, j'espère...

– Veuillez me dire, madame, reprit Sophie avec un peu d'émotion, quelle affaire vous amène chez moi.

– Madame, repartit mistress Miller à voix basse, nous ne sommes pas seules.

– Sortez, Betty, dit Sophie. »

Quand Betty fut sortie : « Madame, continua mistress Miller, un jeune homme bien malheureux m'a chargée de vous remettre cette lettre. »

À la vue de l'adresse, dont elle reconnut d'abord l'écriture, Sophie changea de couleur ; puis ayant hésité un moment : « Je n'aurais pas cru sur votre physionomie, madame, dit-elle, que vous fussiez chargée d'un pareil message. De quelque part que vienne cette lettre, je ne l'ouvrirai point. Je serais fâchée de soupçonner à tort qui que ce soit ; mais vous m'êtes entièrement inconnue.

– Si vous voulez, madame, avoir un instant de patience, je vous apprendrai qui je suis, et comment cette lettre se trouve entre mes mains.

– Je n'ai, madame, nulle curiosité de le savoir, et je vous prie instamment de rendre cette lettre à celui qui vous l'a remise. »

Mistress Miller, tombant à genoux, la supplia dans les termes les plus pathétiques de n'être point inexorable.

« Madame, lui dit Sophie, il est étonnant que vous preniez à ce jeune homme un si vif intérêt. Je ne voudrais pas croire...

– Non, madame, vous ne croirez que la vérité ; je vous dirai tout, et vous ne vous étonnerez plus de l'intérêt qu'il m'inspire. C'est le meilleur jeune homme qui existe. » Elle lui raconta l'histoire de M. Anderson et ajouta : « Ce n'est là qu'un trait de sa bonté. Je lui ai de bien plus grandes obligations. Il a sauvé ma fille. » Ici elle répandit quelques larmes et entra dans les détails de cette dernière action, supprimant seulement les circonstances qui auraient compromis l'honneur de Nancy. « Jugez à présent, madame, dit-elle, jugez si je puis assez reconnaître la générosité, la grandeur d'âme de ce jeune homme. »

L'extrême pâleur répandue jusqu'ici sur le visage de notre héroïne, fit place en ce moment à une couleur plus vive que le vermillon. « Je ne sais que vous répondre, dit-elle. Sans doute on ne peut blâmer le sentiment de la reconnaissance ; mais

qu'importe à votre ami que je lise cette lettre, puisque je suis décidée à ne jamais... »

Mistress Miller renouvela ses instances, et la conjura de l'excuser en lui disant qu'elle ne pouvait remporter la lettre.

« Eh bien, madame, repartit Sophie, si vous persistez dans votre résolution, je ne saurais m'y opposer. Vous pouvez certainement laisser ici cette lettre, que j'y consente ou non. »

Nous ne dirons point quelle était l'intention de Sophie, ni même si elle en avait une, en faisant cette réponse. Quoi qu'il en soit, mistress Miller l'interpréta comme une invitation à laisser la lettre. Elle la posa sur la table et se retira, après avoir demandé la permission de revenir : ce qui ne lui fut ni accordé ni refusé.

La lettre ne resta sur la table que le temps nécessaire pour que mistress Miller sortît de la chambre. Sophie l'ouvrit alors et s'empressa de la lire. Cette lettre servit médiocrement les intérêts de Jones : elle ne contenait guère que l'aveu de son indignité, d'amers regrets, et des protestations d'une fidélité à toute épreuve. Il espérait, disait-il, convaincre Sophie de son inaltérable attachement, s'il avait encore l'honneur d'être admis en sa présence. Il l'assurait aussi qu'il était en état de lui expliquer les motifs de sa lettre à lady Bellaston, de manière à mériter sinon son pardon, du moins sa pitié. Il finissait par attester que jamais il n'avait eu la moindre pensée d'épouser lady Bellaston.

Sophie eut beau lire et relire cette lettre avec une grande attention, elle ne parvint pas à la comprendre. Son imagination ne lui suggérait aucun moyen d'excuser Jones. Elle demeura donc très-courroucée contre lui, quoiqu'à dire vrai lady Bellaston eût une telle part à son ressentiment, qu'il en restait bien peu pour un autre, dans une âme aussi douce que la sienne.

Lady Bellaston dînait par malheur ce jour-là chez mistress Western ; et Sophie devait aller dans la soirée avec ces deux

dames à l'Opéra, puis au *rout*[69] de lady Thomas Hatchet. Elle se serait volontiers dispensée de ce double divertissement ; mais elle craignait de désobliger sa tante. Quant à l'idée de feindre une indisposition, c'était un artifice si contraire à sa franchise naturelle, qu'elle ne lui vint pas à l'esprit. Dès qu'elle eut fini sa toilette, elle descendit, résignée à supporter l'ennui de cette soirée, qui fut en effet une des plus désagréables qu'elle eût jamais passées.

Lady Bellaston, sans manquer à la politesse, ne laissa échapper aucune occasion de la tourmenter par de fines et piquantes railleries. L'abattement où était Sophie l'empêcha d'y rien répondre ; et d'ailleurs, s'il faut l'avouer, ce n'était pas par la promptitude des reparties qu'elle brillait.

Pour surcroît de peine, elle rencontra à l'Opéra lord Fellamar, qui la suivit au r*out* de lady Hatchet. Quoique la foule en ces deux endroits s'opposât à un entretien particulier, et que la musique dans l'un et le jeu dans l'autre offrissent à Sophie un sujet de distraction, la présence du lord ferma son âme à tout sentiment de plaisir ; car les femmes ont une sorte de délicatesse qui les met à la gêne devant un homme dont elles connaissent et ne veulent point encourager les prétentions.

Voilà deux fois que dans ce chapitre nous parlons d'un *rout*, terme que la postérité n'entendra peut-être pas dans le sens où nous l'employons ici. Quelque pressé que nous soyons, il est donc nécessaire de nous arrêter un instant pour décrire cette espèce d'amusement, et nous le devons d'autant plus, que nous pouvons en donner l'idée en peu de mots.

---

[69] L'auteur se sert du mot *drum*, auquel j'ai substitué celui de *rout*, qu'on prononce *raout*. Le premier mot signifie tambour, et indique une assemblée bruyante ; le second signifie foule ou cohue, et n'est pas moins usité aujourd'hui à Paris qu'à Londres. (*Trad.*)

Un *rout* est une nombreuse réunion de personnes des deux sexes, élégamment parées, dont la plupart passent le temps à jouer et le reste à ne rien faire. La dame du logis remplit le rôle d'une maîtresse d'auberge. Comme celle-ci, elle s'enorgueillit du nombre de ses hôtes, sans avoir comme elle l'avantage d'y trouver du profit.

Il est si difficile d'animer ces insipides assemblées, on y éprouve tant de fatigue, qu'on ne doit pas s'étonner d'entendre les gens du grand monde se plaindre sans cesse de l'ennui qu'elles leur causent. C'est, au reste, une plainte qui leur est tout-à-fait particulière.

Que ne devait pas souffrir la pauvre Sophie au milieu d'une foule importune ! Quel supplice pour elle d'être obligée d'affecter un air de gaîté, quand son cœur était en proie au plus vif chagrin, quand elle n'avait pas une pensée qui ne fût douloureuse !

La nuit cependant lui rendit enfin, non le repos, nous le craignons, mais du moins les douceurs de la solitude. Laissons-la se livrer à sa mélancolie, et poursuivons notre histoire. Une voix secrète nous avertit que nous touchons à un grand événement.

CHAPITRE VII.

Scène pathétique entre M. Allworthy et mistress Miller.

Quand M. Allworthy fut de retour de chez l'écuyer Western, mistress Miller eut avec lui un long entretien. Elle lui apprit que Jones, le jour même qu'il quitta sa maison, avait eu le malheur de perdre tout ce qu'il devait à sa libéralité ; elle lui peignit les cruels embarras où cette perte l'avait jeté : détails qu'elle tenait, dit-elle, du fidèle Partridge. Enfin elle lui reparla des obligations qu'elle avait à Jones, en se gardant toutefois d'une entière exactitude sur ce qui concernait sa fille. Malgré sa confiance en M. Allworthy, et son peu d'espoir de cacher une aventure malheureusement connue d'une demi-douzaine de personnes, elle ne put se résoudre à faire mention des circonstances qui étaient de nature à compromettre la réputation de sa chère Nancy. Elle adoucit au contraire cette partie de son histoire avec autant de précaution que si elle eût parlé devant un juge, et que sa fille eût été accusée d'infanticide.

« Il y a, répondit M. Allworthy, très-peu de caractères assez complètement vicieux pour ne pas offrir quelque mélange de vertu. Tout pervers qu'est ce jeune homme, je ne nierai point que vous ne lui ayez de grandes obligations, et j'excuserai par ce motif l'éloge que vous m'en avez fait ; mais ne prononcez plus son nom devant moi ; je l'exige absolument. Croyez que c'est sur les preuves les plus claires, les plus convaincantes, que je me suis décidé au parti que j'ai pris à son égard.

– Je n'en doute point, monsieur ; mais le temps vous montrera les faits sous leur véritable jour, et vous prouvera que ce pauvre jeune homme a plus de titres à vos bontés que certaines gens dont je tais le nom.

– Madame, répondit M. Allworthy d'un ton brusque, je ne suis pas d'humeur à entendre des réflexions offensantes pour mon neveu. Si vous vous en permettez encore une seule, je quitterai à l'instant votre maison. Mon neveu est le plus digne, le meilleur des hommes, et, je vous le répète, il a poussé l'amitié pour ce mauvais sujet jusqu'à un excès digne de blâme, en me cachant trop longtemps ses plus coupables actions. L'ingratitude du misérable envers un si bon jeune homme est ce qui m'irrite le plus ; j'ai, madame, de fortes raisons de croire qu'il avait conçu le dessein de supplanter mon neveu dans mon affection, et de m'engager à le déshériter.

– Assurément, monsieur, reprit mistress Miller un peu troublée (car, si M. Allworthy avait le sourire plein de douceur, il inspirait l'effroi quand il fronçait le sourcil), assurément je ne dirai jamais de mal d'une personne dont il vous plaît de penser du bien. Cette conduite ne me siérait guère, surtout lorsqu'il est question de votre plus proche parent. Mais, monsieur, vous ne pouvez, vous ne devez pas vous offenser de mon intérêt pour ce pauvre malheureux ; je puis bien lui donner ce nom maintenant. Hélas ! il fut un temps où vous vous seriez fâché contre moi, s'il m'était arrivé de parler de lui avec trop peu de considération. Que de fois vous ai-je entendu l'appeler votre fils ! que de fois m'avez-vous entretenue de lui avec toute la tendresse d'un père ! Je ne puis oublier tout ce que vous vous plaisiez à me dire de sa figure, de son esprit, de ses vertus, de sa générosité ; non, je ne puis l'oublier. Il n'a point cessé de mériter cet éloge ; je le sais par ma propre expérience. C'est à lui que je dois le salut de ma famille. Excusez mes larmes, j'ai bien sujet d'en répandre, quand je considère dans quel abîme de malheurs est tombé ce pauvre jeune homme, à qui j'ai tant d'obligations ; quand je songe qu'il a perdu vos bontés, dont il faisait plus de cas que de

sa propre vie. Je le plains, et je dois le plaindre. Eussiez-vous un poignard à la main, fussiez-vous prêt à me l'enfoncer dans le cœur, je ne pourrais m'empêcher de déplorer le sort d'un infortuné que vous avez aimé, et que j'aimerai toujours. »

M. Allworthy fut vivement ému de ce discours ; mais il ne parut pas l'être de colère. Après un moment de silence, prenant mistress Miller par la main : « Allons, madame, lui dit-il d'un air affectueux, songeons maintenant à votre fille. Je ne puis blâmer la joie que vous cause une union qui lui promet de grands avantages ; mais vous n'ignorez pas que ces avantages dépendent principalement de la réconciliation de votre gendre avec son père. Je connais beaucoup M. Nightingale ; j'ai eu autrefois des relations d'affaires avec lui ; j'irai le voir, et je tâcherai de vous le rendre favorable. Je le crois assez intéressé : cependant, comme il s'agit d'un fils unique, et qu'enfin on ne peut revenir sur le passé, peut-être parviendra-t-on avec le temps à lui faire entendre raison, et je vous promets de m'y employer de tout mon pouvoir. »

Cette offre obligeante valut à M. Allworthy mille remercîments de l'excellente femme. Elle y joignit de nouveaux témoignages de sa reconnaissance pour Jones. « C'est encore à lui, monsieur, dit-elle, que je suis redevable du service que vous daignez me rendre. » M. Allworthy l'interrompit avec douceur. Il était trop bon pour s'offenser du noble sentiment qui animait mistress Miller ; et si son ancienne colère contre Jones n'eût pas été réveillée par l'attentat récent qu'on lui imputait, peut-être se serait-elle un peu calmée au récit d'une action que la plus noire malice n'aurait pu envenimer.

Il y avait plus d'une heure que M. Allworthy et mistress Miller étaient ensemble, quand l'arrivée de Blifil, accompagné du procureur Dowling, mit fin à leur entretien. Dowling était devenu le favori de Blifil. M. Allworthy, à la prière de son neveu, l'avait pris pour intendant, et sur sa recommandation, M. Western lui avait promis la même place chez lui, dès qu'elle

viendrait à vaquer. Il se proposait en attendant de l'employer à terminer quelques affaires d'intérêt qu'il avait à Londres.

C'était là le principal but du voyage de Dowling. Il avait profité de cette occasion pour apporter de l'argent à M. Allworthy, et pour lui donner, sur l'administration de sa terre, différents détails qui ne méritent pas de figurer dans notre histoire. Nous laisserons en conséquence l'oncle et le neveu s'en occuper à loisir avec M. Dowling, et nous passerons à un autre sujet.

CHAPITRE VIII.

Matières diverses.

Avant d'aller retrouver M. Jones, occupons-nous encore un moment de Sophie. Elle était parvenue, comme on l'a vu, par une innocente flatterie, à mettre sa tante de bonne humeur, sans pouvoir toutefois diminuer son engouement pour Fellamar. Lady Bellaston l'avait encore rendu plus vif, en lui disant la veille au soir qu'elle était fort satisfaite des dispositions de Sophie et de sa conduite à l'égard du lord. Il fallait, suivant elle, éviter tout délai et se hâter de conclure l'affaire, de façon à ne pas laisser à miss Western le temps de la réflexion et à l'obliger de donner son consentement, sans presque savoir ce qu'elle ferait : « C'est ainsi, ajoutait-elle, que s'arrangent la moitié des mariages parmi les gens de qualité. » Réflexion assez juste, et qui explique la mutuelle tendresse qu'on voit régner ensuite dans un si grand nombre d'heureux ménages.

Lady Bellaston tint le même langage à lord Fellamar. Il embrassa son avis avec tant de chaleur, que mistress Western, à sa prière, fixa le lendemain pour une entrevue particulière entre le lord et Sophie. Elle instruisit sa nièce de cette détermination, et la pressa en termes si impérieux d'y souscrire, que la jeune personne, après une longue et vaine résistance, finit par lui donner la plus grande preuve de complaisance qui fût en son pouvoir : elle consentit à voir le lord.

Comme il ne se passe rien pour l'ordinaire de bien intéressant, en pareille circonstance, on nous pardonnera de ne pas entrer dans les détails de cette entrevue. Le lord débuta par des protestations du plus pur, du plus ardent amour ; Sophie rougit

et garda un moment le silence, puis recueillant ses esprits : « Milord, dit-elle d'une voix faible et tremblante, je vous laisse à juger si vos protestations actuelles s'accordent bien avec la conduite que vous avez tenue dernièrement envers moi.

– N'est-il donc, mademoiselle, aucun moyen d'expier un instant de délire ? Ma téméraire ardeur a dû vous convaincre que la violence de l'amour m'avait ôté l'usage de la raison.

– Milord, il dépend de vous de me donner une preuve d'affection qui me toucherait beaucoup plus que votre amour, et m'inspirerait aussi plus de reconnaissance.

– Quelle est-elle, mademoiselle ? dit-il avec feu.

– Milord, reprit Sophie en baissant les yeux sur son éventail, vous n'ignorez pas, je pense, les peines que m'a causées votre prétendue passion.

– Pouvez-vous être assez injuste pour la nommer ainsi ?

– Oui, milord, toute protestation d'amour faite à l'objet qu'on persécute est à la fois une imposture et un outrage. Je ne vois dans vos efforts obstinés pour obtenir ma main qu'une persécution cruelle. Je dirai plus : il est peu généreux à vous d'abuser de la sorte du malheur de ma position.

– Ô la plus charmante, la plus adorable des femmes ! ne m'accusez pas d'une telle indignité, quand votre honneur, votre intérêt me sont si chers, quand je n'ai d'autre dessein, d'autre espoir, d'autre ambition que de mettre à vos pieds ma personne, mes titres, ma fortune, enfin tout ce que je possède.

– C'est à cette fortune, milord, c'est à ces titres que vous devez l'avantage dont je me plains. Ce sont là les charmes qui ont séduit mes parents ; mais ils n'ont aucun empire sur moi. Si vous avez, milord, le désir de mériter ma reconnaissance, il n'en est qu'un moyen.

– Votre reconnaissance, ô céleste créature ! ne proférez pas ce mot. Je ne puis rien faire pour vous que vous ne méritiez, rien qui ne me cause trop de plaisir pour laisser une place à votre reconnaissance.

– Je le répète, milord, vous pouvez mériter, non-seulement ma reconnaissance, mais mon estime, mais tous mes vœux pour votre bonheur ; vous le pouvez, même sans peine : un cœur généreux n'en doit éprouver aucune à exaucer ma prière. Souffrez donc que je vous conjure de renoncer à une poursuite dont le succès est impossible. Je vous demande cette grâce autant pour vous que pour moi ; la noblesse de votre caractère ne vous permet pas, sans doute, de prendre plaisir à tourmenter une infortunée. Quel fruit d'ailleurs attendez-vous d'une persévérance qui, sur mon honneur, sur le salut de mon âme, ne peut rien obtenir, et n'obtiendra jamais rien de moi, dans quelque abîme de maux que vous parveniez à me plonger ? »

Ici milord poussa un profond soupir. « Eh quoi ! mademoiselle, suis-je donc assez malheureux pour vous inspirer tant de haine et de mépris ? ou me pardonnerez-vous de soupçonner qu'un autre...

– Milord, répondit Sophie avec vivacité, je ne vous dois aucun compte de mes sentiments. Je vous rends grâce des offres brillantes que vous m'avez faites. Elles surpassent, je l'avoue, mon mérite et mes espérances ; cependant, milord, je vous déclare que je ne puis les accepter, et je me flatte que vous me dispenserez de vous expliquer les motifs de mon refus. »

Lord Fellamar fit à Sophie une longue réponse peu intelligible, soit qu'elle péchât contre la grammaire, ou qu'elle fût dépourvue de sens. Il la termina en disant que, si miss Western avait disposé de son cœur en faveur de quelque gentilhomme, tout malheureux que le rendrait cet engagement, il se croirait obligé en honneur à se désister de ses prétentions. Le lord appuya sans doute avec trop d'affectation sur le mot gentilhomme : nous ne pouvons expliquer autrement l'indignation de

Sophie, qui montra dans sa réponse le vif ressentiment d'une injure.

Tandis qu'elle parlait d'un ton de voix plus élevé que de coutume, mistress Western entra, le visage en feu, les yeux étincelants de colère. « Je suis honteuse, milord, dit-elle, de l'accueil qu'on vous fait ici. Croyez qu'il n'y a personne parmi nous qui ne soit sensible à l'honneur de votre proposition. Quant à vous, miss Western, je dois vous dire que votre famille attendait de vous une autre conduite. »

Le lord intercéda, mais en vain, pour la jeune personne. La tante ne cessa ses reproches que lorsque Sophie, tirant son mouchoir de sa poche, se jeta dans un fauteuil et fondit en larmes.

Le reste de la conversation se passa de la part du lord en plaintes amères sur la rigueur de sa destinée, et de la part de mistress Western en assurances positives que sa nièce finirait par consentir à tout ce qu'il désirait : « Cette enfant, milord, dit-elle, a reçu une éducation aussi indigne de sa naissance que de sa fortune. C'est à son père seul qu'il faut s'en prendre. La petite provinciale a de sottes idées de modestie. Voilà tout, milord, je vous le jure. Je suis persuadée que dans le fond elle n'est pas dénuée de sens, et qu'on lui fera entendre raison. »

Ces dernières paroles ne parvinrent pas aux oreilles de Sophie ; elle était sortie de la chambre un moment auparavant, plus irritée qu'elle ne l'avait été de sa vie. Le lord se répandit en témoignages de reconnaissance pour la tante, en protestations d'amour et de constance pour la nièce. Encouragé dans ces dispositions par mistress Western, il prit congé d'elle et se retira.

Avant de raconter la scène qui eut lieu ensuite entre Sophie et sa tante, il est à propos de faire connaître un événement fâcheux qui avait occasionné la fureur et le brusque retour de mistress Western.

Le lecteur saura donc que la femme de chambre actuelle de Sophie était entrée à son service sur la recommandation de lady Bellaston, chez qui elle avait passé quelque temps en qualité de coiffeuse. C'était une fille d'esprit ; on l'avait chargée de surveiller soigneusement la jeune personne. Elle tenait ses instructions (il nous en coûte de le dire) de mistress Honora, que lady Bellaston avait su si bien gagner, que l'ancienne et vive affection de cette créature pour Sophie, était entièrement effacée par son dévouement sans bornes à sa nouvelle maîtresse.

Or, dès que mistress Miller eut quitté Sophie, Betty (c'était le nom de la femme de chambre) retourna auprès d'elle et la trouva occupée à lire attentivement une longue lettre. L'altération visible qu'elle remarqua dans ses traits aurait suffi pour exciter les soupçons qu'elle conçut ; mais ils avaient encore un fondement plus solide, car elle avait entendu toute la conversation de Sophie et de mistress Miller.

Betty alla rendre compte de ses observations à mistress Western. Cette dame loua son zèle, récompensa sa fidélité, et lui donna l'ordre de faire entrer chez elle la femme qui avait apporté la lettre, si elle revenait.

Malheureusement mistress Miller revint au moment où Sophie était avec le lord. Betty, selon l'ordre qu'elle avait reçu, la conduisit aussitôt chez mistress Western. Celle-ci, déjà instruite en grande partie de ce qui s'était passé la veille, persuada aisément à la bonne femme que Sophie ne lui avait rien caché, et tira d'elle par ce moyen ce qu'elle savait au sujet de la lettre et de Jones.

La pauvre créature était la simplicité même. On pouvait, sans injustice, la ranger dans la classe de ces personnes toujours prêtés à croire tout ce qu'on leur dit. En fait de ruse, la nature ne les a pourvues d'aucune arme offensive ni défensive ; de sorte qu'elles sont à la merci de quiconque veut faire seulement, pour les tromper, les frais d'un petit mensonge. Mistress Western n'eut pas de peine à obtenir d'elle une entière confidence.

Ce qu'elle en apprit était peu de chose, mais ce peu lui donna beaucoup à penser. Elle la congédia en l'assurant que Sophie ne la verrait pas, qu'elle ne répondrait pas à la lettre et n'en recevrait pas d'autres. Avant de la renvoyer, elle lui fit une sévère mercuriale sur le honteux métier d'entremetteuse qu'elle ne rougissait point de remplir.

Cet entretien avait déjà disposé d'une manière peu favorable l'esprit de mistress Western, lorsque, passant dans la pièce voisine de celle où étaient Fellamar et Sophie, elle entendit sa nièce rejeter avec hauteur les hommages du lord. Ne pouvant pas contenir sa colère, elle se précipita dans l'appartement, et se livra à cet excès de rage que nous avons décrit en rendant compte de la scène qui précéda le départ du lord.

Fellamar ne fut pas plus tôt sorti que mistress Western alla retrouver Sophie et lui reprocha, dans les termes les plus amers, d'abuser de sa confiance, et d'oser recevoir en secret des lettres d'un homme avec qui, la veille même, elle voulait promettre par serment de n'entretenir aucune correspondance.

Sophie protesta qu'elle n'entretenait aucune correspondance avec celui dont sa tante parlait.

« Comment ! comment ! miss Western, nierez-vous que vous ayez reçu hier une lettre de lui ?

– Une lettre, madame ? répondit Sophie un peu surprise.

– Il n'est pas très-poli, mademoiselle, de répéter mes propres expressions. Oui, je dis une lettre, et j'exige que vous me la montriez sur-le-champ.

– Je rougirais de mentir. En effet, madame, j'ai reçu une lettre, mais sans l'avoir désirée, et je puis ajouter malgré moi.

– En vérité, mademoiselle, vous devriez rougir d'un tel aveu : mais où est cette lettre ? je veux la voir, montrez-la-moi. »

Sophie hésita quelques moments, et s'excusa enfin d'obéir à cet ordre, en disant qu'elle n'avait pas la lettre sur elle : ce qui était la vérité. Mistress Western, perdant toute patience, demanda sèchement si elle consentait ou non à épouser le lord Fellamar. Un refus positif fut sa réponse. « En ce cas, s'écria mistress Western, je jure que dès demain matin je vous remets entre les mains de votre père. »

Sophie essaya de calmer le courroux de sa tante par des représentations respectueuses. « Madame, lui dit-elle, pourquoi faut-il que je sois forcée de me marier ? Songez combien une pareille contrainte vous aurait paru rigoureuse à vous-même. Vos parents n'en ont-ils pas agi plus humainement avec vous, en vous laissant votre liberté ? Qu'ai-je fait pour être privée de la mienne ? Je ne me marierai jamais contre la volonté de mon père, ni contre la vôtre ; et s'il m'arrive de vous demander à tous deux votre consentement pour un mariage indigne de moi, ne sera-t-il pas assez temps de m'obliger à en contracter un autre ?

– Puis-je supporter ce langage, reprit mistress Western, de la part d'une fille qui a dans sa poche la lettre d'un assassin ?

– Je n'ai pas, je vous jure, de pareille lettre dans ma poche ; et s'il est un assassin, il sera bientôt hors d'état de vous causer de l'inquiétude.

– Comment avez-vous l'audace, miss Western, de parler ainsi de lui, et de m'avouer en face votre amour pour ce scélérat ?

– Vous donnez, madame, à mes paroles une interprétation bien étrange.

– Je ne souffrirai pas, miss Western, que vous manquiez davantage au respect que vous me devez. C'est de votre père que vous avez appris à vous conduire de la sorte avec moi ; c'est lui qui vous a instruite à me donner un démenti. Il vous a perdue sans retour par son faux système d'éducation ; et grâce au ciel, il

recueillera le fruit de ses œuvres. Encore une fois, je vous déclare que demain matin je vous ramène chez lui. Je retire toutes mes troupes du champ de bataille ; et comme le sage roi de Prusse, je me renferme dans une exacte neutralité. Vous êtes tous deux trop sensés pour avoir besoin de mes conseils : ainsi donc, faites vos préparatifs ; car demain matin vous évacuerez cette maison. »

Sophie se récria contre la rigueur de cet arrêt ; sa tante ne daigna pas l'écouter. Nous la laisserons persister dans sa résolution, puisque aussi bien il n'y a, selon toute apparence, aucun espoir de l'engager à en changer.

CHAPITRE IX.

Ce qui arrive à Jones dans sa prison.

Jones, hors le peu d'instants où il fut distrait de ses chagrins par la compagnie de Partridge, passa dans une triste solitude les vingt-quatre heures qui s'écoulèrent avant le retour de M. Nightingale : ce n'est pas que ce digne jeune homme eût oublié ou abandonné son ami ; il avait au contraire employé à le servir presque tout le temps de son absence.

Ayant appris qu'il n'y avait eu d'autres témoins de la malheureuse rencontre de Jones et de Fitz-Patrick, que des matelots d'un vaisseau de guerre mouillé à Deptford, il s'y rendit sur-le-champ. On lui dit que les gens qu'il cherchait étaient tous à terre. Impatient de les joindre, il les suivit à la piste de place en place, et fut enfin assez heureux pour en trouver deux qui buvaient ensemble avec un tiers, dans un méchant cabaret près d'Aldersgate.

Nightingale ayant témoigné le désir de parler à Jones en particulier, Partridge, qui était avec son maître, se retira. Dès qu'il fut sorti, Nightingale prit Jones par la main : « Allons, mon brave ami, s'écria-t-il, ne vous laissez pas trop abattre par ce que je vais vous dire. Il m'est pénible d'avoir de mauvaises nouvelles à vous donner ; mais je crois de mon devoir de ne point vous les taire.

– Ah ! je vous devine déjà ! le pauvre gentilhomme est mort.

– J'espère que non ; il vivait encore ce matin. Je ne veux pourtant point vous flatter. Les informations que j'ai prises me font appréhender que sa blessure ne soit mortelle. Au reste, si l'affaire est véritablement telle que vous me l'avez contée, quoi qu'il arrive, vous n'avez à craindre que vos remords. Mais, mon cher Tom, je vous conjure de confier à vos amis ce qu'il y a de moins favorable pour vous dans votre aventure. Ce serait être ennemi de vous-même que de leur rien déguiser.

– Mon cher Jacques, vous ai-je jamais donné sujet de me blesser par un si cruel soupçon ?

– Écoutez-moi, je vais vous parler franchement. Après d'actives recherches, j'ai découvert deux témoins du funeste accident, et je suis fâché de le dire, leur récit ne s'accorde pas avec le vôtre.

– Que disent-ils donc ?

– Ce que je répète à regret, parce que j'en redoute pour vous les conséquences. Ils disent qu'ils étaient trop loin pour entendre les propos qui ont occasionné la querelle ; mais tous deux affirment que vous avez porté le premier coup.

– Eh bien ! sur le salut de mon âme, ils me calomnient. C'est Fitz-Patrick qui m'a frappé le premier ; et il m'a frappé sans la moindre provocation de ma part. Qui peut engager ces misérables à m'accuser faussement ?

– Je l'ignore, et si vous-même et moi, votre sincère ami, nous ne pouvons concevoir le motif qui les porte à vous accuser, quelles raisons un tribunal impartial aura-t-il de ne pas les croire ? Je leur ai adressé plus d'une fois la même question ; elle leur a été répétée par leur compagnon que je suppose un marin, et qui semblait prendre à votre sort un vif intérêt. Il les a priés de considérer qu'il s'agissait de la vie d'un homme, et leur a demandé à plusieurs reprises s'ils étaient sûrs du fait qu'ils avançaient. Tous deux ont répondu qu'ils étaient prêts à l'attester

par serment. Pour l'amour de Dieu, mon cher ami, pensez-y bien. Si leur témoignage se trouvait conforme à la vérité, il serait temps de songer à vous procurer des protecteurs. Je ne veux pas vous effrayer ; mais vous savez sans doute avec quelle sévérité la loi punit l'agresseur, quelque violentes qu'aient été les provocations verbales.

– Hélas ! mon, ami, est-il des protecteurs pour un malheureux tel que moi ? Pensez-vous d'ailleurs que je voulusse vivre avec la réputation d'un meurtrier ? Eussé-je des amis (hélas ! je n'en ai point), aurais-je le front de solliciter leur crédit en faveur d'un homme condamné pour le plus noir des crimes ? Croyez-moi, je ne conserve aucun espoir. Toute ma confiance est dans un tribunal bien supérieur à celui qui me jugera, et dont j'obtiendrai sûrement la protection que je mérite. »

Il jura encore de la manière la plus énergique qu'il n'avait altéré en rien la vérité dans son récit.

Ce serment ébranla de nouveau Nightingale, et commençait à le faire pencher pour son ami, quand mistress Miller entra et rendit compte du mauvais succès de sa démarche. « À présent, mon cher Nightingale, dit Jones avec un calme héroïque, j'envisage d'un œil d'indifférence le sort qui m'attend, quel qu'il soit. S'il plaît au ciel que j'expie par ma mort le sang que j'ai versé, j'espère qu'un jour la bonté divine daignera manifester mon innocence, et que les paroles d'un mourant inspireront assez de confiance pour mettre ma mémoire à l'abri de la calomnie. »

À ce discours succéda une scène fort triste entre le prisonnier et ses amis. Peu de lecteurs auraient souhaité d'en être témoins, et très-peu aussi désireraient sans doute d'en entendre les détails : nous passerons donc au récit d'un autre incident. Le geôlier vint annoncer à Jones qu'une dame étrangère demandait à lui parler, lorsqu'il aurait le loisir de la recevoir.

Jones s'étonna de cette visite. Il ne connaissait point, dit-il, de femme au monde dont il pût en attendre une dans le lieu

qu'il habitait. Cependant, comme il n'avait pas de motif plausible de refuser de voir personne, il invita mistress Miller et M. Nightingale à se retirer, et donna ordre de faire entrer la dame.

Si Jones s'était étonné qu'on lui annonçât la visite d'une femme, quelle fut sa surprise de reconnaître dans cette femme mistress Waters ! Celle du lecteur ne doit pas être moindre que la sienne, et nous engage à expliquer le mystère d'une apparition aussi imprévue.

Le lecteur sait très-bien qui était mistress Waters. Ce qu'il ignore et ce qu'il faut lui apprendre, c'est ce qu'elle était devenue. Nous le prierons donc de se rappeler que mistress Waters partit d'Upton dans la même voiture que M. Fitz-Patrick et un autre gentilhomme irlandais, et se rendit à Bath avec eux.

Or il y avait en ce temps-là une certaine place vacante dans la maison et à la disposition de M. Fitz-Patrick. C'était une place de *femme*. La dame qui l'occupait s'en était démise depuis peu, ou du moins en avait abandonné les fonctions. Pendant le voyage, M. Fitz-Patrick examina avec beaucoup d'attention mistress Waters, et la jugea très-propre à remplir cet emploi. En arrivant à Bath, il le lui conféra sur-le-champ, et elle l'accepta sans le plus léger scrupule. Tout le temps qu'ils passèrent à Bath, ils vécurent comme mari et femme, et comme mari et femme ils arrivèrent ensemble à Londres.

Soit que M. Fitz-Patrick eût trop de sens pour se dessaisir d'un bien précieux, avant de s'en être assuré un autre dont il n'avait plus qu'un faible espoir de recouvrer la possession ; soit que mistress Waters se fût si bien acquittée de son emploi, qu'il voulût lui conserver dans sa maison le premier rang, et ne laisser, comme on le voit souvent, que le second à sa femme légitime, il est certain qu'il ne lui dit pas un mot de sa fugitive moitié, ni de son dessein de la reprendre. Il se garda soigneusement aussi de lui communiquer la lettre remise entre ses mains par mistress Western, et bien davantage de prononcer devant elle le

nom de Jones. Malgré sa résolution de se battre avec notre héros partout où il le rencontrerait, il n'imita pas ces hommes prudents qui regardent en pareille circonstance une femme, une mère, une sœur, et quelquefois toute une famille comme leur meilleur rempart. La première confidence qu'il fit à mistress Waters ne lui échappa qu'après qu'on l'eut transporté chez lui, de l'auberge où sa blessure avait été pansée.

M. Fitz-Patrick n'avait jamais su raconter clairement une histoire. Peut-être s'embrouilla-t-il ce jour-là un peu plus que de coutume. En effet, mistress Waters fut quelque temps avant de comprendre que l'auteur de sa blessure était ce même jeune homme qui lui en avait fait une dans le cœur, sinon mortelle, du moins assez profonde pour qu'elle en conservât encore la cicatrice. Elle n'eut pas plus tôt appris que M. Jones était détenu comme assassin à Gate-House, que laissant M. Fitz-Patrick aux soins de sa garde, elle courut rendre visite au prisonnier.

Elle entra dans sa chambre avec un air de gaîté que dissipa subitement la sombre tristesse empreinte sur la physionomie de Jones. Il tressaillit à sa vue.

« Je ne m'étonne point de votre surprise, lui dit-elle. Vous ne vous attendiez sûrement pas à me voir. On ne reçoit guère ici des visites d'une femme, à moins que ce ne soit de la sienne. Jugez, M. Jones, du pouvoir que vous avez sur moi. Quand nous nous séparâmes à Upton, j'étais loin de penser que notre première entrevue aurait lieu dans un pareil séjour.

– Je dois, madame, vous rendre grâce de votre visite. Il est rare qu'on aille chercher les malheureux, surtout dans ces sombres demeures.

– En vérité, M. Jones, j'ai peine à me persuader que vous soyez le charmant jeune homme que j'ai vu à Upton. Il n'y a point de prison dont l'aspect soit aussi lugubre que votre figure. Que vous est-il donc arrivé ?

– Je pensais, madame, qu'instruite de ma captivité, vous en saviez aussi la déplorable cause.

– Je sais que vous avez blessé un homme en duel ; voilà tout. »

Jones s'indigna de ce ton de légèreté, et témoigna une extrême douleur de ce qui s'était passé.

« Eh bien, monsieur, répondit mistress Waters, si vous prenez la chose si fort à cœur, je puis vous tranquilliser. Votre adversaire n'est pas mort, et j'ai presque la certitude que sa vie ne court aucun risque. Le chirurgien qui l'a pansé d'abord était un jeune homme qui s'est plu à représenter sa blessure comme très-grave, afin que la cure lui fit plus d'honneur ; mais le chirurgien du roi l'a vu depuis, et il assure qu'à moins que la fièvre ne vienne à se déclarer, ce qui lui paraît peu probable, il ne craint point pour ses jours. »

À ce récit, un rayon de joie brilla sur le visage de Jones. Mistress Waters affirma qu'elle n'avait dit que la vérité. Puis elle ajouta : « Par le plus singulier des hasards, je loge dans la même maison que le gentilhomme ; je l'ai vu : je vous garantis qu'il vous rend justice ; il confesse, sans s'inquiéter des conséquences de son aveu, que c'est lui qui a été l'agresseur, et que vous n'avez pas le moindre tort. »

Jones montra la plus grande satisfaction d'une si heureuse nouvelle. Il dit ensuite à mistress Waters beaucoup de choses qu'elle savait déjà, comme : qui était M. Fitz-Patrick, d'où venait son ressentiment, etc. Il lui conta aussi plusieurs faits qu'elle ignorait, tels que l'aventure du manchon et d'autres particularités, taisant seulement le nom de Sophie. Après quoi il déplora les fautes sans nombre dont il s'était rendu coupable, et qui toutes avaient eu, disait-il, des suites si funestes, qu'il serait inexcusable de ne pas profiter de son expérience, et de persévérer dans le même désordre. Enfin il annonça la résolution d'être

sage à l'avenir, dans la crainte d'essuyer encore de plus grands malheurs.

Mistress Waters se moqua de tous ces beaux discours, les attribuant au chagrin et à l'ennui de la captivité. Elle répéta de vieilles plaisanteries sur la conversion du diable quand il fut malade, et dit à Jones qu'elle se flattait de le voir bientôt libre, aussi gai qu'auparavant, et radicalement guéri des vains scrupules qui tourmentaient sa conscience.

Mistress Waters lui tint encore bien des propos semblables que nous ne rapporterons pas. Certains lecteurs pourraient les trouver peu honorables pour elle, tandis que d'autres s'amuseraient peut-être à tourner en ridicule les réponses de Jones. Nous supprimerons donc le reste de leur conversation, nous bornant à observer que l'entrevue se termina d'une manière tout-à-fait innocente, et beaucoup plus à la satisfaction de Jones qu'à celle de mistress Waters. Si l'un était ravi des nouvelles qu'il venait d'apprendre, l'autre n'était pas aussi charmée des dispositions repentantes d'un jeune homme dont elle avait pris à Upton une idée très-différente de celle qu'elle en concevait en ce moment.

La visite de mistress Waters adoucit infiniment la tristesse qu'inspirait à Jones le rapport de Nightingale ; mais le découragement que lui avait causé celui de mistress Miller était toujours le même. Son récit s'accordait si bien avec la lettre de Sophie, qu'il ne douta pas qu'elle n'eût montré la sienne à sa tante et pris la ferme résolution de l'abandonner. Cette pensée le pénétra d'une douleur qui ne pourrait se comparer qu'à celle où le plongea le nouveau malheur que lui réservait la fortune, et que nous ferons connaître dans le second chapitre du livre suivant.

LIVRE XVIII.

CONTENANT ENVIRON SIX JOURS.

CHAPITRE PREMIER.

Adieux au lecteur.

Nous touchons, cher lecteur, au terme d'un long voyage. Après avoir fait de compagnie tant de chemin, conduisons-nous l'un envers l'autre comme des voyageurs qui ont passé ensemble plusieurs jours dans une diligence. De petites altercations, de malignes plaisanteries ont-elles troublé leur union pendant la route, au dernier relais ils se réconcilient et remontent gaîment en voiture. Suivons leur exemple : ce moment passé, il peut nous arriver (ce qui leur arrive communément) de ne plus nous revoir.

Puisque nous avons fait usage de cette comparaison, qu'on nous permette de la pousser un peu plus loin. Notre intention est d'imiter dans ce dernier livre la conduite que tiennent, à leur dernière journée, les honnêtes voyageurs dont nous venons de parler. Une heure ou deux avant de se séparer, ils font trêve de bons mots et de railleries. Ceux d'entre eux qui ont joué jusque-là le rôle de plaisants n'hésitent point à le quitter ; et la conversation prend d'ordinaire un ton naturel et sérieux.

Nous de même, cher lecteur, si, pour t'amuser, nous n'avons pas craint de recourir de temps en temps à la plaisanterie, nous aurons soin de nous l'interdire désormais. L'abondance et la variété des matières que nous serons forcé d'entasser dans ce livre laisseront peu de place à ces observations badines qu'il nous a plu de faire ailleurs, et qui ont peut-être quelquefois écarté le sommeil prêt à fermer ta paupière. La dernière partie de notre ouvrage ne t'offrira rien ou presque rien de ce genre. Ce ne sera qu'un simple récit ; et en considérant la multitude des grands événements qui vont se développer sous

tes yeux, tu t'étonneras de les voir renfermés dans un si petit nombre de pages.

Or maintenant, ami lecteur, nous saisissons cette occasion (n'en pouvant guère espérer d'autre) de te souhaiter tout le bonheur possible. Si notre compagnie t'a été agréable pendant le voyage, c'était ce que nous désirions ; si nous t'avons offensé en quelque chose, nous n'en avions pas l'intention. Nous est-il échappé des traits qui t'aient blessé, toi ou tes amis, nous déclarons solennellement qu'ils n'étaient dirigés ni contre toi ni contre eux. Sans doute on t'aura débité bien des fables sur notre compte, on t'aura dit que tu allais voyager avec un homme d'humeur caustique et railleuse : c'est une calomnie. Personne ne hait et ne méprise la satire plus que nous, ni avec plus de raison ; car personne n'a eu davantage à s'en plaindre. Admire, cher lecteur, notre étrange destinée ; on nous a imputé d'injurieux pamphlets composés par ces mêmes écrivains faméliques qui, dans d'autres libelles, nous ont outragé avec la dernière violence.

Nous sommes, au reste, bien convaincu que tous ces plats écrits seront oubliés longtemps avant que cette page tombe sous tes yeux. Quelque courte en effet que puisse être la durée de nos ouvrages, nous osons croire qu'ils survivront à la frêle existence de leur auteur, et aux productions éphémères de ses ennemis.

CHAPITRE II.

Incident tragique.

Tandis que Jones se livrait à de tristes réflexions, Partridge entra dans sa chambre d'un pas chancelant, le visage pâle comme la mort, l'œil fixe, les cheveux hérissés, et tremblant de tous ses membres : on eût dit qu'il avait vu un spectre, ou qu'il en était un lui-même.

Jones, sans être peureux, ne put se défendre, à son aspect, de quelque émotion. Il changea de couleur, et lui demanda d'une voix un peu altérée ce qu'il avait.

« J'espère, monsieur, dit Partridge, que vous ne serez point en colère contre moi. Je vous jure que je n'ai pas écouté ; mais j'étais obligé de me tenir dans la pièce voisine. Sur mon honneur, j'aurais mieux aimé être à cent lieues d'ici, que d'entendre ce que j'ai entendu.

– Que veux-tu dire ?

– Ce que je veux dire, monsieur ? Ô ciel ! cette femme qui vient de sortir est-elle bien celle qui était avec vous à Upton ?

– Oui.

– Et avez-vous passé la nuit avec elle ? dit Partridge en frémissant d'effroi.

– Je crains que ce ne soit pas un secret.

– Au nom du ciel, monsieur, je vous en conjure, répondez à ma question. Avez-vous réellement passé la nuit avec elle ?

– Cela n’est que trop vrai !

– En ce cas, Dieu ait pitié de votre âme et vous pardonne ; car, aussi sûr que j’existe, cette femme est votre propre mère ! »

À ces mots Jones parut encore plus saisi d’horreur que Partridge. Il resta quelque temps muet, consterné ; le maître et le valet se regardaient l’un l’autre d’un air égaré. Enfin Jones, recouvrant la parole : « Que me dis-tu ? s’écria-t-il d’une voix entrecoupée.

– Monsieur, je n’ai pas la force de vous conter la chose maintenant ; mais je vous ai dit la vérité. Cette femme qui sort d’ici est votre mère. Quelle fatalité *que* je ne l’aie pas su à temps pour prévenir un tel crime ! Assurément il faut que ce soit l’œuvre du diable en personne.

– Ah ! s’écria Jones, la fortune ne cessera pas de me persécuter, qu’elle ne m’ait réduit au désespoir... Mais pourquoi m’en prendre à la fortune ? je suis l’unique artisan de mes maux ; oui, tous les maux que j’ai éprouvés ne sont que la conséquence de mes folies et de mes vices. Ce que tu m’as dit, Partridge, m’a presque ôté l’usage de la raison. Mistress Waters était donc... mais à quoi bon le demander ? Tu dois bien la connaître. Si tu as quelque affection pour moi, que dis-je ? si tu es capable d’un sentiment de pitié, va, je t’en prie, cours chercher cette malheureuse femme, engage-la à revenir me voir... Grand Dieu, ma mère !... un inceste !... À quelle destinée suis-je réservé ! »

Il tomba alors dans un désespoir si furieux, que Partridge ne voulut pas le quitter. Quand les premiers transports de sa douleur furent un peu calmés, il dit à son fidèle serviteur que mistress Waters logeait dans la même maison que le gentilhomme blessé, et lui ordonna d’aller la chercher.

Si le lecteur veut bien se rappeler la scène de l’auberge d’Upton, décrite dans notre neuvième livre, il admirera le bizarre concours de circonstances qui empêcha Partridge de voir

mistress Waters pendant les vingt-quatre heures qu'elle passa dans cette auberge avec Jones. Le monde offre souvent des exemples de pareils hasards ; les plus grands événements y sont produits par un invisible enchaînement de petites causes, et un œil attentif peut en découvrir plus d'une preuve dans cette histoire.

Après deux ou trois heures de courses infructueuses, Partridge revint sans avoir trouvé mistress Waters. Jones, qui se désolait de sa longue absence, pensa devenir fou en apprenant le mauvais succès de ses recherches. Il était encore dans cet état violent, lorsqu'il reçut la lettre suivante :

« Monsieur,

« Depuis que je vous ai quitté, j'ai rencontré quelqu'un qui m'a appris à votre sujet des choses dont je suis aussi affligée que surprise. Comme je n'ai point à présent le loisir d'entrer dans les détails indispensables qu'elles exigent, vous voudrez bien suspendre votre curiosité jusqu'à notre prochaine entrevue. Je profiterai, pour aller vous voir, du premier moment de liberté que j'aurai. Ô monsieur Jones ! quand je passai avec vous à Upton cette délicieuse journée dont le souvenir empoisonnera, selon toute apparence, le reste de ma vie, que j'étais loin de soupçonner à qui je devais une félicité si parfaite. Croyez-moi pour toujours votre sincère et infortunée

« J. WATERS. »

« P. S. Soyez tranquille, la vie de M. Fitz-Patrick ne court aucun danger. Ainsi, quelques crimes que vous puissiez avoir à vous reprocher, l'homicide n'est pas du nombre. »

Cette lettre faillit ôter à Jones l'usage de ses sens. Il la laissa tomber de sa main défaillante. Partridge la ramassa, et s'autorisant du silence de son maître, la lut à son tour. Le saisissement qu'elle lui causa ne fut pas moindre que celui de Jones. C'est au pinceau et non à la plume à rendre l'horreur qui se ma-

nifesta sur le visage de l'un et de l'autre. Tandis qu'ils gardaient tous deux un morne silence, le geôlier entra ; et sans prendre garde à l'altération de leurs physionomies, qui n'était que trop visible, il dit à Jones qu'un étranger demandait à lui parler. Jones donna l'ordre de l'introduire sur-le-champ : c'était Black Georges.

Le garde-chasse, moins accoutumé que le geôlier à des scènes lugubres, remarqua au premier abord le trouble extrême qu'annonçait la figure de Jones ; il l'attribua au funeste accident qui était arrivé, et qu'on avait peint à M. Western sous les couleurs les plus odieuses. Georges en conclut que le gentilhomme était mort, et M. Jones menacé d'une fin prochaine et ignominieuse. Cette pensée l'affligea beaucoup ; car il avait l'âme compatissante, et malgré la petite contravention au devoir de l'amitié qu'il s'était permise par faiblesse, il n'était pas tout-à-fait dépourvu de reconnaissance pour les services que M. Jones lui avait autrefois rendus.

Le pauvre garçon fut si ému de ce triste spectacle, que ses yeux se mouillèrent de larmes malgré lui. « Monsieur, dit-il à Jones, je suis vraiment touché de votre malheur. Voyez, je vous prie, si je ne pourrais pas vous être utile dans la position où vous vous trouvez. Peut-être avez-vous besoin de quelque argent ; en ce cas le peu que je possède est bien à votre disposition. »

Jones lui serra cordialement la main, et le remercia mille fois de son offre obligeante ; mais il lui répondit qu'il n'avait nul besoin d'argent : sur quoi Georges le pressant encore plus vivement d'agréer ses services : « Je vous remercie de nouveau, lui dit Jones, il n'est au pouvoir d'aucun homme vivant de me donner ce qui me manque.

– Allons, allons, mon bon maître, reprit Georges, ne perdez point courage, les choses peuvent tourner mieux que vous ne pensez. Vous n'êtes pas le premier qui ait tué un homme, et qui se soit tiré d'affaire.

– On vous a mal instruit, Georges, dit Partridge ; le gentilhomme n'est point mort, ni en danger de mourir. Cessez de troubler mon maître. Il éprouve un chagrin que vous ne pouvez adoucir.

– Vous ne savez pas ce dont je suis capable, monsieur Partridge, repartit Georges. Si ma jeune maîtresse est l'objet de son chagrin, j'ai des nouvelles à lui apprendre...

– Que dites-vous, Georges ? s'écria Jones ; est-il arrivé depuis peu quelque événement où ma Sophie soit intéressée ?... Ma Sophie ! misérable que je suis ! comment osé-je profaner ainsi son nom ?

– J'espère, répliqua Georges, qu'elle sera encore votre Sophie. Oui, monsieur, j'ai à vous conter quelque chose qui la concerne. Madame Western vient de la ramener chez son père, et il y a eu bien du bruit à cette occasion. Je n'ai pu en savoir au juste la cause ; mais mon maître était dans une furieuse colère, et madame Western aussi. Je l'ai entendue déclarer, en remontant dans sa chaise à porteurs, que de sa vie elle ne remettrait les pieds chez mon maître. Encore une fois, j'ignore ce dont il s'agissait, mais tout était parfaitement tranquille quand je suis sorti. Robin, qui servait au souper, m'a dit qu'il n'avait pas vu depuis longtemps l'écuyer de si bonne humeur avec notre jeune maîtresse. Il l'a embrassée plusieurs fois en jurant qu'elle ferait à l'avenir tout ce qu'elle voudrait, et qu'il ne songerait plus jamais à l'enfermer. J'ai cru, monsieur, que cette nouvelle vous serait agréable, et quoiqu'il fût déjà tard, je me suis échappé pour venir vous l'apprendre. »

Jones assura Black Georges qu'il en ressentait une extrême joie, et lui dit que, sans oser prétendre désormais à la possession de l'incomparable miss Western, il ne pouvait éprouver de plus grand adoucissement à ses peines que la pensée de la savoir heureuse.

Le reste de l'entretien ne mérite pas de trouver place ici. Le lecteur nous pardonnera donc de le passer sous silence. Il vaut mieux lui expliquer d'où provenait ce vif retour de tendresse de l'écuyer pour sa fille.

Mistress Western, en arrivant chez son frère, commença par lui vanter avec beaucoup d'emphase l'honneur et les avantages qui reviendraient à la famille d'une alliance avec le lord Fellamar, et se plaignit amèrement du refus obstiné de Sophie. L'écuyer ayant approuvé la conduite de sa fille, mistress Western s'emporta aussitôt avec tant de violence contre son frère, qu'il perdit à la fois toute patience et toute réserve. Il s'ensuivit entre eux une dispute telle qu'on n'en a jamais entendu de pareille à Billingsgate[70]. Mistress Western, étant sortie dans le fort de la querelle, n'eut heureusement ni le temps ni peut-être l'idée de parler à son frère de la lettre que Sophie avait reçue.

Après le départ de mistress Western, Sophie, qui avait gardé jusque-là le silence, sans doute autant par nécessité que par goût, se montra reconnaissante envers son père du service qu'il lui avait rendu, en prenant son parti contre sa tante, comme il avait pris le sien contre elle. C'était la première fois qu'elle agissait ainsi. L'écuyer lui en sut beaucoup de gré ; il se souvint que M. Allworthy avait exigé qu'on renonçât aux mesures violentes. Convaincu d'ailleurs que Jones ne pouvait manquer d'être pendu, il se flattait de réussir auprès de sa fille par les voies de la douceur. Dans cette persuasion, il donna encore une fois un libre cours à sa tendresse pour elle. Cet abandon produisit un effet extraordinaire sur l'âme sensible de Sophie. Sans la parole d'honneur qu'elle avait donnée à Jones, et peut-être aussi sans un reste d'intérêt pour cet infortuné, nous sommes presque tenté de croire que dans la vue de faire plaisir à son père, elle se se-

---

[70] On a déjà dit que Billingsgate était le marché au poisson de Londres. (*Trad.*)

rait sacrifiée à l'homme qu'elle détestait. Elle lui promit de consacrer toute sa vie au soin de lui plaire et de ne jamais se marier que de son consentement. L'écuyer transporté de joie se remit à boire, et but si bien, qu'il se coucha complètement ivre.

CHAPITRE III.

Visite de M. Allworthy au vieux Nightingale. Étrange découverte.

Le lendemain matin M. Allworthy alla trouver, suivant sa promesse, le vieux Nightingale. Il avait tant d'empire sur son esprit, qu'en moins de trois heures il vint à bout de le déterminer à voir son fils.

Vers la fin de leur entretien, il survint un de ces singuliers hasards qui ont fait croire à des gens honnêtes et sensés que la Providence favorise souvent la découverte des crimes les plus secrets, pour affermir les hommes dans le chemin de la vertu, par la crainte du péril inévitable où les conduit celui du vice.

M. Allworthy, en entrant chez M. Nightingale, aperçut Black Georges qui en sortait. Il ne fit pas attention à lui, et le garde s'imagina qu'il ne l'avait pas vu.

Cependant M. Allworthy, après avoir traité l'objet principal de sa visite, demanda à Nightingale s'il connaissait un nommé Georges Seagrim, qu'il avait rencontré à sa porte, et pour quelle affaire cet homme venait chez lui.

« Je le connais très-bien, répondit Nightingale. C'est un garçon tel qu'on n'en voit guère par le temps qui court. Avec le mince revenu d'un bien affermé trente livres sterling, il a trouvé le moyen d'en amasser cinq cents.

– Il vous a dit cela ?

– Oui, et rien n’est plus vrai, je vous assure. J’ai entre les mains la somme en cinq billets de banque, qu’il m’a chargé de placer sur hypothèque, ou en acquisition de biens-fonds, dans le nord de l’Angleterre. »

M. Allworthy demanda à voir les billets. L’examen qu’il en fit le surprit extrêmement. Il dit à Nightingale que ces billets avaient été autrefois en sa possession, et lui en conta l’histoire. Personne ne crie plus fort contre la friponnerie des gens d’affaires que les escrocs, les joueurs de profession, et autres coquins de cette espèce. Personne ne se plaint davantage des escrocs, etc. etc., que les prêteurs sur gages, les usuriers, et autres larrons semblables. Soit qu’une manière de voler nuise à l’autre, soit que l’argent, objet commun de la convoitise de tous les fripons, excite en eux un sentiment de jalousie et de rivalité, Nightingale ne fut pas plus tôt instruit de l’action du garde-chasse, qu’il se récria contre son improbité avec plus de chaleur que n’avait fait l’honnête et juste Allworthy.

Celui-ci pria Nightingale de garder l’argent et le secret jusqu’à nouvel ordre, et s’il revoyait le drôle, de ne point lui parler de la découverte qu’il avait faite. À son retour, il trouva mistress Miller profondément affligée d’un entretien qu’elle venait d’avoir avec son gendre. M. Allworthy l’informa d’un air riant qu’il apportait d’excellentes nouvelles, et lui annonça, sans plus de préambule, qu’il avait déterminé M. Nightingale à voir son fils. Il se flattait, lui dit-il, d’opérer entre eux une parfaite réconciliation, malgré le redoublement d’humeur que causait au père un autre événement du même genre arrivé dans sa famille : c’était la fuite de sa nièce. M. Allworthy lui en raconta les détails qu’il tenait du vieux Nightingale, et qu’elle ignorait encore, ainsi que son gendre.

On doit bien penser que mistress Miller fut aussi satisfaite que reconnaissante de l’heureux succès de la démarche de M. Allworthy. Cependant elle avait tant d’amitié pour Jones, que nous ne saurions dire si la peine qu’elle éprouvait à son su-

jet ne l'emporta pas sur le plaisir d'apprendre une si bonne nouvelle. On pourrait même croire que cette nouvelle, en lui rappelant d'une manière sensible les obligations qu'elle avait à Jones, lui causa réellement plus d'affliction que de joie. « Hélas ! se disait-elle, tandis que ma famille est heureuse, dans quel triste état languit le pauvre jeune homme à la générosité duquel nous devons le commencement de notre félicité ! »

Après l'avoir laissée savourer un moment (qu'on nous passe l'expression) la nouvelle consolante qu'il venait de lui donner, M. Allworthy ajouta : « J'en ai encore une autre très-agréable à vous communiquer. Je crois avoir retrouvé un trésor précieux appartenant à un de vos amis ; mais peut-être sa situation présente ne lui permettra-t-elle pas d'en profiter. »

Mistress Miller comprit par ces derniers mots de qui il voulait parler, et lui répondit en soupirant : « J'espère que non, monsieur.

– Je l'espère aussi, et de tout mon cœur, reprit M. Allworthy ; mais mon neveu m'a dit ce matin qu'il avait entendu raconter l'affaire d'une manière très fâcheuse.

– Juste ciel ! s'écria mistress Miller... Allons, je dois me taire ; et cependant il est bien dur d'être condamnée au silence quand on entend...

– Parlez, madame, parlez sans crainte. Vous me connaissez trop pour me supposer capable de préventions contre qui que ce soit. Soyez sûre que je serais charmé que ce jeune homme pût se justifier de tout, particulièrement de cette malheureuse affaire. Vous n'ignorez pas la tendresse que j'eus autrefois pour lui. Le monde, je le sais, m'en a blâmé. Si je lui ai retiré mon affection, c'est que j'ai pensé qu'il ne la méritait plus. Croyez-moi, mistress Miller, il me serait doux de découvrir que je me suis trompé. »

Mistress Miller allait répondre, lorsqu'un domestique vint l'avertir que quelqu'un désirait de lui parler sur-le-champ. M. Allworthy demanda ce que faisait son neveu. On lui dit qu'il était depuis quelque temps dans sa chambre avec un homme qui lui rendait de fréquentes visites. M. Allworthy, devinant que c'était Dowling, fit prier le procureur de descendre à l'instant chez lui.

Aussitôt qu'il fut entré, M. Allworthy, sans nommer personne, lui exposa le cas des billets de banque, et lui demanda quelle peine, à son avis, encourrait le coupable. Dowling répondit qu'il pensait qu'on pourrait le poursuivre en vertu du *Black act*[71] ; mais que la question étant assez délicate, on ferait bien de la soumettre aux gens de loi. Il allait, ajouta-t-il, se trouver à une réunion d'avocats pour les affaires de M. Western, et si M. Allworthy le jugeait à propos, il leur proposerait la difficulté. M. Allworthy y consentit.

En ce moment, mistress Miller revint. « Excusez-moi, je vous prie, monsieur, dit-elle, je vous croyais seul.

– Entrez, madame, répondit M. Allworthy ; l'affaire qui m'occupait est terminée. » Dowling étant sorti, mistress Miller présenta à son hôte le jeune Nightingale, qui venait le remercier du service signalé qu'il lui avait rendu. Mais à peine eut-il ouvert la bouche, que la bonne femme, dans son impatience, lui coupa la parole. « Monsieur, dit-elle, mon gendre nous apporte des nouvelles excellentes pour le pauvre M. Jones. Le gentilhomme blessé est hors de tout danger, et déclare que c'est lui qui a été l'agresseur. Assurément, monsieur, vous ne voudriez

---

[71] *Black act*, acte noir portant peine de mort contre les braconniers armés et déguisés, les voleurs, les incendiaires, les faussaires, etc. Il fut rendu à l'occasion de quelques brigandages commis près de Waltham, dans le Hampshire, par des personnes masquées ou barbouillées de noir. *(Trad.)*

pas que M. Jones fût un lâche. Si j'étais homme, et qu'un insolent osât me frapper, je mettrais aussitôt l'épée à la main. Allons, mon cher ami, contez vous-même, contez tout à M. Allworthy. »

Nightingale confirma ce que sa belle-mère avait dit, et fit un grand éloge de Jones. Il ne connaissait personne, dit-il, qui fût d'un meilleur naturel et moins querelleur que lui.

Mistress Miller, voyant son gendre prêt à s'arrêter, le pria de répéter toutes les expressions tendres et respectueuses dont il avait entendu M. Jones se servir, en parlant de son bienfaiteur.

« Quelque louange que l'on donne à M. Allworthy, reprit Nightingale, on ne fait que lui rendre justice ; il n'y a nul mérite à cela ; mais la vérité m'oblige de dire qu'on ne saurait être plus reconnaissant que le pauvre Jones. Oui, monsieur, je suis convaincu que rien ne lui pèse tant sur le cœur que la perte de vos bontés. Il en a cent fois gémi devant moi ; il m'a souvent protesté de la manière la plus solennelle qu'il ne s'était jamais rendu coupable d'une offense volontaire envers vous ; il m'a même juré qu'il aimerait mieux endurer mille morts que d'avoir à se reprocher la simple pensée de manquer au respect, à la reconnaissance, ou à la soumission qu'il vous doit. Excusez-moi, monsieur, je crains de m'être laissé emporter trop loin sur un sujet si délicat.

– Non, mon gendre, s'écria mistress Miller, non, vous n'avez pas été plus loin que ne l'exigeait la charité chrétienne.

– J'applaudis, monsieur Nightingale, répondit M. Allworthy, à votre généreuse amitié, et je souhaite qu'il la mérite. Je suis charmé, je l'avoue, de ce que vous m'avez dit de l'état et de la déclaration du gentilhomme blessé. Si votre rapport est exact, comme je n'en doute point, il se peut qu'avec le temps je reprenne une opinion favorable de votre ami. La bonne mistress Miller ici présente, tous ceux qui me connaissent, at-

testeront que je l'ai aimé aussi tendrement que s'il eût été mon propre fils. Je le regardais comme un enfant que la Providence avait confié à mes soins ; je me souviens encore du triste et touchant abandon où je le trouvai ; je crois encore me sentir pressé par ses mains innocentes. C'était l'objet, oui, le plus doux objet de mon affection. » À ces mots, la parole lui manqua, et des larmes roulèrent dans ses yeux.

Comme la réponse que fit mistress Miller pourrait nous mener à des éclaircissements qu'il n'est pas encore temps de donner, nous nous arrêterons ici pour rendre compte du changement survenu dans le cœur de M. Allworthy, et du refroidissement de son courroux contre Jones. Les romans et les pièces de théâtre offrent, il est vrai, beaucoup d'exemples de révolutions aussi subites, qui n'ont souvent d'autre cause que la nécessité où est l'auteur de terminer son drame ou son roman, et d'illustres autorités semblent justifier ces brusques péripéties. Quoique nous croyions avoir autant de droit qu'aucun écrivain de nous permettre de telles licences, nous n'en userons qu'autant que nous y serons forcé ; et nous ne craignons pas, du moins pour le moment, d'être réduit à cette extrémité.

La disposition favorable où se trouvait M. Allworthy, était produite par une lettre de Square qu'on lira dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VI.

Contenant deux lettres de style très-différent.

« Mon digne ami,

« Je vous ai mandé dans ma dernière lettre que j'avais renoncé à prendre les eaux, après avoir éprouvé qu'elles augmentaient plutôt qu'elles ne diminuaient mes souffrances. J'ai à vous annoncer aujourd'hui une nouvelle plus affligeante, je pense, pour mes amis que pour moi. Les docteurs Harrington et Brewster m'ont déclaré que mon mal était incurable.

« J'ai lu quelque part que le principal but de la philosophie, était d'apprendre à mourir. Je ne déshonorai donc point la mienne, en paraissant surpris de recevoir une leçon à laquelle j'ai dû me préparer de longue main. Toutefois, à dire vrai, l'Évangile nous en apprend plus en une page, sur ce sujet, que tous les ouvrages des philosophes anciens et modernes. L'assurance qu'il nous donne d'une autre vie est pour un bon esprit un plus ferme soutien que les consolations tirées de l'impérieuse loi de la nature, du néant des choses humaines, et de la vanité des plaisirs de ce monde. Ces lieux communs peuvent quelquefois nous armer d'un aveugle courage contre la mort, et nous aider à en supporter la pensée ; mais ils ne nous inspireront jamais la force de la mépriser, beaucoup moins encore de la regarder comme un bien.

« Qu'on ne se figure pas que je veuille flétrir ici de l'odieux nom d'athées ou de matérialistes tous ceux qu'on appelle philosophes. Un grand nombre d'entre eux, tant anciens que mo-

dernes, guidés par les seules lumières de la raison, ont conçu quelque espérance d'un état futur ; mais dans le fait cette lumière était si faible, cette espérance si incertaine, qu'il est permis de douter de quel côté inclinait leur croyance. Platon lui-même, à la fin de son Phédon, confesse que ses plus forts arguments ne vont pas au delà d'une simple probabilité, et Cicéron semble plutôt désirer de croire, que croire en effet à l'immortalité de l'âme. Pour moi, j'en conviens, je n'y ai cru sérieusement qu'après être devenu sérieusement chrétien.

« Vous vous étonnerez peut-être d'un tel aveu ; mais je vous assure qu'il y a bien peu de temps que je mérite le nom de chrétien. L'orgueil de la philosophie avait enivré ma raison, et la plus sublime sagesse me paraissait comme aux anciens Grecs, une folie. Il a plu au ciel de dissiper enfin mon erreur, et de me montrer le chemin de la vérité, avant que je tombasse dans les ténèbres éternelles.

« Je commence à m'affaiblir, je le sens. Il faut donc me hâter d'arriver au principal but de cette lettre.

« Quand je me rappelle les actions de ma vie passée, je n'en vois point qui pèse plus sur ma conscience que mon injustice envers le malheureux enfant auquel vous aviez voué une affection de père. Non content de tolérer la scélératesse de ses ennemis, j'ai travaillé moi-même à sa ruine. Croyez-en, mon cher ami, la parole d'un mourant : on l'a indignement calomnié. Quant au fait principal qui vous a déterminé à le chasser de chez vous, je vous jure qu'il en est innocent, et que vous avez été trompé par un faux rapport. Lorsqu'on vous croyait prêt à rendre le dernier soupir, lui seul, dans votre maison, témoigna une douleur sincère. Ce qui se passa ensuite fut l'effet des transports de joie que lui causait votre rétablissement, et, je le dis à regret, de la noire méchanceté d'un autre : mais je me propose de justifier l'innocent, sans vouloir accuser personne. N'en doutez pas, mon ami, ce jeune homme est doué de l'âme la plus généreuse, la plus pure, la plus sensible à l'amitié, en un mot de

toutes les vertus qui peuvent ennoblir une créature humaine. Il a quelques défauts, mais on ne saurait lui reprocher le moindre manque de respect ou de reconnaissance envers vous. Que dis-je ? au moment où vous le bannîtes de votre présence, je suis convaincu que son cœur souffrit beaucoup plus pour vous que pour lui même.

« Un vil et coupable intérêt m'a engagé à vous taire si long-temps ce secret. Je ne puis avoir aujourd'hui d'autre raison de le révéler que le désir de rendre hommage à la vérité, de venger l'innocence, et de réparer mes torts autant qu'il dépend de moi. Cette déclaration produira, je l'espère, l'effet que j'en attends. Le bonheur d'apprendre, avant de mourir, que vous avez rendu vos bonnes grâces à un jeune homme qui en est si digne, sera la plus douce consolation que puisse recevoir,

« Monsieur,

« Votre très-obligé, très-obéissant, et très-humble serviteur,

« THOMAS SQUARE. »

Après la lecture de cette lettre, on s'étonnera peu du changement sensible qui s'était opéré dans les sentiments de M. Allworthy. Il avait pourtant reçu de Thwackum, par le même courrier, une autre lettre d'un style très-différent. Nous allons la rapporter ici : aussi bien sera-ce peut-être la dernière fois que nous aurons occasion de nous occuper de ce personnage.

« Monsieur,

« Je ne suis nullement surpris d'apprendre par votre digne neveu, un nouveau trait de scélératesse du jeune pupille de M. Square l'athée. Il ne peut commettre aucun crime qui m'étonne ; et je prie Dieu de tout mon cœur qu'il ne mérite point, par l'effusion de votre propre sang, un emprisonnement éternel dans le séjour des pleurs et des grincements de dents.

« Vous avez sans doute bien sujet de vous repentir d'avoir montré tant de faiblesse pour ce misérable, au préjudice de votre famille légitime et de votre réputation ; vous devez, dis-je, éprouver en ce moment d'assez cuisants remords. Il me semble pourtant que je manquerais à mon devoir, en vous épargnant des remontrances propres à vous inspirer un juste sentiment de vos erreurs. Veuillez donc, je vous en conjure, faire de sérieuses réflexions sur le châtiment que va probablement subir le scélérat ; et puisse cette leçon vous apprendre à ne pas mépriser désormais les avis d'un homme qui ne se lasse point d'implorer le ciel en votre faveur.

« Si, par un fol excès d'indulgence pour ce mauvais sujet, vous n'aviez pas cent fois arrêté ma main prête à lui infliger une correction salutaire, les verges auraient pu chasser l'esprit diabolique dont je m'aperçus qu'il était possédé, dès l'enfance. Mais ces regrets sont aujourd'hui trop tardifs.

« Je suis fâché que vous vous soyez tant pressé de donner la cure de Westerton. Je vous l'aurais demandée plus tôt, si j'avais pu croire que vous en disposeriez avant de m'en prévenir. Vous condamnez avec trop de rigueur la pluralité des bénéfices. Elle est justifiée par l'usage et par l'exemple d'un grand nombre d'hommes pieux. On me mande que le ministre d'Aldergrove décline chaque jour ; en cas qu'il vienne à mourir, j'espère que vous penserez à moi. Vous devez être convaincu de la sincérité de mes vœux pour votre bonheur, au prix duquel tous les intérêts terrestres me semblent d'une aussi faible importance que l'offrande des menues dîmes dont parle l'Écriture, comparée à l'observance des préceptes essentiels de la loi.

« Je suis, monsieur,

« Votre fidèle et humble serviteur,

« ROGER THWACKUM. »

C’était la première fois que Thwackum prenait avec M. Allworthy ce ton d’autorité ; et il eut lieu par la suite de s’en repentir, comme il arrive à ceux qui ne savent pas discerner une extrême bonté d’une faiblesse méprisable. M. Allworthy ne l’avait jamais aimé. Il le connaissait pour un homme orgueilleux et d’un mauvais naturel. Sa dévotion même lui paraissait avoir une teinte de son caractère, et il la jugeait à beaucoup d’égards fort peu digne d’estime. Mais d’un autre côté Thwackum était un excellent maître ; il mettait un zèle infatigable à instruire ses deux élèves. Ajoutez à ces qualités une grande sévérité de mœurs, une honnêteté irréprochable, et une piété exemplaire : de sorte que M. Allworthy, sans l’estimer, ni l’aimer, n’avait pu se résoudre à renvoyer un précepteur qui possédait le talent et l’activité nécessaires pour bien remplir ses fonctions. D’ailleurs les deux enfants étant élevés dans sa maison et sous ses yeux, il se flattait de pouvoir corriger aisément ce qu’il y aurait de défectueux dans les leçons de leur maître.

CHAPITRE V.

Suite de l'histoire.

Le dernier entretien de M. Allworthy avec mistress Miller avait réveillé dans le cœur de l'excellent homme quelques tendres souvenirs de Jones, et fait couler de ses yeux des larmes involontaires. Mistress Miller s'aperçut de son émotion. « Oui, oui, monsieur, s'écria-t-elle, on connaît votre bonté pour ce pauvre jeune homme, malgré le soin que vous prenez de la cacher. Croyez-moi, il n'y a pas un mot de vrai dans ce que les coquins ont dit. M. Nightingale vient de tout découvrir. Il paraît que c'étaient des gens employés à la *presse,* et payés par un lord qui est le rival de M. Jones, pour le conduire de force à bord d'un vaisseau. J'ignore, Dieu me pardonne, qui sera désormais à l'abri d'une pareille violence. Mon gendre que voici a vu leur chef, homme bien élevé, qui lui a conté toute l'affaire, et témoigné un vif regret de s'en être mêlé. Il n'aurait eu garde, a-t-il dit, d'agir de la sorte, s'il avait su que M. Jones appartenait à une honnête famille ; mais on le lui avait dépeint comme un vagabond qui n'avait ni feu ni lieu.

M. Allworthy, saisi d'étonnement, déclara à mistress Miller qu'il ne comprenait rien à son récit.

« Je conçois, monsieur, votre surprise. Ce récit ne ressemble pas, je pense, à celui que ces gens-là ont fait au procureur.

– À quel procureur, madame ? que voulez-vous dire ?

– Voilà comme vous êtes, monsieur, vous ne voulez jamais convenir du bien que vous faites. J'ai l'honneur de vous assurer que M. Nightingale l'a vu.

– Qui a-t-il vu, madame ?

– Eh mais, votre procureur, que vous avez eu la bonté d'envoyer prendre des informations sur les lieux.

– En vérité, je ne vous comprends pas davantage.

– En ce cas, mon cher Nightingale, contez vous-même la chose.

– Oui, monsieur, dit Nightingale, j'ai vu dans un cabaret à Aldersgate ce même procureur, qui sortait de chez vous comme j'y entrais. Il s'entretenait avec deux des coquins que le lord Fellamar avait chargés de *presser* M. Jones, et qui furent ainsi témoins du malheureux duel entre M. Fitz-Patrick et lui.

– J'avoue, monsieur, reprit mistress Miller, qu'en voyant cet homme entrer dans votre chambre, j'ai dit à mon gendre que c'était vous sans doute qui l'aviez envoyé à Aldersgate, pour y prendre des renseignements. »

M. Allworthy demeura muet de surprise pendant deux ou trois minutes. Enfin, s'adressant à M. Nightingale : « Votre rapport, monsieur, lui dit-il, me cause plus d'étonnement que je n'en ai éprouvé de ma vie. Êtes-vous bien sûr que ce soit le même individu ?

– J'en suis très-sûr, monsieur.

– Vous l'avez vu à Aldersgate, et vous vous y êtes trouvé avec lui et les deux hommes ?

– Oui, monsieur, près d'une demi-heure.

– Eh bien, comment se conduisit le procureur ? Entendîtes-vous tout ce qui se dit entre lui et les deux hommes ?

– Non, monsieur, ils étaient ensemble avant mon arrivée. Le procureur parla peu en ma présence ; mais lorsque j'eus questionné à plusieurs reprises les deux hommes, qui persistaient dans un récit contraire à celui de M. Jones, et dont l'aveu de M. Fitz-Patrick m'a démontré depuis l'insigne fausseté, le procureur les engagea à ne dire que la vérité, et sembla prendre tant d'intérêt à M. Jones, qu'en le retrouvant ici j'en ai conclu que c'était vous qui, par bonté, l'aviez envoyé à Aldersgate.

– Et ne l'y avez-vous pas effectivement envoyé, monsieur ? dit mistress Miller.

– Non sûrement ; j'ignorais même jusqu'à ce moment qu'il y eût été.

– Je vois tout, s'écria mistress Miller ; sur mon âme, je vois tout. Il ne faut pas s'étonner qu'ils aient eu ensemble, depuis peu, des entretiens si mystérieux. Mon fils Nightingale, courez, je vous en prie, courez sur-le-champ après ces hommes. S'ils sont encore à terre, tâchez de les découvrir. Je veux aller moi-même à leur recherche.

– Ma chère dame Miller, prenez patience ; veuillez faire dire à M. Dowling de descendre chez moi, s'il est dans la maison ; sinon envoyez-moi M. Blifil. »

Mistress Miller sortit en marmottant quelque chose entre ses dents, et revint bientôt annoncer que M. Dowling était parti, mais que l'autre (ce fut son expression) allait venir.

M. Allworthy conservait plus de sang-froid que la bonne mistress Miller, qui était tout de feu pour la défense de son ami. Il avait conçu cependant quelques soupçons assez semblables aux siens. Quand Blifil entra dans sa chambre, il lui demanda d'un ton sérieux et moins tendre que de coutume, s'il savait que M. Dowling eût vu quelques-uns des témoins du duel qui avait eu lieu entre Jones et un gentilhomme irlandais.

Rien ne déconcerte plus une personne intéressée à cacher la vérité, ou à soutenir un mensonge, qu'une question inattendue. Aussi ces hommes respectables qui se font une noble étude de défendre devant les tribunaux la vie de leurs semblables, ont-ils grand soin de chercher d'avance, par des interrogations multipliées, à deviner toutes les questions qu'on pourra faire à leurs clients le jour du jugement, afin de les munir de réponses justes et promptes que la plus féconde imagination ne parviendrait pas à leur suggérer sur-le-champ. D'ailleurs la surprise, en donnant au sang une soudaine et violente impulsion, produit d'ordinaire dans les traits du visage une altération si sensible, qu'elle devient un témoignage involontaire contre l'accusé. Telle fut celle qui se manifesta sur la physionomie de Blifil à la question imprévue que lui adressa son oncle : de façon qu'on ne saurait guère blâmer la vivacité de mistress Miller, qui s'écria au même instant : « Coupable, sur mon honneur ! coupable, sur mon âme ! »

M. Allworthy lui fit une sévère réprimande de son emportement ; puis, se tournant vers Blifil qui semblait atterré : « Monsieur, lui dit-il, pourquoi hésitez-vous à me répondre ? C'est vous, je n'en puis douter, qui avez envoyé M. Dowling à Aldersgate. Il n'y aurait pas été, je le suppose, de son propre mouvement, et surtout sans m'en prévenir.

– J'ai eu tort, monsieur, j'en conviens, répondit Blifil ; ne puis-je pourtant espérer que vous me pardonnerez ?

– Vous pardonner ! reprit M. Allworthy avec l'accent de la colère.

– Oui, monsieur, je savais que vous auriez sujet de vous plaindre de moi ; mais mon cher oncle voudra bien me pardonner une action inspirée par la plus excusable des faiblesses humaines. La pitié mal placée est, je l'avoue, une erreur blâmable ; cependant c'est une erreur dont vous n'êtes pas vous-même tout-à-fait exempt. Je m'en suis rendu coupable plus d'une fois en faveur de cette personne. C'est moi, je le confesse, qui ai en-

voyé M. Dowling à Aldersgate, non pour y faire une vaine et stérile recherche, mais pour tâcher de découvrir les témoins de l'affaire et d'adoucir leur déposition. Voilà, monsieur, la vérité ; quoique j'eusse l'intention de vous la taire, je ne la nierai point.

– Ce récit, dit Nightingale, me paraît s'accorder avec la conduite du procureur.

– À présent, madame, reprit M. Allworthy, vous conviendrez, j'espère, une fois en votre vie, que vous avez porté un jugement téméraire, et vous ne devez plus être si courroucée contre mon neveu. »

Mistress Miller se tut. Sans pouvoir prendre si vite une opinion favorable de Blifil, à qui elle attribuait la ruine de Jones, elle fut sa dupe, comme les autres, dans cette circonstance ; tant le malin esprit avait su prêter à l'imposteur le langage de la persuasion. Et de fait, on calomnie le diable, lorsqu'on l'accuse d'abandonner ses amis et de les laisser dans l'embarras. Il peut bien quelquefois oublier ceux qu'il n'a connus qu'en passant, ou qui ne lui sont acquis qu'à moitié ; mais en général il demeure fidèle aux serviteurs entièrement dévoués à ses ordres, et les secourt dans toutes les extrémités, jusqu'à l'expiration de son pacte avec eux.

S'il est vrai qu'une rébellion étouffée affermisse le trône d'un monarque, ou que la santé paraisse plus assurée après une maladie, on peut dire aussi que, le feu de la colère une fois éteint, l'affection reprend une nouvelle force. C'est ce qu'éprouva M. Allworthy. Lorsque Blifil eut détruit le plus grave soupçon qui pesait sur lui, le moindre qu'avait fait naître la lettre de Square, se dissipa naturellement ; et Thwackum, demeuré l'unique objet du courroux de M. Allworthy, porta seul tout le poids de l'anathème que le philosophe mourant avait lancé sur les ennemis de Jones.

Quant à ce dernier, M. Allworthy commençait à le voir d'un œil moins défavorable. Il dit à Blifil que non-seulement il lui

pardonnait un trait de bonté peu commun, mais qu'il voulait encore lui procurer le plaisir d'imiter son exemple. « Madame, dit-il à mistress Miller avec un sourire plein de douceur, qu'en pensez-vous ? si nous prenions une voiture pour aller tous ensemble rendre une visite à votre ami ? ce ne serait pas la première, je vous jure, que j'aurais faite dans une prison. »

On devinera aisément quelle fut la réponse de mistress Miller ; mais il faut avoir un grand fonds de bonté, et une idée bien juste de l'amitié, pour comprendre ce qu'elle sentit dans cette occasion. Peu de nos lecteurs, nous l'espérons, savent par expérience ce qui se passait alors dans le cœur de Blifil, et tous conviendront qu'il ne pouvait rien objecter de raisonnable à la proposition de son oncle. Cependant la fortune, ou ce fidèle ami dont nous parlions tout à l'heure, vint à son secours, et le préserva d'une mortification cruelle. Au moment même où l'on envoyait chercher une voiture, Partridge arriva et fit demander mistress Miller. Il l'instruisit en particulier du terrible secret récemment découvert. Lorsqu'il sut par elle le dessein de M. Allworthy, il la supplia d'imaginer quelque moyen d'en empêcher l'exécution. « Il faut, dit-il, mettre tout en œuvre pour lui dérober la connaissance de cet affreux mystère. S'il allait maintenant à Gate-House, il y trouverait M. Jones et sa mère, déplorant ensemble l'horrible crime qu'ils ont commis par ignorance ; car elle entrait dans la prison comme j'en sortais. »

La pauvre mistress Miller, à qui cette nouvelle avait presque ôté l'usage de ses facultés, ne s'était jamais trouvé l'esprit moins inventif qu'en cet instant. Toutefois comme les femmes ont l'imagination beaucoup plus prompte et plus fertile en ressources que les hommes, elle s'avisa bientôt d'un expédient ; et revenant trouver M. Allworthy : « Je suis sûre, monsieur, lui dit-elle, que vous serez surpris d'entendre une objection de ma part, contre votre intention obligeante d'aller à Gate-House ; mais si vous vous y rendiez sur-le-champ, je redouterais les conséquences de cette démarche. Vous devez penser, monsieur, que les malheurs qui ont accablé depuis peu le pauvre

jeune homme, ont dû le jeter dans un extrême abattement. Une visite aussi inopinée lui causerait un transport de joie qui pourrait avoir des suites fâcheuses, dans un moment surtout où son domestique, qui est ici, m'assure qu'il ne jouit pas d'une bonne santé.

– Son domestique est ici ! s'écria M. Allworthy ; allez lui dire, je vous prie, de venir me parler. Je veux lui faire quelques questions relatives à son maître. »

Partridge eut peur d'abord de paraître devant M. Allworthy. Mistress Miller, à qui il avait souvent conté son histoire, le rassura en lui promettant de l'accompagner.

M. Allworthy reconnut Partridge au premier coup d'œil, quoiqu'il ne l'eût pas vu depuis un grand nombre d'années. Mistress Miller aurait donc pu s'épargner les frais d'un préambule assez prolixe ; mais on a déjà pu s'apercevoir que la bonne femme, qui possédait tant de qualités précieuses, avait encore une langue toujours prête à servir ses amis.

« Vous êtes, dit M. Allworthy à Partridge, le domestique de M. Jones ?

– Je ne puis dire, monsieur, que je sois précisément son domestique ; mais ne vous en déplaise, je vis avec lui pour le présent. *Non sum qualis eram*[72], comme monsieur le sait très-bien. »

M. Allworthy lui fit beaucoup de questions sur Jones, sur sa santé, et sur d'autres sujets. Partridge y répondit sans se piquer le moins du monde de sincérité, avec l'unique attention de présenter les choses sous un jour favorable : car un étroit attachement à la vérité n'était pas au nombre des principes religieux ou moraux de l'honnête pédagogue.

---

[72] Je ne suis plus tel que j'étais.

Pendant cet entretien, M. Nightingale se retira ; un instant après, mistress Miller sortit aussi. M. Allworthy renvoya Blifil, pensant que Partridge s'expliquerait plus librement sans témoins. Dès qu'il fut seul avec lui, il lui parla comme on le verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VI.

Nouveaux progrès de l'histoire.

« Il faut convenir, mon ami, dit M. Allworthy, que vous êtes un singulier personnage. Est-il possible qu'après avoir tant souffert autrefois par votre obstination à soutenir un mensonge, vous ne cessiez pas d'y persister, et que vous vous donniez dans le monde pour le domestique de votre propre fils ? Quel intérêt, quel motif vous porte à tenir cette conduite ?

– Je vois, monsieur, répondit Partridge en se jetant aux pieds de M. Allworthy, que vous êtes prévenu contre moi, et déterminé à ne me croire sur rien. À quoi donc serviraient mes protestations ? Il y a pourtant là-haut quelqu'un qui sait que je ne suis point le père de ce jeune homme.

– Quoi ! nierez-vous-encore ce dont vous fûtes jadis convaincu par des preuves si évidentes, si incontestables ? et n'en est-ce pas une nouvelle contre vous, que l'on vous retrouve, au bout de vingt ans, avec ce même jeune homme ? Je vous croyais bien loin d'ici, ou mort depuis longtemps. Comment avez-vous eu de ses nouvelles ? Où l'avez-vous rencontré ? Vous entreteniez donc avec lui une correspondance ? ne le niez pas : je vous promets que votre fils gagnerait beaucoup dans mon estime, s'il était vrai que, fidèle au vœu de la nature, il eût nourri en secret son père pendant un si grand nombre d'années.

– Veuillez, monsieur, avoir la patience de m'écouter, je vous dirai tout. »

Ayant obtenu la permission qu'il demandait, il continua ainsi :

« Quand j'eus le malheur d'encourir votre disgrâce, ma ruine la suivit de près. Je perdis ma petite école ; et le ministre de la paroisse, croyant, je pense, vous faire plaisir, m'ôta la place de bedeau. Il ne me resta que ma boutique de barbier, faible ressource dans un chétif village. Tant que vécut ma femme, je reçus une pension de douze livres sterling, venant d'une main inconnue, ou plutôt de la vôtre, je suppose ; car je ne connais que vous qui soyez capable d'une telle générosité. Comme je le disais, tant que vécut ma femme, je touchai cette pension ; mais la mort m'enleva du même coup l'une et l'autre. J'avais dans ce temps-là deux ou trois petites dettes qui commençaient à m'inquiéter. J'en avais une surtout, bien fâcheuse. Un procureur l'avait fait monter, par des frais de procédure, de quinze schellings à près de trente livres sterling[73]. Me voyant privé de tous moyens de subsistance, je fis un paquet du peu d'effets que je possédais, et je m'en allai.

« Je me rendis d'abord à Salisbury, où j'entrai au service d'un avocat, un des meilleurs hommes que j'aie connus. Il n'était pas seulement facile et bon pour moi ; je pourrais citer de lui mille traits de vertu et de bienfaisance dont je fus témoin, pendant que je demeurai dans sa maison. Je le vis souvent refuser des causes, parce qu'il les jugeait contraires à la justice et à l'humanité.

---

[73] Pareille chose arriva à un honnête ecclésiastique du comté de Dorset, par la friponnerie d'un procureur qui, non content des frais exorbitants qu'une première procédure avait coûtés au pauvre homme, l'engagea dans une seconde plus onéreuse encore ; c'est une méthode qu'emploient souvent les gens de chicane, pour s'enrichir des dépouilles du plaideur, au mépris des lois, de la religion, et de l'humanité.

– Épargnez-vous, mon ami, des détails superflus. Je connais cet avocat ; c'est un homme respectable, qui fait honneur à sa profession.

– Il suffit, monsieur. En le quittant, j'allai à Lymington, où le hasard me plaça chez un autre avocat qui était encore un homme d'une bonté rare et de l'humeur la plus joviale. Je restai chez lui environ trois ans. Au bout de ce temps, j'établis une petite école qui aurait prospéré, sans un accident bien malheureux qui m'arriva. J'avais un cochon. Ma mauvaise fortune voulut que ce cochon s'échappât un jour, et fit un léger dégât dans le jardin d'un de mes voisins, homme orgueilleux et vindicatif qui avait pour procureur un fieffé fripon nommé… Ma foi son nom est sorti de ma mémoire ; il me fit assigner. Quand je comparus devant le juge de paix, combien ne fus-je pas étonné d'entendre débiter sur mon compte mille odieux mensonges ! Quelqu'un affirma que j'avais coutume de mener paître mes cochons dans les jardins d'autrui ; il m'imputa mille torts imaginaires ; il dit qu'il espérait *que j'avais enfin conduit mes cochons à un bon marché*[74]. N'aurait-on pas cru que moi, qui ne possédais qu'un pauvre petit pourceau, j'étais le plus gros marchand de cochons d'Angleterre ?

– Fort bien, mais abrégez, je vous prie. Vous ne m'avez pas encore dit un mot de votre fils.

– Ho ! il s'écoula bien des années avant que je visse mon fils, comme il vous plaît de l'appeler. Après cette aventure, je m'embarquai pour l'Irlande ; j'établis une école à Cork ; un nouveau procès me ruina, et je demeurai sept ans en prison.

– Bon ; passons, s'il vous plaît, à votre retour en Angleterre.

---

[74] Proverbe anglais, qui signifie être pris au piège. L'application en est d'autant plus plaisante, qu'il s'agit réellement ici de cochons. (*Trad.*)

– Eh bien, monsieur, il y a six mois à peu près, je débarquai à Bristol, où je séjournai quelque temps ; mais n'y trouvant rien à faire, et apprenant que le barbier d'un village entre cette ville et Glocester venait de mourir, j'allai le remplacer ; et j'étais établi dans ce lieu depuis deux mois, quand M. Jones y passa. »

Partridge fit alors à M. Allworthy un récit fort circonstancié et aussi fidèle que sa mémoire le lui permit, de leur première entrevue, et de tout ce qui leur était arrivé depuis cette époque ; mêlant à sa narration de fréquents éloges de Jones, sans oublier d'y placer adroitement quelques mots sur le vif attachement et le profond respect dont le jeune homme faisait profession pour M. Allworthy. « Monsieur, dit Partridge en finissant, je vous ai dit toute la vérité. Maintenant je jure de nouveau que je ne suis pas plus le père de M. Jones que du pape ; et si je mens, je veux être maudit du ciel et des hommes.

– Que dois-je penser de vos serments ? dit M. Allworthy. Quelle raison pouvez-vous avoir de nier avec tant de force un fait qu'il serait, je pense, de votre intérêt d'avouer ?

– Eh bien, monsieur, s'écria Partridge hors d'état de se contenir davantage, si vous refusez de me croire, vos doutes ne tarderont pas à s'éclaircir. Plût à Dieu que vous vous fussiez trompé sur la mère de ce jeune homme, comme vous l'avez fait sur son père ! » Pressé par M. Allworthy de s'expliquer, il lui découvrit d'une voix tremblante et avec un mouvement d'horreur, le fatal secret qu'un moment auparavant il avait tant recommandé à mistress Miller de lui cacher.

Cette affreuse révélation ne causa pas à M. Allworthy moins de saisissement qu'à Partridge. « Juste ciel ! dit-il, dans quel abîme de maux le vice et l'imprudence précipitent les hommes ! à quels coupables excès ils se trouvent souvent entraînés malgré eux ! »

Comme il achevait ces mots, mistress Waters entra brusquement dans la chambre. À sa vue, Partridge s'écria : « La voi-

ci, monsieur ; voici la malheureuse mère de M. Jones ! Elle va, j'en suis sûr, me justifier devant vous. Je vous prie, madame... »

Mistress Waters, sans écouter Partridge, sans paraître même s'apercevoir de sa présence, s'avança vers M. Allworthy. « Il y a si longtemps, monsieur, lui dit-elle, que je n'ai eu l'honneur de vous voir, qu'il est possible que vous ne me reconnaissiez pas.

– En effet, madame, répondit M. Allworthy, vous êtes fort changée à beaucoup d'égards ; et si cet homme ne m'eût pas dit d'avance qui vous étiez, je ne vous aurais pas reconnue sur-le-champ. Avez-vous, madame, à m'entretenir de quelque affaire particulière ? »

M. Allworthy prononça ces dernières paroles d'un ton sérieux. Ce qu'il avait su autrefois de la conduite de cette femme, et ce que Partridge venait de lui en apprendre n'était pas, comme on peut le croire, de nature à le satisfaire.

« Oui, monsieur, répliqua-t-elle, je viens vous entretenir d'une affaire très-particulière, et telle que je ne puis la communiquer qu'à vous seul. J'ose donc vous prier de m'entendre un moment sans témoins. Ce que j'ai à vous dire est, je vous le jure, de la plus haute importance. »

Partridge reçut l'ordre de se retirer. Avant de sortir, il pria la dame de le justifier dans l'esprit de M. Allworthy. « Soyez tranquille, répondit-elle, je ne lui laisserai aucun doute sur votre innocence. »

Ce qui se passa entre M. Allworthy et mistress Waters sera la matière du chapitre suivant.

CHAPITRE VII.

Suite de l'histoire.

Comme mistress Waters gardait le silence : « Madame, lui dit M. Allworthy, j'ai appris avec peine que vous aviez tiré peu de fruit des salutaires conseils...

– Monsieur, répondit-elle en l'interrompant, j'ai commis, je le sais, bien des fautes ; mais je ne suis pas coupable d'ingratitude envers vous. Je ne puis oublier, et je n'oublierai jamais les bontés dont vous m'avez comblée. J'avoue que j'en étais peu digne. Daignez pourtant suspendre un moment vos reproches. Je viens vous révéler un grand secret concernant ce jeune homme que vous avez appelé Jones, de mon nom de fille.

– Quoi donc ! Aurais-je puni par ignorance un innocent, dans l'homme qui sort d'ici ? N'était-il pas le père de l'enfant ?

– Non, monsieur. Vous pouvez vous rappeler que je vous promis autrefois de vous découvrir un jour ce mystère ; et c'est de ma part, j'en conviens, une négligence impardonnable de ne l'avoir pas fait plus tôt. J'étais loin de savoir combien il importait de...

– Eh bien, madame, continuez, s'il vous plaît.

– Vous devez vous souvenir, monsieur, d'un jeune homme nommé Summer ?

– Sans doute ; c'était le fils d'un savant et vertueux ecclésiastique, pour qui j'avais beaucoup d'amitié.

– Vous le prouvâtes bien dans le temps, monsieur. Ce fut vous, je crois, qui fîtes élever ce jeune homme et qui l'entretîntes à l'université. Lorsqu'il eut fini ses études, il vint demeurer chez vous. Jamais le ciel, je dois le dire, n'avait formé une créature si parfaite. Il joignait à la plus belle figure un caractère aimable, un esprit rare, et des manières séduisantes.

– Le pauvre jeune homme ! il fut moissonné à la fleur de l'âge. Je ne pensais guère qu'il eût à se reprocher aucune faute grave ; car, je le devine, vous allez me dire qu'il était le père de votre enfant.

– Non, monsieur, il ne l'était pas.

– Comment ! à quoi tend donc tout ce préambule ?

– À une triste révélation que je suis désolée d'avoir à vous faire. Ô monsieur ! vous allez entendre quelque chose qui vous causera autant de surprise que d'affliction.

– Parlez, ma conscience ne me reproche rien ; et il n'y a rien, en conséquence, que je craigne d'entendre.

– Monsieur, ce Summer, ce fils de votre ami, élevé à vos frais, nourri pendant un an dans votre maison comme un enfant adoptif, qui y mourut de la petite vérole, que vous regrettâtes si vivement, à qui vous rendîtes les mêmes honneurs funèbres que s'il eût été votre fils, ce Summer, monsieur, était le père de l'enfant.

– Comment ! vous êtes en contradiction avec vous-même.

– Non, monsieur ; il était réellement le père de l'enfant ; mais je ne suis point sa mère.

– Prenez garde, madame, ne cherchez point à vous justifier d'un crime par un mensonge. Songez qu'il est un juge suprême à qui vous ne pouvez rien cacher ; et que devant son tribunal, le mensonge ne fera qu'aggraver votre faute.

– Non, monsieur, je ne suis point sa mère, et je ne voudrais pas aujourd'hui me croire telle pour tout l'or du monde.

– J'en sais la raison. Je me réjouirais autant que vous d'être assuré du contraire. Cependant souvenez-vous de l'aveu que vous m'avez fait autrefois.

– Cet aveu était si peu conforme à la vérité, que ce fut moi-même qui portai l'enfant dans votre lit : je l'y portai par l'ordre de sa mère ; par son ordre encore je le reconnus pour mon fils, et grâce à sa générosité, je me crus noblement récompensée de ma discrétion et de ma honte.

– Quelle pouvait être cette femme ?

– Je tremble de la nommer.

– Ce trouble, cette hésitation, tout m'annonce qu'elle ne m'était pas étrangère.

– Non, monsieur, elle vous tenait de bien près. » À ces mots, M. Allworthy tressaillit, et mistress Waters continua.

« Vous aviez une sœur, monsieur...

– Une sœur ! répéta M. Allworthy saisi d'effroi.

– J'en atteste le ciel, votre sœur était la mère de l'enfant que vous trouvâtes dans votre lit.

– Est-il possible, bon Dieu !

– Prenez patience, monsieur, je vais vous conter toute l'histoire. Aussitôt, après votre départ pour Londres, miss Bridget vint chez ma mère. Elle lui dit qu'elle avait entendu vanter mon instruction, mon esprit, et parler de moi comme d'une jeune fille infiniment supérieure aux autres villageoises. Ce fut ainsi qu'elle daigna s'exprimer. Elle m'engagea à venir la voir au château. Quand j'y allais, elle m'occupait à lui faire la lecture : la manière dont je m'acquittais de ce petit emploi parut lui plaire ;

elle me prit en affection et me combla de présents. Au bout d'un certain temps, elle me sonda sur le chapitre de la discrétion : mes réponses la satisfirent. Elle ferma la porte de sa chambre, m'emmena dans son cabinet, en ferma aussi la porte, et me dit qu'elle allait me donner une preuve de la confiance sans bornes que lui inspirait mon honnêteté, en me communiquant un secret d'où dépendait son honneur et par conséquent sa vie. Elle se tut pendant quelques minutes, essuya à diverses reprises les larmes qui coulaient de ses yeux, puis me demanda si je pensais qu'on pût se fier en toute sûreté à ma mère. Je lui dis que je répondais de sa discrétion. Alors elle me confia le grand secret qui pesait sur son cœur et dont la révélation lui coûta, je crois, de plus vives douleurs que celles mêmes de l'enfantement. Après cette confidence, elle m'exposa le plan qu'elle avait conçu. Il consistait à n'admettre auprès d'elle, dans le moment critique, que ma mère et moi, et d'éloigner mistress Wilkins, en l'envoyant dans le fond du comté de Dorset, pour y prendre des informations sur une jeune personne destinée à remplacer sa femme de chambre, qu'elle avait congédiée trois mois auparavant. Depuis le départ de cette dernière, elle m'avait attachée à son service par forme d'essai, suivant son expression ; mais elle affectait souvent de se plaindre de mon peu d'intelligence et d'adresse. Ces propos désobligeants et beaucoup d'autres semblables qu'elle tenait sur mon compte, avaient pour but de prévenir les soupçons que mistress Wilkins pourrait concevoir par la suite, quand je viendrais à m'avouer la mère de l'enfant. Miss Bridget se persuadait qu'on ne croirait jamais qu'elle eût été assez imprudente pour maltraiter une jeune fille à qui elle aurait confié un pareil secret. Vous pouvez bien penser, monsieur, que j'étais amplement payée de ces mortifications. Je les souffrais avec d'autant plus de patience, que j'en connaissais la cause. Dans le fait, personne n'inspirait plus d'inquiétude à la pauvre demoiselle que mistress Wilkins : non qu'elle eût pour cette femme aucune aversion ; mais elle la jugeait incapable de taire un secret, surtout à vous, monsieur. J'ai souvent ouï-dire à miss Bridget qu'elle pensait que mistress Wilkins, s'il lui arrivait de

commettre un meurtre, n'hésiterait pas à vous en instruire. À l'approche de la crise fatale, on éloigna l'indiscrète gouvernante. Son départ était arrêté depuis une semaine ; mais on le retardait de jour en jour, sous différents prétextes, de peur qu'elle ne revînt trop tôt. Ma mère et moi nous fûmes les seuls témoins de la naissance de l'enfant. Ma mère l'emporta dans sa maison, l'y garda secrètement jusqu'à votre retour de Londres, et moi, par l'ordre de miss Bridget, j'allai le déposer, un peu avant votre arrivée, dans le lit où vous le trouvâtes le soir. Votre sœur eut ensuite l'adresse d'écarter tous les soupçons, en affectant de voir l'enfant de mauvais œil, et de ne le traiter avec quelque bonté que par complaisance pour vous. »

Mistress Waters attesta par de nombreux serments la sincérité de son récit. « Monsieur, ajouta-t-elle, vous connaissez enfin votre neveu ; car vous n'hésiterez pas, je pense, à honorer M. Jones de ce nom : et je ne doute point qu'il ne fasse, en cette qualité, votre gloire et votre consolation.

– Je n'ai pas besoin, madame, de vous dire à quel point je suis surpris de ce que je viens d'entendre ; et cependant vous n'auriez sans doute ni voulu ni pu rassembler tant de circonstances à l'appui d'un mensonge. Je me rappelle en effet diverses particularités qui me donnèrent lieu de penser, dans le temps, que ma sœur avait de l'inclination pour ce Summer. Je lui en touchai quelque chose. Je faisais un tel cas du jeune homme, tant à cause de son mérite personnel que de mes liaisons d'amitié avec son père, que j'aurais consenti volontiers à leur union. Ma sœur s'offensa de mes soupçons, et les repoussa avec un dédain qui m'empêcha de revenir à la charge. Juste ciel ! il faut se résigner ; c'est Dieu qui conduit tout ; mais ma sœur est inexcusable d'avoir emporté ce secret dans la tombe.

– Je vous jure, monsieur, que ce n'était pas son dessein. Elle m'a souvent témoigné l'intention de vous le confier. Elle se félicitait, il est vrai, de l'heureux succès de sa ruse ; et l'affection que vous aviez conçue naturellement pour son enfant lui per-

mettait, disait-elle, de différer encore un pénible aveu. Ô monsieur ! si elle eût assez vécu pour voir ce pauvre jeune homme chassé de votre maison comme le dernier des misérables, que dis-je ? si elle eût assez vécu pour apprendre que vous avez chargé vous-même un procureur de l'accuser en justice d'un meurtre dont il est innocent... Excusez ma franchise : c'est une conduite inhumaine ; on vous a trompé ; jamais il ne mérita de vous un si dur traitement.

– Arrêtez, madame. Quiconque vous a fait un pareil rapport m'a calomnié.

– Daignez m'entendre, monsieur, je ne prétends vous adresser aucun reproche. L'homme qui est venu chez moi ne vous a inculpé en rien ; il m'a dit seulement, croyant parler à la femme de M. Fitz-Patrick, que si M. Jones avait assassiné mon mari, tout l'argent nécessaire pour le poursuivre me serait fourni par un digne gentilhomme qui savait très-bien à quel scélérat j'avais affaire. C'est de sa bouche que j'ai appris qui était M. Jones ; et si j'en crois ce dernier, cet homme, qu'on appelle Dowling, est votre procureur. Il s'obstinait à me taire son nom ; un hasard singulier me l'a appris. La seconde fois qu'il est venu chez moi, Partridge l'y a rencontré, et l'a reconnu pour l'avoir vu autrefois a Salisbury.

– Et ce Dowling, reprit M. Allworthy d'un air étonné, vous a dit que je vous aiderais à soutenir le procès ?

– Non, monsieur, je ne veux pas l'accuser injustement. Il m'a dit que quelqu'un m'aiderait, mais sans me nommer personne. C'est moi, monsieur, daignez me pardonner, qui ai jugé, d'après les circonstances, que ce devait être vous.

– Et moi, madame, les circonstances me prouvent trop clairement que c'est un autre. Bon Dieu ! par quels moyens merveilleux se découvre quelquefois la plus noire et la plus profonde scélératesse ! Oserais-je vous prier, madame, de rester ici jusqu'à l'arrivée de l'homme dont vous venez de parler ? Je

l'attends de minute en minute. Peut-être même est-il déjà dans la maison. »

M. Allworthy allait appeler un domestique, lorsque entra, non M. Dowling, mais le personnage qu'on verra figurer dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VIII.

Suite de l'histoire.

Le personnage qui venait d'entrer n'était autre que l'écuyer Western. « Par ma foi ! s'écria-t-il sans faire attention à mistress Waters, il se passe chez moi d'étranges choses. J'ai fait une jolie découverte. Qui diable, après cela, voudrait avoir une fille à sa charge ?

– De quoi s'agit-il, voisin ? dit M. Allworthy.

– De quoi ? Morbleu ! quand je la croyais disposée à m'obéir ; quand elle m'avait, en quelque sorte, promis de se conformer à mes volontés, et que j'espérais qu'il ne restait plus qu'à envoyer chercher le notaire et à signer le contrat, que pensez-vous que j'aie découvert ? que la friponne n'avait pas cessé de me tromper et d'entretenir une correspondance avec votre bâtard. Je l'ai su par ma sœur Western, que j'avais querellée à son sujet. J'ai ordonné qu'on fouillât dans ses poches pendant qu'elle dormait, et l'on y a trouvé une lettre de ce garnement. Je n'ai pas eu la patience d'en lire la moitié, car elle est plus longue qu'un sermon du ministre Supple ; mais j'ai vu, clairement qu'elle ne roulait que sur l'amour : et pouvait-il en effet y être question d'autre chose ? Je vous l'ai de nouveau claquemurée dans sa chambre ; et si elle ne consent pas à épouser sur-le-champ votre neveu, dès demain matin je l'embarque pour la campagne, où elle passera le reste de ses jours enfermée dans un grenier, sans autre nourriture que du pain et de l'eau ; et plus tôt la coquine rendra l'âme, tant mieux ce sera... Le diable m'emporte ! l'arrêt me semble pourtant un peu dur... mais non, elle vivra assez longtemps pour me désespérer.

– Monsieur Western, vous savez que je me suis toujours prononcé contre la violence, et vous aviez consenti vous-même à ne pas l'employer.

– Oui, mais c'était à condition qu'elle obéirait de bonne grâce. De par le diable et le docteur Faust[75], n'ai-je pas le droit de disposer de ma fille comme il me plaît, surtout quand je ne veux que son bien ?

– Écoutez, voisin, j'essaierai, si vous le permettez, de lui faire entendre raison.

– Si je le permets ! vraiment c'est parler en voisin et en ami. Peut-être aurez-vous plus de pouvoir que moi sur son esprit ; car je vous garantis qu'elle a une haute opinion de vous.

– Eh bien, retournez chez vous, et remettez votre fille en liberté. J'irai la voir dans une demi-heure.

– Mais si dans l'intervalle elle allait s'enfuir avec le drôle ? car Dowling m'a dit qu'il fallait renoncer à le voir pendre, attendu que son adversaire était en vie et hors de danger. Dowling croit même que ce damné Jones ne tardera pas à sortir de prison.

– Comment ! l'avez-vous chargé de prendre des informations, ou de se mêler de cette affaire ?

– Non ; il m'a donné de lui-même ces détails, tout à l'heure.

– Tout à l'heure ? et où donc l'avez-vous rencontré ? J'ai grand besoin de le voir.

– Vous pouvez le voir dans ce moment chez moi, si vous voulez. Il doit y être avec des avocats que j'ai réunis, pour les

---

[75] Prétendu magicien, dont il existe une histoire curieuse traduite de l'allemand et imprimée à Cologne en 1712. (*Trad.*)

consulter sur une affaire importante. Morbleu ! je crains fort que cet honnête M. Nightingale ne me fasse perdre deux ou trois mille livres sterling.

– Eh bien, monsieur, je serai chez vous dans une demi-heure.

– Prenez une fois en votre vie conseil d'un sot. Ne vous amusez pas à lui parler le langage de la douceur ; ce serait peine perdue. Je l'ai employé en vain assez longtemps. Il faut l'effrayer ; c'est le seul moyen convenable. Dites-lui que je suis son père ; mettez-lui devant les yeux toute l'horreur du péché de désobéissance, et le terrible châtiment dont il est puni dans l'autre monde. Dites-lui qu'elle sera condamnée dans celui-ci au pain et à l'eau, et enfermée le reste de sa vie dans un grenier.

– Je ferai tout ce qui dépendra de moi ; car je ne désire rien tant, je vous jure, qu'une alliance avec votre aimable fille.

– Oh ! quant à cela, la petite n'est pas mal. On pourrait aller bien loin et rencontrer pire. J'ose m'en vanter, quoique ce soit mon enfant... Si seulement elle voulait m'obéir, il n'y aurait pas à cent milles à la ronde, un père qui aimât plus sa fille que je n'aimerais la mienne. Mais je vois que vous êtes en affaire avec madame. Je vais vous attendre chez moi. Adieu, voisin, votre très-humble serviteur. »

Quand l'écuyer fut sorti : « Je m'aperçois, monsieur, dit mistress Waters, que M. Western n'a pas conservé le moindre souvenir de ma figure ; et je crois que vous ne m'auriez pas reconnue non plus. Je suis bien changée depuis le jour où vous daignâtes me donner ces sages conseil qui auraient fait mon bonheur, si je les avais suivis.

– J'appris, je l'avoue, madame, avec beaucoup de peine que vous n'en aviez guère profité.

– Ô monsieur, si vous saviez quelle noire et profonde scélératesse causa ma ruine, sans me juger innocente, vous me trou-

veriez peut-être moins coupable et digne de compassion. Vous n'avez pas maintenant le loisir d'entendre le récit de mon histoire. Ce que je puis vous attester, c'est que je fus trompée par une promesse solennelle de mariage. Je fus même réellement mariée devant Dieu au perfide qui m'abusa ; car je me suis convaincue, par la lecture d'un grand nombre d'ouvrages, que les cérémonies publiques ne sont requises que pour donner au mariage une sanction légale, et assurer à une femme les droits d'épouse ; mais lorsque après une union sacrée, quoique formée en secret, une femme demeure constamment attachée à l'objet de sa tendresse, quelque nom qu'il plaise au monde de lui donner, sa conscience a peu de chose à lui reprocher.

– Je suis fâché, madame, que vous ayez fait un si mauvais usage de votre instruction. C'eût été un bonheur pour vous d'en avoir acquis davantage, ou d'être restée dans une complète ignorance. J'ai peur que cette faute ne soit pas encore la seule que vous ayez commise ; mais continuez.

– Tant que vécut celui qui m'avait bercée d'un vain espoir, je lui gardai, je vous jure, une fidélité inviolable ; et considérez, monsieur, comme une circonstance en ma faveur, le triste sort d'une femme perdue de réputation et dénuée de toutes ressources. Pensez-vous que la malignité humaine permette à cette brebis égarée de rentrer dans la bonne voie, en eût-elle le plus vif désir ? Je n'aurais sûrement pas hésité à prendre ce parti, si je l'avais pu. La nécessité me jeta dans les bras du capitaine Waters ; nous passâmes ensemble plus de douze ans, portant le même nom, sans être mariés. Je me séparai de lui à Worcester, au moment où il marchait avec son régiment contre les rebelles. Le hasard me fit alors rencontrer M. Jones, qui me sauva des mains d'un scélérat. On ne saurait dire trop de bien de lui. Parmi les jeunes gens de son âge, nul, à mon gré, n'a moins de défauts ; et il en est peu qui possèdent la moitié de ses bonnes qualités. Quelles qu'aient été ses erreurs passées, je suis convaincue qu'il a pris la ferme résolution de les réparer par une conduite irréprochable.

– Je l'espère, et je me flatte qu'il persévérera dans cette louable disposition. J'aime aussi à concevoir de vous la même idée. Le monde, il est vrai, se montre peu disposé à l'indulgence en pareil cas ; cependant le temps et la persévérance parviennent à désarmer sa rigueur. Sans être, comme le ciel, toujours prêt à recevoir en grâce le pécheur pénitent, il se laisse à la fin toucher par le repentir. Si je vous trouve sincère dans vos sages résolutions, comptez, madame, que je vous aiderai de tout mon pouvoir à les accomplir. »

Mistress Waters tomba aux genoux de M. Allworthy, et les yeux baignés de larmes elle le remercia mille et mille fois de sa bonté, qui, dit-elle, tenait moins de l'homme que de la Divinité.

M. Allworthy la releva, et il cherchait à la consoler par des paroles affectueuses, lorsque l'arrivée de Dowling l'interrompit. À la vue de mistress Waters, le procureur tressaillit et parut un peu embarrassé. Mais se remettant bientôt de son trouble, il dit à M. Allworthy que, malgré l'obligation où il était de se rendre sur-le-champ à une nouvelle conférence d'avocats chez M. Western, il avait cru devoir venir l'informer du résultat de la consultation qu'il s'était chargé de faire ; que les gens de loi pensaient qu'il n'y avait pas lieu d'intenter un procès criminel à la personne qui avait trouvé et gardé les billets de banque, mais qu'on pouvait former contre elle, avec succès, une demande en restitution.

M. Allworthy, sans rien répondre, ferma la porte au verrou, et lançant sur Dowling un regard sévère : « Monsieur, lui dit-il, quelque pressé que vous soyez, il faut que vous éclaircissiez mes doutes sur certains points. Connaissez-vous cette dame ?

– Cette dame, monsieur ? répéta Dowling, après une longue hésitation.

– Écoutez, M. Dowling, reprit M. Allworthy de l'air le plus imposant, si vous attachez le moindre prix à mon estime, si vous voulez conserver un moment de plus ma confiance, gardez-vous

d'user de détours, et répondez franchement aux questions que je vais vous faire. Connaissez-vous cette dame ?

– Oui, monsieur, je l'ai vue.

– Où, monsieur ?

– Chez elle.

– Pour quelle affaire, et qui vous y envoyait ?

– J'y allais pour savoir des nouvelles de M. Jones.

– Qui vous avait chargé de cette commission ?

– Qui, monsieur ?... mais... c'était M. Blifil.

– Que dites-vous à cette dame ?

– Avec votre permission, monsieur, il m'est impossible de me le rappeler exactement.

– Veuillez, madame, aider la mémoire de monsieur.

– Il m'assura, dit mistress Waters, que si M. Jones avait assassiné mon mari, un respectable gentilhomme qui savait parfaitement à quel scélérat j'avais affaire, me fournirait tout l'argent dont j'aurais besoin pour le poursuivre en justice. Ce sont là, je l'atteste, les propres expressions dont il se servit.

– Monsieur, vous servîtes-vous réellement de ces expressions ?

– Je ne m'en souviens pas très-bien, mais je crois m'être exprimé à peu près en ces termes.

– Et M. Blifil vous avait-il autorisé à parler ainsi ?

– Assurément, monsieur, je n'aurais eu garde d'agir de mon chef, ni de dépasser mes pouvoirs dans une semblable affaire. Si je parlai de la sorte, c'était pour me conformer aux instructions de M. Blifil.

– Encore une fois, M. Dowling, écoutez-moi. Quelque conduite que vous ayez tenue dans cette affaire, par l'ordre de M. Blifil, je vous promets, en présence de cette dame, de vous pardonner, pourvu que vous ne me dissimuliez rien. Je crois, comme vous le dites, que vous n'auriez pas agi de votre chef et sans autorisation. M. Blifil vous envoya donc aussi à Aldersgate, pour y questionner les deux matelots ?

– Oui, monsieur.

– Et quelles instructions vous donna-t-il ? Rappelez vos idées, et répétez-moi, autant que vous le pourrez, ses propres paroles.

– M. Blifil m'envoya à Aldersgate, pour tâcher de découvrir les témoins oculaires du duel. Il craignait, dit-il, que ces gens ne se laissassent corrompre par M. Jones ou par ses amis. Il ajouta que le sang demandait du sang, et que receler un assassin, ou ne pas faire tous ses efforts pour le livrer à la justice, c'était se rendre complice de son crime. Il me dit encore qu'il savait que vous seriez charmé de la punition du scélérat, quoique la bienséance ne vous permît pas d'y travailler ouvertement.

– Il vous dit cela ?

– Oui, monsieur ; et assurément pour tout autre que vous, je n'aurais pas été si loin.

– Qu'entendez-vous par là ?

– Croyez, monsieur, qu'à quelque prix que ce fût, je n'aurais pas voulu charger ma conscience du crime de subornation : mais il y a deux manières de rendre témoignage. Je dis donc aux matelots que si la partie adverse leur faisait des offres, ils les refusassent, et qu'ils étaient sûrs de ne rien perdre par leur franchise et leur honnêteté. J'ajoutai que, suivant le bruit qui courait, M. Jones avait été l'agresseur, et que si le fait était vrai, ils eussent à le déclarer, leur donnant à entendre qu'ils ne s'en-trouveraient pas mal.

– Je vois qu'en effet vous avez été fort loin.

– Mais, monsieur, je n'engageai pas ces gens à trahir la vérité, et je n'avais d'autre intention que de vous obliger.

– Vous n'auriez pas cru m'obliger, je pense, si vous aviez su que M. Jones était mon neveu.

– Il ne me convenait point, monsieur, de paraître instruit d'un secret que vous sembliez vouloir cacher.

– Comment ! vous saviez donc...

– Si vous m'ordonnez de vous dire la vérité, je vous obéirai. Oui, monsieur, je savais depuis longtemps que M. Jones était votre neveu. Je l'appris par les dernières paroles que m'adressa madame Blifil, lorsque étant seul près de son lit elle me remit la lettre que je vous portai de sa part.

– Quelle lettre ?

– La lettre, monsieur, que j'apportai de Salisbury, et que je remis entre les mains de M. Blifil.

– Ô ciel !... Eh bien, quelles furent les dernières paroles de ma sœur ?

– Elle me prit la main, et me donnant la lettre, elle m'adressa ces mots d'une voix défaillante : « À peine sais-je ce que j'ai écrit. Dites à mon frère que Jones est son neveu... Il est mon fils. Dieu le bénisse. » Elle tomba alors en faiblesse. J'appelai du secours ; elle ne recouvra pas la parole, et peu de minutes après elle expira.

M. Allworthy leva les yeux au ciel, et garda un instant le silence. « Qui vous empêcha, monsieur, dit-il à Dowling, d'exécuter les ordres de ma sœur ?

– Veuillez vous rappeler, monsieur, qu'une grave indisposition vous retenait alors dans votre lit. Étant très-pressé, comme

je le suis toujours, je remis à M. Blifil la lettre de sa mère, et lui répétai ses dernières paroles. Il me dit qu'il remplirait auprès de vous la mission dont j'étais chargé, et m'assura depuis qu'il s'en était acquitté ; mais que par intérêt pour M. Jones, et par égard pour la mémoire de votre sœur, vous désiriez que le fait restât à jamais ignoré du public. Aussi, monsieur, si vous ne m'en aviez point parlé le premier, je n'aurais pas pensé qu'il me fut permis d'en dire un mot, ni à vous ni à personne. »

Nous avons déjà remarqué ailleurs qu'on peut donner au mensonge les couleurs, de la vérité ; c'est ce qui était arrivé dans la circonstance dont nous parlons. Blifil avait réellement dit à Dowling ce que celui-ci venait de rapporter ; mais loin qu'il se fût proposé de le tromper, il n'avait pas même cru la chose possible. Ce n'était en effet que sur ses promesses que Dowling avait consenti à se taire. Or, quand le procureur vit clairement que Blifil ne conservait plus aucun moyen de remplir ses engagements ; quand il se sentit en outre pris au dépourvu et dans l'impossibilité de recourir à des subterfuges, ses précédentes révélations, l'espoir du pardon, le ton impérieux et les regards menaçants de M. Allworthy lui arrachèrent les aveux qu'on vient de lire.

M. Allworthy parut très-satisfait de ce qu'il avait appris. Il enjoignit à Dowling une grande discrétion, et le conduisit lui-même jusqu'à la porte de la maison, dans la crainte qu'il ne vît Blifil. Le jeune écuyer était remonté dans sa chambre, où il s'applaudissait du succès de son dernier mensonge, ne se doutant guère de ce qui s'était passé, depuis, au rez-de-chaussée.

En rentrant dans son appartement, M. Allworthy rencontra mistress Miller, qui, glacée d'effroi et la pâleur sur le front, s'écria : « Monsieur, on m'a dit que vous aviez vu cette misérable femme, et que vous saviez tout. N'abandonnez pas pour cela, je vous en conjure, ce pauvre jeune homme ; considérez, monsieur, qu'il ignorait que c'était sa mère. Une si affreuse dé-

couverte suffira pour lui briser le cœur, sans que vous joigniez à son malheur le poids de votre colère.

– Madame, répondit M. Allworthy, ce que je viens d'apprendre me cause un étonnement qui ne me permet pas de vous répondre ; mais suivez-moi dans ma chambre. J'ai fait d'étranges découvertes, et vous en aurez bientôt connaissance. »

La pauvre femme le suivit en tremblant. Lorsqu'il fut rentré chez lui, il prit mistress Waters par la main, et s'adressant à mistress Miller : « Comment pourrai-je, lui dit-il, reconnaître le service que cette dame m'a rendu ? Ô mistress Miller ! vous m'avez entendu mille fois appeler du nom de fils le jeune homme à qui vous avez voué une amitié si fidèle. J'étais loin de penser alors qu'il me fût uni par les liens du sang. Votre ami, madame, est mon neveu, il est le frère de l'odieux serpent que j'ai si longtemps nourri dans mon sein. Cette dame vous contera son histoire, elle vous dira de quelle manière il a passé pour son fils. Je suis convaincu maintenant qu'on l'a calomnié, et que j'ai été trompé par celui que vous soupçonniez, avec trop de raison, d'être un scélérat… C'est en effet le plus scélérat de tous les hommes. »

La joie ôta la parole à mistress Miller, et l'aurait privée de l'usage de ses sens, peut-être même de la vie, si un torrent de larmes ne l'eût à propos soulagée. « Quoi ! dit-elle, dès qu'elle eut recouvré la faculté de parler, mon cher M. Jones est votre neveu ? il n'est point le fils de cette dame ? Vos yeux sont ouverts sur son compte ? et je vivrai pour le voir jouir du bonheur qu'il mérite ?

– Oui, madame, il est mon neveu, et j'espère que tous vos souhaits seront accomplis.

– Et c'est à cette chère bonne dame que nous devons une si heureuse découverte ?

– À elle-même.

– Eh bien, s'écria mistress Miller en tombant à genoux, puisse le ciel répandre sur elle toutes ses bénédictions, et lui pardonner, en faveur de cette bonne action, ses fautes passées, quelque nombreuses qu'elles puissent être. »

Mistress Waters leur dit alors que Jones ne tarderait sûrement pas à recouvrer sa liberté ; que le chirurgien de M. Fitz-Patrick s'était rendu avec un personnage de distinction chez le juge de paix qui avait lancé le mandat d'arrêt, pour certifier que le gentilhomme blessé était hors de danger, et pour solliciter l'élargissement du prisonnier.

M. Allworthy, qu'une affaire importante obligeait de sortir, témoigna le désir de trouver Jones chez lui à son retour. Il fit demander une chaise à porteurs, et laissa les deux dames ensemble.

M. Blifil, en entendant le bruit de la chaise, descendit chez son oncle avec son attention ordinaire, et lui demanda s'il allait sortir ; ce qui est une manière polie de demander à quelqu'un où il va. M. Allworthy ne répondant pas, Blifil s'informa de l'heure à laquelle il comptait rentrer. M. Allworthy, sans répondre davantage, monta dans sa chaise. « Ayez soin, monsieur, dit-il, de retrouver avant mon retour la lettre que votre mère m'écrivit de son lit de mort. » Il partit à ces mots, laissant Blifil dans une situation qui ne peut être enviée que par un homme qu'on va pendre.

CHAPITRE IX.

Suite de l'histoire.

M. Allworthy se rendit chez M. Western. Il s'occupa pendant le trajet à lire la lettre de Jones à Sophie, que l'écuyer lui avait remise. Jones y parlait de lui dans des termes qui le touchèrent jusqu'aux larmes. À son arrivée, on le fit entrer dans le salon où l'attendait Sophie.

Après les politesses d'usage, tous deux s'assirent et gardèrent le silence pendant quelques minutes. Miss Western, que son père avait préparée à cette visite, jouait avec son éventail et laissait voir un trouble extrême. Enfin M. Allworthy, qui était lui-même un peu embarrassé, commença ainsi :

« Je crains, miss Western, que ma famille ne vous ait causé bien du chagrin ; je crains aussi d'avoir, contre mon intention, contribué à vos peines. Si j'avais su d'abord votre répugnance pour la proposition qui vous était faite, je n'aurais pas souffert qu'on vous persécutât si longtemps. Croyez donc, mademoiselle, que je viens chez vous dans le dessein, non de vous importuner par de nouvelles sollicitations, mais de vous en préserver à l'avenir.

– Monsieur, répondit Sophie avec une légère et modeste hésitation, je ne pouvais attendre que de vous un procédé si noble et si obligeant. Puisqu'il vous plaît de faire mention de cette malheureuse affaire, vous me pardonnerez de vous dire qu'elle a été effectivement pour moi la source d'une grande affliction, et l'occasion de cruels traitements de la part d'un père qui m'avait comblée jusque-là des plus vifs témoignages de ten-

dresse. Je suis persuadée, monsieur, que vous êtes trop bon, trop généreux pour me savoir mauvais gré d'avoir refusé votre neveu. Nos inclinations ne dépendent pas de nous ; quel que soit le mérite de M. Blifil, je ne puis contraindre la mienne en sa faveur.

– Charmante Sophie, Blifil fût-il mon propre fils, eussé-je pour lui la plus haute estime, je ne m'offenserais point de votre refus. On ne peut, comme vous l'observez avec raison contraindre ses inclinations, encore moins les plier à la volonté d'autrui.

– Ô monsieur, vous ne dites pas un mot qui ne prouve combien vous méritez la réputation de bonté, de noblesse et de bienveillance dont vous jouissez. Je vous proteste, monsieur, que la perspective d'un malheur certain, a pu seule m'engager à résister aux ordres de mon père.

– Je vous crois, mademoiselle, et je vous félicite d'avoir évité, par une ferme et prudente résistance, le malheur qui vous menaçait.

– Vous montrez, monsieur, une délicatesse de sentiments bien peu commune. Sans doute, il doit être affreux de passer sa vie avec quelqu'un pour qui on n'a que de l'indifférence ; et le mérite de l'homme qu'on ne saurait aimer, rend peut-être ce tourment plus pénible encore. Si j'avais épousé M. Blifil...

– Arrêtez, mademoiselle, cette supposition me fait frémir. Miss Western, je me réjouis de votre fuite, je m'en réjouis du fond du cœur. J'ai découvert que celui pour qui vous avez souffert une si cruelle persécution de la part de votre père, est un scélérat.

– Comment ! monsieur ; vous me surprenez beaucoup.

– J'ai été surpris comme vous, mademoiselle, et le monde le sera aussi ; mais je ne vous dis rien que de vrai.

– J'en suis convaincue ; il ne peut rien sortir que de vrai de la bouche de M. Allworthy... Cependant, monsieur, une nouvelle si soudaine, si imprévue... Vous avez découvert, dites-vous ?... Puisse le crime être toujours ainsi découvert !

– Vous apprendrez assez tôt cette horrible histoire. Quant à présent, ne souillons pas nos lèvres d'un nom odieux. J'ai une autre proposition très-sérieuse à vous faire. Ô miss Western ! je connais vos rares qualités, et ne puis renoncer si aisément à l'ambition d'une alliance qui honorerait ma famille. J'ai un jeune parent dont le caractère forme un parfait contraste avec celui du misérable que vous avez si justement refusé. Je le rendrai aussi riche que ce dernier devait l'être. Puis-je espérer, mademoiselle, que vous me permettrez de vous le présenter ?

Sophie se tut un moment et répondit : « Je vous parlerai, monsieur, avec la franchise qu'exigent de moi votre caractère et le service que vous venez de me rendre. Je suis décidée à n'écouter à présent aucune proposition de ce genre. Mon unique vœu est de recouvrer l'affection de mon père, de reprendre dans sa maison la place que j'y occupais. J'espère obtenir cette faveur par votre bienveillante entremise. Au nom de cette bonté dont j'ai fait, comme tous ceux qui vous connaissent, l'heureuse expérience, daignez, je vous en conjure, exaucer ma prière. Dans le moment où vous me délivrez d'une persécution, ne m'en suscitez pas une autre aussi fâcheuse et aussi inutile.

– Dieu me préserve, mademoiselle, d'un pareil dessein ! Si votre résolution est irrévocable, il faut que mon parent s'y soumette, quelque désespoir qu'il en puisse éprouver.

– J'ai peine à m'empêcher de sourire, monsieur Allworthy, en vous entendant parler du désespoir d'un jeune homme que je ne connais pas, et qui, par conséquent, doit me connaître peu.

– Pardonnez-moi, chère Sophie, je commence à craindre qu'il ne vous connaisse que trop pour son repos ; car s'il fut ja-

mais une passion sincère, noble et violente, c'est sans contredit celle que ressent pour miss Western mon malheureux neveu !

– Votre neveu ! monsieur Allworthy ; quoi ! vous avez un autre neveu que M. Blifil ? Cela est bien singulier, je n'en avais jamais ouï parler.

– La seule chose que vous ignoriez, mademoiselle, c'est que le jeune homme dont je vous parle était mon neveu ; et je l'ignorais moi-même jusqu'à ce jour. M. Jones, qui vous aime depuis longtemps... M. Jones est mon neveu.

– M. Jones votre neveu ! monsieur... Est-il possible ?

– Oui, mademoiselle, il est mon neveu... il est le fils de ma sœur. Je le reconnais pour tel et n'en rougis point. Je rougis plutôt de ma conduite passée envers lui ; mais j'ignorais son mérite et sa naissance. Je l'ai traité cruellement, je l'avoue ; oh ! oui, bien cruellement. (Ici M. Allworthy essuya ses yeux, et après une courte pause, il continua en ces termes :) Je ne parviendrai jamais, sans votre aide, mademoiselle, à le dédommager de ce qu'il a souffert. Il faut que je fasse grand cas de lui, pour oser l'offrir à la charmante Sophie. On peut, je le sais, lui reprocher quelques écarts ; mais dans le fond, il a le cœur bon, très-bon, je vous assure, mademoiselle. »

Il s'arrêta, comme pour attendre une réponse. Sophie, après s'être un peu remise du trouble où l'avait jetée une nouvelle si étrange et si subite, lui dit : « Je vous félicite sincèrement, monsieur, d'une découverte qui paraît vous causer tant de joie. Je ne doute point qu'elle ne vous procure toute la consolation que vous pouvez vous en promettre. Ce jeune homme a mille bonnes qualités ; il ne saurait manquer de se bien conduire envers un oncle tel que vous.

– J'espère aussi, mademoiselle, qu'il a toutes les qualités propres à faire un bon mari. Il faudrait qu'il fût bien ingrat, si vous daigniez condescendre...

– Excusez-moi, monsieur Allworthy, je ne puis écouter une proposition de cette nature. M. Jones a certainement beaucoup de mérite, mais jamais, non jamais, je ne le recevrai comme un homme destiné à être mon époux.

– Ce langage mademoiselle, me surprend un peu, après ce que m'a dit M. Western. Si ce jeune homme a été une fois honoré de votre estime, je me flatte qu'il n'a rien fait pour la perdre. On l'a peut-être noirci dans votre esprit, comme dans le mien. La calomnie ne l'a épargné nulle part. Malgré le bruit qui a couru, il n'est pas, je vous en réponds, un assassin.

– Monsieur Allworthy, je vous ai déclaré ma résolution ; je ne m'étonne pas de ce que mon père a pu vous dire ; mais quelques craintes qu'il ait conçues, mon cœur m'est garant qu'elles étaient sans fondement. J'ai toujours eu pour principe de ne point me marier sans son consentement. C'est, à mon gré, le devoir d'un enfant envers son père, et rien n'aurait pu m'engager à y manquer. Je ne conçois pas, en revanche, qu'un père ait le droit de contraindre son enfant à former une union directement contraire à son inclination. C'est pour éviter la violence dont j'étais menacée que j'ai fui la maison paternelle et cherché ailleurs un asile. Voilà l'exacte vérité. Si le monde ou mon père me prêtent une autre intention, ma conscience les dément et me justifie.

– Je vous écoute avec enchantement, miss Western ; j'admire la justesse de vos sentiments ; mais sans doute votre cœur ne s'ouvre pas ici tout entier. Je crains de vous blesser, mademoiselle : dois-je cependant regarder comme un songe tout ce que j'ai ouï-dire, tout ce que j'ai vu jusqu'à présent ? Avez-vous souffert tant de persécutions de la part de votre père, pour un homme qui ne vous inspirait que de l'indifférence ?

– De grâce, monsieur, ne me pressez pas de vous expliquer les motifs de ma résolution… Oui, j'ai beaucoup souffert, je ne vous le cacherai pas, monsieur Allworthy. Je vais vous parler avec sincérité. J'avais, j'en conviens, une haute opinion de

M. Jones... Je crois... je sais que ma prévention en sa faveur m'a coûté bien des peines. J'ai été cruellement traitée par ma tante, aussi bien que par mon père ; mais c'est un mal passé... Ne me pressez pas, je vous prie, davantage. Quelque opinion que j'aie eue de M. Jones, mon parti est pris sans retour. Votre neveu, monsieur, a beaucoup de mérite, il a de grandes, de nobles qualités ; je ne doute pas qu'il ne vous fasse honneur dans le monde, et ne contribue infiniment à votre bonheur.

– Je voudrais être en état de faire le sien ; mais je suis convaincu, mademoiselle, que vous seule pouvez le rendre heureux ; et c'est dans cette persuasion que j'ai plaidé sa cause auprès de vous avec tant de chaleur.

– Vous êtes trompé, monsieur, vous êtes trompé... non pas par lui, j'espère... c'est bien assez qu'il m'ait trompée, moi ! M. Allworthy, je vous le répète, ne me pressez pas davantage sur ce sujet. Je serais fâchée... je me ferais scrupule de nuire à M. Jones dans votre esprit. Je désire qu'il soit heureux, je le désire de tout mon cœur. Malgré ses torts envers moi, je rends justice à ses bonnes qualités. Je ne désavoue pas mes premiers sentiments pour lui ; mais rien ne pourra jamais les faire renaître. Il n'y a pas à présent d'homme sur la terre que je sois plus décidée à refuser que M. Jones. M. Blifil lui-même ne m'inspirerait pas plus d'éloignement. »

Western attendait depuis longtemps avec anxiété l'issue de cette conférence. Il venait précisément d'arriver à la porte, dans le dessein d'écouter ce qui se disait. Aux dernières paroles de sa fille, il perdit patience, et se précipita comme un furieux dans la chambre, en criant : « C'est un mensonge, c'est un odieux mensonge. Voilà l'ouvrage de ce coquin de Jones. Si on la laissait faire, elle l'aurait à ses côtés tout le long du jour.

– Vous ne m'avez pas tenu parole, monsieur Western, dit M. Allworthy d'un air mécontent. Vous m'aviez promis de vous abstenir de toute violence.

– Aussi l'ai-je fait tant que je l'ai pu ; mais le moyen d'entendre une petite effrontée mentir avec cette impudence ! Tudieu ! quand elle aurait le talent de tromper tous les autres, se croit-elle en état de faire de moi sa dupe ? non, non, je la connais mieux que toi.

– Je suis fâché de vous le dire, monsieur, mais si j'en juge par votre conduite envers cette jeune personne, vous ne la connaissez guère. Pardonnez ma franchise. Notre intimité, les témoignages de votre confiance, et l'occasion présente, doivent me servir d'excuse auprès de vous. C'est votre fille, monsieur Western, et je pense qu'elle honore votre nom. Si j'étais susceptible d'envie, personne au monde ne m'en inspirerait plus que le père de Sophie.

– Parbleu ! je voudrais de toute mon âme qu'elle fût ta fille. Il te tarderait bientôt d'en être débarrassé.

– En vérité, mon bon ami, vous êtes l'unique cause des peines dont vous vous plaignez. Ayez dans votre fille la confiance qu'elle mérite, et vous serez, croyez-moi, le plus heureux des pères.

– Moi, avoir de la confiance en elle ! et le puis-je, morbleu ! quand elle refuse de faire ma volonté ? Qu'elle consente seulement à se marier à mon gré, j'aurai en elle toute la confiance que vous voudrez.

– Vous n'avez pas le droit, voisin, d'exiger un pareil consentement. Votre fille vous laisse une voix négative ; Dieu et la nature ne vous en accordent pas davantage.

– Une voix négative ? oh ! oh ! je vais te montrer quelle est ma voix négative. Allons, retournez, obstinée que vous êtes, retournez dans votre chambre.

– En vérité, monsieur Western, vous la traitez avec un excès de rigueur. Je ne puis supporter cette façon d'agir ; il faut

employer avec elle des manières plus douces. C'est un devoir pour vous ; elle mérite toutes sortes d'égards.

– Oui, oui, je sais ce qu'elle mérite. Maintenant qu'elle est sortie, je vais vous faire juge de ce qu'elle mérite. Tenez, monsieur, voici une lettre de ma cousine, lady Bellaston, qui a la bonté de me prévenir que le drôle est sorti de prison, et qui me conseille de surveiller soigneusement la coquine. Ventrebleu ! voisin Allworthy, vous ne savez pas ce que c'est que de gouverner une fille. »

L'écuyer s'applaudit, en finissant, de sa profonde sagacité. M. Allworthy, après quelques circonlocutions, l'instruisit de la découverte qu'il avait faite relativement à Jones, des motifs de sa colère contre Blifil, et de toutes les particularités contenues dans les chapitres précédents.

Les gens d'un caractère emporté sont, pour l'ordinaire, fort sujets à changer de sentiments. À peine Western sut-il que M. Allworthy avait l'intention d'instituer Jones son héritier, qu'il fit de concert avec l'oncle le panégyrique du neveu, et se montra aussi impatient de marier sa fille à Jones, qu'il l'était précédemment de la marier à Blifil.

M. Allworthy fut encore forcé de l'interrompre, pour lui faire part de l'entretien qu'il venait d'avoir avec Sophie.

L'écuyer, frappé d'étonnement, garda un moment le silence, puis il s'écria : « Que veut dire ceci, voisin Allworthy ? elle était folle de lui, j'en suis sûr... Oh ! parbleu, m'y voilà, j'ai rencontré juste. C'est un tour de ma sœur. La petite fille s'est amourachée de ce maudit lord. Je les ai trouvés ensemble chez ma cousine lady Bellaston ; il lui a tourné la tête, c'est certain ; mais le diable m'emporte s'il l'épouse ; je ne veux ni lords ni courtisans dans ma famille. »

M. Allworthy exprima de nouveau son éloignement pour les mesures violentes, et recommanda instamment à

M. Western de n'employer que la voie de la douceur, comme la seule propre à réussir auprès de sa fille. Il se disposa ensuite à retourner chez mistress Miller ; mais l'écuyer ne le laissa partir qu'après lui avoir fait promettre de revenir dans l'après-midi, et d'amener Jones, afin qu'il pût, dit-il, se raccommoder avec lui. Il s'engagea de son côté, à traiter doucement Sophie. « Je ne sais comment vous vous y prenez, voisin Allworthy, s'écria-t-il, mais Dieu me damne si vous ne faites pas toujours de moi ce que vous voulez. J'ai pourtant une terre qui vaut la vôtre, et je suis juge de paix aussi bien que vous.

CHAPITRE X.

L'histoire commence à tirer vers sa fin.

M. Allworthy, à son retour chez mistress Miller, apprit que Jones y était arrivé un moment auparavant. Il le fit appeler sur-le-champ, et ordonna qu'on le laissât seul avec lui.

On ne saurait se figurer une scène plus touchante que l'entrevue de l'oncle et du neveu ; car le lecteur se doute bien que mistress Waters, dans sa dernière visite à Jones, lui avait découvert le secret de sa naissance. Nous ne chercherons pas à peindre les premiers transports de joie qui éclatèrent de part et d'autre ; il nous faudrait, pour y réussir, un talent qui nous manque. M. Allworthy releva Jones, qui s'était précipité à ses pieds, et le serrant entre ses bras : « Ô mon enfant ! s'écria-t-il, combien je suis coupable envers vous ! que de torts j'ai à me reprocher ! Pourrai-je jamais réparer l'injustice de mes soupçons, et vous dédommager de tous les maux que je vous ai causés ?

– Ne suis-je pas déjà bien dédommagé ? dit Jones. Quand j'aurais souffert dix fois davantage, ne suis-je pas plus que payé de mes peines ? Ô mon cher oncle ! tant de bonté me confond et m'accable. Mon cœur est si plein, qu'il ne peut contenir la joie qui l'inonde. Me retrouver en votre présence, jouir encore de votre affection, être accueilli avec cette tendresse par mon noble, par mon généreux bienfaiteur !...

– En vérité, mon enfant, reprit M. Allworthy, j'ai été bien cruel pour vous. Il lui dévoila alors la perfidie de Blifil, et lui témoigna de nouveau sa douleur de l'avoir si maltraité, à l'instigation de ce traître.

« Oh ! ne parlez pas ainsi, monsieur ; vous en avez noblement agi avec moi. L'homme le plus sage aurait pu être trompé comme vous, et le meilleur, une fois abusé, se serait conduit de la même manière. Quoique animé d'un courroux qui vous paraissait légitime, vous n'en avez pas moins manifesté votre bonté à mon égard. Je dois tout à cette bonté, dont je me suis montré si indigne. Ne m'obligez point, à force de générosité, à m'accuser moi-même. Hélas ! monsieur, ma punition n'a pas excédé mes égarements ; et désormais mon unique soin sera de mériter le bonheur que je tiens de vous. Croyez-moi, mon cher oncle, j'ai profité des leçons de l'adversité. Malgré de grands écarts, je ne suis point endurci dans le vice. Je rends grâce au ciel de m'avoir donné le temps de réfléchir sur ma vie passée. Sans avoir à me reprocher aucune bassesse, j'ai commis assez de fautes pour éprouver un juste sentiment de repentir et de honte. Ces fautes ont eu des suites terribles ; elles m'ont conduit au bord de l'abîme.

– Je me réjouis, mon enfant, de vous entendre parler d'une manière si sensée. Je n'hésite pas à vous croire ; car l'hypocrisie, à l'aide de laquelle tant d'autres m'en ont imposé, n'a jamais été un de vos défauts. Je suis persuadé maintenant que vous aimez sincèrement la vertu ; mais vous voyez, Jones, à quels périls l'imprudence seule peut l'exposer. Notre propre intérêt nous fait un devoir de la prudence. Si nous sommes assez ennemis de nous-mêmes pour y manquer, faut-il s'étonner que le monde manque aussi à ce qu'il nous doit ? Lorsqu'un homme jette les fondements de sa ruine, il est à craindre que les autres n'en profitent pour élever dessus l'édifice de leur fortune. Vous avez, dites-vous, reconnu vos erreurs et résolu de vous en corriger. Je vous crois, mon cher enfant : ainsi donc, à dater de ce jour, je ne vous en parlerai plus. Ayez soin seulement de vous les rappeler, afin d'être plus circonspect à l'avenir. Songez encore, pour votre consolation, qu'il y a une grande différence entre les fautes nées de l'imprudence et de la légèreté, et celles qui proviennent de la bassesse de l'âme. On voit quelquefois les premières conduire un jeune téméraire à sa perte ; mais s'il se réforme, il peut réta-

blir sa réputation, ramener à la longue l'opinion publique sur son compte, et envisager même avec une sorte de plaisir les dangers auxquels il a échappé. Quant à la bassesse d'âme, mon enfant, dès qu'elle est connue, elle flétrit sans retour. Le temps ne saurait effacer les taches qu'elle laisse après elle. La censure du monde poursuit incessamment le coupable. En butte au mépris général, il n'ose se montrer sans rougir. Si la honte l'oblige à chercher la solitude, il y porte avec lui les terreurs qu'éprouve un enfant qui craint les fantômes, et s'achemine seul en tremblant vers son lit. Sa conscience bourrelée le tourmente sans relâche. Tel qu'un ami perfide, le sommeil l'abandonne. De quelque côté qu'il tourne les yeux, tout le pénètre d'horreur. Regarde-t-il en arrière, le repentir marche en vain sur ses pas. Regarde-t-il en avant, c'est le désespoir au front glacé qui s'offre à sa vue. Enfin, comme un malheureux enfermé dans un cachot et condamné au dernier supplice, il déteste sa condition présente et redoute l'heure fatale qui doit y mettre un terme. Je vous le répète, mon enfant, consolez-vous, cette affreuse situation n'est point la vôtre. Rendez grâce à celui qui a daigné vous éclairer sur vos erreurs, avant qu'un plus long aveuglement vous eût précipité dans l'abîme. Vous les avez abjurées, ces erreurs ; et votre félicité future ne dépend plus que de vous. »

À ces mots Jones poussa un profond soupir. M. Allworthy lui en ayant demandé la cause : « Je ne veux rien vous cacher, monsieur, répondit-il ; je crains que mes fautes n'aient attiré sur moi un malheur irréparable. Ô mon cher oncle ! j'ai perdu un trésor.

– Vous n'avez pas besoin d'en dire davantage, repartit M. Allworthy. Je vais vous parler avec franchise. Je sais d'où naissent vos regrets ; j'ai vu celle qui les cause ; nous avons eu ensemble un long entretien à votre sujet. J'exige de vous, comme une preuve de la sincérité de votre repentir et de vos bonnes résolutions, que vous m'obéissiez en un point. Promettez-moi de vous soumettre à la décision de la jeune personne, qu'elle soit ou non conforme à vos vœux. Miss Western n'a déjà

que trop souffert d'une persécution à laquelle je ne puis penser sans chagrin. Je ne veux pas que ma famille lui en suscite une nouvelle. Je sais que son père se dispose à la tourmenter en votre faveur, comme il l'a tourmentée en faveur d'un autre ; mais j'ai résolu de ne point souffrir qu'on attente désormais à sa liberté, ni qu'on use envers elle de la moindre violence.

– Ô mon cher oncle ! donnez-moi, je vous prie, des ordres que j'aie quelque mérite à exécuter. Croyez-moi, il n'est qu'une circonstance qui pût m'engager à vous désobéir : ce serait celle où vous m'ordonneriez de causer à ma Sophie le plus léger déplaisir. Si j'ai le malheur de ne pouvoir jamais obtenir d'elle mon pardon, c'en est bien assez pour m'accabler, sans que j'y joigne encore l'amer regret d'être l'auteur de ses peines. Posséder ma Sophie est le plus grand, l'unique bonheur que le ciel puisse m'accorder encore ; mais je ne veux le devoir qu'à elle seule.

– Je ne vous flatterai point, mon enfant, je crains que ce bonheur ne vous soit pas réservé. Elle a refusé, dans les termes les plus formels, les plus énergiques, de répondre à vos vœux. Sa résolution m'a paru inébranlable ; et peut-être pouvez-vous l'expliquer mieux que moi.

– Hélas ! je ne le puis que trop bien. Mes torts envers elle m'ôtent tout espoir de pardon ; et malheureusement elle me juge dix fois plus coupable que je ne le suis en effet. Ô mon cher oncle ! je ne vois nul moyen de réparer mes fautes. Toute votre bonté ne saurait me sauver de ma ruine. »

En ce moment un domestique vint annoncer que M. Western était en bas. Son impatience ne lui avait pas permis d'attendre jusqu'à l'après-midi. Jones pria son oncle d'entretenir l'écuyer pendant quelques minutes, afin qu'il eût le temps de sécher ses larmes et de se remettre un peu de son émotion. L'excellent homme y consentit, et donna ordre qu'on fît entrer M. Western dans le salon, où il alla le recevoir.

Mistress Miller, qui n'avait pas vu Jones depuis sa sortie de prison, ne le sut pas plus tôt seul, qu'elle accourut pour le féliciter d'avoir trouvé un oncle dans M. Allworthy, et de son heureuse réconciliation avec lui. « Mon cher enfant, ajouta-t-elle, je voudrais pouvoir vous faire un autre compliment ; mais je n'ai jamais vu de personne plus inflexible. »

Jones, un peu surpris, lui demanda ce qu'elle voulait dire. « Hélas ! répondit-elle, j'ai été chez mademoiselle Sophie, et je lui ai expliqué toute l'affaire comme mon fils Nightingale me l'avait contée. Elle ne peut plus avoir maintenant de doutes sur la lettre ; car je lui ai dit que mon fils Nightingale ferait serment, si elle le voulait, que cette lettre était entièrement de son invention, et que vous l'aviez écrite sous sa dictée. Je lui ai représenté que le motif même qui vous avait porté à l'envoyer, devait vous recommander à ses yeux ; que vous n'aviez agi ainsi que par amour pour elle, et avec la ferme résolution de renoncer désormais au désordre ; qu'enfin, depuis que vous l'aviez vue à Londres, il ne vous était pas arrivé de manquer à la fidélité que vous lui deviez. Je crains, à dire vrai, de m'être un peu aventurée sur ce sujet ; mais j'espère, grâce à Dieu, que votre conduite future me justifiera. En un mot, j'ai fait tout ce qui a dépendu de moi pour la toucher, et sans succès. Elle m'a répondu qu'elle vous avait pardonné bien des fautes en considération de votre jeunesse, et a témoigné tant d'horreur du libertinage, que je me suis trouvée réduite au silence. Toutes les fois que j'ai tenté de vous excuser, la force et la justesse de ses raisons m'ont fermé la bouche. En vérité, c'est une jeune personne charmante, une des plus douces et des plus sensées que j'aie jamais vues. Si j'avais osé, je l'aurais embrassée pour une sentence qui m'a paru digne de Sénèque ou d'un évêque. « Madame, m'a-t-elle dit, j'avais cru autrefois remarquer dans M. Jones une grande bonté de cœur, et j'en avais conçu pour lui une sincère estime : mais le libertinage finit par corrompre le meilleur cœur ; et tout ce que peut espérer un libertin doué d'un bon naturel, c'est qu'on mêle un sentiment de pitié au mépris et à l'aversion qu'il inspire. » Miss Western est un ange : voilà la vérité.

– Ô mistress Miller ! puis-je supporter la pensée d'avoir perdu cet ange ?

– Perdu ! non, je me flatte que vous ne l'avez pas encore perdu. Changez de conduite, revenez de vos égarements, et vous pouvez conserver de l'espérance. En tout cas, si miss Western demeurait inexorable, il y a une autre jeune dame, une dame fort jolie et fort riche, qui se meurt d'amour pour vous. On m'en a parlé ce matin même, et je ne l'ai pas laissé ignorer à miss Western. Peut-être ai-je été trop loin, car je lui ai dit que vous l'aviez refusée ; mais j'étais bien sûre que vous la refuseriez. Il faut à ce propos que je vous donne une petite consolation. Au nom de la jeune dame, qui n'est autre que la jolie veuve mistress Hunt, il m'a semblé qu'elle pâlissait ; mais quand j'ai ajouté que vous l'aviez refusée, je vous jure que son visage est devenu en un instant couleur de pourpre ; et voici les propres mots dont elle s'est servie : « Je crois bien qu'en effet il a quelque affection pour moi. »

La conversation fut interrompue en cet endroit par l'arrivée de l'écuyer Western, que l'autorité de M. Allworthy, d'ordinaire toute-puissante sur lui, n'avait pu retenir plus longtemps.

Il courut à Jones en criant : « Mon vieil ami Tom, que je suis aise de te revoir ! Il faut oublier le passé, je n'ai pu avoir l'intention de t'offenser. Allworthy sait, et tu sais bien toi-même, que je t'ai pris pour un autre ; et quand il n'y a pas de mauvaise intention, qu'importe un mot ou deux échappés dans un instant de vivacité ? Entre chrétiens on doit oublier et pardonner les injures.

– J'espère, monsieur, répondit Jones, que je n'oublierai jamais les nombreuses marques de bonté que j'ai reçues de vous. Quant aux offensés dont vous parlez, je n'en ai nulle idée.

– Eh bien, donne-moi la main ; tu es le plus honnête et le plus brave garçon du royaume. Viens avec moi, je vais de ce pas te conduire chez ta maîtresse. »

M. Allworthy l'arrêta. L'écuyer ne pouvant déterminer ni l'oncle ni le neveu à le suivre, fut obligé, après un court débat, de consentir à différer jusqu'à l'après-midi la visite de Jones à Sophie. M. Allworthy, autant par compassion pour Jones que par égard pour l'impatience de son voisin, promit d'aller prendre le thé avec lui aux *Colonnes d'Hercule*.

L'entretien qui suivit fut assez piquant. S'il s'était présenté plus tôt dans le cours de notre histoire, nous en aurions amusé nos lecteurs ; mais comme il ne nous reste que le temps de rapporter les détails essentiels, nous nous contenterons de dire que, tout étant convenu pour la visite de l'après-midi, M. Western s'en retourna à son auberge.

CHAPITRE XI.

L'histoire approche de sa fin.

Après le départ de l'écuyer Western, Jones apprit à M. Allworthy et à mistress Miller comment il avait recouvré sa liberté. Deux lords, accompagnés de deux chirurgiens et d'un ami de M. Nightingale, s'étaient rendus chez le juge de paix à la requête duquel il avait été mis en prison, et ce magistrat, sur le serment des chirurgiens que le gentilhomme blessé était hors de danger, avait ordonné son élargissement. Il connaissait, dit-il, un de ces lords pour l'avoir vu une fois, l'autre lui était entièrement inconnu, et l'avait fort étonné en lui demandant pardon d'une offense qu'il le priait d'attribuer à l'ignorance où il était de son nom et de sa qualité.

Or voici le fait, dont Jones ne fut instruit que dans la suite. Quand le lieutenant chargé par Fellamar, à l'instigation de lady Bellaston, de le *presser* comme un vagabond, vint rendre compte au lord de l'événement qu'on a rapporté plus haut, il lui parla en termes avantageux de la conduite de Jones sous tous les rapports, et l'assura qu'il avait sans doute commis une méprise, attendu que ce jeune homme semblait appartenir à une honnête famille : sur quoi lord Fellamar, qui se piquait d'une grande délicatesse en fait d'honneur, et qui n'aurait voulu pour rien au monde encourir, par une action blâmable, la censure publique, commença à se repentir d'avoir suivi les conseils de lady Bellaston.

Un ou deux jours après, comme il dînait par hasard avec le pair irlandais déjà connu dans notre histoire, ce dernier, en parlant du duel en question, fit un portrait peu flatteur de Fitz-

Patrick, à qui il ne rendit pas tout-à-fait justice, surtout en ce qui concernait sa femme. À l'entendre, c'était la personne la plus innocente, la plus outragée qu'on pût voir, et la compassion seule l'avait engagé à prendre sa défense. Il annonça qu'il irait le lendemain matin trouver Fitz-Patrick, pour tenter de le faire consentir à une séparation. Il y aurait à craindre, disait-il, pour la vie de cette infortunée, si jamais elle rentrait sous la puissance de son mari. Lord Fellamar lui proposa de l'accompagner, dans le dessein de se procurer de nouvelles lumières sur Jones et sur les circonstances du duel ; car il était très-inquiet du rôle qu'il avait joué dans cette affaire. Il témoigna d'ailleurs le désir de contribuer à soustraire la jeune dame au joug conjugal. Le pair s'empressa d'accepter son offre, convaincu que le nom et l'autorité du lord en imposeraient à Fitz-Patrick, et le rendraient plus traitable. Il ne se trompa point. Le pauvre Irlandais ne vit pas plus tôt que ces nobles personnages avaient pris sa femme sous leur protection, qu'il se soumit sans résistance. L'acte de séparation fut à l'instant dressé, et signé par les parties.

Fitz-Patrick, que mistress Waters avait tout-à-fait convaincu de l'innocence de sa femme, et qui peut-être était devenu fort indifférent sur son compte, parla hautement à lord Fellamar en faveur de Jones, prit sur lui tout le blâme du combat, et déclara que son adversaire s'était conduit avec autant de loyauté que de bravoure. Fellamar l'ayant questionné plus particulièrement au sujet de Jones, Fitz-Patrick lui dit que c'était le neveu d'un homme très-riche et d'une naissance distinguée, comme il venait de l'apprendre de mistress Waters, après l'entrevue qu'elle avait eue avec Dowling.

Le lord Fellamar se crut donc obligé de réparer de tout son pouvoir l'injure cruelle qu'il lui avait faite. N'étant plus animé d'aucun sentiment de jalousie (car il avait renoncé à miss Western), persuadé en outre, par l'état où il voyait Fitz-Patrick, et par le témoignage des chirurgiens, que sa blessure n'était pas mortelle, il résolut de travailler à la délivrance de Jones. Dans

cette intention il pria le pair irlandais de l'accompagner à la prison, où il se conduisit comme on l'a dit.

À son retour chez mistress Miller, M. Allworthy emmena Jones dans son appartement et lui apprit tous les détails qu'il tenait de mistress Waters et de M. Dowling. Jones n'en parut pas moins affligé que surpris, mais ne se permit aucune observation.

Sur ces entrefaites, Blifil envoya demander si son oncle avait le loisir de le recevoir. M. Allworthy se troubla, pâlit, et avec un air de courroux qu'on ne lui avait jamais vu, il chargea le domestique de dire à Blifil qu'il ne le connaissait pas.

« Ah ! monsieur, dit Jones d'une voix tremblante daignez considérer...

– J'ai tout considéré, et c'est vous, vous-même qui porterez ma réponse à ce scélérat. Son arrêt ne peut lui être plus convenablement signifié que par celui dont il a si lâchement tramé la ruine.

– Pardonnez-moi, mon cher oncle. Un moment de réflexion, j'en suis sûr, vous convaincra du contraire. Ce qui pourrait n'être que justice dans la bouche d'un autre, prendrait dans la mienne le caractère de l'insulte ; et envers qui ? envers mon propre frère, envers votre neveu. Il ne m'a pas traité avec tant de barbarie. Cette conduite me rendrait plus inexcusable que lui. Des hommes qui ne sont pas nés méchants peuvent se laisser tenter par l'appât de la fortune ; mais l'insulte est la marque d'une âme noire et vindicative, et n'a pas la tentation pour excuse. Je vous conjure, mon cher oncle, de ne point décider de son sort dans la première chaleur du ressentiment. Daignez vous souvenir que moi-même je ne fus pas condamné sans être entendu. »

M. Allworthy garda un moment le silence, puis embrassant Jones : « Mon enfant, lui dit-il les larmes aux yeux, quelle bonté d'âme j'ai longtemps ignorée ! »

Mistress Miller, après avoir frappé à la porte un coup si léger qu'on ne l'entendit pas, entra dans la chambre. À la vue de Jones dans les bras de son oncle, la pauvre femme, transportée de joie, tomba à genoux, et rendit grâce au ciel ; puis courant vers Jones, elle le pressa tendrement contre son cœur et le félicita mille et mille fois de ce jour fortuné. Elle adressa ensuite les mêmes compliments à M. Allworthy. « En vérité, madame, lui répondit ce dernier, en vérité, je manque de termes pour exprimer mon bonheur. » Quelques instants se passèrent encore dans la même ivresse. Enfin mistress Miller invita l'oncle et le neveu à un repas de famille où ils trouveraient, leur dit-elle, une réunion de gens heureux. C'étaient M. Nightingale avec sa femme, et sa cousine Harris avec son mari.

M. Allworthy allégua pour s'excuser qu'ayant à entretenir son neveu d'affaires particulières, il avait ordonné qu'on lui servît un morceau à manger dans sa chambre ; mais il promit à la digne femme qu'ils auraient l'un et l'autre le plaisir de souper avec elle.

Mistress Miller lui demanda alors ce qu'on ferait de Blifil. « Je ne puis être tranquille, dit-elle, tant que j'aurai ce scélérat dans ma maison.

– J'éprouve à son sujet, répondit M. Allworthy, le même tourment que vous.

– En ce cas, monsieur, reposez-vous-en sur moi, et comptez que je lui aurai bientôt fait voir le dehors de ma porte. Il y a en bas deux ou trois vigoureux gaillards.

– La violence est inutile. Si vous voulez lui porter un message de ma part, je suis convaincu qu'il sortira de bonne grâce.

– Si je le veux ! je n'aurai jamais rien fait de ma vie avec tant de plaisir. »

Jones l'engagea à modérer son zèle, et dit à M. Allworthy qu'il avait réfléchi sur sa proposition, et se chargerait lui-même du message, s'il le désirait. « Je connais vos volontés, ajouta-t-il. Permettez que ce soit moi qui l'en instruise. Veuillez, je vous prie, penser au danger de le pousser tout-à-coup au désespoir. Combien, hélas ! ce malheureux est peu disposé, dans sa situation présente, à faire une bonne fin ! »

Cette considération ne toucha nullement mistress Miller, qui sortit en s'écriant : « Vous êtes trop bon, monsieur Jones, beaucoup trop bon pour vivre dans ce monde. » Mais elle fit une forte impression sur M. Allworthy. « Mon cher enfant, dit-il à Jones, j'admire également la bonté de votre cœur et la sagesse de votre esprit. Le ciel nous défend en effet d'ôter à ce misérable le temps et les moyens de se reconnaître. Allez donc le trouver. Faites usage de toute votre prudence ; mais ne le flattez d'aucun espoir de pardon. Je suis bien décidé à ne pardonner le crime qu'autant que la religion y oblige ; et cette obligation ne va pas jusqu'à nous forcer d'entretenir des rapports avec les criminels, ou de leur faire du bien. »

Jones monta chez Blifil. Il le trouva dans une situation qui émut sa pitié, et qui aurait excité dans l'âme de beaucoup d'autres un sentiment moins aimable. Il était étendu sur son lit, livré au désespoir et baigné de larmes : non de ces larmes que fait couler le repentir et qui effacent les fautes auxquelles se laissent quelquefois entraîner les meilleurs naturels, par séduction ou par surprise, tant est grande la faiblesse humaine ! Les larmes de Blifil étaient celles que la douleur physique arrache à un barbare, ou que verse un brigand effrayé qu'on mène au supplice.

Une peinture exacte de cette scène serait peu agréable au lecteur. Il suffira de dire que Jones poussa la bonté jusqu'à l'excès. Avant d'annoncer à Blifil que son oncle lui ordonnait de

sortir le soir même de la maison, il employa tous les moyens qu'il crut propres à ranimer ses esprits abattus. Il lui offrit l'argent dont il pouvait avoir besoin, l'assura d'un sincère oubli de ses torts, promit de le traiter en frère, et de ne rien négliger pour le réconcilier avec son oncle.

Blifil garda d'abord un morne silence, incertain s'il persisterait dans ses dénégations ; mais écrasé sous le poids de l'évidence, il se décida enfin à tout avouer. Il demanda pardon de la manière la plus humble à son frère, se prosterna contre terre, embrassa ses genoux ; en un mot il se montra aussi vil, aussi lâche qu'il avait été pervers.

Tant de bassesse inspira à Jones un mépris qu'il ne put entièrement dissimuler. Il s'empressa de relever Blifil, l'exhorta à supporter son malheur avec plus de courage, lui donnant de nouveau sa parole de tout tenter pour l'adoucir. Blifil se déclara indigne de sa générosité, s'épuisa en témoignages de reconnaissance, et promit enfin d'aller chercher sans délai un autre logement.

Jones retourna auprès de son oncle, qui l'instruisit de la découverte qu'il avait faite au sujet des billets de banque de cinq cents livres sterling. « J'ai proposé, lui dit-il, la question à un avocat. Il m'a répondu, à ma grande surprise, qu'il n'y avait point de peine établie par les lois pour une fraude de cette espèce. Cependant, quand je considère la noire ingratitude du coquin envers vous, un voleur de grand chemin me paraît, en comparaison de lui, presque innocent.

– Bon Dieu ! s'écria Jones, est-il possible ? Cette nouvelle me pénètre de douleur. Je croyais Black Georges le plus honnête homme du monde... La tentation était trop forte pour qu'il pût y résister ; car il m'a remis fidèlement de moindres sommes. Souffrez, mon cher oncle, que je voie dans son action une preuve de faiblesse, plutôt que d'ingratitude. Le pauvre garçon m'aime, j'en suis sûr. Il m'a donné des marques d'attachement que je ne puis oublier. Je crois même qu'il s'est repenti de ce

qu'il a fait. Il n'y a pas plus d'un jour ou deux, au moment où mes affaires semblaient le plus désespérées, il est venu me trouver dans ma prison, et m'a offert tout l'argent dont je pourrais avoir besoin. Songez quelle a dû être pour un malheureux la tentation de s'approprier une somme capable de le préserver à jamais lui et sa famille des horreurs de la misère.

– Mon enfant, vous passez les bornes de l'indulgence. La pitié mal entendue n'est pas seulement une faiblesse, c'est une injustice, et une injustice pernicieuse à la société, par l'encouragement qu'elle donne au vice. J'aurais pu pardonner au drôle sa friponnerie, mais je ne saurais lui pardonner son ingratitude. On se montre aussi bon, aussi compatissant qu'il est permis de l'être, quand on admet la tentation pour excuse de l'improbité ; et cela m'est arrivé plus d'une fois, j'en conviens, dans l'exercice des fonctions de juré. J'ai souvent plaint le sort des voleurs de grand chemin, et intercédé auprès du juge en faveur de ceux dont le délit était accompagné de circonstances atténuantes ; mais lorsque à l'improbité se joignent le meurtre, la cruauté, l'ingratitude, ou quelque crime aussi noir, on devient coupable en écoutant la compassion et l'indulgence. Je suis convaincu que cet homme est un scélérat, et il sera puni, du moins autant que sa punition dépendra de moi. »

Ces dernières paroles furent prononcées d'un ton si absolu, que Jones ne crut pas devoir y rien répliquer. D'ailleurs l'heure fixée par M. Western approchait, et il n'avait pas encore fait sa toilette. L'entretien finit donc ici, et Jones passa dans une autre chambre avec Partridge pour s'habiller.

Le pauvre garçon avait à peine entrevu son maître depuis la grande découverte dont le lecteur est instruit. Il ne pouvait ni contenir ni exprimer sa joie. On l'eût pris pour un homme en démence. Il fit, en habillant Jones, presque autant de balourdises qu'en fait Arlequin, lorsqu'il s'habille sur le théâtre.

Ce n'était pourtant pas que sa mémoire fût en défaut. Il se rappela tous les pronostics, tous les présages qui annonçaient,

selon lui, cet heureux changement. Quelques-uns l'avaient frappé dans le moment même. Beaucoup d'autres, auxquels il avait fait peu d'attention, lui revinrent alors à l'esprit. Il n'oublia pas son rêve pendant la nuit qui précéda sa rencontre avec Jones. « Je ne me trompais pas, monsieur, s'écria-t-il, quand je disais à votre seigneurie qu'un secret pressentiment m'avertissait que vous seriez un jour ou l'autre en état de faire ma fortune. » Jones l'assura que ce dernier pronostic se vérifierait aussi sûrement que s'étaient vérifiés tous ceux dont lui-même avait été l'objet : ce qui redoubla les transports d'allégresse qu'inspirait déjà au pédagogue le bonheur de son maître.

CHAPITRE XII.

L'histoire touche à sa fin.

Quand Jones fut habillé, il se rendit avec son oncle chez M. Western. Il avait sans exagération, une des plus belles figures qu'on eût jamais vues, et les seuls agréments de sa personne auraient suffi pour charmer la plupart des femmes ; mais on a dû s'apercevoir dans le cours de cette histoire, que la nature en le formant ne s'était pas bornée, comme il lui arrive quelquefois, à cet unique don pour recommander son ouvrage.

Sophie, malgré le ressentiment qu'elle éprouvait contre Jones, s'était aussi parée avec soin. Dans quelle intention ? c'est à nos lectrices à le deviner. Elle était si belle, que M. Allworthy lui-même ne put la voir sans dire tout bas à M. Western, qu'elle n'avait pas sa pareille au monde : sur quoi l'écuyer lui répondit à l'oreille, mais de manière à être entendu de tous ceux qui étaient présents : « Tant mieux pour Jones ; car Dieu me damne si ce friand morceau n'est pas pour lui ! » Sophie devint toute rouge à ces mots : Tom pâlit, et une vive émotion se manifesta sur son visage.

Dès qu'on eut ôté la table à thé, Western emmena M. Allworthy hors de la chambre, sous prétexte de l'entretenir d'une affaire importante qu'il craignait d'oublier.

Jones et Sophie restèrent seuls. Ces deux amants, qui avaient tant de choses à se dire quand ils ne pouvaient se parler ni se voir sans obstacles et sans danger, qui brûlaient de voler dans les bras l'un de l'autre, lorsque tant de barrières s'élevaient entre eux, maintenant que rien ne gênait la liberté de leur entre-

tien, demeurèrent pendant quelque temps immobiles et muets : en sorte qu'un spectateur peu clairvoyant aurait pu croire qu'ils ne ressentaient qu'une indifférence mutuelle. La chose se passa ainsi, quelque étrange qu'elle paraisse. Tous deux assis et les yeux baissés vers la terre, gardèrent, plusieurs minutes, un profond silence.

En vain, durant cet intervalle, Jones essaya une ou deux fois de parler ; il ne put que balbutier quelques mots. À la fin Sophie, par pitié pour lui, et aussi pour détourner la conversation du sujet dont elle le voyait préoccupé, lui dit : « Monsieur, la découverte qui vient de se faire vous rend sans doute le plus heureux des hommes.

– Eh ! pouvez-vous réellement, mademoiselle, répondit Jones en soupirant, me croire heureux, quand j'ai encouru votre disgrâce ?

– À cet égard, monsieur, personne ne sait mieux que vous si vous l'avez-méritée.

– Vous le savez aussi bien que moi, mademoiselle ; aucun de mes torts ne vous est inconnu. Mistress Miller vous a dit toute la vérité. Ô ma Sophie ! n'ai-je donc point de pardon à espérer ?

– Il me semble, monsieur Jones, que je pourrais presque m'en rapporter à votre justice, et vous laisser prononcer vous-même sur votre conduite.

– Hélas ! mademoiselle, c'est pitié et non justice que j'implore de vous. La justice, je le sais, doit me condamner ; non cependant pour la lettre que j'ai adressée à lady Bellaston. L'explication qu'on vous en a donnée, est entièrement conforme à la vérité. » Il insista alors sur l'engagement qu'avait pris Nightingale de lui fournir un prétexte honnête de rompre avec cette dame, si, contre son attente, elle acceptait sa proposition ; mais il convint qu'il avait été fort imprudent de lui écrire une pareille

lettre. « J'en ai été cruellement puni, ajouta-t-il, par l'effet qu'elle a produit sur vous.

– Je ne crois, je ne puis croire au sujet de cette lettre que ce que vous voudrez. Ma conduite vous montre clairement, ce me semble, que j'y attache peu d'importance. Mais, monsieur Jones, ne m'avez-vous pas donné d'ailleurs de graves motifs de plaintes ? Après ce qui s'était passé à Upton, former sitôt une nouvelle liaison avec une autre femme, lorsque je m'imaginais, lorsque vous prétendiez que mes peines vous déchiraient le cœur ! En vérité, vous avez agi d'une manière bien étrange. Puis-je regarder comme sincère l'amour que vous témoignez pour moi ? et quand je le pourrais, comment espérer d'être heureuse avec un homme si inconstant ?

– Ô ma Sophie ! ne doutez point de la sincérité du plus pur amour qui ait jamais enflammé le cœur d'un homme. Songez à ma déplorable situation, à mon désespoir. Si j'avais pu me flatter de la moindre espérance qu'il me fût un jour permis, comme à présent, de me jeter à vos pieds, aucune femme n'aurait eu le pouvoir de m'inspirer une pensée contraire à la vertu la plus rigide... Moi, inconstant envers vous ! Oh ! si vous daignez oublier le passé, qu'une injuste crainte de l'avenir ne ferme pas votre cœur à la pitié. Jamais repentir ne fut plus sincère que le mien. Ah ! laissez-vous fléchir, adorable Sophie !

– Le repentir sincère, monsieur Jones, peut faire trouver grâce à un coupable devant le juge suprême ; lui seul lit au fond des cœurs. Mais les hommes sont faciles à tromper, ils n'ont aucun moyen infaillible de se préserver de l'erreur. Toutefois si je me détermine à vous pardonner, comptez que j'exigerai les plus fortes preuves de votre repentir.

– Quelles preuves ? s'écria Jones avec vivacité. Demandez toutes celles qui dépendent de moi.

– Le temps, monsieur Jones, le temps seul me convaincra que votre repentir est véritable, et que vous êtes revenu pour

toujours de vos égarements. Combien je vous détesterais, si je vous croyais assez faible pour y retomber !

– Ne craignez point de moi cette faiblesse. Je sollicite, j'implore à vos genoux une confiance que ma vie entière sera consacrée à mériter.

– Je n'en réclame qu'une partie pour cette épreuve. Je me suis, je pense, suffisamment expliquée en vous assurant que vous obtiendrez ma confiance, dès que vous m'en paraîtrez digne. Après ce qui s'est passé, monsieur, pouvez-vous espérer que je vous croie sur votre parole ?

– Ne me croyez pas sur ma parole. J'ai à vous offrir un meilleur garant de ma constance, un garant irrécusable.

– Quel est-il ? lui demanda Sophie un peu étonnée.

– Je vais vous le montrer, s'écria Jones en la prenant par la main et la conduisant devant une glace. Ange du ciel, voyez cette charmante figure, ces traits divins, cette taille enchanteresse, ces yeux où brille une si belle âme. L'heureux possesseur de ces trésors pourrait-il être inconstant ? Non, ma Sophie, non, tant d'attraits fixeraient le cœur le plus volage. Vous n'en douteriez pas, si vous pouviez vous voir avec d'autres yeux que les vôtres. »

Sophie rougit et ne put s'empêcher de sourire ; puis reprenant un air grave : « Si je dois juger de l'avenir par le passé, dit-elle, mon image ne restera pas plus dans votre cœur, quand vous cesserez de me voir, que dans cette glace quand je serai hors de la chambre.

– Par tout ce qu'il y a de sacré au monde, par le ciel même, votre image n'est jamais sortie de mon cœur. La délicatesse de votre sexe en amour, ne peut concevoir la grossièreté du nôtre, et combien le sentiment a peu de part dans certaines liaisons.

– Jamais, répondit Sophie avec dignité, je n'épouserai un homme qui n'aura pas assez de délicatesse pour être aussi incapable que moi de faire une pareille distinction.

– Je l'aurai cette délicatesse, ou plutôt je l'ai déjà. Ma Sophie l'a fait naître en moi, dès le premier moment où j'ai pu me flatter de devenir son époux ; et depuis, tout le reste de son sexe n'a pas produit plus d'impression sur mes sens que sur mon cœur.

– Eh bien, c'est ce que le temps me prouvera. Votre situation, monsieur Jones, est changée. J'en éprouve, je vous assure, une grande satisfaction. Vous ne manquerez pas désormais d'occasions de me voir, et de me convaincre que votre cœur est également changé.

– Divine Sophie ! comment reconnaître tant de bonté ? Quoi ! vous daignez m'assurer que vous n'êtes pas indifférente à mon bonheur ? Croyez-moi, mademoiselle, ce bonheur me vient de vous, puisque je le dois à la douce espérance... Ô ma Sophie ! n'éloignez pas le terme de mes vœux ! je me soumets sans réserve à vos volontés ; je n'ose vous presser trop vivement ; souffrez pourtant que je vous supplie d'abréger la durée de l'épreuve. Oh ! dites-moi quand je puis espérer que vous serez convaincue de la sincérité de mes sentiments.

– Après avoir poussé si loin là condescendance, monsieur Jones, j'ai droit de n'être point pressée, et je ne veux pas l'être.

– Ô ma Sophie ! pourquoi me regarder d'un œil si sévère ? je ne vous presse point, je n'ose vous presser. Permettez cependant que je vous conjure encore une fois de fixer une époque. Songez combien l'amour est impatient.

– Un an peut-être.

– Ô ma Sophie ! c'est l'éternité.

– Peut-être un peu plus tôt. Je ne veux pas qu'on me tourmente. Si vos sentiments pour moi sont tels que je les désire, il me semble qu'à présent vous devez être tranquille.

– Tranquille ! Sophie, avec quelle froideur vous parlez du bonheur qui m'enivre !... Ô délicieuse pensée ! j'ai enfin la certitude qu'il viendra ce jour fortuné où vous serez à moi, où libre de toute inquiétude, je goûterai le doux, le ravissant, l'ineffable plaisir de rendre ma Sophie heureuse !

– Eh bien, M. Jones, ce jour dépend de vous.

– Ô chère, adorable Sophie ! ces mots jettent le délire dans mon âme. Je dois, je veux remercier ces lèvres charmantes qui m'ont si doucement annoncé mon bonheur. » Il la saisit alors dans ses bras, et lui donna un baiser avec une ardeur à laquelle il n'avait pas osé se livrer auparavant.

Western, qui écoutait depuis quelque temps à la porte, entra brusquement dans la chambre en criant comme un vrai chasseur : « Pille ! pille ! mon garçon, tiens ferme ; c'est ça, de petites caresses, c'est ça. Eh bien ! êtes-vous d'accord ? A-t-elle fixé le jour, mon garçon ? Sera-ce demain, ou après-demain ? Je ne veux pas que ce soit une minute plus tard qu'après-demain, entendez-vous ?

– De grâce, monsieur, dit Jones, que je ne sois pas la cause...

– Imbécile ! je te croyais plus de cœur. Quoi ! tu te laisses arrêter par des ruses de femme ? Tout cela n'est que simagrée, c'est moi qui te le dis. Morbleu ! elle t'épousera dès ce soir, et de tout son cœur ; n'est-ce pas Sophie ? Allons, conviens-en, sois franche une fois dans ta vie. Es-tu muette ? Pourquoi ne réponds-tu pas ?

– Qu'ai-je besoin de répondre, mon père, puisque vous paraissez si bien instruit de mes sentiments ?

– Oh ! c'est parler, ça. Ainsi donc, tu consens ?

– Non, mon père, je n'ai point donné mon consentement.

– Eh ! ne veux-tu pas l'épouser demain, ou après-demain ?

– Assurément, mon père, je n'en ai point l'intention.

– Sais-tu pourquoi ? Je m'en vais te le dire. C'est parce que tu ne te plais que dans la désobéissance, et que tout ton plaisir est de contrarier et de chagriner ton père.

– Je vous supplie, monsieur, s'écria Jones...

– Tais-toi, tu n'es qu'un sot. Quand je combattais son inclination pour toi, ce n'étaient que soupirs, que plaintes, que lamentations et billets doux. Maintenant que je suis pour toi, elle est contre toi : pur esprit de contradiction. Elle se croit trop sage pour se laisser gouverner par son père ; voilà tout. Elle ne cherche qu'à me désobliger et à me contredire.

– Qu'exige de moi mon père ? demanda Sophie.

– Ce que j'exige de toi ? que tu lui donnes ta main sur-le-champ.

– Eh bien, mon père, je vous obéis... Voici ma main, monsieur Jones.

– Bravo ! et consens-tu à l'épouser demain matin ?

– Vous serez obéi, mon père.

– Eh bien donc, tu l'épouseras demain matin ?

– Oui, mon père, demain matin, puisque vous l'ordonnez. »

Jones, tombant aux pieds de Sophie, lui baisa la main avec un transport de joie inexprimable. Western se mit à sauter et à danser en criant : « Où diable est Allworthy ? Je gage qu'il

s'amuse à jaser avec ce damné procureur Dowling, lorsqu'il devrait penser à toute autre chose. »

Il courut le chercher et laissa fort à propos nos deux amants se livrer sans témoins, pendant quelques minutes, à leurs tendres sentiments.

Il revint bientôt avec M. Allworthy en disant : « Voisin, si vous ne m'en croyez pas, vous pouvez le lui demander vous-même. N'est-il pas vrai, Sophie, que tu as consenti à être mariée demain ?

– Telle est votre volonté, mon père, et je n'oserais vous désobéir.

– J'espère, mademoiselle, dit M. Allworthy, que mon neveu méritera tant de bonté, et qu'il sera toujours aussi reconnaissant que moi de l'insigne honneur que vous daignez faire à ma famille. Une jeune personne aussi belle et aussi accomplie honorerait par son alliance les plus grandes maisons d'Angleterre.

– Ah ! cria Western, si j'avais écouté les mais, les si, les car, vous n'auriez point eu de sitôt cet honneur. J'ai été obligé d'employer un peu l'autorité paternelle pour l'amener au but.

– J'espère que non, monsieur, dit M. Allworthy ; j'espère qu'il n'y a pas eu l'ombre de contrainte.

– Vous êtes le maître de l'engager à se rétracter. Te repens-tu au fond du cœur de ta promesse ? parle, Sophie.

– Non, mon père ; et je n'aurai jamais sujet, je crois, de me repentir d'aucune promesse en faveur de M. Jones.

– Eh bien, mon neveu, dit M. Allworthy, je vous félicite sincèrement ; car je vous tiens pour le mortel le plus fortuné. Permettez-moi aussi, mademoiselle, de vous faire mon compliment à cette heureuse occasion. Vous donnez votre main à un homme qui saura certainement apprécier votre rare mérite, et qui fera tous ses efforts pour se rendre digne de vous.

– Oui, répéta Western, il fera tous ses efforts, je vous le garantis... Tiens, Allworthy, je parie cinq guinées contre une couronne, que de demain en neuf mois nous aurons un petit poupon... Dis-moi, je te prie, quel vin préfères-tu ? est-ce le bourgogne, ou le champagne ? car, s'il plaît à Dieu, nous allons passer la nuit à boire.

– Excusez-moi, monsieur, je me suis engagé avec mon neveu, ne devinant pas que son bonheur fût si proche.

– Engagé ? point d'excuse... Je ne te quitterai pas de la soirée... Tu souperas ici, ou que le diable m'emporte.

– Pardonnez-moi, mon cher voisin, j'ai donné ma parole, et vous savez que je n'y manque jamais.

– Et où es-tu engagé, s'il te plaît ? »

M. Allworthy le lui dit, et lui nomma les convives.

« Parbleu ! j'irai avec toi, ma fille y viendra aussi ; car je ne veux pas te quitter ce soir. Il y aurait de la cruauté à séparer Tom de Sophie. »

M. Allworthy accepta la proposition, et Sophie, sur les instances de son père, consentit à l'accompagner, après avoir obtenu de lui la promesse qu'il ne dirait pas un mot de son mariage.

CHAPITRE XIII.

Fin de l'histoire.

Le jeune Nightingale, mandé par son père, s'était rendu chez lui dans l'après-midi, et en avait été mieux reçu qu'il ne l'espérait. Il l'avait trouvé avec son oncle, qui était revenu à Londres, pour y chercher sa fille nouvellement mariée.

Ce mariage était l'événement le plus heureux que pût souhaiter le jeune Nightingale. Son père et son oncle disputaient sans cesse, comme on l'a dit, sur la manière de gouverner leurs enfants, chacun d'eux méprisant du fond du cœur la méthode opposée à la sienne : or chacun d'eux tâchait, en ce moment, de pallier de son mieux la faute de son enfant, et d'aggraver celle de l'autre. Le vieux Nightingale brûlait du désir de l'emporter sur son frère : il avait d'ailleurs l'esprit si favorablement disposé par les arguments de M. Allworthy, qu'il reçut son fils d'un air riant, et consentit à souper le soir même avec lui chez mistress Miller.

Quant à l'oncle, qui idolâtrait sa fille, il ne fut pas difficile de calmer son courroux. À peine sut-il par le jeune Nightingale où était sa chère Henriette, qu'il annonça l'intention d'aller sur-le-champ la trouver. Lorsqu'il arriva, elle voulut se jeter à ses pieds. Il s'empressa de la relever, et l'embrassa avec une tendresse qui émut tous les témoins de cette scène. En peu de minutes la réconciliation fut aussi parfaite entre lui et les deux époux que s'il eût présidé en personne à leur union.

Tel était l'état des choses, quand l'arrivée de M. Allworthy et de sa compagnie vint mettre le comble à la satisfaction de mistress Miller. Dès qu'elle aperçut Sophie, elle devina tout ce

qui s'était passé, et son amitié pour Jones redoubla les transports de joie que lui causait déjà le bonheur de sa fille.

Nous ne croyons pas qu'on ait vu beaucoup d'exemples d'une réunion de gens aussi heureux. Le père de Nightingale était le seul qui ne le fût pas tout-à-fait. Malgré l'autorité et les raisons de M. Allworthy, malgré son affection pour son fils, il ne pouvait se tenir entièrement content du choix que le jeune homme avait fait. Peut-être la présence de Sophie contribuait-elle un peu à augmenter sa peine. De temps en temps il lui venait à l'esprit que son fils aurait pu épouser cette jeune personne, ou quelque autre d'un égal mérite. Au reste, ce qui excitait ses regrets n'était pas la figure enchanteresse de miss Western, ni la bonté de son naturel, mais le coffre-fort de l'écuyer. Voilà l'espèce de charmes qu'il ne pardonnait point à son fils d'avoir sacrifiés à la fille de mistress Miller.

Les deux cousines étaient fort jolies ; mais Sophie les éclipsait tellement, que si le ciel ne les eût douées l'une et l'autre du meilleur caractère, l'éclat de sa beauté aurait pu faire naître dans leur cœur un sentiment de jalousie ; car, pendant le souper, leurs maris eurent presque toujours les yeux fixés sur notre héroïne. On l'eût prise pour une reine qui reçoit des hommages, ou plutôt pour une déesse adorée de tout ce qui l'entoure ; mais c'était un culte qu'on aimait à lui rendre, et qu'elle n'exigeait point. Sa modestie et ses manières prévenantes ne la distinguaient pas moins que ses autres qualités.

La soirée se passa gaîment. Tous les convives étaient heureux, ceux-là surtout qui avaient le plus souffert auparavant. Leurs peines passées ajoutaient, par l'effet du contraste, à leur félicité présente un charme que n'auraient pu lui donner toutes les faveurs réunies de l'amour et de la fortune. Cependant, comme une grande joie, après un changement soudain de situation, est amie du silence et se concentre dans le cœur, au lieu de se répandre en paroles, Jones et Sophie paraissaient les moins gais de toute la compagnie. Western le remarqua avec dépit, et

s'écria à diverses reprises : « Pourquoi ne parles-tu pas, mon garçon ? d'où te vient cet air grave ? Et toi, fille, as-tu perdu la langue ? Allons, bois encore un coup. » Pour mieux l'égayer, il se mit à chanter une chanson grivoise sur le mariage, et poussa même le cynisme à un tel point, qu'il aurait forcé Sophie de sortir de table, si M. Allworthy ne lui eût imposé silence par ses regards et par des marques formelles de mécontentement. En vain l'écuyer prétendit qu'il avait le droit de parler à sa fille comme bon lui semblait. Personne ne se rangeant à son avis, il fut obligé de se taire.

Malgré cette petite contrariété, il fut si charmé de la bonne humeur des convives, qu'il voulut absolument les réunir chez lui le lendemain. Ils s'y rendirent tous, et l'aimable Sophie, qui avait acquis dans l'intervalle le titre d'épouse, remplit le rôle de maîtresse des cérémonies, ou, comme on dit, fit les honneurs de la table. Elle avait donné le matin sa main à Jones dans la chapelle des *Doctors commons,* sans autres témoins que M. Allworthy, M. Western, et mistress Miller. Aucune des personnes invitées à dîner chez l'écuyer n'était instruite de son mariage. Elle avait instamment prié son père, ainsi que mistress Miller, de n'en point parler, et Jones s'était chargé de faire la même recommandation à M. Allworthy. Grâce à ces précautions, la modeste Sophie s'effraya moins de la nombreuse réunion à laquelle elle était obligée de se trouver, par complaisance pour son père. Dans la persuasion que le secret de son mariage n'avait pas transpiré, elle passa tranquillement la journée jusqu'au moment où l'écuyer, qui achevait de vider sa seconde bouteille, ne pouvant plus contenir sa joie, se versa une rasade, et but à la santé de la nouvelle mariée. Les convives suivirent son exemple, à l'extrême confusion de la pauvre Sophie et au grand chagrin de Jones, désolé de son embarras. Pour dire la vérité, cette indiscrétion n'apprit rien à personne. Car mistress Miller avait conté tout bas la chose à sa fille, sa fille à son mari, son mari à sa belle-sœur, et celle-ci au reste de la compagnie.

Sophie saisit la première occasion de se retirer avec les femmes. M. Western demeura cloué à la table. Tous les convives l'y laissèrent successivement, excepté l'oncle du jeune Nightingale, qui n'aimait pas moins la bouteille que M. Western. Ces deux braves champions burent à qui mieux mieux pendant toute la soirée, et longtemps après l'heure fortunée où l'amoureux Tom Jones reçut dans ses bras la charmante Sophie.

Nous voici enfin parvenu, cher lecteur, au terme de notre carrière. À notre grande satisfaction, et peut-être contre ton attente, nous avons rendu notre héros le plus heureux des hommes ; car est-il un bonheur comparable à la possession d'une femme telle que Sophie ?

Quant aux autres personnages qui ont joué un rôle plus ou moins important dans cette histoire, comme tu pourrais souhaiter de connaître leur destinée, nous allons en peu de mots satisfaire ta curiosité.

On n'a pas encore pu déterminer M. Allworthy à revoir Blifil ; mais à la prière de Jones et de Sophie, il lui a constitué une rente annuelle de deux cents livres sterling, que Jones augmente en secret de moitié. Blifil vit, avec ce revenu, dans un des comtés du nord de l'Angleterre, à environ deux cents milles de Londres, et il économise deux cents livres sterling par an pour se procurer une place de député au prochain parlement. Il est en marché à ce sujet avec le procureur d'un bourg voisin, où il espère être élu. Depuis peu il s'est fait méthodiste, afin d'épouser une riche veuve de cette secte, dont les biens sont situés dans la partie du royaume qu'il habite.

Square mourut bientôt après avoir écrit la lettre que nous avons rapportée. Thwackum réside dans sa cure. Il a fait en vain plusieurs tentatives pour regagner la confiance de M. Allworthy, et se réconcilier avec Jones. Il les flatte tous deux en face et les déchire en leur absence. M. Allworthy a pris dernièrement chez lui, à sa place, M. Abraham Adams, que Sophie aime beaucoup, et à qui elle destine l'éducation de ses enfants.

Mistress Fitz-Patrick est séparée de son mari, et conserve quelques faibles débris de sa fortune. On la rencontre dans les cercles les plus brillants de la capitale. Elle entend si bien l'économie, qu'elle trouve le moyen de dépenser trois fois son revenu sans faire de dettes. Elle est toujours bien reçue dans la maison du pair irlandais, et paie en bons procédés à la femme, tous les services qu'elle reçoit du mari.

Mistress Western se réconcilia bientôt avec sa nièce, et passa deux mois chez elle à la campagne. Quand Sophie revint à Londres, lady Bellaston lui fit une visite de cérémonie ; elle n'eut pas l'air de connaître Jones, et le complimenta poliment sur son mariage.

M. Nightingale a acheté une terre pour son fils dans le voisinage de Jones. Le jeune homme, sa femme, mistress Miller et sa fille Betsy y sont établis, et la plus douce intimité règne entre les deux familles.

Il ne nous reste plus qu'à faire connaître le sort de nos personnages secondaires.

Mistress Waters est retournée dans son pays, où elle reçoit de M. Allworthy une pension de soixante livres sterling. Elle a épousé le ministre Supple, que l'écuyer Western a pourvu d'un bon bénéfice.

Black Georges, en apprenant la découverte de sa friponnerie, prit la fuite, et depuis on n'a pas entendu parler de lui. Jones distribua la valeur des billets de banque à la famille du garde-chasse, mais non point par portions égales ; Molly en eut la meilleure part.

Quant à Partridge, Jones lui fait une pension de cinquante livres sterling : Le pédagogue a établi une nouvelle école qui tourne mieux que les précédentes. Il est question de le marier avec Molly Seagrim, et l'on croit que la chose se fera par l'entremise de Sophie.

Nous allons maintenant prendre congé de M. Jones et de notre héroïne. Deux jours après leur mariage, ils partirent pour la campagne avec M. Allworthy et M. Western. Ce dernier a donné son château et la majeure partie de sa terre à son gendre, et habite une maison de moindre apparence dans un canton voisin plus favorable à la chasse. Il visite souvent les jeunes époux, qui se font une étude et un plaisir de lui être agréables ; et ils y réussissent si bien, que l'écuyer n'a jamais été, dit-il, plus heureux de sa vie. Ses enfants lui gardent dans le château un appartement composé de deux pièces, où il s'enivre avec qui bon lui semble. Sa fille est toujours prête, comme autrefois, à lui jouer ses airs favoris, au moindre désir qu'il en témoigne. Jones proteste à Sophie que sa plus douce satisfaction, après celle de lui plaire, est de contribuer au bonheur de son vieux père : en sorte qu'il ne la chérit pas moins pour sa piété filiale, que pour les preuves d'amour qu'elle lui prodigue.

Sophie est déjà mère de deux beaux enfants, d'un garçon et d'une fille. Le bon écuyer en raffole. Il passe une grande partie de son temps dans la chambre de la nourrice, et déclare que le babil de sa petite-fille, âgée de dix-huit mois, est une musique plus flatteuse pour son oreille que l'aboiement de la meilleure meute d'Angleterre.

M. Allworthy se montra aussi fort libéral envers Jones, à l'occasion de son mariage. En toutes circonstances il leur donne, à l'un et à l'autre, des témoignages d'affection. Jones, grâce à son commerce habituel avec cet excellent homme, et à l'influence de sa charmante et vertueuse compagne, s'est corrigé de ses défauts. En réfléchissant sur ses erreurs passées, il a acquis une discrétion et une prudence très-rares dans un jeune homme d'un caractère si ardent.

Enfin, on ne pourrait trouver un couple mieux assorti, ni en imaginer un plus heureux. Ces deux tendres époux sont unis par les liens d'une vive et pure affection, que resserre chaque jour une estime réciproque. Leur conduite envers leurs parents

et leurs amis n'est pas moins aimable. Ils traitent leurs inférieurs avec tant de douceur, d'indulgence et de générosité, qu'il n'est pas un voisin, un fermier, un domestique qui ne bénisse le jour où M. Jones obtint la main de sa chère Sophie.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Septembre 2013

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Yvette, Jean-Marc, StephaneS, PatriceC, Coolmicro

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.